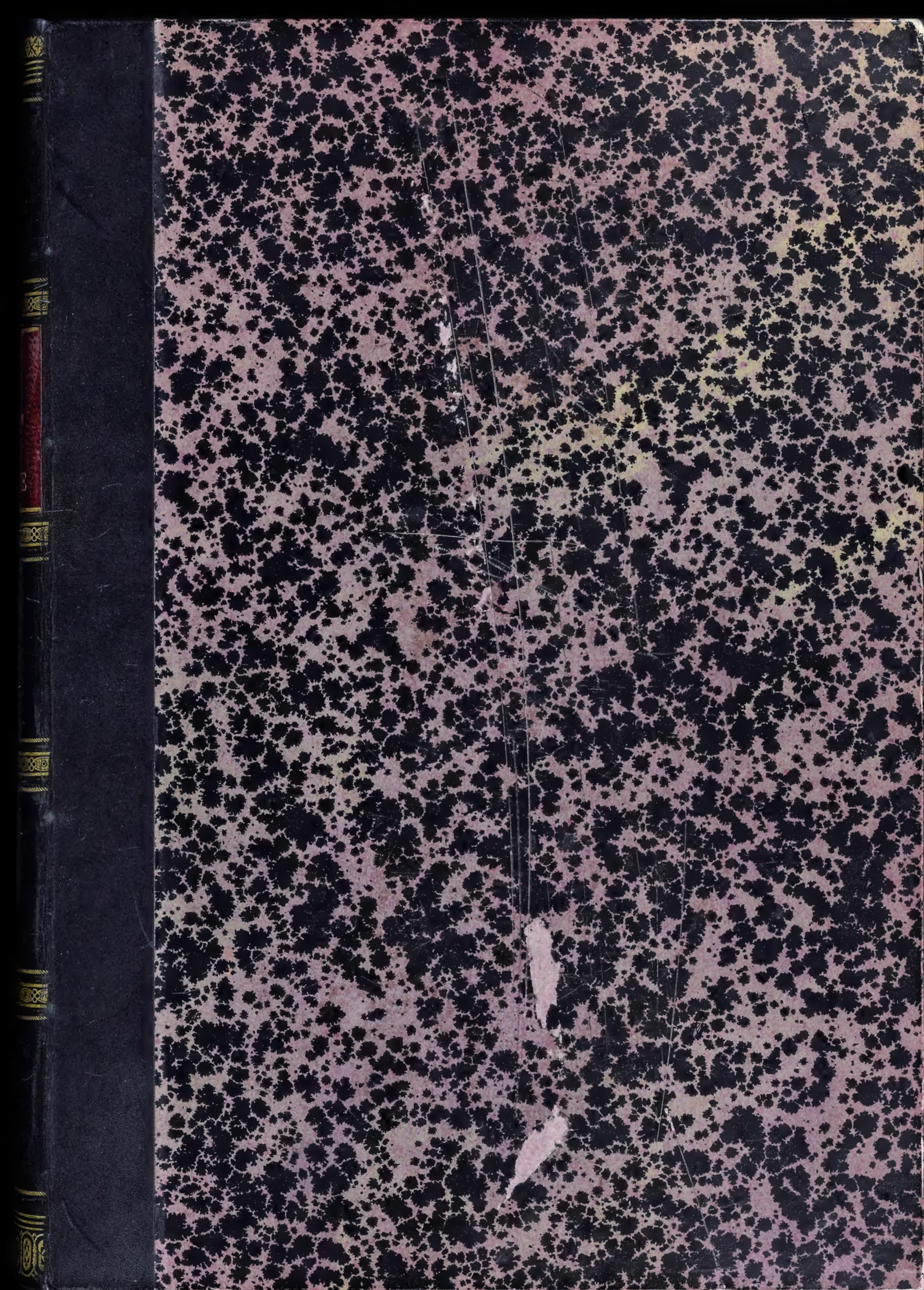


VOYAGE D'EXPLORATION

EN

INDO-CHINE

EFFECTUÉ

PENDANT LES ANNÉES 1866, 1867 ET 1868

PAR UNE COMMISSION FRANCAISE

PRÉSIDÉE PAR M. LE CAPITAINE DE FRÉGATE

DOUDART DE LAGRÉE

ET PUBLIÉ PAR LES ORDRES DU MINISTRE DE LA MARINE

SOUS LA DIRECTION DE M. LE LIEUTENANT DE VAISSEAU

FRANCIS GARNIER

AVEC LE CONCOURS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU

Et de MM. JOUBERT et THOREL, médecins de la Marine

MEMBRES DE LA COMMISSION

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 250 GRAVURES SUR BOIS D'APRÈS LES CROQUIS DE M. DELAPORTE

ET ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

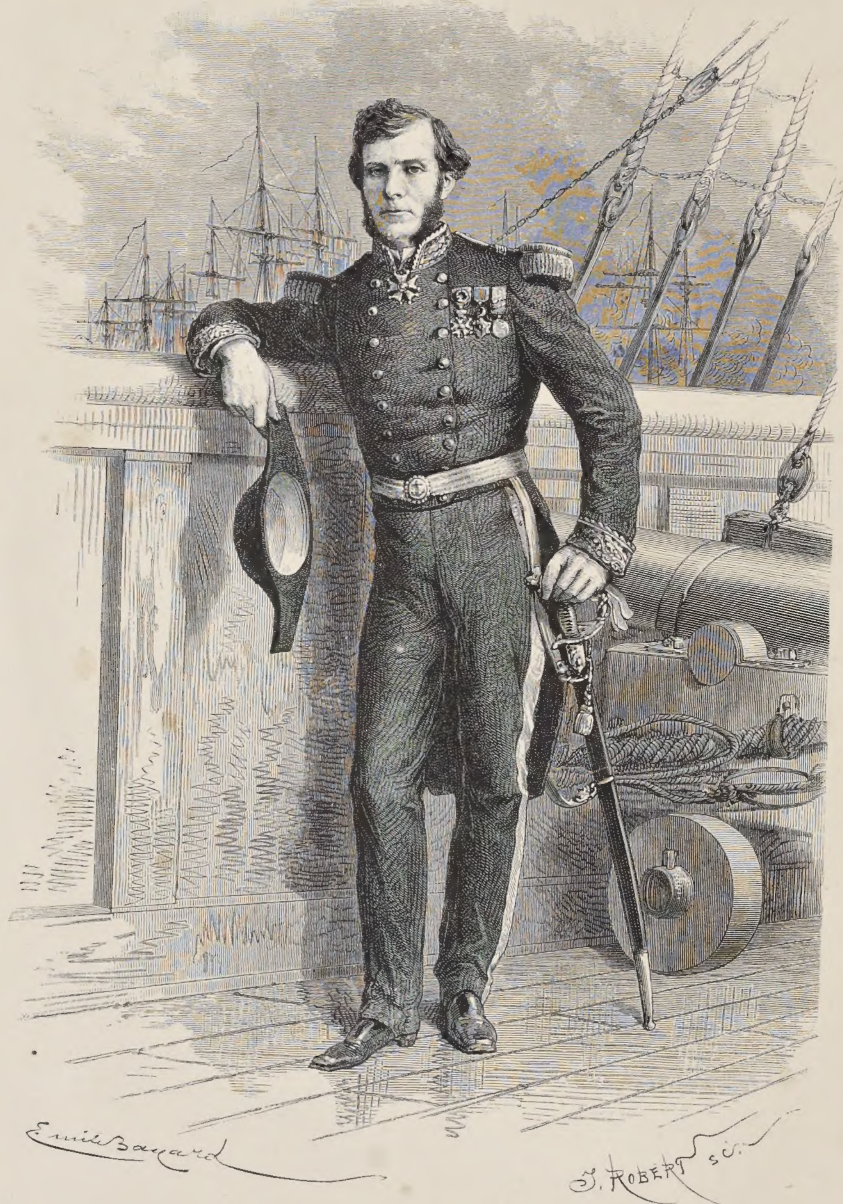


VOYAGE D'EXPLORATION

EN

INDO-CHINE

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ FILS.



M. LE CAPITAINE DE FRÉGATE DOUDART DE LAGRÉE.

VOYAGE D'EXPLORATION

EN

INDO-CHINE

EFFECTUÉ

PENDANT LES ANNÉES 1866, 1867 ET 1868

PAR UNE COMMISSION FRANÇAISE

PRÉSIDÉE PAR M. LE CAPITAINE DE FRÉGATE

DOUDART DE LAGRÉE

ET PUBLIÉ PAR LES ORDRES DU MINISTRE DE LA MARINE

SOUS LA DIRECTION DE M. LE LIEUTENANT DE VAISSEAU

FRANCIS GARNIER

AVEC LE CONCOURS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU

Et de MM. JOUBERT et THOREL, médecins de la Marine

MEMBRES DE LA COMMISSION

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 250 GRAVURES SUR BOIS D'APRÈS LES CROQUIS DE M. DELAPORTE

ET ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

1873

PRÉFACE

Le voyage scientifique dont cet ouvrage contient le récit a été résolu, en 1865, par M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine, et alors comme aujourd'hui président de la Société de géographie de Paris ; la publication en a été ordonnée, en 1869, par son successeur, M. l'amiral Rigault de Genouilly. Après la longue interruption causée par les événements de 1870-71, cette publication a été reprise et vient d'être achevée sous le ministère de M. le vice-amiral Pothuau.

C'est à la sagesse et à l'énergie de son chef, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, que la Commission française d'exploration a dû de réussir dans la tâche difficile qu'on lui avait confiée. Il a payé de sa vie la gloire de cette entreprise : elle lui appartient tout entière.

Doudart de Lagrée (Ernest-Marc-Louis-de-Gonzague), était né le 31 mars 1823 à Saint-Vincent de Mercure, canton du Touvet (Isère). Sa famille, originaire de Bretagne, mais fixée depuis longtemps dans le Dauphiné, occupait un rang distingué dans la province et avait fourni depuis plus de deux siècles à l'armée et à la magistrature un grand nombre de sujets d'élite.

Ernest de Lagrée fit son éducation au collége des Jésuites, à Chambéry, mais témoigna de bonne heure la ferme volonté de servir la France ; malgré les offres séduisantes qui lui étaient faites pour le retenir en Savoie, il entra à l'École Polytechnique, dont il sortit élève de première classe de la marine le 1er octobre 1845. Enseigne en 1847, nommé lieutenant de vaisseau au choix le 8 mars 1854, il commanda en cette qualité la batterie basse du vaisseau *le Friedland* pendant le combat du 17 octobre, sous les murs de Sébastopol, et reçut pour ses brillants services pendant la campagne de Crimée la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il exerça ensuite avec distinction le commandement de l'aviso *le Rôdeur*, sur les côtes de la Méditerranée. Une affection de larynx, dont l'origine remontait à son enfance, l'obligea, à la suite de cette campagne, à quitter le service actif

pour suivre un traitement spécial. A peine convalescent, il partit pour la Cochinchine, où il joua bientôt le rôle le plus intelligent et le plus utile. Nommé capitaine de frégate le 2 décembre 1864, en récompense des services qu'il avait rendus dans les négociations relatives à l'établissement du protectorat du Cambodge, il voulut compléter la tâche à laquelle il s'était voué, et il accepta, au commencement de 1866, la direction du voyage d'exploration qui devait lui coûter la vie.

Ce voyage mit dans tout leur relief les éminentes qualités de M. de Lagrée : la sûreté d'intelligence, l'élévation de caractère qu'il déploya au milieu des circonstances les plus difficiles, excitèrent souvent notre admiration. Son extrême distinction d'esprit, sa délicatesse de cœur lui conquirent dès les premiers jours notre affection et notre respect. Il fut pour nous moins un chef qu'un père de famille : il se réserva la plus grande part des fatigues et garda tout entiers les soucis et la responsabilité du commandement. Continuateur insuffisant de son œuvre, j'ai hâte de placer sous l'égide de son souvenir un ouvrage auquel il aurait seul pu donner l'autorité et le développement nécessaires.

Malheureusement, à l'exception d'un mémoire sur les ruines d'Angcor que sa famille a bien voulu me communiquer, je n'ai disposé, pour la partie politique et historique dont M. de Lagrée s'était réservé la rédaction, que de quelques documents épars. Mes notes personnelles, les rapports officiels que M. de Lagrée a adressés au gouverneur de la Cochinchine pendant les premiers mois du voyage, le journal très-succinct de ses excursions particulières, le souvenir de ses conversations m'ont permis d'aborder une étude à laquelle j'étais peu préparé. Elle sera nécessairement plus incomplète que le travail spécial qu'avait sans doute commencé M. de Lagrée et que, par des scrupules d'une excessive modestie, il a compris dans les papiers dont, au moment de sa mort, il a exigé l'anéantissement. J'ai soigneusement précisé par des notes la part de M. de Lagrée à la rédaction du texte.

Le premier volume contient la partie descriptive, historique et politique du voyage. Je n'espère pas avoir réussi à concilier l'intérêt du récit avec les nécessités scientifiques qui sont la raison d'être de la présente publication. A vrai dire, je crains bien que ceux qui chercheront dans ce livre des narrations amusantes, n'éprouvent une déception. A leur tour, les savants n'y trouveront peut-être pas, traitées avec des développements suffisants, les questions spéciales qui les intéressent. J'ai dû réduire le côté pittoresque et anecdotique aux faits qui pouvaient contenir des indications nouvelles ou des renseignements utiles. J'ai évité en matière scientifique les conclusions définitives et les théories de toutes pièces, me contentant de rassembler des matériaux dont les érudits feront un meilleur usage que moi.

Notre première visite, en quittant Saigon, a été pour ces magnifiques ruines d'Ang-

cor qui ont attiré depuis peu d'années l'attention des orientalistes, et j'ai naturellement placé au début du livre l'étude de M. de Lagrée sur les monuments cambodgiens. Elle occupe les chapitres III et IV. J'ai dû combler quelques lacunes et donner plus d'unité à l'exposition, mais j'ai toujours respecté, même quand je ne les ai pas partagées, les opinions de l'auteur. Les archéologues liront sans doute avec intérêt et profit ce travail approfondi et consciencieux.

Je n'ai pu résister à la tentation de joindre à la description des monuments d'Angcor un *Essai historique* sur le peuple qui les a construits. Je n'ai malheureusement pas réussi à dissiper les obscurités dont les origines des Khmers restent enveloppées. Peut-être eût-il mieux valu ne pas chercher à résoudre un problème historique trop difficile et trop ardu. L'immense intérêt qui s'attache à de pareilles études m'excuse de les avoir entreprises, et je conviens volontiers que les résultats que j'ai obtenus ne répondent pas aux efforts qu'ils m'ont coûtés.

Dans l'exposition du reste du voyage, j'ai continué à rejeter dans des chapitres séparés [1], ou des paragraphes spéciaux, les études d'ensemble sur l'histoire, les mœurs, la législation, le commerce des différentes contrées traversées; mais j'ai cru devoir faire entrer les renseignements géographiques et ethnographiques dans le cadre même du récit. S'il est toujours avantageux, pour les contrées dont l'étude est déjà avancée, de réunir ces renseignements en un corps de doctrine, il est dangereux de le faire dans une région aussi peu connue que l'Indo-Chine. En séparant les faits de cet ordre du paysage auquel ils se rapportent, ou des circonstances pendant lesquelles ils ont été observés, on s'expose à en dénaturer la portée et à échafauder des théories qui se trouvent démenties le lendemain.

Enfin, dans un dernier chapitre, j'ai essayé de poser les prémisses de la politique française dans l'extrême Orient. Il paraîtra peut-être présomptueux d'avoir osé exprimer aussi vivement des opinions toutes personnelles et qui n'ont d'autre autorité que celle qu'elles empruntent à un séjour de quelques années dans ces lointains parages. Inspirées par mon dévouement au pays, on leur reconnaîtra au moins le mérite de la sincérité et du désintéressement.

Le premier volume se termine par un appendice contenant quelques documents curieux et les pièces les plus intéressantes de la correspondance du voyage.

Le second volume est exclusivement consacré aux observations scientifiques et aux travaux spéciaux de la Commission d'exploration. La *Géologie* et la *Minéralogie* y ont été traitées par M. le docteur Joubert; l'*Anthropologie*, l'*Agriculture* et l'*Horticulture*, par M. le docteur Thorel. Mon interprète chinois, M. Thomas Ko, y a donné la traduction

[1] Voy. notamment les chapitres VIII, XV, XVIII et XX.

d'un ouvrage chinois qui contient de précieux renseignements sur les richesses métallurgiques et les procédés d'exploitation de la province du Yun-nan. J'ai annoté cette traduction et j'ai analysé, au commencement du volume, les *Déterminations géographiques* et les *Observations météorologiques* faites pendant le voyage. Le volume se termine par les spécimens des *Langues indo-chinoises* recueillis par M. de Lagrée et par moi.

Dans un ouvrage dont les diverses parties ont été rédigées par des écrivains différents, à des époques fort éloignées les unes des autres, où un nombre considérable de mots géographiques nouveaux, appartenant à des langues peu connues, font pour la première fois leur apparition, il était bien difficile d'arriver d'une façon absolue à l'unité d'orthographe. Les quelques variantes qui ont échappé à mon attention sont en général peu importantes : ce sont des *i* pour des *y*, des *c* pour des *k*, quelquefois des *l* pour des *r* [1], etc. Je me suis efforcé, en reproduisant les noms d'hommes et les noms de lieux dérivés du pali, de leur conserver la physionomie particulière qu'ils revêtent dans la langue du pays qui les a adoptés. *Prea bat*, « pieds sacrés, » qualification des princes, fera reconnaître immédiatement au lecteur une source ou un nom cambodgiens, alors que *Phra bat* et *Pha bat* lui indiqueront une source ou un nom siamois ou laotiens.

L'Atlas qui accompagne cet ouvrage se divise en deux parties. La première, à laquelle ont contribué MM. de Lagrée, Delaporte et moi, comprend les *Cartes et les Plans ;* la seconde est l'*Album* même du voyage : elle est entièrement l'œuvre de M. Delaporte, auquel on doit aussi une partie du travail géographique, ainsi que les dessins ou les croquis qui ont servi à l'illustration du texte. C'est M. Laëderich, premier maître mécanicien de la marine, qui a dessiné les plans des monuments d'Angcor, plans au levé desquels il avait été employé par M. de Lagrée.

Il me reste à remercier tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail et faciliter ma lourde tâche : MM. Doudart de Lagrée, l'un, président du tribunal civil de Blidah, et l'autre, chef de bataillon en retraite, ont mis à ma disposition avec le plus grand empressement tous les papiers de leur regretté frère, qui, de près ou de loin, pouvaient se rapporter au voyage ; je dois à MM. H. Yule et Garrez la communication de nombreux et précieux documents, et leurs indications ont contribué dans une large mesure à diriger et à éclairer mes recherches. Je ne sais en quels termes reconnaître leur concours dévoué et véritablement infatigable. — MM. J. Fergusson, Mohl, Viollet-le-Duc, Pauthier, C. Maunoir, Veersteg, Lefèvre, lieutenant de vaisseau, à qui je dois les dessins de Pnom Bachey, publiés dans le premier volume ; Luro, lieutenant de vaisseau, dont les connaissances en

[1] Par exemple, Saniabouly au lieu de Saniaboury; les Laotiens éprouvent une grande difficulté à prononcer les *r* et le souvenir du son réellement entendu prévaut souvent, à l'insu de l'écrivain, sur l'étymologie réelle du mot.

chinois et en annamite m'ont été du plus grand secours; Renard, bibliothécaire du Dépôt de la marine; A. Thénard, fils de l'éminent académicien; et enfin Léon Garnier, mon frère, qui a bien voulu se charger de la tâche délicate de revoir en épreuves la dernière partie de mon travail, ont des droits à toute ma reconnaissance. Que l'on me pardonne de ne pas citer les noms de tous ceux qui m'ont aidé par leurs conseils ou soutenu par leurs encouragements. Cette liste serait trop longue, et ne serait sans doute profitable qu'à mon amour-propre.

On s'étonnera peut-être de ne pas trouver traitées ou tout au moins indiquées, dans cet ouvrage, certaines questions de géographie sur lesquelles notre itinéraire devait appeler mon attention. C'est volontairement que j'ai omis de mentionner les renseignements que j'ai recueillis sur la partie tibétaine du cours de quelques-uns des grands fleuves de l'Indo-Chine. Ces renseignements ne jetaient aucune lumière décisive sur le problème peut-être le plus important et à coup sûr le plus obscur de la géographie de l'Asie. Je vais essayer, avant de les produire, de les compléter sur les lieux mêmes.

Francis Garnier.

En mer, à bord de l'*Hoogly*, 3 octobre 1872.

VOYAGE D'EXPLORATION

EN INDO-CHINE

PARTIE DESCRIPTIVE, HISTORIQUE ET POLITIQUE

PAR M. FRANCIS GARNIER


SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
A
DOUDART DE LAGRÉE
POUR
SON EXPLORATION
DANS
L'INDO-CHINE
PRIX ANNUEL 1867
FONDÉE à PARIS en 1821
GARNIER
GÉOGRAPHIE
PATRONA
FRANCIS GARNIER
PRIMA VICE UNDIQUE
SCIENTIÆ & COMMERCI
XIV XXII AUGUST
A
DOUDART DE LAGRÉE
CAPITAINE
DE
FRÉGATE
EXPLORATION
DU MEÏ-CONG
ANNÉES
1866-67-68
MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES

VOYAGE D'EXPLORATION

EN INDO-CHINE

PARTIE DESCRIPTIVE, HISTORIQUE ET POLITIQUE

PAR M. FRANCIS GARNIER

I

APERÇU HISTORIQUE SUR LES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES EN INDO-CHINE [1].

Le plateau du Tibet forme, au centre de l'Asie, comme une immense terrasse dont les bords sont dessinés sans interruption, au nord, à l'ouest et au sud, par de hautes chaînes de montagnes, mais qui va en s'abaissant graduellement vers l'est et déverse de ce côté la plus grande partie de ses eaux. C'est surtout par l'angle sud-est que s'échappent la plupart des fleuves qu'il alimente. Là, dans un espace de moins de soixante lieues, le Brahmapoutre, l'Iraouady, la Salouen, le Cambodge, le Yang-tse kiang, quelque temps arrêtés et contenus par la puissante barrière de l'Himalaya, réussissent à se frayer un passage et tracent de profonds sillons dans les flancs déjà légèrement affaissés de cet énorme soulèvement. Ses derniers contre-forts se prolongent cependant encore assez dans cette direction pour donner naissance au fleuve de Canton, le Si kiang, au fleuve du Tong-king, le Ho-ti kiang, et au fleuve de Siam, le Ménam ; mais ces rivières, quoique comparables aux plus grands cours d'eau de l'Europe, ne sauraient être mises sur la même ligne que celles qui précèdent, dont les sources, encore peu connues, sont probablement toutes situées à l'intérieur du plateau lui-même.

Parallèles et voisins à leur sortie du Tibet, ces cinq grands fleuves ne tardent pas à se séparer. Tandis que le Yang-tse kiang ou fleuve Bleu se détourne brusquement vers l'est et le nord, traverse toute la Chine, dont il peut être considéré comme le grand diamètre, et va se jeter à la mer près de Shang-hai, le Brahmapoutre s'infléchit à l'ouest et au sud pour aller mêler ses eaux à celles du Gange, non loin de Calcutta. Chacun d'eux semble personnifier ainsi la civilisation et contenir les destinées de l'une des deux plus vieilles nations de l'Asie et du monde : la Chine et l'Inde.

[1] Consulter pour tout ce chapitre la Carte générale de l'Indo-Chine et de la Chine centrale, Atlas, 1re partie, planche I.

On désigne généralement sous l'appellation d'Indo-Chine la vaste étendue de pays qui sépare les vallées de ces deux fleuves. Bizarrement découpé par la mer, cet espace angulaire s'allonge vers l'équateur, en formant une longue et étroite barrière entre les eaux du golfe du Bengale et celles des mers de Chine, et constitue, à l'extrémité sud-est du continent asiatique, une vaste presqu'île qu'arrosent l'Iraouady, la Salouen, le Ménam, le Cambodge et le fleuve du Tong-king.

Rien de plus confus et de plus contradictoire que les renseignements que les premiers voyageurs nous ont laissés sur l'Indo-Chine. Champ de bataille de plusieurs races, point de contact de plusieurs civilisations, cette région, qui réunit presque tous les climats, a présenté successivement les aspects les plus divers. Les bouleversements incessants dont elle a été le théâtre, les désignations innombrables données tour à tour à chaque peuplade, à chaque cours d'eau, à chaque chaîne de montagnes, ont produit au point de vue géographique un chaos presque inextricable, et les traits les plus saillants de la constitution physique de la contrée ne restent pas moins difficiles à saisir que ceux de son existence politique.

De toutes les parties de l'Asie, l'Indo-Chine a été la dernière connue des Occidentaux. L'élan imprimé au monde ancien par les conquêtes d'Alexandre, après avoir reculé rapidement de l'Indus au Gange la limite des terres connues, semble avoir été longtemps impuissant à faire franchir ce dernier fleuve aux Européens. D'un autre côté, l'extension de l'influence et de la domination chinoises jusque sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxartes, au deuxième siècle avant notre ère, créa au nord de l'Himalaya un courant commercial important, qui mit en communication le Céleste Empire et l'Europe par des routes trop septentrionales pour laisser soupçonner l'existence de l'Indo-Chine.

Cependant les difficultés et la longueur de ces routes, qu'infestaient des peuplades errantes et guerrières, en lutte perpétuelle avec les Chinois, firent bientôt rechercher à ceux-ci une voie plus commode pour communiquer avec l'Occident. A la suite de la mission du général Tchang-kian (122 av. notre ère) dans les régions transoxanes, l'empereur Hiao-wou-ti envoya une expédition qui devait essayer de parvenir par le sud dans le pays de Chin-thou (région de l'Indus). Arrivée dans le pays de Tien, la province actuelle du Yun-nan, cette expédition dut aux artifices du roi de ce pays d'être retenue pendant plus de quatre années chez les Kiang, populations tibétaines de la frontière, et revint sans avoir réussi à atteindre le but indiqué.

Ce n'est que deux siècles après que les communications entre la Chine et l'Inde par le nord de l'Indo-Chine paraissent devenir plus fréquentes. La propagation du bouddhisme, dont l'introduction en Chine date de l'an 61 après Jésus-Christ, et qui se répandit à la même époque dans la péninsule indo-chinoise, contribua sans doute à ce résultat. La route de Taxila sur l'Indus à Palibothra sur le Gange, fréquentée depuis longtemps déjà, servit de trait d'union entre la Chine et l'Asie Mineure et fit quelque temps concurrence aux routes, trop souvent interrompues par la guerre, qui, par le nord des monts Célestes, ou par le lac Lop, Khotan (Ilchi de nos jours), Kachgar et la Bactriane, reliaient les provinces septentrionales de la Chine à l'Occident. Les annales chinoises constatent que vers cette époque les habitants du Ta-thsin (empire romain) venaient souvent

pour leur commerce jusqu'aux royaumes de Fou-nan, de Ji-nan, de Kiao-tchi, c'est-à-dire dans la partie supérieure de l'Indo-Chine, et que les rois de l'Inde envoyaient leurs tributs et leurs ambassades « en dehors de la frontière du Ji-nan ». C'est également cette route que semble avoir suivie en 166 l'ambassade d'Antonin (1).

En 227, les historiens chinois mentionnent encore la venue d'un Romain nommé Lun dans le Kiao-tchi (Tong-king); de là il se serait rendu à la cour du roi d'Ou (Chine méridionale). C'est vers la même date qu'il est parlé pour la première fois des relations maritimes du puissant royaume de Fou-nan avec l'Inde.

Cependant les routes du Nord de l'Himalaya paraissent avoir été encore les plus en faveur jusqu'à la chute de l'empire romain, soit que les guerres qui ont de tout temps désolé le Nord de l'Indo-Chine fussent un obstacle invincible à l'établissement par cette voie de relations commerciales régulières; soit que la production de la soie, qui était le principal objectif des caravanes romaines, fût restée localisée sur les bords du fleuve Jaune et qu'il y eût par conséquent avantage à passer par la vallée du Iaxartes (Syr Deria de nos jours) pour s'y rendre. A l'époque de Constantin, ce commerce devint même assez actif; mais rien ne permet de supposer qu'en dehors de ces communications continentales il existât une intercourse maritime entre la Chine et l'Occident et que les côtes de la péninsule indo-chinoise aient été dès ce moment reconnues et visitées par les navigateurs romains.

Les relations par mer de l'Inde et de l'Égypte remontent, il est vrai, à 72 ans avant notre ère: longtemps limitées à un long et timide cabotage le long des côtes de l'Arabie et du golfe Persique, elles prirent un plus grand essor, lorsque, à la suite d'Hippalus, au milieu du premier siècle de notre ère, les navires osèrent s'abandonner à la mousson favorable pour traverser en ligne droite le golfe d'Oman et se rendre directement de l'entrée de la mer Rouge aux embouchures de l'Indus; mais cette navigation, destinée surtout à rattacher l'Égypte au mouvement commercial de l'Asie, ne paraît pas s'être étendue sur les côtes de l'Inde beaucoup au delà du golfe de Cambaïe [2].

Il en est de même du commerce maritime de la Chine avec l'Inde, dont Ceylan et les embouchures du Godavery ont été de bonne heure l'entrepôt: les jonques chinoises,

[1] Je sais que je me trouve ici en désaccord avec plusieurs orientalistes qui admettent que les envoyés de Marc-Aurèle débarquèrent à Canton, qu'ils assimilent au Cattigara de Ptolémée. Je ne fais pas remonter aussi haut, comme on le verra, la navigation des Occidentaux dans les mers de Chine, et le texte chinois du *Pien-i-tien*, qui dit que l'ambassade passa « par la frontière extérieure du Ji-nan », est contraire à l'hypothèse de ces orientalistes. Il y aurait du reste bien d'autres objections à leur opposer. Je me contenterai de rappeler que Gosselin, dont l'autorité est grande en ces matières, place Cattigara sur les côtes occidentales de la presqu'île de Malaca, à l'embouchure de la rivière de Ténasserim.

[2] Cette assertion paraîtra sans doute bien hasardée. — Je crois cependant qu'il serait possible de démontrer que tous les géographes anciens n'ont fait, à partir de ce point, que sur des itinéraires terrestres le tracé des côtes méridionales de l'Asie. Il est inadmissible en effet que la direction générale des côtes de l'Inde, qu'ils n'ont jamais connue, ait pu échapper à des navigateurs: les vents réguliers qui soufflent dans ces parages l'auraient indiquée au besoin. Sans doute de loin en loin quelques caboteurs indigènes, ou des voyageurs étrangers, tels que les ambassadeurs envoyés à l'empereur Claude par le roi de Ceylan, ont pu donner quelques vagues renseignements sur les ports de la presqu'île indienne, mais les communications commerciales avec le Godavery et le Gange étaient surtout continentales. Dans tous les cas les Romains n'ont jamais franchi le détroit de la Sonde, et la Chine ne leur a été connue que par les voyages qui se faisaient au travers de l'Asie.

familiarisées depuis des siècles avec l'usage de la boussole et le phénomène des moussons qui se produit dans les mers de la Chine tout aussi bien que sur les côtes de l'Inde, atteignirent ces deux points à une époque probablement fort ancienne; mais leur navigation ne se prolongea que beaucoup plus tard jusqu'aux embouchures de l'Euphrate.

La chute de l'empire romain légua à la Perse et à l'Éthiopie le commerce qui se faisait à travers le continent asiatique avec la Chine et l'intercourse maritime avec l'Inde, dès la fin du quatrième siècle de notre ère. Ce fut dans la première moitié du siècle suivant que, d'après le témoignage de Massoudi, des navires venus de Chine apparurent en grand nombre dans le golfe Persique. Les pèlerinages des Chinois bouddhistes dans le Nord de l'Inde se font toujours par terre, mais l'un de ces pèlerins, le célèbre Fa-hien, après avoir suivi la route continentale pour se rendre dans le pays de Chin-thou, s'embarque, pour effectuer son retour dans sa patrie, aux embouchures du Gange, touche à Ceylan et à Java et vient atterrir dans la province chinoise du Chan-tong (414).

La conquête de Ceylan au sixième siècle par Cosroès-Nouschirevan dut activer les relations maritimes entre la Perse et l'extrême Orient, mais elles ne prirent un développement considérable qu'à partir du siècle suivant, sous la domination arabe. Dès 637, les Arabes se répandirent sur les côtes occidentales de l'Inde, et les conquêtes du fameux Hadjadj et de son cousin Mohammed (696-714) multiplièrent les points de contact entre les deux extrémités de l'Asie. A cette époque, une colonie de marchands musulmans s'établit à Ceylan, et la navigation entre la Chine et les nouvelles villes de Bassora et de Syraf, fondées par Omar, devint excessivement active, mais ne semble avoir porté aucun préjudice au commerce continental, qui continua à se faire entre la province chinoise du Chen-si et les bords du Tigre par le Khorassan et la vallée de l'Oxus (Djihoun de nos jours). L'ambassade, envoyée en 643 par le royaume de Fou-lin (Bas-Empire) à la cour des Thang, suivit probablement cette dernière route ou une autre plus septentrionale encore (Nord de la Caspienne, pays des Kirghiz).

C'est à partir de cette époque que l'on peut commencer à trouver dans les écrivains orientaux des renseignements géographiques et historiques précieux sur la péninsule indo-chinoise. Malheureusement l'obscurité et l'insuffisance des données modernes relatives à cette partie du continent asiatique ont provoqué à son égard une sorte d'oubli de la part des savants orientalistes qui ont commenté les ouvrages arabes et persans de cette période. Quand on parcourt les nombreux travaux auxquels ces ouvrages ont donné lieu, on reste frappé du peu de place que tient l'importante presqu'île dont nous parlons dans les préoccupations des traducteurs. Il y a une sorte de parti pris de retrouver dans l'Inde proprement dite tous les royaumes, toutes les villes énoncées par les auteurs, et l'on ne tient aucun compte de l'espace géographique même occupé par l'Indo-Chine, et de l'immense développement de côtes qu'elle présente [1].

[1] Ce parti pris a porté malheur à l'un des orientalistes les plus érudits et les plus consciencieux de notre époque, M. Reinaud, qui a voulu voir dans Killah ou Kalah des auteurs arabes la ville de Pointe-de-Galle dans l'île de Ceylan, et a placé par suite sur la côte de Coromandel des États et des villes qui se trouvent en Indo-Chine.

Nous ne discuterons pas en ce moment les identifications plus ou moins heureuses qui ont été faites des lieux successivement décrits par les géographes et les voyageurs arabes. Il semble résulter de l'ensemble de leurs témoignages que, dès le huitième siècle de notre ère, toutes les côtes de la presqu'île de Malaca, de la Cochinchine, du Tong-king, étaient visitées par les navigateurs occidentaux. En 758, les Arabes et les Persans étaient si nombreux à Khan-fou [1], port le plus fréquenté de la Chine, qu'ils purent y exciter une sédition.

Malaca, ou tout autre port situé à l'extrémité de la presqu'île, devint le point de rencontre des flottes chinoises et des flottes arabes, en même temps que de nombreuses routes continentales, dont quelques-unes passaient par le Nord de l'Indo-Chine et le pays d'Assam, achevaient de mettre en communication les deux empires.

Les révoltes et les troubles qui se produisirent à Khan-fou et dans tout le Céleste Empire à la fin du neuvième siècle, et qui amenèrent la chute de la dynastie des Thang, ralentirent un instant les relations commerciales avec la Chine et les concentrèrent plus dans le Sud, dans les riches îles de la Sonde et aux embouchures des grands fleuves de l'Indo-Chine. Les conquêtes de Mahmoud le Gaznévide, qui étendirent au onzième siècle la domination musulmane jusqu'au Gange, la fondation de l'empire de Delhy et la ferveur bouddhique de certains empereurs de la Chine, amenèrent dans la suite de nombreux rapprochements entre ces derniers et les sultans de l'Inde. C'est à l'un de ces rapprochements que nous devons les voyages d'Ibn Batoutah, qui eurent lieu de 1342 à 1349, et qui fournirent quelques renseignements sur l'Indo-Chine.

Plus d'un demi-siècle avant lui, le Vénitien Marco Polo avait pénétré dans le Nord de la péninsule et parcouru une partie du Yun-nan, de la Birmanie et des régions intermédiaires. Son récit, tant de fois discuté, est un des documents les plus intéressants et les plus précieux pour la reconstitution de l'histoire de cette partie de l'Indo-Chine. Marco Polo visita également le royaume de Tsiampa sur les côtes orientales de la presqu'île.

Tout fait supposer que dès ce moment quelques marchands européens parcouraient déjà les côtes du golfe du Bengale et pénétraient au delà du Gange. A la suite des croisades, beaucoup de Grecs du Bas-Empire, de Génois et de Vénitiens avaient pénétré dans l'Orient et en avaient adopté le langage, le costume, les mœurs, et au besoin la religion. Mêlés aux Persans et aux Mores, ils venaient échanger contre des aromates, des étoffes et des pierres précieuses, quelques objets de quincaillerie, du safran et surtout le corail qui, dès la plus haute antiquité, a fourni l'article de la production européenne le plus recherché par les Asiatiques. La relation du Vénitien Nicolo di Conti, écrite au milieu du quinzième siècle, celle du Bolonais Ludovico Barthema, écrite au commencement du seizième, jettent une vive lumière sur la nature de ce commerce. Pendant le cours de ses voyages, qui durèrent vingt-cinq ans (de 1419 à 1444), Nicolo di Conti visita l'Aracan et le royaume d'Ava. Il a décrit avec soin cette capitale, dont le nom apparaît ici pour la première fois. Il paraît également avoir visité les côtes du Tsiampa. Ludovico Barthema parcourut, de 1502 à 1505, toutes les côtes méridionales de l'Asie, depuis le golfe Persique jusqu'à la

[1] Probablement Gan-pou de Marco Polo, dans la baie d'Hang-tcheou, et non Canton, qui à cette époque s'appelait Thsing-haï.

presqu'île de Malaca et aux îles de la Sonde. Ces deux voyageurs ne sont probablement pas les seuls marchands européens qui aient devancé les Portugais aux Indes orientales, et même après la découverte de la route maritime, leur itinéraire continua à être suivi par de nombreux commerçants italiens[1].

Tout le monde sait que Vasco de Gama aborda pour la première fois sur les côtes occidentales de l'Inde en 1497. Dès 1505, il était nécessaire de mettre un vice-roi à la tête des nouvelles possessions portugaises. Ce ne fut pas d'ailleurs sans luttes que les Arabes se laissèrent déposséder, par des étrangers, du commerce dont ils étaient en possession depuis si longtemps. Les résistances qu'ils suscitèrent aux Européens retinrent ceux-ci pendant quelques années dans l'Inde proprement dite, mais l'ardeur des découvertes et le succès de leurs premières tentatives poussèrent bientôt les Portugais en avant. Le 5 avril 1508, Diogo Lopez de Sigueira partait de Lisbonne avec quatre navires, avec la mission expresse du roi Emmanuel de faire voile au delà du Gange et d'atterrir à Malaca, « ville très-riche et renommée, dit un auteur du temps, pour être l'un des plus notables lieux des foires de l'Orient. » Sigueira, après avoir relâché à Madagascar et à Cochin, où il s'aboucha avec don Francisco d'Almeida, premier vice-roi des Indes portugaises, prit terre à Pedir, à l'extrémité Nord-Est de l'île de Sumatra, puis donna dans le détroit de Malaca, et aborda en cette dernière ville en mars 1509. Là, comme dans le reste de l'Inde, les marchands indiens et arabes, jaloux de cette nouvelle et redoutable concurrence que venait établir le commerce européen , s'attachèrent à prévenir le roi de Malaca contre les étrangers, ce que le récit de leur conduite violente et souvent injustifiable sur la côte de Malabar rendit facile. Sigueira n'échappa qu'à grand'peine aux piéges qui lui furent tendus et dut s'enfuir au plus vite de cette ville en y laissant quelques-uns des siens morts ou prisonniers. Dès l'année suivante, Diogo Mendez de Vasconcellos partait de Lisbonne avec quatre navires (12 mars 1510), pour venger cet affront; mais, à son arrivée à Goa, il fut arrêté dans sa mission par Albuquerque, qui voulut se charger lui-même de la conduite de l'expédition. A la tête d'une flotte de dix-neuf bâtiments, le vice-roi portugais fit voile pour le détroit au mois de mai 1511, et le 1[er] juillet il jeta l'ancre devant Malaca. Ce fut pendant le siége de cette ville qu'Albuquerque noua les premières relations politiques avec le royaume de Siam. Après la prise de Malaca, une citadelle fut construite pour assurer la domination des vainqueurs : Albuquerque en confia le commandement à Ruy de Brito, envoya de nouveaux ambassadeurs, Antonio de Miranda et Duarte Coelho, au roi de Siam, pour resserrer davantage les nouveaux liens d'amitié contractée avec ce puissant souverain, et reçut en même temps les félicitations plus ou moins sincères des rois du Pégou, de Java et de Sumatra.

A partir de ce moment, les relations des Portugais avec les différents royaumes de l'Indo-Chine se multiplient et présentent les péripéties les plus diverses. En 1517, Antonio de Miranda retourne à Siam avec Antonio de Saldanha. Aleixo de Meneses, nouveau gouverneur de Malaca, y renvoie l'année suivante Duarte Coelho, qui séjourne

[1] Citons entre autres les Vénitiens Gasparo Balbi (1579-1587) et Cesare Fedrici (1563-1581), qui ont laissé deux relations intéressantes de leurs voyages, pendant lesquels ils visitèrent l'Aracan et le Pégou.

un an à Ajuthia, la capitale, et en repart en novembre 1519, escorté de deux bâtiments siamois, destinés à le protéger contre les entreprises du roi de Bintang, alors en guerre avec les Portugais. En 1516, Henri de Leme avait atterri à Martaban, dans le Pégou. Odoardo Barbosa visite et décrit à la même époque presque tous les royaumes de la péninsule et meurt assassiné avec l'illustre Magellan dans l'île de Cébu (1521).

Les aventuriers portugais se répandent à cette époque de tous côtés dans l'intérieur du pays, vivement attirés par les offres brillantes de rois toujours en guerre les uns contre les autres et désireux de s'assurer le concours des armes et de la valeur européennes. C'est ainsi que Domingo de Seixas séjourne vingt-cinq années dans le Siam, Antonio Correo plusieurs années dans le Pégou, que Fernando de Moraes s'engage avec cinquante de ses compatriotes au service du roi de ce pays et succombe après une belle défense dans une bataille navale livrée au roi de Brama (1538). A ce moment, se rapportent aussi les curieuses aventures et les longues pérégrinations dont Fernand Mindez Pinto nous a laissé l'intéressant récit. Sous les ordres d'Antonio de Faria, Pinto touche à Poulo-condor (1540), parcourt les côtes du Tsiampa et de la Cochinchine, relâche à l'île d'Haïnan et recueille de nombreux renseignements sur la géographie et la distribution politique de l'intérieur de l'Indo-Chine. Après un long séjour en Chine, il retourne en 1544 à Martaban, et se met, avec plusieurs de ses compagnons, au service de Brama, qui réussit à s'emparer de cette ville peu après son arrivée. Il fait partie d'une ambassade envoyée par le vainqueur au roi de Calaminham, et fait un long trajet dans l'intérieur du pays. Toute cette relation, où les royaumes de Xieng Mai, d'Ava, de Pégou, de Siam, jouent un grand rôle, est malheureusement très-confuse et l'auteur s'est laissé trop souvent égarer par son imagination. Il est possible cependant de tirer de son récit de précieux renseignements.

Il faut citer encore parmi les aventuriers portugais qui jouèrent à cette époque un rôle dans les guerres de la péninsule, Diogo Soarez de Mello[1], qui vers 1546 paraît avoir eu le titre de gouverneur du Pégou, Fernando de Noronha, Jose de Sousa, Athanasio de Aguiar, tous les quatre au service du roi de Brama; Diogo Pereira, qui, malgré la présence de ses compatriotes dans le camp du roi de Brama, prêta son concours au roi de Siam pour défendre sa capitale assiégée (1548), et réussit à en empêcher la prise.

Toute cette période, si riche en voyageurs, si remplie de faits, et pendant laquelle les Européens se mélangèrent si intimement aux nations indo-chinoises, que l'on peut constater encore en certains endroits l'influence du contact des Portugais sur la race indigène, est très-pauvre en écrivains instruits et en observateurs sérieux. La géographie intérieure de l'Indo-Chine reste aussi peu connue, et les mœurs, l'histoire, l'ethnographie de ses populations, sont les moindres des préoccupations du moment.

Des navigateurs français, les frères Parmentier, avaient fait deux voyages aux îles de la Sonde et en Chine vers 1525 et 1529, mais ne paraissent avoir abordé sur aucun point des côtes de la partie de l'Asie qui nous occupe.

En 1565, les Espagnols prirent possession des Philippines, d'où ils ne tardèrent pas à

[1] Probablement le même que Diogo Soarez d'Albergaria, surnommé Galego, dont parle Fernand Mendez Pinto.

se répandre en Indo-Chine. En 1581, des missionnaires espagnols s'introduisirent en Cochinchine, à Siam et au Cambodge. Ils avaient été précédés dans ce dernier royaume par le religieux portugais Gaspar da Cruz qui s'y rendit de Malaca vers 1560, mais qui n'y fit pas un long séjour. Quelques années plus tard, le dominicain Alonzo Ximenez paraît avoir joui d'une grande influence à la cour d'Apramlangara, roi du Cambodge, qui avait sollicité et obtenu le secours des Espagnols contre un de ses neveux révolté. Celui-ci l'ayant emporté un instant, Apramlangara avait été obligé de fuir dans le Laos, où deux Espagnols, Blas Ruiz et Diego Beloso, débarqués sur les côtes de Cochinchine, avaient été le rejoindre (1596). C'est la première mention précise que l'on rencontre d'Européens ayant pénétré dans le royaume du Laos. Ces deux aventuriers, depuis fort longtemps dans le pays, avaient épousé des femmes indigènes, et l'un d'eux, Blas Ruiz, était resté quelque temps esclave dans le Tsiampa. Luiz Perez de Las Marinas, gouverneur de Manille, puis dominicain, et Juan Xuarez Gallinato jouèrent également un rôle actif dans cette guerre dont Ribadeneyra et Christoval de Jaque nous ont laissé le récit. Ces deux auteurs sont les premiers qui aient décrit les ruines d'Angcor, découvertes en 1570 dans l'intérieur du Cambodge,

Pour donner une idée de la confusion géographique qui continue à régner dans les idées des voyageurs de cette époque, nous citerons l'opinion de Christoval de Jaque, qui dit que « chacun des royaumes du Cambodge, du Pégou et de Rachon (Aracan) est arrosé par un bras du Gange. »

En 1596, les Hollandais apparurent à leur tour sur les côtes de l'Indo-Chine. Les Anglais, établis depuis quelque temps sur les côtes de l'Inde, commencèrent également à s'immiscer dans les affaires de la péninsule. Les compétitions qui se produisirent alors entre les différents pavillons européens, pour conserver ou acquérir une part prépondérante dans le commerce de cette presqu'île, nuisirent à leur influence et affaiblirent leur prestige. Les actes de piraterie, les trahisons, les violences dont les Portugais surtout s'étaient rendus coupables, amenèrent partout la désaffection et la haine. Syriam, qui leur avait été cédé par le roi d'Aracan, fut repris en 1613 par le roi d'Ava, qui y fit mourir Philippo de Brito. A Siam, au Cambodge, au Tsiampa en Cochinchine, au Tong-king, où les Portugais possédaient des factoreries, une lutte sourde s'éleva entre eux et les Hollandais. Brouwer, gouverneur général des Indes néerlandaises, se rendit en 1613 à Ajuthia, où depuis 1606 il y avait une loge hollandaise, et où en 1610 Henri Middleton fonda le premier comptoir anglais. Des facteurs anglais et hollandais furent massacrés en 1619 en Cochinchine. En 1624, le roi de Siam força le Portugais Fernando de Sylva à rendre une galère enlevée aux Hollandais dans la rivière de Bankok. Sous le gouvernement de Van Diemen, le Hollandais Charles Hartsinck jouit un instant d'une grande faveur à la cour du Tong-king, et jeta en 1637 la base des premières relations commerciales avec ce pays. La Compagnie hollandaise avait aussi à ce moment un établissement au Cambodge : elle s'empara en 1641 de Malaca, et le commis Gérard van Wusthof remonta la même année le fleuve du Cambodge ou Mékong jusqu'à Vien Chan, capitale du Laos. Pas plus que ses prédécesseurs, Wusthof ne s'est préoccupé de nous laisser des documents géographiques sérieux. En 1643, l'assassinat de Regemortes, ambassadeur hollandais, et de

tout le personnel de la factorerie, accompli sur les instigations des Portugais, mit fin aux rapports officiels des Européens avec le Cambodge, et ils furent expulsés peu après du Tong-king et de la Cochinchine.

Peu après Wusthof, le jésuite Jean-Marie Leria pénétra au Laos par le Cambodge et y séjourna plusieurs années (1643-1647). Les renseignements de ce missionnaire, recueillis par Martini dans son *Novus Atlas Sinensis* et par Marini dans ses *Lettres sur les Missions de la province du Japon*, sont encore fort erronés au point de vue géographique, et c'est lui qui a accrédité l'opinion, reproduite aujourd'hui sur plusieurs cartes, que le Menam, ou fleuve de Siam, et le Cambodge venaient se réunir dans le Laos et n'y formaient plus qu'un fleuve unique [1]. D'autres tentatives avaient été faites auparavant par les missions catholiques du Tong-king pour reconnaître et évangéliser l'intérieur de la péninsule; mais elles n'avaient eu d'autre résultat que la mort du père Bonelli, qui succomba, en 1638, dans les montagnes qui séparent le Tong-king du Laos, sans avoir atteint le but de son voyage. Les écrits des missionnaires Borri, Alexandre de Rhodes, Tissanier, sur l'histoire et les mœurs de toute la côte orientale de la presqu'île (Tong-king, Cochinchine, Tsiampa), ceux de Mandelslo, la relation de la Mission des évêques français envoyés à Siam en 1661, méritent aussi d'être cités.

A la fin du dix-septième siècle, le royaume de Siam avait seul conservé des relations suivies avec l'Europe. Inquiet à son tour des progrès et des tendances envahissantes de la Compagnie hollandaise, il envoya, en 1684, à Louis XIV, sur les conseils du Grec Constance Phaulkon, premier ministre du roi de Siam, une ambassade destinée à provoquer, de la part de la Compagnie française des Indes [2], une concurrence politique et commerciale avantageuse pour les deux États. Le chevalier de Chaumont fut envoyé, en 1685, avec une escadre, pour répondre à cette ouverture. On connaît l'issue malheureuse de cette tentative; mais elle nous valut au moins des récits précieux, celui de Laloubère surtout, qui donna pour la première fois une appréciation générale et élevée, des observations sérieuses et approfondies sur les mœurs, la religion et l'histoire du royaume de Siam. En 1695, l'Anglais Bowyear essaya, mais sans résultat, de rouvrir la Cochinchine au commerce européen, et Fleetwood fut chargé par la Compagnie anglaise des Indes d'une mission analogue auprès de la cour d'Ava. C'est à ce moment que se placent aussi les voyages et les récits de Dampier, Kæmpfer et Alexander Hamilton.

Au dix-huitième siècle, les progrès de la puissance anglaise dans les Indes, les travaux des jésuites en Chine, créèrent de nouvelles relations entre l'Europe et l'Indo-Chine. Les pères Bonjour, Fridelli et Régis levèrent la carte du Yun-nan de 1714 à 1718, et recueillirent quelques exactes informations sur les pays limitrophes. En 1753, le capitaine anglais

[1] Marini aggrave encore cette erreur : c'est le fleuve du Pégou qu'il réunit au Cambodge.

[2] L'origine de cette Compagnie remonte à 1642. L'année suivante, les Français fondèrent un premier établissement à Madagascar, puis commencèrent à coloniser en 1664 l'île de Bourbon. En 1672, le lieutenant-général de la Haye essaya de développer la sphère d'action de la Compagnie, en prenant possession de Trincomaly dans l'île de Ceylan, et de Saint-Thomé sur la côte de l'Inde. Mais les Hollandais reprirent immédiatement Trincomaly, et Saint-Thomé dut capituler à son tour en 1674. Les débris de ces deux établissements se portèrent à Pondichéry, qui date de cette époque.

Baker fut envoyé au Pégou et à Ava et leva une partie du cours de l'Iraouady. En 1749, Poivre, intendant de l'Ile de France, en 1750 Robert Kirsop, en 1778 Chapman, renouvelèrent sans succès la tentative de Bowyear auprès du gouvernement cochinchinois; le jésuite autrichien Koffler recueillit pendant un séjour de quinze années en Cochinchine (1740-1755) d'intéressants détails sur les peuplades laotiennes qui avoisinent ce royaume. En 1787, le capitaine de Rosily effectua pour la première fois la reconnaissance hydrographique des embouchures du Cambodge et d'une partie des côtes de la Cochinchine. Ses travaux furent continués par Dayot, officier français au service du roi Gia-long, de 1791 à 1795. En 1795, l'ambassade du colonel Symes à Ava, dans laquelle se trouvait un géographe distingué, le docteur Buchanan, plus connu depuis sous le nom d'Hamilton, fut le point de départ d'études approfondies sur l'histoire politique et naturelle et la géographie de la Birmanie. Mentionnons à la même époque les voyages et les travaux de John Barrow, Loureiro et de Saint-Phalle en Cochinchine.

Les ouvrages et les explorations se multiplient dans le siècle suivant, et nous renonçons à tout citer. Le lieutenant Ross reprend en 1807 les travaux hydrographiques en Cochinchine et les marines anglaise et française complètent et achèvent le dessin des côtes de la péninsule. Crawfurd visite, comme envoyé de la Compagnie des Indes, Ava, Bankok, Saïgon et Hué, et publie de précieuses observations politiques et géographiques; le colonel Burney se livre à l'étude des chroniques birmanes rapportées d'Ava en 1826; le docteur Richardson parcourt la partie supérieure de la vallée du Menam et fait connaître Xieng-mai et Labong (1829-1839). En 1837, le lieutenant Mac-Leod détermine géographiquement le premier de ces deux points et pousse sa reconnaissance jusqu'à Kiang-hung, sur le fleuve Cambodge, dont on ne connaissait jusque-là que l'embouchure. La vallée de l'Assam, le cours supérieur de l'Iraouady et du Brahmapoutre sont reconnus et étudiés par Burlton, Neufville, Bedford, Wilcox, Bedingfield, Montmorency, Hannay (1823-1837) dont le capitaine Pemberton résume les découvertes en publiant en 1838 un beau travail sur la Birmanie et les frontières Nord-Est du Bengale. Les Français de Kergariou (1817), du Camper (1822), de Bougainville (1824), Laplace (1831), Leconte (1843), les Américains White (1819), Roberts (1832-34), visitent plusieurs points de la péninsule, et apportent leur contingent de renseignements et d'études. En 1856, la mission du capitaine Yule à la cour d'Ava donne lieu à un remarquable ouvrage sur la Birmanie, dans lequel cet officier distingué réunit et discute tous les documents antérieurs avec une rare sagacité.

Les missionnaires catholiques ou protestants établis à Siam ou en Cochinchine se livrèrent de leur côté, pendant cette période, à d'intéressantes recherches sur l'histoire, la géographie et les langues de la péninsule; nous nous contenterons de citer La Bissachère, malheureusement trop affirmatif sur ce qu'il ignore et dont le livre a contribué à répandre, au point de vue géographique, de regrettables erreurs; Taberd, Gutzlaff, Tomlin, Abeel, Pallegoix, Bouillevaux, Mason. En même temps les progrès des études chinoises permirent à Abel Rémusat, à Klaproth, à MM. Pauthier et Stanislas Julien, de retrouver, dans les immenses compilations géographiques que possède la Chine, d'importants matériaux sur l'histoire et la géographie de l'Indo-Chine.

En 1861, Mouhot, voyageur français au service de l'Angleterre, partit de Bankok pour essayer de pénétrer dans le centre même d'une région qui, malgré tant de travaux et d'efforts, restait encore, au point de vue géographique, la plus inconnue de l'Asie. Il rejoignit le fleuve Cambodge à Paklaïe, le remonta jusqu'à Luang-prabang, capitale d'un des petits royaumes qui se partagent, sous la suzeraineté de Siam, la vallée du fleuve, et succomba dans cette ville des suites de ses fatigues, le 10 novembre de la même année. Ses notes furent rapportées à Bankok et ses travaux furent publiés; malheureusement ses déterminations géographiques offrirent de graves incertitudes, en raison d'accidents survenus en route à ses instruments.

Deux années auparavant, le gouvernement français avait fait occuper les embouchures du Cambodge et établi à Saïgon le siége d'une colonie nouvelle. En 1863, il fit un pas de plus dans l'intérieur de la contrée, en prenant sous son protectorat les restes affaiblis de l'ancien royaume de Cambodge, dont, depuis plus de deux siècles, la cour de Hué et la cour de Siam se disputaient la conquête. Cette région, dont les Européens avaient désappris la route depuis 1643, fut dès lors activement explorée. L'hydrographie du fleuve et des canaux innombrables dont il étend sur toute la contrée l'inextricable réseau, fut entreprise avec persévérance par les ingénieurs français Manen, Vidalin, Héraud. On reconnut et on observa pour la première fois, d'une façon précise, le singulier phénomène que présente le grand lac situé à l'Ouest du fleuve et qui communique avec lui par un bras navigable. Pendant six mois de l'année les eaux de ce lac se déversent dans la mer par l'intermédiaire du fleuve ; pendant les six autres mois, il se transforme en une sorte de mer intérieure dans laquelle le fleuve se déverse en partie.

Malheureusement, des obstacles de navigation arrêtèrent de bonne heure les reconnaissances hydrographiques faites sur le fleuve en chaloupes canonnières, et en 1866 cet immense cours d'eau n'avait pu être remonté que jusqu'à Cratieh, point où, à l'époque des basses eaux, la marée se fait encore sentir et qui est situé à 450 kilomètres environ de l'embouchure. Au delà des frontières de notre colonie, on ne possédait aucun renseignement précis. D'où venait ce fleuve gigantesque? Était-ce du Tibet, ou, comme le voulaient certaines traditions accréditées au Cambodge, d'un lac profond situé dans l'intérieur du Laos? Quelles régions arrosait-il? à quelles populations donnait-il accès ? Ne pouvait-il fournir à son tour une solution à ce problème géographique qui agitait si vivement les Indes anglaises, celui d'une communication commerciale entre la Chine et l'Inde? En présence des immenses travaux et des efforts incessants accomplis par les Anglais dans l'Occident de la péninsule, il ne convenait pas à la France de rester inactive, et elle devait à la science, à la civilisation et à ses propres intérêts, d'essayer de percer à son tour ce voile épais étendu depuis si longtemps sur le centre de l'Indo-Chine. Comme pour éveiller une émulation féconde, les Anglais essayèrent à plusieurs reprises, en 1864 et 1865, de pénétrer en Chine par le Nord de la Birmanie, en même temps qu'à la suite de Mouhot les Anglais Kennedy et King, le docteur allemand Bastian, visitaient l'intérieur du Cambodge et ces ruines d'Angcor restées si longtemps oubliées.

Nos compatriotes voulurent entrer à leur tour dans cette lice scientifique. Deux Fran-

çais, MM. Durand et Rondet, allèrent en 1866 étudier les ruines d'Angcor, dont M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, commandant les forces françaises au Cambodge depuis 1863, travaillait alors à lever les plans. Mais les regards étaient fixés surtout sur ces régions inconnues et si voisines qui entouraient de tous côtés notre nouvelle colonie, et vers lesquelles les aspirations étaient ardentes et nombreuses chez les officiers du corps expéditionnaire [1].

M. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et président de la Société de géographie de Paris, comprit la légitimité de ces impatiences et la nécessité pour la France de remplir dans toutes ses parties la mission scientifique et civilisatrice qui lui incombait en Indo-Chine. Dans deux discours prononcés en séance générale de la Société de géographie, le 16 décembre 1864 et le 29 avril 1865, il annonça son intention de provoquer une exploration du cours du Cambodge, exploration dont il fit éloquemment ressortir l'importance et les avantages. Sur son invitation, M. le vice-amiral de la Grandière, gouverneur de la colonie, dut organiser une mission chargée de répondre à ce desideratum géographique. Dans le mois de décembre 1865, M. de la Grandière en offrit le commandement à M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, qui travailla dès lors à réunir tous les renseignements nécessaires et à rédiger en projet les instructions.

[1] Me sera-t-il permis de rappeler ici que j'étais du nombre des impatients et que, dès 1863, j'avais adressé au gouvernement de la colonie une demande conçue dans ce sens. En juillet 1864, dans une brochure publiée sous un pseudonyme (*la Cochinchine française en* 1864, par G. Francis; Dentu, in-8°), je plaidai de nouveau la cause de ce voyage, et, à la fin de la même année, je renouvelai ma demande au gouvernement de la colonie, en l'accompagnant d'un plan général d'exécution et d'un devis détaillé des dépenses.

II

COMPOSITION, ORGANISATION ET RESSOURCES DE LA MISSION. — SON DÉPART POUR LE CAMBODGE ET LES RUINES D'ANGCOR.

La Commission d'exploration que devait présider M. de Lagrée, fut définitivement constituée le 1er juin 1866. Outre cet officier supérieur, elle se composait de :

MM. Garnier (Francis), lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires Indigènes, membre du Comité agricole et industriel de Cochinchine ;

Delaporte (Louis), enseigne de vaisseau ;

Joubert (Eugène), médecin auxiliaire de 2e classe, géologue ;

Thorel (Clovis), médecin auxiliaire de 3e classe, botaniste, membre du Comité agricole et industriel de Cochinchine ;

De Carné (Louis), attaché au ministère des Affaires étrangères.

Le reste du personnel de l'Expédition se composait de deux interprètes, le Français Séguin, pour les langues siamoise et annamite, et le Cambodgien Alexis Om, pour les langues cambodgienne et annamite ; du sergent d'infanterie de marine Charbonnier, secrétaire du chef de l'Expédition ; d'un soldat d'infanterie de marine, de deux matelots français, de deux matelots tagals, d'un sergent et de six miliciens annamites, composant l'escorte. Leur armement consistait, pour les deux hommes appartenant à l'infanterie de marine, en une carabine munie de son sabre-baïonnette ; pour tous les autres, en un mousqueton d'artillerie muni également du sabre-baïonnette. On emportait en outre une carabine à balles explosibles et des revolvers en nombre suffisant pour en armer tout le monde.

Les approvisionnements de toute nature de l'Expédition étaient répartis en cent quarante colis environ, très-maniables de forme et de poids, dont voici le détail :

24 barils de vin contenant ensemble 766 litres ;

8 barils d'eau-de-vie contenant ensemble 302 litres ;

15 caisses de farine contenant ensemble 312 kilos ;

15 caisses de biscuit contenant ensemble 270 kilos ;

13 caisses de conserves et autres denrées alimentaires, contenant ensemble 208 kilos ;

4 caisses d'outils divers, lignes de sonde, toile à voile, etc. ;

1 caisse d'instruments ;

15 caisses d'objets d'échange ou cadeaux (fusils, revolvers, montres, étoffes, joujoux, gravures, longues-vues, coutellerie, laiton, plomb, etc.) ;

45 colis comprenant le bagage des officiers et les objets de couchage et de gamelle.

Enfin les ressources pécuniaires de l'expédition s'élevaient à 25,000 francs, dont 10,000 francs en piastres mexicaines, et 15,000 francs en lingots d'or et monnaies siamoises.

Les instructions remises par le gouverneur de la colonie au commandant de Lagrée portaient la date du 25 mai. En voici le texte.

Monsieur le Commandant,

Son Excellence le ministre de la Marine a soumis à l'Empereur un projet de voyage pour l'exploration du Mekong, et Sa Majesté a bien voulu autoriser l'exécution de ce projet dans les conditions générales d'organisation que j'avais présentées.

Je vous ai désigné pour prendre le commandement de cette Expédition, dont les résultats peuvent avoir une importance considérable pour l'avenir de notre colonie, et apporter à la géographie et aux sciences naturelles les plus utiles renseignements.

BUT DE L'EXPÉDITION

Avant d'entrer dans le détail des instructions qui devront vous servir de règle, je veux préciser le but essentiel de ce voyage et son mode particulier d'organisation. Il importe en effet que vous soyez pénétré de mes intentions à cet égard et que vous les fassiez connaître aux officiers qui vous accompagneront, afin de prévenir toute déviation qui porterait préjudice aux résultats que j'attends.

Nous connaissons le cours du Mekong depuis son embouchure jusqu'aux rapides de Sambocsombor[1]. Au delà, nous n'avons que les renseignements vagues et contradictoires fournis par les indigènes et quelques fragments de relations incomplètes ou fort anciennes.

Au-dessus de Luang-prabang, dernier terme du voyage de Mouhot, nous savons moins encore, et les notions recueillies ne semblent avoir aucune valeur sérieuse. Enfin, nous ignorons en quels lieux le fleuve prend naissance.

On peut donc dire que le Mekong nous est inconnu. Et cependant ce fleuve, le plus grand de

[1] Immédiatement au-dessus de Cratieh.

l'Indo-Chine, l'un des plus considérables du monde, offre un champ fécond de découvertes. On y parle vingt idiomes différents; toutes les races de l'Asie orientale se sont rencontrées sur ses bords, et la tradition y conserve le souvenir de royaumes riches et puissants. Ne serait-il pas possible de ramener la vie dans ces contrées, de renouer les anciennes relations commerciales, et peut-être d'attirer vers nous la majeure partie des productions de la Chine centrale?

Les intérêts généraux de la civilisation, et plus particulièrement ceux de notre colonie naissante, nous font un devoir de faire cesser ces incertitudes, et c'est dans cette pensée que le voyage que vous allez entreprendre a été décidé.

Déterminer géographiquement le cours du fleuve par une reconnaissance rapide poussée le plus loin possible ; chemin faisant, étudier les ressources des pays traversés, et rechercher par quels moyens efficaces on pourrait unir commercialement la vallée supérieure du Mekong au Cambodge et à la Cochinchine : tels sont, en résumé, les objets essentiels que vous ne devez jamais perdre de vue.

La Commission que vous présidez ne présente aucune analogie avec les Commissions scientifiques dont les membres opèrent isolément chacun sur le terrain de sa spécialité, approfondissant l'étude de chaque contrée, de chaque question. Vous devez adopter d'autres allures, avancer tous ensemble rapidement, évitant les longs séjours, les études trop prolongées sur un même point. Vous vous bornerez pour les observations de tout genre au temps des haltes que nécessiteront les difficultés de transport, le mauvais temps, le repos à donner aux hommes.

MODE D'ORGANISATION

Quant au mode d'organisation disciplinaire de l'Expédition, vous en trouverez toutes les règles dans les décrets qui régissent la discipline des bâtiments. Vous agirez en tout comme commandant d'un bâtiment en mission et je crois inutile d'insister longuement sur ce point.

ATTRIBUTIONS DU CHEF DE L'EXPÉDITION

Au chef de l'Expédition appartiennent la direction générale du voyage, le règlement des dépenses, la répartition des cadeaux, le droit de réquisition aux autorités.

En cas d'absence, de maladie ou de mort, il est remplacé par l'officier de marine qui, dans le courant du voyage, remplit les fonctions de second.

Si, dans une circonstance grave, le chef juge à propos de prendre l'avis motivé des membres de l'Expédition, il sera porté au journal un procès-verbal détaillé des questions posées, des opinions émises et de la décision prise par le chef.

En cas de maladie grave de l'un des membres, le chef, avant de prendre une décision, peut demander l'avis écrit du chirurgien. Si dans ce cas, ou pour toute autre raison, le chef autorise ou ordonne le retour à Saïgon, il en rend compte au gouverneur par lettre particulière.

ATTRIBUTIONS DES MEMBRES DE L'EXPÉDITION

Le travail est partagé ainsi qu'il suit entre les membres de la Commission.

Le premier officier est chargé des observations astronomiques et météorologiques. Il détermine

avec exactitude la position géographique des points principaux et établit la carte de la route suivie. Il apprécie la navigabilité du fleuve, fait les sondages, étudie les procédés de navigation employés par les diverses tribus et compare, au point de vue commercial, la voie fluviale aux routes latérales.

Il transmet aux officiers les ordres du chef de l'Expédition et en surveille l'exécution.

Le deuxième officier est chargé de la discipline de l'escorte, des approvisionnements et des transports. Il veille particulièrement à la garde des fonds, des armes et des munitions.

Il solde les dépenses journalières, il tient la comptabilité de ces dépenses (monnaie, cadeaux, objets d'échange) et fait viser ses comptes à la fin de chaque mois par le second et par le chef de l'expédition.

Il est adjoint au premier officier de marine pour les observations et s'occupe spécialement des levés topographiques, des vues, dessins, etc., etc.

Le délégué du ministère des Affaires étrangères est chargé de la partie descriptive du voyage. Il étudie les mœurs et usages des diverses tribus et décrit l'aspect des pays traversés.

Il se rend compte des relations commerciales établies dans chaque contrée, étudie les produits échangés, leurs qualités, leurs provenances, et porte une attention particulière sur tous ceux que pourrait demander ou fournir notre colonie de Cochinchine.

Le chirurgien géologue explore et définit les terrains au point de vue géologique.

Il étudie spécialement au point de vue industriel les contrées métallifères, observe les méthodes employées par les indigènes et apprécie les chances d'une exploitation rationnelle.

Le chirurgien de 3e classe de l'Expédition étudie les questions qui dépendent des autres branches de l'histoire naturelle, la faune et la flore des contrées parcourues, les variétés physiques des races, etc., etc.

La division du travail ainsi tracée n'est qu'une règle générale qui devra être étendue et complétée ultérieurement par le chef de l'Expédition. Plusieurs questions importantes n'ont point été énoncées, qui devront être attribuées suivant les aptitudes des membres de la Commission. D'autres pourront être utilement scindées; l'agriculture, par exemple, qui, au point de vue technique, rentre dans les attributions du chirurgien, et au point de vue commercial, dans celles du délégué des Affaires étrangères.

Quant à l'étude des langues qui, dans un voyage aussi rapide, ne saurait être suffisamment approfondie, il importe que chacun, en ce qui le concerne, apporte sa part à l'œuvre commune, et que la Commission recueille les premiers éléments d'un dictionnaire des divers idiomes.

Enfin il importe d'étudier et de comparer avec soin l'organisation politique, les pratiques religieuses, le langage des tribus, et de rechercher les lignes de démarcation qui séparent les divers courants humains qui sont venus se heurter dans l'Indo-Chine.

JOURNAL DE L'EXPÉDITION

Le journal de l'Expédition est visé chaque jour et annoté, s'il y a lieu, par le chef de l'Expédition.

Le membre de la Commission chargé de la partie descriptive y résume la journée en quelques lignes. Il indique les lieux traversés et les principaux accidents de la route. — Le premier officier de marine y inscrit les observations barométriques et thermométriques, la position approchée des lieux de halte, ainsi que les accidents de la navigation. — Le second officier inscrit le nombre de barques, rameurs, chars employés, les dépenses faites, les cadeaux donnés, etc. — Le chirurgien donne un bulletin sommaire de la santé.

Le journal est à la disposition de tous les membres de l'Expédition; ils pourront, avec l'assentiment du chef, y faire inscrire telle observation scientifique, telle date, tel renseignement qui leur semblerait important.

Une fois par mois au moins, chaque membre de l'Expédition résume ses derniers travaux et remet ce résumé au chef, qui en prend connaissance et les annote autant que possible. S'il se présente une occasion favorable pour communiquer avec la Cochinchine, tous ces documents et le résumé général du chef sont adressés au gouverneur.

PUBLICATION AU RETOUR DE L'EXPÉDITION

Les résumés, le journal de l'Expédition, les documents indigènes recueillis, les cartes et dessins, les collections faites appartiennent à l'État, et, au retour de l'Expédition, sont remis au gouverneur qui apprécie l'opportunité de la publication de ces pièces, et décide dans quelles limites et par quel mode cette publication peut être faite.

Les publications ne peuvent avoir lieu qu'après le retour de l'Expédition.

Pendant le cours du voyage, les membres de la Commission ne livreront à la publicité aucun document, aucun récit particulier, aucune appréciation personnelle, et s'engageront à faire tout leur possible pour que leurs correspondances particulières ne soient pas publiées.

Si l'un d'eux croyait avoir des motifs plausibles pour déroger à cette règle, il remettrait son travail au chef de l'Expédition; celui-ci l'enverrait au gouverneur, en émettant son opinion sur l'opportunité.

Si, au retour, le gouverneur autorise la publication du travail de l'un des membres, aucune modification n'y sera apportée sans son consentement, et il pourra lui-même le revoir et le corriger.

HIVERNAGE DE 1866, LAOS INFÉRIEUR

La saison des pluies étant commencée, vous devez renoncer à parcourir une grande distance en 1866 ; l'état des routes, la violence des courants, le danger des fièvres ne vous le permettraient pas. Mais il vous est possible d'employer le temps en passant l'hivernage sur les bords du fleuve, dans la contrée qui s'étend au-dessus des rapides de Samboc-sombor jusqu'à Bassac, ou même jusqu'à Oubôn.

Cette combinaison présente un double avantage : elle permet d'étudier complétement la région avec laquelle nous sommes immédiatement en contact, elle vous met en position de préparer le voyage de 1867 sur des renseignements plus certains, et d'attendre les assurances des dispositions plus ou moins favorables, pour l'Expédition, des puissances asiatiques dont elle traverse les possessions ou les dépendances.

Vos premières études devront porter sur les rapides de Sombor, qu'il importe de connaître avec soin.

A cette époque de l'année, les eaux n'ont point encore atteint la moitié de leur crue, et il vous sera peut-être possible, d'après la position et la hauteur des roches apparentes, d'apprécier si aux grandes eaux la route serait praticable pour une canonnière ou une chaloupe à vapeur. Dans ce cas, vous feriez établir avec le plus grand soin le tracé du chemin à suivre, en y joignant les indications nécessaires.

A Stung-treng vous rencontrerez la rivière d'Attopeu qui met en communication les marchés importants de ces deux villes; vous visiterez Attopeu, si la saison le permet.

Une seconde branche de la rivière vient du Sud et traverse le territoire de plusieurs tribus importantes qui sont en relation avec les peuplades de nos frontières. Vous porterez une attention particu-

lière sur les renseignements qui vous parviendront relativement à ces tribus et à la possibilité d'établir des communications commerciales par leur intermédiaire.

A Khong, vous ferez étudier et décrire la cataracte, sa hauteur, les phénomènes qu'elle présente, la nature des roches qu'elle franchit. Il y aura lieu de rechercher si aux grandes eaux il n'existe aucun point de la rivière où un bateau de moyenne grandeur, halé ou soulagé par des moyens suffisants, pourrait dépasser la cataracte, et dans le cas contraire, vous examinerez s'il ne serait pas possible d'établir, à frais modérés, un canal latéral.

En face de Khong et un peu au nord, débouche la rivière de Tonly-repou, qui donne son nom à une province autrefois cambodgienne et fort riche, dit-on. Il y aurait intérêt à étudier cette voie de communication et la nature des productions des contrées riveraines.

Bassac était autrefois la capitale du Laos inférieur, et les descendants des anciens rois y résident encore, mais sans autorité réelle. Vous rechercherez les origines, l'histoire, les limites de ce petit royaume.

On a signalé quelques ruines d'anciennes constructions dans le voisinage de Bassac; vous aurez à vérifier le fait et à déterminer la provenance et l'âge de ces constructions.

La rivière d'Oubôn, d'après certaine carte, semble prendre naissance à l'ouest de Korat, ce qui lui donnerait une grande importance, si elle est navigable; vous examinerez cette question.

On désigne du sel gemme auprès d'Oubôn; du plomb et de l'argent auprès de Stung-treng; du fer dans les provinces de la rive droite; des sables aurifères sur un grand nombre de points. L'exactitude de ces renseignements doit être vérifiée, et les possibilités d'exploitation étudiées avec soin.

Vous apprécierez l'importance des productions de la contrée ; chanvre, laque, gomme-gutte, cardamome, cire, etc., etc., et les mesures à prendre pour attirer vers nous ces divers produits.

Enfin vous recueillerez tous les renseignements qui vous seront apportés sur les nombreuses tribus de l'intérieur, leur langue, leurs traditions. Vous rechercherez principalement les traces de la race malaise, qui sont nombreuses chez les Radé et dans leur voisinage immédiat.

LAOS MOYEN ET LAOS SUPÉRIEUR

Lorsque la saison des pluies sera terminée, vers le 1er décembre, vous vous mettrez en route et vous vous élèverez vers le nord aussi rapidement que possible.

Jusqu'à Luang-prabang vous ne rencontrerez sans doute aucun obstacle sérieux, et les difficultés de transport pourront seules retarder votre marche; vous ne donnerez donc à vos études qu'un temps fort limité.

Cependant je vous recommande d'examiner avec attention tout ce qui se rapporte à l'ancien royaume de Vienchang, fort puissant autrefois, et qui entretenait avec la Chine un commerce considérable.

En tous les points vous vous informerez de la position occupée par les Annamites sur la rive gauche, et vous entrerez en relations avec eux.

A Luang-prabang, capitale du Laos supérieur, où résident les descendants des anciens rois, vous séjournerez et vous prendrez tous les renseignements qui vous sont nécessaires pour traverser le territoire des tribus suivantes. Les unes dépendent de l'empire birman, d'autres du Yun-nan chinois, quelques-unes sont tributaires des deux empires; mais toutes sont mal soumises, et vous devez agir avec la plus grande prudence dans vos rapports avec leurs chefs.

S'il vous est possible de reconnaître le lieu où a été enseveli M. Mouhot, vous rendrez hommage

à la mémoire de ce voyageur courageux, en lui élevant un monument, dans la mesure de vos moyens et avec l'assentiment des autorités du pays.

RÉGIONS DU NORD

Les notions que nous possédons sur les contrées supérieures sont trop incertaines pour qu'il soit opportun de vous tracer des instructions particulières relatives à ces contrées. Vous vous inspirerez de vos instructions générales, et vous agirez suivant les circonstances.

DURÉE DU VOYAGE

Je n'assigne aucune limite de temps ou de distance à votre voyage. Il suffit que j'aie indiqué le but à atteindre : reconnaissance rapide du Mekong au point de vue géographique et commercial.

La santé des officiers et de l'escorte, la nature et l'importance des difficultés que vous rencontrerez, détermineront l'époque de votre retour.

RENSEIGNEMENTS A PRENDRE — PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES — DISCIPLINE, ETC.

Quel que soit le terme extrême de votre voyage, vous vous efforcerez de recueillir tous les renseignements qui pourraient être utiles à une nouvelle exploration. Vous porterez notamment vos informations sur la question des sources du fleuve. L'opinion générale fait descendre le Mekong, parallèlement au Yang-tse Kiang, des régions nord-est du Tibet ; mais aucune raison péremptoire n'a été donnée, et le problème reste à résoudre.

Il y aurait lieu aussi de rechercher l'origine de l'opinion presque unanimement émise au Cambodge et dans le Laos inférieur, et d'après laquelle le Mekong prendrait naissance vers le 27° ou le 28° degré, dans une région de grands lacs où seraient également les sources du Menam et de la Salouen.

Le fleuve reçoit peut-être de ce côté un important affluent.

Il est inutile que je vous recommande de prendre toutes les précautions hygiéniques que nécessiteront les circonstances pendant le cours du voyage. Vous exigerez que les hommes exécutent les prescriptions que vous aurez arrêtées de concert avec le chirurgien de l'Expédition. Tout en maintenant une marche rapide, vous donnerez aux hommes de fréquents repos, un jour sur trois environ.

L'expédition ayant un but essentiellement pacifique, vous vous efforcerez d'établir des relations amicales avec tous les peuples dont vous traverserez le territoire, et vous leur ferez entendre que les résultats que nous poursuivons ne peuvent qu'améliorer leur état et accroître leur richesse.

Vous maintiendrez une discipline sévère dans l'escorte, empêchant toute violence, tout mauvais exemple. De tous vous exigerez le respect des lois du pays et des croyances religieuses.

Dans vos relations avec les chefs, vous emploierez les moyens de persuasion et de générosité unis à une juste fermeté.

En un mot, je compte que vous ne perdrez jamais de vue que vous représentez dans un pays nouveau une nation puissante, équitable, tolérante, et que nos bonnes relations dans l'avenir,

avec ces contrées peuvent dépendre du souvenir que laissera derrière elle l'expédition que vous commandez.

Recevez, Monsieur le Commandant, l'assurance de ma considération très-distinguée.

DE LA GRANDIÈRE.

A ces instructions était jointe la pièce suivante, écrite en français et en chinois, et destinée à établir en toute circonstance, vis-à-vis des autorités indigènes, le caractère officiel de la mission.

COCHINCHINE FRANÇAISE

CABINET DU GOUVERNEUR, COMMANDANT EN CHEF

SAÏGON, le 25 mai 1866.

Conformément aux ordres de NAPOLÉON III, Empereur des Français,

L'amiral de la Grandière, général en chef, commandant les forces de terre et de mer, et gouverneur de la Cochinchine, commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc., etc.,

Envoie le commandant de Lagrée, qui a rang de grand mandarin, pour remonter le *Mekong*, en dresser la carte et étudier les pays voisins.

Le commandant de Lagrée est accompagné par cinq officiers français. L'escorte se composera de sept soldats français, de sept soldats annamites et des interprètes.

L'EMPEREUR NAPOLÉON est en paix avec tous les ROIS qui ont des territoires voisins du *Mekong*.

En conséquence, partout où il arrivera, le commandant de Lagrée entrera en relations amicales avec les grands mandarins et leur portera de la part de l'amiral des paroles d'amitié. Il s'adressera à eux pour obtenir toutes les choses dont il aura besoin.

Il fera ensuite connaître à l'amiral comment il aura été traité dans chaque contrée, afin que l'amiral en informe l'EMPEREUR qui, suivant le cas, fera remercier les ROIS SOUVERAINS, ou leur adressera des plaintes.

DE LA GRANDIÈRE.

Fait à Saïgon, Cochinchine française, le 25 mai 1866.

Les premiers pays que la mission allait traverser en remontant le fleuve, dépendaient de l'autorité siamoise. Celle-ci ne devait pas voir sans doute d'un œil bien favorable une expédition qui allait reconnaître jusqu'où s'étaient étendues autrefois les frontières du Cambodge et constater les empiétements et les spoliations violentes dont ce royaume avait été la victime de la part de son puissant voisin. Il était donc important d'obtenir du gouvernement de Bankok un consentement officiel écrit qui prévînt et annulât les obstacles qu'il pourrait être tenté de susciter en sous-main aux explorateurs. Voici quels furent les termes de la lettre que le roi de Siam, sur la demande du consul de France à Bankok, voulut bien leur accorder :

Bankok, le 13 juin 1866.

Son Excellence le Chao Phya Bhudhara Bhay, ministre des provinces du Nord et des provinces adjacentes du fleuve Mekong, a l'honneur de faire savoir aux mandarins gouverneurs des provinces du Laos que, d'après une lettre de Son Excellence l'amiral de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine française, adressée à Son Excellence le Chao Phya Sri Surivong Ti Samua Phya Kalahome, premier ministre, il a plu à Sa Majesté l'Empereur des Français, souverain d'une nation amie, d'envoyer une société de mandarins français pour explorer le pays, dresser des cartes géographiques et visiter les habitants du Laos.

Pour se conformer aux intentions de son souverain, l'amiral de la Grandière a envoyé Monsieur le commandant de Lagrée et les mandarins de sa suite pour cette mission. Son Excellence le Chao Phya Kalahome, premier ministre, en ayant référé à Sa Majesté le roi de Siam, il plut à Sa Majesté de répondre que, puisque la France était possesseur d'une partie de la Cochinchine, s'il plaisait à l'amiral de la Grandière d'envoyer Monsieur le commandant de Lagrée pour inspecter la frontière, dresser des cartes, explorer les richesses du pays, tant pour le règne végétal que pour le règne animal, il convenait qu'il pût le faire pacifiquement et sans encombre. Du reste, comme la mission de Monsieur le commandant de Lagrée est une mission scientifique, et que le commandant s'engage à respecter les lois et la coutume des pays par où il passera, Sa Majesté le roi de Siam ordonne aux différents mandarins gouverneurs des provinces de recevoir Monsieur le commandant de Lagrée avec toutes sortes d'égards; de lui préparer des logements, s'il a besoin de se reposer; de recevoir, de soigner et de ne laisser manquer de rien les malades qui ne pourraient suivre l'expédition; d'aider à procurer de la meilleure manière possible des vivres aux mandarins français et à leur suite, s'ils venaient à en manquer; de louer au prix du pays les rameurs, les barques, les éléphants, les chars, les buffles dont l'expédition pourrait avoir besoin; de lui procurer des guides pour les endroits qu'elle désire voir, et enfin d'empêcher de tout leur pouvoir qu'elle ne soit molestée ou volée en route par les brigands.

Que tous les mandarins gouverneurs des provinces qui verront cette lettre se gardent d'y contrevenir, afin que les mandarins français puissent aller et venir sans encombre.

Chao Phya Bhudhara Bhay,
Ministre des provinces du Nord et des provinces adjacentes du fleuve Mekong.

Le gouverneur de la colonie avait également fait faire des démarches auprès des cours de Hué, de Péking et d'Ava pour en obtenir des passe-ports analogues. Il espérait pouvoir les faire parvenir à la mission avant le 1er décembre 1866, en même temps que quelques instruments que n'avait pu fournir l'observatoire de Saïgon et que l'on avait dû demander en France.

Le 5 juin 1866, à midi et demi, la petite expédition quitta la rade de Saïgon sur les canonnières 32 et 27. Le premier de ces deux bâtiments avait pour capitaine M. Pottier, lieutenant de vaisseau, qui allait remplacer M. de Lagrée dans la direction des affaires du protectorat ; le second, commandé par M. Espagnat, enseigne de vaisseau, devait rester à la disposition de la Commission pendant tout son séjour au Cambodge.

Un photographe de Saïgon, M. Gsell, était adjoint à la Commission pendant le même temps.

Les deux canonnières arrivèrent le 8 juin à Compong-luong, marché important, situé à peu de distance de Pnom-penh, sur la rive droite du bras qui conduit au Grand Lac. La Commission y séjourna deux semaines pour compléter l'organisation et l'emménagement de son matériel, et donner le temps au commandant de Lagrée de mettre son successeur au courant de la situation politique du pays.

Le 21 juin, l'Expédition, réunie tout entière à bord de la canonnière 27, partit enfin pour aller visiter les ruines d'Angcor, situées vers l'extrémité nord-ouest du Grand Lac. L'étude de ces ruines avait été commencée depuis longtemps par le commandant de Lagrée, et le court séjour qu'allait faire sur les lieux la Commission qu'il présidait n'avait d'autre but que de donner une consécration définitive à des travaux qui lui étaient entièrement personnels.

Depuis le 15 juin environ, les eaux du Cambodge avaient commencé leur mouvement ascensionnel. Le courant se dirigeait déjà avec force vers le Grand Lac, et il fallait se hâter pour ne pas trouver, en remontant le fleuve, des difficultés trop considérables.

III

DE COMPONG-LUONG A ANGCOR WAT — NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES MONUMENTS CAMBODGIENS OU KHMERS [1].

Quand on pénètre dans le Grand Lac par l'une des nombreuses entrées qui communiquent avec le bras de Compong-luong, le regard reste saisi et attristé de l'aspect que présente cette immense nappe d'eau jaunâtre, qui s'étend à perte de vue dans la direction du Nord-Ouest. Une ligne basse et continue d'arbres rabougris la limite de tous les autres côtés, sans que nulle part on découvre la rive ou que l'on devine une plage où le pied puisse se poser à sec. L'eau se perd avec un clapotis sourd sous les arceaux de ces forêts noyées et inhabitables, et l'on éprouve une sensation d'isolement, une sorte de réminiscence du désert, que la vue de rares barques de pêcheurs, glissant au loin, ou stationnant au milieu des arbres attachées à une branche, suffit à peine à dissiper.

En quelques points des rives, les arbres ont été abattus et l'on aperçoit à leur place avec étonnement des gerbes de riz, régulièrement plantées, élever leurs têtes au-dessus de l'eau et ce champ mobile suivre les variations du niveau du lac, jusqu'à ce que la baisse des eaux permette de venir le récolter à pied sec.

Au Sud, les sommets bleuâtres des petites montagnes de Pursat dominent de saillies

[1] L'étude sur les monuments Khmers contenue dans ce chapitre n'est que la reproduction presque textuelle d'un travail du commandant de Lagrée, retrouvé dans ses notes. Je me suis contenté d'y faire les additions nécessaires pour établir la suite des idées et des faits et d'y introduire les corrections que m'a suggérées la visite des monuments découverts après sa rédaction, toutes modifications que le commandant de Lagrée eût certainement faites lui-même. F. G.

à peine sensibles ce monotone horizon de verdure. Pendant un instant bien court, on perd presque complétement tout rivage de vue. Puis le double mamelon du mont Crôm apparaît à l'avant du navire, et vient servir de point de repère pour trouver, au milieu de la ceinture d'arbres qui s'étend comme un voile impénétrable devant celui-ci, l'embouchure étroite de la petite rivière d'Angcor.

C'est devant cette embouchure que la canonnière 27 jeta l'ancre le 22 juin au soir. Il était trop tard pour communiquer avec la terre. Une forte brise d'Ouest soulevait en petites vagues les eaux du lac et imprimait le long des rives un fort mouvement de houle qui se propageait bien avant dans la forêt. L'obscurité permettait à peine de distinguer des deux côtés de l'embouchure de la rivière les rangées multipliées de pieux qui indiquaient l'emplacement d'une grande pêcherie, et quelques lueurs tremblantes s'allumaient déjà dans les petites cabanes, élevées sur pilotis à une certaine hauteur au-dessus de l'eau, qui servaient d'abri aux pêcheurs.

Le lendemain, au point du jour, la Commission se rendit en barque à l'un des établissements provisoires, construits sur les bords de la rivière à quelque distance de son embouchure, pour le séchage du poisson et que l'on se hâtait de démolir avant qu'ils fussent atteints par la crue des eaux. Celle-ci mettait fin en effet à la saison de la pêche, et les indigènes ou les Annamites, encore attardés à cette fructueuse besogne, faisaient leurs préparatifs de départ.

En suivant pendant ce court trajet les capricieux méandres de la rivière, on voit peu à peu les arbres se dégager de l'eau, leurs troncs apparaître, le sol émerger enfin. Les eaux n'étaient cependant pas encore assez hautes pour remonter en embarcation jusqu'à la nouvelle ville d'Angcor, gros bourg appelé aujourd'hui Siemréap par les habitants et où réside le gouverneur de la province. La Commission se résolut à prendre la route de terre, qui est praticable à partir du point d'arrêt des barques aux eaux les plus basses, c'est-à-dire à deux ou trois kilomètres de l'embouchure de la rivière et qui est d'ailleurs beaucoup plus directe. Les moyens de transport, chars et éléphants, demandés au gouverneur d'Angcor, arrivèrent dès le 24 au matin, et nous permirent de continuer notre route ce jour-là même.

Au sortir de la forêt noyée qui couvre les rives du lac, on se trouve au milieu d'une immense plaine cultivée en rizières, et le paysage semble ne différer en rien des monotones aspects auxquels habitue un long séjour en Cochinchine ; mais, à peine a-t-on fait quelques pas, que l'on découvre autour de soi des vestiges de l'antique civilisation Khmer : on est transporté aussitôt en imagination à l'époque lointaine où cette civilisation étendait sur toute l'Indo-Chine méridionale sa puissante influence, et les lieux que l'on visite, si banals qu'ils puissent être d'ailleurs, revêtent à vos yeux un charme tout particulier.

Ce sont d'abord les restes de l'ancienne chaussée qui conduisait à Angcor la Grande. A l'Ouest de cette chaussée et à peu de distance, au pied même du mont Crôm, on rencontre des traces d'anciennes constructions. Si, guidé par ces débris, on monte jusqu'au faîte de cette petite colline, on découvre un sanctuaire dont l'aspect ne peut manquer

Pl. I

CARTE

DES ENVIRONS D'ANGCOR

dressée

par M. M. DOUDART DE LAGRÉE, Capitaine de Frégate

et FRANCIS GARNIER, Lieutenant de Vaisseau.

La lettre R désigne tous les monuments appartenant à l'époque Khmer
?? indique des traditions ou des renseignements non vérifiés
Pn. abréviation de Phnom veut dire montagne
Prek veut dire ruisseau
Wat veut dire pagode

Sasiou Vge
Pn. Boc
Prek
Sena Cream Vge
Carrières de grès
Pn. Coulen
Melea (R)
(R)
Ben Vge
Carrières de Buy Kriem
Preacan (R)
ANGCOR LA GRANDE (Ruines)
(?? Chaussée supposée)
Enceinte de la Ville
Tours
Preapithu
Takeo (R)
Taprom (R)
Preadac Vge
Fosse des Rhinocéros (R)
Baphoun
Baion
Porte des Morts
Chaussée
Sra Srong (R)
Pn. Bakheng (R)
Daitchu Vge
Tour (R)
Angcor Wat (R)
?? (Chaussée supposée)
Phok Vge
Citadelle de Siemreap (Résidence du gouverneur de la province)
Preacon (R) ou Prea Inkosi
Leley (R)
(Position incertaine)
Bacong (R)
Athvea (R)
Pn. Cróm
(R)
Chaussée
Enceinte extérieure en terres levées ???

101° 35' 101° 40' 101° 45' 101° 50'

13° 35' 13° 20' 13° 15'

Gravé par Erhard. Hachette & Cie Imp. Fraillery

d'éveiller la plus vive admiration, surtout au début du voyage, alors que les yeux et l'esprit ne sont point encore rassasiés.

En continuant la route de terre jusqu'à Siemréap, on passe à peu de distance d'une haute tour en ruines qui domine encore la plaine. C'est le sanctuaire d'Athvéa. La citadelle de Siemréap, construite il y a une quarantaine d'années, s'offre ensuite aux regards. Tous les matériaux dont ses murs sont formés, ont été tirés des ruines voisines auxquelles on devient de plus en plus impatient d'arriver. Le chemin sablonneux qui passe devant cette forteresse s'enfonce bientôt, toujours dans la direction du nord, sous une jeune et belle forêt, bien différente de la forêt marécageuse des bords du lac. Après un trajet de trois kilomètres environ, on arrive à la terrasse qui précède Angcor Wat[1] ou « la pagode d'Angcor », le monument le plus important et le mieux conservé de toutes les ruines.

Ce fut ce dernier édifice que choisit la commission, comme centre de ses travaux et comme lieu d'habitation et de ralliement pendant ses excursions aux ruines voisines. Elle s'installa dans les cases en bambous construites au pied de la façade principale, et destinées au logement des pieux pèlerins qui viennent visiter cet antique sanctuaire.

Une chaussée en pierre, à moitié enfouie sous le sol de la forêt, relie Angcor Wat à la porte sud de l'antique ville d'Angcor thom ou « Angcor la Grande », située à trois kilomètres, dans la direction du nord. Sur la gauche de cette chaussée s'élève le mont Bakheng, dont le sommet était couronné autrefois de constructions considérables. L'enceinte d'Angcor Thom, les monuments disséminés au dedans et au dehors de la ville dans un assez faible rayon, constituent la partie la plus considérable de tout ce magnifique groupe de ruines, dont il serait difficile peut-être de retrouver ailleurs l'analogue.

Enfin, une autre chaussée qui part de la porte est d'Angcor Thom pour se diriger vers le fleuve, conduit également à un grand nombre d'autres édifices échelonnés dans cette direction.

Ce dernier trajet avait été accompli par le commandant de Lagrée en mars 1866.

Nous allons suivre l'ordre de cet itinéraire pour faire connaître les différents monuments compris dans ce faible espace.

Mais, avant d'entrer dans la description détaillée de chacun d'eux, il est nécessaire, pour éviter les répétitions, d'exposer les lois générales qui semblent avoir présidé à leur construction. Nous allons donc indiquer d'abord les matériaux employés et leur appareillage, le mode de construction des murs et des voûtes, les procédés décoratifs particuliers à cette architecture, et nous chercherons à arriver ainsi à une classification générale de tous les monuments que nous avons à décrire. Il ne restera plus ensuite qu'à rapporter chacun d'eux à la catégorie qui lui convient et à noter les particularités qui le distinguent. Sa description y gagnera en brièveté et en clarté.

Matériaux. — Les matériaux employés dans la construction des édifices khmers sont: 1° une pierre formée de concrétions ferrugineuses, connue en Cochinchine sous le nom

[1] Il serait plus correct d'écrire Vaht. Le *v* en cambodgien se prononce comme le *w* anglais.

de pierre de Bien-hoa. Les Cambodgiens lui donnent le nom de *bai kriem* « riz grillé » en raison de sa couleur et de son apparence agglutinée. Elle est extrêmement répandue dans toute la vallée du fleuve.

A trente kilomètres dans l'est d'Angcor, aux approches du village de Ben, elle apparaît à fleur du sol, et forme dans cette direction des bancs énormes de dix à quinze kilomètres d'étendue. Elle offre de nombreuses variétés tant sous le rapport du mode d'agglomération que sous celui de la couleur. En général, les constructeurs semblent avoir préféré les pierres à couleur jaunâtre et à gros gravier. Le *Bai kriem* est employé à la construction des chaussées, des murs d'enceinte des édifices grossiers, et sert comme remplissage intérieur dans les substructions et dans les grands massifs des monuments principaux.

2° Le grès. — Les grès gris ou légèrement rosés, en usage dans l'ancienne architecture cambodgienne, sont d'un grain fin qui les rend susceptibles d'un poli parfait. Comme tous les grès, ils sont tendres à la taille en carrière et durcissent à l'air, mais pas assez pour résister à l'action alternative de la pluie et de la sécheresse, qui les effrite à la longue et quelquefois les effeuille en lames minces.

Le grès porte au Cambodge le nom de *thma phôc*, qui signifie « pierre de boue ». Cette appellation, qui serait d'ailleurs assez bien appropriée à ce genre de pierre, a, aux yeux des habitants actuels, une signification et une portée précise qu'elle n'avait, sans doute, pas autrefois. C'est une idée très-répandue dans tout le peuple, et chez presque tous les grands, que dans les monuments de l'ancien Cambodge les matériaux étaient façonnés de toutes pièces avec de la terre et de l'eau, et moulés à l'état liquide suivant les formes assignées par le grand architecte du ciel *Prea Pus Nuca*, délégué de *Prea En* (le dieu Indra), le roi des génies.

Aux environs immédiats d'Angcor, aucun gisement de grès n'a encore été découvert, et jusqu'à plus amples recherches, c'est encore vers l'est, au village de Ben et un peu au delà du point signalé pour le gisement du *bai kriem*, qu'il faut aller chercher les carrières les plus voisines.

Là, au pied d'une petite chaîne de montagnes dont la plus rapprochée porte le nom de Pnom Coulên, le sous-sol est entièrement formé d'un beau grès apte aux constructions.

Un torrent, profond et rapide au temps des pluies, presque à sec au printemps, creuse son lit dans ce banc de roches, et l'on y découvre à chaque pas des traces du travail de l'homme : des blocs entaillés à pic, des fûts de colonnes ébauchés, des dalles déjà équarries.

Si l'on traverse le torrent pour se rapprocher du pied de la montagne, il devient évident que l'on est arrivé aux carrières mêmes : sur une étendue de plusieurs kilomètres, se dressent des blocs énormes au pied desquels sont creusées de profondes excavations. Partout les traces du fer restent visibles. et l'on peut étudier sur les fragments à demi détachés et restés sur place les procédés d'exploitation employés. Quelques instruments retrouvés çà et là, dont les habitants peuvent encore expliquer l'usage, viennent compléter et éclairer ces indices.

On reconnaît ainsi comment s'y prenaient les ouvriers pour obtenir ces magnifiques parallélipipèdes de pierre que l'on trouve dans les monuments khmers. Deux lignes



COMMISSION D'EXPLORATION DU MÉKONG.

M. Garnier — M. Delaporte — M. Joubert — M. Thorel — M. de Carné — M. de Lagrée

parallèles étaient tracées aux extrémités du bloc à détacher ; suivant chacune d'elles on creusait normalement une série de trous de deux ou trois centimètres de diamètre et d'une profondeur à peu près égale ; à l'aide de ciseaux en fer, à quatre faces de pointe et d'une longueur variant de trente centimètres à un mètre, on faisait sauter la matière intermédiaire, et on régularisait l'entaille ; puis on perçait de nouvelles séries de trous, jusqu'à obtenir des canaux ou tranchées de dix à quinze centimètres de large, que l'on poussait jusqu'à la séparation complète de la pierre.

A peu de distance des carrières, aboutit une grande chaussée en terres levées qui conduit à Angcor. Les pierres extraites suivaient sans doute cette voie. Mais ces carrières ne sont point les seules que contienne la montagne : à Ben, la chaussée fait retour vers le nord-est, et les habitants signalent de nouveaux centres d'exploitation dans cette direction. Plus loin dans l'est, près de Méléa, le grès affleure également le sol.

Toutes ces carrières seraient intéressantes à visiter, et il serait bon de rechercher surtout celles qui ont fourni les matériaux d'une finesse extrême que l'on trouve à l'intérieur de certains monuments. Peut-être, nous le répétons, en est-il de plus voisines de la pagode et de la ville d'Angcor que celles que nous venons de signaler. Mais le point essentiel à établir était celui-ci, qu'à trente ou quarante kilomètres des ruines, on rencontre le grès en masses énormes, et que les traces de l'ancienne exploitation sont assez considérables en ce point pour qu'on puisse admettre que la majeure partie des matériaux employés en a été extraite. Cette affirmation peut être étendue aux autres monuments disséminés dans le reste du royaume. Quand le grès a été employé dans leur construction, on est certain de le rencontrer dans leur voisinage à une distance qui n'excède jamais dix lieues.

3° Les briques cuites. — Ce genre de matériaux semble, à Angcor même, appartenir à une époque postérieure à celle des grands monuments. On rencontre, çà et là, de petits sanctuaires et de petits édifices d'ordre tout à fait secondaire, qui en sont construits ; mais partout où ils sont juxtaposés aux constructions en grès, ils paraissent de superfétation, et l'on s'aperçoit bien vite que leur adjonction n'avait pas été prévue dans le plan primitif. La brique ne semble donc avoir remplacé la pierre que quand la fatigue et l'affaissement ont eu gagné les architectes et les ouvriers. L'emplacement d'Angcor n'est pas du reste favorable à sa fabrication. La terre à brique y est assez rare et de mauvaise qualité.

Dans d'autres parties du Cambodge, où sans doute la pierre manquait, il en était autrement. On y retrouve des tours et d'autres constructions importantes, bâties en belles briques de trente-cinq centimètres de long sur vingt centimètres de large, richement ornementées sous le rapport architectural, d'un moulage excessivement soigné et permettant un assemblage irréprochable. Leur fabrication est peut-être là contemporaine des grandes époques.

Ce ne serait d'ailleurs que par des études plus complètes et plus minutieuses que l'on pourra arriver, sur ces différents points, à des conclusions absolues.

Murs. — Quelle que fût leur destination, les murs étaient formés de blocs rectangulaires ou cubiques assemblés sans ciment. Le choix de la pierre, sa grosseur, la précision de l'appareillage variaient avec l'importance de la construction. On employait autant que

possible des blocs de dimensions uniformes, dont les joints étaient régulièrement alternés. Pour le grès, qu'on semblait tenir à honneur de laisser en gros blocs, les dimensions variaient parfois beaucoup, et l'on trouve des pièces de remplissage dans les murs des plus beaux édifices. Les trois dimensions des pierres de Bien-hoa en usage dans ce genre de construction sont en moyenne quatre-vingt-dix, cinquante et quarante centimètres. On peut en rencontrer dont la longueur atteint et dépasse même deux mètres vingt centimètres. Quant au grès, les blocs de deux mètres sur quatre-vingts et cinquante centimètres, ne sont pas rares. Quelques-uns atteignent trois mètres cinquante centimètres de longueur, sur un mètre et un mètre vingt dans les deux autres dimensions.

Ici se présente le problème mécanique du transport et de l'élévation, souvent à des hauteurs considérables, de masses dont le poids dépassait parfois 4,000 kilogrammes. Ce problème ne peut encore se résoudre d'une manière satisfaisante. Il faut se contenter pour le moment de signaler les trous ronds ou carrés que présentent presque toutes les pierres employées. Ces trous, répartis sur chacune d'elles en un ou plusieurs groupes d'une disposition assez irrégulière, sont espacés de dix à quinze centimètres ; leur diamètre est de deux centimètres, et leur profondeur moyenne de trois.

La moindre réflexion démontre qu'il ne s'agit pas ici, comme le disent les habitants, de préparer une liaison des pierres à l'aide de crampons de fer, ni de couvrir les monuments d'un placage en bois ou en plomb. Les crampons ne s'emploient que dans des circonstances définies, et leurs traces sont faciles à reconnaître partout où ils ont existé. Quant aux placages, ils n'ont certainement pas été appliqués sur les murs les plus insignifiants ou sur les chaussées elles-mêmes, dont les dalles qui portent les traces des ornières creusées par les roues des chars, offrent également les mêmes trous.

D'un autre côté, aucune des pierres que l'on retrouve toutes taillées dans les carrières, ne présente la trace de ces trous. Il est donc peu probable qu'ils aient eu pour objet de faciliter le transport, et ils ne servaient sans doute qu'à la mise en place et à l'élévation des matériaux, en offrant un point d'application à des griffes, à des leviers ou à tout autre instrument.

Les murs isolés avaient une corniche et un couronnement ordinairement dentelé. Ils s'appuyaient sur deux ou trois fortes assises qui en élargissaient considérablement la base.

Les instruments qui servaient à la taille des pierres ne donnaient que peu de netteté aux parties planes, ainsi qu'on peut le voir encore sur un grand nombre de murs ou sous des voûtes inachevées. Il fallait, pour le grès surtout, obtenir le poli des surfaces par le frottement, et l'on arrivait de la sorte à un degré de perfection excessivement remarquable dont nous aurons à citer quelques exemples.

Voûtes [1]. — Aucune des voûtes qui se trouvent dans les monuments khmers étudiés jusqu'à présent ne présente une ouverture supérieure à trois mètres cinquante centimètres. Elles sont construites en encorbellement, c'est-à-dire composées de pierres superposées par assises horizontales, se rapprochant graduellement et se rejoignant d'ordinaire à la

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XVIII.

cinquième assise. La face intérieure de ces pierres restait à l'état brut, quand la voûte ne devait pas être en vue ou quand elle devait être plafonnée. Dans ce dernier cas, le plafond reposait sur des traverses portant sur les corniches des murs de soutien. Plafond et traverses étaient ordinairement en bois sculpté et doré, et l'on en retrouve des débris qui attestent une grande habileté dans ce genre de travail. Quand, au contraire, la voûte devait, rester en vue, les extrémités intérieures des pierres étaient rabattues de manière à obtenir depuis la naissance jusqu'au sommet de la voûte, une courbe ogivale, composée de segments d'une coupe élégante, dont les surfaces étaient polies avec soin et quelquefois peintes ou dorées. Telle était aussi la construction des voûtes aux premiers âges de la Grèce.

A l'extérieur, les pierres d'assise des voûtes déterminent le toit et leur surface est ondulée, de manière à présenter l'aspect de tuiles. Souvent même cette surface est recouverte de délicates sculptures, destinées à augmenter encore dans ce sens l'illusion du regard.

Les voûtes sont partout employées pour réunir soit deux murs, soit un mur et une colonnade, soit deux colonnades. Nulle part n'apparaît de plafond en pierre.

On trouve aussi des demi-voûtes qui réunissent un mur et une colonnade avancée, ou une première colonnade à une seconde moins élevée, comme on le voit au pourtour de la pagode d'Angcor et du monument de Méléa. Dans ce cas, la demi-voûte a son sommet à mi-distance de l'arête du toit supérieur au sommet du chapiteau des grandes colonnes. Des traverses en pierre réunissent celles-ci aux chapiteaux correspondants des petites. Ces traverses semblent ne pas avoir rempli le but que s'était proposé l'architecte, dans la pensée duquel la colonnade extérieure devait sans doute servir de contre-fort à l'autre. Presque partout, en effet, la petite colonnade tend à s'écarter sous le poids de la voûte, et les traverses tombent par le côté engagé dans les grandes colonnes.

Lorsque deux voûtes s'entre-croisent, leur construction reste la même. Seulement, à chaque angle, une seule pierre forme encoignure et présente une face dans chacune des deux directions.

Les architectes cambodgiens ne connaissaient sans doute aucun autre procédé de construire des voûtes, puisqu'on n'en trouve d'exemple nulle part. Mais c'est certainement à dessein que les murs de leurs galeries étaient aussi rapprochés, car, même avec le procédé qu'ils employaient, il leur eût été facile d'obtenir des voûtes plus larges.

Tours. — Ce qui vient d'être dit des voûtes suffit à faire comprendre le mode de construction des tours. Au-dessus de l'espace ménagé pour le sanctuaire ou pour toute autre convenance, règne une corniche au-dessus de laquelle les pierres s'étagent en se rapprochant par assises horizontales jusqu'au sommet, que recouvre une large pierre.

En général, la surface intérieure de la tour est brute; elle était dissimulée par un plafond établi sur la corniche inférieure. Dans les tours de peu d'élévation et dans les tours en briques, ce plafond n'a pas existé; on trouve alors les faces intérieures régularisées en surfaces planes convergentes.

A l'extérieur, les tours affectent des formes très-variées, mais paraissent obéir cependant à des lois générales que l'on peut formuler comme il suit.

A la base, la section de la tour est un carré; au sommet, elle devient un cercle. La

transition entre ces deux formes se fait graduellement au moyen de cinq étages. Les angles du carré sont abattus et remplacés par une succession d'angles rentrants et saillants. La partie médiane de chaque face présente une courbure convexe dont le côté du carré reste la corde. Au fur et à mesure que l'on s'élève, cette transformation s'accentue davantage, et la coupe horizontale de la cinquième assise est toujours un cercle parfait. Considérée dans le sens vertical, la forme extérieure de la tour offre une courbure convexe à peu près régulière. Pour dissimuler au regard les raccordements des différents segments dont se compose cette courbe, aux angles de toutes les corniches extérieures sont placées des pierres d'ornement à forme pyramidale et triangulaire. Cette addition donne de la continuité aux lignes générales.

D'après la tradition, les tours se terminaient par une boule et une flèche en métal. Il n'en reste aujourd'hui aucune trace.

Ordinairement la partie centrale de chaque face est occupée par une sorte de tympan sculpté, représentant une scène mythologique. Ces tympans se succèdent, comme les pyramides, d'étage en étage, en diminuant de dimensions et contribuent à donner beaucoup de légèreté et de relief au monument lui-même. Telles sont les tours d'Angcor Wat. D'autres fois, cette partie centrale figure un profil humain, et cette combinaison, à laquelle se prête merveilleusement la double convexité de la tour dans le sens horizontal et dans le sens vertical, produit de grands et beaux effets. Nous citerons comme modèles en ce genre les portes de la ville d'Angcor et les nombreuses tours de Baion.

Colonnes [1]. — Les colonnes employées pour supporter les voûtes et former les galeries sont toujours carrées; les colonnes rondes ne jouent dans l'architecture khmer qu'un rôle secondaire et purement décoratif.

Les chapiteaux supportent directement l'entablement qui se compose ordinairement d'une face plane et d'une corniche faisant saillie à l'intérieur. La voûte prend naissance au-dessus de cette corniche. Quand la construction est très-élevée, la face plane de l'entablement, qui prend alors des dimensions considérables, est coupée par une seconde corniche intermédiaire. Si la voûte doit être très en vue, l'entablement se couvre de moulures horizontales ou reçoit une frise sculptée.

Les colonnes sont exactement carrées et conservent sur toute leur hauteur le même diamètre. Le chapiteau et la base sont ordinairement de dimensions semblables et d'une ornementation uniforme, en sorte qu'il est indifférent de prendre l'un pour l'autre. Le fût est en général monolithe. Souvent aussi la base manque et est remplacée par de légères sculptures sur les quatre faces du fût prolongé. Chapiteaux et bases rappellent à s'y méprendre le mode grec des plus beaux temps. C'est le même dessin général, et les moulures, les motifs d'ornementation offrent une analogie complète et une perfection d'exécution égale.

Le fût des colonnes est tantôt uni, tantôt orné du haut en bas de séries de dessins uniformes fouillés au ciseau à une très-faible profondeur. Ce sont presque toujours d'intermi-

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planches XVIIJ et XIX.

nables rangées de cercles ou de niches dans l'intérieur desquels sont figurés des rosaces ou des personnages en mouvement. Lorsque la colonne a une position spéciale et importante; par exemple : lorsqu'elle est engagée comme pilastre dans les côtés d'une porte, l'ornementation du fût prend de plus grandes proportions. Le dessin s'agrandit, le ciseau fouille plus profondément la pierre et se complaît en d'admirables arabesques où s'entremêlent les rinceaux, les rosaces, les figures d'animaux et les personnages légendaires. Quoique le temps ait émoussé toutes les arêtes vives et amoindri la délicatesse de ces sculptures, on peut juger encore par ce qui en reste de ce qu'elles devaient être aux premiers jours, et l'on conçoit la plus haute idée de l'habileté et du goût parfait des ouvriers artistes qui les ont exécutées.

Les colonnes carrées sont encore employées aux péristyles des édifices, dans certains porches avancés, en groupes de deux ou de quatre réunies au sommet par des blocs traversiers formant architrave, et surmontés par des massifs ou frontons sculptés.

Comme nous l'avons dit plus haut, les colonnes rondes servent surtout de motifs d'ornementation et rarement de supports véritables. Les terrasses ou belvéders que l'on rencontre, soit isolés, soit à l'entrée des édifices, en comportent ordinairement sur tout leur pourtour. Ces colonnes soutiennent alors une sorte de corniche formant préceinte et surplombant de 80 centimètres environ. Elles ne se détachent qu'à très-petite distance de la paroi verticale de la terrasse qui est ornée dans ce cas de moulures horizontales. On trouve aussi des colonnes rondes disposées d'une façon semblable sous les bas-côtés des galeries, quand celles-ci traversent des cours intérieures au-dessus desquelles elles ont un fort relief. La hauteur des colonnes rondes ne dépasse jamais $2^{m},50$ et est souvent beaucoup moindre. Elles sont entaillées quelquefois, comme à Angcor Wat, dans le sens vertical, de huit profondes cannelures qui leur donnent l'apparence de faisceaux. La base et le chapiteau sont toujours exactement semblables et d'un diamètre un peu plus considérable que le fût auquel ils se raccordent par une série de gorges et de moulures sculptées. Le fût conserve le même diamètre sur toute sa hauteur.

Chaussées, Terrasses [1]. — Comme élément important de l'architecture cambodgienne, il faut signaler aussi les chaussées destinées à mettre en communication les différentes parties des édifices et à en préparer l'accès. D'un fort relief au-dessus du sol, ces chaussées sont toujours dallées et revêtues latéralement d'un parement en grès, avec moulures horizontales. Des serpents à tête multiple ou des lions y sont placés de distance en distance, ainsi qu'à l'entrée des escaliers qui y conduisent. Les chaussées s'étoilent souvent sur leur parcours ou à leurs extrémités en petites terrasses et supportent quelquefois des belvéders en forme de croix, comme à Méléa et à Angcor Wat. Les terres nécessaires aux remblais des chaussées proviennent, soit des fossés entourant l'édifice, soit des pièces d'eau que l'on trouve toujours dans l'intérieur de son enceinte.

Principaux motifs d'ornementation [2]. — En outre de l'ensemble décoratif que constituent ces colonnades, ces terrasses, ces animaux de pierre, les sculptures qui ornent les

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XV.
[2] Voir l'Atlas, 1re partie, planches XVIII et XIX.

toits et les tours, il faut indiquer encore parmi les principaux motifs d'ornementation les bas-reliefs qui couvrent, soit les murs des galeries, soit les faces latérales des belvéders, les fausses portes ou portes fermées qui se trouvent sculptées à la base des tours ou aux extrémités des galeries, les statues que contiennent les sanctuaires, les fenêtres, vraies ou fausses, pratiquées dans les murailles.

Nous aurons à citer de beaux exemples des deux premiers genres d'ornementation. Quant aux statues, celles qui étaient en métal ont entièrement disparu et il ne reste plus que des débris mutilés de celles qui étaient en pierre. Elles s'élevaient ordinairement assises, quelquefois droites, sur un large socle, fait d'un seul bloc, dans lequel elles s'encastraient. Elles représentaient tantôt Brahma, tantôt Bouddha, ou d'autres personnages de la mythologie hindoue, tantôt quelques-uns des grands rois de la légende cambodgienne.

La surface supérieure du socle qui supporte les grandes statues est parfois légèrement évidée et présente une rigole. Cette disposition avait sans doute pour but d'assécher les pieds de la statue après les lavages prescrits par les rites, ou après les pluies, quand la statue était en plein air.

La plupart des statues étaient peintes ou dorées; il en était de même de certaines sculptures, ou de certaines colonnes placées à l'entrée des sanctuaires. A cet effet, la pierre était recouverte d'un vernis noir résineux, qu'emploient encore aujourd'hui les Cambodgiens sous le nom de *mereach* et qui est fabriqué avec du stick-lac; sur cette première couche on appliquait le vermillon, puis la dorure, ou la première couleur seulement. Quand les statues devaient être exposées à l'air, on mélangeait au *mereach* une pâte de cendres, de manière à donner au vernis une épaisseur de 4 à 5 millimètres. Dans les monuments de la décadence ou dans les restaurations faites à une époque relativement moderne, les pierres dont se composent les statues de grande dimension ne représentent plus que grossièrement la forme générale. Elles sont recouvertes d'une épaisse couche de chaux préparée, à laquelle on donne la forme définitive et sur laquelle on applique ensuite la peinture. Mais, dans les monuments de la grande époque khmer, le ciseau du sculpteur s'attaque directement à la pierre, et il n'est pas rare d'y rencontrer des têtes sculptées d'une belle expression. On peut dire cependant, d'une manière générale, que la représentation de la forme humaine n'est pas à la hauteur du reste de l'ornementation, et c'est en ce point surtout que l'art grec se montre supérieur à l'architecture si originale et si puissante que nous essayons de faire connaître ici.

Les fenêtres destinées à éclairer les galeries ou à couper les façades sont de forme très-légèrement rectangulaire, la plus grande dimension restant verticale. Elles sont ornées en général de sept barreaux de pierre délicatement sculptés et arrondis.

Dispositions générales des édifices. — Les monuments ont à peu près tous la forme de rectangles peu allongés, dont les côtés font face aux quatre points cardinaux. Le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest; la façade principale et l'entrée regardent l'est.

Les axes ne partagent pas le rectangle en deux parties égales ; ils sont transportés paral-

lèlement à eux-mêmes d'une certaine quantité, le petit axe vers l'ouest, le grand axe vers le nord. Le nombre des mesures exactes recueillies n'est point assez considérable pour affirmer que ce déplacement se fait suivant une loi certaine et toujours la même. Voici cependant comment on pourrait concevoir cette loi d'après l'étude des quelques édifices dont le plan a pu être reconstitué en entier. Tracez sur le terrain un carré orienté comme il est dit plus haut, menez-en les médianes; transportez ensuite le côté est vers l'est d'un dixième environ de la longueur primitive du côté du carré; transportez le côté sud vers le sud d'un quarantième de la même longueur; le rectangle qui résultera du transport de ces deux côtés, et auquel on conservera pour axes les médianes du carré, donnera exactement la figure d'ensemble d'un monument cambodgien.

La loi qui tourne vers l'est la façade principale présente deux exceptions importantes : la pagode d'Angcor et celle d'Athvea, qui toutes deux font face à l'ouest et ont par suite leur grand axe transporté vers le sud au lieu de l'être vers le nord.

Les grands édifices peuvent être classés en deux catégories distinctes :

Les édifices à terrasses superposées et à galeries croisées. Quelques-uns — ce sont les plus beaux — réunissent ces deux modes de construction. Tels sont Angcor Wat, dont les galeries s'étagent, et Baphoun, dont les terrasses supportent des galeries. Ces deux genres de construction n'en restent pas moins très-nettement séparés. Dans tous les cas, terrasses ou galeries conduisent à un sanctuaire central qui est presque toujours une tour.

1° Édifices à terrasses. — Les terrasses, rectangulaires et au nombre de cinq ou de trois, s'étagent en retrait les unes par rapport aux autres. Chacune d'elles est soutenue par une forte muraille en pierre qui présente extérieurement de puissantes moulures horizontales d'un très-grand effet. Le vide intérieur est rempli de terre battue qui supporte l'étage supérieur. On monte au sommet de l'édifice par des escaliers à marches hautes et étroites qui règnent sur les milieux des quatre côtés. Ces escaliers suivent la division en terrasse, et leur largeur décroît à mesure qu'on s'élève, de telle sorte que les lions montés sur des socles qui sont placés d'ordinaire à leurs extrémités se démasquent tous et augmentent ainsi l'effet de perspective. Sur le pourtour de chaque terrasse, et surtout aux angles, on trouve quelquefois des tourelles ou d'autres constructions décoratives. Le plateau supérieur supporte presque toujours des tours en nombre impair. La tour centrale est, dans ce cas, plus élevée que les autres.

2° Édifices à galeries croisées. — Ils se composent essentiellement de trois enceintes rectangulaires formées par des galeries couvertes. Le rectangle intérieur est de tous le moins allongé vers l'est, et contient le sanctuaire ou la tour centrale. Entre ce premier rectangle et le second, l'espace est étroit et occupé en général par un fossé ou par des cours. L'intervalle est beaucoup plus considérable entre le second et le troisième rectangle. C'est sur le milieu des faces de celui-ci, qui est d'un aspect plus monumental que les autres, que s'ouvrent les portes d'entrée. Les trois enceintes sont reliées par des galeries médianes qui partent de la tour centrale et viennent aboutir aux portes. Dans les cours intérieures, s'élèvent sur les faces est, c'est-à-dire du côté où s'allongent les enceintes successives, de petits édicules rectangulaires et voûtés, placés symétriquement par

rapport au grand axe de l'édifice, et qui servaient sans doute à renfermer les objets du culte.

Ces dispositions générales peuvent être modifiées de bien des manières. Quelquefois les trois enceintes sont mises en communication sur un plus grand nombre de points, par des galeries parallèles aux galeries médianes; l'un des rectangles est remplacé par un mur plein ou se trouve même complétement supprimé ; quand la construction est très-considérable, elle se trouve annoncée à grande distance par une quatrième enceinte, autour de laquelle règne un large fossé. En outre de la tour centrale, il y en a souvent d'autres placées symétriquement aux angles des galeries. Enfin, les édicules prennent parfois des dimensions telles qu'ils constituent à eux seuls un monument complet et remarquable. (*Voy. le dessin ci-contre.*)

Tours ou Preasat. — Après ces deux grandes catégories de monuments, viennent des édifices de moindre importance, tels que les tours ou *Preasat*, qui, soit isolées, soit groupées en certain nombre, sont entourés d'une enceinte et contiennent un sanctuaire. Aux angles intérieurs de l'enceinte ou en dedans de la façade principale s'élèvent souvent des édicules. Les tours isolées que n'entoure aucune enceinte, et qui forment une catégorie assez nombreuse, paraissent ne pas avoir eu une destination religieuse; quelques indices feraient supposer que, à l'instar des pyramides que l'on élève encore aujourd'hui en pareille circonstance, elles ont dû contenir la sépulture des rois et des grands personnages[1]. Dans quelques-unes d'entre elles, on retrouve, en effet, un trou profond avec parement en pierre, qui pouvait avoir cette destination ; au-dessus s'élevait sans doute une statue, mais là, comme d'ailleurs dans les tours des grands édifices, non-seulement les statues ont disparu, mais les socles mêmes qui les supportaient ont été bouleversés : les vainqueurs au temps des luttes, les habitants mêmes du pays depuis la décadence, ont recherché avidement les vases d'or et d'argent qui contenaient les restes des morts et les objets précieux qu'on ensevelissait avec eux.

Pagodes ou Wat. — Nous donnerons plus particulièrement ce nom aux ruines que l'on rencontre en grand nombre dans la ville d'Angcor et aux environs et qui ne consistent qu'en une enceinte basse au centre de laquelle se trouve un piédestal et une statue de Bouddha. Tout porte à croire, en effet, que c'étaient là les temples à l'usage du peuple. Au-dessus de la statue, s'élevait probablement une construction en bois destinée à la protéger. Le plus grand nombre de ces idoles a aujourd'hui disparu et celles qui restent en place appartiennent à une époque bien postérieure au monument lui-même. Après l'abandon d'Angcor comme capitale du royaume, la piété des rois et des peuples a dû, en effet, plus d'une fois relever les temples et remplacer les statues détruites pendant les guerres ou les invasions.

Portes de ville ou d'enceinte. — Ces portes, ordinairement à une et quelquefois à trois ouvertures, sont de véritables monuments ; on pourrait dire : des arcs de triomphe. Elles sont surmontées d'une ou de trois tours et rejointes à l'enceinte par une galerie voûtée qui offrait un logement aux gardes de la porte.

[1] *La description du royaume du Cambodge par un voyageur chinois* qui l'a visité en 1295 dit, en effet (p. 70) : « Il y a une sépulture avec une tour pour les rois. » (Traduction d'Abel Rémusat. Paris, 1819.)



ANGCOR WAT. — ÉDICULE NORD-OUEST.

Bassins ou Sra. — Les bassins, les pièces d'eau, les fossés même, avec revêtement en grès ou en pierre de Bien-hoa et escaliers sur les parois, sont excessivement répandus soit dans l'intérieur des édifices, soit le long des grandes voies de communication. La nature du sol et du climat fait vivement apprécier l'importance de ces constructions, et, grâce à elles, Angcor est aujourd'hui renommé pour l'eau abondante et pure que l'on est sûr d'y trouver au plus fort de la saison sèche. Les terres extraites des *Sra* servaient à élever ces hautes chaussées, dont nous avons déjà rencontré des vestiges, et que les Cambodgiens désignent sous le nom de *Khnol.*

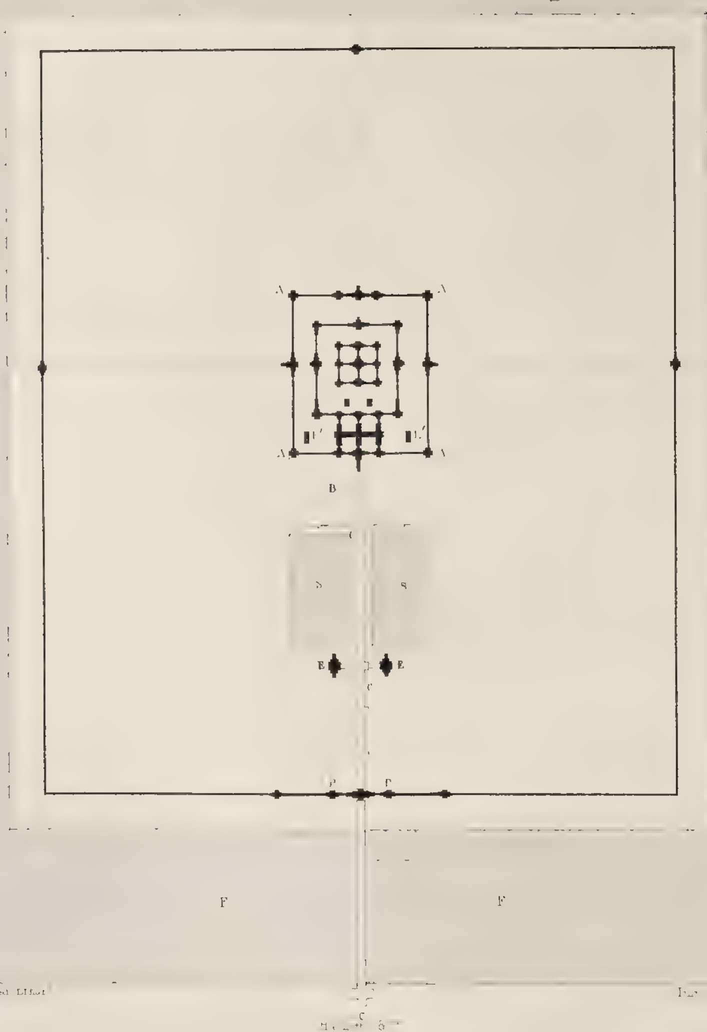
Routes ou Khnol. — Ces chaussées, moins élégantes que celles que nous avons décrites comme parties intégrantes des monuments cambodgiens, avaient trois ou quatre mètres de hauteur et quarante mètres environ de largeur à la base. C'étaient les seules routes facilement praticables, à l'époque des pluies, dans un pays de plaines qui est presque complétement sous l'eau pendant plusieurs mois de l'année. Elles étaient formées quelquefois de deux assises distinctes en retrait l'une sur l'autre; de distance en distance, aux points les plus bas, des passages étaient ménagés pour les eaux et les deux parties de la chaussée étaient rejointes par un pont. Les Sra que l'on retrouve sur le parcours de ces routes indiquent sans doute les lieux de halte des marchands et la position des principaux villages : dans leur voisinage on retrouve le plus souvent les ruines d'une petite enceinte ou d'un sanctuaire [1].

Quand une chaussée servait d'enceinte soit à une ville, soit à un grand édifice, elle était moins large; quelques-unes paraissent avoir été soutenues par des murs de pierre; d'autres avaient peut-être un mur en couronnement.

Ponts ou Spean. — Le peu de hardiesse des voûtes cambodgiennes se retrouve dans les ponts jetés, soit sur les fossés vis-à-vis de l'entrée des villes ou des grands édifices, soit sur les rivières. Dans ce dernier cas, la faible ouverture des arches, et la masse énorme que présentent les piles, restreint assez le passage offert à l'eau, pour que l'on fût obligé d'agrandir le lit de la rivière en amont et en aval du pont et d'augmenter le nombre des arches, enfin d'en compenser le peu de largeur. La surface verticale que les ponts cambodgiens offrent à l'eau se partage souvent en deux parties à peu près égales, celle des arches et celle des piles. C'est à la quatrième rangée et quelquefois plus tôt, que se rejoignent les assises en encorbellement destinées à former l'arche. Dans les ponts jetés sur les fossés des édifices ou des villes, l'arche est même tout à fait rectangulaire et fermée par une pierre unique. On superpose au-dessus plusieurs plans horizontaux de pierres sur lesquelles on établit le tablier. Des balustres de forme carrée, ou représentant des animaux, ou d'autres sujets de fantaisie, supportent une longue rampe en pierre qui sert de bordure au pont et va se relever aux extrémités sous la forme d'un dragon à tête multiple. Les culées, formées également d'assises horizontales, s'élargissent en amont et en aval du pont par de puissants massifs revêtus de marches en pierre. Le pied des piles est éperonné des deux côtés par un surcroît gradué d'épaisseur.

[1] « Dans chaque village, dit l'historien déjà cité, il y a un temple ou une tour,... il y a sur les grands chemins des stations pour ceux qui veulent se reposer » (A. Rémusat, *loc. cit.*, p. 90.)

La largeur moyenne des ponts cambodgiens est d'environ dix mètres. Leurs faces verticales ne reçoivent aucune ornementation, les courants rapides des rivières et les bois qu'elles entraînent au temps des pluies n'en auraient pas permis la conservation ; mais les abords du pont et la balustrade sont souvent l'objet d'une décoration remarquable. Nous aurons à en citer quelques beaux spécimens.


A
B
S
E
F



ANGCOR WAT : ENTRÉE OUEST DE LA PREMIÈRE ENCEINTE, VUE EN DEDANS.

IV

DESCRIPTION DU GROUPE DE RUINES D'ANGCOR : MONT CROM — ATHVÉA — ANGCOR WAT — MONT BAKHENG — ANGCOR THOM — LELEY — PREACON — BAKONG — MÉLÉA — PREACAN — PHNOM BACHEY [1].

§ 1. — *Mont Crôm.*

Reprenons maintenant l'itinéraire rapidement indiqué au commencement du chapitre précédent et gravissons le flanc nord du mont Crôm, dont la crête à double cime s'allonge de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Une petite forêt couronne le sommet le plus élevé et le plus large de cette colline, et c'est sous son ombre que se trouve le sanctuaire que nous avons déjà signalé. Un peu avant d'y arriver, sur la croupe du mont, se trouvent des débris indiquant une construction disparue et parmi lesquels se trouvent d'assez beaux restes de sculptures : entre autres une statue à quatre personnages adossés, dont la figure, les bras et les mains indiquent une bonne époque. (*Voy. le dessin p.* 42.)

[1] Toutes les descriptions de ces monuments, à l'exception de la description d'Angcor Wat, que je n'ai pas pu retrouver et que j'ai dû refaire d'après mes propres notes, sont la reproduction presque textuelle des notes de M. de Lagrée. Se reporter pour tout ce chapitre à la carte des environs d'Angcor, insérée pages 25 26.

En faisant quelques pas de plus, on se trouve en présence de trois tours découronnées, mais importantes encore, qui constituent le monument principal[1]. Elles sont assises sur un soubassement élevé et construites en grès d'un beau choix. Un large escalier au milieu, deux escaliers étroits vis-à-vis des tours latérales qui sont d'une moindre élévation, aident à gravir le soubassement et conduisent aux portes d'entrée. Sur les faces perpendiculaires aux portes ouvertes, se trouvent de beaux modèles de cette ornementation de portes fermées dont nous avons déjà parlé. Aux angles des quatre faces et sur les côtés de toutes les portes sont sculptés des arabesques; les hauts-reliefs représentent des femmes dans des niches ogivales. Le dessin est ferme, les saillies sont fortement accusées, et on est certainement en présence d'un monument des meilleurs temps.

En avant du soubassement et lui faisant face, sont quatre édicules voûtés, rangés sur



PROHM OU BRAHMA DU MONT CRÔM.

une seule ligne. Les deux édicules intérieurs sont en grès; les deux autres, sans doute d'une construction plus récente, sont en briques. Le jour se prend par des séries de petits trous en losange, percés dans la pierre et disposés en quinconces sur les trois faces fermées. Ce mode d'éclairage indique, d'après les habitants, que là étaient renfermés les trésors du sanctuaire.

Il y a trois murs d'enceinte en pierre de Bien-hoa très-rapprochés les uns des autres, surtout les deux murs extérieurs. Le couloir, formé par les deux murs intérieurs, est un peu plus large; il était peut-être voûté et prenait jour sur l'autre par les percées que l'on voit encore dans le second mur. Ces trois enceintes reposent elles-mêmes sur un soubasse-

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XIV, le plan de ce monument.

ment de plus de deux mètres de hauteur, parementé en gros blocs d'une pierre calcaire très-dure, qui forme le sous-sol même de la montagne.

De chaque côté de l'entrée principale s'élèvent au dehors deux petites pyramides en briques d'une construction moderne.

Le second sommet du mont Cròm, dépouillé de toute végétation, supporte une pyramide en briques de date également récente, que l'on aperçoit de fort loin. Entre les deux som-



SANCTUAIRE DU MONT CRÒM.

mets, sur le point le plus bas de la ligne de faîte, est une petite pagode en briques qui ne présente aucun intérêt.

§ 2. — *Athvea*[1].

A quelques centaines de mètres de la rive droite de la rivière d'Angcor, à six kilomètres environ au nord-ouest du mont Cròm, s'élève la tour d'Athvéa. On entre par l'est dans son unique enceinte, mais la façade et l'entrée principale sont du côté ouest. Cette tour est construite sur un soubassement élevé et est flanquée de deux sanctuaires latéraux. Une

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XIV, le plan de ce monument.

belle colonnade se dirige de la porte de la tour vers la grande entrée qui est elle-même un monument distinct. Deux des colonnes portent des inscriptions. Sur l'une d'elles, on peut reconnaître le millésime de 12...

De simples portes sont pratiquées sur les trois autres faces de l'enceinte. Celle-ci est en pierre de Bien-hoa, et renferme quatre édicules faisant face au sanctuaire, deux du côté est, et deux, un peu plus grands, du côté ouest.

Les blocs de grès employés dans la construction du sanctuaire sont de très-fortes dimensions. L'architecture, quoique très-sobre d'ornements, est d'une grande beauté et l'aspect général du monument est remarquable. Peut-être n'y avait-on pas mis la dernière main.

§ 3. — *Angcor Wat* [1].

Voici le monument le plus important et le mieux conservé de toutes les ruines khmers et le seul qui jusqu'à présent ait été reproduit par la photographie. C'est aussi celui qui a été le plus complétement étudié par M. de Lagrée, et quoiqu'il n'en ait pas laissé de description, les plans minutieux et exacts qui ont été levés sous sa direction et quelques notes éparses, me rendent cette tâche assez facile [2].

Ainsi qu'Athvéa, Angcor Wat a sa façade principale tournée vers l'ouest. A cette exception près, ce temple résume admirablement toutes les lois de l'architecture khmer. Il réunit, comme il a été dit plus haut, le système des terrasses à celui des galeries croisées.

Entrée principale et Belvéder. — En dehors du fossé, large de deux cents mètres, qui est creusé tout autour de l'édifice, se trouve du côté ouest, une plate-forme en forme de croix grecque qui précède et annonce le monument. Cette plate-forme, dont les bras ont trente mètres de longueur totale, était décorée autrefois, aux six angles saillants extérieurs, de lions en pierre, qui gisent aujourd'hui mutilés dans les herbes. Le bras intérieur de la croix sert d'amorce à la chaussée de huit mètres de large qui traverse le fossé sur lequel elle jette une quarantaine d'arches étroites, et qui vient aboutir à l'entrée monumentale dont le dessin a été donné en tête de ce chapitre. Celle-ci se compose essentiellement d'une galerie de 235 mètres de long, élevée sur un soubassement qui a sept mètres de large, et formée, extérieurement par une double rangée de colonnes, intérieurement par un mur plein dans

[1] Voici la légende du plan d'ensemble inséré en tête de ce chapitre, et l'indication des planches ou des dessins qui en détaillent les diverses parties :

FF Fossés remplis d'eau.
PP Entrée principale (Voy. le dessin p. 41 et l'Atlas, 1re partie, pl. XV et 2e partie, pl. VI).
CCC Chaussée centrale (Voy. Atlas, 1re partie, pl. XV).
EE Petits sanctuaires. Idem.
SS Bassins.
B Belvéder (Voy. Atlas, 1re partie, pl. XV).
AAA'A' Temple. (Voy. les dessins, p. 45, 51, 55, etc., Atlas, 1re partie, pl. XVI, et 2e partie, pl. VII).
E'E' Édicules (Voy. le dessin, p. 37).

Voyez en outre, l'élévation du monument, prise en avant du belvéder B, Atlas, 1re partie, planche XVII, et les détails d'ornementation donnés, Atlas, 1re partie, planches XVIII et XIX.

[2] Je dois citer ici comme l'un des aides les plus infatigables et les plus consciencieux de M. de Lagrée le premier maître mécanicien Laederich. C'est lui qui a dessiné les plans de toutes les ruines khmers qui figurent dans cet ouvrage, et qui a exécuté la plupart des levés relatifs à Angcor Wat.



ANGCOR WAT. — FAÇADE PRINCIPALE.

lequel sont pratiquées de fausses fenêtres. Les grandes colonnes n'ont point de base ; les petites ont à la fois base et chapiteau sculptés ; cette différence, qui est générale dans tout l'édifice, a été indiquée sur le plan par un second trait entourant la projection du fût. Au centre de la galerie, s'ouvrent trois portes sommées chacune d'une tour. A la base de ces tours, la galerie s'étoile en croix grecque dont les bras perpendiculaires, ouverts aux deux extrémités et terminés par des pérystiles, forment les entrées elles-mêmes. La colonnade s'interrompt dans cette partie centrale de la galerie : elle est remplacée par un mur coupé de fenêtres. Vers ses extrémités, la galerie s'étoile de nouveau et sa voûte se surélève pour deux nouvelles ouvertures ; celles-ci coupent le soubassement lui-même et se trouvent au niveau de l'espèce de berme de 45 mètres de large qui règne en dedans du fossé. Elles servaient au passage des chars, comme en témoignent les profonds sillons que l'on retrouve aujourd'hui creusés dans la pierre. Enfin, la galerie se termine aux deux bouts par deux portes fermées, admirablement sculptées[1]. Au delà, commence un mur plein qui enclôt tout l'édifice. Il y a une entrée beaucoup moins monumentale, au milieu de chacune des trois autres faces de cette première enceinte. Celle-ci mesure 820 mètres dans le sens nord et sud et 960 dans le sens est et ouest. Son développement total est donc de 3,560 mètres; hors fossés, le circuit de l'édifice atteint 5,540 mètres. L'escarpe et la contre escarpe du fossé sont revêtues en pierre de Bien-hoa, avec margelle en grès.

Le soubassement, les colonnes, les pilastres surtout qui encadrent les portes de cette première entrée, les toits, les barreaux de pierre des fenêtres sont couverts de sculptures, et l'on trouve dès le seuil de l'édifice les merveilles d'ornementation que l'on aura à admirer dans l'édifice lui-même.

Dès qu'on a franchi l'entrée centrale et regagné par trois marches la chaussée de pierre qui se continue en dedans de l'enceinte, le temple apparaît aux regards, à plus de 400 mètres de distance, élevant ses neuf tours, dont quelques-unes sont malheureusement presque entièrement ruinées, au-dessus des bouquets de palmiers qui ombragent la façade. La chaussée, sur laquelle on chemine toujours, est à un mètre environ au-dessus du sol : elle s'étoile tous les 50 mètres en petites plates-formes décorées aux angles saillants de dragons de pierre à sept têtes[2]. A la hauteur de la troisième de ces plates-formes, on passe entre deux sanctuaires à quadruple entrée et à colonnade intérieure que la végétation a envahis complétement. Immédiatement après commencent des deux côtés de la chaussée deux Sra ou bassins, à revêtement de grès, où croissent d'innombrables nénuphars; ils se prolongent jusqu'à l'esplanade qui s'étend en avant de l'édifice. Au centre de cette esplanade, et dans l'axe de la chaussée, s'élève une magnifique terrasse en forme de croix latine; elle est supportée par quatre-vingt dix-huit colonnes rondes admirablement ciselées[3]. Trois escaliers de douze marches terminent les trois bras extérieurs de la terrasse. Sa partie cen-

[1] C'est l'une de ces portes qui est représentée planche XIX. Elle peut être considérée comme le type le plus parfait du genre.

[2] Voy. Atlas, 1re partie, planche XVIII, le détail d'un de ces dragons.

[3] Voy. Atlas, 1re partie, planche XIX, le dessin d'une de ces colonnes. Mouhot les a crues au nombre de cent douze. Il ne paraît pas s'être aperçu du défaut de symétrie de l'édifice, et c'est là la cause des différences que présentent les chiffres qu'il a donnés et ceux que je donne ici.

trale offre une légère surélévation que rachètent sur les quatre faces deux marches arrondies et concentriques. Le bras intérieur donne accès au premier étage de l'édifice.

Premier étage ou Galerie des bas-reliefs. — C'est une galerie rectangulaire à double colonnade extérieure et à mur intérieur qui, sur les faces est et ouest, reproduit, moins les tours, les principales dispositions de la galerie de l'entrée. Au lieu des passages pour les chars, elle offre, à chaque angle, des péristyles auxquels on arrive par des escaliers. La voûte intérieure a plus de 6 mètres de hauteur; un plafond en bois était établi autrefois à une hauteur de $4^{m},40$ [1]. Les dimensions de cette galerie, prises de seuil en seuil, sont de 178 mètres dans le sens nord et sud, et de 223 dans le sens est et ouest. Son développement total est par conséquent de 802 mètres. Sa largeur, mesurée du mur à la face intérieure des grandes colonnes, est de $2^{m},45$. On compte sur tout son pourtour seize péristyles qui s'ouvrent au dehors, cinq sur chacune des faces est et ouest, trois sur chacune des faces nord et sud. Les escaliers qui y conduisent sont encadrés par les moulures élargies de l'énorme soubassement sur lequel repose tout l'édifice, qui viennent former latéralement trois larges gradins. Le gradin supérieur supporte les colonnes du péristyle; les deux autres étaient ornés de lions de pierre, dont la plupart sont aujourd'hui mutilés ou renversés de leurs socles.

Sur toute la surface du mur intérieur de la galerie règne un bas-relief qui ne s'interrompt qu'au centre et aux angles de chaque face [2]. La plupart des sujets représentés paraissent empruntés au Mahabharata ou au Ramayana [3]. Je commencerai toujours par en donner la description sommaire, accompagnée des indications que fournissent les indigènes sur les différents acteurs de ces scènes, avant d'en essayer l'interprétation.

1° Face ouest. — Au sud, sont représentés des hommes armés traversant une forêt; les chefs sont montés sur des éléphants ou des chevaux et les corps de troupes qu'ils conduisent ont chacun une arme distincte. Les soldats qui ouvrent la marche sont vêtus de longues robes, et portent de grands boucliers recourbés. Ils sont armés de lances dont la hampe a six branches. Tous les autres ont un langouti et une veste à manches courtes. La plupart sont munis d'une sorte de cuirasse ou d'un petit bouclier appuyé sur la poitrine.

Au nord, se trouve figuré le combat des *Yaks* contre les singes. Le chef des Yaks est monté sur un char traîné par deux griffons, il a dix têtes et vingt bras armés chacun d'un sabre. Ses soldats sont armés de lances et de sabres. Les singes n'ont pour armes que

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XVIII, une coupe de cette galerie.

[2] Des moulages en soufre de ces bas-reliefs ont été envoyés par le commandant de Lagrée à l'exposition universelle de 1867, et figurent aujourd'hui à l'exposition permanente des colonies (Palais de l'Industrie, pavillon XIV). Ils permettent de juger des dimensions et du relief de ce genre de sculpture.

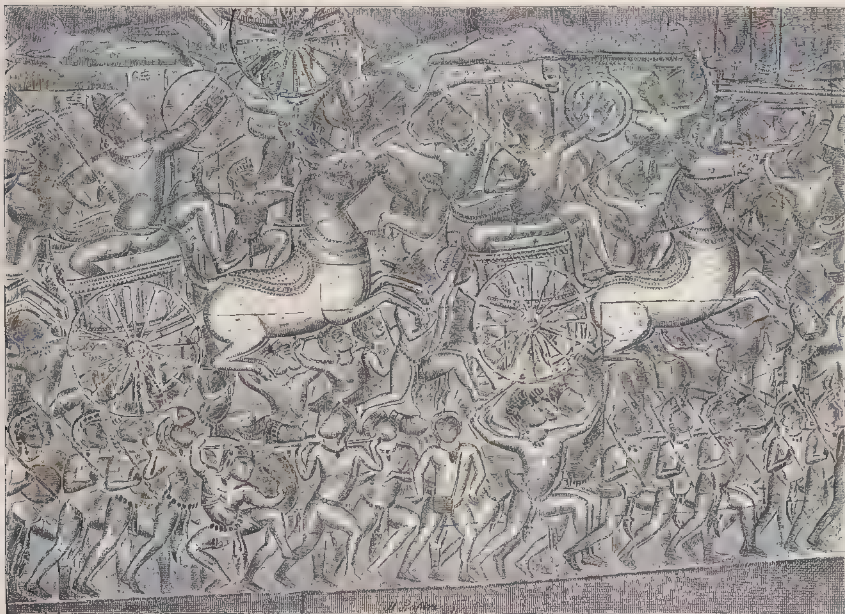
[3] Quand j'ai vu ces bas-reliefs, j'étais loin de posséder les connaissances nécessaires pour en essayer l'interprétation sur les lieux mêmes. L'interprétation à distance sur de simples notes, qui ne reproduisent que le groupement des personnages sans aucun des attributs qui pourraient les faire reconnaître, m'est aujourd'hui très-difficile. Dans la description qui suit, je me suis attaché surtout à faire ressortir les indications de costume ou de types qui peuvent donner une idée du peuple ou de la civilisation qui a produit ces sculptures. Tous les noms ou tous les mots purement cambodgiens sont, la première fois, écrits dans le texte en italique.

des bâtons ou des branches d'arbres; ils griffent et mordent leurs adversaires. A leur tête sont deux frères nommés *Paream* et *Palai ; Hounissi* est un de leurs chefs subalternes.

Il est facile de reconnaître ici la lutte des singes auxiliaires de Rama contre Ravana, roi des Yakshas. Les deux frères dont il s'agit sont sans doute Sougriva et Bali, et Houniss est peut-être Hanouman.

Auprès des combattants est une barque dont les rameurs sont vêtus de robes et portent de longues barbes. Plus loin, des femmes jouent avec des enfants ou assistent à un combat de coqs.

2° Face est. — Au sud, les Yaks et les hommes se disputent la possession d'un serpent



ANGCOR WAT : FRAGMENT DE BAS-RELIEF.

à sept têtes. Au-dessus d'eux, assis au sommet d'une montagne, *Prea Noreai* préside à la lutte; des anges ou *Tevadas* volent autour de lui ou accourent prendre part au combat. Quelques-uns ont sept têtes. Au-dessous est la mer dans les profondeurs de laquelle nagent des monstres aquatiques.

Il est encore aisé de reconnaître ici le barattement de la mer par les Dieux et les Asouras pour en obtenir l'Amrita. Prea Noreai est Vichnou que les Cambodgiens semblent connaître surtout sous le caractère de Narayana et confondent souvent par suite avec Brahma ou *Prohm*.

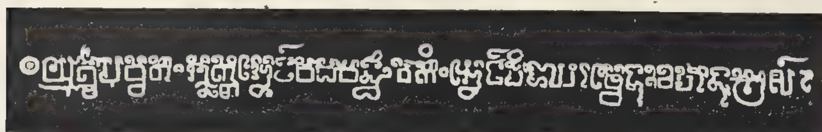
Au nord est figurée une marche militaire, puis un combat qui se continue sur la face

suivante. Les chefs sont sur des chars traînés par des dragons ailés ou montés sur des griffons, des rhinocéros ou des oiseaux fantastiques appelés *hans*[1].

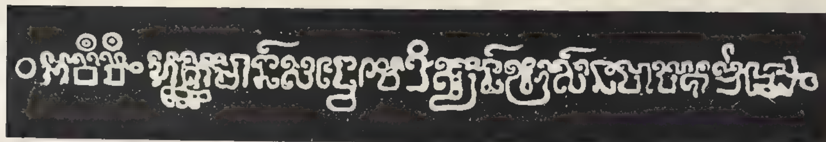
3° Face nord. — Un personnage, nommé *Maha Asey*, s'avance précédé de musiciens qui jouent de la cymbale, du tambour long, du gong et d'autres instruments. Il est monté sur les épaules d'un géant hideux qui traîne par les pieds un autre géant qui se débat. Vers le milieu de la face est figuré un dieu à longue barbe entouré d'adorateurs. Au delà le combat continue : l'un des principaux acteurs est monté sur un géant qui a un bec d'aigle, une queue et des griffes d'oiseau. Quelques combattants sont représentés portant plusieurs lances dans la main gauche.

Nous sommes encore ici en présence de différents épisodes de la lutte de Rama et de Ravana, où apparaissent l'oiseau Garouda que les Cambodgiens appellent *Krout*, Laksmana, Dasaratha, etc.

4° Face sud. — Elle est entièrement consacrée aux joies du paradis et aux supplices de



ANGCOR WAT : 5° INSCRIPTION DES SUPPLICES.



ANGCOR WAT : 9° INSCRIPTION DES SUPPLICES.

l'enfer. Ceux-ci, au nombre de vingt-trois, occupent la partie est, et chacun d'eux est annoncé par une inscription placée au-dessus et dont je donne deux spécimens. On voit là, torturés par les agents de l'enfer, des malheureux dont on scie les membres, on arrache les dents, on crève les yeux, on perce le nez, on casse les reins. D'autres sont pilés dans des mortiers, empalés, mis au carcan, livrés aux oiseaux de proie, percés de flèches, plongés dans des chaudières bouillantes, pendus la tête en bas. Deux adultères sont attachés à un arbre à épines. Une femme qui paraît enceinte est entre les mains de trois bourreaux : l'un d'eux la tient par le haut du corps et lui brise les reins ; le second la saisit à mi-corps et lui ouvre le ventre ; le troisième la tient par une jambe et la coupe en deux avec un sabre.

A l'ouest, une longue procession d'élus avec des bannières et des parasols fait son en-

[1] C'est l'oie vénérée de temps immémorial dans les régions hindoues, en Égypte et chez les Romains, et appelée en pali *hansa*, en malais *angza*, en latin *anser*, en espagnol *ansar*, etc. C'est dans ce bas-relief que le Dr Bastian a cru reconnaître Bhima placé sur une litière de flèches par les Pandous, et le duel entre Phaya Katong et Lakernana. (Voy. *Journal of the Geographical Society*, 1865, p. 78.)



ANGCOR WAT : PASSAGE DU PREMIER AU SECOND ÉTAGE

trée dans le ciel. Chacun d'eux vient prendre place sous un dais magnifique, où des femmes qui portent des coffrets et des éventails s'empressent auprès d'eux. Ils tiennent des fleurs à la main ou des enfants sur leurs genoux.

Au-dessus sont représntées diverses scènes où l'on reconnaît différentes types des tribus sauvages de l'Indo-Chine. Quelques-uns sont précipités dans l'enfer, sans doute pour avoir résisté aux tentatives de conversion de la race civilisatrice; quelques autres, au contraire, entrent dans le ciel.

Entre les supplices et le paradis est figurée une scène intermédiaire, qui représente, disent les indigènes, le roi *Pathummasurivong* venant de fonder la ville d'Angcor. Il est entouré de ses femmes et d'un long cortége de guerriers.

Tous ces bas-reliefs ne datent pas de la même époque, et à côté de sculptures d'une délicatesse et d'une habileté incontestables, on trouve de grossières ébauches qui ne peuvent avoir été produites qu'à une époque de décadence. Telles sont les sculptures de la face nord à l'est et de la face est au nord.

Revenons maintenant à la face ouest. Trois galeries parallèles s'ouvrent vis-à-vis des trois péristyles de l'entrée par laquelle nous avons pénétré dans l'édifice. La galerie du milieu est à quadruple rangée de colonnes; les autres sont fermées extérieurement par un mur. Elles sont reliées ensemble par une galerie qui divise en quatre compartiments égaux l'espace qui les sépare. Une porte s'ouvre à chacune de ces extrémités, dans le mur des galeries extérieures; du seuil de ces portes on aperçoit les deux grands et beaux édicules qui s'élèvent dans la cour intérieure et les hauts escaliers qui conduisent aux tours d'angle du second étage. La partie centrale de cet ensemble de galeries forme une croix grecque dont les bras sont terminés par des portiques contre lesquels les colonnades viennent s'appliquer en pilastres. C'est là que l'on trouve les colonnes de la plus grande dimension; les fûts ont 49 centimètres de côté, et leur hauteur atteint $4^{m},25$. La largeur de la colonnade centrale est de $3^{m},64$ d'axe en axe.

Second et troisième étages. — Ces galeries servent à passer de la galerie des bas-reliefs à l'étage supérieur de l'édifice. Elles aboutissent à trois escaliers couverts au-dessus desquels leur voûte s'élève par gradins successifs. (*Voy. le dessin ci-contre, p.* 51.) Les ruptures correspondantes des toits sont masquées par des tympans sculptés. Cinq péristyles sur la face est, et un sur chacune des faces nord et sud, s'ouvrent dans le mur inférieur de la galerie des bas-reliefs et achèvent de mettre le premier étage en communication avec le second. Celui-ci se compose d'une nouvelle galerie rectangulaire, supportée par un soubassement de 6 mètres de hauteur. Des tours s'élèvent aux quatre angles. Les colonnes sont remplacées partout par des murs coupés de fenêtres. Celles qui font face au dehors sont fausses, et le jour ne parvient dans la galerie que par les fenêtres intérieures. En outre des trois escaliers couverts par lesquels nous sommes parvenus à cette galerie, il y a encore onze entrées, deux à chaque angle, et une au milieu de chacune des trois autres faces. On y monte par des escaliers de vingt-quatre marches. Dix péristyles donnent accès dans la cour intérieure, au centre de laquelle s'élève le troisième étage de l'édifice. Son aspect est des plus imposants. Il est exactement carré. Un soubassement de 10 mètres de haut lui sert de piédestal.

Douze escaliers de quarante-deux marches y conduisent. La galerie qui le couronne est, comme la précédente, sommée de tours aux angles; elle est formée, extérieurement par un mur coupé de fenêtres, intérieurement par une double colonnade; des galeries perpendiculaires partent du milieu de chaque face et à leur intersection s'élève la tour centrale qui a 56 mètres de hauteur au-dessus de la chaussée par laquelle nous sommes arrivés. A la base de cette tour est un quadruple sanctuaire. De petits péristyles à colonnes rondes s'ouvrent de chaque côté des galeries médianes sur les quatre petites cours qu'elles ménagent à l'intérieur de l'étage. Enfin, au pied du principal escalier, celui du milieu de la face ouest, sont deux petits édicules de moindre importance que ceux que nous avons rencontrés déjà. Ils semblent n'être placés là que pour faire ressortir la hauteur et les belles proportions de l'édifice central.

Telle est la description sommaire d'Angcor Wat, description que complètent les planches de l'atlas et les dessins du texte.

Tout dans ce vaste monument ne semble avoir pour but que le sanctuaire. Tout y monte, tout y conduit. Quel que soit le point par lequel on aborde l'édifice, on se trouve involontairement porté et guidé vers l'une des grandes statues qui occupent les faces de la tour centrale et regardent les points cardinaux. La base des tours d'angles est vide et n'est que le point de croisement très-légèrement élargi des galeries voisines. Les beaux édicules construits entre le premier et le second étage passent inaperçus : toutes les galeries qui les entourent sont à mur plein du côté qui leur fait face. Les puissantes moulures du soubassement de l'édifice central, les marches roides et hautes des grands escaliers, les lions de taille décroissante qui les encadrent augmentent l'effet de la perspective et la sensation de la hauteur. On approche du sanctuaire, et la décoration augmente de richesse. Le ciseau fouille plus profondément la pierre, les colonnades se doublent, des merveilles de sculpture éclatent partout, des traces de dorure deviennent visibles dans les creux de la pierre. Quelles admirables arabesques se dessinent sur ces pilastres qui encadrent les portes mêmes du sanctuaire! Des deux côtés, le dessin général paraît symétrique; mais l'on s'approche et l'on aperçoit la variété la plus agréable dans les détails. Chacun de ces gracieux entrelacements, de ces capricieux dessins, paraît être l'ouvrage d'un artiste unique, qui, en composant son œuvre, n'a rien voulu emprunter à l'œuvre voisine; chacune de ces pages de pierre est le fruit d'une inspiration délicate et originale, et non l'habile reproduction d'un modèle uniforme. En quelques endroits, la page commencée ne s'achève pas, la pierre reste fruste et attend encore le ciseau. L'artiste est-il mort au milieu de son travail, et ne s'est-il trouvé personne qui ait pu lui succéder? Il semble que ce soit là le sort de tous les grands monuments. Angcor Wat est tombé en ruines avant d'avoir jamais été achevé.

Les reproductions des photographies de M. Gsell, qui accompagnent ce texte, montrent quel est l'état actuel du temple. Presque partout les voûtes s'entr'ouvrent, les péristyles chancellent, les colonnes s'inclinent, et plusieurs gisent brisées sur le sol : de longues traînées de mousse indiquent le long des murailles intérieures le travail destructeur de la pluie; bas-reliefs, sculptures, inscriptions, s'effacent et disparaissent sous cette rouille qui les ronge. Dans les cours, sur les parois des soubassements, sur les toits et jusqu'à la surface des tours,



ANGCOR WAT : UN PÉRISTYLE DE LA GALERIE DES BAS-RELIEFS.

Une végétation vigoureuse se fait jour à travers les fissures de la pierre : la plante devient peu à peu arbre gigantesque; ses racines puissantes, comme un coin qui pénètre toujours plus avant, disjoignent, ébranlent et renversent d'énormes blocs qui semblaient défier tous les efforts humains. C'est en vain que les quelques bonzes consacrés au sanctuaire essayent de lutter contre cet envahissement de l'œuvre de l'homme par la nature; celle-ci les gagne de vitesse. Certaines parties des bas-reliefs de la galerie sud sont aujourd'hui complétement méconnaissables, grâce à l'infiltration des eaux le long de la paroi interne; la galerie nord est tellement envahie par les chauves-souris, la fiente dont elles recouvrent le sol est en quantité si considérable, que cette partie du monument est presque inabordable.

Le gouvernement siamois a fait quelques efforts pour restaurer ce temple, depuis que la province d'Angcor est tombée en son pouvoir. On a reconstruit et redoré la statue ouest du sanctuaire. D'autres restaurations avaient été tentées avant cette époque, surtout dans les galeries médianes de l'édifice central. Quelques-unes des colonnes tombées ont été remplacées par d'autres prises à diverses parties du monument; on a essayé de consolider les péristyles et de replacer les architraves. Mais si la piété était restée, les architectes et les artistes avaient déjà disparu : on ne savait plus manœuvrer ces lourdes masses, et à peine a-t-on réussi à remettre gauchement une colonne ronde, le chapiteau en bas, au milieu de colonnes carrées, ou à retourner sens dessus dessous un entablement mal assis sur deux colonnes inégales.

Angcor Wat ne paraît pas mentionné dans la description chinoise, traduite par Abel Rémusat, qui est le document le plus complet que l'on possède sur cette civilisation détruite, à moins qu'il ne faille reconnaître dans ce temple « le tombeau de Lou-pan, d'une enceinte d'environ dix li, et situé à un li de la porte du sud [1]. » Dans tous les cas, le caractère même de l'architecture, l'imperfection et l'inachèvement de certains détails autorisent à penser que ce monument est une des œuvres les plus récentes de l'architecture khmer. Alors que les ruines voisines étaient depuis longtemps complétement abandonnées, il restait encore l'objet de la vénération générale. On trouve, en effet, dans la « *Relation des missions des Évêques français,* » la mention suivante qu'en faisait, vers 1666, le père Chevreuil, missionnaire au Cambodge : « Il y a un très-ancien et très-célèbre temple, éloigné environ de huit journées de la peuplade où je demeure. Ce temple s'appelle Onco (*sic*) et est aussi fameux parmi les gentils de cinq ou six grands royaumes que Saint-Pierre de Rome. C'est là qu'ils ont leurs principaux docteurs. Ils y consultent sur leurs doutes et ils en reçoivent les décisions avec autant de respect que les catholiques reçoivent les oracles du saint-siége. Siam, Pegu, Laos, Ternacerim (*sic*), y viennent faire des pèlerinages, quoiqu'ils soient en guerre, etc.... [2]. » Dans la galerie est du second étage se trouve une inscription moderne, datée de 1623 de l'ère cambodgienne, c'est-à-dire de 1701 de notre ère. Elle contient une longue énumération des dons antérieurement faits à la pagode, et confirme le dire du P. Chevreuil sur le respect dont elle était l'objet de son temps, et dont elle reste entourée de nos jours.

[1] Rémusat, *loc. cit.*, p. 44.
[2] *Op. cit.* Paris, 1674, pages 144 145.

§ 4. — *Mont Bakheng* [1].

La pente orientale du mont Bakheng vient s'arrêter à quelques pas de la route qui relie Angcor Wat à l'ancienne ville.

Deux lions en pierre de grande taille indiquent le chemin à suivre pour monter au monument. Au fur et à mesure que l'on s'élève, on rencontre çà et là des vestiges de l'escalier détruit. On arrive ainsi à une grande aire plane, nivelée dans le rocher. Au centre, une petite construction en briques, de date moderne, abrite une empreinte du pied sacré



RUINES DU MONT BAKHENG.

de Sammono Codom. Tout auprès, on découvre dans la roche plusieurs trous ayant servi à l'encastrement de colonnes, et un peu plus loin, on aperçoit debout quelques-unes d'entre elles. En suivant la trace de cette longue colonnade, on arrive à une enceinte qui s'ouvrait peut-être de ce côté par une porte monumentale. Il n'en reste d'autres vestiges que plusieurs colonnes. Quoiqu'un grand nombre de pierres aient été enlevées de là, la restauration complète de cette partie serait encore assez facile. En dehors du mur d'enceinte et symétriquement placés par rapport à l'axe de la colonnade, sont deux édicules voû-

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XX, le plan, l'élévation et quelques détails de ce monument.

tés. Celui de droite renferme une statue mutilée; celui de gauche, un amas de statues et de débris rassemblés de toutes parts, qui présentent un certain intérêt en raison de la variété des types que l'on y rencontre.

En continuant à se diriger vers l'ouest, on arrive au pied d'un grand édifice à terrasses étagées qui couronne la colline. Une grande partie du massif central est formée par la roche elle-même qui a été taillée en gradins et dissimulée ensuite par un parement en grès à moulures horizontales. La terrasse inférieure a 81 mètres dans le sens est-ouest, et 77 dans le sens nord-sud. La terrasse supérieure a 50 mètres sur 46. La hauteur totale des cinq gradins est de 12 mètres. On les gravit à l'aide d'escaliers, pratiqués sur le milieu des quatre faces des terrasses, et dont la largeur va en diminuant au fur et à mesure que l'on s'élève. A droite et à gauche de chaque escalier, sur des socles en saillie, sont placés des lions assis, dont la grandeur décroît également. Un peu plus en dehors, à 9 mètres de distance et aux angles de chaque terrasse, sont d'admirables petites tourelles de 5 mètres de haut, qui contenaient chacune une statue.

Au centre de la terrasse supérieure est un soubassement d'un mètre de hauteur, mesurant 32 mètres de l'est à l'ouest, sur 30 mètres du nord au sud. C'est là que s'élevait le sanctuaire. Tout est bouleversé aujourd'hui et on n'y trouve qu'un amas informe de pierres. L'examen de ces débris fait supposer qu'il y avait là trois tours reliées entre elles, et dont la hauteur, à en juger d'après les dimensions de leur base, pouvait atteindre 20 mètres. Il est inutile sans doute d'appeler l'attention sur l'aspect vraiment grandiose que devait offrir ce monument, assis sur son piédestal décoré de quarante lions et de soixante tourelles, et dominant la ville et la plaine d'Angcor.

Revenons maintenant au pied de l'édifice. Quel que soit le côté par lequel on arrive à la terrasse inférieure, on en trouve les abords encombrés de monceaux de briques. Vis-à-vis des milieux des faces ouest, nord et sud, on reconnaît immédiatement que ces briques proviennent des ruines de deux tours placées à droite et à gauche des escaliers. En dehors de ces tours, l'étude attentive des débris fait supposer qu'il en existait une seconde rangée entourant complétement l'édifice à une distance de 10 à 11 mètres. Les bases carrées de ces tours ont environ 6 mètres de côté. Il y en avait probablement sept sur chaque face, ce qui, avec les deux tours plus intérieures placées à l'entrée de chaque escalier, donnerait un nombre total de trente-six. Autant qu'on en peut juger par les vestiges encore existants, ces tours, toutes en briques, étaient construites avec soin et la plupart contenaient des statues. La peinture rouge dont l'intérieur était revêtu, apparaît encore en maints endroits. Les portes étaient ornées de colonnettes octogonales et d'un linteau sculpté en grès. Sur le côté est, les tours paraissent avoir été réunies entre elles ; peut-être même la partie nord de cette face en était-elle complétement dépourvue.

Ces constructions étaient sans doute destinées à servir de logement aux prêtres consacrés à l'édifice ou aux gardes chargés de le protéger et de surveiller la plaine. L'état de conservation et l'excellence de quelques-uns des débris de statues que l'on y retrouve, le bel appareillage des briques indiquent qu'elles sont peu postérieures au reste du monument.

L'édifice du mont Bakheng doit remonter aux premiers temps de la grandeur de la

ville voisine qui, à l'origine, peut-être, s'étendait à ses pieds. Quel peuple, en effet, établissant sa capitale dans cette plaine, n'aurait eu l'idée d'édifier un monument sur cette colline, si bien placée pour servir d'acropole et de lieu de ralliement. On peut donc affirmer sans crainte que, si le sanctuaire du mont Bakheng n'est pas l'un des premiers qui aient été élevés par les Khmers, c'est qu'il est venu en remplacer un autre plus ancien. L'état du monument, le style de l'architecture et de l'ornementation n'indiquent point cependant, comme l'a affirmé Mouhot, une antiquité beaucoup plus grande que celle des ruines voisines. Il n'est point étonnant que le sanctuaire actuel ait été ruiné de bonne heure, exposé comme il l'était à la fureur des vents et de la foudre. Si, comme le veut la tradition, les Siamois vainqueurs se sont de tous temps acharnés à la destruction des temples, celui-ci a dû tout d'abord attirer leur colère. Au-dessous du sanctuaire, on rencontre encore, il est vrai, beaucoup de parties ruinées; mais la plupart des tourelles, les escaliers, les murs de soutènement sont en bon état. Il est possible que ce monument soit antérieur d'un siècle ou deux, peut-être davantage, aux monuments voisins; mais en aucun cas sa construction ne doit être considérée comme l'enfance de l'art.

Si, en descendant du mont Bakheng, on reprend le chemin qui conduit à Angcor Thom, on laisse à gauche, à peu de distance, un sentier qui contourne la montagne et qui conduit à trois tours en brique, avec portes en grès. Dans l'une d'elles, on remarque un de ces trous profonds, signalés dans le chapitre précédent comme devant avoir servi de sépulture. Par sa position, cette tour semble être celle dont parle l'auteur chinois déjà cité et dont il dit que, suivant la tradition, elle a été bâtie par Lou-pan en l'espace d'une nuit.

§ 5. — *Angcor Thom.*

A quelques centaines de mètres de cette tour commence la ville d'Angcor. Le grand mur que l'on rencontre tout d'abord n'est autre que la face sud de l'enceinte. Celle-ci est rectangulaire et mesure 3,400 mètres dans le sens est et ouest et 3,800 dans le sens nord et sud. Son développement total est donc de 14,400 mètres. Elle est construite en pierres de Bien-hoa bien appareillées; sa hauteur est de 9 mètres, et elle s'appuie sur un glacis intérieur qui a de 15 à 20 mètres de largeur au sommet. Tout autour règne un fossé large de 120 mètres et profond de 4 à 5. On y descend des deux côtés par des marches en pierres de Bien-hoa, qui, du côté intérieur, partent du soubassement du mur d'enceinte, du côté extérieur, d'une muraille très-basse dont le revêtement supérieur, large de plus d'un mètre, est en belles pierres de grès.

Au milieu des côtés ouest, nord et sud sont des portes monumentales qui étonnent par leurs dimensions et la puissante originalité de l'ornementation et du dessin. Le côté est en a deux qui le partagent en trois parties égales. On peut ranger sans crainte ces cinq portes parmi les plus belles œuvres de l'architecture khmer. L'ouverture unique qu'elles offrent à la circulation, large de $3^{m},40$, traverse un énorme massif qui fait saillie en dedans et en dehors et qui est relié de chaque côté à l'enceinte par une galerie couverte. La transition du massif au mur est ménagée par des retraits successifs. Le vide considérable des angles

du massif et de la galerie est rempli par trois têtes colossales d'éléphants en pierre, qui prennent appui sur leurs trompes comme sur trois colonnes. La base de ces colonnes se forme naturellement du bout de la trompe, qui se recourbe et rejette des branches de lotus. Au-dessus de la porte, s'élèvent une tour centrale et deux tours latérales moins hautes, qui sortent toutes trois de la même base, et se terminent en pointe effilée. Sur chacune des quatre faces de ces tours, se profile une grande figure humaine aux lignes graves. D'après la description chinoise, une cinquième tête, surmontée d'une tiare dorée, couronnait les tours. A leur base, sont sculptés des personnages en haut relief.



ANGCOR THOM. RESTAURATION DE L'UNE DES ENTRÉES DE LA VILLE.

En avant de la porte sud, le bouleversement du terrain est tel qu'il est difficile de reconstituer, à l'aide des débris accumulés, le pont de pierre qui traversait jadis le fossé. Pour se rendre bien compte des détails de sa construction, il faut aller à la porte de l'ouest ou à celle du sud-est où quelques parties du tablier sont demeurées debout et intactes.

C'est une chaussée large de 15 mètres et demi et percée à la base d'étroites ouvertures pour la circulation des eaux du fossé. De chaque côté de cette chaussée, se trouvent cinquante-quatre géants assis faisant face à l'extérieur. De leurs genoux et de leurs bras, ils soutiennent un long cordon de pierre, sculpté en forme de serpent. Cette balustrade d'un nouveau genre se termine par sept ou neuf têtes, redressées en éventail à

l'entrée du pont. Les géants qui sont les plus rapprochés de la porte sont plus élevés que les autres et ont une tête à plusieurs faces ou des têtes multiples. A la porte du sud-est, ils représentent des personnages à figure sévère, couverts de riches vêtements et la tiare sur la tête. A la porte de l'ouest, ce sont des Yaks à la face grimaçante, à la bouche large, aux yeux proéminents. Une vingtaine sont encore debout; mais la plupart sont décapités.

De petits murs perpendiculaires à l'enceinte semblent avoir relié autrefois le pont à la muraille de la ville. Ils avaient sans doute pour but, en empêchant la circulation sur la berme, d'éviter que la porte ne pût être attaquée par surprise. Dans l'intérieur du massif de quelques-unes des portes, on voit encore de fortes traverses en bois reposant sur la corniche et ayant dû supporter un plafond ; enfin, en dedans des portes, des marches en pierres de Bien-hoa conduisent de chaque côté au sommet du glacis.



ANGCOR THOM : PORTE SUD-EST, CE QUI RESTE DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS.

Avant de pénétrer dans la ville elle-même, que l'on redresse par la pensée ces quatorze kilomètres de belles et hautes murailles avec leurs glacis et leurs fossés revêtus de pierre, leurs cinq portes grandioses que gardent cinq cent quarante géants, que l'on essaye de traduire par des chiffres cet amoncellement de matériaux, ce déplacement de terres, qui semblent le fruit d'une pensée unique, réalisée aussitôt que conçue, et l'on se fera une idée grande et juste de cette puissance cambodgienne dont, il y a quelques années, on avait oublié jusqu'à l'existence!

La plupart des monuments que contient l'intérieur de la ville, sont groupés vers le centre. Quand on a franchi la porte du sud, on parcourt environ 1,500 mètres dans la direction du nord sans rencontrer autre chose que quelques pierres isolées. A ce moment, on a atteint un petit hameau composé de quatre ou cinq cases, et l'on a devant soi l'enceinte basse d'une ancienne pagode et une statue colossale de Bouddha, autour de laquelle la

piété des indigènes a groupé les débris d'autres statues. En dépassant cette pagode et en quittant le sentier pour pénétrer à droite dans la forêt, on arrive au monument de Baion, le plus beau et le plus considérable de la ville [1].

On y entre par l'ouest en franchissant les restes d'une enceinte en pierres de Bien-hoa et en escaladant des monceaux de pierres écroulées. C'est un édifice à galeries croisées, mais



ANGCOR THOM, PORTE OUEST : UN GÉANT A NEUF TÊTES.

il présente une particularité remarquable. Au centre et à partir du centre dans les quatre directions cardinales, il y a deux galeries superposées. Cette disposition, que viennent compliquer de nombreux entre-croisements de galeries, fait de ce monument une sorte de

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XXI, la disposition des tours de Baion et le plan de la tour centrale, et, 2e partie, planche IX, l'aspect que présentent aujourd'hui les ruines de ce curieux monument.

labyrinthe très-difficile à décrire et que plusieurs dessins combines pourraient seuls interpréter.

En pénétrant dans l'intérieur, on constate que la construction est antérieure à Angcor Wat. Le style est plus fort, plus lourd peut-être. Néanmoins, à certains détails d'une exécution soignée, à la tendance à couvrir les murs de sculptures, on reconnaît que l'art est en pleine maturité et bien près de son apogée.

Au-dessus des galeries, on se trouve sur une large terrasse où le coup d'œil est vraiment extraordinaire. Dans un espace resserré, on voit s'élever autour de soi quarante-deux tours de dimensions diverses. Au milieu est une tour centrale plus haute. Chacune de ces tours porte quatre faces humaines de dimensions colossales, qui regardent les points cardinaux. Il faut s'y prendre à plusieurs reprises pour compter ces tours et comprendre leur mode de groupement.

La tour centrale est une merveille architecturale de premier ordre. Elle a 18 mètres de diamètre et une hauteur considérable; autour de la base règne une colonnade élégante; au-dessus régnait une galerie, aujourd'hui presque entièrement détruite; plus haut enfin, on reconnaît au milieu des ruines la naissance de huit tourelles à base tangente qui entouraient la flèche centrale. Elles étaient éclairées par des fenêtres à barreaux et se terminaient, comme les tours voisines, par une face humaine. La restauration de cette belle tour mériterait de tenter un artiste : ce serait un beau modèle à offrir à ceux qui cherchent des motifs nouveaux pour rajeunir l'art européen.

Une galerie rectangulaire, semblable à celle qui forme le premier étage d'Angcor Wat, entoure tout l'édifice. Elle mesure environ 130 mètres sur 120; les bas-reliefs qui l'ornaient sont à demi enfouis sous les débris du toit et de la colonnade. Les tours n'apparaissent qu'en dedans de cette première galerie sur le pourtour d'une galerie concentrique qui supporte les seize premières; leurs bases sont décorées de riches sculptures : ce sont des rois et des reines accompagnés d'une cour nombreuse, des personnages dans l'attitude de la prière, des combats navals, des animaux fantastiques; au-dessus de la porte de la galerie extérieure qui fait face du côté du sud à la galerie aux seize tours est une charmante composition en ronde bosse représentant neuf danseuses; en arrière, sont trois autres danseuses au milieu d'arabesques fort remarquables (*Voy. le dessin, page* 66). Dans la tour centrale sont des inscriptions d'une ligne ou deux, dont je donne ci-contre un spécimen. Enfin, çà et là, on retrouve des traces de peinture rouge.

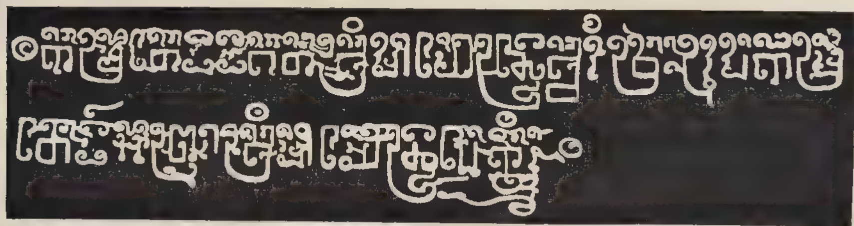
C'est probablement ce singulier édifice que l'auteur chinois déjà cité entendait décrire dans les lignes suivantes: « Dans un endroit de la ville, il y a une tour en or, entourée de vingt autres tours de pierre et de plus de cent maisons également en pierre, toutes tournées vers l'orient. Il y a aussi un pont en or et deux figures de lion, faites de même métal à droite et à gauche du pont. On y voit aussi une statue de Bouddha en or, à huit corps, placée au bas des maisons du côté droit[1]. » Le pont était peut-être jeté sur le fossé, aujourd'hui comblé, qui régnait autour du monument, et la statue de Bouddha, que l'on rencontre

[1] Rémusat, *Op. cit.*, page 43.

avant d'y arriver est sans doute une restauration ou une réminiscence de la statue dorée qui existait au moment de la visite de notre voyageur.

Les historiens de la dynastie des Ming mentionnent également dans la capitale du Cambodge une maison de plaisance, appelée l'Ile aux Cent Tours, où l'on réunissait des singes, des paons, des éléphants blancs, des rhinocéros, à qui l'on servait à manger dans des auges et des vases d'or. Si c'est le Baion qu'il faut reconnaître ici, ce monument aurait existé encore en parfait état d'entretien dans la première moitié du quinzième siècle.

Nous avons déjà reconnu à Angcor Wat des traces de dorures. Il fallait disposer de richesses vraiment extraordinaires pour recouvrir d'or d'aussi grandes surfaces de pierre, et cela seul justifierait le proverbe rapporté par quelques auteurs chinois : Riche comme le Cambodge! L'effet du Baion et de ses nombreuses tours, admirablement disposées pour exagérer par leurs différences de taille l'effet de la perspective, devait être prodigieux. Du côté est, les tours centrales s'étagent : toutes les autres se démasquent. Il est possible de se faire une idée de ce monument par l'habile restauration qui en a été faite par M. Delaporte (*Voy. le dessin, p.* 67).



BAION : INSCRIPTION TROUVÉE SUR LE CÔTÉ DROIT DE LA PORTE NORD-EST DE LA TOUR CENTRALE.

En sortant de Baion et en continuant à suivre le chemin qui va au nord, on laisse à gauche une seconde, puis une troisième statue de Bouddha auprès de laquelle sont deux petites constructions ruinées [1]. Ce qui reste de l'une paraît être la base d'une tour détruite; dans l'autre, on ne retrouve qu'un pan de mur à fenêtres, appuyé à la petite enceinte qui entoure la statue; vers l'angle sud-ouest de cette enceinte, on trouve une pierre enfoncée dans le sol, sur laquelle est une inscription en vieux caractères khmers. Ainsi exposée aux intempéries, cette inscription, déjà en partie illisible, aura bientôt disparu.

Si, laissant à droite le chemin que l'on a suivi pour arriver à ce groupe de ruines, on se dirige droit au nord, on franchit bientôt une chaussée en terres levées, et l'on arrive à une chaussée en pierres, marquée S sur le plan : en face de soi, au nord, on a l'enceinte extérieure de la résidence royale; à gauche, à l'extrémité est de la chaussée, sont les ruines de trois grandes tours, reliées entre elles par un mur à fenêtres; à droite, à l'extrémité ouest, s'élève un édifice à terrasses nommé Baphoun, auquel ces tours avaient sans doute

[1] C'est le groupe de ruines marqué C sur le plan. Voy. Atlas, 1re partie, la partie de la planche XXI, intitulée : *Enceintes centrales.*

pour but de préparer un accès monumental. En suivant la chaussée dans sa direction, on rencontre les ruines d'une grande porte architecturale (*u*) : le monument lui-même, qui a cinq terrasses, n'est guère accessible aujourd'hui que par le côté nord; tout autour de la troisième terrasse règne une galerie couverte; sur le plateau supérieur, d'où la vue est très-étendue, on ne rencontre que des débris; l'édifice qui le couronnait est écroulé.

Est-ce à Baphoun ou dans le petit groupe de ruines signalé après le Baion que se trouvait la tour de cuivre dont parle la description chinoise? La position de ce groupe de ruines répond mieux aux indications topographiques du voyageur chinois; l'importance et l'élévation de Baphoun justifieraient davantage la mention qu'il fait. Qu'était-ce enfin que cette tour de cuivre « beaucoup plus haute que la tour d'or de Baion et que l'on ne pouvait regarder sans étonnement ? »



BAION : FRAGMENT DE BAS-RELIEF.

Tout autour de la résidence royale, à laquelle nous sommes arrivés, s'élèvent deux enceintes, séparées par un large fossé. Le mur extérieur est de moindre importance; le second d'une belle construction a près de 7 mètres de hauteur. Ces enceintes, que nous désignerons désormais sous le nom d'Enceintes Centrales, parce qu'elles paraissent occuper exactement le centre de la ville en ruines, sont rectangulaires et allongées dans le sens est et ouest; l'enceinte intérieure mesure environ 435 mètres sur 245. Six portes monumentales y sont pratiquées, une au milieu de chacune des quatre faces, et les deux autres sur les faces nord et sud, près des angles de l'est. La porte du côté est est la plus importante; elle a trois ouvertures. Celle de l'ouest est aujourd'hui complétement ruinée. De chaque côté des portes, des murs traversent le fossé et relient la seconde enceinte à la première. Ils sont percés de petites portes étroites et basses.

Si l'on pénètre dans les Enceintes Centrales par la porte du sud-est, et que l'on se



ANGCOR THOM : RESTAURATION DU BAION OU MONUMENT DES QUARANTE-DEUX TOURS

dirige vers l'ouest, on rencontre les vestiges d'un mur, orienté nord et sud, qui déterminait un premier compartiment intérieur sur lequel s'ouvraient les portes de l'est, du nord-est et du sud-est [1]. Ce mur franchi, on a devant soi un belvéder isolé, en forme de croix, supporté par des colonnes rondes — il est marqué *e* sur le plan —. Un peu plus loin, en un point qui est sensiblement le centre de la ville, s'élève l'édifice appelé Phimanacas; il se compose de trois terrasses étagées en retrait les unes sur les autres. La construction qui s'élevait sur la terrasse supérieure s'est écroulée il y a quelques années. C'était là sans doute la tour d'or dont notre voyageur chinois mentionne l'existence à l'intérieur du palais. Il n'existe de cette tour que les quatre portes en grès avec avant-corps, et un haut soubassement en pierre de Bien-hoa à moulures horizontales. Tout autour de ce soubassement, sur les bords de la terrasse supérieure, règne une galerie voûtée éclairée par des fenêtres sur ses deux faces. Les deux terrasses inférieures sont décorées aux angles de lions de grande taille posés sur des socles ronds. Le même motif décoratif se répète de chaque côté des escaliers ménagés au milieu des quatre faces de l'édifice.

Un peu à l'ouest, on reconnaît les murs détruits d'une enceinte carrée. C'est ce point que la tradition désigne comme l'ancienne habitation des rois. On ne trouve à l'intérieur aucun vestige reconnaissable autre qu'un trou profond et carré, parementé en pierre et semblable à un puits. On lui attribue une destination qu'il est facile de deviner. Singulière ironie du sort! Le côté ouest de cette enceinte particulière se prolonge de manière à établir une séparation complète au milieu des Enceintes Centrales; à une cinquantaine de mètres de distance, un mur parallèle détermine encore un nouveau compartiment. Au delà, on arrive au côté ouest des Enceintes; le mur extérieur présente sur cette face une singularité : au nord de la porte, il se dévie et forme comme une sorte de bastion.

Quelle signification ou quelle importance convient-il de donner à ces nombreux compartiments que nous retrouvons dans la résidence royale? Permettent-ils de rétablir avec quelque vraisemblance l'ancienne distribution de ses parties? Les anciens rois khmers, comme aujourd'hui les rois de Siam et du Cambodge, avaient sans doute l'habitude de transformer et de bouleverser les habitations de leurs prédécesseurs, et il n'est possible que d'indiquer des divisions générales. En tenant compte de certains usages du pays qui n'ont pas dû changer depuis les derniers rois d'Angcor, on peut admettre comme hypothèse probable : 1° que le compartiment de l'est avec ses trois portes servait de vestibule au palais, de lieu de réunion pour les gens que leurs affaires y appelaient et les grands du royaume; 2° que l'habitation du roi était en effet au lieu désigné par la tradition ; 3° que le premier compartiment de l'ouest était destiné aux femmes du roi, le second aux gens de service et à la garde. Le bastion servait à la surveillance extérieure.

En dehors de ce bastion est une très-haute levée de terre qui court parallèlement à la face ouest des Enceintes Centrales. Sur le sommet de cette levée, en face de la porte ouest, on rencontre un amas considérable de pierres, de briques et de tuiles. Il y avait là sans doute une construction habitée.

[1] Dans cette partie des Enceintes, manquent un grand nombre de pierres qui ont été enlevées lors de la construction de la citadelle de Siemréap. (*Note du commandant de Logrée.*)

Revenons dans l'intérieur des Enceintes Centrales. Du côté nord se trouvent de nombreuses pièces d'eau à marches de pierre. L'une d'elles, la plus grande, est ornée sur une partie de sa surface intérieure de bas-reliefs d'une grande beauté et qui méritent une attention particulière. Combien il serait à désirer que cette belle série et celles que nous allons bientôt rencontrer fussent préservées de l'entière destruction qui les menace ! Après ces bassins, au nombre de cinq, il n'y a plus à signaler dans l'est de la résidence que les ruines de six tours peu importantes. Elles étaient construites en briques admirablement appareillées. Leurs portes étaient en grès ou en pierre de Bien-hoa.



ENCEINTES CENTRALES : LE ROI LÉPREUX

Sortons maintenant par la porte nord-est pour examiner le côté est des Enceintes qui formait la façade d'honneur du palais. Au dehors, règne une large et haute terrasse qui masque ce côté d'un angle à l'autre. Pour y arriver, on passe entre deux pans de murs qui étaient rejoints sans doute par une porte détruite. On a là, à droite, l'extrémité nord de la terrasse, à gauche, une sorte d'esplanade élevée, à angles saillants et rentrants. Des deux côtés, les murs sont couverts de sculptures en haut relief d'une grande valeur : à droite, des combats pleins de mouvement ; à gauche, des séries étagées représentant le plus souvent des figures de femme, à l'expression douce et grave.

Au-dessus de l'esplanade, il semble n'y avoir d'autres débris que ceux d'une balus-

trade qui aurait régné tout autour. Comme la grande terrasse, cette esplanade était sans doute un lieu de récréation et de promenade. On voit encore les vestiges d'une petite enceinte — marquée K sur le plan — qui permettait de communiquer avec ce point sans sortir de la résidence. C'est là que l'on trouve aujourd'hui la statue dite du Roi lépreux. qu'abrite tant bien que mal un toit en paille Les éloges pompeux que Mouhot a donnés à cette statue causeront peut-être quelque désillusion aux voyageurs à venir.

Comme nous venons de le dire, le mur de soutènement de la grande terrasse est orné d'une extrémité à l'autre de sculptures colossales en relief. Ce sont tantôt les Yaks grimaçants, les Krout monstrueux, tantôt de longues séries d'éléphants allant en guerre ou en chasse, ceux-ci dans un sens, ceux-là dans l'autre. Rien de plus intéressant que de suivre pas à pas cette longue procession des nobles animaux, aux attitudes calmes



ENCEINTES CENTRALES : YAKS ET KROUT SUPPORTANT LA TERRASSE DE LA FACE EST.

ou colères. Que de poses simples et vraies, que d'épisodes naïfs et touchants dans cette page où s'est complu le génie des artistes !

Cinq perrons coupent la façade de la terrasse. Le plus grand est au centre; deux autres plus petits sont symétriquement placés des deux côtés; les deux derniers sont aux angles. Un belvéder s'élève au-dessus du perron du milieu et conduit à l'entrée monumentale de la face est. Au perron du sud, quatre trompes d'éléphant sont employées de nouveau comme motif de décoration et y forment colonnes.

Il est bon de compléter cette description du palais des rois d'Angcor par les quelques détails que l'on trouve dans l'écrivain chinois du treizième siècle : « Les tuiles qui recou-« vrent la façade du palais sont en plomb, dit-il ; celles des autres parties de l'édifice sont « en terre cuite de couleur jaune ; les colonnes et les poutres de traverse sont très-grandes « et couvertes de peintures qui représentent Bouddha...... Dans le lieu où se tient le con-« seil, il y a une fenêtre à treillis d'or ; à gauche et à droite sont deux piliers carrés en

« haut desquels on a placé quarante ou cinquante miroirs qui font que les objets sont « représentés aux côtés de la fenêtre de manière à être aperçus par ceux qui sont en bas. « J'ai ouï dire que, dans l'intérieur du palais, il y avait beaucoup d'autres choses merveil- « leuses, mais il y avait une défense extrêmement sévère de les laisser voir. C'est dans la « tour d'or du palais que le roi passe la nuit [1]. »

Si du perron central on se dirige vers l'est, on traverse une sorte de clairière de plus de 150 mètres de large, au delà de laquelle la forêt recommence. Sur la lisière, derrière les premiers arbres, on aperçoit une longue suite de grosses tours en pierre de Bien-hoa : il y en a dix, rangées sur une ligne nord et sud, et deux autres situées en arrière et au centre de cette ligne. Deux édifices rectangulaires très-allongés, dont la destination est inconnue, s'élèvent en arrière et aux extrémités. Les habitants les appellent les Magasins. Ils ont peut-être raison. Ces édifices paraissent avoir été clos avec soin. Ils avaient deux étages, et aucun espace n'y était inutilement perdu ; à l'extérieur ne se trouve aucune décoration inutile. Derrière chacun d'eux, s'étend une enceinte ; dans celle qui correspond au magasin du nord est une tour en grès, et plus en arrière est une seconde enceinte, qui contient quatre petits édicules, construits également en grès. Dans l'enceinte de l'édifice du sud, en face de la porte, sont les vestiges d'une colonnade. Entre les deux édifices, en arrière des deux tours centrales, sont des Sra à marches de pierre.

L'espace compris entre les Magasins et le palais était sans doute vide autrefois comme il l'est aujourd'hui : il est naturel de supposer que cette belle place, si richement ornée, servait aux fêtes populaires auxquelles le roi et les grands personnages venaient assister sur la grande terrasse. Le voyageur chinois déjà cité dit en effet que les fêtes avaient lieu devant le palais, et il décrit quelques-unes d'entre elles.

Si, de l'esplanade du Roi lépreux, on se dirige vers le N.-N.-E. [2], on laisse à gauche un mur bas dont il y aurait à étudier la destination, et l'on arrive en présence d'un petit belvéder à colonnes rondes servant d'entrée à une enceinte à l'intérieur de laquelle est une tour en grès. Au nord et à gauche de cet édifice, est un belvéder isolé, de plus grandes dimensions et d'une beauté remarquable ; plus au nord encore, est un second édifice, avec tour en grès, et une grande pièce d'eau à marches de pierre en très-bon état de conservation. A l'angle N.-E. de ce bassin, est un massif considérable de terres levées sur lequel devait exister une pagode. On y retrouve en effet le socle d'une ancienne statue, un *Neac Ta* [3] et une borne de pagode. Tout autour, sont des Sra de grandeur diverse. Enfin, à droite dans la forêt, est un troisième édifice, plus grand que les deux autres. Cet ensemble de ruines forme le groupe appelé Prea Pithu par les habitants. Cette ancienne expression, qui désignait jadis les grands personnages, semble indiquer que ce lieu était la résidence des hauts fonctionnaires du royaume.

[1] Rémusat, *Op. cit.*, page 45.

[2] Il ne faudrait pas suivre le sentier existant actuellement de ce côté : on aboutirait à la porte nord de la ville, sans avoir rencontré autre chose sur sa route que des pans de murs dénués de tout intérêt. (*Note du commandant de Lagrée.*)

[3] Littéralement « homme ancêtre. » Les Cambodgiens appellent ainsi les génies des lieux ; ce sont les *Nat* des Birmans.

Il ne reste plus à citer dans l'intérieur de la ville que des vestiges sans grand intérêt, quelques enceintes de pagodes, trois tours sur la route qui conduit du palais à la porte nord-est, une tour, accompagnée de deux autres plus petites et de deux sra, sur la route de Baion à la porte ouest, une autre tour à peu de distance de celle-là. A chaque angle de l'enceinte est une tour entourée d'un mur.

En dehors de la ville, du côté ouest, la tradition n'indique aucun monument ; au nord, les habitants en citent un, la résidence de Preacan, qui est à peu de distance de l'angle nord-est ; l'accès en est facile, dit-on, par le côté est ; arrivé par la face ouest, nous n'avons pu trouver aucun sentier pour y pénétrer. Sur cette dernière face, est une belle porte sommée de trois tours et précédée d'un pont orné de géants semblables à ceux de la porte ouest de la ville, mais plus petits.

A l'est de la ville, sont les édifices de Takeo, de Ta Prohm et d'Ekdey.

Takeo [1] ou Ponteay Keo (*Ponteay* ou *Bonteay* signifie forteresse, résidence) est un puissant édifice à cinq terrasses rectangulaires. La terrasse inférieure est revêtue en pierre de Bien-hoa et mesure environ 90 mètres sur le côté de sa base. Les autres terrasses sont revêtues en grès. Une galerie couverte règne tout autour du second étage. Le plateau supérieur, qui est à 18 mètres au-dessus du sol et qui a 40 mètres environ de côté, supporte une tour centrale d'une trentaine de mètres de hauteur, et quatre autres tours plus petites. Ces tours sont d'une architecture sévère, très-sobre d'ornements. Le monument tout entier porte l'empreinte de la force. Les moulures des terrasses ont plus de relief que celles de Bakheng. Peut-être Takeo n'a-t-il pas été entièrement terminé. Le nom de cet édifice indique qu'il a dû contenir une de ces fameuses statues du Bouddha en pierre précieuse, qui ont donné lieu à tant de légendes en Indo-Chine, et dont nous aurons à parler à propos de l'histoire du Cambodge.

Ta Prohm est une vaste résidence à galeries croisées et à grande enceinte extérieure. Celle-ci mesure environ 400 mètres dans les deux sens et n'est que très-légèrement rectangulaire. A 80 mètres en dedans, est une seconde enceinte, et enfin, à une distance un peu moindre, apparaît la première galerie du monument, galerie qui, comme celle d'Angcor Wat, est formée extérieurement de deux rangées de colonnes et intérieurement d'un mur plein. Des portes à trois tours paraissent avoir existé sur les quatre côtés. Sur les faces nord et sud, huit colonnades transversales, reliées entre elles deux à deux, conduisent de cette première galerie à la seconde. La troisième galerie et la tour centrale sont ruinées. Le monument est tellement dévasté par la main des hommes et du temps, qu'une reconstitution exacte demanderait une fort longue étude sur les lieux. Il semble d'ailleurs qu'il y ait eu des reconstructions partielles faites à diverses époques. On trouve les ruines de petites tours de 8 à 10 mètres de haut, à beaucoup de croisements de colonnades. Mouhot dit qu'au moment de sa visite des lieux, des mandarins s'occupaient de faire transporter l'une de ces tours à Bankok. On voit à leur base, dans des niches ogivales, des sculptures de femmes dont quelques-unes sont fort remarquables. A l'intérieur de l'édifice, est une statue qui serait celle du roi Ta Prohm. Elle peut être prise comme spécimen

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XXI, le plan et l'élévation de ce monument.

du type le plus ordinairement adopté par les Khmers : forte carrure de tête, sourcils noirs accentués, nez fort. Les cheveux sont noués au sommet de la tête. On peut dire dans une certaine limite que ce type joue le rôle de la tête romaine en Occident ; il manque de grâce et de finesse, mais il est digne, calme, fort, politique, et on comprend, en l'examinant, que la race cambodgienne soit arrivée à dominer la moitié de l'Indo-Chine. Le long des murs de quelques galeries à colonnes il y a un bon motif d'ornementation formé par les replis d'un dragon qui surmonte les colonnes dessinées sur le mur ; l'espace ainsi encadré était sans doute décoré de sculptures ; mais il n'y en a pas de traces visibles, soit que le travail n'ait pas été terminé, soit que le temps l'ait fait disparaître. On rencontre fréquemment aussi dans l'édifice des Krout tenant des serpents à la main.

Le fossé qui sépare les deux premières enceintes présente le long du mur extérieur et à le toucher une série de petites constructions rectangulaires en briques de 4m,50 de long sur 2 mètres de large, dont il y aurait à rechercher le but. Y avait-il là comme à Bakheng une garde permanente?

Ta Prohm est très-vivement attaqué par la végétation, et dans cinquante ans il n'en restera pas pierre sur pierre.

La résidence d'Ekdey est au sud et à très-peu de distance de Ta Prohm ; pour y arriver, on traverse une petite enceinte de pagode. Ce monument est moins grand que le précédent, et presque entièrement ruiné. D'après les indigènes, il contiendrait la statue de la mère du roi Ta Prohm.

La forêt qui entoure Angcor Thom empêche de préciser l'emplacement de ces trois édifices. Nous supposons que Takeo est à la hauteur de la porte N.-E., et Ta Prohm entre les portes N.-E. et S.-E. La rivière d'Angcor coule entre ces monuments et la ville. On la traversait sur un pont, aujourd'hui en partie détruit, qui semble aboutir vis-à-vis de Takeo. Quatorze arches subsistent encore ; peut-être y en avait-il deux ou trois de plus. Le tablier avait une balustrade dont on retrouve des fragments et sa largeur dépasse 10 mètres ; les piles ont 1m,30 environ ; les arches,— chose singulière — sont un peu moins larges. Le pont est en grès, mais construit, comme l'a dit Mouhot, avec des morceaux de rebut, ou avec les débris d'autres monuments. Peut-être n'avons-nous là qu'une reconstruction du pont par une génération moins habile. Les sables et le bois charriés par la rivière ont encombré les arches, et les eaux se sont portées du côté est, où elles se sont creusé un nouveau lit, en rejetant en aval et à droite des monceaux de pierres.

§ 6. — *Leley-Preacon-Bacong* [1].

Ces trois monuments sont situés dans le sud-ouest d'Angcor Wat. Leley est un édifice à trois terrasses dont les murs de soutènement sont en pierre de Bien-hoa. Chaque terrasse forme un gradin de 2 mètres de hauteur ; la seconde terrasse est en retrait de 8 mètres,

[1] Ce sont les monuments que le Dr Bastian, dans le travail déjà cité, désigne sous les noms de Lailan, Bakong et Phra Incosi ; les transcriptions qu'il donne de tous les noms et de tous les mots cambodgiens se ressentent de l'intermédiaire siamois qu'il employait pour les obtenir. J'ai conservé dans tout ce travail l'orthographe adoptée pour le cambodgien par les missionnaires et par M. de Lagrée, en modifiant ou en simplifiant les noms

LELEY : PREMIÈRES LIGNES DE L'INSCRIPTION SCULPTÉE SUR LE COTÉ DROIT DE LA PORTE DE LA TOUR NORD-OUEST.

et la troisième en retrait de 3 mètres sur la seconde ; celle-ci mesure environ 90 mètres dans le sens est et ouest, 80 dans le sens nord et sud, et supporte quatre tours en briques rangées deux par deux; leur porte ouverte fait face à l'est, les trois autres faces sont ornées de portes fermées en grès sculpté. Les tours du nord se trouvent sur l'axe est et ouest du monument, ce qui fait supposer qu'il y avait autrefois six tours au lieu de quatre. La tour nord-est renferme une grosse statue fort laide, à laquelle les habitants viennent faire des offrandes. C'est un *areak*, disent-ils, sorte de démon ou de divinité secondaire.

Sur les encadrements en grès de chaque porte ouverte, sont des inscriptions, très-bien conservées, véritables chefs-d'œuvre d'écriture lapidaire. Les caractères ont 14 millimètres de hauteur, et sont creusés très-uniformément. Ce sont les vieux caractères cambodgiens d'Angcor, mais plus arrondis, plus nets, plus beaux. Ces inscriptions commencent à la face de droite qu'elles remplissent, et se continuent à celle de gauche. Nous en donnons deux spécimens reproduits photographiquement sur des empreintes prises à la mine de plomb; le premier est un peu moins du tiers, le second environ la moitié de la grandeur naturelle (*Voy. pages* 75-79). Ces inscriptions sont lues, mais non comprises par les plus savants des prêtres du Cambodge. Les mots employés appartiennent à un langage trop ancien dont on ne retrouve quelques vestiges aujourd'hui que dans les recueils de lois antérieurs au seizième siècle.

Autour du monument, on rencontre de tous côtés des colonnes renversées ou encore debout, qui paraissent provenir d'une enceinte à galeries ou de sanctuaires et autres édifices secondaires aujourd'hui disparus. A la base des tours est un canal en grès pour l'écoulement des eaux. C'est le seul exemple d'une disposition de ce genre dans les monuments khmers que nous connaissons.

A l'entrée des escaliers est du plateau supérieur est une énorme plaque de grès qui porte de chaque côté une inscription presque effacée. C'est la même inscription répétée en caractères différents ; les uns sont semblables à ceux que l'on trouve aux portes du monument ; les autres, plus modernes, sont analogues à ceux de Pnom Bachey, dont il sera parlé plus loin.

La tradition locale affirme que c'était du haut de la terrasse supérieure de Leley que les rois d'Angcor assistaient aux joutes et aux combats navals qui avaient lieu, pendant la saison des pluies, dans la plaine, immergée à cette époque, que domine ce monument.

Preacon est à une petite lieue de Leley. Après avoir traversé un mur d'enceinte en pierre de Bien-hoa, on arrive à trois tours en briques d'une grande beauté. Leur surface est recouverte d'une couche de ciment d'environ 3 centimètres d'épaisseur, sur laquelle s'étalent des sculptures extrêmement variées dont la conception et le dessin dénotent un art admirable. L'inspiration est la même qu'à Angcor ; mais, soit que de nouveaux progrès

géographiques dont l'écriture s'éloignait trop de la prononciation réelle ; ainsi j'ai écrit *Keo* au lieu de *Kev*, *Cratieh* au lieu de *Cracheh* ; *Pnom* au lieu de *Phnom*, etc. Il faut que le lecteur, en regardant une carte, puisse y lire les noms à peu près tels que les prononcent les indigènes, sans être obligé d'apprendre autant d'orthographes de convention qu'il y a de pays représentés. Il faut aussi que sa mémoire ne soit pas effrayée par l'aspect barbare de certains mots. C'est aux cartographes à faire prévaloir ces dénominations géographiques ainsi simplifiées, en réservant les noms véritables aux linguistes et aux chercheurs d'étymologies.

aient été faits, soit que la souplesse de la matière ait donné un champ plus libre aux artistes, il y a plus de délicatesse, plus de richesse dans l'ornementation. Il paraît évident que ces monuments sont postérieurs à ceux d'Angcor. Ici, plus encore qu'à Angcor Wat, on trouve une perfection dans le travail qui indique l'apogée d'un art. L'emploi de matériaux plus faciles et la surcharge de l'ornementation annoncent aussi que la décadence est proche.

A Leley et à Preacon, les figures qui ornent les niches des faces des tours sont des hommes. A Leley, on croit reconnaître des statues de rois ou de grands personnages. Les indigènes nient cependant que ce soient des rois.

A Preacon, les figures paraissent moins nobles. Elles ont en main des lances à une ou trois pointes. Le dessus des portes, qui sont en grès, comme à Leley, représente toujours le dessin habituel du dragon qui se recourbe au milieu de feuillages. Mais ici la richesse de ces sculptures dépasse ce que l'on voit ailleurs. Le corps du dragon et le feuillage portent des personnages, et les reliefs sont plus variés, plus fortement accusés.

A l'ouest, en arrière des trois tours principales, sont quatre autres tours en briques, à demi ruinées, d'importance beaucoup moindre. En avant, sont trois édicules : celui du milieu est en grès; les deux autres sont en pierre de Bien-hoa. La porte est de l'enceinte est en grès et ornée latéralement de fenêtres à balustres et de lions. Entre l'édicule et la tour du sud est un bœuf en grès.

Bacong est un monument à cinq étages. La terrasse inférieure a environ 60 mètres de côté; les autres terrasses forment des gradins, égaux en hauteur et en largeur; elles sont en retrait les unes sur les autres de 4 à 5 mètres. Le plateau supérieur n'a plus que 18 mètres de l'est à l'ouest, et est élevé d'environ 12 à 13 mètres au-dessus du sol; au centre est un grand autel sur lequel autrefois s'élevait sans doute une statue. Aux angles de chaque terrasse sont placés des éléphants en grès de grandeur décroissante; ceux du bas avaient 2 mètres de hauteur. La plupart ont disparu. De chaque côté des escaliers, construits au milieu de chacune des faces des terrasses, sont des lions dont la taille va aussi en diminuant. Les marches des escaliers sont formées d'énormes blocs de grès, dont quelques-uns sont rougeâtres.

Au pied de la terrasse inférieure s'élèvent huit hautes tours en briques, réparties deux sur chaque face. Elles sont presque entièrement ruinées. Sur la face est, deux autres tours sont placées en avant des deux premières et, construits symétriquement des deux côtés de ce groupe de quatre tours, s'élèvent quatre édicules en briques, ruinés et envahis par la végétation. Leurs murs épais sont percés de rangées de trous ronds qui permettaient à peine l'entrée de l'air et du jour. Ils avaient sans doute une destination analogue à celle des édicules du sanctuaire du mont Crom.

Bacong est entouré de deux enceintes concentriques de niveau avec les tours; celles-ci se trouvent en contre-haut du sol de la forêt, et l'enceinte extérieure n'est pour ainsi dire qu'un mur de soutènement. En dedans de la seconde enceinte et sur la face sud, sont les ruines d'une ancienne construction en pierre de Bien-hoa. Il ne s'agit pas ici d'un sanctuaire ou d'une tour, mais probablement d'un édifice habitable.

HÉLIOG^ie DURAND.

LELEY. PREMIÈRES LIGNES DE L'INSCRIPTION SCULPTÉE SUR LE COTÉ DROIT DE LA PORTE DE LA TOUR SUD-EST.

Toutes les terres nécessaires au remblai des terrasses ont été prises sur les côtés du monument, où se trouvent ainsi creusées de vastes et profondes mares.

A Leley et à Bacong, les terrasses n'ont point de moulures horizontales comme celles des monuments d'Angcor. La faculté d'invention semblait déjà émoussée chez les artistes. On avait hâte d'achever les monuments. Les briques employées sont plus belles, plus fortes, plus rouges que celles d'Angcor.

Avant de quitter complétement Angcor, ajoutons que la tradition signale encore l'existence : 1° d'une pièce d'eau, plus grande que le Sra Srong dont il va être parlé plus loin, et entourée seulement de terres levées ; elle serait située droit au nord de la ville ; 2° d'une grande enceinte en terres levées qui aurait entouré tout ce groupe de ruines, et qui, dans le sud, passerait aux environs du mont Crom. On retrouverait encore des vestiges de corps de garde ayant appartenu à cette enceinte.

§ 7. — *Melea-Preacan.*

Il nous reste maintenant à parler des monuments disséminés le long de la route qui conduit à l'est chez les tribus Kouys.

En partant d'Angcor Wat, on rejoint, près du village de Preadac, l'ancienne chaussée khmer, qui d'Angcor Thom se dirigeait vers le grand fleuve. Un peu avant de l'atteindre, on passe auprès d'une immense pièce d'eau à marches de pierre, nommée par les habitants Sra Srong. Elle a 600 mètres de l'est à l'ouest, 400 mètres dans l'autre dimension [1]; les marches sont en pierre de Bien-hoa, à l'exception de la première qui est en grès ainsi que le parement supérieur. Sur la face ouest qui regarde la ville d'Angcor, il y a un débarcadère, orné de lions et de dragons de pierre, qui s'avance dans le bassin. Les habitants affirment qu'au milieu de ce petit lac, se trouvent enfouis dans la vase les débris d'une ancienne construction. Si l'on admettait une erreur de chiffres dans le texte de la description chinoise d'Angcor, on pourrait reconnaître dans le Sra Srong, le lac oriental dont elle parle : « ce lac est à l'est de la ville à dix li, et il peut avoir *cent* li de tour ; au milieu est une « tour de pierre et un autre édifice de pierre. On voit dans la cour une statue en cuivre « de Bouddha couché ; une fontaine dont l'eau ne s'arrête jamais jaillit de son nombril [2]. »

En divers points, tout autour de ce bassin, apparaissent des vestiges de constructions peu importantes. La terre extraite a été rejetée sur les bords qui sont en amphithéâtre. Des canaux en pierre traversaient ces terres levées et apportaient les eaux du voisinage.

La grande chaussée, qui est à peu de distance, n'offre aucune particularité intéressante. La terre en a été prise tout à côté, et il en résulte une longue mare encore parfaitement dessinée. Cette chaussée viendrait aboutir à la résidence de Ta Prohm. Un peu plus au nord, il y aurait une seconde chaussée parallèle à celle-ci, et dans l'est, une troisième qui lui serait perpendiculaire.

[1] Le Dr Bastian donne à ce lac des dimensions beaucoup plus considérables (2000 et 4000 pieds). Ce n'est pas la seule inexactitude que contienne son travail, d'ailleurs très-remarquable. La carte des environs d'Angcor qui l'accompagne n'est qu'un croquis sans valeur géographique. (*J. R. G. S.* t. XXXV, p. 75.)

[2] Rémusat. *Op. cit.*, page 44. On sait que la valeur moyenne du li est de 400 mètres environ.

A deux kilomètres environ de Preadac, en suivant la route moderne de chars qui conduit vers l'est, on rencontre une construction assez singulière que les habitants appellent la Cage du Rhinocéros. C'est une fosse rectangulaire de 40 mètres sur 20, parementée en pierre. Une sorte de chaussée, plus basse que les murs de soutènement, la traverse dans sa plus petite dimension ; elle est coupée au milieu. A l'un des angles de la fosse est un escalier qui permet d'y descendre.

En continuant à suivre la route, on laisse au nord la colline appelée Pnom Boc, on traverse le village de Sena Cream, et l'on arrive à l'immense plaine couverte de bay kriem pulvérisé qui a été indiquée dans le chapitre précédent comme le lieu d'exploitation de cette pierre. Au delà, près du village de Ben, est un sanctuaire ruiné, composé d'une enceinte et d'une tour. On y trouve employés toutes sortes de matériaux, bay kriem, grès, briques. Sur le sommet le plus voisin de Pnom Coulen, au pied duquel se trouvent les carrières de grès dont nous avons déjà parlé, les indigènes disent qu'il y a une statue de Bouddha dans le repos, de 9 mètres de longueur, sculptée dans un seul bloc.

A peu de distance de la montagne, dans le sud-est, et en pleine forêt, s'élève la belle résidence de Méléa. Le style, les dimensions, le choix des matériaux, la variété de décoration de cet édifice ne le cèdent peut-être qu'à Angcor Wat. On est ici sur le territoire cambodgien de la province de Compong Soai, dont les limites ont été jusqu'à présent très-inexactement indiquées sur les cartes. En avant de Méléa, sur le sentier qui y conduit, on rencontre un énorme bloc de pierre auprès duquel est un petit sanctuaire en forme de croix, qui autrefois, dit-on, était en grande vénération. On peut voir sur la pierre des traces d'encastrement indiquant qu'il y avait là jadis un toit abritant sans doute une statue ou un autel. Un peu plus loin est une petite enceinte rectangulaire de 30 à 40 mètres de côté, qui renferme un sanctuaire central et un petit édicule. Le sanctuaire est en grès ; l'enceinte et l'édicule sont en pierre de Bien-hoa. Cette construction, peu intéressante en elle-même, occupait peut-être l'angle de l'une des enceintes extérieures de la résidence voisine qu'il nous reste à décrire.

Méléa [1]. — C'est un édifice à galeries et le type le plus complet du genre. Il est à désirer qu'un plan plus exact, plus détaillé que celui que nous donnons, en soit minutieusement établi ; il permettrait de formuler d'une manière définitive les lois générales de l'architecture khmer.

Comme à Angcor Wat, la partie extérieure de l'édifice se compose d'une galerie rectangulaire présentant au dehors une double rangée de colonnes et servant de première enceinte au sanctuaire. Elle mesure environ 160 mètres sur 140. Deux autres galeries rectangulaires à murs pleins lui sont concentriques. Les parties nord et sud du rectangle le plus intérieur se prolongent jusqu'au côté est de la galerie extérieure, et forment les deux côtés d'une construction supplémentaire, analogue à celle qui, à Angcor Wat, relie le premier étage au second. Cette construction comprend quatre cours intérieures d'une grande beauté. Une double colonnade règne sur leurs quatre faces et repose sur un

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XIV, le plan de ce monument.

soubassement dont la corniche est elle-même supportée par de petites colonnes rondes. Des colonnes semblables soutiennent, à droite et à gauche de la construction, deux ponts qui en joignent les côtés extérieurs à deux beaux édicules, situés, comme ceux d'Angcor Wat, aux angles du premier rectangle.

Au centre de tout l'édifice s'élevait un grand sanctuaire, aujourd'hui complétement ruiné. Il devait être de très-fortes proportions, à en juger par ses débris, au milieu desquels on retrouve des blocs énormes. Ce sanctuaire était-il une tour, comme dans la plupart des autres édifices khmers ? L'absence complète de tours dans le reste du monument peut en faire douter. A aucune des entrées, à aucun des angles des diverses enceintes, on ne retrouve ce genre de construction, et ce fait doit être noté comme assez extraordinaire. Deux édicules, faisant face à l'ouest comme les précédents, mais de dimensions moindres, occupent les angles du rectangle intérieur.

Du côté sud, dans l'espace compris entre les deux premières enceintes, sont deux bâtiments rectangulaires à murs élevés. Le plus grand, celui de l'est, reproduit à peu près les dispositions de la construction supplémentaire de la face est ; dans l'autre, la colonnade transversale est supprimée, et il n'y a plus que deux cours intérieures au lieu de quatre. Toutes ces colonnades sont voûtées. Il est probable que ces deux bâtiments servaient à l'habitation des femmes. Ils sont isolés, et l'on n'y voit aucune statue, aucune trace d'une destination religieuse. Le jour ne s'y prend que par les cours, ou par de petites fenêtres hors de portée, pratiquées dans les murailles extérieures. Des compartiments y semblent ménagés pour la surveillance ; les colonnades se prêtent d'ailleurs aisément à toute espèce de division. En certains points, le sol a été relevé au pied des murs comme pour l'établissement d'une suite de lits. Enfin le beau choix des pierres et leur admirable poli à l'intérieur ne se retrouvent nulle part à un degré égal.

Sur les faces est, nord et sud, des galeries couvertes mettent en communication le rectangle le plus intérieur avec la galerie extérieure ; sur la face ouest, un pont à colonnes rondes est jeté entre celle-ci et le second rectangle. Les quatre entrées principales de la galerie extérieure sont précédées de belvéders, en forme de croix, supportés par des colonnes rondes de 0^{m},90 de hauteur. De ces belvéders partent de belles chaussées en pierre avec balustrades ; elles conduisent à une enceinte éloignée en terres levées, qui paraît avoir eu des murs de soutènement en pierre. Sur l'esplanade dallée qui termine là chaque chaussée, sont de nombreux débris que l'on peut attribuer à des portes monumentales ; au delà est un fossé que traversent des ponts massifs à très-petites ouvertures. Leurs corniches sont soutenues par de petites colonnes rondes. Quelques-uns de ces ponts sont en pierre de Bien-hoa, et leurs arches sont rectangulaires. Tous ont des balustrades en grès.

En dehors du fossé est une nouvelle enceinte en terres levées.

Au sud de la chaussée ouest sont les vestiges d'une tour sans importance.

En avant du belvéder de la face est, des deux côtés de la chaussée, sont des Sra à marches de pierre. Plus en dehors, sont des murs en pierre de Bien-hoa qui semblent déterminer des bassins plus petits. La forêt, très-épaisse en ce point, ne nous a permis qu'une étude incomplète des lieux.

Du côté nord, le lit d'un torrent sert de fossé. Le pont est détruit et le courant s'est établi au delà. Il y a là les vestiges de deux rangées parallèles de pierres. Il est probable que ce sont les restes des murs qu'on avait substitués à l'enceinte en terres levées pour laquelle on ne disposait pas, comme sur les autres faces, des déblais du fossé.

Méléa, disent les indigènes, était relié directement à Angcor par une chaussée rectiligne qui de là se prolongeait jusqu'à Preacan ; cette chaussée était exactement orientée est et ouest. La détermination de la position de Pnom Coulen contredit cette dernière assertion : Méléa est un peu dans le nord relativement à Angcor Thom.

Partout dans le voisinage de Méléa, le grès apparaît par blocs ou en bancs à la surface du sol. Le torrent met cette roche à nu sur tout son parcours. On se rappelle sans doute que nous ne sommes ici qu'à peu de distance des carrières. Mais en continuant à s'avancer dans l'est, le grès est bientôt remplacé par la pierre de Bien-hoa qui forme de tous côtés des couches énormes, de plusieurs lieues d'étendue.

Non loin de Méléa [1] est le petit sanctuaire de Top Chey, qui est en pleine forêt près d'un *trapeang* ou grande mare creusée, qui sert de lieu de halte. L'enceinte de Top Chey est en pierre de Bien-hoa, avec portes en grès. Celle de l'est a des proportions monumentales. Le sanctuaire est voûté ; il est en grès ainsi que les deux édicules qui lui font face.

Au bout de quelques heures de marche, on arrive au Stung Chacreng, rivière importante que l'on traverse sur un grand pont de 63 mètres de long et de 12 de large. Son aspect général est imposant. Il est construit en pierres de Bien-hoa de fortes dimensions ; la plupart ont 1m,50 de long, quelques-unes dépassent 2 mètres. Elles sont appareillées avec une judicieuse entente : celles qui forment et recouvrent les voûtes sont placées dans le sens de la longueur du pont ; celles qui supportent le tablier sont dans le sens perpendiculaire aux piles ; elles sont alternées. Il y a en tout quatorze arches de 1m,80 d'ouverture ; les piles ont 1m,60 de large ; la hauteur du tablier au-dessus du pied des piles est de 8 mètres. La base des piles repose directement sur le grès, qui en cet endroit forme le lit de la rivière, et cette base est élargie graduellement de manière à atteindre une dimension de 30 mètres dans le sens du courant. Les balustrades existent encore : elles sont en grès et présentent la forme habituelle de dragon à sept têtes. Sous les têtes, est sculpté en relief un personnage aux jambes croisées. A ses extrémités, le pont est défendu de chaque côté par des massifs de terre que soutiennent et parementent des marches en pierre. Ces massifs peuvent avoir 20 mètres de long et 15 de large, et on y compte une vingtaine de marches. La dernière vient aboutir un peu en arrière de la première arche. De l'entrée de l'arche de l'ouest à l'arche de l'autre extrémité, il y a 45 mètres, alors que la largeur moyenne de la rivière n'est que de 30 mètres ; nous avons indiqué déjà la raison d'être de cet élargissement. Insensiblement, la rive ouest de la rivière s'ensable ; les eaux se portent du côté opposé et l'on peut prédire à ce pont le destin de celui d'Angcor. En présence de ces effets produits par la violence et l'irrégularité des courants au moment des pluies, on comprend

[1] Voy. pour le reste de cet itinéraire, la carte itinéraire n° 3, Atlas, 1re partie, planche VI.

que les constructeurs khmers aient donné à leurs ponts une solidité qui de prime abord paraît exagérée. Le bruit que fait la rivière à cette époque de l'année en s'engouffrant sous les arches est tel que les éléphants refusent de passer. Ce pont est appelé par les indigènes Spean Tahon.

Sur cette même rivière et à une assez grande distance en aval, est, selon les indigènes, un autre pont semblable à celui-ci, mais peut-être moindre, que l'on appelle Spean Preapit.

Après avoir traversé le Stung Chacreng, on arrive au village de Kouao, qui est auprès d'une mare artificielle. Elle borde l'ancienne chaussée, qui, depuis Top Chey, ne s'écarte pas sensiblement de la route moderne. A l'ouest de la mare, est un petit sanctuaire. Au sud, dans la forêt, il y en a un autre plus considérable appelé Preasat Pram, « les cinq tours ». Son enceinte est en pierre de Bien-hoa; seuls, les dessus des portes sont en grès sculpté. Comme toujours, la porte de l'est est la plus importante; elle se reliait au sanctuaire, qui était en grès et avait des dimensions considérables, mais dont la partie centrale est écroulée. Les deux édicules qui l'accompagnent ont leurs soubassements et leurs voûtes en grès; le reste de la construction est en pierre de Bien-hoa. Toutes les pierres de cette dernière espèce sont d'un très-beau choix et leur union au grès produit un très-bon effet au point de vue de la couleur. En dehors de l'enceinte, on aperçoit les restes d'un soubassement à angles en grès. Le nom de ces ruines indique en effet qu'il devait y avoir d'autres édifices en ce lieu.

Preacan[1]. — Cette résidence est à une grande journée de marche, à l'est de Kouao. Avant d'y arriver, on croise l'ancienne chaussée en un point où se trouve un de ces petits ponts, destinés à faciliter la circulation des eaux et à donner issue aux courants accidentels qui se forment dans la saison des pluies; ce pont est établi et orné comme ceux des fossés; les ouvertures en sont rectangulaires. Un peu plus loin, sur les bords de la route, est une tour ruinée, précédée à l'est de quelques vestiges de construction. On pénètre dans Preacan par l'entrée est. On traverse le grand fossé qui en défend les abords, sur un pont monumental dont les faces latérales sont ornées de sculptures colossales représentant des oiseaux Krout. La balustrade en est supportée de distance en distance par des groupes de quatre personnages grimaçants. La porte présente trois ouvertures, couronnées chacune par une tour et précédées de péristyles à colonnes. Après l'avoir franchie, on suit une route pavée qui laisse, à droite, un édicule important, à gauche, la petite enceinte d'une pagode, et un peu plus loin de chaque côté, un Sra à marches de pierre. Un escalier conduit à une chaussée plus large qui présente de face deux grands lions de pierre, debout et en mouvement, les pattes en avant. Ce sont les meilleures sculptures de ce genre que contiennent toutes les ruines que nous avons visitées.

L'édifice est maintenant devant nous : il est à galeries, mais incomplet. La première enceinte est une galerie basse; aux angles, et des deux côtés de l'entrée, elle supporte des tourelles rondes; la porte elle-même n'a pas de tour, mais seulement des voûtes. La construction supplémentaire, que l'on trouve ordinairement sur la face est, n'est pas ici nettement déterminée : on trouve d'abord quatre édicules rangés sur la même ligne, puis

[1] Voy. Atlas, 1re partie, planche XIV, le plan de ce monument.

quatre bassins symétriquement placés par rapport à l'axe du monument; les deux derniers ont au centre deux gros piliers carrés; ils étaient peut-être couverts. Dans l'angle nord-est de cette première enceinte, sont quatre pyramides en pierre de Bien-hoa.

En arrière des Sra, est une grande porte monumentale isolée. Elle appartenait peut-être à une seconde enceinte aujourd'hui disparue. On retrouve en effet, vis-à-vis des portes nord et sud de la troisième enceinte, deux constructions qui n'ont aucun but possible si on ne les rattache à une enceinte intermédiaire. Celle-ci n'était formée peut-être que d'une simple muraille dont les traces semblent visibles. En dehors de cette porte monumentale et en avant de la face est de la galerie intérieure, sont deux nouveaux édicules faisant face à l'est.

La galerie intérieure ou troisième enceinte a quatre portes sommées de tours. Au centre est une tour plus grande et deux édicules qui communiquent avec la face est de la galerie.

Toutes ces tours sont semblables à celles d'Angcor Wat.

Le monument est en assez mauvais état, et l'on ne marche que sur des décombres. C'était une résidence d'une importance moindre que Méléa et fort inférieure au point de vue architectural. Les représentations sacrées y sont en grand nombre, tandis que nous ne nous souvenons pas d'en avoir rencontré une seule à Méléạ. Elles ont été rassemblées dans les édicules, et il y a parmi ces débris des morceaux d'une réelle valeur. On peut citer entre autres une statue colossale, dont la tête, parfaitement intacte, est d'une belle expression. Çà et là sont des pierres sculptées en forme de bornes dont la base est carrée, et dont la partie supérieure est à pans coupés. Leur destination était peut-être la même que celle des bornes du même genre, en pierre ou en bois, qui sont placées aujourd'hui aux quatre angles des pagodes cambodgiennes pour délimiter le terrain sacré.

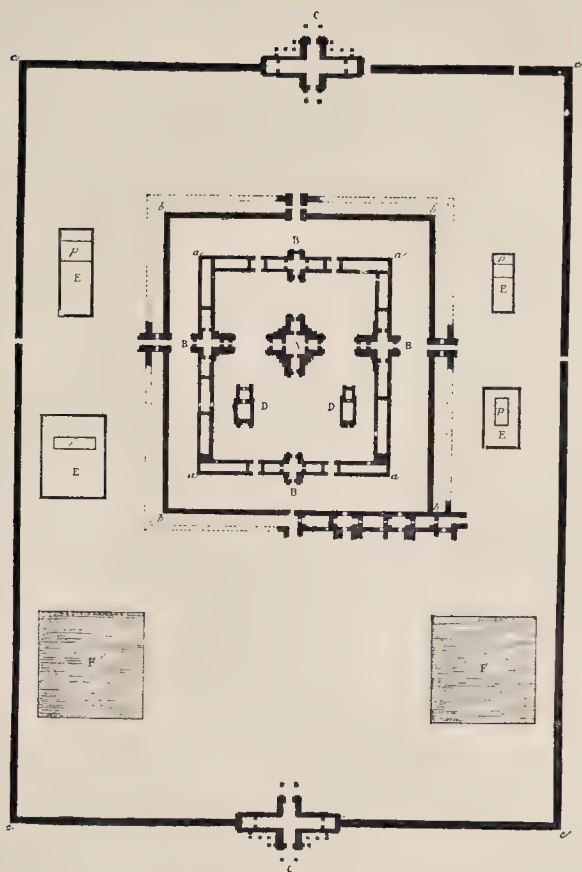
Nous ignorons de quelles carrières provient le grès employé à Preacan. Quant à la pierre de Bien-hoa, le sol trahit partout sa présence dans le voisinage.

En dehors de Preacan, à l'est, était creusé un grand bassin qui en occupait toute la façade, c'est-à-dire qui avait environ 400 mètres de large, et qui se prolongeait en longueur pendant un kilomètre au moins. A l'angle sud-est de ce bassin, on voit, à l'intérieur d'une petite enceinte, un monument d'une forme particulière ; c'est une pyramide tronquée quadrangulaire, revêtue extérieurement par des assises de pierre de Bien-hoa en retrait les unes sur les autres. Des escaliers sont pratiqués sur les milieux de chaque face. En haut de ces escaliers, de chaque côté de l'avant-dernière marche, sont des lions, et, tout à fait au sommet, sur le plateau supérieur, sont deux statues de personnages petits et trapus, qui s'appuient sur un bâton et qui représentent peut-être des Neac Ta. A chacun des angles du plateau supérieur sont des éléphants en grès d'un mètre de haut, d'une bonne facture. Au centre est un trou carré de $1^{m},50$ environ, parementé en grès. La base de cette pyramide a environ 20 mètres de côté, le plateau supérieur a moins de 10 mètres.

Il y a quelques autres ruines peu importantes dans le voisinage de Preacan ; mais on peut considérer cette résidence comme la limite des vestiges khmers que l'on peut espérer retrouver dans la direction de l'est. Au delà on arrive dans le pays des Kouys, dont le premier village est à cinq lieues.



ANGCOR WAT : TOUR D'ANGLE DU SECOND ÉTAGE.



PLAN DE LA PAGODE DE PNOM BACHEY.

(Échelle de 0m,001 par mètre.)

A. Sanctuaire.
B. Portes de la galerie intérieure *aaaa*.
bbbb Galerie extérieure.
C. Portes E. et O. de la 2e enceinte *cccc*.
D. Édicules.
E. Pagodes; *p*, piédestaux des statues.
F. Bassins.

Dans le nord et à deux journées de marche de Preacan, toujours sur le territoire cambodgien, sont les ruines d'une autre résidence appelée Caker; les indigènes affirment qu'elle est entièrement détruite et qu'elle n'offre aucun intérêt après celles qui précèdent. Compong Thom, chef-lieu de la grande province de Compong Soai, est à trois journées de marche dans le Sud.

Nous allons compléter cette énumération des monuments khmers que nous connaissons par la description de l'important groupe de ruines de Pnom Bachey. En y joignant les ruines de Banon, Wat Ek et Baset, situées dans la province de Battambang et qui, ont été déjà décrites par Mouhot et par le Dr Bastian, et quelques autres monuments disséminés dans l'intérieur du Laos, dont il sera parlé plus tard dans le cours de cet ouvrage, le lecteur aura la liste des principales constructions qui témoignent encore aujourd'hui des splendeurs de cette civilisation détruite.

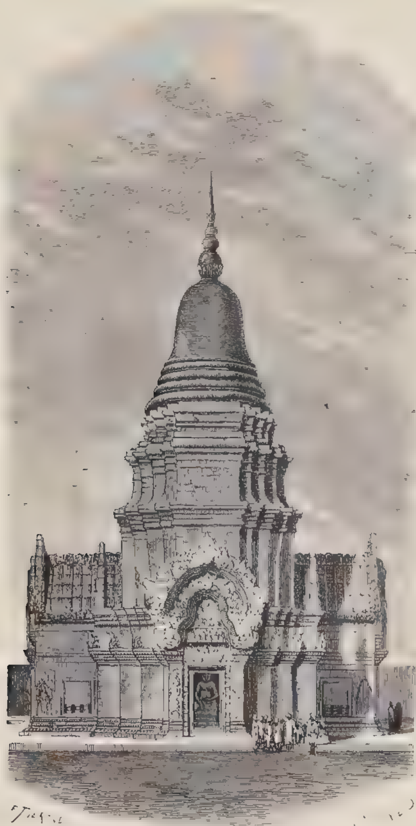
§ 8. — *Pnom Bachey.*

Pnom Bachey est une ondulation de terrain, située sur la rive droite du grand fleuve à quarante-cinq milles en amont de Pnom Penh; elle aboutit à la pointe de Compong Thma « rivage des pierres, » non loin du groupe d'îles que commande Co Sutin[1]. Les ruines que nous allons décrire sont à 4 ou 5 kilomètres du fleuve. Elles appartiennent à un monument à galeries, inférieur comme matériaux et comme style aux précédents, mais de dimensions encore imposantes. A l'exception du sanctuaire et de la porte monumentale qui sont en grès, il est entièrement construit en pierre de Bien-hoa. Les règles que comporte ce genre d'édifice ne sont plus observées. Les galeries à colonnes disparaissent et sont remplacées par d'étroits couloirs : au lieu de trois galeries concentriques, il n'y en a plus que deux, tellement rapprochées qu'elles semblent n'en former qu'une seule.

Une enceinte extérieure, qui a 400 mètres de l'est à l'ouest et 200 mètres du nord au sud, enveloppe tout l'édifice ; elle se compose d'un simple mur de trois mètres de hauteur sur $0^m,60$ d'épaisseur qui repose sur deux forts soubassements; un cordon dentelé lui sert de chaperon. En avant de chacune des portes de cette enceinte étaient deux tours carrées. Si l'on suit l'étroite chaussée qui de la porte est se dirige vers le sanctuaire, on laisse à droite et à gauche des vestiges de constructions peu importantes, et l'on arrive à une porte en grès, à ouverture unique, qui s'ouvre au milieu d'une seconde enceinte. (*Voy. le plan ci-contre, p.* 89. La première enceinte n'y figure pas.) Une petite colonnade et un péristyle en décorent la façade et elle est précédée d'une terrasse ornée de lions accroupis, à longue crinière. Sur la chaussée même, sont deux statues de l'oiseau Krout. Une porte semblable existe sur la face opposée ; les faces nord et sud n'ont que des poternes. L'enceinte elle-même est formée par un simple mur un peu plus élevé que le précédent. L'espace qui sépare cette seconde enceinte de la galerie extérieure du monument comprend, sur le côté est, deux bassins à revêtement de pierre, qui aujourd'hui encore alimentent d'eau les populations voisines pendant la saison sèche; sur chacun des côtés

[1] Voy. la carte générale de l'Indo-Chine, Atlas, 1re partie, planche II.

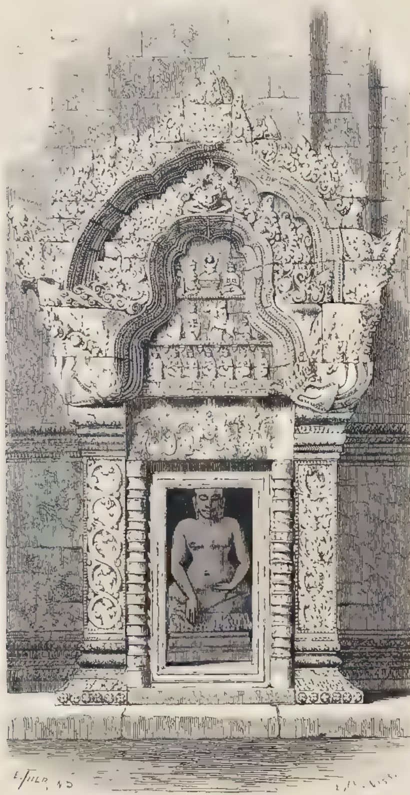
nord et sud, sont deux petites pagodes renfermant des statues de Bouddha dans diverses positions. La galerie extérieure était un couloir voûté à fenêtres et à compartiments. Elle est presque entièrement détruite sur les faces ouest, nord et sud, et les pierres en ont été enlevées pour d'autres constructions. A une distance de 7 mètres à peine, s'élève la galerie



PNOM BACHEY : UNE DES FACES DU SANCTUAIRE.

intérieure : elle prend jour par des fenêtres intérieures peu élevées au-dessus du sol ; sur ses quatre faces s'ouvrent des portes en grès, surmontées de tours. Les tours ont quatre étages, les trois premiers sont à quatre faces, le quatrième est arrondi et se termine en forme de corbeille ou de fleur qui s'épanouit. Au centre de ce dernier rectangle, s'élève le sanctuaire, haute tour à base carrée, dont chaque face est précédée d'un avant-corps, orné extérieurement de deux colonnettes octogones à moulures et à pilas-

tres sculptés, et surmonté d'un tympan qui en masque la voûte. Sur chaque tympan est sculptée une scène de la vie de Bouddha : à l'ouest, on a représenté la cour du roi son père ; au sud, il se décide à embrasser la vie monastique et se coupe les cheveux avec son glaive ; son serviteur prépare son cheval pour la fuite ; au nord, on le voit s'éloignant



PNOM BACHEY : DÉTAIL D'UNE PORTE DU SANCTUAIRE.

de la ville royale, que les Cambodgiens appellent Cobellephos (Kapilavastou). Enfin sur la face est, est son apothéose. Les mauvais génies sont vaincus et les flèches qu'ils lancent contre lui se transforment en oiseaux.

L'architecture de la tour centrale diffère tellement de celle des autres tours, la couleur des pierres en est si différente, son état de conservation est si grand qu'il semble qu'elle ne soit qu'une reconstruction relativement récente de la tour primitive ; on ne voit aucune sculpture à la surface alors que tout le reste du monument en est cou-

vert[1]. L'intime analogie de forme et de structure que présente cette tour avec les pyramides modernes du Cambodge, notamment avec celle de Pnom Penh fournit un argument de plus en faveur de cette hypothèse.

Les murs du sanctuaire sont ornés de fausses fenêtres différentes de celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent; elles n'ont que trois barreaux sculptés qui s'arrêtent à un petit appui tracé à la partie inférieure. Entre deux fausses fenêtres consécutives, sont des niches terminées par un arc ogival à trois lobes; elles renferment des statues de femmes en-demi relief, nues jusqu'à la ceinture, la tête chargée d'une riche coiffure et tenant à la main une fleur de nénuphar. Tout le reste du mur est couvert d'arabesques et de rosaces, sculptées à une très-faible profondeur.

Au sud du sanctuaire est une pierre qui porte une inscription. Le chef des bonzes du Cambodge, à qui elle a été présentée, a déclaré qu'elle est en partie écrite en vieux caractères cambodgiens, et il en a pu comprendre le sens général qui est à peu près le suivant.

Sur le petit côté de la pierre, on lit d'abord : « L'an de l'ère sacrée 1488, année « Khal [2], le soir du jeudi 14 du mois Asat [3], l'Oknha [4] *Jos Srey Soconbat* a enterré ces « reliques sacrées au milieu du sanctuaire élevé qui est dans la forêt de Pnom Bachey. « Mon nom est *Maha Neac-Casen Bapit* [5]. »

[1] Des moulages en soufre, représentant quelques-unes de ces sculptures, sont à l'exposition permanente des colonies.

[2] Les Cambodgiens, comme tous les peuples qui ont puisé en Chine les éléments de leur calendrier, se servent pour supputer le temps d'un cycle duodénaire dont chaque année porte le nom d'un animal. Voici ces noms dans l'ordre où ils se succèdent : *chhlou*, bœuf; *khal*, tigre; *thâs*, lièvre; *rong*, dragon; *mosanh*, serpent; *momi*, cheval; *mome*, chèvre; *voc*, singe; *roca*, coq; *cha*, chien; *cor*, porc; *chut*, rat. Ces mots ne sont point les termes employés dans le langage usuel pour désigner ces animaux. L'ère de Bouddha, qui est employée ici, ferait remonter à 945 A. D. la construction de Pnom Bachey. Quoique le mode d'intercalation employé aujourd'hui par les Cambodgiens ne soit pas le même que celui des Chinois, les relations incessantes des deux pays ont toujours fait régler à des intervalles très-courts le calendrier de l'un sur celui de l'autre. Dans les chroniques cambodgiennes, le même nom d'animal revient très-régulièrement à chaque période de douze années solaires, et l'on en peut conclure qu'au moins depuis 1346 A. D., date à laquelle commencent ces chroniques, l'année solaire est l'unité de temps cambodgienne. Dans cette hypothèse, l'année 1866 ayant été une année *khal*, le nom de l'année 945 aurait dû être *mosanh*, ou au plus *rong*. Il faut donc conclure de ce défaut de coïncidence, ou que l'année solaire n'a pas été employée d'une façon continue par les Cambodgiens de 945 à 1346, ou qu'il y a erreur dans l'indication de l'ère employée. L'année 1566, qui correspond à 1488 de l'ère de Salivahana, seule usitée dans les chroniques cambodgiennes, a porté le nom de *khal*. A cette époque le Cambodge jouissait d'une prospérité et d'une tranquillité momentanées qui ont pu permettre, non l'édification de Pnom Bachey dont l'origine est certainement plus ancienne, mais une restauration de ce monument. La facilité avec laquelle l'inscription rapportée ci-dessus est lue aujourd'hui par les prêtres cambodgiens prouve qu'elle est écrite dans un langage moins ancien que celui des vieilles inscriptions d'Angcor et de Leley. J'ai demandé à M. Janneau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, qui s'occupe en ce moment sur les lieux mêmes de recherches épigraphiques, de m'envoyer une empreinte de cette inscription ; l'étude des caractères qui la composent pourrait amener à fixer sûrement son âge, et aider à déchiffrer les inscriptions plus anciennes. Je ne sais si cette empreinte m'arrivera à temps pour que je puisse la donner dans le présent ouvrage.

[3] Le quatrième mois de l'année cambodgienne : il répond environ à mai-juin.

[4] Titre commun à la grande majorité des fonctionnaires cambodgiens.

[5] Ces mots sont très-probablement le titre de l'abbé de Pnom Bachey, et si leur transcription en caractères latins est exacte, on peut y retrouver le nom de Nagasena, qui se rencontre très-souvent avec celui de Buddhaghosa, dans les titres pris en Indo-Chine par les chefs des principaux couvents.

Le reste de l'inscription est une invocation dont voici le résumé : « Moi *Srey Soconbat* « et ma femme, nous avons le cœur religieux, et tant que nous devrons rester en ce monde « pour l'achèvement de nos fautes, nous demandons que notre affection dure toujours, « que nos richesses soient bien employées, que nous suivions les préceptes de la loi, que « nous songions toujours au beau royaume du repos. Et lorsque Prea Seyor arrivera et « avec lui le feu général et la fin du monde, nous demandons à quitter tous deux cette « terre pour le ciel, et à voir notre nom toujours glorifié. »

D'après les usages cambodgiens, cette pierre est commémorative de la consécration de la pagode. C'est l'Oknha *Jos* qui l'a fait élever, et le prêtre Maha Neac-Casen Bapit qui a rédigé l'inscription.

Ce monument était-il isolé? Les habitants qui l'appellent Prea-chey Prea-a ne signalent aucun vestige d'habitations anciennes ou d'édifices dans le voisinage. Ils se servent cependant quelquefois du mot Angcor pour désigner ce lieu. Cette dernière appellation semble indiquer qu'il y avait là une résidence royale. Angcor n'est point un nom propre de ville. Ce mot est identique à Nocor (Nagara), qui signifie en cambodgien « pays de roi, ville royale ». Un grand nombre de lieux ont conservé cette désignation : Angcor Thom, Angcor Borey, Angcor Reach (Korat). Le véritable nom propre d'Angcor la Grande est Enthapat. Il y a à 25 milles au-dessus de Chaudoc un Angcor qui a été résidence royale. Pnom Bachey a donc pu être une résidence de ce genre, et quelques mandarins instruits affirment en effet qu'il existe une tradition d'après laquelle il y aurait eu là jadis la demeure d'un prince rebelle, séparé de sa famille qui dominait à Angcor la Grande [1].

Après avoir parcouru cette longue série de ruines, on reste frappé de n'avoir constaté nulle part dans ce pays où la civilisation s'était élevée si haut, et où devaient se grouper des populations nombreuses, des traces un peu importantes de l'habitation des hommes. On ne trouve pas un pan de mur, pas un morceau de brique qui ne semble se rattacher à quelque grand édifice religieux ou royal. Il faut donc admettre que, comme de nos jours, les maisons du peuple étaient construites en bois ou en bambou et recouvertes en paille.

Les rois eux-mêmes n'avaient-ils point des demeures semblables ? Quelle était la destination réelle des grandes constructions comme Ta Prohm ou Preacan? Il nous paraît qu'elle était avant tout religieuse [2]. Ces monuments portent l'empreinte d'une époque de foi ardente; ils en sont les produits vivaces et spontanés. Toujours, au centre ou au sommet de

[1] Sans remonter aussi haut, on verra dans le chapitre suivant qu'au commencement du dix-septième siècle il y avait à Pnom Bachey une résidence royale. Consultez la traduction annotée que j'ai donnée du récit du voyage de Wusthof au Laos, dans le *Bulletin de la Société de géographie,* oct. 1871, p. 252, texte et note 3.

[2] Je conserve ici l'appréciation du commandant de Lagrée ; mais il semble résulter des traditions et de quelques témoignages écrits des Cambodgiens eux-mêmes, que la plupart des grands monuments qui viennent d'être décrits ont dû être à l'origine des résidences royales, et que leur consécration au culte bouddique n'a eu lieu que plus tard. (Voy. ci-après, p. 126.)

chacun d'eux, est un sanctuaire, cœur et tête de l'édifice vers lequel tout converge ou tout monte. Partout des statues en pierre ou en métal représentant de mystiques personnages. Nulle part, l'architecture ne se plie dans son exigeante symétrie aux convenances d'habitants quels qu'ils soient, rois ou moines : pas de salles vastes, pas de larges colonnades pour les assemblées; quelquefois même les tours et les galeries ne reçoivent aucun jour. A l'absence de salle, on ne saurait objecter l'ignorance de l'art des voûtes : même avec le procédé de l'encorbellement, les Khmers auraient pu obtenir des ouvertures plus grandes et ils ne pouvaient ignorer la construction d'un plafond de pierre soutenu par des colonnes. D'ailleurs, quand des constructeurs, des artistes d'un génie aussi élevé, approvisionnés de magnifiques matériaux, disposant de nombreux ouvriers, agissent comme ceux dont nous venons de faire connaître les œuvres, on ne doit point, croyons-nous, supposer l'impuissance : ils obéissaient sans doute à des lois plus fortes que celles de leur art, aux rites de leur pays, aux canons hiératiques de leur religion.

Mais le but principal atteint, on a pu affecter secondairement les édifices aux usages des prêtres ou des rois. Leur autorité et leur prestige ne pouvaient qu'en être rehaussés, et leur présence, loin de nuire à la sainteté du lieu, ne faisait que la consacrer plus entière, comme un éclatant témoignage de vénération. Le monument se complétait alors sans doute par des constructions accessoires en bois, aujourd'hui disparues. Les larges cours comprises entre les diverses enceintes fournissaient toute la place nécessaire, et les colonnades, les galeries pouvaient elles-mêmes se transformer facilement, à l'aide de nattes ou de tentes, en abris pour les pèlerins, les gens de service ou les hommes de garde.

On ne nous taxera pas sans doute de témérité, si nous affirmons, à la fin de cette étude, que l'architecture khmer est une des plus originales et des plus puissantes qui existent.

L'harmonie de l'ensemble, l'élégance de l'ornementation, la distribution si claire des parties fait involontairement songer à la classique architecture grecque. Il n'y a qu'un seul ordre, il est vrai ; les colonnes sont remplacées presque partout par des piliers; mais les proportions des entre-colonnements, la décoration pure et riche des chapiteaux et des bases, la délicatesse de certaines arabesques qui couvrent les pilastres et les murs sont inspirées par le goût le plus parfait. Les monuments sont immenses, mais l'on n'y sent pas l'effort. Point de ces énormes entassements de l'architecture égyptienne, de ces monolithes gigantesques qui ne produisent que l'étonnement, et qui n'ont demandé que des bras. La force ici se dissimule sous la grâce et, malgré les dimensions des édifices, l'idée de grandeur n'éveille plus celle de lassitude. On ne trouve même pas ces accouplements de pierres, cette solidité exagérée qui caractérisent l'architecture romaine.

Si, de ces péristyles grands et nobles, de ces galeries simples et imposantes qui circulent autour des monuments, on élève les yeux vers les voûtes ogivales qui les recouvrent, vers ces immenses tours étagées qui surmontent les portes et les sanctuaires ; si, après avoir admiré les rosaces, les oves, les entrelacements réguliers de tiges, de feuilles et de fleurs, on porte les regards sur la foule grimaçante des monstres de la mythologie hindoue, sur ces nombreuses représentations d'anges et de saints en prières, sur ces interminables

corniches ou découpures des parties hautes, fouillées partout en haut relief, on se sent transporté aussitôt dans notre moyen âge occidental. On en reconnaît les dragons à la gueule béante, aux griffes longues et pointues, aux contours diaboliques, et la candeur des figures pieusement agenouillées dans nos vieilles cathédrales retrouve dans les œuvres khmers la même expression naïve. Cette double inspiration qui rattache l'art cambodgien à l'architecture grecque et à l'architecture gothique, quoique impuissante à lui faire égaler l'une ou l'autre, doit peut-être faire ranger ses productions immédiatement après les plus grandes œuvres de l'Occident.



WAT PHOU : ENTABLEMENT SCULPTÉ.

V

ESSAI HISTORIQUE SUR LE CAMBODGE.

Si, au point de vue géographique, l'Indo-Chine a été l'une des régions les plus tardivement connues de l'Asie, si la première carte qui donne une représentation à peu près exacte de sa configuration intérieure est celle qui paraît avec le présent ouvrage, au point de vue historique, il n'existe encore nulle part un ensemble de données concordantes et complètes qui permettent de reconstituer son passé. Ce passé est-il donc dénué de tout intérêt et faut-il admettre sans restriction le jugement qu'en portait, il y a dix ans, M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui affirmait « qu'à l'exception peut-être du Birman, les autres pays de l'Inde transgangétique, Tonquin, Cochinchine, Cambodge, Laos, Pegu, Arakan, méritent à peine les regards de l'histoire [1] ? » Assurément non.

Les deux premières civilisations du monde, dans l'ordre chronologique, la civilisation chinoise et la civilisation hindoue, se sont rencontrées de bonne heure dans la péninsule qui a retenu leurs noms. Jadis au Cambodge florissait un empire dont la puissance s'affirme encore de nos jours par d'admirables vestiges. Le Tong-king a formé un royaume dont les annales chinoises mentionnent l'existence dès le vingt-troisième siècle avant notre ère, dont la littérature nationale contient les données historiques sérieuses que l'on essaierait en vain de trouver dans les volumineux poëmes de l'Inde. Mieux qu'en aucun autre point du globe, le philosophe peut étudier sur tout ce vaste territoire le problème si

[1] *Journal des Savants*, août 1861, p. 458.

souvent agité de l'origine des races humaines et de leurs traditions diverses ou communes, les résultats complexes de leurs alliances et de leurs luttes. J'espère donc que les quelques faits et les quelques documents nouveaux que j'ai réunis sur le royaume de Khmer pourront offrir quelque intérêt. Ce sont les matériaux d'une histoire, ce n'est pas cette histoire elle-même que j'ai essayé de donner ici. Il ne sera possible de l'écrire que lorsqu'on aura traduit un plus grand nombre de documents indigènes, non-seulement au Cambodge, mais encore au Laos et au Tong-king, et surtout quand l'épigraphie des monuments khmers aura livré tous ses secrets.

§ 1. — *Traditions indigènes.*

Si les traditions, la langue, l'écriture des Cambodgiens actuels révèlent entre eux et les constructeurs d'Angcor les plus étroites affinités, d'autres indices semblent prouver qu'ils diffèrent profondément de ceux dont ils sont les descendants historiques, soit qu'il y ait eu retour à une race primitive, momentanément modifiée par des infusions de sang étranger, soit qu'un élément conquérant ait disparu, après avoir apporté aux indigènes une civilisation qui a péri entre leurs mains, soit enfin que de nombreuses et successives alliances aient fait dégénérer, intellectuellement au moins, la race puissante des Khmers.

Les premières mentions que l'on trouve du Cambodge dans les historiens européens semblent y distinguer deux races principales ; Barros, le plus ancien et le plus consciencieux des écrivains portugais, distingue les Khomen des Cambodgiens et, en énumérant les royaumes à l'est de Siam, cite ceux de Camboja et de Como. Kaomen et Khom sont les noms sous lesquels les Annamites et les Siamois désignent les Cambodgiens et qui est évidemment dérivé de Khmer, nom que ceux-ci se donnent à eux-mêmes. Quelques auteurs ont assimilé les Khomen aux sauvages Gueos dont parle l'historien portugais. Un demi-siècle après lui, Christoval de Jaque décrit les Cambodgiens comme un peuple de couleur foncée, mais les femmes nobles sont *blanches* et belles [1]. Aujourd'hui encore il existe, en outre des Cambodgiens proprement dits, un grand nombre de tribus sauvages habitant le territoire de l'ancien empire khmer et qui ont joué certainement un rôle important dans son histoire. Parmi ces tribus, il en est une, celle des Kouys, que les Cambodgiens appellent les *Khmer dom*, c'est-à-dire les anciens Khmers [2].

On connaît la tradition rapportée pour la première fois par Diogo de Couto, et d'après laquelle tout le Sud de la péninsule indo-chinoise, Pegou, Tenasserim, Cam-

[1] Cette indication d'individus de race blanche égarés au milieu des populations du Sud de l'Indo-Chine, est répétée dans un grand nombre de récits. La plus curieuse et la plus ancienne, qui est, je crois, inédite, est celle que l'on trouve dans les historiens des Thang ; ils mentionnent l'envoi à l'empereur Tai-thsoung par le roi du Fou-nan, de deux hommes blancs qui avaient été pris dans l'ouest du royaume au milieu de montagnes élevées (*Pien y tien*, k. 97, f°s 17-18).

[2] Les Siamois, à qui sont soumis aujourd'hui une partie des Kouys du Cambodge, ne les considèrent pas non plus comme des sauvages, et j'ai trouvé un Kouy installé comme gouverneur à Sankea, chef-lieu de l'une des provinces cambodgiennes passées aujourd'hui sous la domination de Siam.

bodge, Siam, n'aurait été habité à l'origine que par des sauvages sans religion, sans lois et sans agriculture. Ces peuples ignorants et vivant comme les bêtes des forêts virent un jour sortir des rayons du soleil levant un homme admirablement beau et dont l'aspect commandait le respect et l'obéissance. Ils lui demandèrent humblement ce qu'il voulait. Il répondit en langue tenasserim qu'il était fils du soleil et de la terre et qu'il venait pour régner au milieu d'eux. On se prosterna devant lui; il poliça ses nouveaux sujets et leur apprit à construire des villes. Ce roi régna longtemps et à sa mort divisa son empire entre ses nombreux enfants. Ceux-ci portèrent tous le nom de Suriavas ou « descendants du soleil », et l'un d'eux aurait régné à Ceylan. Telle est sans doute la consécration légendaire de l'invasion hindoue qui apporta aux populations de l'Indo-Chine le culte et la civilisation de l'Inde.

La tradition locale a conservé au Cambodge le souvenir d'une émigration indienne : à ce moment, le pays s'appelait Couc Thloc, quelques-uns ajoutent que ce nom désignait plus spécialement Pnom Penh et que la mer venait alors jusqu'à ce dernier point. Les émigrants s'appelaient *Chhvea pream ;* ils étaient noirs, portaient les cheveux longs et venaient de Purean nosey (Banarasi ou Bénarès), pays voisin de Cobel lephos où naquit Sammonocodom. Ce fait aurait eu lieu 289 ans après la mort de ce saint, c'est-à-dire en 254 avant notre ère, si l'on adopte avec les Singalais 543 pour l'origine de l'ère bouddhique, ou en 188, si l'on prend, avec le savant professeur Muller, 477 pour date probable de la mort de Çakya Mouni.

Tous les récits indigènes sont loin d'être aussi simples que celui-ci et de s'accorder sur la nature, les circonstances et la date de la fondation du royaume cambodgien. Il est utile de les résumer ici pour y retrouver quelques notions sur les premiers habitants du sol et sur les différentes phases religieuses qu'a traversées cette civilisation singulière.

A l'origine, les eaux couvraient entièrement la terre du Cambodge, à l'exception d'une seule île appelée Couc Thloc, qui s'était élevée graduellement au-dessus des eaux. Le roi des serpents, Phnhéa Nakh, venait quelquefois s'y étendre au soleil; sa fille Nang Nakh aimait aussi à s'y promener dans la solitude. Prea En (Indra) la vit, fut séduit par sa beauté, et le fruit de leurs communs amours fut un bel enfant nommé Prea Ket Melea. Indra voulut l'emmener avec lui dans sa céleste demeure, mais les autres dieux s'y opposèrent. Indra renvoya son fils au Cambodge en lui adjoignant 7 prêtres, 7 nobles et 7 brahmanes, et Prea Pus Nuca (Visvacarma) bâtit pour lui la cité d'Enthapatabouri [1]. Le roi Pathummasurivong ou Prea Thomea Sorivong, petit-fils d'Indra et de Nang Nakh (Padma Sourya Vansi, « né du lotus et du soleil ») monta sur le trône vers l'an 1000 de l'ère de Bouddha :

[1] Indraprastha « plaine d'Indra », nom de Delhy, qui a été, comme beaucoup d'autres, transporté de bonne heure à l'est du Gange. Ptolémée (liv. VII, chap. II), place entre les monts Bepyrrhus et Dabussæ, une peuplade qu'il nomme Indaprathæ. M. Vivien de Saint-Martin (*Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde*, p. 345), estime que ce nom désigne un établissement brahmanique, qu'il place dans la vallée de l'Assam. La géographie de Ptolémée, à l'est du Gange, paraît encore trop incertaine, malgré les progrès que lui ont fait faire les recherches du savant géographe, pour qu'on ne puisse pas se demander si les Indaprathæ de Ptolémée ne désignent pas le Cambodge.

sous ce roi, les habitants des montagnes descendirent habiter la nouvelle ville, et la terre se sécha peu à peu [1].

Une autre légende s'écarte moins de la première : Nos ancêtres, disent les Cambodgiens, viennent d'un pays nommé Muong Rom ou Romavisei, situé non loin de Taxila. Jadis régnait sur cette contrée un roi grand et sage; devant les plaintes unanimes portées par le peuple contre son fils, qui était Obbarach (second roi), il l'envoya en exil comme un criminel. Prea Thong, les cheveux coupés, un collier de bois sur les épaules, un bâillon dans la bouche, fut abandonné sur un radeau aux hasards de l'Océan. La frêle embarcation, poussée par les vents et les vagues, fut jetée sur une île, située près de la ville actuelle de Siemréap, où croissait l'arbre Thloc. Le prince saisit une de ses branches; mais, aussitôt enlevé jusqu'au sommet de l'arbre, qui se mit à grandir rapidement, il se hâta de descendre et s'engagea résolûment dans une cavité intérieure du tronc de l'arbre qui aboutissait au royaume des Serpents. Nang Nakh suivait chaque jour ce chemin pour aller se baigner. Prea Thong la rencontra, réussit à lui plaire, et Phnhéa Nakh, trouvant en lui un gendre à sa convenance, le fit couronner comme son successeur.

Prea Thong ne tarda pas, malgré toutes les richesses dont il jouissait, à soupirer ardemment après son retour sur la terre. Son beau-père, condescendant à ses désirs, bâtit pour lui Angcor Tom, qui fut appelée *Kampouchea* ou « née des eaux ». Mais le peuple se plaignit bientôt des visites fréquentes que le roi des Serpents faisait à sa fille et à son gendre. Prea Thong, pour y mettre fin, plaça aux portes de la ville la quadruple tête de Brahma, et Phnhea Nakh, à la vue de cette image redoutée, s'enfuit à la hâte dans sa demeure souterraine, que désormais il n'osa plus quitter. Le sdach Comlong, « roi lépreux », qui succéda à son père Prea Thong, voulut que ce qui avait été pour celui-ci un signe d'infamie, devînt pour son peuple un signe d'honneur, et c'est depuis cette époque que les Khmers portent les cheveux coupés court, les oreilles percées, et ont à la bouche un petit morceau de bois dont ils se servent pour se nettoyer les dents.

Dans une autre légende, Prea Thong serait le fils d'un roi de Birmanie. Chassé par son père, il aurait gagné par terre le Cambodge, qu'il aurait trouvé aux mains des Tsiams dont le roi résidait à Barai. Il les soumit et bâtit la ville d'Angcor. Ailleurs, Prea bat Sang

[1] Le Dr Bastian rapporte, d'après les chroniques siamoises d'Enthapatabouri, une autre version de cette légende, que je vais résumer en conservant l'orthographe siamoise des noms propres : La reine de Khomeratthani mit au monde Ketumala d'une façon miraculeuse qui fit soupçonner sa vertu. Elle fut chassée de la cour avec son enfant. Indra les abrita tous deux dans une caverne au pays du Khok-Thalok, bâtit pour l'enfant une ville splendide, puis, sous la forme d'un éléphant blanc, attira le peuple de Khomerat à la nouvelle cité, qui prit le nom d'Inthapat-maha-nakhon. Le roi Ketumala n'ayant pas d'héritier, Indra lui en envoya un de sa descendance, que Ketumala trouva dans le calice d'une fleur de lotus, et qu'il adopta sous le nom de Pathumma-surivong. C'est ce dernier prince qui épousa Nang Nakh, et qui, avec l'aide de son beau-père, Phaya Nakh, construisit une nouvelle ville, Nakhon-tom. A la mort de Ketumala, Pathumma donna la ville d'Inthapat à Buddhaghosa pour en faire un monastère, et elle prit le nom de Phra Nakhon Vat. Tous les royaumes voisins envoyèrent un tribut au roi de Nakhon-tom ; la ville de Sukothay envoya de l'eau, celle de Taleing des étoffes de soie, celle de Lavo du poisson séché, etc. (*Die Vœlker des œstlichen Asien*, t. I, p. 438-439.)

J'ignore sur quelle autorité ou quelle tradition s'appuie Gutzlaff quand il dit (*J. R. G. S.*, t. XIX, p. 106) que la fondation du royaume de Cambodge coïncide avec l'introduction du bouddhisme et remonte au IIe siècle de notre ère. Nous verrons que l'origine de ce royaume est beaucoup plus ancienne.

Cachac, fils du roi Prea bat Kuvero, quitte le royaume de Khoverat ou de Khomerat[1], situé sur les frontières de la Chine et dont les habitants s'habillent avec la feuille du lotus, et conduit les Khmers vers le sud jusqu'au pays habité par les Xong et les Samre. Il subjugue ces montagnards, s'allie avec eux et bâtit la ville de Kam ou d'Enthapat. Le pays s'appela Kampouchea, «race de Kam» (*Puoch*, race, *chea*, être). Le sdach Comlong, successeur de Sang Cachac, fut affligé de la lèpre que lui communiqua l'haleine empoisonnée du roi des Serpents, furieux de la destruction de son culte, et il mourut de cette maladie, pour n'avoir pas su accomplir les rites magiques nécessaires.

Enfin, les émigrants sont conduits quelquefois aussi par le fils du roi d'Enthapat, à qui son père ordonne de chercher de nouvelles contrées et qui vient épouser Nang Nakh dans le pays de Couc Thloc où il bâtit la ville d'Enthapatabouri.

Les populations chams ou tsiams, en possession du sol avant l'arrivée des Khmers, ne cédèrent la souveraineté aux nouveaux arrivants que devant la découverte, à l'endroit désigné à l'avance par Sang Cachac, d'un parasol d'or, indice de la légitimité de son droit.

Ces légendes, qui semblent se contredire et s'exclure, réunissent souvent dans le même récit des événements fort éloignés les uns des autres et enveloppent des mêmes circonstances merveilleuses la venue de la plupart des grands princes cambodgiens. Si, dégageant les souvenirs locaux de toute fable, on essaye de les classer chronologiquement, on arrive au résultat suivant :

D'après les principaux bonzes du royaume, l'ère + 78, usitée au Cambodge, serait la date de l'introduction du bouddhisme sous un très-grand roi nommé Thomea Socrach (Dharma Açoka), qui régna cent ans. Longtemps après lui, l'an 950 de Bouddha, serait venu Prea Ket Melea, qui bâtit Angcor Wat, et à qui succédèrent vers l'an 1000 son fils Prea Chum Sorivong et son petit-fils Prea Thomea Sorivong. Puis vinrent Sang Cachac et le sdach Comlong, dont quelques-uns font un même personnage. Deux rois auraient succédé à celui-ci; après eux, serait venu Phnhea Krec qui, lorsqu'il eut été couronné, prit le nom de Sin Thop Amarin. Son fils lui succéda, et là se perd la tradition.

Les seuls ouvrages historiques que l'on trouve de nos jours entre les mains des Cambodgiens et auxquels on puisse ajouter une créance sérieuse, ne remontent qu'en 1346 de notre ère, et ne racontent que la décadence de leur empire et de leur civilisation. Il convient donc de rechercher maintenant si les histoires des pays voisins ne nous permettent pas de combler les lacunes des souvenirs indigènes et de fixer les débuts dans l'histoire du peuple cambodgien.

§ 2. — *Sources chinoises*[2].

On a pu entrevoir, par les quelques citations déjà faites des traductions d'A. Rémusat,

[1] Je pense qu'il faut voir dans le royaume de Khomerat la ville de Xieng Tong, chef-lieu d'une principauté laotienne située entre la Salouen et le Cambodge, par 21° de latitude nord et dont le nom pali est Khemarata. C'est la ville de Kemalatain des anciens géographes.

[2] Toutes les citations directes d'ouvrages chinois que l'on trouvera dans ce qui suit ont été traduites par M. Thomas Ko. Les recherches qu'il avait entreprises sous ma direction à la Bibliothèque Nationale ont été loin d'ailleurs d'être aussi complètes qu'elles auraient pu l'être. Le temps et les ressources m'ont manqué pour

de quels secours pouvaient être les sources chinoises pour le sujet qui nous occupe. Nous allons résumer rapidement ce qu'elles contiennent sur les origines du Cambodge. L'illustre sinologue que je viens de nommer avait indiqué la voie à suivre dans ces recherches, et désigné le royaume de Fou-nan comme celui qui avait historiquement précédé le royaume de Tchen-la ou de Tchin-la, noms donnés au Cambodge dans la description déjà citée de la ville d'Angcor. On peut donc s'étonner, depuis que les ruines du Cambodge ont attiré l'attention des orientalistes, que cette indication ait passé inaperçue et que quelques-uns d'entre eux se soient évertués à chercher le Cambodge là où il ne pouvait être [1].

Les descriptions faites du territoire du Fou-nan doivent faire chercher l'emplacement de ce royaume sur les côtes du golfe de Siam. C'est au Fou-nan que paraissent se rapporter la légende de Prea Thong et quelques-unes des traditions khmers citées plus haut qui prennent dans les auteurs chinois un caractère historique indiscutable.

« Le royaume du Fou-nan, disent ces auteurs [2], est à plus de 3,000 li à l'ouest du royaume de Lin-y et à 7,000 li au sud du Ji-nan [3]. Il est situé sur les rivages de

les pousser plus avant. Je dois ici remercier spécialement M. Pauthier pour la bienveillance avec laquelle il a mis sa riche bibliothèque chinoise à la disposition de mon lettré.

[1] Le *Journal officiel* du 12 décembre 1871 annonce que M. le marquis d'Hervey *a découvert* dans Matouanlin l'histoire du royaume du Cambodge et des ruines d'Angcor. Ce royaume serait désigné par le grand encyclopédiste sous le nom de Piao; sa capitale s'appellerait Yang-tsin, et ses relations avec la Chine commenceraient en 802. Il ne peut y avoir là qu'une méprise de journaliste. M. d'Hervey est un sinologue trop instruit pour ignorer qu'en 802 le Cambodge était connu des Chinois sous le nom de Tchin-la, et que la description de la ville d'Angcor a déjà été donnée par A. Rémusat, d'après les sources chinoises, il y a plus d'un demi-siècle.

[2] Voy. *Hay koue thou tchi*, k. 8, f° 6, *Pien y tien*, k. 97, f[os] 1 et suivants, d'après les historiens des Tsin, des Tsi et des Liang. Cette description du Fou-nan s'applique donc à l'époque comprise entre 265 et 556 ap. J.-C.

[3] Le *Chouy kin tchou tchou tchi*, cité par le *Pien y tien*, indique 4,000 li pour la distance entre Lin-y et Fou-nan et ajoute qu'il y a deux routes, l'une fluviale, l'autre terrestre, pour se rendre d'un de ces royaumes dans l'autre. La route par eau est celle du fleuve Tong-chan.

On s'accorde aujourd'hui à faire du Lin-y l'une des anciennes dénominations chinoises du Tsiampa, royaume qui occupait, pendant la dernière période de son histoire, la partie méridionale de la Cochinchine. Mais toute identification de cette nature ne peut être absolue qu'au point de vue de la race ou du peuple dont on essaye de fixer l'histoire, et ne doit avoir, au point de vue géographique, qu'une signification restreinte à une époque déterminée. Les différentes invasions mongoles qui ont peuplé la péninsule ne se sont avancées que progressivement vers le sud, et, en remontant aux origines historiques du peuple annamite, par exemple, on le trouverait établi complétement en dehors et au nord du territoire qu'il possède aujourd'hui. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ces déplacements que M. de Rosny a été amené à confondre le peuple de Lin-y et les Annamites, et à réunir en une seule deux nations qui se sont fait, pendant plusieurs siècles, la guerre la plus acharnée.

Le Lin-y doit être cherché, à l'époque où nous place la description chinoise du Fou-nan, dans l'espace compris entre le Cambodge à l'ouest, l'Océan indo-chinois à l'est, le Song Ba au nord, et le 12° degré de latitude au sud. A la même époque, le Ji-nan comprenait la partie occidentale et centrale du Kouang-si. Les noms de ces deux pays, qui tantôt se constituèrent en royaumes indépendants, et tantôt furent gouvernés par des fonctionnaires chinois, se prononcent en annamite Lam-ap et Nhat-nam. On sait que les Annamites n'ont d'autre écriture que l'écriture chinoise, mais qu'ils en lisent différemment les caractères. Mon ami, M. Luro, lieutenant de vaisseau, a bien voulu m'indiquer cette lecture pour chacun des noms géographiques chinois qui avaient chance de se retrouver dans les annales annamites. C'est ainsi que j'ai pu utiliser les traductions et les citations du P. Legrand de la Liraye. (*Notes historiques sur la nation annamites*, Saigon, 1865. (Cf. Biot. *Dictionnaire des noms géographiques de l'empire chinois*, p. 64, art. Khing-yuen fou; E. Cortambert et L. de Rosny, *Tableau de la Cochinchine*, p. 161 et suiv.) Les distances que l'on trouve dans les auteurs chinois sont comptées entre les villes capitales de chaque royaume, et non d'une frontière à l'autre.

l'Océan, au fond d'un grand golfe dont l'ouverture est vers l'ouest; il possède un grand fleuve, large de 10 li, qui du nord-ouest coule à la mer vers l'est. Le pays est large de 3,000 li. La terre y est très-plane. Les eaux y envahissent un espace de 70 li. Il y a dans ce royaume des cités, des bourgs, des palais. De la capitale à la mer il y a 500 li. Il y a dans le pays des cannes à sucre, des arbres produisant la pomme-cannelle et une grande quantité de plantations de bétel. Il n'y a pas de puits ou de fontaine dans les maisons; un certain nombre de familles se réunissent pour creuser un grand étang dont elles se servent en commun. On trouve au Fou-nan des crocodiles qui ont plus de 20 pieds de long et marchent sur quatre pieds, dont la gueule a 6 ou 7 pieds et qui dévorent les cerfs et les hommes qu'ils rencontrent. »

« Les autres productions indigènes sont l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, le bois odoriférant appelé *Tchen-chouy-hiang* et qui ne flotte pas, l'ébène, des pierres précieuses que l'on trouve au fond des eaux, les plumes de paon et d'autres oiseaux de plusieurs couleurs. Au sud du Fou-nan est un autre royaume appelé Tien-siun, à l'est duquel se trouvent cinq petits rois tributaires du Fou-nan. Celui-ci touche à l'est à Kiao-tcheou, à l'ouest aux royaumes de Thien-tchou, Ngan-hi et Kiao-ouay[1]. Tous ces pays font ensemble un très-grand commerce. »

Les indications géographiques qui précèdent peuvent à peine laisser un doute sur la situation du Fou-nan aux embouchures du Cambodge. Aucun autre point de l'Indo-Chine ne répond aussi bien aux particularités que signalent les auteurs chinois. Pour eux, c'est-à-dire pour des gens qui venaient du N.-E., le golfe de Siam doit paraître en effet s'ouvrir vers l'ouest. On chercherait en vain à appliquer au Menam la description du fleuve qui arrose le Fou-nan, tandis que le Mékong se plie admirablement à toutes les exigences de cette description. On ne peut donc admettre que la capitale du Fou-nan puisse être confondue avec une des villes où dominait, à cette époque reculée, la race siamoise et qui se trouvaient beaucoup plus au nord dans la vallée du Menam[2]. Nous allons voir que la concordance des récits des auteurs chinois sur le Fou-nan avec les traditions cambodgiennes ne peut laisser de doute sur l'identification que nous proposons.

[1] Tien-siun est sans doute un royaume de Sumatra, peut-être Menangcabao, ou du moins le royaume qui l'a historiquement précédé. Les rois tributaires du Fou-nan doivent être cherchés à l'extrémité de la péninsule malaise. Kiao-tcheou est un des noms chinois de la capitale du Tong-king. Thien-tchou désigne l'Inde. J'ignore ce que désignent les noms de Ngan-hi et Kiao-ouay. Le *Pien y tien* (Historiens des Liang) ajoute ici des renseignements excessivement curieux et intéressants sur le royaume de Pi-kien, situé au milieu de l'Océan, au delà du royaume de Tien-siun, à 8,000 li du Fou-nan.

[2] Wilford faisait du Fou-nan un royaume malais, situé dans une île à l'est de Siam (*Asiatic Researches*, t. IX, p. 61); Pauthier (*J. A.*, août 1839, p. 283) l'identifiait au Pégou et à la Birmanie : peut-être la domination du Fou-nan s'est-elle en effet étendue jusque-là : nous verrons qu'il y a de nombreux rapprochements à faire entre le Pégou et le Cambodge. Bastian, après Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. IV, p. 414), Stanislas Julien (*J. A.*, août 1847, p. 97), et Wade (Bowring's *Kingdom and people of Siam*, t. I, p. 70-72), fait du Fou-nan le royaume de Siam. Cette dernière identification me paraît fausse au point de vue historique, si elle est partiellement exacte au point de vue géographique. Aucune des données fournies par les historiens chinois ne peut se concilier avec les traditions siamoises; elles cadrent au contraire admirablement avec celles des Cambodgiens.

« Jadis, disent ces auteurs (*voy. note* 2, *p.* 102), le Fou-nan était sous l'autorité d'une jeune fille nommée Ye-lieou ou Lieou-ye ; mais dans la suite ce fut un étranger du nom d'Houen-houy, d'autres disent Houen-tien, qui s'empara de la dignité royale. Cet homme habitait le royaume de Ki (ou Kiao dans le *Hay koue thou tchi*)[1] et adorait une divinité supérieure. Une nuit, celle-ci lui apparut, lui ordonna de s'armer de l'arc et des flèches qu'il trouverait dans son temple et de s'embarquer sur la mer. Houen-houy, à son réveil, se rendit au temple, y trouva l'arc et les flèches, et, muni de cette arme surnaturelle, suivit des marchands qui se rendaient par mer au royaume de Fou-nan. A l'annonce de son arrivée, la reine Ye-lieou vint à sa rencontre avec des troupes, pour s'opposer à son débarquement ; mais Houen-houy lança une flèche qui, après avoir traversé de part en part le navire qui portait la reine, alla tuer un de ses soldats : Ye-lieou, saisie de crainte, se soumit aussitôt. L'étranger lui ordonna de se vêtir, de rassembler ses cheveux sur sa tête, et la prenant pour épouse, régna sur le Fou-nan. »

Il est difficile, ce me semble, de ne pas reconnaître ici l'histoire, presque entièrement dégagée de tout ornement mythologique, de Prea Thong et de Nang Nakh.

§ 3. — *Sources siamoises et hindoues.*

Les récits siamois reproduisent en bien des points les traditions des Khmers. Je n'en rapporterai ici que ce qui peut apporter un élément nouveau à la question historique qui nous occupe. Dans le *Phong savada muong nua*, ou « histoire du royaume du nord[2] », il est dit que les descendants de deux brahmanes qui avaient embrassé la religion de Bouddha, se réunirent sous le commandement de Bathamarat, leur petit-fils, pour construire la ville de Savan Tevalok, ou Sangkhalok, à l'intérieur de laquelle ils élevèrent des pagodes pour les prêtres de Bouddha, et des temples dédiés à Siva et à Vichnou. Bathamarat épousa Nang Mokhalin, native d'Haripounxai, et bâtit encore trois villes sur lesquelles il établit rois ses trois fils. Le premier, Sokha Kouman, régna à Haripounxai ; le second, Thama Kouman, à Kamphoxa Nahkon ; le troisième, Singha Kouman, à Phexaboun. Ceci avait lieu vers 450 de l'ère de Bouddha. Vers 950 de la même ère, les mêmes annales nous montrent le pays des Sajams sous la domination du roi de Kamphoxa Nakhon, racontent la mystérieuse naissance de Phra Ruang qui opère l'affranchissement des Sajams, devenant désormais les *Thai* ou « hommes libres », invente un nouvel alphabet Thai, et ordonne de ne plus employer l'alphabet cambodgien, ou *Khom*, que pour l'écriture des livres sacrés.

On voit que ces annales attribuent une origine commune aux Cambodgiens et aux Siamois, et les font arriver dans le Sud de l'Indo-Chine par la vallée supérieure du Menam. Mais il faut faire ici une large part à la vanité nationale : la différence absolue des races et des langues, les contradictions du récit siamois, l'aveu de la suprématie politique

[1] D'après le *Pien y tien* (Historiens de la dynastie des Liang), Houen-tien était originaire du royaume de Ki, mais habitait la partie méridionale du royaume de Ye-lieou quand il eut la vision rapportée.

[2] Voy. Pallegoix, *Description de Siam*, t. II, p. 59 et suiv., et *Grammatica linguæ thai*, p. 158 et suiv.

et religieuse des Cambodgiens prouvent surabondamment que ceux-ci, loin d'être une branche détachée d'une souche qui leur serait commune avec les Siamois, les ont précédés de plusieurs siècles dans l'habitation de la partie méridionale de l'Indo-Chine[1].

Si nous consultons maintenant la volumineuse littérature de l'Inde, nous trouverons tout d'abord les noms de Kamboja et de Tsiampa dans la liste des nombreux royaumes de la péninsule. Cette identité d'appellation est-elle la preuve d'une communauté d'origine, ou ne faut-il y voir qu'un de ces transports de nom si communs à une certaine époque dans les pays au delà du Gange ?

Un savant indianiste, M. Fergusson, n'a pas hésité à adopter la première hypothèse. Le Muong Rom, situé près de Taxila, de la légende cambodgienne, n'est autre, selon lui, que le Kamboja de la littérature indoue, et la religion primitive des Cambodgiens était le culte des serpents, dont Taxila était l'un des centres dans l'Inde. Le dragon qui s'étale partout sur les chaussées, sur les murailles, et jusque sur les toits de la pagode d'Angcor, la profusion avec laquelle les bassins et les pièces d'eau sont prodiguées à l'intérieur et autour de l'édifice, lui semblent démontrer que le serpent était la seule divinité qui fût adorée en ce lieu. Il croit que cette émigration des Kambojas a eu lieu postérieurement à 318 de notre ère, qu'elle s'est continuée au cinquième et au sixième siècle pour atteindre son maximum d'intensité à l'époque des persécutions religieuses des dixième et onzième siècles. Il indique enfin, — et nul n'est juge plus compétent que lui sur cette matière, — quelques ressemblances entre l'architecture des plus anciens monuments du Cachemire et celle des ruines d'Angcor[2].

Dans le Ramayana, le Mahabharata et les Pouranas, les Kambojas sont cités incidemment, à plusieurs reprises, avec d'autres peuples Mlecchas ou barbares nés de la vache de Vaçishta[3]. D'après le livre des lois de Manou, ce sont des Kshatryas ou guerriers déchus

[1] Je crois qu'il est difficile de faire remonter bien haut l'établissement des Siamois dans la partie inférieure de la vallée du Menam, et que les dates données par Laloubère (*Du royaume de Siam*, t. I, p. 25-26) sont encore celles qui paraissent les plus vraisemblables. D'après les traditions qui lui furent rapportées, il place au huitième siècle les débuts dans l'histoire du royaume siamois. Il faut à cette époque en chercher la capitale tout à fait au nord de la vallée du Menam, si ce n'est même au delà. Ce ne serait que vers la fin du douzième siècle, que les Thai auraient commencé à dominer le cours inférieur de cette rivière qui avait appartenu jusque-là au Cambodge, et à refouler les populations autochthones, Karens ou autres, dans les montagnes situées à l'ouest. Il est possible que les Thai aient trouvé déjà des colonies de brahmanes établies dans le haut de la vallée du Menam (Voy. Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 358) et qu'ils aient adopté leurs traditions. Mais, à l'exception de Kamphoxa Nakhon, aucun fait historique n'autorise à faire remonter bien haut les fondations de villes, attribuées à Bathamarat : la ville d'Haripounxai n'est autre peut-être que Labong ou Laphon à laquelle Mac Leod assigne pour nom pali Harijungia (p. 78 de son *Journal*, dans les *Parliamentary Papers* de 1869), et qui eut pour fondateurs Wathou Daywa (Vasudeva) et Taka (le Sokha Kouman de Pallegoix). Or, les annales de Labong et Xieng Mai rapportent à l'année 575 après J.-C. (1118 de Bouddha), la fondation de cette ville (Richardson, *J. A. S. B.*, t. VI, p. 55).

[2] *Tree and serpent's Worship*, p. 48. La région, jadis très-marécageuse, au milieu de laquelle est bâtie la ville d'Angcor a dû pulluler de serpents, et ce fait seul suffirait à expliquer que les indigènes aient fait de ces dangereux animaux l'objet d'un culte, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une importation étrangère. Il semble d'ailleurs, d'après les légendes mêmes rapportées par le Dr Bastian, et sur lesquelles s'appuie M. Fergusson, que l'émigration hindoue est venue détruire au Cambodge le culte du serpent et non l'apporter.

[3] Voici l'indication de quelques-uns de ces passages qui résument à peu près tout ce que cette catégorie d'ouvrages nous apprend sur le Kambodja hindou :

de leur caste et devenus Vrishalas ou Soudras, pour avoir cessé d'observer les lois brahmaniques, et avoir rompu toutes relations avec les Brahmanes ; ils sont appelés collectivement Dasyus avec les Dravidas, Yavanas, Sakas, Pahlavas, Kiratas, etc.[1]. Leur langage était d'origine aryenne et formait un dialecte du sanskrit[2] ; il faut chercher leur résidence dans le nord-ouest de l'Inde, aux environs de Gazni, dans la région à laquelle les Grecs donnaient autrefois le nom d'Arachosie et de Gédrosie. Un passage du Majjhima-Nikaya[3], livre pali de la collection des Bouddhistes du sud, confirme ce fait que Wilford a démontré le pre-

Ramayana, ch. VI, cl. 24. « ... Cette ville (Ayodhya) était remplie de chevaux semblables aux coursiers d'Indra et nés, ceux-ci dans le Kamboja, ceux-là dans le pays de Vanayou... » Ch. LVI, cl. 2 et 3 « ... elle (la vache de Vaçishta), d'un de ses rauques mugissements, produisit les Kambojas étincelants comme le soleil ; les Pahlavas, des javelots à la main, sortirent de son poitrail ; les Yavanas, de ses parties génitales... » (Trad. Gorresio, t. I, p. 35 et 150.)

Mahabharata, liv. II, vers. 1031-2. «... Le fils d'Indra conquit les Daradas avec les Kambojas et les Dasyus qui demeurent dans la région du N.-E.... Saineya, exerçant son pouvoir, convertit la terre en une masse de boue en répandant le sang de milliers de Kambojas, Çakas... le sol était jonché des têtes tondues et barbues des Dasyus. (Muir, *Original sanskrit Texts*, t. I, p. 179.)

Il y a encore dans ces deux poëmes de nombreux passages où se trouve le nom de Kamboja ; mais ils n'apprennent rien autre que ce qu'on peut induire des citations précédentes.

Dans le *Vishnou Pourana* et le *Harivansa*, il est dit qu'un des descendants d'Harichandra était sur le point de détruire les Sakas, les Yavanas, les Kambojas, les Paradas et les Pahlavas, quand ceux-ci réclamèrent l'intercession de Vaçishta, qui obtint leur grâce ; mais ils furent déchus de leur caste, durent abandonner leur costume, cesser l'étude des Védas et l'oblation du feu ; en un mot, ils devinrent Mlecchas. (Muir, *loc. cit.*, p. 181, Wilson, *Vishnu Purâna* (éd. Hall), t. III, p. 294.)

Dans le *Mudra Racshasa*, pièce dramatique citée par Wilford (*As. Res.*, t. V, p. 263), Parvateswara, roi du Népaul, énumère les peuples sur l'alliance desquels il peut compter pour aider Chandra Gupta à détrôner le fils de Nanda : ce sont les Yavanas ou Grecs, les Sakas ou Indo-Scythes, les Kambojas, les Kiratas.

[1] Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I (2e édit.), p. 521, 646, t. II, p. 45 ; Muir, *loc. cit.*, p. 177.

[2] Muir (*op. cit.*, t. II, p. 161) cite un passage où Yaska, auteur du *Nirukta*, commentaire sur un ancien vocabulaire de mots védiques, cherche à prouver que le vieux langage des Védas n'est pas le même que le sanskrit ordinaire : « *Savati*, comme verbe « aller » n'est employé que dans la langue des Kambojas ; son dérivé *Sava* « un corps, un cadavre » est en usage chez les Aryas. » Muir ajoute : « Here, it will be observed that pure sanskrit words are referred to as being used in the speech not only of the Aryas, but also of the Kambojas, a people living to the north-west who are distinguished from the Aryas. » Le *Mahabhashya* ou grand commentaire sur la grammaire de Panini, dit aussi : « *Savati*, dans le sens d'aller, n'est employé que par les Kambojas ; les Aryas se servent de ce mot dans le sens de changement pour un corps mort. » Quelques indianistes pensent que le passage du *Nirukta* cité plus haut n'est qu'une interpolation. M. Weber ne partage pas cette opinion et s'appuie sur ce fait que la racine citée par Yaska comme usitée sous sa forme verbale par les Kambojas est d'un usage très-fréquent en zend, langue que l'on assimile généralement à l'ancien bactrien. Le même savant cite comme une autre preuve des rapports qui existèrent anciennement entre les Kambojas et les Aryas, le nom de Kamboja Aupamanyava porté par un des docteurs du *Samaveda*. Ces renseignements, qui appartiennent à la phase la plus ancienne de la littérature indienne, nous montrent, à l'époque védique, les Kambojas presque sur le même pied que les Aryas dont ils sont les voisins à l'ouest et qu'ils séparent des Iraniens. Le nom de Kamboja était connu dans l'Iran et se retrouve dans plusieurs noms de fleuves et d'hommes, Cambyse par exemple (Kambujiya). Le professeur Roth (*Zur Geschichte und Literatur des Weda*, p. 67) pense que le passage du *Nirukta* prouve que la grammaire sanskrite était étudiée chez les Kambojas et que ce ne fut qu'à l'époque post-védique de Manou, du *Ramayana* et des *Pouranas* qu'ils furent considérés comme barbares. Cf. Weber, *Indische Literatur*, 169 ; *Indische Studien*, t. II, p. 492 ; t. IV, p. 378 ; t. X, p. 67 ; *Indische Streifen*, t. II, p. 470-492. Muir, *loc. cit.*, p. 369. Roth, *Yaska's Nirukta*. Erlaüt. 17-18. M. Müller, *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, t. VII, p. 373. Panini enseigne dans une règle spéciale que le mot Kamboja peut s'employer seul pour signifier le roi des Kambojas.

[3] Voy. d'Alwis, *An introduction to Kachchayana's Grammar*, p. XLIV et suiv.

mier[1]. Ce peuple semble avoir fait partie de l'empire de Porus et avoir été du nombre de ceux que Séleucus rétrocéda ensuite à Chandra Gupta (305 av. J.-C.). Les inscriptions de Kapour di Giri le mentionnent parmi les sujets du roi Piyadasi que l'on identifie avec Açoka (250 av. J.-C.). Peut-être a-t-il fait partie ensuite de l'empire de Kanichka ou Kanerkes, qui régnait à Kaboul et à Peichaver, un siècle environ avant notre ère. On rencontre le nom d'un Bhikschu cambodgien parmi ceux des pèlerins inscrits sur les monuments de Bhilsa. Enfin, dans les textes du nord et du sud, le Kamboja figure comme un pays où fleurit le bouddhisme et où abondent les chevaux, et la région qu'il comprend se trouve déterminée d'une façon précise[2]. Dans la littérature postérieure, il n'est plus question des Kambojas, et il semble que ce soit l'invasion musulmane qui ait fait disparaître leur nom de ces contrées, à moins que l'on n'adopte l'opinion de Lassen qui croit le retrouver de nos jours dans celui d'une peuplade de l'Hindou Kousch, les Kamoze [3].

Sont-ce là les ancêtres des Khmers? Il semble bien difficile de l'admettre. Quelle que soit la quantité de mots empruntés au pali que contienne le cambodgien, le fond même de cette langue n'est pas de source aryenne; si l'on fait abstraction des expressions religieuses, administratives et politiques que la masse du peuple ne comprend guère, et qui forment une sorte de langage officiel, apanage d'un nombre restreint de prêtres et de grands personnages, le cambodgien est un idiome à tendance monosyllabique sans flexions, que l'on doit exclure de la famille des langues caucasiques. Au point de vue ethnographique, il paraît également impossible de détacher les Khmers actuels du rameau mongol, dont ils forment une des branches les plus foncées, pour les rattacher aux peuples occidentaux. Le trait le plus saillant de la physionomie des Kambojas du nord-ouest de l'Inde qui apparaisse dans les ouvrages hindous est d'être *chauves*, c'est-à-dire de se raser la tête; ce n'est peut-être là qu'une allusion à la grande extension du bouddhisme parmi eux. D'après les historiens chinois, les anciens Cambodgiens portaient au contraire les cheveux longs.

Il existe, aux confins de l'An-nam, de la Cochinchine française et du Cambodge sur la rive gauche du Se Cong, affluent du Mékong, par le 14e degré de latitude environ, une race d'hommes peu connue et peu nombreuse, qui présente une physionomie assez

[1] *As. Res.*, t. V, p. 288, t. VI, p. 516. Wilford fait du Kamboja la résidence de Cala Yavana ou Calyun, le Deucalion des Grecs.

[2] Cf. Vivien de Saint-Martin, *Académie des Inscriptions*, *Savants étrangers*, t. VI, p. 110; Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde antérieurement au milieu du* XIe *siècle*, p. 77-83; Wilson, *The rock inscriptions of Kapur di Giri*, etc. *J. R. A. S.* t. XII, p. 189. Cunningham, *The Bhilsa topes*, 237; la carte de M. Vivien de Saint-Martin qui accompagne la *Vie et voyages de Hiouen Thsang*, trad. Stanislas-Julien, etc., etc.

[3] Lassen (*op. cit.*, t. I, p. 383, n. 2). Les Kambojas sont encore mentionnés dans une inscription trouvée en 1800, à Chitradurg, et remontant à la fin du XIVe siècle. « Lorsque l'armée du roi (de Bisnagar) s'avançait sur les frontières de son royaume, les Tourashcas sentaient leur bouche se dessécher, les Concanas tremblaient pour leur vie; les Andhras s'enfuyaient consternés dans leurs cavernes, les Kambojas perdaient leur fermeté..... » (Colebrooke, *As. Res.*, t. IX, p. 429.) Il ne faut voir peut-être dans l'emploi de ces anciennes dénominations qu'une recherche d'archaïsme, habituelle aux brahmanes qui rédigeaient ces inscriptions; peut-être aussi s'agit-il ici réellement des Kambojas de l'Indo-Chine, qui, comme nous le verrons plus loin, sont mentionnés dans les ouvrages tibétains modernes.

remarquable pour suggérer au premier abord l'idée d'un rapprochement entre elle et les Kambojas gréco-bactriens de la littérature hindoue. Je veux parler des Charaï. On s'accorde à les décrire comme des sauvages blancs à type caucasique, et ils paraissent avoir joué jadis un rôle considérable dans le sud de l'Indo-Chine. C'est à eux sans doute que s'appliquent les différentes allusions à des individus blancs que l'on trouve dans les auteurs. Aujourd'hui encore, ils semblent inspirer une sorte de respect superstitieux aux peuples voisins, et l'on affirme que ceux-ci leur envoyaient naguère des ambassades. Ils paraissent gouvernés par deux personnages mystérieux qui s'intitulent, l'un le roi du feu, l'autre le roi de l'eau, et qui conservent avec soin une épée sacrée à laquelle s'attache un pouvoir surnaturel. D'après les missionnaires, la langue des Charaï a beaucoup d'analogie avec le malais ; elle s'écrivait jadis avec des caractères particuliers et possède encore, dit-on, des livres et des recueils historiques que personne, parmi les Charaï, ne peut lire aujourd'hui. Seraient-ce là les débris d'une ancienne émigration venue de l'ouest, qui, après avoir civilisé et dominé pendant quelque temps le mélange des tribus autochthones et des populations mongoles du sud de l'Indo-Chine, se serait isolée de nouveau, en laissant son nom au royaume qu'elle aurait fondé ou agrandi ? C'est là une hypothèse qui ne repose sur aucune observation précise. La couleur de la peau ne serait même qu'une difficulté de plus, si l'on doit admettre, comme cela paraît probable, que les Kambojas du N.-O. de l'Inde ne différaient pas sensiblement comme teint des Hindous actuels [1].

§ 4. — *Mœurs, ethnographie et philologie de l'ancien Cambodge.*

Avant d'essayer de combiner ensemble ces données éparses pour en dégager les principaux faits qui semblent acquis à l'histoire des Khmers, il est nécessaire de donner une esquisse rapide de leurs mœurs, telles que nous les montrent les auteurs chinois.

« Les habitants du Fou-nan, disent les historiens des Tsin, des Liang et même des Thang (*loc. cit.*), sont de couleur noire. Ils portent les cheveux longs, les entretiennent soigneusement et les relèvent au-dessus de la tête. Ils aiment à aller nus, et ce n'est que depuis Houen-tien qu'ils se voilent les parties, les gens riches avec une étoffe de soie, les pauvres avec une bande de coton. Les femmes se couvrent aussi la tête [2] et portent des bijoux en argent

[1] Dans tous les cas, si ce sont des Charaï qui furent offerts à l'empereur de Chine pendant la période *tching-kouan* des Thang (627-650) (voy. ci-dessus note 1, page 98), cette séparation aurait eu lieu à une époque très-reculée et incompatible avec les dates données par M. Fergusson. Il serait fort intéressant d'acquérir sur l'écriture et l'histoire des Charaï les notions qui nous manquent et qui, seules, peuvent permettre de tirer une conclusion sérieuse de leur présence en Indo-Chine. Le Dr Bastian a rapporté par erreur aux Chams ou Tsiams la tradition de la double royauté de l'eau et du feu (*op. cit.*, t. I, p. 465). Les recherches, que M. Janneau, inspecteur des affaires indigènes, fait en ce moment sur les lieux mêmes, procureront sans doute la solution de ce curieux problème. Je ne puis m'empêcher d'avoir quelques doutes sur la blancheur des Charaï, entendue au moins dans le sens européen du mot. Comme on le verra plus loin, j'incline à les rattacher à la race océanienne de M. Vivien de Saint-Martin et à en faire les débris du peuple qui fonda le royaume de Lin-y ou de Tsiampa.

[2] « Et, dit-on, rien que la tête, ajoutent les historiens des Liang ; ce qui est d'autant plus étonnant, font-ils remarquer avec naïveté, que la tête n'a jamais passé pour une partie honteuse, tandis que ce que les femmes du Fou-nan laissent voir a toujours semblé aux autres peuples devoir être caché. » (*Pien y tien*, k. 97, f° 2.) Ce ne doit être là sans doute qu'une réminiscence de ce qui se passait du temps de Ye-lieou.

et des pierres précieuses, ciselés avec art. Les hommes excellent dans ce genre de travaux et dans la fabrication des meubles, des ustensiles domestiques, des vases d'or et d'argent. Ils sont également très-habiles en agriculture, et ne semant qu'une fois par an, savent obtenir deux récoltes. Ils ont le cœur bon et droit. Le crime dont ils ont le plus horreur est le vol[1]. Il y a parmi eux des historiens et des gens adonnés à l'étude; leur littérature diffère peu de celle des étrangers du nord (?).

« Les maisons sont construites en bois et la plupart sont élevées au-dessus du sol, de telle sorte que l'on y jouit d'une vue étendue. Quelques-unes sont petites et basses. Elles sont recouvertes, au lieu de tuiles, de longues feuilles que l'on cueille sur le bord de l'eau et qui ont 8 à 9 pieds de long[2]. Les embarcations mesurent 80 à 90 pieds en longueur, 7 pieds en largeur; elles ont la forme d'un poisson. »

« Les mœurs de ce peuple sont à peu près les mêmes que celles du Lin-y. Il se plaît aux combats de coqs et de cochons. La prison n'est point d'usage pour les accusés : on les soumet à un jeûne de trois jours, puis on leur fait manier une hache rougie au feu ou chercher des anneaux d'or au fond d'un vase d'eau bouillante. On les déclare innocents si leurs mains restent sans brûlures. Une autre épreuve consiste à les enfermer pendant trois jours avec des tigres, des lions ou des crocodiles que l'on conserve dans des canaux de la ville, ou à les jeter dans le fleuve; s'ils ne sont pas dévorés ou s'ils surnagent, ils sont remis en liberté. »

« Quand on a perdu un parent, l'usage veut que l'on se rase en signe de deuil les cheveux et la barbe. Il y a quatre manières de donner la sépulture aux morts : on les jette dans le fleuve de façon que le courant les emporte ; on les brûle, on les enterre, ou on les expose dans un endroit désert, jusqu'à ce qu'ils soient dévorés par les oiseaux de proie. »

« Les habitants du Fou-nan vont faire des offrandes sur une haute montagne nommée Mi-tan, où l'air est toujours chaud et les arbres toujours verts. Ils déposent sur l'autel de la divinité céleste qui y habite cinq rouleaux de soie de chaque couleur. »

« Ils savent représenter leurs dieux par des statues en cuivre ; quelques-unes ont deux têtes et quatre bras, d'autres quatre têtes et huit bras ; dans chaque main est placé un oiseau, un animal, un enfant, le soleil, la lune, etc.[3] Ce peuple est d'humeur moins guerrière que celui de Lin-y avec lequel il a été si souvent en guerre, que jamais des hommes du Fou-nan n'ont pu parvenir jusqu'à Kiao-tcheou. »

« Les murailles de la ville capitale sont palissadées de troncs d'arbres. Le roi habite dans un palais très-élevé. Quand il sort, il monte sur un éléphant et on étend par terre une étoffe blanche pour qu'il puisse y poser le genou ; pendant qu'il che-

[1] Les Cambodgiens de nos jours sont très-désintéressés et se prêtent une assistance gratuite et vraiment fraternelle pour tous les grands travaux des champs. L'orgueil indomptable qui caractérise cette race, jadis si puissante, aujourd'hui si dégénérée, se joint ici au sentiment de solidarité pour faire repousser à un Cambodgien tout salaire régulier en échange d'une quantité déterminée de travail. Cette répugnance est si forte qu'il préfère devenir esclave pour dettes que de se mettre aux gages d'un patron, quel qu'il soit.

[2] Les feuilles du palmier d'eau qui sert à recouvrir aujourd'hui toutes les maisons en Cochinchine et au Cambodge.

[3] Il est difficile de désigner plus clairement les divinités brahmaniques.

mine, on fait brûler devant lui des parfums; la reine se montre aussi en public sur un éléphant. »

Les historiens des Thang sont les derniers qui mentionnent le Fou-nan. « Le roi, disent-ils, s'appelle *Kou long* ou l'antique dragon. Il habite un palais construit comme une ville et du haut duquel il peut voir partout. Comme tribut, le peuple de ce pays paye des grains d'or et des parfums[1]. »

Les modes variés employés pour donner la sépulture indiquent un mélange de religions ou de races assez compliqué et il faudrait bien se garder de vouloir attribuer à une source unique les anciennes populations du Fou-nan. Aucun des éléments qui les composaient n'était assez prédominant pour imposer aux autres ses usages, et chacun d'eux paraît avoir conservé une liberté d'action qui paraît tenir à ces mœurs féodales de clans ou de tribus que nous retrouvons encore si profondément implantées au Cambodge[2].

Nous avons vu que l'aspect de la race cambodgienne actuelle exclut toute idée qu'une proportion notable de sang aryen ait jamais été infusée dans ses veines. Les déductions philologiques confirment hautement ce fait. En combinant au contraire aux indications contenues dans ce qui précède, certaines analogies de race et de langage, on est porté à faire de la race cambodgienne, la race autochthone même du sud de l'Indo-Chine, modifiée successivement, d'abord par une infusion de sang océanien, ensuite par une infusion de sang mongol. Nous admettrions même volontiers que le nom de *khmer* a été apporté par cette dernière migration et vient du mot *Khomerat* (*voy. p.* 98, *texte et note* 1); il aurait ainsi une origine entièrement distincte de celle du nom de *Kampouchea* ou de *Kamboja* auquel on peut attribuer, avec MM. Bastian et Fergusson, une origine hindoue. Les indigènes reconnaissent eux-mêmes deux sortes d'anciens Cambodgiens : les uns de race noble, plus blancs que les Cambodgiens actuels, les autres, plus noirs au contraire; les deux races se perçaient les oreilles. On peut supposer que la seconde de ces deux races représente l'élément autochthone, ce peuple noir, nu, à cheveux longs, décrit par les historiens chinois. L'élément supérieur provient sans doute d'une émigration venue du sud, de Java ou de Sumatra, où se sont développées de très-bonne heure des civilisations remarquables, antérieurement peut-être à toute influence hindoue. Les données philologiques semblent confirmer ces conclusions : le cambodgien moderne établit une transition entre la langue polysyllabique des îles de la Sonde et les langues monosyllabiques de la péninsule. On y retrouve un certain nombre de mots venus du malais et contractés par ce procédé que le cambodgien applique à tous les mots étrangers pour les plier à son génie qui est à coup sûr monosyllabique. Ainsi, quelques parties du corps et certains degrés de parenté ont les

[1] *Pien y tien*, k. 97, f° 17.

[2] Chaque grand mandarin cambodgien a un certain nombre de clients qui sont exempts d'impôts et de corvées et que l'on appelle *Kon khmuoi;* de plus, chaque Cambodgien a le droit de choisir pour patron tel grand dignitaire de la couronne qui lui convient sans que celui-ci puisse s'y opposer, et il se réfugie auprès de lui quand le gouverneur de la province à laquelle il appartient se montre trop exigeant. On désigne l'ensemble de tous ces vassaux sous le nom de « *Komlang* de tel ou tel mandarin ». Le roi fait souvent appel à l'influence des fonctionnaires sur leurs *Komlang* respectifs, quand il veut faire des levées considérables de troupes ou de travailleurs.

mêmes racines en malais et en cambodgien ; d'autres coïncidences, moins probantes au point de vue de la filiation commune des deux langues, semblent indiquer que l'usage de plusieurs plantes industrielles et des métaux précieux a été introduit au Cambodge par l'intermédiaire des Malais[1]. Peut-être enfin faut-il chercher aussi dans la semaine de cinq jours jadis en usage dans les îles de la Sonde, l'origine de la numération quinquennale dont les dix premiers nombres cambodgiens conservent aujourd'hui l'empreinte.

La langue cambodgienne n'a rien de commun, à l'exception de quelques mots annamites et talains[3], avec les langues mongoles de l'intérieur de la péninsule. Celles-ci sont toutes des langues *vario tono*. Le cambodgien se parle au contraire *recto tono*.

Sans aucun doute, on retrouverait dans le langage des nombreuses tribus qui habitent encore dans la partie montagneuse du Cambodge, les sources mêmes de la langue primitive

[1] Ainsi les mots cambodgiens *khmuoi* neveu, *bong* frère aîné, *sach sandan* parents, *sngap* bâiller, auxquels on peut ajouter peut-être *apouk* père et *prepon* épouse, viennent des mots malais *kemen*, *abang*, *sanak-soudara* (parenté), *ngouap*, *bapa*, *parampouan* (femme en général). A cette première série de mots, j'ajouterai les rapprochements suivants, moins importants sans doute, mais intéressants à d'autres points de vue :

Cambodgien : *Kapal* navire, *sampan* canot, *lompeng* lance, *krebey* buffle, *meas* or, *prak* argent, *trom* indigo, *kompeng* enceinte.

Malais : *Kapal*, *sampan*, *lemping*, *kerbau*, *mas*, *pirak*, *tarom*, *kampong*.

Enfin la plupart des mots pali qui ont passé dans le cambodgien usuel semblent n'y être venus que par l'intermédiaire malais. Tels sont : *menus* homme en général, *kepal* tête, *rote* voiture, *ska* sucre, *mouk* visage, *sot* soie, *mokot* diadème, *krou* maître (titre qu'on donne aux magiciens), qui se disent en malais, *manusia* genre humain, *kepala*, *rota*, *sakar*, *mouka*, *soutra*, *makouta*, *gourou*. On observe dans ces deux langues, la même altération du sens primitif de la racine mère. Ainsi, *kapala* ne désigne pas la tête, mais seulement le crâne, en sanskrit ; *sutra* ne signifie pas soie, mais fil. On pourrait multiplier ces exemples.

[2] Voy. St. Raffles, *History of Java*, t. I, p. 454. Les Cambodgiens disent cinq-un, cinq-deux... pour six, sept... A partir de trente, le nom de toutes les unités décimales est emprunté au siamois ; cette introduction est de date relativement récente ainsi que celle de quelques mots assez insignifiants d'ailleurs qui sont communs au cambodgien et au siamois ou au laotien, tels que *boung* marais, *hip* caisse, etc.

[3] Ainsi les mots cambodgiens *thngay* jour, *chieo* aviron, ramer, *tong* cuivre, *sngap* bâiller, répondent aux mots annamites *ngay*, *chieo*, *dòng*, *ngap*. Ces deux langues donnent aussi les mêmes noms à un certain nombre d'animaux et d'insectes particuliers à l'Indo-Chine méridionale. Les rapprochements sont peut-être encore plus nombreux entre le talain et le cambodgien ; ces langues placent toutes deux les noms de nombre après le substantif : ainsi, on dit en cambodgien : *thma moui, khla buon*, « pierre une, tigres quatre » ; en talain : *thmom moua, kle paun*. Ces ressemblances, qui deviennent plus frappantes encore si on prend les vieux mots cambodgiens au lieu de prendre le cambodgien moderne, tiennent sans doute à de très-anciennes et très-fréquentes communications entre les deux pays et me paraissent une preuve que la domination du Fou-nan s'est étendue jadis sur la région trans-salouen qui porte encore aujourd'hui le nom de Kamboza. Je ne puis qu'indiquer ici ces ressemblances philologiques et renvoyer pour des comparaisons plus complètes aux vocabulaires qui terminent le second volume de cet ouvrage et surtout aux ouvrages spéciaux. J'ajouterai cependant, pour ceux qui seraient tentés de pousser ces rapprochements plus loin, que le Rév. F. Mason fait dériver le Talain du langage des tribus Hos ou Koles de l'Inde ; nous arrivons ici à une langue polysyllabique et à flexions rudimentaires, qui n'a plus de commun avec le cambodgien que quelques mots venus par l'intermédiaire talain, et une singulière délicatesse d'inflexions dans la prononciation des voyelles. D'après certains auteurs, cette langue serait un dialecte aryen qui se serait substitué de bonne heure à la langue aborigène. Cf. Janneau, *Manuel pratique de la langue cambodgienne*, p. V, 149 ; Mason, *Burmah, its people and natural productions*, p. 131 ; Tickell, *J. A. S. B.* 1840, p. 997, 1063 ; Hodgson, *J. A. S. B.* 1848, p. 551 et suiv. J. Forsyth, *The Highlands of central India*, p. 23. Les quelques intéressants vocabulaires réunis par Bastian dans le tome IV de son grand ouvrage sur l'Indo-Chine sont malheureusement entachés de si nombreuses fautes d'impression que leur examen est plus dangereux qu'utile.

des autochthones. Les Samre, les Xong, les Khamen boran sont de toutes ces tribus celles qui se rapprochent le plus des Khmers actuels. Leur langue est, pour les sept dixièmes, le cambodgien moderne; on n'y trouve plus aucun radical malais ou pali, non plus que la numération quinquennale, mais en revanche, un assez grand nombre de mots essentiels leur sont communs avec l'annamite. Les Halang, les Banar, les Cedang, les Huéi, les Banam, les Cat, les Souc qui habitent entre le grand fleuve et la chaîne de la Cochinchine diffèrent davantage des Cambodgiens et leurs dialectes représentent sans doute plus fidèlement la langue des anciens autochthones. La division actuelle en tribus de ces sauvages reflète fidèlement l'organisation passée de l'ancien Cambodge qui, au dire des auteurs chinois, ne comprenait pas moins de 60 tribus différentes[1].

Il y a un autre groupe de tribus qui semble, au point de vue du langage, devoir être rapproché tout particulièrement de la famille malaise ou océanienne : ce sont les Hin et les Soué qui occupent l'extrémité nord du massif montagneux qui sépare Bassac de la Cochinchine, les Radé, les Candio, les Chams ou Tsiams, les Stieng, les Kouys, les Charaï. Ces tribus, mélangées d'une façon assez confuse avec celles qui précèdent, sont peut-être les restes des populations qui formèrent jadis le royaume de Lin-y ou de Tsiampa et qui, suivant une des légendes cambodgiennes rapportées plus haut, auraient occupé le territoire du Cambodge au moment de l'arrivée des Khmers.

Cette classification des principaux éléments de la population indigène est bien imparfaite et bien incertaine encore : elle laisse en dehors un certain nombre de tribus telles que les Proons, les Boloven, les Iahoun, etc., qui habitent la même région et sur lesquels nous ne possédons que des renseignements insuffisants. La domination du Cambodge s'est d'ailleurs étendue sur tout l'ensemble de ces tribus; ce fait et les relations de voisinage peuvent suffire à expliquer les rapports de langage qu'elles ont conservés entre elles. Il faut signaler ici qu'en vertu d'une exception assez bizarre et qui doit tenir à une ancienne suprématie historique, les Kouys et les Radé sont les seules tribus qui ne fournissent point des sujets au marché d'esclaves du Cambodge. Les Kouys auraient eu une grande époque aux temps même de la ville d'Angcor.

En résumé, si l'on veut résoudre le problème ethnographique si compliqué que présente l'Indo-Chine, il faut étudier avec le plus grand soin cet élément de population, auquel sa division en tribus donne des aspects très-variés et qui tend à disparaître rapidement devant les progrès des races mongoles, Annamites, Siamois, Laotiens, Chinois, qui ont joué vis-à-vis des races indigènes de l'Indo-Chine le rôle des races aryennes vis-à-vis des autochthones du nord de l'Inde.

§ 5. — *Résumé des temps anciens du Cambodge.*

Ce sont quelques-unes de ces tribus qui formaient sans doute la nation cambodgienne quand elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, constituée en un royaume auquel les Chinois donnent le nom de Fou-nan, les Annamites celui de Pho-nam et qui

[1] Voy. le *Ta thsing y thoung tchi*, k. 440. Article Tchin-la. A. Rémusat, *op. cit.*, p. 25, etc., etc.

garde dans les souvenirs locaux le nom de Couc Thloc. Le Fou-nan est mentionné dès la fin du douzième siècle avant notre ère dans un fragment des annales chinoises qui est cité par les écrivains annamites : « Les ambassadeurs de Giao-chi (Kiao-tchi) étant venus à la cour de Thanh-vu'ong (Tching-ouang) pour faire hommage, l'oncle de ce jeune prince, le régent Chu-cong (Tcheou-kong), leur donna cinq chariots qui avaient la propriété d'aller toujours vers le sud. Avec ces chars, les ambassadeurs passèrent par Pho-nam, petit royaume situé sur les bords de la mer, gouverné alors par la reine Say Lieu et auquel on arrivait après 3,000 li à partir de l'ouest (1109 Av. J.-C.)[1]. » Le nom de Lieu (en chinois Lieou) est peut-être la transcription d'un titre indigène ; dans tous les cas, il est assez curieux de le retrouver porté encore par une autre reine du Fou-nan, plusieurs siècles après, au moment de l'arrivée de Prea Thong.

Dans l'intervalle, il s'était passé au Fou-nan un fait très-considérable : c'est l'introduction des premiers prédicateurs bouddhistes. Ici la tradition indigène relative à l'arrivée au Cambodge, vers le troisième siècle avant notre ère, d'émigrants venant de Bénarès et appelés Chhvea pream (*Voy. p.* 99) trouve une confirmation remarquable dans le seul livre bouddhiste qui fasse mention d'une façon indiscutable du Kambodja de l'Indo-Chine : « L'Inde orientale, dit Târanâtha[2], se compose de trois parties. Bhangala et Odiviça (Orissa) appartiennent à Aparantaka et s'appellent la partie orientale d'Aparantaka. Les pays du nord-est, Kamarupa, Tripura (Tipperah) et Hasama (Assam) s'appellent Girivarta, c'est-à-dire « entouré de montagnes ». De là, en se dirigeant vers l'est, le long de la chaîne septentrionale, sont les contrées de Nangata, le pays Pukham, qui confine à l'Océan, Balgu, etc., le pays Rakhang (Arakan), Hamsavati (Pégou), Marko et les autres parties du royaume Munjang ; plus loin Tschampa, Kambodscha et les autres ; tous ces pays sont en général nommés Koki. »

« Ce fut dans ces pays Koki qu'apparurent, dès le temps du roi Açoka, des sections du clergé, dont le nombre s'augmenta plus tard et devint considérable ; mais jusqu'au moment de l'apparition de Vasubandhu (aux environs de notre ère), ce ne furent que des Çravakas[3]. » Ainsi, dès le troisième siècle avant notre ère, le bouddhisme, dans sa forme la plus simple, fut introduit au Cambodge ou Fou-nan. Quant au nom de Chhvea pream, que la tradition locale donne à ces premiers prédicateurs dont elle fait les ancêtres des

[1] P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, p. 14. J'ignore à quel ouvrage chinois est emprunté ce passage que je ne retrouve pas intégralement dans les citations qui ont été faites par Klaproth, Pauthier, Biot, etc., du *Li tai ki sse* et du *Thoung kien kang mou.* D'après ce dernier ouvrage, les ambassadeurs ne venaient pas de Kiao-tchi, mais de Yue-chang-chi, pays situé plus au sud, ce qui justifierait mieux l'itinéraire suivi : « Les ambassadeurs... parvinrent aux bords de la mer, les suivirent depuis les royaumes de Fou-nan et de Lin-y et arrivèrent l'année suivante dans leur pays. » (Klaproth, *Lettre sur l'invention de la boussole,* p. 80-81.) Le nom de Yue-chang est un des anciens noms du Lin-y (*Ta thsing y thoung tchi,* k. 440, article Tchen-tching), royaume qui a fini par être absorbé par les Annamites, et cela a pu occasionner une confusion dans la traduction du P. Legrand de la Liraye. Le pays de Yue-chang-chi dont il est ici question a été placé par Klaproth aux environs de la presqu'île de Malacca, par Pauthier sur la côte d'Afrique.

[2] *Geschichte des Buddhismus in Indien* aus dem Tibetischen übersetzt von A. Schiefner, ch. XXXIX, p. 262. Cette histoire a été terminée en 1608 A. D. La description de l'Inde orientale qui y est contenue se rapporte donc à la fin du seizième siècle.

[3] « Auditeurs », représentants de la plus ancienne forme du bouddhisme.

Cambodgiens actuels et qui n'en sont que les instituteurs religieux, il semble signifier « Malais brahmane [1] » et tient peut-être à la ressemblance que les indigènes crurent remarquer entre les Hindous et les noirs habitants de la Malaisie.

La tradition a conservé le nom de quelques-uns des missionnaires d'Açoka en Indo-Chine. Potera et Tauna convertirent le pays Talain de Thatoung ; le second, accompagné d'Anouta, Oupaha et Soupitha, paraît, d'après les traditions du nord du Laos, avoir pénétré jusqu'à Muong Yong et Xieng Hong.

Il ne semble pas cependant que le bouddhisme ait acquis immédiatement une grande prépondérance au Cambodge, puisque les monuments les plus anciens paraissent se rattacher au culte brahmanique.

L'empereur Hiao-wou-ti des Han étendit ses conquêtes sur presque toute la péninsule indo-chinoise, et le Cambodge fut momentanément tributaire de la Chine vers 125 avant notre ère [2].

D'après le contexte des historiens chinois, c'est deux siècles environ après cet événement qu'il faut placer la venue de Prea Thong au Fou-nan [3].

La patrie de Prea Thong, le Muong Rom ou Romavisei, suivant les indigènes, ou le royaume de Ki [4] ou Kiao, suivant les Chinois, serait-elle l'ancien Kamboja du nord-ouest de l'Inde? Nous en sommes réduits, pour le prouver, à quelques coïncidences trop peu nombreuses pour emporter la conviction, suffisantes pour qu'on ne puisse omettre cette hypothèse. Dans tous les cas, la façon même dont voyage Houen-tien ou Prea Thong, avec des marchands qui se rendent au Fou-nan, semble exclure toute idée de conquête armée ou d'invasion nombreuse. C'est une civilisation qui s'introduit en Indo-Chine, ce n'est pas une race qui en asservit une autre.

A l'époque présumée où se passe cet événement, les Scythes ou Yue-tchi, avaient détruit le royaume grec de la Bactriane, et envahi l'Inde. Après une lutte acharnée, ils avaient été repoussés de la péninsule par les princes indigènes. Les bouleversements, les invasions et les guerres dont ces régions étaient le théâtre, peuvent donc expliquer, jusqu'à un certain point, un déplacement aussi considérable que le voyage de Caboul ou de Gazni aux côtes de l'Indo-Chine. Avec Houen-tien se seraient introduits le nom de Kamboja ou de Kampouchea, qui aurait remplacé celui de Couc Thlok, la science astronomique, dont les auteurs chinois constatent avec étonnement l'existence au Cambodge, et dont l'origine occidentale est encore attestée aujourd'hui par le nom de *Hora* donné aux astrologues, les architectes et les sculpteurs qui allaient présider à la construction

[1] *Chhvea* est encore le mot qui désigne aujourd'hui les Malais en cambodgien.

[2] Duhaldé, *Description de la Chine*, édition in-folio de 1735, t. I, p. 384.

[3] Le Dr Bastian (*op. cit.*, I, 463) reporte son arrivée beaucoup plus tard, vers 227 de notre ère ; il ajoute même que Houen-tien envoya des ambassadeurs en Chine. J'ignore sur quelle autorité il se fonde. Les premières dates relatives au Fou-nan qui apparaissent dans le *Pien y tien* se rapportent à l'échange d'ambassades entre ce royaume et la dynastie des Ou, qui a régné sur une partie de la Chine méridionale de 222 à 278 A. D.; mais à ce moment, d'après les récits chinois, six ou sept générations au moins s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Houen-tien.

[4] La Sogdiane ou pays de Samarcande est désignée dans les auteurs chinois sous le nom de Ki-pin.

de la ville d'Angcor et former la souche de cette génération d'artistes à laquelle le Cambodge doit ses admirables monuments, peut-être enfin, le culte brahmanique [1] qui vint se mélanger aux cultes existant déjà de Bouddha et du serpent.

Le sanctuaire du mont Crôm (*Voy. p.* 41) près duquel on retrouve une belle statue de Brahma et dont les trois tours étaient peut-être consacrées à chacun des membres de la triade hindoue, les murailles d'Angcor Thom, que domine également l'image de Brahma [2], le Baion, le monument du mont Bakheng, datent peut-être de cette époque reculée ou du moins de la période comprise entre le premier et le cinquième siècle, moment où on ne peut plus contester la prédominance du bouddhisme au Cambodge.

La domination au Cambodge d'un souverain d'origine indienne, trouverait une confirmation assez remarquable dans les traditions javanaises, qui rapportent à la même époque l'arrivée à Java d'Ajisaka ou Tritresta, qui est le plus ancien personnage légendaire de l'histoire de l'île. Tritresta, fils de Jala Prasi, et petit-fils de Brahma, est chassé de son pays, comme Prea Thong, pour une offense à Sang yang Guru, et envoyé comme roi à Java. Il avait épousé Bramani Kali, princesse du Kamboja. Il s'établit à Giling Wesi avec 800 familles indiennes. Dans la plupart des récits, le lieu d'origine d'Aji Saka est Astina ou le Guzarat. Dans d'autres traditions, les premiers colons de Java furent envoyés par le prince de Rom; mais ils périrent presque tous. Dans ces dernières traditions, Aji Saka ne fait son apparition dans l'île qu'en l'an 1000 [3]. La même ère (+ 78) est employée au Cambodge et à Java. D'après Albirouny et Hiouen Thsang, elle aurait pour origine la mort de Saca, prince étranger qui dominait dans l'ouest de l'Inde et courbait les populations sous un joug de fer [4]. Vicramaditya le vainquit, le tua, s'empara de Peichaver et abattit le despotisme des princes turks de la vallée de Caboul. L'adoption de cette ère se rélierait donc d'une manière assez frappante aux événements qui auraient déterminé l'émigration de Prea Thong.

Il y a une telle analogie entre le récit cambodgien et le récit javanais, qu'on se demande si l'une des deux nations ne l'a pas emprunté à l'autre, ou s'il ne faut pas en chercher la cause dans une ancienne réunion des deux pays sous la même domination. Parmi les successeurs de Prea Thong se trouva en effet, comme nous allons le voir en continuant le dépouillement des annales chinoises, un conquérant dont la puissance s'est certainement étendue sur une partie de l'archipel d'Asie :

« Ye-lieou, disent ces annales (*lib. cit.*), donna à Houen-tien un fils qui fut établi roi

[1] Le brahmanisme et le bouddhisme se balançaient à peu près à cette époque dans le nord-ouest de l'Inde. Le bouddhisme ne devint prépondérant dans la vallée de Caboul que vers le quatrième ou le cinquième siècle. Vicramaditya, vainqueur de Saca, dont il va être parlé, n'était pas un prince bouddhiste. Si j'admets, d'ailleurs, la possibilité de l'introduction du culte brahmanique au Cambodge, c'est moins en raison des statues de Brahma et des autres dieux du panthéon hindou que l'on retrouve dans les anciens monuments du Cambodge, et auxquels les bouddhistes décernent également un culte, qu'à cause de l'existence bien constatée de cette religion à Java et à Sumatra, dont j'ai indiqué les nombreuses relations avec le Cambodge.

[2] Voyez Atlas, 2e partie, pl. VIII, le dessin d'une des portes d'Angcor Thom.

[3] Voy. St. Raffles, *op. cit.*, t. II, p. 69-73.

[4] Reinaud, *Mémoire géographique*, etc., *sur l'Inde*, p. 79. Son interprétation des textes sur lesquels il appuie cette opinion, a été depuis sérieusement contestée.

sur sept villes; et la coutume de partager le royaume entre les différents princes de la famille royale qui prenaient le titre de *Siao ouang* « petits rois » prévalut à partir de ce moment jusqu'au roi Pan-kouang. » Ce système féodal a laissé des traces dans l'organisation actuelle du Cambodge, dans laquelle les grands dignitaires de la couronne ont pour apanage une ou deux provinces du royaume. « Les Siao-ouang reconnaissaient un suzerain commun (*Hay koue thou tchi*, historiens des Liang), mais ce lien était trop faible pour empêcher les guerres intestines, et le fils même de Prea Thong mécontenta vivement ses vassaux en cherchant constamment querelle à tous ses voisins (*Pien y tien*). Le long règne de Pan-kouang fut le dernier de cette période de morcellement et de divisions intérieures. Il mourut à l'âge de 90 ans et laissa la couronne à son fils puiné nommé Pan. Celui-ci remit le soin des affaires à un premier ministre nommé Fan-se-man (littéralement, « chef des troupes ») et mourut au bout d'un règne de trois ans. Fan-se-man fut appelé au trône par les acclamations unanimes du peuple, fatigué sans doute de discordes civiles. Son habileté guerrière et le courage de ses troupes lui permirent de faire rapidement la conquête des pays voisins. Il prit alors le titre de *Ta ouang* « grand roi [1], » fit construire de grands navires, à l'aide desquels il subjugua plus de dix royaumes maritimes, tels que Kiou-tou, Kouen-kieou-tche, Tien-sen. Il ajouta ainsi à son empire une étendue de plus de 6,000 li. »

D'après Ptolémée [2], c'est-à-dire au deuxième siècle de notre ère, une route conduisait de la métropole de la Chine au Cambodge, et dans les tables de Peutinger, se trouve également le nom de Calippe, ancienne appellation de Pnom Penh.

« A ce moment, dit le *Pien y tien*, les habitants du royaume de Ta-thsin (empire romain) allaient souvent pour leurs relations de commerce jusqu'au Fou-nan. » Cette période de commerce prospère et de relations suivies coïncide avec l'époque des conquêtes de Fan-se-man et avec l'éclosion de la civilisation ou plutôt de l'architecture gréco-hindoue d'Angcor. C'est probablement à ce moment que furent construites ces grandes et belles chaussées dont on retrouve encore des vestiges à de grandes distances d'Angcor et auprès desquelles se trouvaient de distance en distance ces grandes mares creusées où venaient se baigner les buffles et les éléphants porteurs de fardeaux. Selon toutes les probabilités, la domination du Fou-nan s'étendait à cette époque des embouchures du Sitang à celles du Cambodge, et comprenait même, en outre de la presqu'île de Malacca, une partie de Sumatra et de Java [3]. (*Voyez la carte historique de l'Indo-Chine au* III[e] *siècle*, *p.* 128-129.)

[1] Les mots *Ta ouang* sont la traduction littérale du titre de Maharaja que portaient les souverains du Zabedj. Il est curieux de rapprocher ce passage des historiens chinois de la description que fait Massoudi de l'empire du roi des Iles. (*Les Prairies d'or*, t. I, p. 341-43, traduction Barbier de Meynard et Pavet de Courteille.)

[2] Lib. I, cap. XVII. J'adopte, on le voit, les identifications de Gosselin.

[3] Voyez les raisons, tirées des ressemblances du langage et des traditions, déjà exposées p. 110, 111 et 115. Quand les Portugais s'emparèrent de Malacca, ils trouvèrent dans le voisinage des monuments qu'ils prirent pour les tombeaux des rois de cette ville et qu'ils démolirent pour construire des fortifications. Or il n'y avait eu que huit princes malais ayant régné sur ce point, et leurs tombes, auxquelles il n'était point d'usage de

L'historien tibétain que nous avons déjà cité constate qu'à peu près à la même époque quelques disciples de Vasubandhu répandirent dans le pays de Koki (Indo-Chine), le Mahajana ou « grand véhicule, » qui s'y maintint à partir de ce moment presque sans interruption [1].

« Après avoir fait encore la conquête du royaume de Kin-lin [2], Fan-tchen tomba malade et dut envoyer à la tête de ses armées, l'aîné de ses fils, nommé Kin-sen. Un de ses neveux, nommé Chan ou Tchouan, qui convoitait le trône, réunit deux mille sicaires, tendit une embûche au jeune prince et l'assassina. Fan-se-man succomba sur ces entrefaites à sa maladie et laissa à son plus jeune fils, nommé Tchang, le soin de punir le criminel. Tchang vécut ignoré au milieu du peuple jusqu'à l'âge de vingt ans, sut se concilier les principaux du royaume et réussit à tuer l'usurpateur. Mais, peu après, il fut assassiné à son tour par le général Fan-siun, qui avait participé au meurtre de Kin-sen et qui prétendait restaurer en sa personne l'ancienne famille royale indigène du Fou-nan. Une fois maître de la couronne, Fan-siun montra les aptitudes les plus grandes au gouvernement des peuples. Il agrandit encore l'empire. Il fit construire dans son palais des tours et des théâtres pour la récréation des hôtes qu'il recevait à la troisième ou à la quatrième heure du jour. Il envoya des tributs à la Chine pendant les années *Tay-che* de Wou-ti (265 à 275 ap. J.-C.) »

Fan-siun est désigné ailleurs sous le nom de Fan-tchen. Il envoya un de ses parents nommé Sou-we en ambassade au roi indien Meou-lun.

« En partant du Fou-nan, l'ambassade sortit par l'embouchure du *Teou-kieou-li*, suivit sa route par mer dans la grande baie et en se dirigeant au nord-ouest, elle entra dans la baie qu'elle traversa en côtoyant les frontières de plusieurs royaumes. En une année environ elle put parvenir à l'embouchure du fleuve de l'Inde. Au bout de quatre ans, Sou-we revint dans son pays, accompagné de deux envoyés indiens qui allaient offrir à Fan-tchen de la part du roi Meou-lun quatre chevaux du pays des Yue-tchi. Ils trouvèrent à Fou-nan un officier chinois de second rang, nommé Kang-tai, envoyé par l'empereur de la dynastie Ou [3]. »

Au quatrième siècle, le Fou-nan paraît s'être uni au Lin-y pour porter la guerre sur les frontières de la Chine, ou plutôt dans le Ji-nan et dans le Kiao-tchi. Ces deux derniers royaumes venaient de faire leur soumission à la dynastie des Tsin, après la conquête par celle-ci du royaume de Ou, et ils étaient gouvernés par une famille chinoise que les annales annamites désignent sous le nom de Hoang.

Nous citerons ici le passage même de ces annales : « Quand Tam (Tsin) eut soumis

donner des proportions monumentales, n'auraient pu suffire à une telle destination. Il est plus probable qu'il s'agissait de temples ou d'autres édifices construits à l'époque de la domination cambodgienne. (Cf. Crawfurd, *History of the indian archipelago*, t. II, p. 337. Barros, *Décad.*)

[1] Târanâtha's *Geschichte des Buddhismus*, etc. (*loc. cit.*).

[2] Peut-être le même royaume que celui de Ki-lin koue « royaume des coqs et des forêts », qui existait vers le neuvième siècle sur les confins de la Cochinchine et du Tong-king (Voy. *Mémoires concernant les Chinois*, t. V, p. 427).

[3] *Pien y tien*, k. 68 traduit par Pauthier *loc. cit.*), et Ma-touan-lin, traduit par Stan. Julien (*loc. cit.*).

Ngo (Ou) à son empire, il rappela les troupes de Giao (Kiao-tchi). Alors le *Tich-tsi* de Giao, nommé Dao-hoang, lui fit cette adresse : Très-loin, en dehors de Giao, à plusieurs milliers de li, se trouve Lam-ap (Lin-y), dont le chef Pham-hung passe sa vie à faire le brigandage, et prend le titre de roi. Ce peuple fait des invasions continuelles chez nous, et uni avec Pho-nam (Fou-nan), il forme une multitude immense qui se retire dans des lieux inaccessibles. Au temps des Ngo, ces gens de Lam-ap ont fait leur soumission; mais ce n'a été qu'un moyen de plus de piller les populations, de mettre à mort leurs chefs. Envoyé chez eux pour les tenir en respect, j'y ai passé plus de dix ans : ils se sont toujours dérobés dans leurs antres et leurs repaires. J'avais avec moi huit mille hommes qui ont pour la plupart péri de misère et de maladie : il ne m'en reste que deux mille quatre cent et quelques. Maintenant que les quatre mers jouissent de la paix la plus parfaite, il faudrait penser à envoyer des renforts; mais comme je suis fonctionnaire d'un gouvernement déchu [1], ce que je dis n'aura aucune importance [2]. »

L'empereur Moû-ti, qui régnait alors en Chine, suivit les conseils qui lui étaient donnés et jugea même l'état des choses assez grave pour envoyer dans le Kiao-tchi un prince de sa famille. Ce prince est désigné dans les annales annamites sous le nom de Nguyen-phu. En 353, Nguyen-phu porta la guerre dans le Lin-y qu'il soumit et où il détruisit plus de cinquante forteresses [3]. C'est sans doute à la suite de cette expédition

[1] C'est-à-dire un fonctionnaire de la dynastie qui venait d'être renversée par celle des Tsin.

[2] P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, p. 51. L'estimable auteur ajoute que Pho-nam est probablement Haïnan. On voit que c'est là une erreur.

[3] Le *Ta thsing y thoung tchi* (k. 440) donne quelques détails sur les origines de cette guerre à l'article Tchen-tching : A la fin de la dynastie des Han, le royaume de Lin-y s'était étendu au détriment de ses voisins, sous le long règne d'un grand roi qui mourut sans postérité, et qui désigna, pour lui succéder, un fils de sa sœur nommé Fan-y. Celui-ci mourut en 337, et un de ses serviteurs nommé Fan-ouen s'empara du trône. D'après le récit chinois, Fan-ouen paraît être un simple gardien de troupeaux, originaire de la ville de Si-kiuen hien située dans le Ji-nan; dévoré d'ambition, il réussit à se fabriquer une épée merveilleuse à l'aide de laquelle il s'empara du trône et porta la guerre chez tous ses voisins. Il réunit une armée considérable et 50,000 éléphants. En l'an 348, il porta la guerre dans le Ji-nan, qu'il réclamait comme lui appartenant. Après sa mort, survenue peu après, son fils continua son œuvre de conquête, mais il fut vaincu par Kieou-tchen-tay-cheou qui conquit la ville de Lin-y. Le nom de Kieou-tchen-tay-cheou qui se prononce en annamite : *Cu'u dien thay thu*, et signifie « gouverneur général des neuf districts, » n'est sans doute que le titre de Nguyen-phu. On retrouverait probablement le même récit dans les annales annamites : Fan-y et Fan-ouen doivent y figurer sous les noms de Phan-dzat et Phan-van. Il me paraît probable que l'épée merveilleuse de Fan-ouen est l'origine de l'arme de même nature conservée aujourd'hui avec soin par les Charaï (voyez la page 108). La grande extension attribuée au royaume de Tchen-tching ou de Lin-y à la fin de la dynastie des Han, c'est-à-dire au moment même des conquêtes des rois du Fou-nan, Fan se-man et Fan-siun, me ferait soupçonner quelque confusion entre le Fou-nan et le Lin-y, réunis sans doute à ce moment (dernière moitié du troisième siècle) sous la même domination. Ce qui me confirmerait dans cette opinion, c'est que le *Hay koue thou tchi* (*loc. cit.*, historiens des Tsi) dit, comme on le verra plus loin, à propos des plaintes que le roi du Fou nan adressa à l'empereur de Chine, au cinquième siècle, contre le roi du Lin-y, que celui-ci avait été jadis un serviteur du roi du Fou-nan. Il en résulterait que Fan-ouen n'aurait fait que reconquérir l'indépendance du Lin-y, à la mort du neveu du roi conquérant dont parle le *Ta thsing y thoung tchi* et qui doit être un neveu de Fan-siun.

C'est à la conquête du Lin-y par le Fou-nan, au troisième siècle, que semble se rapporter l'incident suivant, raconté par le *Pien y tien* (k. 97) : « D'après le *Chouy kin tchou tchou tchi*, l'armée du Fou-nan alla attaquer une ville du royaume du Lin-y, située à l'est d'un grand lac. A 6 li des murailles de cette ville, l'eau se dirigeait

que le roi du Fou-nan envoya, en 387, à l'empereur Mou-ti, des éléphants domptés en signe de soumission et d'hommage. Mais le céleste empereur se refusa de les recevoir, de peur, dit-il, que ces animaux ne fissent du mal à ses sujets. Ce refus avait peut-être pour but de témoigner le mécontentement du gouvernement chinois contre les agissements passés du Fou-nan; mécontentement qui ne pouvait guère se manifester autrement, en raison de l'extrême éloignement de ce royaume.

Nous retrouvons encore au commencement du cinquième siècle un roi désigné dans les annales chinoises sous le nom de Pan-pan. Le mot de Pan semble être un titre porté depuis Pan-kouang par les rois du Fou-nan; c'est la dernière fois qu'il apparaît ici. Pan-pan fut remplacé par un prince nommé Kiao-tchen-jou, de la secte des Po-lo-men ou des Brahmanes, dont l'avénement au trône était annoncé par une prophétie, et auquel le peuple donna spontanément la couronne. Ce prince, disent les historiens des Liang, introduisit au Fou-nan les lois et les mœurs de l'Inde. Sous son règne, de nombreuses ambassades furent envoyées en Chine à l'empereur Ouen-ti des Song, notamment pendant les années 435, 436, 439 [1]; elles coïncident avec les guerres soutenues à ce moment par le royaume de Lin-y contre les gouverneurs chinois du Tong-king [2].

« Vers cette époque, racontent les historiens des Tsi [3], un moine, sectateur de Lao-tse et originaire de l'Inde [4], s'embarqua à Kouang-tcheou [5], sur un bâtiment que

vers l'ouest avec une grande rapidité, et semblait remonter vers sa source. La hauteur du fleuve augmentait par jour de 6 à 7 pieds et s'était élevée déjà de 16 ou de 17. Au bout de 7 jours cette eau diminua de volume, et la crue quotidienne ne fut plus que de 1 ou 2 pieds. C'est pour cela que ce lac a pris le nom d'eau de l'éléphant. » Il est impossible de ne pas reconnaître ici le phénomène de l'ascension des eaux dans le bras du grand lac, et de l'augmentation périodique du niveau de celui-ci. Ce récit placerait par suite la ville assiégée dans l'espace compris entre Pnom Penh et l'entrée du lac, et ferait supposer qu'à ce moment le Lin-y possédait le delta du fleuve.

[1] *Pien y tien*, k. 97, f° 8.

[2] L'expédition que nous avons racontée plus haut contre le Lin-y n'avait pas mis fin aux incursions des habitants de ce dernier royaume dans le Kiao-tchi et le Ji-nan. Les annales annamites mentionnent, en 399, une invasion du Nhat-nam (Ji-nan) Cu'u-chan et Giao (Kiao-tchi) par le roi de Lam-ap, du nom de Phan-ho-dat. En 413, ce prince fut vaincu et mis à mort par Hue-do, gouverneur annamite du Kiao-tchi. En 431, le successeur de Phan-ho-dat, nommé Phan-dzeuong-mai, attaqua le Cu'u-chan et eut l'audace d'envoyer l'année suivante une ambassade à l'empereur Ouen-ti pour lui demander la préfecture de Giao. En 436, le gouverneur chinois de Giao, nommé Hoa-chi, reçut l'ordre de punir Phan-dzeuong-mai et entra dans ses états à la tête d'une armée. Phan-dzeuong-mai offrit de restituer le butin fait dans le Nhat-nam, en payant 10,000 livres d'or pur et 100,000 livres d'argent; mais l'événement ayant prouvé que cette offre n'était pas sincère, Hoa-chi s'empara de la citadelle de Khu-lat, où commandait Phu-long, le principal chef de Lam-ap, après avoir battu une armée de secours commandée par Pham-con-sha-dat. Enfin Phan-dzeuong-mai lui-même fut complétement défait « sur la rive des Éléphants. » Je pense qu'il faut reconnaître ici le Song Gianh, qui sépare aujourd'hui le Tong-king de la Cochinchine proprement dite.

Le savant traducteur des annales annamites, le P. Legrand de la Liraye, fait remarquer avec raison que tous les noms des rois ou des généraux de Lam-ap ne sont ni annamites, ni chinois. (Consultez *Notes historiques*, etc., p. 52-55.)

[3] *Hay koue thou tchi*, k. 8, f° 7.

[4] Les nombreux points de contact du bouddhisme et de la doctrine de Lao-tse ont pu produire une confusion dans l'esprit de l'écrivain chinois. L'origine hindoue du moine rend vraisemblable que nous avons affaire ici à un bouddhiste.

[5] La ville de Canton portait ce nom sous la dynastie des Ou (222-278) et l'a gardé jusqu'aux Soui (580), époque où elle a pris le nom de Pan-tcheou. (Voy. Biot, *Dictionnaire*, etc., p. 87.)

Kiao-tchen-jou avait expédié dans ce port pour y faire du commerce. Ce moine cherchait ainsi une occasion de revenir dans sa patrie ; mais une tempête jeta le navire sur les côtes du royaume de Lin-y, et tout ce qu'il contenait fut pillé par les habitants. Le roi de ce pays avait été jadis un simple domestique du roi du Fou-nan. Le moine se rendit à pied dans ce dernier royaume, dont le souverain, sensible au vol de ses marchandises, l'envoya, la deuxième année *Young-ming* (484 ap. J.-C.), en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur de Chine pour lui représenter que le royaume de Lin-y fatiguait ses voisins par des excursions et des brigandages continuels, et pour lui demander de confier au roi du Fou-nan le commandement de quelques troupes avec le concours desquelles celui-ci se chargerait de détruire complétement ces hordes de voleurs. Le moine apporta comme présents à l'empereur une statue du roi Dragon faite entièrement en fils d'or ; un éléphant en *pe-tan*, bois blanc très-dur et très-odorant ; des tours en ivoire, deux *kou-pey* ou perles très-précieuses par leur antiquité, deux vases en cornes de rhinocéros admirablement sculptés, un plateau en écaille pour offrir le bétel et l'arec. »

« Le fils de Kiao-tchen-jou, Tche-li-to-pa-mo, renouvela ces ambassades et envoya, en 503, une statue du dieu Fo à l'empereur Ou-ti des Liang. Cette statue était faite d'une pierre précieuse nommée *Chan-fou*. La cinquième année *Ta-thoung* du même empereur (540 ap. J.-C.) on annonça la découverte au Cambodge d'un cheveu de Fo, long de douze coudées, et des prêtres bouddhistes furent envoyés de Chine pour participer aux cérémonies faites en l'honneur de cette relique[1]. »

L'avénement du roi Kiao-tchen-jou semble marquer au Cambodge comme une nouvelle époque où les traditions indiennes se renouvellent et se complètent. Le moine du pays de Thien-tchou, dont parlent les historiens chinois, est-il un de ces apôtres légendaires qui ont parcouru l'Indo-Chine ? Malheureusement, les mêmes traditions religieuses se retrouvent avec quelques variantes dans tous les royaumes de la péninsule, et présentent un trop grand degré d'incertitude pour qu'on puisse les appliquer à tel ou tel point de l'Indo-Chine. Elles semblent n'être que l'écho de l'histoire de Bouddha et de ses principaux disciples, défigurée au gré des convenances locales. Il est nécessaire cependant de s'arrêter ici à la légende relative à Prea Ket Meléa, le roi cambodgien qui aurait bâti Angcor Wat et qui aurait vécu, d'après les indigènes, en l'an 1000 de Bouddha, c'est-à-dire environ à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Ce prince, converti par Buddhaghosa, lui aurait donné Angcor Wat, dont la destination première était un palais, pour en faire un temple bouddhique. Entre la qualité de sectateur des brahmanes attribuée à Kiao-tchen-jou et la ferveur bouddhique déployée par son fils, se place une conversion religieuse qui porte à identifier le premier de ces deux princes avec Prea Ket Meléa. L'examen des dates chinoises confirme le long règne que la tradition lui accorde, et Buddhaghosa, d'après les récits singalais, est exactement

[1] C'est à peu près à la même époque, sous le règne du roi Mougallana (495-515), qu'une relique de même nature fut apportée de l'Inde à Anouradhapoura, capitale de Ceylan (Turnour, *An epitome of history of Ceylan*, p. 29.)



ANGCOR WAT : FAÇADE SUD.

contemporain de Kiao-tchen-jou. Le *Mahawanso* fait naître Buddhaghosa dans le royaume de Magadha. C'était un brahmane converti à la foi bouddhique qui se rendit à Ceylan, sous le règne de Mahanamo (410–432), et traduisit en pali les livres bouddhiques. Cette traduction, qui est celle qui a cours aujourd'hui dans toute l'Indo-Chine, aurait été achevée en 420 de notre ère[1].

La tradition varie beaucoup sur le point de l'Indo-Chine où aborda d'abord Buddhaghosa avec les livres sacrés. Les Arakanais le font débarquer à Tathoung; les Cambodgiens le font arriver directement de Ceylan dans une petite barque; les Siamois le font venir de Birmanie. Sans vouloir identifier le moins du monde le moine dont parlent les auteurs chinois avec le célèbre apôtre bouddhiste, il y a entre les faits qu'ils rapportent et les traditions locales, relatives à l'introduction du rite singalais en Indo-Chine, des coïncidences assez frappantes pour que l'on puisse admettre que ces faits et ces traditions se rapportent à la même époque.

Il ressort aussi des citations qui précèdent des livres chinois, que l'adoration du Dragon et des dieux de l'Olympe brahmanique se mêlait au Cambodge au culte de Bouddha. Les monuments d'Angcor portent surtout des traces authentiques de l'existence des deux premières religions qui semblent avoir été jusque-là les cultes officiels, et, à l'exception de Pnom Bachey, il n'est aucun sanctuaire parmi ceux que nous avons décrits, à qui l'on puisse assigner une destination exclusivement et authentiquement bouddhique. Un fait analogue s'est produit à Java où, d'après le témoignage de Fa-hien, le culte de Bouddha n'était point encore introduit au cinquième siècle et où les travaux de M. Friedrich[2] constatent son apparition et sa coexistence avec le brahmanisme dès le siècle suivant.

L'état d'antagonisme violent et direct qui, suivant Max. Muller[3], commença à se produire au cinquième siècle de notre ère, entre le brahmanisme et le bouddhisme fut probablement une des causes qui, au siècle suivant, jetèrent dans la péninsule indo-chinoise un si grand nombre de prédicateurs bouddhistes.

Faut-il conclure de ce qui précède que le plus considérable des monuments d'Angcor, Angcor Wat, était déjà construit au sixième siècle?

En rapportant à l'ère de Bouddha le millésime de 12... trouvé sur l'une des colonnes d'Athvea (*voy. p.* 44), monument que la tradition considère comme antérieur à Angcor Wat, on n'arriverait à faire remonter la construction de ce dernier édifice qu'au commencement du huitième siècle. Le livre cambodgien de Prea Ket Melea, qui est consacré tout entier à sa description, ne fait aucune allusion au bouddhisme et confirme la légende qui veut qu'Angcor Wat ait été originairement un palais. Enfin, comme nous l'avons déjà fait remarquer, on ne peut introduire Angcor Wat dans la description chinoise traduite par Rémusat, et qui décrit si exactement les monuments d'Angcor au treizième siècle, qu'en en faisant un tombeau, celui de Lou-pan, être lé-

[1] Voy. Turnour, *op. cit.*, introduction, p. LIV; Hardy, *Eastern Monachism*, p. 167.
[2] *Batavian Transactions*, t. XXVI, *Mémoire sur les inscriptions de Java et de Sumatra.*
[3] *A history of ancien sanskrit literature.* London, 1859, p. 56.

gendaire, que l'histoire chinoise ne se donne pas la peine de désigner autrement, probablement parce que ce personnage était trop connu pour qu'il fût nécessaire de dire s'il était prince ou moine.

L'architecture d'Angcor Wat paraît mieux convenir à un sanctuaire ou à un tombeau qu'à toute autre destination. La tour centrale est évidemment le trait dominant de l'édifice, et rien ne s'y prête aux exigences de l'habitation. L'exception remarquable qui fait tourner à l'ouest les façades principales d'Athvea et d'Angcor Wat, alors que tous les autres monuments khmers font face à l'est, semble coïncider avec l'arrivée d'un nouveau culte venu du couchant. D'un autre côté, Angcor Wat est un édifice trop considérable pour ne pas avoir exigé le concours de plusieurs générations; peut-être ses fondements furent-ils jetés au sixième siècle, et sa première destination était-elle en effet une résidence royale. Peut-être, comme Méléa, devait-il être construit dans le système des galeries, et le système des terrasses n'a-t-il été adopté qu'en cours de construction, pour mettre mieux en évidence le sanctuaire ou le tombeau que l'édifice dut contenir. Peut-être enfin, pour expliquer le silence gardé sur sa destination religieuse par un historien aussi exact et aussi précis que l'écrivain chinois du treizième siècle, peut-on admettre qu'Angcor Wat était à la fois un sanctuaire et un tombeau, et que, dans l'esprit des populations, très-attachées aux souvenirs légués par leurs ancêtres, ce dernier caractère l'emportait alors sur le caractère sacré.

Dans tous les cas, il faut mentionner ici la version qui fait apporter pour la première fois les grands poëmes épiques de l'Inde, au Cambodge, vers l'année 611, par des brahmanes. Ils traduisirent en cambodgien la grammaire de Kaccayana, le Ramayana (*Reamké*) et le Mahabharata. Or, ce sont ces poëmes qui ont fourni le sujet des bas-reliefs d'Angcor.

Il convient enfin de rappeler qu'il y a plus au nord, et principalement dans le voisinage de Souren (Cambodge siamois), d'immenses constructions khmers, que les indigènes comparent à Angcor Wat et qui n'ont point encore été visitées. Le même nom peut avoir été donné à deux édifices différents [1]. Mais, comme nous allons le voir, les historiens chinois

[1] Je ne me dissimule pas le peu de valeur de toutes ces hypothèses. La traduction du livre de Prea-Ket Méléa et le déchiffrement complet des inscriptions cambodgiennes, pourront seuls jeter quelque lumière sur toutes ces contradictions. On voit que je ne donne pas ici de place à l'opinion de M. Fergusson, qui fait d'Angcor Wat un temple entièrement consacré au culte du serpent. Cette opinion, que j'avais d'abord adoptée, me paraît aujourd'hui, devant les témoignages écrits des Cambodgiens eux-mêmes, devoir être abandonnée. Je ferai remarquer d'ailleurs que si le dragon à tête multiple joue un grand rôle dans l'édifice, si on le trouve répété à chaque corniche, à chaque fronton, sur les chaussées, au faîte des toitures, ce n'est partout qu'un simple motif décoratif, dont les constructeurs ont tiré un parti admirable, qui est sans doute le souvenir d'un culte disparu, mais qui, nulle part, ne semble désigné à l'adoration des fidèles. Dans les sculptures de l'intérieur de l'édifice, ne figurent en aucun endroit le roi et le peuple des Nagas qui, dans le monument d'Amravati, jouent un si grand rôle et tiennent une place presque égale à celle de Bouddha. Enfin, les pièces d'eau si multipliées au Cambodge, qui paraissent à M. Fergusson procéder de la même idée religieuse, ne sont qu'une nécessité locale, signalée comme on l'a vu par les écrivains chinois, quand ils disent que plusieurs familles se réunissent pour creuser une mare, afin d'assurer leur provision d'eau pendant la saison sèche (Cf. Fergusson, *Tree and serpent's Worship*, p. 46, et *Description of the Amravati tope J. R. A. S.*, 1866, p. 156). Quand l'éminent indianiste que je cite a émis l'opinion que je contredis, il n'avait qu'une connaissance impar-

du septième et du huitième siècle mentionnent d'une façon trop précise quelques-uns des principaux monuments d'Angcor, pour qu'on ne puisse pas considérer le règne de Kiao-tchen-jou, et de son successeur Tche-li-to-pa-mo, comme l'époque d'un développement architectural remarquable au Cambodge, et cette époque coïnciderait, à peu de chose près, avec la construction des premiers monuments connus de Java. Peut-être même ne faut-il faire remonter qu'à ce moment les temples les plus anciens du Cambodge : d'un caractère exclusivement brahmanique sous Kiao-tchen-jou, l'architecture cambodgienne revêtit sous ses successeurs ce double aspect bouddhique et brahmanique qui constitue une partie de son originalité.

En résumé, nous croyons que les cinquième et sixième siècles sont l'époque des grands rois dont la légende cambodgienne a conservé le souvenir sous les noms de Prea Ket Melea, de Prea Chum et de Prea Thomea Sorivong, et auxquels elle rapporte la construction d'Angcor Wat qui est probablement postérieure, l'avénement officiel du bouddhisme, prêché depuis sept ou huit siècles déjà dans la péninsule, et sorti vainqueur au Cambodge des persécutions qui lui étaient suscitées ailleurs, l'introduction de la littérature et de l'écriture pali. Le règne de ces princes coïncida avec un grand mouvement des peuples à l'intérieur de la péninsule. C'est à ce moment que les Thai niaï ou Laotiens du nord fondèrent la ville d'Haripounxai et envahirent le Kamboza birman qui fut dès lors séparé du Fou-nan. Le territoire soumis à l'autorité de Prea Thomea Sorivong ne s'étendit plus que sur la partie méridionale de la côte de Cochinchine, où se trouvent encore les ruines de tours dont on attribue la construction aux Khmers, sur le cours inférieur du Cambodge et du Menam, et sur la presqu'île de Malacca. Les annales de Xieng Mai mentionnent, en 578, l'avénement au trône de Labong de Yama, ou Zama Devi, fille du roi de Chandapur (Chandrapouri ou Vien Chan) et veuve du raja du Cambodge. On pourrait en conclure qu'à ce moment l'influence des Khmers restait considérable sur les États de Labong et de Vien Chan, avec lesquels ils étaient en paix. Les ruines que l'on trouve à Korat et à Bassac et qui sont certainement postérieures à Angcor Wat, prouvent que les frontières du nouveau royaume se sont longtemps encore étendues de ce côté jusque vers le seizième degré de latitude Nord.

La substitution du royaume de Tchin-la au royaume du Fou-nan est racontée d'une façon obscure et contradictoire dans les annales chinoises; mais la description qu'elles font du nouveau royaume ne laisse, croyons-nous, aucun doute que le siége de cette civilisation, dont nous venons de voir les origines, ne soit resté le même.

« Le Tchin-la, disent les historiens chinois [1], est situé au sud-ouest du Lin-y et à 20,700 li de la cour impériale [2]. Le voyage par mer du Ji-nan au Tchin-la de-

faite des monuments khmers. Les descriptions et les planches de cet ouvrage lui permettront peut-être, dans la nouvelle édition qu'il prépare de son livre : *Tree and serpent's Worship*, de faire des rapprochements que m'interdit mon ignorance en architecture hindoue, et d'arriver à des conclusions plus satisfaisantes que les miennes.

[1] Consultez *Yuen kien louy han*, k. 234, f° 5 ; *Hay koue thou tchi*, k. 8, f° 14 ; *Ta thsing y thoung tchi*, k. 440; enfin la *Description du Cambodge* tirée du *Pien y tien* par Rémusat, p. 11 et suivantes. Il y a çà et là quelques variantes du sens adopté par ce dernier auteur.

[2] Cette distance est donnée par les historiens des Souy et des Thang. A cette époque, la cour de Chine

mande 60 jours[1]. A l'est du Tchin-la est le royaume de Tche-kiou, à l'ouest, celui de Tchou-kiang, au nord-est, le pays de Tao-ming; au nord, est Hoan-tcheou [2], à 500 li. Ce royaume occupe 7,000 li d'étendue. La chaleur y est grande, et l'on n'y connaît pas la neige et les frimas. A la cinquième ou à la sixième lune règne un vent pestilentiel [3]. Au nord se trouvent beaucoup de montagnes; au sud, se trouve un grand lac, et le pays est plat et souvent inondé. Les productions du sol sont à peu près les mêmes que celles du Lin-y; on y trouve des pierres précieuses, des parfums exquis, des chevaux de petite taille en très-grand nombre. Les habitants du Tchin-la sont petits et de couleur noire; on voit cependant au milieu d'eux des femmes qui sont blanches. Ils marchent pieds nus et se couvrent le milieu du corps, les gens riches avec une étoffe de soie, les pauvres avec du coton. Ils portent les cheveux longs, les nouent sur le sommet de la tête et ont l'habitude de se parfumer le corps. Ce peuple est actif et robuste; il fait grand cas de la science des lettres; il se trouve dans son sein des hommes habiles en astronomie, qui savent prédire les éclipses de lune et de soleil. On ignore dans quels livres ils puisent cette science. Les maisons et les meubles de ce pays ressemblent beaucoup à ceux du royaume de Tchi-thou. Toutes les maisons sont tournées vers l'orient. Il y a dans le Tchin-la des édifices magnifiques. Le roi habite un palais immense, et on trouve dans son royaume plus de trente villes dont la population dépasse plusieurs milliers d'habitants, et à l'administration desquelles est préposé un gouverneur spécial [4]. »

« Ce pays a d'étroites alliances avec les pays de Thsan-pan et de Tchou-kiang ou de Piao[5]; mais il est toujours en guerre avec le Lin-y et le roi Houan de Kien-tho-yuen; aussi les habitants marchent-ils toujours armés. »

« Leurs lois et leurs mœurs sont semblables à celles du Lin-y. Tous les matins ils font des ablutions et se nettoient les dents avec un rameau de *iong-tche* [6]. Deux ou trois familles se réunissent pour creuser en commun une mare : on s'y baigne sans distinction de sexe; on se contente de cacher avec la main, en entrant dans l'eau, ce que la pudeur défend de laisser voir. La main gauche est considérée comme impure. Les femmes de toute condition se baignent dans le fleuve, devant tout le monde, sans attacher à cela la moindre honte. On coupe aux voleurs les pieds et les mains pour les empêcher de retomber dans

résidait à Si-ngan fou dans le Chen-si. Les historiens des Thang, cités par le *Hay koue thou tchi*, placent à l'ouest du Tchin-la la mer Piao nan-pin.

[1] Il y a là évidemment une erreur de chiffres. C'est six jours qu'il faut lire, et non soixante.

[2] Les historiens des Song, postérieurs aux précédents, placent à l'ouest le royaume de Po-kai, au sud Kia lo-hi, à l'est la mer, au nord Tchen-tching (Lin-y). Hoan-tcheou est le pays désigné dans les annales annamites sous le nom de Xu-nghe. Il correspond à la province actuelle de B[illegible]chinh qui sépare le Tong-king de la Cochinchine proprement dite.

[3] Le choléra est endémique en Cochinchine et au Cambodge et se fait sentir aux mois d'avril et mai.

[4] Le Tchin-la est appelé quelquefois Ki-miei, qui peut venir, comme le pense Bastian, de Kamoi, nom donné aux premiers habitants du sol par les Cambodgiens modernes et qui aujourd'hui signifie « démon, mauvais esprit », dans presque tous les dialectes des tribus sauvages du Cambodge.

[5] C'est le royaume dans lequel M. d'Hervey a cru reconnaître le Cambodge. Voy. p. 102, note 1.

[6] Rémusat a traduit ces mots par « peuplier ». Je préfère laisser le mot chinois. On reconnaît ici l'usage auquel il est fait allusion dans la légende de Prea Thong et l'on en peut conclure une preuve nouvelle de l'identité du Fou-nan et du Tchin-la.

le même crime. Il y a dans ce royaume beaucoup de gens qui suivent la loi de Bouddha, et d'autres qui s'adonnent au culte de Tao-sse. On expose les cadavres aux oiseaux de proie, ou bien on les brûle sur un bûcher, et on conserve les cendres dans des vases d'or ou d'argent, mais on ignore l'usage d'enterrer les corps. »

« Les habitants du Tchin-la sont très-habiles dans l'art de dresser les éléphants. Ils ont 5,000 éléphants de guerre qui sont nourris avec de la viande. »

« Il n'y a que les enfants de la reine légitime qui soient aptes à succéder au trône [1]. Quand un nouveau roi monte sur le trône, on mutile tous ses frères en leur coupant un doigt ou le nez, etc., car il serait dangereux de leur permettre d'exercer aucune charge. On les envoie vivre dans un endroit séparé, et l'on pourvoit à leur entretien. »

C'est au milieu de la dynastie des Souy (581-617) que le Tchin-la commença à entrer en rapport avec la Chine (*Yuen kien louy han*). D'après le *Hay koue thou tchi*, au contraire (historiens des Thang), le Tchin-la était encore, pendant les années *Tching-kouan* (627-650), une province du Fou-nan. D'après le *Pien y tien* (historiens des Souy), le Tchin-la envoya des ambassades en Chine en 616 et en 617. Le nom de famille du roi était Tcha-ly [2], son nom propre était Tchi-to-se-na. Dès le temps de son aïeul, le pays était devenu puissant et Tchi-to-se-na soumit tout le Fou-nan à son autorité. Les historiens des Thang placent cette conquête en 627 sous le roi Cha-li-i-kin-na.

Ces contradictions, dues à la confusion qu'occasionne toujours un nom géographique nouveau donné au même territoire, la disparition complète du nom du Fou-nan dans les ouvrages chinois postérieurs, l'identité de la description topographique des deux pays, l'analogie que présentent ces transcriptions de noms ou de titres, telles que Tche-li-to-pa-mo Tcha-ly, Tchi-to-se-na, nous paraissent prouver que le Tchin-la est politiquement et géographiquement le même royaume que le Fou-nan. L'aïeul de Tchi-to-se-na est sans doute Kiao-tchen-jou, et la conquête dont il est parlé ici n'est autre que la révolution qui porta cet étranger au trône, ou un événement analogue à celui qui sépara un peu plus tard le Tchin-la en deux parties [3].

A Tchi-to-se-na succède son fils nommé I-che-na-sian-tai. Sa ville capitale se nomme I-che-na et contient vingt mille maisons. Au centre se trouve le palais du roi. Il y donne

[1] Rémusat a commis ici une méprise évidente en traduisant : « Quand le roi vient à mourir, la reine, sa femme légitime, ne lui succède pas (*op. cit.*, p. 14). » La règle constante qui prévaut encore aujourd'hui au Cambodge, à Siam et au Laos, est l'exclusion du pouvoir de tout enfant né d'une concubine. C'est à cet usage que fait allusion le texte chinois.

[2] Quelques auteurs ont vu dans ces deux syllabes la transcription du mot *Kshatrya*, qui signifie guerrier, afin de rattacher la dynastie cambodgienne aux Kambojas du nord-ouest de l'Inde qui étaient, comme on l'a vu, des guerriers déchus de leur caste.

[3] Bowring, dans les extraits d'auteurs chinois qu'il a donnés d'après Wade, assimile Siam au Fou-nan, dont le nom se serait changé plus tard en celui de Tchi-thou « terre rouge » qui est bien un des anciens noms de Siam. Je n'ai pas eu à ma disposition les ouvrages chinois traduits par Wade ; mais dans le *Pien y tien*, les noms de Tchi-thou et de Fou-nan, se trouvent cités dans la même notice comme deux pays différents. Cette identification se heurterait d'ailleurs, comme je l'ai déjà fait remarquer, à ce fait, admis même à Siam, de l'antériorité politique et religieuse du Cambodge. L'éditeur chinois de l'*Hay koue thou tchi* assimile également le Fou-nan à Siam (k. 8, f° 6) ; mais j'attache moins d'importance aux identifications de la science moderne chinoise qu'à celles des auteurs européens.

audience tous les trois jours au milieu d'un luxe et d'un appareil longuement décrits par les écrivains chinois. « Le roi, disent-ils, est assis sur un lit orné de sept espèces de pierres précieuses et parfumé avec cinq sortes d'aromates. Au-dessus est un dais supporté par des colonnes de bois précieux et lambrissé d'ivoire et de fleurs d'or. Ce pavillon est aussi éclatant que celui que l'on dit exister dans le royaume de Tchi-thou. De chaque côté du trône, un homme porte un réchaud où brûlent des parfums. Le roi est vêtu d'une étoffe de soie couleur de pourpre, dont les broderies représentent des fleurs. Il porte une couronne ornée de perles et de pierreries, et il a, comme une femme, des pendants d'or aux oreilles. Ses chaussures sont ornées d'ivoire. Les costumes des hauts fonctionnaires du royaume sont analogues à celui du roi. Les cinq plus élevés en grade sont le *Kou-lo-tchi*, le *Kao-siang-pin* (ailleurs *Siang-kao-ping*), le *Pho-lo-to-lin*, le *Che-ma-ling* et le *Jan-to-leou*[1]; ils n'approchent du roi qu'en se prosternant trois fois au pied du trône, et ils attendent un ordre pour en monter les degrés. Là, ils s'agenouillent de nouveau, en tenant les mains croisées sur leurs épaules, puis ils vont s'asseoir en cercle autour du roi pour délibérer sur les affaires publiques. De la porte de la salle jusqu'au pied du trône sont rangés plus de mille gardes, revêtus de cuirasses et armés de lances. »

« Près de la ville royale est une grande colline nommée Kia-po-cha (ailleurs Ling-kia-po-pho), au sommet de laquelle est un temple que gardent cinq mille soldats. A l'est, est le temple d'une divinité appelée Pho-to-ly, à laquelle on sacrifie des victimes humaines. Chaque année, le roi s'y rend pour faire pendant la nuit un sacrifice de ce genre. Ce temple est gardé par mille soldats. »

Ces détails sont donnés par les historiens des Souy, et l'on y trouve désigné assez clairement le temple du mont Bakheng. Faut-il reconnaître Takeo ou Preacan dans le temple situé à l'est? Dans tous les cas, les sacrifices humains dont il est parlé n'indiquent pas que le bouddhisme eût pris à cette époque (commencement du septième siècle) une bien grande influence sur les mœurs de la population.

Sous les Thang, le royaume se divise en deux après les années *Chin-long*, c'est-à-dire après 707[2]. Le royaume du nord, plein de collines et de montagnes, est appelé Tchin-la de terre, parce que l'on y cheminait à pied, et le royaume du sud, borné par la mer et rempli de lacs, Tchin-la d'eau, parce qu'on pouvait y circuler en barque. Ce dernier a 800 li d'étendue, et sa capitale est Pho-lo-ti-pa[3]. Le royaume du nord s'appelle aussi Ouen-tan ou Pho-leou et a 700 li d'étendue. Le roi a pour titre *Tai-kiu* ou *Tsiei-khiu*. La cause de cette division du Cambodge paraît indiquée dans les traditions indigènes : elles mentionnent en effet une émigration considérable, partie du nord et venant renouveler la population primitive du sol. Le prince Sang Cachac, fils du roi de Khomerata, royaume si-

[1] Il m'a été impossible de découvrir la moindre analogie entre ces transcriptions chinoises de mots indigènes et les titres usités aujourd'hui au Cambodge.

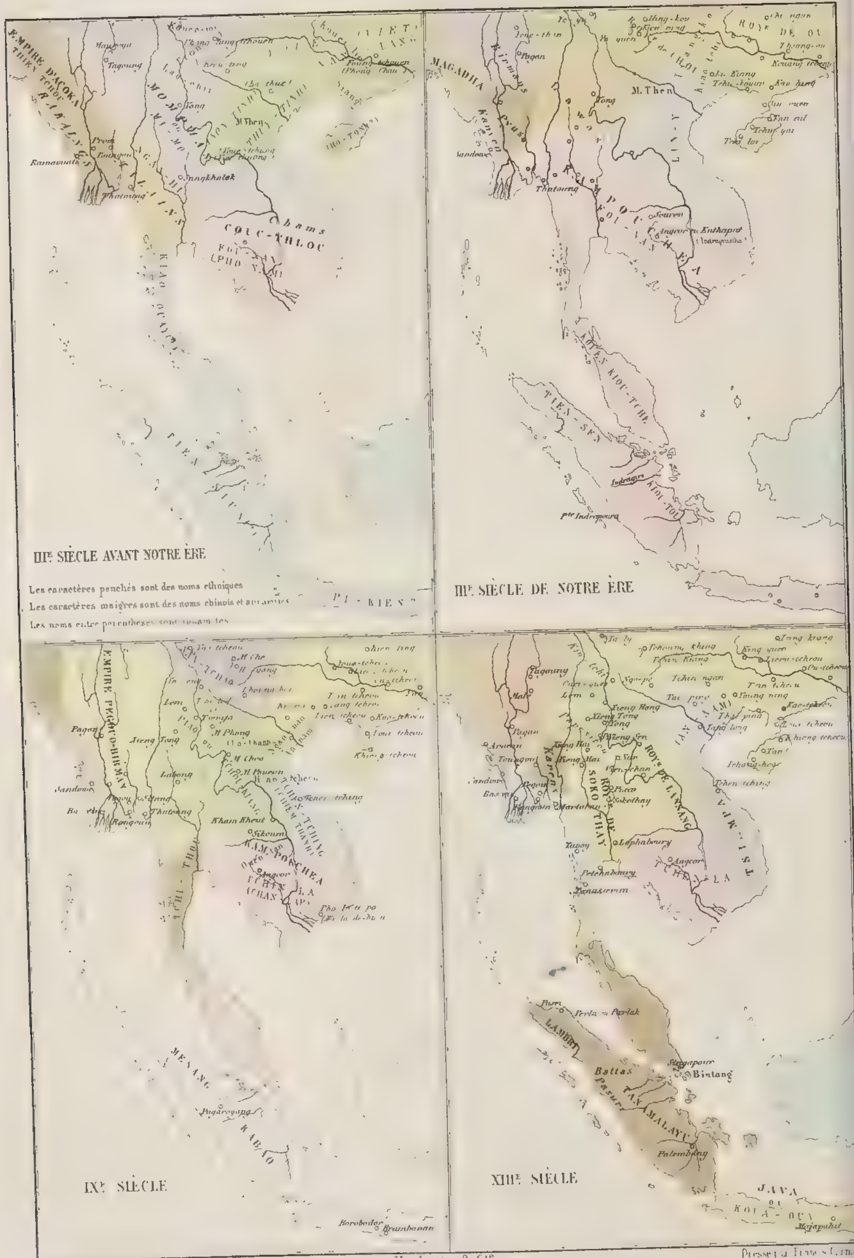
[2] Il est dit ailleurs : pendant les années *Kai-yuen* (713-742). C'est sans doute par inadvertance que Rémusat donne pour cette période la date 627-649.

[3] Les annales annamites nous apprennent que cette capitale dont elles prononcent le nom : Ba-la-de-hu'u, était située à l'emplacement actuel de Bien-hoa (Cf. P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, p. 79-80). Angcor demeurait donc la capitale du Tchin-la de terre ou Ouen-tan, que Bastian identifie à tort avec Vien Chan.

CARTE

DES LIEUX HISTORIQUES DE L'INDO-CHINE

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS AU XIIIme SIÈCLE



CARTE

INDIQUANT LES NOMS MODERNES DES LOCALITÉS CONTENUES DANS LA PLANCHE CI-CONTRE POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS POSTÉRIEURS AU XIIIme SIÈCLE

Pl. IV



Gravé chez Erhard, 12 R. Duguay Trouin — Hachette & Cie — Dressé par Francis Garnier

tué sur les frontières de la Chine, descendit vers le sud avec une foule considérable et vint s'établir au nord du Grand Lac. Les anciens Cambodgiens établis à Siemreap leur abandonnèrent le terrain et allèrent dans le Cambodge du sud se placer sous l'autorité des Chams. C'est peut-être à partir de ce moment que la population du Cambodge prit le nom de Khmer, et porta les cheveux coupés court. (*Comparez avec la légende rapportée* p. 100.)

Le fils de Sang Cachac fut le sdach Comlong ou roi lépreux de la légende. On lui attribue, entre autres constructions, celle d'une chaussée qui, traversant le Grand Lac, aurait relié les villes d'Angcor et de Pursat. L'existence de ce travail, réellement gigantesque, ne saurait être mise en doute, car tous les pêcheurs affirment qu'aux basses eaux, dans cette direction, ils touchent souvent des pierres avec leurs avirons, surtout aux approches de l'embouchure des rivières d'Angcor et de Pursat. A la fin de la saison sèche, les pierres sont à 50 centimètres de la surface de l'eau et paraissent former une chaussée de 10 à 12 mètres de large. Au milieu du lac, on ne peut plus constater son existence; il est probable que l'enfoncement progressif des pierres dans un terrain vaseux et mouvant a été la principale cause de la destruction de ce beau travail.

A ce moment, s'il faut en croire Taranatha[1], le bouddhisme était devenu tellement florissant en Indo-Chine que beaucoup de gens s'y rendaient du Madhjadeca, « pays du milieu » (l'Hindoustan proprement dit), pour y acquérir les connaissances religieuses.

Au temps des années *Kai-yuen* (713-742), le fils du roi du Tchin-la de terre vint avec vingt-six officiers en ambassade à la cour de Chine. Il ne fut pas reçu par l'empereur, mais seulement par le ministre Ko-i du grade Tou-wei[2].

C'est pendant cette période, vers 721, qu'un bonze chinois de la secte de Fo, nommé Y-hang, fit mesurer dans les principales villes de l'empire des Thang la hauteur de l'étoile polaire. Il résulta de ses calculs que la capitale du Lin-y était située par 17°10' de latitude nord, c'est-à-dire qu'elle se trouvait aux environs de la ville actuelle de Quang-binh[3]. A ce moment, disent les annales annamites, un chef annamite de Hoan-chau (Hoan-tcheou), nommé Mai-thuc-loan, fit alliance avec les gens de Lam-ap (Lin-y) et de Chan-lap (Cambodge), réunit 30,000 hommes et prit le titre d'*Empereur Noir;* il fut vaincu par le général chinois Teu-huc. La mémoire de ce chef de bandes vit encore dans le pays[4].

La quatorzième année *Ta-li* (779) du règne de Sou-tsong, le vice-roi du Tchin-la

[1] Traduction Schiefner (*loc. cit.*).

[2] Rémusat traduit ce passage : « On honora cet ambassadeur du titre de Ko-i-tou-wei (protecteur vraiment patient). » Je ne donne que sous réserves la traduction de mon lettré.

[3] Gaubil, *Histoire abrégée de l'astronomie chinoise*, p. 75-76 du tome II des *Observations mathématiques, astronomiques*, etc., *tirées des anciens livres chinois*, par le P. Souciet. Paris, 1729.

[4] P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, p. 66. Le Lin-y n'avait pas attendu cette époque pour renouveler ses attaques contre le Kiao-tchi. Après la défaite du roi Chan-dzeuong-mai (voy. ci-dessus note 2, p. 119), ce pays resta plus d'un siècle sans rien entreprendre contre ses voisins; mais, en 543, il porta de nouveau la guerre dans le Ji-nan et fut repoussé par le roi annamite Ly, qui venait de secouer le joug de la Chine. En 605, les Souy, ayant rétabli leur autorité sur les pays du midi, convoitèrent les immenses richesses du Lin-y, et y envoyèrent une flotte et une armée sous les ordres du général Lu'ou-phuong. Celui-ci vainquit le roi Phan-chi et s'empara de sa capitale où se trouvaient 18 statues en or massif représentant les 18 rois ses prédécesseurs. Mais un grand nombre de soldats chinois, et Lu'ou-phuong lui-même, moururent de maladie à la suite de cette expédition.

de terre, nommé Pho-mi, vint avec sa femme à la cour de Chine et offrit onze éléphants apprivoisés. On lui donna le titre de *Pin-han*, ce qui signifie « hôte des Chinois »[1]. Pendant les années *Yuen-ho* (806-820), le royaume du Tchin-la d'eau envoya également aux hommages. Après cette époque, les deux parties du royaume de Tchin-la se réunirent de nouveau[2].

Vers 858, sous l'habile gouvernement d'Ouang-chi, préfet chinois préposé par l'empereur Hiuen-tsong au gouvernement du Yun-nan et du Tong-king, le Cambodge et le Lin-y payèrent encore le tribut à la Chine[3].

A partir de ce moment, les annales chinoises restent muettes pendant trois siècles sur l'histoire du Cambodge. On sait qu'à la fin de la dynastie des Thang, de nombreuses rébellions ébranlèrent l'empire chinois et interrompirent les communications habituelles avec les pays étrangers. Cet état de troubles et de guerres civiles se prolongea sous les cinq petites dynasties, jusqu'à l'avénement des Song.

Les relations établies par les Thang avec les contrées du midi avaient propagé sans aucun doute les connaissances astronomiques et le calendrier chinois, et c'est là peut-être l'origine de l'ère appelée Cholla socrach, qui est aujourd'hui la seule employée à Siam, au Laos et en Birmanie, et qui commence à l'an 638. Cassini a démontré en effet que le point de départ de cette ère était purement astronomique[4]. Le 21 mars 638, la nouvelle lune coïncida avec l'entrée du soleil dans le premier signe du zodiaque et produisit une éclipse importante.

L'introduction de cette nouvelle ère en Indo-Chine est attribuée par les annales siamoises au libérateur de la race Thai, le légendaire Phra Ruang. Sa naissance avait été prédite par Bouddha, et des récits merveilleux entourent son origine[5]. Il était fils d'Aphajakha Mouni, roi d'Haripounxai et de la reine des Nagas, et il naquit l'an 950 de Bouddha, suivant certaines traditions qui le font régner ainsi avant l'ère même qu'il devait fonder;

[1] Bastian traduit ce passage en disant (*op. cit.*, t. I, p. 465) que Pho-mi offrit volontairement le tribut au roi de la partie sud, nommé Titsung, et reçut en échange le titre de second roi, de telle sorte que le Tchin-la d'eau et le Tchin-la de terre furent réunis en 780. Le savant auteur allemand ne cite pas l'ouvrage chinois où il a trouvé cette indication, et, trois pages après, il rapporte sans commentaires le passage de Rémusat qui la contredit.

[2] La date de cet événement n'est point indiquée; mais, d'après le contexte de *Ta thsing y thoung tchi*, c'est bien avant la dynastie des Song, qui commença à régner en 960, qu'eut lieu la réunion des deux royaumes.

Le Lin-y avait réussi, à la fin du huitième siècle, à s'emparer du pays d'Hoan-tcheou; mais en 808, disent les annales annamites, Truong-chau, gouverneur chinois des contrées du midi, marcha contre le roi de ce pays, le vainquit, fit couper la tête à 30,000 hommes des deux préfectures de Hoan et de Ai, et prit vivants 59 princes de la famille royale. (P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, p. 68.) Le savant traducteur a confondu dans ce passage et dans quelques autres les Siamois avec les habitants du Lin-y, sans doute à cause de la ressemblance de l'appellation annamite vulgaire de ces deux peuples, *Xiem* et *Chiem*.

[3] P. Legrand de la Liraye, *loc. cit.;* Gaubil, *Abrégé de l'histoire de la grande dynastie Tang*, t. XVI des *Mémoires concernant les Chinois*, p. 230. Les Annamites prononcent Vuong-thuc le nom d'Ouang-chi. Le P. Legrand donne 837 pour la date de son gouvernement. J'ai adopté la date de Gaubil.

[4] Voy. son mémoire inséré dans La Loubère, *Du royaume de Siam*. Paris, 1691, t. II, p. 151. Cf. Souciet, *op. cit.*, t. I, p. 26, t. II, p. 12.

[5] Voy. le détail de ces légendes dans Pallegoix, *op. cit.*, t. II, p. 61, et Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 298, 439-442.

suivant d'autres, qui sont plus vraisemblables, il aurait vécu vers 1500 de l'ère bouddhique, c'est-à-dire dans la dernière moitié du dixième siècle.

A ce moment, le pays des Sajam était sous la domination du Cambodge et lui payait tribut; Phra Ruang s'affranchit de cette tutelle et régna à Satxanalai ou Sangkhalok, ville qu'il avait fondée sur la branche la plus orientale du Menam. Les annales siamoises ajoutent que les caractères khmers, usités jusque-là par les Thai, furent, à partir de cette époque, employés uniquement à l'écriture des livres sacrés, et que Phra Ruang inventa les caractères vulgaires qui sont aujourd'hui en usage à Siam. Nous verrons plus loin que cette invention est plus moderne et doit être attribuée à un autre prince.

Le royaume fondé par Phra Ruang paraît n'avoir eu qu'une existence éphémère. Son fils Soucharat fut vaincu par le roi laotien de Xieng Sen, Thamma Trai Pidok, qui bâtit la ville de Phitsanoulok et établit ses deux fils, l'un roi de Lophaboury, l'autre roi de Xieng Hai. Mais cette prédominance des Laotiens à Lophaboury ne devait pas durer bien longtemps et le royaume d'Angcor allait recouvrer, sous le règne de Phnhea Krek, sa prépondérance passée. De nombreuses légendes se rapportent à l'avénement de ce prince au trône. La capitale du Cambodge était bien déchue de son ancienne splendeur depuis que s'était élevée à côté des Khmers la puissance rivale des Thai, et tout le monde était dans l'attente d'un grand roi qui rendrait à Angcor son ancien éclat. A cette époque, régnait au Cambodge le roi Khotabong, qui avait succédé à son père Khotama Thevarat. Les astrologues de la cour lui prédirent qu'il naîtrait sous son règne un saint qui s'emparerait du trône. Selon l'usage suivi en pareille circonstance, Khotabong fit brûler tous les enfants nouveau-nés. Phnhea Krek sortit de cette épreuve vivant, mais estropié. Il fut guéri par Prea En[1]. Arrivé à l'âge d'homme, il monta sur le trône en prenant le titre de Prea Sin Thop Amarin. Il épousa, dit-on, une princesse de l'ancienne famille royale. Il essaya d'introduire au Cambodge une nouvelle ère; mais ses efforts restèrent inutiles. Le roi Khotabong se retira avec sa famille, ses serviteurs et la partie du peuple qui lui resta fidèle, dans le nord de la vallée du Menam et y fonda les villes de Phichit et Pixaï. Quelques traditions attribuent à Phnhea Krek la construction de Ta Prohm et de Takeo. La pagode de Pnom Bachey est contemporaine de son règne ou même un peu antérieure, si l'inscription qui s'y trouve (*Voy.* p. 93) a été exactement traduite. Dans ce monument, on ne retrouve plus de trace du culte brahmanique et le bouddhisme y triomphe complétement des religions rivales. Mais, en même temps, l'art architectural des Khmers, dont la construction d'Angcor Wat avait marqué l'apogée, s'y montre en pleine décadence.

Les Siamois donnent une large place à Phaya Krek dans leurs légendes, et il semble que ce prince ait réuni de nouveau sous sa domination les populations de la vallée du Menam et celles du Cambodge[2].

Depuis quelque temps déjà, les marchands arabes pénétraient dans les mers de Chine

[1] Voy. le détail de ces légendes dans Pallegoix, *op. cit.*, etc., t. II, p. 70; Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 314.

[2] Phnhea Krek et Phra Ruang ont été souvent confondus ensemble par les premiers écrivains qui se sont occupés des traditions siamoises, notamment par Low (*Transactions of the Roy. As. Soc.*, t. III, p. 59). Cf. Lassen, *Inditsche Alterthumskunde*, t. IV, p. 414 et suiv.

et, à partir du dixième siècle, on trouve dans les écrivains de cette nation quelques détails sur la partie de l'Indo-Chine qui nous occupe. Mais, à l'exception du pays de Senf qui a été reconnu de bonne heure pour être le Tsiampa, les mentions des autres royaumes de la péninsule faites par ces écrivains sont passées jusqu'à présent inaperçues, ou ont été rapportées par les commentateurs à des régions portant des noms à peu près semblables. Sous les diverses appellations de Comr, Comor, Comar, Comayr, Kamen, les ouvrages arabes désignent des contrées différentes, parmi lesquelles il faut savoir quelquefois reconnaître le Cambodge. Ainsi, toutes les probabilités géographiques et historiques se réunissent pour faire identifier avec le Cambodge, et non avec la région du cap Comorin, ce pays de Comar, dont le roi, d'après Massoudi, rencontra une fin si tragique. Ce prince avait eu l'imprudence de témoigner tout haut son désir de voir la tête du Maharaja, roi de Zabedj, exposée dans un plat devant lui. Ce dernier, l'ayant appris, réunit une flotte de mille vaisseaux, remonta le fleuve qui conduisait à la capitale du roi de Comar, et fit subir à son ennemi le supplice que celui-ci lui avait réservé. A partir de ce moment, les rois de Comar se prosternaient tous les matins dans la direction du Zabedj, en proclamant la grandeur du Maharaja.

Rien de plus invraisemblable, étant donnés les moyens de l'époque, qu'une guerre entre Java ou Sumatra et un point quelconque de la péninsule indienne; rien de plus facile au contraire et de plus conforme à la jalousie qui devait exister entre deux pays voisins et puissants que l'expédition racontée par Massoudi, si on lui donne le Cambodge pour objectif. L'auteur arabe cite, en parlant du peuple de Comar, un trait de mœurs, l'usage du cure-dents, déjà indiqué dans la légende de Prea Thong[1]. Peut-être l'exécution du roi de Comar est-elle un de ces faits d'armes qui ont rendu légendaire le souvenir de Panji, ce souverain de Java qui a été surnommé le Charlemagne de l'Est[2].

[1] *Les prairies d'or* (trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille), t. I, p. 170-175. M. Yule est, à ma connaissance, le premier commentateur qui ait fait le rapprochement du nom de Comar avec celui de Khmer (Voy., entre autres citations, *Cathay and the way thither*, p. 519). Le pays de Senf étant reconnu, il était difficile cependant de ne pas identifier avec le pays de Khmer l'île de Comar, placée par Edrisi à trois milles de Senf (traduction Jaubert, t. 1, p. 83). Maury qui, avec un sens géographique remarquable, a su rétablir l'itinéraire des marchands arabes si fort dénaturé par les identifications de Reinaud, ignorait sans doute cette appellation indigène du Cambodge : sans cela, il n'eût point déclaré que Comar était un pays imaginaire (*Bulletin de la Société de géographie*, t. V, 1846, p. 231). Il est vrai qu'un peu plus loin il l'assimile à Siam. Le bois d'aloès dont il est si souvent question dans les relations anciennes et que les auteurs arabes nomment *Senfi*, du nom du pays de Senf, est un des produits du Cambodge où il porte le nom de *Kalampeak*, mot dont les premiers navigateurs européens ont fait *Calambac*.

[2] S. Raffles, *The History of Java*, t. II, p. 90 et suiv. Panji a, dit-on, introduit le kris dans l'archipel d'Asie, et toutes les contrées où cette arme a été en usage auraient reconnu sa suprématie. Le mot kris s'est introduit dans la langue cambodgienne sous la forme *kras*, ce qui semblerait indiquer que les Khmers ont connu et employé jadis ce singulier poignard. C'est sans doute de cette époque (IX[e] et X[e] siècles) que datent les souvenirs conservés au Cambodge de relations fréquentes avec les îles de Java et de Sumatra. Des ouvriers seraient venus de Java travailler aux monuments cambodgiens. Il semble que ce soit là l'une des causes de la décadence de l'ancienne architecture khmer et du caractère nouveau qui se révèle dans la forme de la pyramide de Pnom Penh, la restauration de la tour centrale de Pnom Bachey et quelques monuments de Battambang. Je crois retrouver dans le temple javanais de Mundot des ressemblances notables avec certaines constructions khmers de la décadence. Au point de vue religieux et politique, les relations de Java avec l'Indo-Chine ont

Une remarque analogue à la précédente doit s'appliquer peut-être au mot Zabedj lui-même, dont la ressemblance avec Cambodja a pu occasionner des méprises. Massoudi semble indiquer qu'au commencement du dixième siècle de notre ère le Zabedj et le Senf obéissaient au même souverain. Abou-Dolaf, cité par Reinaud, dit que, vers 940, le roi de Senf dominait sur les contrées environnantes[1]. Il nous paraît probable que Zabedj désigne ici le Cambodge, et non Java.

Albirouny, qui écrivait moins d'un siècle après, dit que Comayr est le nom d'un peuple aux oreilles percées dont la couleur tire vers le blanc [2], qui est petit de taille, ressemble pour la figure aux Turks, et professe la religion des Indiens. Enfin Edrisi, dont la géographie date du milieu du douzième siècle, mentionne les relations de langage et de commerce qui existaient entre l'archipel d'Asie et la côte d'Afrique, et Ibn-zaid ajoute que les Malais, nommés pour la première fois par Edrisi, ne sont qu'une fraction de la grande nation des Comr, qui, sortie du plateau de la Tartarie, est venue peupler les îles. Il y aurait lieu sans aucun doute de revenir sur les interprétations qui ont été faites de quelques-uns de ces passages; on pourrait en déduire peut-être quelques indications ethnologiques d'une portée réelle.

Pendant tout le dixième et le onzième siècles, le royaume de Senf — le Tchen-tching des auteurs chinois, et le Lâm-ap des Annamites — fut en lutte avec ceux-ci, et il est assez facile de retrouver dans leurs annales les faits principaux de son histoire [3].

dû exercer une influence que le manque d'espace et surtout mon peu de compétence m'empêchent d'étudier ici. Je me contenterai d'indiquer les auteurs qui ont, de près ou de loin, abordé quelques parties de cette étude : Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 459; Yule, *J. A. S. B.*, 1861, p. 1-15. Les conclusions de cet article intitulé : *Ancient Javenese remains* me paraissent poser d'une façon très-nette l'un des problèmes à résoudre. Voyez aussi *J. R. A. S.*, novembre 1869, *Some account of the Senbyu pagoda.*

[1] Massoudi, *op. cit.*, t. I, p. 341-3. Reinaud, introduction de la *Géographie d'Aboulféda*, p. CDXVI.

[2] Il faut tenir compte, pour l'appréciation de la couleur de ces peuples, de la nationalité de l'écrivain ; l'Arabe au teint foncé doit trouver blanc ce que le Chinois au teint pâle décrira comme brun.

[3] Les Annamites avaient profité des troubles qui marquèrent la fin de la dynastie des Thang pour reconquérir leur indépendance; mais les chefs indigènes qui remplacèrent les gouverneurs chinois se firent longtemps la guerre entre eux, et le royaume de Lin-y ou de Tchen-tching paraît avoir profité souvent de ces discordes intérieures pour envahir le Tong-king; en 979, le roi de ce pays, nommé Ba-mi-thue-du'ong-bo-antra-loi, fit prendre la mer à plus de mille galères de guerre et les dirigea sur les deux embouchures de Dai-a et Thieu-khang pour aller attaquer la ville de Hoa-lú, capitale de l'An-nam; un coup de vent dispersa sa flotte et noya ceux qui la montaient. En 981, le successeur du roi Ba-mi, nommé Xa-loi-da-ban-viet-hoan, ayant retenu prisonniers les ambassadeurs annamites, fut attaqué et vaincu par le roi annamite Le-hang. Il dut abandonner sa capitale qui fut détruite et rasée, et il laissa aux mains du vainqueur des trésors immenses, un bonze indien et cent de ses femmes. C'est évidemment cet événement auquel fait allusion le moine chrétien de Nadjran, qui fut envoyé en mission en Chine vers l'an 980, quand il dit que le roi de Loukyn venait à ce moment d'envahir le royaume de Senf et d'en prendre possession (Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, introduction, p. CDXVI). La coïncidence des dates est très-remarquable et ne saurait, il me semble, laisser de doute que le pays de Loukyn des auteurs arabes ne soit le Tong-king.

Quarante années s'écoulèrent avant que le royaume de Tchen-tching pût entreprendre de nouveau quelque chose contre ses voisins annamites. En 1020, l'armée de Tchen-tching vint attaquer le Bo-chinh, province qui sépare aujourd'hui la Cochinchine du Tong-king; elle fut repoussée, et le roi annamite Ly-cong-uan établit le poste militaire de Phan-traï comme limite des deux royaumes; quelques années après, le roi de Tchen-tching réussit à semparer de Phan-trai. En 1042, une nouvelle guerre est mentionnée entre l'An-nam et le Tchen-tching (Voy. P. Legrand de la Liraye, *loc. cit.*, p. 75-80).

Le Cambodge resta étranger aux guerres soutenues par son remuant voisin. D'après quelques traditions, il était engagé alors dans une lutte contre le roi Anauratha, qui régna à Pagan au commencement du onzième siècle[1]. C'est sans doute cette guerre qui a donné lieu à la tradition relative à une invasion birmane, tradition que nous avons rapportée plus haut (*Voy.* p. 100).

Quelques auteurs ont cru trouver une allusion au royaume du Cambodge dans certains passages des livres singalais qui, vers la même époque, mentionnent les rapports des rois de Ceylan avec plusieurs souverains du continent. Wijaya-Bahou, qui délivra l'île du joug des Malabars, y trouva le bouddhisme dans un tel état de décadence qu'il dut envoyer une ambassade à Anouradha, roi d'Aramana, pour en obtenir un certain nombre de prêtres[2]. Turnour fait d'Anouradha un roi d'Arakan; mais, un peu plus loin, il fait aussi du roi d'Aramana le roi du Cambodge[3]; Upham[4] semble faire d'Aramana la ville d'Aramaradise, sur la côte du Coromandel, et Tennent[5] place ce point entre Arakan et Siam. Turnour nomme fréquemment ce dernier royaume, qui serait venu en aide à Wijaya-Bahou et dont l'ambassadeur aurait eu la prééminence à sa cour sur tous les envoyés des souverains étrangers; mais, dans les parties traduites des livres singalais, le nom de Siam ne se trouve nulle part d'une façon reconnaissable, et j'ignore sur quoi se base l'identification de Turnour. Il est plus que probable que les Thai, établis dans la vallée moyenne et inférieure du Menam, reconnaissaient à ce moment la suprématie du Cambodge.

Prakrama, fils et successeur de Wijaya (1153-1186), fit la guerre au roi d'Aramana et le vainquit (1169)[6]. Son neveu (1186) écrivit au souverain de ce même État une lettre en

[1] Cf. Burney, *J.A.S.B.*, t. IV, p. 404; Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 520 et 537. Un récit laotien, recueilli par M. de Lagrée, confirme ce que l'on sait déjà du zèle d'Anauratha pour la restauration du bouddhisme et lui attribue l'établissement de la petite ère ou Cholla Socrach. D'après ce récit, Anauratha aurait envoyé à Ceylan deux bâtiments chargés de présents magnifiques pour demander une copie des livres sacrés et la célèbre statue de Bouddha, appelée Pha Keo, qui était l'œuvre d'Indra. Pendant le voyage de retour de ces deux bâtiments, une tempête s'éleva et les jeta sur la côte du royaume d'Enthapat. Anauratha se rendit alors au Cambodge sur un cheval ailé et, se donnant comme un simple envoyé du roi des Mans (nom que les Laotiens donnent aux Birmans), il réclama les livres et la statue. Il n'obtint que les livres. Cette version semble infirmée par l'histoire singalaise et par l'histoire birmane. Ce fut au Pégou et non à Ceylan qu'Anauratha s'adressa pour obtenir des prêtres et des livres bouddhistes. Voy. Mason, *op. cit.*, p. 44.

[2] Je vais citer les passages mêmes des livres singalais qui mentionnent cette ambassade : « Le roi Mahaloo Wijayaba, voyant qu'il n'y avait pas cinq prêtres s'acquittant des devoirs de la religion dans toute l'île, envoya cent mille pierres précieuses à son ami Anouradha, roi étranger, pour en obtenir vingt prêtres... (*Mahavansi*, ch. LX, trad. Upham, t. I, p. 253)... Il n'y avait pas cinq bons *teroonancees*... le roi appelé Wijaya Bahu Maha rajah envoya des présents splendides en perles et en diamants au roi de la contrée nommée Aramana, pour lui demander que vingt-neuf *teroonancees* instruits fussent envoyés à Ceylan avec leurs livres. » (*Raja Ratnacari*, trad. Upham, t. II, p. 85-86.) Le *Rajavali* (même ouvrage, t. II, p. 252) répète la même chose et porte à vingt le nombre des prêtres envoyés.

[3] Voy. *An epitome of the history of Ceylan*, p. 39 et 41.

[4] *The sacred and historical Books of Ceylan*, t. I, Mahavansi, ch. LX, p. 253.

[5] *Ceylon*, t. I, p. 406, note 1.

[6] Je cite comme précédemment les passages mêmes des livres singalais : « Le roi Parackrama Bahoo envoya, la 16e année de son règne, plusieurs expéditions sur le continent... cinq navires se dirigèrent vers Aramana, et jetèrent l'ancre à Koosuma. Les Singalais battirent les ennemis, dont le roi fut tué pendant le combat. Le commandant en chef des forces du roi Parackrama Bahoo fit le tour de la capitale ennemie, monté sur un

pali pour le prier d'envoyer à Ceylan des prêtres pieux et instruits qui pussent décider sur quelques points controversés de leur foi commune.

Aramana, qui est la seule désignation géographique qui apparaisse dans les parties traduites des ouvrages singalais qui m'ont été accessibles, est sans doute encore le royaume de Pagan dont le nom pali est Arimaddana; Anauratha et Anouradha sont identiques, et le Cambodia de Turnour est le Kamboza birman situé entre l'Iraouady et la Salouen, qui, de l'ancienne domination d'Angcor, avait passé sous celle de Pagan. D'après Mason, une mission fut envoyée en 1171 de Birmanie à Ceylan, et dix ans après, cinq prêtres très-versés dans la littérature birmane se rendirent de Ceylan à Pagan. Parmi eux se trouvait un Cambodgien[1]. Il est probable que les faits mis par Turnour au compte de Siam doivent être appliqués au Cambodge, et il est intéressant de constater la suprématie religieuse exercée du dixième au douzième siècle par la péninsule indo-chinoise sur tous les pays bouddhistes. « A l'époque des Quatre Senas, dit Taranatha, la moitié du clergé rassemblé dans le Magadha appartenait au pays Koki. Comme par suite de cela le Mahajana (grand véhicule ou école du Nord) s'était très-répandu, le Mahajana et le Hinajana (petit véhicule ou école du Sud) ne purent plus se distinguer l'un de l'autre.... Lorsque le Magadha fut conquis par les Turuschkas (musulmans), les savants du Madhjadeca allèrent pour la plupart dans ces contrées, où la religion fit des progrès considérables, alors que dans le Magadha elle devint comme éteinte[2]. »

A partir de Phnhea Krek, les traditions indigènes ou siamoises ne nous apprennent rien sur le Cambodge, si ce n'est qu'au bout de trois générations la race de ce roi s'éteignit. C'est donc une autre dynastie que la sienne qui renoua pendant les années *Tching-ho* et *Hiouen-ho* (1116-1123) les relations interrompues avec la Chine. En 1128, il y avait un résident chinois à la cour de Cambodge. A cette époque, disent les historiens des Song, on voyait dans ce royaume une tour en cuivre entourée de vingt-quatre tourelles pareillement en cuivre, aux entrées de laquelle étaient placés huit éléphants de même métal, pesant chacun 4,000 livres. Retrouvons-nous ici une mention du Baion?

La domination du Cambodge ne s'étendait plus sur la côte occidentale de la presqu'île de Malaca, car nous voyons, à la fin du onzième siècle, Aloung-tsithou[3], roi de Pagan, occupé à réprimer une révolte à Ténassérim; son petit-fils, Narapathi-tsithou, visita Tavoy vers la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième. Pendant les années *Tching-youen* (1153-56), le Cambodge fit de nouveau la guerre au Tsiampa, et sou-

éléphant, et proclama que ladite cité était la conquête des troupes du roi de Lanka, et que ses habitants devaient le reconnaître pour leur souverain (*Mahavansi*, ch. LXXV, trad. Upham, t. I, p. 292-93)... Le roi Sree Parackrama Bahu maha loo maha rajah, irrité de ce que les rois infidèles voulaient abolir la religion de Boudha....., composa une armée de 125,000 géants qu'il envoya au dehors. Ils firent captifs les rois des contrées appelées Solee Rata et Pawndia Rata; de là ils s'avancèrent en soumettant tout devant eux jusqu'à la contrée appelée Aramana. Tous ces pays se reconnurent tributaires. » (*Rajaratnacari*, trad. Upham, t. II, p. 87.) Le *Rajavali* (même vol., p. 253) reproduit exactement les mêmes détails.

[1] Cf. Mason, *op. cit.*, p. 45; Yule, *Narrative of a mission to the court of Ava*, p. 47-48 (note) et 206.

[2] Schiefner, *Geschichte des Buddhismus*, etc., p. 255 et 263.

[3] C'est le roi que Crawfurd appelle Alaun-chany-su et qu'il fait monter sur le trône en 1081 Cf. Mason, *op. cit.*, p. 45. C'est sans doute par inadvertance que Bastian attribue cette expédition au roi Anauratha, antérieur de trois règnes à Aloung-tsi-thou (*Die Voelker*, etc. I, p. 191).

mit complétement ce royaume. C'est à partir de ce moment que le Tchin-la prend dans les auteurs chinois le nom de Tchen-la [1]. En 1201, un nouveau roi monta sur le trône du Cambodge et renouvela les hommages à la cour de Chine. Il régna vingt ans.

La domination du Cambodge sur le Tsiampa ne fut pas de très-longue durée. En 1278, l'empereur Khoubilaï, qui venait d'achever la conquête de la Chine, s'efforça d'établir sa domination sur toute l'Indo-Chine; il envoya un émissaire à Tchen-tching pour demander au roi de ce pays de se reconnaître son vassal. Mais, en 1282, Lou-ti, fils du roi tsiampois, fit saisir et emprisonner tous les fonctionnaires chinois qu'avait envoyés Khoubilaï, et celui-ci engagea avec Tchen-tching une guerre qui ne fut pas toujours heureuse [2].

En 1296, Khoubilaï envoya aussi un ambassadeur au Cambodge; c'est celui dont le récit, traduit par A. Rémusat, a été si souvent cité dans le cours de ce travail. Ce récit nous montre le Cambodge dans un état de richesse remarquable. En dehors de la secte des lettrés, le peuple y est partagé entre deux cultes : celui de Fo et celui des Tao-sse. Le bouddhisme est la religion du plus grand nombre; c'est toujours la religion officielle; car, quand le roi sort, on porte devant lui une statue de Fo. Le brahmanisme et la coutume hindoue de brûler les corps ont disparu; du culte des serpents il ne reste que des souvenirs qui se traduisent en légendes. « Plusieurs personnes d'un rang distingué, dit l'ambassadeur chinois, m'ont raconté qu'anciennement, il y avait, dans la tour d'Or du palais du roi, une fée sous la forme d'un serpent à neuf têtes, laquelle était la protectrice du royaume; sous le règne de l'un des rois du pays, cette fée prenait chaque nuit la figure d'une femme et venait trouver le prince;... si la fée restait une nuit sans paraître, c'était un signe de la mort prochaine du roi; si le roi de son côté manquait au rendez-vous, on pouvait être sûr qu'il y aurait un incendie ou quelque autre calamité [3]. » Nous retrouvons là sans doute une lointaine réminiscence de Ye-lieou ou Nang Nakh.

Malgré la splendeur des monuments et les pompes de la cour royale, le Cambodge, au point de vue politique, paraît un peu déchu. Des guerres récentes avec les Siamois l'ont dépeuplé, et il semble qu'il ait été, peu d'années auparavant, tributaire du roi de Cochinchine. Celui-ci exigeait une once de fiel humain comme impôt [4]. L'inscription de Sokhotay, qui est contemporaine de l'époque à laquelle nous sommes arrivés et qui est le plus ancien document épigraphique de l'histoire siamoise [5], nous apprend que le prince

[1] *Hay koue thou tchi*, k. 8. Historiens des Song et des Ming; *Ta thsing y thoung tchi*, k. 440, article Tchin-la. Rémusat, *op. cit.*, p. 22-23, *Yuen kien louy han*, k. 234.

[2] Voy. les citations du *Sou houng kian lou* et du *Li tai ki sse nien piao* faites par Pauthier, dans son édition de Marco Polo (p. 552-554, notes). On y trouvera le résumé de l'histoire de Tchen-tching, de 1278 à 1335. Lisez aussi les quelques curieux détails donnés par le grand voyageur vénitien sur ce même pays qu'il visita vers 1284 (liv. III, chap. v de sa relation).

[3] Rémusat, *op. cit.*, p. 46.

[4] Il serait assez curieux de rechercher l'origine de cette abominable coutume qui n'existe plus qu'à l'état de souvenir légendaire. Le preneur de fiel est le croquemitaine des campagnes cambodgiennes. Voy. Bouillevaux, *Voyage dans l'Indo-Chine*, p. 241.

[5] Je ne crois pas douteux que ce soit l'ère de Salivahana qui est employée dans cette inscription dont le docteur Bastian a donne une traduction complète dans le tome XXXIV, 1re part., p. 27 et suiv., du *Journal de la Société asiatique du Bengale*. C'était là l'opinion du feu roi de Siam (Bowring, *op. cit.*, t. I, p. 278). L'emploi du



Gravé chez Erhard, 12, R. Duguay-Trouin
Hachette & Cie
Imp. Fraillery

qui régnait en 1283-1292 dans cette ancienne métropole des Thai, se nommait Phra Ram Kamheng, et que son royaume s'étendait depuis Muong Phe et Muong Nan au nord, jusqu'à Petchaboury et les bords de la mer au sud, et des rives du Mekong à l'est, au pays de Xot et de Bangkapadi (le Pégou) et aux rivages de l'Océan à l'ouest. Ce roi, après avoir aidé son père Sinitharathija à vaincre le roi du pays de Xot nommé Samxon, après être resté ensuite le fidèle sujet de son frère aîné, monta sur le trône à la mort de celui-ci et fixa l'alphabet à employer par les Thai. C'est sans doute Phra Ram Kamheng qui venait de faire la guerre au Cambodge au moment du passage de l'ambassadeur chinois. Les Mons ou Pégouans paraissent avoir contribué aussi à ruiner par de fréquentes incursions les établissements des Cambodgiens dans le sud de la vallée du Menam. Nous croirions volontiers que Phra Ram Kamheng est de race Thai-niai, et qu'il est le même que le prince appelé Benya men Yea dans les annales de Labong, qui fonda la ville de Xieng Mai en 1293. La tribu laotienne, qui est devenue les Thai noi ou les Siamois d'aujourd'hui, formait à ce moment un petit royaume distinct sur la branche occidentale du Menam, et ce fut elle qui, un demi-siècle après, s'avança dans le sud et fonda la ville d'Ayuthia à l'emplacement même où, d'après certaines traditions, se serait élevée la ville cambodgienne de Lovec[1].

Le roi qui régnait à Angcor, à la fin du treizième siècle, était le gendre de son prédécesseur. Celui-ci aimait tendrement sa fille et lui laissa dérober le *Prea khan* ou l'épée royale, à la garde de laquelle sont affectés les Bakou[2]; le fils du roi, qui se trouvait ainsi frustré de la succession, voulut lever des troupes; mais son beau-frère, en ayant été prévenu, lui fit couper les doigts des pieds, et le fit empoisonner ensuite. Nous trouvons mentionné dans le récit de l'ambassadeur chinois l'usage des Cambodgiens de prendre comme esclaves les habitants des montagnes. L'inscription de Sokothay constate que les Thai faisaient la guerre aux tribus sauvages dans le même but.

cycle duodénaire pour la désignation des années permet à cet égard une vérification qui n'est pas sans valeur. En comparant les noms d'années cités dans la chronique cambodgienne, à partir de 1346, et ceux que contient l'inscription de Sokothay, on les trouve en parfaite coïncidence; une seule date, celle de 1205, est rapportée à l'année du *Cheval*, alors qu'elle devrait, d'après la chronique cambodgienne, porter le nom d'année de la *Chèvre*. Il est facile de reconnaître là une méprise du traducteur, les mots indigènes qui signifient dans ce cas cheval et chèvre, *momi* et *mome*, étant presque identiques. Le docteur Bastian a commis une erreur de même nature dans la traduction de l'inscription d'Angcor Wat (*J. A. S. B.*, t. XXXVI, 1re part., p. 76), qui porte la date de 1633, correspondant à 1701 A. D., en indiquant le *Dragon* au lieu du *Serpent* pour le nom de l'année. On éviterait ces confusions, en donnant, sans les traduire, les noms indigènes des années (voyez ci-dessus, p. 93, note 2). Il est intéressant de constater qu'au XIIIe siècle les Siamois se servaient encore de l'ère et du calendrier cambodgiens. On trouve dès cette époque les noms d'années chinois et cambodgiens en parfaite coïncidence.

[1] Voy. *Chinese repository*, t. XX, p. 345, le récit des origines siamoises d'après le feu roi de Siam. Il y a peut-être ici une confusion entre Lophaboury et Ayuthia. La première de ces deux villes est sans doute l'ancienne ville de Lavo ou Lovec que mentionnent les chroniques siamoises.

[2] Les Bakou forment au Cambodge une corporation particulière, à laquelle est confiée aujourd'hui encore la garde de l'épée royale. Ils se disent de la race des brahmanes, dont ils ont conservé quelques usages. Ils portent les cheveux longs et sont exempts d'impôts et de corvée. Leur nom paraît dérivé de Bagoh, appellation vulgaire d'Hangsavadi, l'ancienne capitale du Pégou. J'ai déjà signalé les relations nombreuses qui ont existé entre ce pays et le Cambodge. L'épée royale conservée au Cambodge porte, assez finement gravés, plusieurs sujets tous brahmaniques. Voyez, sur les Bakou, Janneau, *op. cit.*, p. 63, et Bastian, *op. cit.*, t. I, p. 455.

C'est vers la fin du treizième siècle (1276), que le royaume malais de Malaca fut converti au mahométisme, et que ce nouveau culte commença à se répandre dans les îles de la Sonde, et probablement dans le Tsiampa [1].

Quelques années avant la fondation d'Ayuthia par les Thai, nous sommes enfin en possession de chroniques indigènes [2] établissant d'une façon à peu près continue la succession des rois du Cambodge jusqu'à nos jours. Nous entrons dans l'histoire des temps modernes et de la décadence des Khmers.

§ 6. *Résumé historique des temps modernes.*

En 1346, le roi Prea Nipean Bat règne à Angcor. La tradition rapportée par Pallegoix, qui fait du fondateur d'Ayuthia un roi cambodgien, n'a aucune vraisemblance, puisque les chroniques khmers nous montrent en 1352 le roi de Siam, Phaya Uthong, qui avait pris le titre de Phra Rama Thibodi, assiégeant Angcor deux ans après avoir fondé Ayuthia, et détrônant le roi cambodgien Prea Lompong Reachea, fils de Prea Nipean Bat.

La fondation d'Ayuthia n'est sans doute que la conséquence des progrès incessants accomplis par les Siamois dans leur mouvement de conquête vers le sud, et une tradition fait venir Phaya Uthong de Tcha-liang, ville située par 16° de latitude nord et 97° de longitude environ. Ce prince était le sixième d'une dynastie qui avait réuni les peuples de Xieng Hai et de Kampheng Phet pour fonder cette nouvelle ville. Il en fut chassé après six ans de règne par une peste terrible et il émigra plus au sud, où il fonda Ayuthia en 1350. Phaya Uthong paraît avoir été un grand conquérant. Si on en croit les annales siamoises, sa domination se serait étendue sur toute la presqu'île de Malaca, jusqu'à Martaban et Moulmein, et n'était limitée, au nord de la vallée du Menam, que par Xieng Mai et Lakhon où régnaient les descendants de Phra Ram Kamheng. Le nom de Java figure dans la liste des royaumes qui relevaient de Phaya Uthong [3]; il désigne ici une partie de l'île de Sumatra, probablement le royaume de Pasey. Il faut rabattre beaucoup d'ailleurs de cette énumération de princes tributaires. Les chroniques malaises mentionnent, en 1340, une guerre entre le roi de Siam et le roi de Malaca, mais font périr le premier les armes à la main [4]; les souvenirs javanais placent également à la même époque l'invasion par une armée cambodgienne du royaume de Majapahit, invasion qui aurait été victorieusement repoussée par Damar-woulan, beau-frère du roi Angka-wijaya [5]. Cette invasion doit être attribuée probablement aux Siamois, qui avaient succédé au Cambodge déchu dans la prépondérance de la péninsule. Ces quelques expéditions lointaines ont suffi aux historiens siamois pour leur faire inscrire comme tributaires tous les pays qui avaient été inquiétés un instant par les armées de ce peuple vaniteux. Nous croirions vo-

[1] Voy. les traditions rapportées par Bastian au sujet du Tsiampa, t. I, p. 512 de son ouvrage *Die Voelker*, etc

[2] J'ai publié la traduction commentée de ces chroniques dans les numéros du *Journal asiatique* d'octobre-novembre-décembre 1871 et mai 1872, et je n'en donnerai ici qu'un aperçu rapide.

[3] Cf. Pallegoix, *Description*, etc., t. II, p. 75; *Chinese repository*, t. XX, p. 345-346.

[4] Crawfurd, *History of the Indian archipelago*, t. II, p. 484.

[5] St. Raffles, *The history of Java*, t. II, p. 113.

lontiers que Phaya Uthong est le prince à la cour duquel se rendit Ibn Batoutah en quittant Sumatra, et que ce voyageur arabe désigne sous le nom de sultan de Moul Java[1].

Phra Rama Thibodi, après s'être emparé d'Angcor, y établit successivement trois de ses fils comme souverains. Leur domination paraît avoir duré de 1352 à 1358, et, pendant cette période, les Siamois emmenèrent plus de 90,000 Cambodgiens captifs. A la mort de Phra Rama Thibodi, survenue en 1369, le Cambodge avait recouvré son indépendance. Quelques années après, le roi siamois Phra Borommaraxa vint de nouveau assiéger Angcor. Au bout d'un siége de sept mois, la ville fut prise, le roi du Cambodge fut tué, et son fils s'enfuit chez les Annamites (1373). Borommaraxa établit son fils roi à Angcor sous le nom de Phra Chao Ento Reachea; mais celui-ci fut assassiné l'année même de son avénement par des émissaires du prince royal cambodgien qui, avec l'aide des Annamites, que nous voyons intervenir pour la première fois dans les affaires du Cambodge, revint régner à Angcor. En 1384, le roi du Cambodge, profitant de ce que le roi de Siam, Phra Rame Souen[2], était engagé dans une guerre contre Xieng Mai, porta à son tour la guerre chez les Thai, pilla les villes de Chonbury et Chantaboury, et ramena 6,000 captifs. Mais Phra Rame Souen exerça de terribles représailles; il s'empara d'Angcor l'année suivante et n'y laissa que 5,000 habitants. Le roi du Cambodge s'enfuit, et son fils fut fait prisonnier. Un général siamois, nommé Xainerong, fut laissé avec 5,000 hommes pour garder le pays. Le roi du Cambodge paraît avoir invoqué de nouveau l'aide des Annamites pour remonter sur le trône. En 1388, le roi du Cambodge abandonna sa capitale, trop exposée aux incursions siamoises, et fixa sa résidence à Basan ou Boribun, puis à Pnom Penh[3]. Le règne de ce prince, qui portait les titres de Prea Reachea Angca Prea Borom Reachea Thireach Reamea Typhdey, est un des plus longs de l'histoire khmer, et le Cambodge paraît jouir d'une grande tranquillité jusqu'en 1437. C'est peut-être pendant cette période que fut élevée la pyramide de Pnom Penh.

D'après les historiens des Ming, les relations officielles entre le Cambodge et la Chine furent, à cette époque, d'une activité remarquable; mais les noms des rois cambodgiens sont peu reconnaissables dans les transcriptions chinoises, et il est difficile d'établir des identifications qui permettraient de résoudre les quelques difficultés chronologiques que présente le détail des événements de cette partie de l'histoire khmer. En 1383, des officiers chinois furent envoyés au Cambodge avec le pouvoir d'examiner les voyageurs chinois qui s'y trouvaient, et l'empereur Tai-tsou fit remettre de riches présents au souverain cambodgien, qu'il avait sans doute intérêt à ménager. Celui-ci lui envoya en retour cinquante-neuf éléphants et 60,000 livres de parfums. En 1404, un ambas-

[1] Cf. Dulaurier, *J. A.*, mars 1847, p. 230 et suiv.; Yule, *Cathay and the way thither*, p. 518; Maury, *loc. cit.*, p. 230. La citation de Komara parmi les contrées qui dépendent de Moul Java semble coïncider avec la conquête du Cambodge par Phaya Uthong. Voyez aussi, dans une note sur l'histoire des rois de Pasey (Dulaurier, *J. A.*, mars 1847, p. 257), le récit de la guerre soutenue par eux contre les Siamois.

[2] C'était le fils de Phra Rama Thibodi. Après avoir régné un an (1370-71), il avait abdiqué en faveur de Phra Borommaraxa. Il était remonté sur le trône en 1382 en a sassinant le fils de celui-ci.

[3] Un examen plus attentif des chroniques siamoise et cambodgienne m'a amené à rectifier le récit que j'avais donné dans le *Journal asiatique* de cette période de l'histoire cambodgienne. Cf. *Chinese repository*, t. V, p. 59.

sadeur chinois se rendit de nouveau au Cambodge pour réclamer l'arrestation de trois soldats chinois qui avaient déserté, et le roi, n'ayant pu les trouver, envoya comme otages trois de ses sujets que l'empereur de Chine fit généreusement remettre en liberté [1]. En 1408, les envoyés cambodgiens, en apportant le tribut à la cour des Ming, se plaignirent vivement des incursions continuelles des habitants de Tchen-tching et demandèrent à être escortés à leur retour. L'empereur leur donna un officier pour les reconduire et pour porter au roi de ce pays l'ordre de cesser les hostilités [2]. Les hommages du Cambodge se succédèrent sans interruption jusqu'en 1435.

Prea Borom Reachea Thireach abdiqua à la fin de son règne (1433), suivant une coutume très-fréquente chez les souverains bouddhistes de l'Indo-Chine. A la mort de son successeur Prea Noreay (1437), le siége du gouvernement fut placé de nouveau à Angcor; mais de grandes dissensions s'élevèrent entre les membres de la famille royale, et, pendant près d'un siècle, l'histoire du Cambodge n'est pleine que de révoltes et de guerres civiles, que Siam sut entretenir avec adresse et qui hâtèrent la décomposition de ce royaume, resté jusque-là riche et puissant malgré son amoindrissement territorial. Dès le début de cette période, eut lieu l'abandon définitif d'Angcor, et la capitale du Cambodge fut tantôt Basan, tantôt Pnom Penh [3]. En 1516, monta enfin sur le trône un roi énergique et habile, Prea ang Chan, qui releva un moment sa patrie affaiblie. A son avénement, une moitié du royaume était gouvernée par un mandarin rebelle qui régnait à Basan; il le vainquit, pacifia le Cambodge et transporta sa résidence de Pothisat ou Pursat à Lovec (1528). C'est de ce moment que date la splendeur de cette ville, dont on peut voir encore les ruines au nord d'Oudong, sur la rive droite du bras du Grand Lac. Elle a trois enceintes, à l'intérieur desquelles on retrouve de nombreux vestiges de pagodes. C'est Prea ang Chan qui fit construire le plus important de ces sanctuaires, celui que l'on nomme *Traleng keng* ou à quatre faces, parce qu'il contenait une statue colossale de Bouddha à quatre faces, à laquelle l'imagination du peuple attribuait un pouvoir surnaturel. Auprès d'elle étaient les fameuses statues de Prea Kou, le dieu Taureau, et de Prea Keo, le Bouddha en pierre précieuse : nous n'insisterons pas ici sur toutes les légendes qui se rapportent à ces idoles et qui ont été déjà commentées dans d'autres ouvrages [4]. Outre la construction de Traleng Keng, on doit encore à Prea ang Chan la restauration du sanctuaire de Prea reach trop, que l'on peut visiter aujourd'hui à quelques kilomètres au sud-est d'Oudong. Une des filles de ce prince avait épousé le roi de Vien Chan : bouddhiste aussi fervente que son père, elle provoqua la réédification de plusieurs monuments religieux du Laos, entre autres le Tat de Peunom.

[1] Rémusat attribue les perquisitions ordonnées à ce moment par l'empereur de Chine, aux précautions qu'il était obligé de prendre contre les partisans de la dynastie mongole qu'il venait de renverser.

[2] Voy. Rémusat, *op. cit.*, p. 28-34. *Ta thsing y thoung tchi*, k. 440, article Tchin-la.

[3] Le récit laotien que j'ai déjà cité (Voy. ci-dessus, p. 134, note 1) dit que quelque temps après la guerre entre le Cambodge et la Birmanie, un roi cambodgien, nommé Senarat, ayant commis de grands crimes, Phhnea Nakh produisit une inondation dans laquelle périrent un grand nombre d'habitants. Ne serait-ce point un accident de cette nature qui aurait contribué à faire déserter la ville d'Angcor?

[4] Voy. Bastian, *op. cit.*, t. V, p. 418-19.

En 1530, le roi du Cambodge s'empara de la ville siamoise de Prachim, et en fit les habitants captifs. Mais, deux ans après, le roi de Siam Phra Maha Chakra entra avec une armée dans le Cambodge et força Ang Chan à lui livrer ses fils en otage. L'un d'eux fut fait par le vainqueur roi de Sangkhalok. Ang Chan ne tarda pas à réparer cet échec ; en 1540, il vainquit les Siamois aux environs d'Angcor ; en 1557, profitant de la guerre que le roi du Pegou faisait à Siam, il ravagea ce royaume, et mit le siége, mais sans succès, devant Ayuthia ; il s'en vengea en pillant la ville de Chantaboury, dont il emmena les habitants en esclavage ; en 1560, il envoya une armée, sous les ordres d'un général chinois, nommé Chantu, mettre le siége devant Petchaboury ; mais Chantu se



VUE DE PNOM PENH.

laissa séduire par les offres du roi de Siam et trahit le roi du Cambodge. Celui-ci fit, en 1562, une nouvelle incursion dans le royaume de Siam[1], s'empara de Petchaboury et d'un grand nombre de captifs ; l'année suivante, une autre tentative d'invasion fut repoussée avec perte par Phra Chao Naret, fils du roi de Siam et gouverneur de Phitsanoulok, et le roi du Cambodge cessa, à partir de ce moment, toute hostilité contre le royaume de Siam.

Ang Chan termina en 1566, à l'âge de 81 ans, son long et glorieux règne. Sous ce prince, en 1553, les premiers missionnaires catholiques pénétrèrent au Cambodge ; ils étaient portugais et se nommaient Luis Cardoso et Juan Madeira. Ils furent suivis en 1560 par Gaspard da Cruz[2]. Le commerce, pendant cette période, commença à reprendre beaucoup d'activité ; c'était par l'embouchure du fleuve postérieur qu'entraient et sortaient

[1] *Chinese repository*, t. V, p. 107-8, t. VI, p. 269-70.

[2] Ce religieux s'étend longuement pour justifier son court séjour dans ce royaume, qu'il dit tributaire du roi de Siam, sur les causes qui empêchent la conversion des Cambodgiens. Un siècle plus tard, le P. Chevreuil constate au Cambodge les mêmes difficultés et la même ferveur bouddhique. Cf. *Tractado da China* (sans pagination), Evora 1569, cap. I, et *Relation des missions des évêques français*. Paris, 1674, p. 142.

les navires. Là se trouvait le port appelé Bassac par les Cambodgiens et les écrivains européens du seizième siècle, et dont le nom annamite actuel est Ba-tac.

Le fils aîné d'Ang Chan, Prea Borom Reachea, lui succéda; il adopta, au début de son règne, une politique exclusivement pacifique, et envoya successivement deux ambassades au roi de Siam et à son fils Naret pour les assurer de son alliance. Il leur fournit en 1568 une armée auxiliaire composée de 10,000 hommes, 100 éléphants et 300 chevaux, pour les assister dans la lutte qu'ils soutenaient contre le Pégou et le royaume de Xieng Mai. Mais une injure faite par Naret au frère de Prea Borom Reachea, à qui avait été donné le commandement de cette armée de secours, réveilla les rancunes un instant assoupies. Le roi du Cambodge envahit en 1570 le Siam, et s'empara de Prachim et du pays de Reach Sema (Korat)[1]; il fut aussi heureux l'année suivante contre les Laotiens, qu'il défit sur terre à Preasop, dans la province de Compong Soai, et dont les barques de guerre furent détruites par la flottille cambodgienne aux environs de Stung Treng. Prea Borom Reachea mourut en 1576. C'est sous son règne que les ruines d'Angcor furent visitées par les Portugais et les Espagnols. Les descriptions qu'ils en ont laissées les représentent dans un état complet d'abandon. Un grand nombre d'aventuriers, non-seulement européens, mais encore malais, japonais, annamites, chinois, paraissent jouer à ce moment un rôle actif au Cambodge. Il semble que la race indigène n'ait plus en elle assez de ressort pour subsister politiquement et qu'elle soit obligée de recourir à une activité étrangère.

Prea Borom Reachea fut remplacé par son fils Prea Sotha, qui prit le même titre que son père. Au bout de neuf ans de règne, Prea Sotha associa à la couronne ses deux fils Prea Chey Chesda et Chau phnhea Ton. Mais la prospérité dont le Cambodge jouissait depuis près de trois quarts de siècle touchait à sa fin : le roi de Siam, Phra chao Naret, après avoir secoué le joug des Pégouans et établi solidement son autorité, songea à se venger des humiliations que le Cambodge avait fait subir à sa patrie sous le règne de Prea ang Chan. D'après les annales siamoises, il envahit ce royaume en 1581, à la tête d'une armée de 100,000 hommes, s'empara de Pursat et de Battambang et mit le siége devant Lovec, mais il fut obligé de se retirer au bout de trois mois. En 1585, il revint avec des forces encore plus considérables, attaqua le Cambodge par terre et par mer, battit l'armée cambodgienne qui était commandée par le frère du roi, et s'empara de Lovec à la faveur d'une révolte suscitée par un des neveux du roi du Cambodge. Ce dernier événement, d'après la chronique cambodgienne et les témoignages européens, doit être rapporté à l'année 1593 et non à 1585. Naret avait fait le serment de se laver les pieds dans le sang de son ennemi, et, d'après les annales siamoises, il tint rigoureusement parole. La chronique cambodgienne dit que le roi, devant l'invasion siamoise et la révolte de son neveu, s'enfuit au Laos avec ses fils[2] et les historiens espagnols, qui mentionnent le concours prêté par le gouverneur

[1] Reach sema ou Nocor Reach sema est indiqué sur la carte de la Loubère sous le nom de Corazema, devenu aujourd'hui par abréviation Korat. Cf. *Chinese repository*, t. VI, p. 324.

[2] Probablement sur les frontières du Laos, à Stung Treng, où se trouvait une résidence royale et où Wusthof mentionne le séjour vers la fin du XVIe siècle d'un roi cambodgien. Cf. le *Chinese repository*, t. VI, p. 326 et 396; Janneau, *Manuel pratique de la langue cambodgienne*, 2e partie, p. 85, et Fr. Garnier, *Chronique royale du Cambodge J. A.*, 1871, p. 354-355.

des Philippines au roi légitime du Cambodge, ne font aucune allusion à l'acte barbare attribué au prince siamois. Le frère du roi cambodgien, nommé Prea Srey Sorpor, qui était obbojureach ou « second roi » et se trouvait à Lovec au moment de la prise de cette ville, fut emmené à Siam avec sa femme Prea Reachea Tapi, et ses deux fils, dont l'aîné, Prea Chey Chesda, avait quinze ans, et le plus jeune, Prea Outey, en avait quatre[1].

Prea Ream Chung Prey, le neveu révolté du roi fugitif, résida à Sistor, ville importante située près de la rive gauche du grand fleuve, en amont de Pnom Penh, et réussit en 1595 à chasser les Siamois du royaume. Mais il fut tué à son tour par Blas Ruiz, Espagnol attaché depuis longtemps à la fortune du roi légitime, qui l'attaqua avec une poignée d'hommes dans son palais (14 mai 1596), et ramena sur le trône, non Prea Borom Reachea, qui était mort en exil avec son fils aîné, mais son plus jeune fils Chau phnhea Ton, qui prit le titre qu'avaient porté ses deux prédécesseurs. Ce prince fut assassiné trois ans après, à l'âge de 21 ans, par un Malais et un Cham. Après deux années de troubles et de guerres civiles, les Siamois placèrent sur le trône du Cambodge Prea Srey Sorpor[2]. Celui-ci abdiqua en 1618 en faveur de son fils aîné Prea Chey Chesda, qui semble avoir secoué le joug siamois et repoussé avec succès deux tentatives d'invasion. Il fit également une expédition chez les tribus sauvages qui habitent la vallée du Se Cong, dans le but de découvrir les gisements aurifères très-abondants que ces tribus auraient eus en leur pouvoir. Cette expédition fut malheureuse, et la plupart de ceux qui la composaient périrent de maladie. Prea Chey Chesda mourut en 1627, et son fils lui succéda sous le nom de Prea Srey Thomea. Ce prince paraît avoir résidé auprès de la pagode de Pnom Bachey[3]. Il soutint une guerre heureuse contre les Siamois. Mandelslo constate que le Cambodge disposait à ce moment d'une armée de 25 à 30,000 hommes[4]. Les relations commerciales avec les Européens commençaient à devenir fort actives. C'est l'époque des voyages d'Hagenaar et de Wusthof.

Mais de nouvelles dissensions plongèrent le royaume dans une série de guerres civiles et de révolutions qui amenèrent, avec l'intervention des Siamois et des Annamites, la ruine définitive de la puissance cambodgienne. L'oncle de Prea Srey Thomea se révolta contre lui et le renversa du trône. Un fils de ce dernier, auquel les historiens européens donnent le nom de Nac Ciam, s'empara à son tour violemment du pouvoir en assassinant son frère aîné, et fit peser sur tout le royaume une tyrannie insupportable. Ce fut lui qui fit assassiner Regemortes, chef du comptoir hollandais. Il fit d'Oudong la capitale du royaume et embrassa le mahométisme pour s'attacher les Malais et les Javanais, très-nombreux à ce moment au Cambodge, et s'assurer ainsi un appui contre le mécontentement de ses sujets. Les autres princes de la famille royale se liguèrent contre lui, le renversèrent, puis se partagèrent en deux camps dont l'un invoqua le secours des Annamites et l'autre celui des Siamois.

[1] Toutes ces désignations de princes ou de princesses sont des titres ou des qualifications honorifiques et non des noms propres. Leur répétition incessante rend l'histoire cambodgienne aussi fatigante que confuse.

[2] *Chinese repository*, t. VII, p. 543; *J. A.*, 1871, p. 360-361.

[3] Voy. Wusthof, *Vremde reyde inde coningricken Cambodia ende Louwen*. Harlem, 1669, p. 16-17, ou la traduction que j'en ai publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie*, sept.-oct. 1871, p. 252 et 256

[4] *Voyages célèbres et remarquables*, etc. Amsterdam, 1727, p. 331.

Le royaume fut partagé comme jadis en deux parties : l'une, qui avait pour capitale Pram Domlong dans la province de Bien-hoa ; l'autre qui obéissait à Oudong. Ce fut le parti siamois qui l'emporta définitivement en 1690 dans la personne de Chau phnhea Sor, qui luttait depuis onze ans contre les hordes chinoises et chams soulevées contre lui par son compétiteur Non. Comme prix des services rendus au roi du Cambodge, les Siamois paraissent avoir conservé, à partir de ce moment, les provinces cambodgiennes de Sankea, Si Saket, Tchoncan, Souren et Coucan, situées entre Korat et Angcor.

Sous le règne de Chau phnhea Sor, un établissement anglais fut fondé à Poulo Condor (1702); mais la partie européenne de la garnison fut massacrée en 1717 par les Macassars qui composaient l'autre partie. Deux Anglais seulement, le docteur Pound et Salomon Lloyd, purent s'échapper dans une barque.

Sor régna dix-neuf ans, puis abdiqua en faveur de son fils Prea Srey Thomea. Celui-ci fut renversé du trône par son cousin Ang Em, qui avait le titre de Prea keo fea ; cette compétition des deux princes amena encore une guerre acharnée entre les Siamois et les Annamites. Ces derniers, vainqueurs sur mer, ne purent réunir sur terre des forces suffisantes pour arrêter les progrès des Siamois, et le Prea keo fea n'obtint de conserver le pouvoir qu'en se soumettant au roi de Siam. Il abdiqua à son tour (1729) en faveur de son fils Prea Sotha; mais celui-ci ne tarda pas à être renversé par son oncle Prea Srey Thomea, qui fut fait roi à Pnom Penh par les Siamois (1739). Ce prince établit sa cour à Oudong, qui est resté jusqu'en 1866 la capitale du royaume. Il mourut en 1748 et fut remplacé par son fils Ang Snguon, qui prit le titre de Prea Reamea Typdey.

Ang Snguon eut à soutenir une guerre de quatre ans contre les Annamites, qui avaient complétement subjugué les Chams et se servaient d'eux comme d'avant-gardes pour leurs armées d'invasion. Ils avaient dirigé déjà une émigration chinoise dans le delta du Cambodge, et ces émigrants avaient colonisé au profit de la cour de Hué la province de Ha-tien. La nouvelle guerre coûta au Cambodge le territoire compris entre Saïgon et My-tho. Le roi Prea Reamea Typdey mourut en 1758; son oncle fut nommé régent du royaume, et, pour que l'empereur annamite lui accordât l'investiture royale, il lui livra les provinces de Bassac et Preatapeang (appelé aujourd'hui par les Annamites Tra-vinh); mais il fut assassiné sur ces entrefaites par son gendre. Le gouverneur annamite de Saïgon, aidé du Chinois Mac-ton, gouverneur de Ha-tien, marcha contre l'usurpateur et rétablit sur le trône le fils de Prea Reamea Typdey, nommé Ang Ton. En échange de ce service, la cour de Hué réclama la province de Vinh-long et l'autorisation d'élever des citadelles à Sadec et à Chaudoc.

Ang Ton prit le titre de Prea ang Preatha Somdach Outey Reachea.

A leur tour, les Siamois voulurent disputer au roi du Cambodge la couronne qu'il venait d'acheter si chèrement aux Annamites. En 1769, Phaya Tak, qui venait de repousser l'invasion birmane, voulut exiger de Ang Ton le tribut, et sur son refus, il lui suscita un compétiteur, Ang Non, auquel il donna l'appui d'une armée siamoise. Celle-ci fut battue par les Cambodgiens (1770). Mais, deux ans après, le roi de Siam revint avec 20,000 hommes assiéger Ha-tien, s'en empara et marcha sur Pnom Penh, où il établit Ang Non. Cette

ville fut reprise l'année suivante par les Annamites : Phaya Tak fut obligé de se retirer à Ha-tien, et Ang Non à Kompot. Mais, en 1774, éclata la fameuse révolte des Tay-son, qui mit la dynastie royale annamite à deux doigts de sa perte. Ang Tong abdiqua en faveur de son frère Ang Van. Celui-ci prit le titre de Prea Ream Reachea Typdey, refusa de se reconnaître vassal d'An-nam, et reprit My-tho et Vinh-long. Il était d'un naturel emporté et sanguinaire, et son plus jeune frère Ang Than, qui était troisième roi, ayant voulu s'opposer à ses volontés, fut assassiné par ses ordres. Ang Ton en éprouva une telle frayeur qu'il mourut de maladie huit jours après. En 1780, le roi annamite Nguyen-anh, connu plus tard sous le nom de Gia-long, ayant pu rétablir son autorité dans la province de Gia-dinh (Saïgon), fit la guerre à Ang Van, contre lequel les Cambodgiens s'étaient soulevés. Ang Van fut battu et mis à mort par ses propres sujets que ses cruautés avaient exaspérés. On proclama roi à sa place Ang Eng, fils de Ang Ton, qui n'était âgé que de huit ans, et dont un mandarin, nommé Mo, fut nommé régent.

Comme on devait s'y attendre, les Siamois ne tardèrent pas à envahir le Cambodge ; mais, sur ces entrefaites, une révolte renversa Phaya Tak du trône, et les deux généraux qui commandaient l'armée siamoise se hâtèrent de retourner à Bankok pour s'y faire proclamer rois. Les Annamites, accourus à la rencontre des envahisseurs, restèrent maîtres du pays jusqu'au Grand Lac (1783). En 1784, un mandarin nommé Bien, serviteur du roi Prea Ream (Ang Van), revint de Siam où il s'était caché, mit à mort le régent Mo et prit sa place. Mais il ne tarda pas à être chassé par une révolte fomentée par un Malais, et il s'enfuit de nouveau à Bankok, emmenant le jeune Ang Eng. L'année suivante, la révolte fut comprimée ; Ang Eng fut ramené au Cambodge. Le mandarin Thang fut nommé régent à la place de Bien, et celui-ci reçut, en récompense de ses services passés, le gouvernement des provinces de Battambang et d'Angcor. Peu après, Gia-long lui-même dut se réfugier à Bankok et implorer l'aide du roi de Siam ; mais l'armée siamoise qui lui fut donnée pour le ramener à Saïgon fut battue par les Tay-son, et ce fut avec ses seules ressources et le concours des officiers français qui s'étaient attachés à sa fortune, que Gia-long parvint à reconquérir son trône. En 1790, les six provinces du delta du Cambodge, celles qui appartiennent aujourd'hui à la France, étaient pacifiées et reconnaissaient son autorité.

En définitive, c'était le Cambodge qui avait payé les frais de toutes ces guerres désastreuses. Il se trouvait réduit à ce moment aux provinces qui entourent le Grand Lac et à la partie de la vallée du grand fleuve comprise entre les cataractes de Khong et Pnom Penh. Vis-à-vis de Siam, ce n'était plus qu'un royaume tributaire qui, en toute occasion, devait prendre le mot d'ordre de son suzerain, et fournir à la première invitation des corvées de travailleurs et des troupes auxiliaires.

Ce ne fut qu'en 1795 que Ang Eng, qui avait pris le titre de Prea bat Borom Bapit, etc., obtint du roi de Siam qu'on lui rendît sa mère, sa femme et ses fils restés jusque-là en otage à Bankok. Il est utile de donner ici le nom de ceux des fils de ce prince qui vécurent et jouèrent plus tard un rôle politique : l'aîné était Ang Chan, né en 1791 ; après lui vinrent Ang Snguon (1794), de la même mère qu'Ang Chan ; Ang Em, d'une autre

mère ; Ang Duong, de la même mère qu'Ang Chan (1796) et père du roi actuel.

Ang Eng fit rédiger la chronique royale du Cambodge depuis 1346 jusqu'en 1739. Il mourut en 1797, âgé de vingt-quatre ans. Le Chaufea ou « premier ministre », nommé Ten, exerça l'autorité royale pendant la minorité d'Ang Chan. D'après les instructions du roi de Siam, il envoya un corps auxiliaire de troupes à Gia-long qui étouffait à ce moment les derniers restes de l'insurrection des Tay-son dans la province de Qui-nhon. En 1805, Ten conduisit Ang Chan, qui avait quinze ans, prêter serment de fidélité à son puissant suzerain à Siam, et il mourut l'année suivante à Bankok. Ang Chan fut couronné roi du Cambodge sous les titres habituels de Prea reachea angca, etc. La même année, il épousa Tip, fille de Bien, gouverneur des provinces de Battambang et d'Angcor, qui avait le titre de Chau phnhea apphey thbès, et qui avait reçu, du roi de Siam, celui de Hua muong. Quatre ans après, Ang Snguon et Ang Em reçurent du roi de Siam les titres d'obbojureach et d'obbarach [1].

Ang Chan, malgré sa jeunesse, parut résolu à faire sortir l'autorité royale de l'humiliante tutelle où la tenaient depuis quarante ans les grands mandarins du Cambodge, et, sous prétexte de rébellion, il fit mettre à mort le kralahom nommé Muong et le chakrey [2] nommé Ben, à leur retour de Bankok, où ils avaient été faire donner aux frères du roi l'investiture de leurs titres (1810). Cette exécution fit réfléchir les gouverneurs qui s'étaient rendus à peu près indépendants dans le gouvernement de leurs provinces. Bien fortifia Battambang et l'okhna Dechu Ming souleva la grande province de Compong Soai contre l'autorité royale. Ang Chan s'adressa à la cour de Hué pour l'aider à réprimer cette révolte ; sur ces entrefaites, l'obbojureach, Ang Snguon, se retira à Pursat, y rassembla ses partisans, et fit demander à Siam l'autorisation de prendre les provinces de Trang et de Khlong. Siam envoya une armée pour soutenir ses prétentions, et les Annamites, de leur côté, se mirent en devoir de protéger Ang Chan. Celui-ci fut forcé de se retirer quelque temps à Saïgon (1812) devant l'armée siamoise et cambodgienne commandée par son frère. L'influence annamite prévalut cependant ; Ang Chan fut ramené à Pnom Penh cette même année par l'eunuque Ta-quan, délégué de Gia-long. Mais cette tentative d'émancipation du joug siamois coûta cher au Cambodge. L'okhna Dechu Ming, chassé de la province de Compong Soai, s'était réfugié dans celle de Tonly Repou, située plus au nord, et l'avait livrée aux Siamois, ainsi que la petite province frontière de Mulu Prey, pour obtenir leur protection contre la colère d'Ang Chan ; Bien, à la mort duquel Battambang et Angcor devaient revenir à la couronne, mourut pendant la guerre suscitée par Ang Snguon, et les Siamois conservèrent, au mépris des traités, ces deux provinces qui les placent au cœur même du royaume et que Bien n'avait jamais gouvernées qu'à titre de vassal du Cambodge.

[1] Ces titres, que l'on traduit ordinairement par les mots de second roi et de troisième roi, sont donnés aux premiers princes de la famille royale et n'impliquent aucune autorité. Ils sont remplacés aujourd'hui par ceux d'Obbarach et de Prea keo fea. L'obbarach (Upa raja en Birmanie) est l'analogue du Youva-Raja ou prince héritier dans l'Inde.

[2] Titres de deux mandarins du premier rang. Le premier est une sorte de ministre de la marine, le second est chargé des éléphants et des transports par terre.

Ang Snguon se retira à Bankok où il mourut en 1823.

Ce ne furent pas les seules guerres qui troublèrent le long règne d'Ang Chan. En 1818, un bonze se disant inspiré, nommé Ke, souleva la province de Ba Phnom; cette rébellion fut comprimée avec l'aide des Annamites. En 1830, le gouverneur de Pursat se révolta à son tour et réclama l'aide des Siamois. Ceux-ci se hâtèrent de profiter d'une occasion qui pouvait leur procurer la conquête des provinces de Pursat et de Compong Soai, devenues, après celles de Battambang et d'Angcor, l'objet de leur convoitise. Le fameux général siamois, connu sous le nom de Bodin et célèbre déjà par sa répression de l'insurrection laotienne et la prise de Vien Chan en 1828, envahit le Cambodge en 1831, et vainquit l'armée royale. Ang Chan fut obligé de se réfugier à Vinh-long. Ses deux frères, Ang Em et Ang Duong, passèrent naturellement du côté des Siamois. Ceux-ci essayèrent de descendre le fleuve pour achever l'entière conquête du royaume; mais, sur ce terrain naval, les Annamites firent sentir au Bodin leur écrasante supériorité. Les Siamois durent se retirer devant le retour offensif ordonné par Minh-mang, qui avait succédé en 1820 à son père Gia-long, et Ang Chan fut de nouveau replacé sur le trône. Il mourut au commencement de l'année suivante. Les Annamites donnèrent la couronne à sa seconde fille, Ang Mey, et le Cambodge fut effectivement gouverné par un grand fonctionnaire annamite nommé Tru'ong-minh-giang, qui résida à Pnom Penh.

Cette domination étrangère, exercée sans ménagements et avec une dureté toujours croissante, ne tarda pas à irriter profondément les populations, dont on changeait brusquement tous les usages, et auxquelles on imposait sans transition le système administratif annamite. La construction par corvées d'une route destinée à relier Pnom Penh à Ponteay Meas combla la mesure du mécontentement. La province de Compong Som se souleva à l'instigation de deux frères, l'okhna Chey et l'okhna Chu (1834), et les Siamois en profitèrent pour faire une incursion dans le Cambodge d'où ils ramenèrent un assez grand nombre de prisonniers annamites. Cette révolte était à peine comprimée, que la province de Compong Soai se souleva à son tour (1837). Le roi de Siam avait préposé Ang Em au gouvernement de la province de Battambang et Ang Duong à celui d'Angcorborey, et ces deux princes n'attendaient qu'une occasion favorable pour rentrer au Cambodge. Tru'ong-minh-giang, dont l'activité et l'énergie grandissaient avec les circonstances, fit proposer secrètement à Ang Em la royauté du Cambodge, en lui dénonçant en même temps une prétendue conspiration de son frère Ang Duong. Ang Em fit rappeler Ang Duong à Bankok, puis il s'avança vers Pursat, où le gouverneur annamite le reçut avec distinction et le fit escorter jusqu'à Pnom Penh. Mais là, Tru'ong-minh-giang, jetant le masque, le fit mettre en cage et l'envoya à Hué.

Malheureusement, la domination annamite continuait à s'affirmer par des actes de violence et d'irréligion qui devaient profondément blesser un peuple aussi fervent que le peuple cambodgien. Son orgueil souffrait de l'atteinte que recevait le prestige de la famille royale des procédés de Tru'ong-minh-giang. On accusait ce dernier de vouloir emmener à Saïgon Ang Mey dont il avait fait sa maîtresse et les trois autres filles d'Ang Chan. L'emprisonnement de l'une d'elles, dont la mère avait eu le tort de se rendre à Bankok,

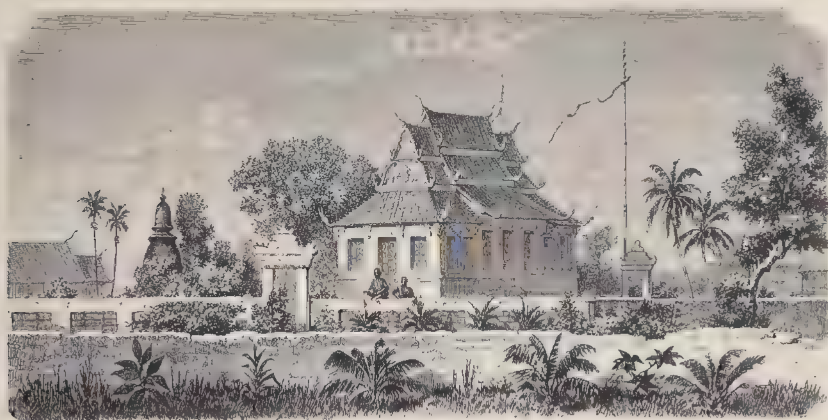
parut un sacrilége. L'attachement des Cambodgiens à leurs chefs héréditaires est sincère et profond, et ce sentiment a été surtout exploité par les Siamois, qui ont toujours eu soin de garder comme otage ou de conquérir à leurs intérêts un membre de la famille royale. En 1840, tous les mandarins cambodgiens se décidèrent à envoyer une lettre au roi de Siam pour lui demander d'envoyer Ang Duong gouverner le Cambodge. Ce fut encore le Bodin qui fut chargé d'opérer cette restauration. Il vint mettre le siége devant Pursat, que rendit sans combattre le gouverneur annamite. Le Bodin l'épargna lui et ses soldats, trouvant sans doute plus politique d'arriver au but qu'il se proposait par un accord amiable avec la cour de Hué, que par l'emploi de la force ouverte. Mais, sur ces entrefaites, Minh-mang mourut et fut remplacé par le faible Thieou-tri. Les Siamois réussirent à chasser les Annamites de Pnom Penh, et Ang Duong fut fait roi du Cambodge (1841). Tru'ong-minh-giang se suicida à Chaudoc, après avoir fait mettre à mort la reine Ang Mey. Ang Em, frère d'Ang Duong, mourut l'année suivante chez les Annamites, laissant un fils nommé Ang Phim, qui devint le prétendant de la cour de Hué.

En 1845, les Annamites, profitant d'une révolte de quelques mandarins, parmi lesquels étaient le chacrey Mey et le bavarach Ros, prirent l'offensive, chassèrent les Cambodgiens de Pnom Penh et remontèrent le bras du lac jusqu'à Compong Tchenang, en refoulant devant eux les troupes siamoises accourues avec le Bodin au secours d'Ang Duong. Ils investirent Oudong où celui-ci s'était réfugié avec le général siamois, et, après plusieurs engagements indécis, le Bodin proposa la paix. Les pourparlers durèrent près d'une année : on se rendit de part et d'autre les prisonniers et les otages. Ang Phim, le neveu et le compétiteur d'Ang Duong, fut envoyé à Bankok, où il mourut peu après dans un état d'aliénation mentale. On détruisit les fortifications de Oudong et celles de Pnom Penh, et Ang Duong reçut la double investiture de l'empereur d'An-nam et du roi de Siam (1846). L'année suivante, on coupa les cheveux à Ang Chrelang, fils aîné d'Ang Duong, on lui fit revêtir, suivant l'usage, la robe de bonze et on lui donna le nom de Prea Ang Reachea Vodey. Ce prince, qui est le roi actuel du Cambodge, était né à Angcorborey en 1834. Sa mère s'appelait Ben et était fille de l'okhna Sauphea Typhdey[1]. Au bout de quatre mois, il quitta la pagode qui lui avait été assignée et fut envoyé à Bankok. Le roi avait eu également de deux femmes différentes deux fils appelés, l'un Ang Sor (1841), l'autre Ang Phim (1842), et trois filles, Ang Tremal (1831), Ang Ou (1833), et Ang Complang (1849). Ang Duong décerna les plus grands honneurs au prêtre qui avait instruit son fils aîné. Il le fit chef suprême des bonzes et ordonna qu'on se servît, pour lui répondre, des formules employées pour le roi.

Ang Duong se montra à plusieurs égards souverain intelligent et actif; il favorisa la reprise des relations commerciales avec les Européens, fit frapper des monnaies d'argent, portant d'un côté les tours ou Preasat du royaume, de l'autre l'image de l'oiseau Hans. La date y était inscrite dans les trois ères : l'ère de Bouddha, l'ère de Salivahana et la petite ère. Celle-ci commençait déjà à prévaloir, sous l'influence de la domination siamoise :

[1] Mandarin de second rang, le premier des juges royaux.

elle est aujourd'hui la seule employée dans les pièces officielles. Ang Duong fit construire aussi la belle chaussée plantée d'arbres, qui relie Oudong à Compong Luong, et Peam Chomnu à Pnom Penh, et élever une citadelle auprès de sa capitale (1849). Au point de vue politique, il essaya d'établir dans son royaume l'unité d'administration en supprimant la dépendance où se trouvaient certains gouverneurs de province vis-à-vis d'autres gouverneurs d'un rang plus élevé, et en les faisant tous relever au même titre de la couronne. Il s'attacha à rendre purement honorifique la suprématie traditionnelle exercée par les grands fonctionnaires sur telle ou telle partie du royaume qui était considérée autrefois comme un apanage de leur charge. Il supprima le titre de Somdach prea angkeo, ou de « chef de tous les mandarins », qui avait été donné jusque-là à un prince de la famille royale et dont le possesseur s'était presque toujours servi pour fomenter des guerres civiles.



PAGODE NOUVELLEMENT CONSTRUITE A COMPONG LUONG.

Il s'efforça en un mot de fortifier l'autorité royale et d'affaiblir les rouages de ce système féodal qui est la base de l'organisation cambodgienne, et dans lequel on retrouve le génie de cette race orgueilleuse, le souvenir de son ancienne division en tribus, l'une des causes les plus puissantes de sa rapide décadence. L'abondance revint dans le pays, qui souffrait depuis si longtemps des querelles de ses princes. Jamais le riz, disent les Cambodgiens, n'a été aussi bon marché et le peuple aussi à son aise que sous Ang Duong. Celui-ci aimait et protégeait les savants et les religieux, et prescrivit des règles uniformes pour l'emploi des caractères. Il releva toutes les pagodes d'Oudong et de Pnom Penh et en fit construire de nouvelles.

En 1847, le roi de Siam, sur la demande d'Ang Duong, avait donné à l'aîné de ses fils l'investiture d'Obbarach et au second celle de Prea keo fea. Les deux princes ne purent cependant quitter Bankok et retourner auprès de leur père qu'en 1858.

En 1849, mourut, à l'âge de 77 ans, le fameux général Bodin[1]. Ang Duong, qui lui devait la couronne, lui fit élever une statue dans une pagode d'Oudong et envoya à Bankok une grande quantité d'étoffes de soie pour la cérémonie des funérailles.

L'influence siamoise paraissait en ce moment absolument prépondérante à Oudong, où résidait un mandarin siamois chargé de communiquer à Ang Duong les volontés de Bankok. L'empereur Tu-duc avait rendu au Cambodge Kompot et Compong Som, qui avaient été occupés par les Annamites jusqu'en 1848. La guerre dans laquelle ce souverain se trouvait engagé avec la France paraissait devoir éloigner toute chance de nouvelle intervention dans les affaires du Cambodge. Les intrigues et les menaces siamoises avaient empêché Ang Duong de recevoir un envoyé français, M. de Montigny, qui s'était arrêté en 1855 à Kompot dans le but de faire un traité de commerce avec le Cambodge. Ce petit royaume, ne pouvant plus trouver nulle part un point d'appui contre la pression siamoise, semblait sur le point de disparaître comme État indépendant.

En 1858, un Malais nommé Tuon-lim, s'étant soulevé et ayant entraîné dans sa rébellion tous les Chams du royaume, se réfugia avec ses principaux complices à Chaudoc, auprès des Annamites. L'année suivante, Ang Duong réclama les coupables ; les Annamites non-seulement refusèrent de les livrer, mais leur fournirent des soldats. Les hostilités commencèrent immédiatement sur toute l'étendue des frontières des deux pays. Ang Duong mit le gouverneur de Peam, nommé Kep, à la tête de ses troupes, et celui-ci refoula les Annamites et les Malais dans le Trang du Sud. Ang Duong mourut à ce moment (1860). L'année précédente, il s'était rendu à Kompot où il avait accueilli avec bienveillance le voyageur français Mouhot.

L'obbarach succéda à son père et prit le titre de Prea Noroudam, dont les Européens ont fait Norodon; mais ses frères fomentèrent contre lui une révolte qui le força à s'enfuir à Bankok. Les Siamois vinrent à son aide, et il put revenir à Oudong en février 1862. Ang Sor, le chef de la rébellion, se réfugia à Saïgon, et une demande d'extradition fut adressée à l'amiral Bonard par le gouvernement de Bankok. L'amiral la repoussa dans le but de protester contre l'ingérence siamoise dans les affaires du Cambodge, et de réserver l'entière liberté d'action de la France. En 1864, éclata une nouvelle rébellion : un mandarin cambodgien, nommé Asoa, qui se prétendait fils de Ang Em, et par conséquent cousin de Noroudam, réunit les anciens rebelles d'Ang Sor, les Malais et quelques Annamites, mit à mort Kep, qui s'était maintenu jusqu'à ce moment dans le Trang du Sud, s'empara de Kompot qu'il pilla, et marcha sur Pnom Penh. Il fut repoussé, mais il se maintint quelque temps en possession de la province de Trang. Un autre agitateur, connu sous le nom de Pou Kombo, se disant fils de Ang Chan et d'une concubine, se fit également quelques partisans dans le pays.

[1] On raconte de ce célèbre Siamois des traits d'énergie extraordinaires. Au moment de la guerre de 1845, des poudres qui avaient été placées sous la cage de l'éléphant qu'il montait s'enflammèrent, et le couvrirent de brûlures. Le roi de Siam, informé de cet accident, lui envoya ses médecins et lui fit dire de revenir à Bankok. Mais le Bodin consentit seulement à interrompre sa marche pendant trois jours ; il se remit ensuite en route malgré d'atroces souffrances et voyagea jour et nuit pour réparer le temps perdu.

A ce moment, la France était déjà intervenue au Cambodge ; depuis l'année précédente, un officier d'un rare mérite, celui dont le nom est inscrit en tête de cet ouvrage, le commandant de Lagrée, résidait au Cambodge et par ses utiles informations avait guidé le gouverneur de la colonie, l'amiral La Grandière, dans les négociations qu'il avait été nécessaire de nouer avec Siam pour l'amener à renoncer à son action sur le Cambodge. Il n'y avait pas d'avenir possible pour nos possessions de Cochinchine, si l'accès de la vallée du grand fleuve nous restait fermée. Or, entre des mains siamoises, le Cambodge ne pouvait être et n'était en effet qu'une barrière et un isolant empêchant tous les produits du Laos d'arriver à Saïgon, pour les rejeter sur Bankok. Nous ne pouvions tolérer qu'une influence commerciale aussi contraire pût s'exercer à Pnom Penh, aux frontières mêmes de notre colonie. C'était déjà bien assez que la moitié du delta du fleuve restât entre les mains des Annamites et servît d'asile aux pirates et aux chefs de bandes qui, à l'instigation de la cour de Hué, cherchaient à fomenter la révolte dans nos possessions.

Telle fut la nécessité d'où sortit le protectorat du Cambodge. Après avoir tour à tour employé la ruse et la menace auprès de Noroudam pour l'empêcher de se livrer à la France, après nous avoir même dénié le droit de traiter avec un prince qu'on affectait de tenir à Bankok pour un simple gouverneur de province, l'influence siamoise dut céder à l'ascendant que le commandant de Lagrée sut exercer sur l'esprit de Noroudam. Le général siamois Chao Koun Darat, se reconnaissant impuissant à contre-balancer l'action française, quitta Oudong, et son gouvernement se résigna à envoyer pour la cérémonie du couronnement les insignes royaux du Cambodge qui étaient restés jusques-là à Bankok. Le roi de Siam se refusa cependant à reconnaître officiellement le protectorat du Cambodge par la France, dans l'espérance d'obtenir la ratification définitive de la prise de possession des provinces de Battambang et d'Angcor, qu'aucune pièce écrite, qu'aucun titre officiel n'avaient légitimée jusqu'à ce moment.

Ce fut le 3 juin 1864, qu'eut lieu le couronnement de Noroudam en présence d'un envoyé siamois et du chef d'état-major de l'amiral La Grandière, M. le capitaine de frégate Desmoulins[1]. A partir de ce moment, il n'y eut plus de mandarin siamois à la cour du

[1] Il est intéressant de rapporter ici la pièce qui fut présentée au couronnement par l'envoyé siamois ; on y remarquera la hâte avec laquelle s'y produit la revendication de Battambang et d'Angcor :

« ..... Autrefois le Cambodge était indépendant et gouverné par la famille de ses rois. Depuis cinq ou six cents ans, ce royaume a été fréquemment troublé par les dissensions et les guerres. Enfin, il a demandé secours à Siam qui est venu rétablir la paix. On a élevé sur le trône le roi Ang Eng, qui, en reconnaissance, a donné à Siam les provinces de Battambang et d'Angcor. Depuis ce temps, ces deux provinces n'appartiennent plus au Cambodge ; elles sont gouvernées par Siam, ainsi que le Laos jusqu'au grand fleuve. »

« Plus tard le roi Ang Chan, fils aîné du précédent, a été élevé sur le trône, et il y eut dissensions et luttes entre ce roi et ses frères. Ceux-ci vinrent demander l'appui de Siam. Ang Chan s'enfuit chez les Annamites et demanda à leur roi le nom et le cachet. Il paya tribut aux Annamites et à Siam et gouverna comme son père. »

« Sous le roi de Siam Nang Clao, les Annamites voulurent emmener dans leur pays les mandarins et le peuple cambodgien. Il y eut de grandes guerres, et le Cambodge demanda l'appui des Siamois. Le peuple et les mandarins demandaient Ang Duong, autre fils de Ang Eng, qui s'était réfugié à Siam. Le roi de Siam envoya Ang Duong et donna des soldats pour combattre les Annamites. Ang Duong n'était pas encore cou-

Cambodge ; un résident français fut placé à Compong Luong pour servir d'intermédiaire entre le roi et le gouverneur de Cochinchine. Le frère du roi, le Prea keo fea, dut résider à Saïgon sous la surveillance de l'autorité française, afin d'éviter toute tentative nouvelle de guerre civile. Pou Kombo fut également interné dans la même ville. Malheureusement, une imprudence permit à Pou Kombo de s'évader au mois d'avril 1866, et une rébellion nouvelle allait agiter le pays, rébellion dont la commission d'exploration française devait ressentir le contre-coup.

ronné. Les Annamites affaiblis rendirent les provinces du Cambodge. De leur côté, les Cambodgiens rendirent ce qu'ils avaient pris et la paix fut établie. Le roi d'Annam exigea un tribut triennal. »

« Le roi de Siam, Nang Clao, établit Ang Duong à Oudong et envoya un mandarin pour le couronner roi du Cambodge. Ang Duong lui envoya un tribut annuel et aussi des indemnités pour les services rendus. »

« Ang Duong envoya un ambassadeur à la cour de Hué pour porter le tribut, et le roi de Hué lui donna un titre et un cachet. »

« Ang Duong envoya à Bankok son fils Chea Vodey, pour y apprendre le gouvernement des peuples. Il envoya ensuite son second et son troisième fils. Il demanda, pour Chea Vodey, le titre d'Obbarach, et pour son second fils celui de Prea keo fea, et il voulut les avoir au Cambodge. Il fut fait comme il le demandait. »

« Ang Duong étant mort, le roi de Siam adressa une lettre à l'Obbarach, pour qu'il gouvernât le Cambodge. L'Obbarach n'a pas encore été couronné. Les autres provinces se sont révoltées contre Oudong. Les peuples étaient partagés et la guerre a eu lieu partout. L'Obbarach, ne pouvant vaincre seul, vint avec ses grands mandarins à Bankok et demanda des soldats au roi de Siam. Celui ci envoya Montrey Sorivong avec des soldats pour ramener Obbarach à Oudong et le rétablir dans son gouvernement. Il envoya aussi Chaokoun Darat et son frère au Cambodge pour apaiser la révolte.

« Il y a neuf ans, l'empereur des Français a envoyé un ambassadeur à Siam pour faire un traité de commerce et de paix. Les Français ont voulu ensuite faire un traité avec les Annamites, et, sur le refus de ceux-ci, ils ont fait la guerre. Ils ont pris Saïgon et les provinces de l'ouest. Les Annamites ont accepté un traité. »

« En raison du voisinage du Cambodge, l'amiral français a jugé qu'il y avait lieu de faire un traité avec ce pays pour les avantages du commerce. Il l'a demandé. L'Obbarach et ses mandarins, ainsi que le frère de Chaokoun Darat, ont résolu d'accepter le traité. L'amiral l'a envoyé à Paris, et l'Empereur l'a approuvé et signé. On a reçu à Siam une lettre du ministre de France dans laquelle il est dit que la France veut le bien du Cambodge et continuer à vivre en paix et amitié avec Siam. »

« L'empereur des Français et le roi de Siam admettent que Ang Chan, l'oncle de l'Obbarach, et Ang Duong, son père, ont reçu la couronne du roi de Siam ; qu'ils ont reçu un titre du roi annamite et payé le tribut des deux côtés ; mais il n'y avait pas amitié entre les Annamites et Siam. »

« Maintenant Siam et la France sont en paix. Les Français sont devenus maîtres du pays annamite et voisins du Cambodge qui ne paye plus le tribut à Hué. Le roi du Cambodge a demandé que Siam envoyât un mandarin d'un ordre élevé pour le couronner avec un mandarin français. L'empereur des Français et le roi de Siam, qui sont en ce moment en très-bonne amitié, font couronner le roi du Cambodge parce qu'ils sont voisins de ce royaume et désirent qu'il soit tranquille. Le Cambodge est placé entre deux grandes nations. Il est accoutumé à suivre les traditions de Siam. La France est en paix avec Siam. Rien ne peut donc la blesser en cette circonstance. »

« Le roi de Siam a trouvé cela bien et a fait dire au roi du Cambodge qu'on le couronnerait ainsi qu'il avait été décidé avec l'envoyé français. Il a envoyé les insignes de la royauté, les mêmes que pour son père. Il a désigné à cet effet Montrey Sorivong, frère du Kralahom, qui est de sa propre famille. Ce mandarin a l'habitude des choses politiques. Il a été ambassadeur auprès de la reine Victoria, et, à son retour, il a eu l'honneur de voir l'Empereur. Il est aussi l'ami du roi, qu'il a conduit autrefois jusqu'à Oudong. C'est pour cela qu'il l'a envoyé pour apporter les insignes de la royauté et les présents d'usage..... »

« Le roi demande que les esprits célestes et celui qui, ayant tout pouvoir dans le ciel, a jusqu'à présent protégé Siam et le Cambodge, aide encore et conserve le Cambodge et protége son roi..... »

« Moi qui ai reçu les ordres du roi de Siam (suivent les titres), j'invite le roi Obbarach à recevoir la couronne et tous les insignes de la royauté. Et alors il sera roi du Cambodge pour gouverner les peuples suivant les coutumes et suivant les lois de la religion. »



UNE RUE A COMPONG LUONG.

VI

RETOUR A COMPONG LUONG. — DÉPART DU CAMBODGE. — ASCENSION DU GRAND FLEUVE. — LES PREMIERS RAPIDES. — STUNG TRENG. — KHONG. — BASSAC.

Nous ne fîmes qu'un court séjour à Angcor, malgré notre curiosité et tout ce qu'il restait encore à y découvrir. Ces visites à des ruines dont la grandeur et la puissante originalité dépassaient tout ce que l'imagination la plus féconde et les récits les plus merveilleux avaient pu faire pressentir, avaient un charme qui éloignait la fatigue et défiait la satiété. La magnifique végétation tropicale qui servait de décor à ces imposants monuments donnait quelque chose de féerique à leur apparition subite au milieu de la forêt, et l'inconnu du passé dont ils évoquaient soudainement la mémoire ouvrait à la fantaisie le champ le plus vaste où elle pût promener ses rêves de civilisation. Il y a, à cette recherche de l'antique encore inexploré, je ne sais quelle vive jouissance que ne connaissent pas les touristes européens. Au lieu de parcourir des endroits cent fois décrits à la suite d'un cicerone bavard, être soi-même son guide, découvrir sous les herbes, ici une frise sculptée, plus loin un soubassement, chercher à reconstruire un édifice détruit et à le relier aux

ruines déjà découvertes, tel était le genre d'émotions tout à fait nouveau que nous éprouvions à ces promenades. Le soir, sur la terrasse d'Angcor Wat, la parole claire, élégante, parfois animée du commandant de Lagrée, éclairait nos recherches, résolvait les problèmes posés, et nous reportait à cette grande époque où la foi avait fait surgir ces merveilles de pierres.

Il fallut nous arracher à ces intéressantes études. Le 1er juillet, à 10 heures du matin, nos éléphants nous attendaient tout sellés, sur la plate-forme qui précède Angcor Wat, et nous nous remettions en route pour Siemréap, où un bon repas nous était préparé par les soins du gouverneur. A midi, après lui avoir dit un cordial adieu, nous nous embarquions dans des barques légères vis-à-vis de la porte même de la citadelle. La crue des eaux rendait possible la navigation de la rivière d'Angcor de ce point jusqu'au Grand Lac.

La chaleur était étouffante et prédisposait plus à la sieste qu'à la contemplation du paysage monotone qu'offraient les prairies noyées au travers desquelles la rivière promenait ses capricieux méandres. D'innombrables bandes d'oiseaux de marais volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou, rangés impassibles le long des rives, nous regardaient passer sans interrompre leur pêche. Le soir, nous étions rendus à bord de la canonnière 27 qui appareillait immédiatement. Le 2 juillet, à la tombée de la nuit, nous jetions de nouveau l'ancre devant Compong Luong.

Comme tous les villages annamites et cambodgiens, Compong Luong se compose d'une longue rangée de maisons parallèles au fleuve et bâties sur l'espèce de chaussée que forme la rive elle-même, et qui domine les terrains environnants. Seulement, alors que les cases annamites reposent directement sur le sol, les cases cambodgiennes sont élevées sur pilotis à un, deux, quelquefois trois mètres au-dessus. On pourrait croire, de prime abord, que cet usage doit son origine à la nécessité d'échapper aux inondations du fleuve, dont les crues atteignent en cet endroit dix à douze mètres. Mais, comme on retrouve le même genre de construction employé en des lieux où les habitants n'ont pas à craindre d'être envahis par l'eau, il faut plutôt l'attribuer à un instinct de race, particulier à quelques peuples de l'Inde et de l'Indo-Chine. Son utilité réelle est de préserver le logement de l'humidité, des scorpions, des sangsues, voire des serpents et autres visiteurs désagréables.

Il n'était plus possible de parcourir les environs de Compong Luong, en raison de la crue des eaux qui avait pris depuis notre départ des proportions considérables. Il n'y avait d'autre route fréquentable que la haute et large chaussée qui conduit à Oudong. Cette promenade même n'offrait plus grand intérêt, le roi du Cambodge et toute sa cour s'étant transportés depuis peu à Pnom Penh. En suivant la chaussée, on laisse à gauche une colline à trois sommets, nommée Prea Reach Trop. Au pied de cette colline ont été enterrés presque tous les membres de la famille royale depuis le roi Ang Eng. Sur le point culminant, s'élevait jadis un sanctuaire contemporain d'Angcor, auprès des ruines duquel les rois du Cambodge ont construit au seizième siècle de nouvelles pagodes.

La canonnière 32 nous attendait à Compong Luong : M. de Lagrée régla complétement avec son successeur tout ce qui était relatif aux magasins et au petit établissement français de ce village, et les deux canonnières appareillèrent ensemble le 5 juillet pour

Pnom Penh, où nous allions prendre définitivement congé de Sa Majesté Cambodgienne Noroudam.

De Compong Luong à Pnom Penh, la rive droite du bras du lac ne présente qu'une suite ininterrompue de jardins et de villages. Parmi ceux-ci, est Pignalu, siége de la mission catholique du Cambodge. Plusieurs évêques y ont été enterrés et, au dix-septième siècle, cette chrétienté servit de refuge à Paul d'Acosta, vicaire général de l'évêché de Malacca, après la prise de cette dernière ville par les Hollandais. Pignalu avait été en dernier lieu la résidence de Mgr Miche, évêque de Dansara, qui ne l'avait quitté que lors de sa promotion au siége épiscopal de Saïgon.

Vers midi, nous jetions l'ancre aux Quatre-Bras, un peu en amont de la pointe sur laquelle le roi Noroudam se faisait construire une habitation à l'européenne. Rien de plus vivant que l'aspect que présente cette partie du fleuve. Par sa position au confluent du grand fleuve et du bras du Grand Lac, Pnom Penh est appelé sans aucun doute à un immense avenir commercial, si la domination française s'implante d'une façon durable et intelligente dans ces parages. Cette ville comptait, dit-on, cinquante mille habitants avant son incendie par les Siamois, en 1834.

Sa population est une des plus mélangées de tout le delta du Cambodge. On y coudoie tour à tour des Annamites, des Cambodgiens, des Siamois, des Malais, des Indiens, des Chinois de toutes les provinces du Céleste Empire. Ceux-ci constituent, là comme partout, l'élément le plus actif et le plus commerçant, sinon le plus nombreux; par rang d'importance viennent ensuite : les Annamites, qui fournissent tous les bateliers qu'emploient le trafic avec les provinces de la basse Cochinchine et la pêche du Grand Lac, et un grand nombre de petits boutiquiers; les Malais, constitués en corporation puissante, et qui sont les principaux détenteurs des quelques marchandises européennes qui viennent faire concurrence aux importations analogues de la Chine; enfin les indigènes. Sur le marché, les porcelaines, les faïences, la mercerie et la quincaillerie du Céleste Empire s'étalent à côté de quelques indiennes, de quelques cotonnades anglaises et de la bouteille de vermouth ou de liqueur qui caractérise plus spécialement la part de l'importation française.

Nous complétâmes sur le marché de Pnom Penh notre provision d'objets d'échange; nous fîmes surtout une emplette considérable de fils de laiton de toutes dimensions, les Chinois en relations commerciales avec le Laos ayant indiqué cet article au commandant de Lagrée comme l'un des plus estimés dans la partie de la vallée du fleuve qui confine immédiatement au Cambodge.

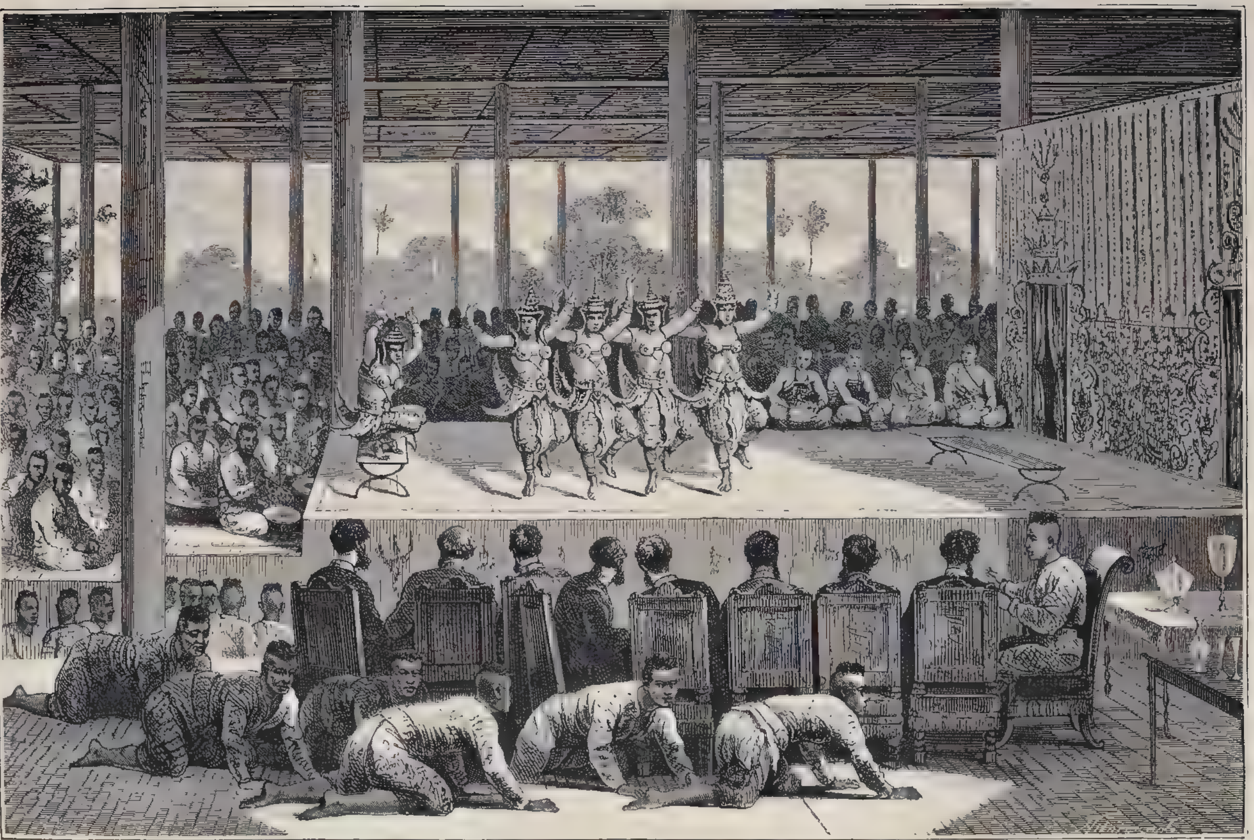
Le 6, nous fûmes présentés par M. de Lagrée à Sa Majesté Cambodgienne, qui nous fit le plus brillant accueil et voulut bien nous donner la récréation d'un ballet exécuté par le corps entier de ses danseuses. Ce genre de spectacle est évidemment d'importation hindoue, comme en témoignent d'ailleurs les costumes des exécutantes. La danse, on le sait, est complétement étrangère à la race mongole, et les Chinois ne s'accommodent guère que de représentations historiques où les héros et les guerriers de l'antiquité viennent déclamer sur la scène le récit de leurs exploits.

La récréation du ballet, à laquelle toute la cour parut prendre le plus vif plaisir, fut suivie d'une collation, à laquelle seuls nous prîmes part avec le roi.

Ce n'était pas sans les plus vifs regrets que celui-ci se séparait de son conseiller intime et de son tuteur politique, M. de Lagrée. L'horizon était gros d'orage : l'évasion de Pou Kombo avait été suivie d'une levée de boucliers contre son royal parent. On se rappelle que Noroudam était né bien avant que son père fût roi du Cambodge, et alors que l'existence de Ang Em et de ses fils semblait devoir l'en écarter à jamais. Cette naissance en dehors de la condition royale était un des griefs les plus graves invoqués contre le roi actuel. De plus Noroudam, dont les besoins et les convoitises grandissaient depuis qu'il était en contact avec la civilisation européenne, avait, dans le but d'augmenter ses revenus, affermé la plupart des branches de l'impôt à des Chinois dont les exactions irritaient profondément les populations. Pou Kombo se hâta de promettre la suppression de ces fermes, et il sut débuter par un coup d'éclat. La population du district de Tay-ninh est très-clair-semée et composée en grande partie de Cambodgiens. Cet arrondissement est un des plus vastes et des moins peuplés de la Cochinchine. Aussi les corvées imposées récemment par l'administration locale, pour l'exécution de travaux au chef-lieu, avaient paru particulièrement pénibles et vivement excité le mécontentement des habitants. Pou Kombo exploita ces rancunes et réussit à massacrer dans un guet-apens l'infortuné capitaine Savin de Larclauze, inspecteur des affaires indigènes chargé du gouvernement du district. Des troupes, immédiatement envoyées contre le rebelle, avaient essuyé un échec qui avait coûté la vie au lieutenant-colonel Marchaisse ; grâce au prestige de ce succès sur les Français, on pouvait craindre que le mouvement ne se propageât dans le Cambodge proprement dit, et que Pou Kombo ne tentât le passage du grand fleuve et l'attaque directe de la capitale du royaume.

Dans de telles circonstances, la connaissance que M. de Lagrée avait du caractère cambodgien, l'influence personnelle qu'il avait acquise sur les gouverneurs de province et les principaux personnages de la cour, pouvaient être de l'utilité la plus grande, non-seulement au roi Noroudam, mais encore au gouverneur de la colonie, qui avait toujours agi jusqu'à ce moment d'après les indications d'un officier dans le jugement duquel il avait la confiance la plus entière et la mieux justifiée. Mais il était trop tard pour remettre un voyage solennellement annoncé en France. Rien ne faisait encore prévoir que ce mouvement insurrectionnel dût atteindre des proportions sérieuses. Quelques mesures promptes et énergiques devaient probablement suffire à l'étouffer. La présence de canonnières françaises à Pnom Penh assurait d'ailleurs Noroudam contre un coup de main, et ce n'avait pas été sans doute l'un des moindres motifs qui l'avaient porté à abandonner sa résidence d'Oudong.

Le *Cosmao*, de retour de Bankok, venait de mouiller à Kompot, et l'or et les passe-ports siamois qu'il rapportait avaient été immédiatement expédiés à Pnom Penh. L'heure du départ allait sonner. Le roi fit tous ses efforts pour faire accepter à M. de Lagrée le cadeau d'une barre d'or, dernier témoignage de sa royale munificence. Il ne réussit pas. Ce n'était pas le premier sujet d'étonnement que lui donnaient les mœurs françaises, si différentes à cet égard des mœurs cambodgiennes.



UN BALLET A LA COUR DU CAMBODGE.

Le 7 juillet, à midi, tous nos préparatifs étant entièrement terminés, la canonnière 27, sur laquelle se trouvaient tout le personnel et tout le matériel de l'expédition, et la canonnière 32, commandée par M. Pottier, appareillèrent en même temps de la rade de Pnom Penh. Ce n'avait pas été sans peine que notre interprète cambodgien, Alexis Om, s'était décidé au dernier moment à nous accompagner. Les supplications de sa famille, les récits effrayants que lui faisaient ses compatriotes sur les pays inconnus vers lesquels nous voulions l'entraîner, avaient ébranlé sa résolution, et le commandant de Lagrée sentit, dès ce moment, qu'il ne fallait pas espérer l'emmener bien loin. Heureusement un Laotien, nommé Arovi ou Alévi, du nom de la province lointaine dont il était originaire, qui s'était fixé au Cambodge depuis plusieurs années, consentit à reprendre la vie errante qu'il avait menée jadis et à nous suivre comme interprète. Le commandant de Lagrée pouvait converser facilement avec lui en langue cambodgienne et la connaissance qu'avait Alévi des usages des pays que nous allions traverser devait nous être de la plus grande utilité.



DÉPART DE PNOM PENH.

M. Pottier fit route avec nous pendant quelque temps afin de témoigner jusqu'au bout ses sympathies et sa déférence pour son prédécesseur au Cambodge. A une certaine distance de la pointe de la Douane, les deux canonnières se séparèrent après un salut de quatre coups de canon fait par la canonnière 32. Les pavillons s'abaissèrent en signe de dernier adieu; les deux équipages poussèrent en même temps le cri de : Vive le commandant de Lagrée! Quelques instants après, nous voguions seuls sur l'immense fleuve.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, nous laissâmes sur notre gauche le groupe d'îles de Sutin, au delà duquel se dessine la croupe de Pnom Bachey. Ces îles sont fort importantes par leur production en coton. Après un court arrêt à Phoum Tchelong, la canonnière 27 arriva le 9 juillet devant Cratieh, village cambodgien situé sur la rive gauche du fleuve. A son extrémité sud se trouve une résidence royale dans laquelle nous nous installâmes, en attendant que les barques demandées au gouverneur de la province de Samboc-Sombor fussent prêtes pour la continuation de notre voyage. Nous nous trouvions près des rapides de Sombor et à l'extrême limite des reconnaissances hydrographiques tentées

sur le fleuve en bateau à vapeur. Le commandant de Lagrée eût désiré que M. Espagnat essayât de remonter un peu plus haut avec sa canonnière, afin que je pusse me rendre compte de l'aspect que présentaient ces rapides et des chances de passage qu'ils pouvaient offrir à cette époque de l'année à un navire à vapeur de faibles dimensions. Mais l'état des chaudières et de la coque de la canonnière 27, qui avait été montée à Tche-fou, en 1860, dès le début de la guerre de Chine, rendait cette expérience assez dangereuse, et le commandant de Lagrée se rendit aux observations que M. Espagnat lui fit à ce sujet. Nous nous empressâmes de clore notre dernier courrier pour Saïgon et pour la France, et, le 11 juillet, la canonnière 27 partit pour la Cochinchine, nous laissant définitivement livrés à nos propres ressources. L'un des membres de la Commission, M. le docteur Thorel, était à ce moment atteint d'une dyssenterie qui avait fait songer un instant au chef de l'expédition à le renvoyer à Saïgon. Mais l'énergie du malade le soutint, et quelques jours après un mieux sensible se prononçait dans son état.

Le commandant de Lagrée s'était informé avec soin des mouvements de Pou Kombo, et il avait appris que ce rebelle avait fait, à la tête de quatre cents hommes, une tentative pour s'établir dans une forteresse ruinée, ancienne résidence des rois de Cambodge, située à peu de distance de la rive gauche du fleuve, mais qu'il avait été battu et refoulé du côté de Tay-ninh par le mandarin de Thbong Khmom. De ce côté, il ne semblait donc pas qu'il pût y avoir des inquiétudes à concevoir sur nos communications à venir. Nous n'avions plus pour le moment qu'à nous préoccuper de l'organisation de notre navigation future, et nous dûmes y employer quatre ou cinq journées. Les huit barques mises à notre disposition nécessitaient une installation toute particulière pour être à même de remonter les forts courants du fleuve. Dans toute la vallée du Mékong, ces barques sont de simples troncs d'arbres creusés, d'une longueur variant entre 10 et 18 mètres. Pour les rendre manœuvrables, on applique tout autour un soufflage en bambou assez large pour qu'un homme puisse y circuler facilement. Ce soufflage forme à l'avant et à l'arrière deux plates-formes qui prolongent et élargissent les extrémités de la pirogue, et dont l'une sert à l'installation du gouvernail. La partie creuse de la barque est recouverte d'un toit semi-circulaire, dont la carcasse est faite en bambou et dont les intervalles sont remplis par des nattes ou par des feuilles [1].

Pendant que nos bateliers cambodgiens travaillaient activement à revêtir chaque barque de cette sorte d'armature, nous achevions de disposer le matériel de l'expédition et de prendre toutes les précautions nécessaires pour le garantir autant que possible de toute avarie. Le travail devenait d'ailleurs la seule distraction possible au milieu de l'isolement complet où nous nous trouvions.

Cratieh est un petit village de quatre à cinq cents âmes, où n'apparaît aucune espèce de mouvement commercial. Les cases, proprement construites, se disséminent sur une grande longueur le long de la rive, s'entourant de quelques arbres fruitiers et de quelques jardins. Derrière l'étroite bande qu'elles occupent au sommet de la berge du fleuve,

[1] Voy. le plan détaillé d'une de ces embarcations. Atlas, 1re partie, pl. XXII.

le terrain s'abaisse rapidement, et l'on ne rencontre plus au delà que quelques pauvres cultures de riz éparpillées dans la plaine. Rien ne donne une idée plus triste de l'incurie et de l'indolence du Cambodgien, que la vue de ces petits carrés de riz, perdus au milieu de fertiles terrains restés en friche alors que ni les bras ni les bestiaux ne manquent pour les cultiver. Ce qui est nécessaire à sa consommation, mais rien de plus, telle est la limite que le Cambodgien paraît presque partout donner à son travail. Aussi, au milieu d'éléments de richesse qui n'attendent qu'une main qui les féconde, au milieu du pays le plus admirablement favorisé de la nature, reste-t-il pauvre et misérable, repoussant par paresse ou par découragement le bien-être et la fortune qui lui tendent la main : triste résultat du système de gouvernement qui tue ce riche et malheureux pays. L'intermédiaire du mandarin en tout et pour tout, en faisant toujours à celui-ci la part du lion dans les bénéfices, a tué le peu d'initiative d'une race naturellement indolente et qui paraît préférer, en toute circonstance, aux travaux sédentaires, la vie errante des forêts.

Le 13 juillet, nos barques étaient enfin prêtes ; nous procédâmes à l'embarquement et à l'arrimage à bord de tout notre matériel ; le personnel fut ensuite réparti entre elles aussi également que possible, et le pavillon français fut arboré sur celle qui portait le chef de l'expédition. A midi, les pirogues débordèrent successivement et commencèrent leur long et pénible halage le long de la rive gauche du fleuve. L'équipage de ce genre de barques se compose, suivant leur dimension, de six à dix hommes appelés piqueurs. Chacun d'eux est armé d'un long bambou aux extrémités duquel se trouvent, d'un côté un croc en fer, de l'autre une petite fourche, selon que l'on veut pousser ou tirer à soi. Les piqueurs partent de la plate-forme avant, fixent leur bambou à un point quelconque de la rive, pierre ou branche d'arbre, et marchent vers l'arrière pour revenir ensuite par le bord opposé prendre un nouveau point d'appui ou de halage. Cette espèce de manége circulaire peut imprimer à la pirogue la vitesse d'un homme marchant au pas de course quand les piqueurs sont habiles et que la rive que l'on suit est droite et nette. Le patron doit porter toute son attention à maintenir la barque dans le sens du courant ou plutôt son avant légèrement incliné vers la rive ; s'il laissait le courant frapper l'avant du côté opposé, la barque viendrait en travers, et il faudrait lui laisser faire le tour entier avant de songer à la ramener le long de la berge.

Nous ne fîmes que peu de chemin le 13 : après un court arrêt à Sombor, nous vînmes nous remiser pour la nuit à l'entrée du Prek Champi, petit affluent de la rive gauche. Nous nous trouvions là au commencement des rapides de Samboc-Sombor. La lisière d'un champ de maïs nous servit de dortoir : la nouveauté de la situation, les conversations prolongées fort avant dans la nuit, les moustiques, quelques grains de pluie firent passer une nuit blanche à la plupart d'entre nous. Le lendemain, à 6 heures du matin, après un déjeuner sommaire composé, comme à bord, de biscuit et de café, nos barques continuèrent l'ascension du fleuve.

Le courant était rapide ; les eaux avaient monté de 5 mètres environ et charriaient déjà des arbres, des branches, des amas de feuilles enlevés aux rives. Au lieu des têtes de

roches qui parsèment cette partie du fleuve à l'époque des basses eaux, on n'apercevait sur l'immense fleuve que quelques lointains et rares bouquets d'arbres qui indiquaient la place des rochers submergés; à plus d'un mille de distance apparaissait la rive droite. Le long de la berge que nous suivions, un large espace semblait libre de tout obstacle et offrait un passage facile à un navire à vapeur doué d'une force suffisante pour refouler le courant. En définitive, ces rapides tant redoutés semblaient s'évanouir avec la crue des eaux, et la navigabilité du fleuve, qui était au début du voyage le point le plus important à constater, pouvait jusque-là s'affirmer sans crainte. A 5 heures du soir, nous étions arrivés à Sombor [1].

C'était le dernier point de quelque importance appartenant au Cambodge que nous devions rencontrer. Le gouverneur de la province de Samboc-Sombor y réside : il accueil-



ARRIVÉE A LA POINTE DE SOMBOR.

lit le commandant de Lagrée avec tout le respect dû à son rang. Confortablement installés dans l'une des nombreuses cases qui composent la demeure de ce fonctionnaire, et bien à l'abri sous nos moustiquaires, nous passâmes une nuit meilleure que la précédente. L'excellent mandarin reçut de M. de Lagrée, en retour de quelques cadeaux de volaille et de fruits, un revolver choisi dans notre stock d'objets d'échange. A ce prix, il eût volontiers prolongé une hospitalité dont ses contribuables faisaient tous les frais. Mais le temps pressait et nous ne pûmes donner à ses instances que la matinée du jour suivant.

La province de Sombor [2] est riche surtout en produits forestiers, tels que la cire, la gomme laque, les peaux de cerfs. Des routes conduisent à l'intérieur du pays, qui est oc-

[1] Consultez pour tout ce qui va suivre, la carte itinéraire, n° 1, Atlas, 1re partie, pl. III.

[2] Voy. sur l'importance commerciale de ce point au dix-septième siècle, la traduction annotée que j'ai donnée du voyage de Wusthof, *Bulletin de la Société de géographie*, sept.-oct. 1871, p. 253.

cupé par des tribus sauvages et où l'on va se procurer des esclaves. Samboc et Sombor sont considérés comme l'apanage de l'okhna Veang ou grand trésorier du royaume.

Le 15 juillet, à 11 heures, nous nous remettions en route. A partir de Sombor, le lit du fleuve s'encombre d'une multitude d'îles qui l'élargissent démesurément et qui ne permettent pas d'embrasser toute son étendue et de juger de sa configuration, tout en variant davantage ses aspects successifs. La zone que nous traversions était à peu près complétement inhabitée et couverte de forêts magnifiques. Les essences les plus communes parmi celles que nous rencontrions étaient le Dzao, le géant des forêts de l'Indo-Chine



LES PREMIERS RAPIDES.

méridionale, dont le tronc, qui atteint parfois d'un seul jet 30 mètres de hauteur, sert à la construction des plus grandes pirogues, le Ban-lang qui fournit au batelage d'excellents avirons, le Cam-xe[1] qui donne un beau bois d'ébénisterie et fournit pour la construction des maisons des colonnes presque imputrescibles. Le premier de ces trois arbres était le seul qui parût exploité. Des excavations en forme de niches, creusées par le feu, étaient

[1] Toutes ces essences, inconnues en Europe, n'ont pas d'appellations équivalentes en langue vulgaire, et je leur donne le nom annamite sous lequel elles commencent à être connues dans notre colonie de Cochinchine. Voici les noms cambodgiens et scientifiques correspondants : Teel (*Dipterocarpus lævis*), Entronel (*Lagærstremia hirsuta*), Sokkram (*Xylia dolabriformis*).

pratiquées dans la plupart des troncs et servaient de réservoir à l'huile de bois que cette espèce produit en quantité considérable. Quelques-unes de ces excavations étaient recouvertes avec soin de larges feuilles pour empêcher l'introduction de l'eau de pluie.

Le 16 juillet, nous nous trouvions en présence de véritables rapides : les rives nettes et bien dessinées des îles qui avaient encadré jusque-là le bras du fleuve que nous suivions s'effacèrent tout d'un coup. Le Cambodge se couvrit d'innombrables bouquets d'arbres à demi submergés ; ses eaux limoneuses roulaient avec impétuosité dans mille canaux dont il était impossible de saisir l'inextricable réseau. D'énormes blocs de grès se dressaient le long de la rive gauche et indiquaient que des bancs de la même roche traversaient la rivière dans toute sa largeur. A une assez grande distance de la rive, les bambous des piqueurs trouvaient le fond à moins de trois mètres, et nos barques n'avançaient qu'avec le plus grand effort contre un courant qui, en certains endroits resserrés, atteignait une vitesse de 5 milles à l'heure.

Les pluies et les orages ralentirent encore notre marche. Nous eûmes les plus grandes peines à trouver le soir un gîte sûr pour nos barques, et la crue subite de la petite rivière à l'embouchure de laquelle nous cherchâmes un abri, nous mit en danger d'être emportés pendant notre sommeil et jetés à l'improviste au milieu du courant du grand fleuve.

Nous couchions maintenant dans nos pirogues, dont le toit nous garantissait peu de la pluie : il ne fallait pas que l'orage durât bien longtemps pour percer de part en part les nattes et les feuilles qui le composaient. La température ne rendait point ces douches bien pénibles à supporter, et on se résignait assez facilement à ne pas dormir en contemplant l'illumination fantastique et véritablement grandiose que les éclairs incessants entretenaient sous les sombres arceaux de la forêt, et en écoutant le bruit éclatant du tonnerre, répercuté par tous ses échos, se mêler au grondement sourd et continu des eaux du fleuve.

Le 19 juillet, nous sortions de cette zone de rapides. Nous étions arrivés à la limite du Cambodge et du Laos sur la rive gauche du fleuve. Près de la rive droite, qui appartenait toujours à la grande province de Compong Soai et un peu en aval, se trouvait un rapide, celui de Preatapang, que les bateliers donnaient comme le passage le plus dangereux de toute cette partie du fleuve. M. de Lagrée m'engagea à essayer de le reconnaître, et je partis à cet effet dans une petite pirogue. Arrivé au milieu du fleuve, le long d'une île d'où l'on découvre une assez longue perspective en aval, mes rameurs me montrèrent du doigt la direction de Preatapang. Ce fut tout ce que j'en obtins : malgré toutes mes instances, ils me ramenèrent à la rive d'où nous étions partis et qu'avait continué de suivre le reste de l'expédition. Nous convînmes, M. de Lagrée et moi, que ce ne serait que partie remise, et que, dès notre arrivée à la prochaine étape, je tenterais une reconnaissance de la rive droite du fleuve jusqu'à Sombor, point où nous avions cessé d'apercevoir cette rive.

Le 20 juillet, le cours du fleuve qui s'était infléchi à l'ouest dans le passage des rapides, était revenu exactement au nord, et pour la première fois l'horizon nous montrait dans cette direction quelques ondulations de terrain. Le fleuve était redevenu calme et d'une apparence magnifique ; sur la rive gauche se montraient les premières habitations lao-

tiennes. Le 21 au matin, nous apercevions le large confluent du Se Cong ou rivière d'Attopeu et nous doublions la pointe de Stung Treng ou Sieng Treng, chef-lieu de province situé sur la rive gauche de cette rivière, à peu de distance de son embouchure. Nous allions rencontrer là le premier fonctionnaire dépendant de Siam avec qui nous devions entrer en rapports.

Dès les premiers pourparlers, ce gouverneur, qui était Laotien, se montra d'une froideur et d'une défiance qui nous firent fort mal augurer de nos relations futures avec les autorités siamoises. Nous devions congédier à Stung Treng nos barques et nos équipages cambodgiens, qui ne pouvaient s'éloigner davantage de leur point de départ, réunir d'autres moyens de transport, compléter la reconnaissance hydrographique de la partie du fleuve parcourue jusque-là. Tout cela demandait du temps et le concours des habitants du pays. Il importait donc de rompre la glace qui, dès le début du voyage, menaçait de compromettre la bonne entente si nécessaire à la réussite, sans cependant se départir de la dignité nécessaire au prestige du pavillon et aux intérêts que nous voulions servir. Après avoir fait une première visite au gouverneur pour lui demander un abri et des vivres pour l'expédition, M. de Lagrée, ne voyant pas se réaliser les promesses faites, me renvoya au *Muong* (c'est au Laos le nom de la résidence des gouverneurs de province et le titre des gouverneurs eux-mêmes) pour renouveler ses demandes et manifester tout son mécontentement. Il y avait plus de timidité et de crainte que de mauvais vouloir dans la conduite du pauvre fonctionnaire. Après quelques pourparlers, il finit par avouer franchement que le pays était très-indisposé contre les Français, parce que la récente visite d'un négociant de cette nation, le sieur Lef..., avait donné la plus mauvaise opinion de leur manière de faire ; que, par cette raison, il serait difficile de se procurer des vivres et des moyens de transport, tant cet étranger avait usé de violence et de mauvaise foi dans les relations qu'il avait essayé de nouer avec les indigènes ; enfin, que nos armes et notre nombre, relativement considérable, n'étaient point de nature à rassurer des populations naturellement douces et craintives. Le commandant de Lagrée promit d'examiner ces plaintes[1], assura que la conduite des hommes de l'expédition serait de nature à dissiper toutes les préventions des Laotiens, obtint à son tour l'assurance du gouverneur que celui-ci ne se croyait en aucune façon le droit d'entraver la marche de la mission française, et, cette assurance reçue, exhiba les passe-ports de Siam. Il fit sentir en même temps que si l'on continuait à montrer devant ses justes demandes la même inertie, le même manque d'empressement, il s'établirait lui-même à Stung Treng sans le consentement de qui que ce fût et en référerait au gouverneur de la Cochinchine française.

Ce mélange de douceur et de fermeté, qui était le fond du caractère de M. de Lagrée, et à l'aide duquel il est parvenu dans la suite à vaincre tant d'obstacles, réussit parfaitement. Le gouverneur vint peu après lui rendre sa visite en personne et s'excuser de sa conduite en alléguant son ignorance des usages. Ses cadeaux, qui avaient été d'abord re-

[1] Elles ne se trouvèrent que trop justifiées, et le commandant de Lagrée écrivit au gouverneur de la colonie pour demander que le passe-port siamois qui avait été délivré à ce commerçant lui fût immédiatement retiré.

fusés par le commandant de Lagrée, furent acceptés, et il reçut à son tour en échange quelques objets français. Pendant que l'on nous construisait une case, nous nous installâmes dans le *sala*, sorte de maison commune que l'on trouve dans tous les villages laotiens, où le jour on délibère des affaires publiques, et où, la nuit, se tiennent quelques gardiens qui annoncent les veilles sur un tam-tam et protégent les habitants contre les déprédations des tigres et des autres rôdeurs nocturnes.

Nous pouvions dès ce moment renvoyer nos barques et nos rameurs cambodgiens; ces derniers, au nombre de cinquante, étaient fort impatients de retourner chez eux, l'époque du repiquage des riz étant arrivée et réclamant tous leurs soins. Quoique le roi du Cambodge eût donné l'ordre de nous conduire à Stung Treng sans aucune rémunération, en prélevant ce voyage sur les corvées qui lui étaient dues à titre d'impôt par les villages frontières, M. de Lagrée ne voulut pas avoir déplacé pour rien ces pauvres gens et fit remettre à chacun d'eux quatre *ligatures*[1] (environ quatre francs de notre monnaie) et le riz nécessaire pour rejoindre leurs villages. Cette générosité avait également pour but de rassurer les Laotiens, devant qui elle était faite, sur le payement de leurs services à venir. En même temps, M. de Lagrée retint une petite pirogue et les deux bateliers cambodgiens qui passaient pour les meilleurs pilotes du fleuve, et il les décida à prix d'argent à me reconduire à Sombor, en redescendant par la rive droite ou par telle autre route que je leur indiquerais. Comme je l'ai déjà dit plus haut, la nature même de notre navigation jusqu'à Stung Treng avait rendu impossible toute reconnaissance hydrographique sérieuse, et l'objet de cette seconde excursion faite avec le courant en pleine eau, était surtout d'essayer de constater l'existence d'un chenal navigable au milieu de tout ce dédale d'îles, de roches et de rapides.

Je m'embarquai donc, moi quatrième, dans la frêle pirogue : en outre des deux Cambodgiens, j'emmenais un matelot français nommé Renaud, à qui un long séjour au Cambodge avait donné une certaine connaissance de la langue, et qui devait me servir à la fois de sondeur et d'interprète. Nous partîmes de Stung Treng le 24 juillet, à midi et demi. La légère barque, emportée par le courant, était gouvernée avec une merveilleuse adresse par les deux rameurs, armés chacun d'une courte pagaie et accroupis aux extrémités. Renaud et moi étions assis au centre, lui sondant de temps à autre, moi relevant rapidement la route suivie avec ma boussole et notant au crayon les différentes particularités qu'offrait le fleuve. Nous eûmes bientôt gagné la rive droite, et nous entrâmes dans le bras étroit et sinueux que le groupe d'îles de Salanh dessine le long de cette rive. A la tombée de la nuit, nous étions déjà arrivés, grâce à la vitesse du courant, à la tête de la zone des rapides ; je fis faire halte, et nous cherchâmes sur la berge le gîte pour la nuit que ne pouvait nous offrir l'étroite embarcation. Nous nous retrouvions sur le territoire cambodgien, au centre d'une exploitation forestière. Tout autour de nous gisaient d'énormes arbres abattus, dans

[1] La *ligature* se compose de 600 sapèques en zinc, monnaie annamite trouée au milieu, que l'on enfile sur une corde en rotin ; on indique par des nœuds des subdivisions de 60 en 60 sapèques. Ces fractions décimales de la ligature s'appellent « *tien* » en annamite et valent 10 centimes environ. La ligature ou « *quan* » n'est en usage qu'en An-nam et au Cambodge

le flanc desquels on avait commencé à creuser des pirogues; de forts coins en bois, enfoncés de distance en distance, maintenaient entr'ouverte la plaie béante pratiquée à coups de hache dans le cœur de l'arbre et allaient servir à l'élargir démesurément. Les bûcherons avaient déjà abandonné leur travail; mais nous trouvâmes les restes d'un feu que nous attisâmes, et autour desquels nous amoncelâmes de nouveau combustible pour la nuit. Non loin de là s'élevait une petite case, perchée sur quatre hauts piquets à plus de trois mètres au-dessus du sol; une grossière échelle y conduisait. Cette espèce d'observatoire ou de *mirador* que l'on trouve dans toutes les parties de forêt exploitées, et qui sert d'abri et de lieu de veille contre les bêtes féroces, fut transformé en dortoir. Bercé par les oscillations que le vent imprimait parfois à notre domicile, et par le concert des mille bruits dont résonnait l'atmosphère de la forêt, je m'endormis bien vite, en compagnie de Renaud et de l'un de mes bateliers; l'autre s'était allongé dans la petite pirogue qu'il remplissait tout entière, pour veiller pendant la nuit à la sécurité de notre unique véhicule.

A 6 heures du matin, nous nous remîmes en route. Le bras étroit que nous avions suivi la veille s'élargissait brusquement jusqu'à atteindre un kilomètre et demi; en même temps le courant s'accélérait. La profondeur du fleuve, que j'avais trouvée supérieure à 30 mètres au départ de Stung Treng, n'était plus ici que de 15 mètres. Sur notre gauche était la grande île de Prea, qui masquait l'autre rive. Nous n'aperçûmes celle-ci qu'après avoir dépassé la pointe sud de l'île, et j'estime qu'en ce point la largeur du bras unique que forme le Cambodge atteint 5 kilomètres; puis le fleuve se couvrit de nouveau d'îles de toutes dimensions, et le bruit lointain du rapide de Préatapang arriva à nos oreilles. La rive droite s'infléchissait légèrement vers l'ouest, et dans ce léger renflement venaient se placer une série d'îles longues, effilées comme des navires et dont les formes aiguës divisaient sans effort le courant devenu de plus en plus rapide. Mes bateliers voulurent à ce moment prendre le large et essayer de traverser le fleuve pour rejoindre la rive gauche; mais je m'opposai à leur dessein et je leur manifestai mon intention de suivre de très-près la rive droite, qui me paraissait, d'après la configuration générale du fleuve, devoir offrir en cet endroit la profondeur la plus grande. Mon désir fut accueilli par les dénégations les plus énergiques. Il y avait, dirent-ils, folie à tenter ce passage; l'eau bouillonnait, le courant était de foudre, la barque y serait infailliblement submergée. Je leur objectai qu'ils s'étaient engagés à me conduire au passage même de Preatapang, que c'était dans ce but précis qu'ils avaient été engagés à Stung Treng et qu'ils avaient reçu une rémunération exceptionnelle, qu'à ce moment ils n'avaient point considéré la chose comme impossible et que je pouvais juger moi-même qu'elle ne l'était pas avec une barque aussi légère et aussi facilement manœuvrable. Enfin je leur promis de doubler le prix convenu. Après s'être consultés un instant, ils m'assurèrent qu'ils me feraient voir Preatapang, mais ils continuèrent à s'éloigner de la côte. Je m'aperçus bien vite que leur intention était de passer au milieu du fleuve en laissant le rapide et l'île même de ce nom sur notre droite. Bien décidé à ne pas échouer comme la première fois dans la reconnaissance de ce fameux passage, j'ordonnai à Renaud de faire mine de s'emparer de la pagaie de l'arrière, en même temps que je signifiai de nouveau aux bateliers,

la main sur mon revolver, de suivre la route que j'indiquais. Ils obéirent. Un instant après nous nous engagions entre la rive droite et la série des îles longues dont j'ai parlé. Là, le courant atteignait une vitesse irrésistible de 6 à 7 milles à l'heure, et il était trop tard pour retourner en arrière. Si je n'avais été préoccupé par l'examen de la partie du fleuve que j'avais sous les yeux, l'air de comique angoisse de mes deux rameurs m'eût fait rire. Je voyais de reste, à leur contenance, que s'il y avait danger à franchir ce terrible passage, il n'y avait pas mort certaine, et je m'aperçus avec plaisir qu'ils prenaient toutes leurs dispositions pour manœuvrer la pirogue avec énergie et promptitude. La menace de nous emparer des pagayes avait fait son effet; ils préféraient se confier à leur habileté et à leur connaissance des lieux pour se sauver eux-mêmes que de remettre leurs destinées à l'audace ignorante d'un Européen.

Je vis bientôt ce qui formait le rapide. Après avoir longtemps couru presque exactement nord et sud, la rive droite du fleuve s'infléchit brusquement à l'est et vient présenter à l'eau une barrière perpendiculaire. En amont, sur l'autre rive, une pointe avancée renvoie dans ce coude toutes les eaux du fleuve qui la frappent et s'y réfléchissent, de sorte que leur masse entière vient s'engouffrer avec la rapidité et le bruit du tonnerre dans les quatre ou cinq canaux que forment les îles à base de grès qui se profilent le long de la rive droite. Irritées de la barrière soudaine qu'elles rencontrent, les ondes boueuses attaquent la berge avec furie, l'escaladent, entrent dans la forêt, écument autour de chaque arbre, de chaque roche et ne laissent debout dans leur course furieuse que les plus grands arbres et les plus lourdes masses de pierre. Les débris s'amoncellent sur leur passage; la berge est nivelée, et, s'élevant au milieu d'une vaste mer d'une blancheur éclatante, pleine de tourbillons et d'épaves, quelques géants de la forêt, quelques roches noirâtres résistent encore, pendant que de hautes colonnes d'écume s'élèvent et retombent sans cesse sur leurs cimes.

C'était là que nous arrivions avec la rapidité de la flèche. Il était de la plus haute importance de ne pas être entraînés par les eaux dans la forêt, où nous nous serions brisés en mille pièces, et de contourner la pointe en suivant la partie la plus profonde du chenal. Nous y réussîmes en partie. Ce ne fut d'ailleurs pour moi qu'une vision, qu'un éclair. Le bruit était étourdissant, le spectacle fascinait le regard. Ces masses d'eau, tordues dans tous les sens, courant avec une vitesse que je ne puis estimer à moins de 10 ou 11 milles à l'heure et entraînant au milieu des roches et des arbres notre légère barque perdue et tournoyante dans leur écume, auraient donné le vertige à l'œil le moins troublé. Renaud eut le sang-froid et l'adresse de jeter, à mon signal, un coup de sonde qui accusa 10 mètres; ce fut tout. Un instant après, nous frôlions un tronc d'arbre le long duquel l'eau rejaillissait à plusieurs mètres de hauteur. Mes bateliers, courbés sur leurs pagaies, pâles de frayeur, mais conservant un coup d'œil prompt et juste, réussirent à ne point s'y briser. Peu à peu la vitesse vertigineuse du courant diminua : nous entrâmes en eau plus calme; la rive se dessina de nouveau; mes bateliers essuyèrent la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Nous accostâmes pour les laisser se reposer de leur émotion et des violents efforts qu'ils avaient dû faire. Je remontai à pied le long de la berge pour essayer de

prendre quelques relèvements et compléter la trop sommaire notion que je venais d'avoir de cette partie du fleuve : si la profondeur de l'eau paraissait suffisante pour laisser passer un navire, la force du courant enlevait tout espoir que ce passage pût jamais être tenté, et le chenal, s'il existait, ne devait plus être cherché de ce côté, mais plus probablement au milieu des îles qui occupent la partie centrale du lit du fleuve.

En continuant la descente du fleuve le long de la rive droite, je trouvai encore quelques passages assez rapides, mais aucun qui présentât le moindre danger. Le même jour, à 2 heures et demie, j'arrivai à Sombor, ayant parcouru en douze heures, grâce à la rapidité du courant, la distance que nous venions de mettre six jours à franchir en remontant le fleuve! Je trouvai à Sombor une barque cambodgienne chargée des caisses que nous avions dû laisser à Cratieh, faute de moyens de transport suffisants; elle allait rejoindre l'expédition à Stung Treng; j'abandonnai ma petite pirogue trop incommode pour un long trajet, je récompensai généreusement mes deux pilotes, et, après avoir pris définitivement congé d'eux et du gouverneur de Sombor, chez lequel je passai une nuit, je repartis avec cette barque retardataire. Ce fut avec la plus vive satisfaction que je m'aperçus, pendant le trajet, qu'elle contenait des caisses de biscuits : j'étais parti sans provisions, et je n'avais pu acheter à Sombor des vivres en quantité suffisante. Ce biscuit et un peu d'eau-de-vie me permirent de ne point recourir absolument aux boulettes de riz des bateliers. Le 30 juillet, j'étais de retour, sans autre incident, à Stung Treng.

Tout s'y passait le plus tranquillement du monde. Le commandant de Lagrée en était parti, la veille, pour faire une excursion dans le Se Cong. Le logement de l'expédition était complétement achevé et plaisamment situé à l'embouchure d'un petit arroyo, sur la berge même de la rivière[1]. Il n'était séparé des maisons du village que par le sentier qui en forme la rue principale. La population s'était bien vite accoutumée à la petite expédition; les approvisionnements et les achats de toute nature se faisaient avec la plus grande facilité. A la pointe même de la rivière et du grand fleuve, au milieu de la solitude d'un petit bois, sont des restes fort remarquables de tours en briques de l'époque khmer. Les bases de ces tours sont divisées en deux compartiments, dont chacun forme un petit sanctuaire rectangulaire. En dedans de l'enceinte qui enclôt ces tours, sont des restes d'édicules, comme dans les monuments du Cambodge. Les encadrements des portes sont en grès; mais si les briques employées sont d'une grande beauté et d'une grande perfection de cuisson et de forme, la pierre est plus grossière, plus mal jointe; l'ornementation est d'un goût plus lourd.

D'autres ruines, consistant également en tours en briques, avec portes en grès, se trouvent sur la rive droite du Cambodge, vis-à-vis de l'embouchure du Se Cong. Elles furent visitées par M. Delaporte.

Il résulte, comme nous l'avons déjà vu, de la relation du voyage de Gérard van Wusthof, que Stung Treng était autrefois le lieu d'une résidence royale[2]. C'est probable-

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. V, la vue de Stung Treng et de l'embouchure du Se Cong.
[2] Voy. *Bulletin de la Société de géographie*, sept.-oct. 1871, p. 255.

ment en ce point que se réfugièrent Prea Borom Reachea et ses deux fils, après la prise de Lovec par Phra Chao Naret (1594). Les rois de Vien Chan profitèrent des troubles qui suivirent pour s'emparer de Stung Treng, qui depuis a passé, en même temps que tout le reste du Laos, sous la domination de Siam. Mais cette conquête semble n'avoir jamais été reconnue par le Cambodge, car Stung Treng figure encore aujourd'hui sur la liste officielle de ses provinces. Il y a encore quelques villages cambodgiens disséminés dans la vallée du Se Cong.

Malgré sa proximité du Cambodge, Stung Treng n'avait été visité dans ces derniers temps que par le sieur Lef.... et les missionnaires Cordier, Bouillevaux et Beuret. Celui-ci y était mort au mois de septembre 1852 et avait été enterré sur la rive du fleuve. Cet événement et le peu de sympathie religieuse que rencontrèrent les prédications de ses



RUINES A LA POINTE DE STUNG TRENG.

confrères firent abandonner ce commencement de mission au Laos ; ce pays revêtit, à partir de ce moment, un caractère légendaire d'insalubrité et de mortalité que la mort de Mouhot vint malheureusement confirmer.

Le village même de Stung Treng peut contenir environ huit cents habitants, tous laotiens. La province dont il est le chef-lieu s'étend tout entière sur la rive gauche du Cambodge. Stung Treng est l'intermédiaire commercial entre Pnom Penh et Attopeu, centre assez considérable, situé dans le haut de la rivière, et le dernier point qui à l'est relève de Bankok. Attopeu est le lieu d'une production de poudre d'or autrefois importante, aujourd'hui presque nulle. De nombreuses tribus sauvages, dont quelques-unes, les Proons, sont réputées très-cruelles, habitent les régions montagneuses qui circonscrivent la vallée du Se Cong, et surtout la zone comprise entre cet affluent du grand fleuve et la grande chaîne de Cochinchine.

Le commerce est entre les mains de quelques Chinois, la plupart originaires du Fokien, arrivés là par la Cochinchine. Les produits qu'ils apportent sont : de la noix d'arec, des étoffes de soie, des cotonnades, du sucre, du sel, divers articles de mercerie et de quincaillerie. Ils remportent à Pnom Penh du cardamome, de l'ortie de Chine, de la cire, de la laque, de l'ivoire, des peaux et des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes de paon et quelques objets de vannerie et de boissellerie artistement fabriqués par les sauvages. Tous ces échanges se font en nature, et il faut une saison entière pour transformer le chargement d'une barque. Ce n'est pas que la monnaie soit inconnue dans le pays : le tical siamois, qui est la monnaie officielle, et la piastre mexicaine, y ont cours; mais ils ne s'y trouvent qu'en quantité excessivement faible. Comme monnaie divisionnaire, on se sert à Stung Treng de petites barres de fer aplaties de forme losangique, de 3 centimètres de largeur au milieu, sur moins de 1 centimètre d'épaisseur et sur 14 ou 15 centimètres de long. Elles pèsent environ 200 grammes, et l'on en donne 10 pour un tical; cette monnaie singulière et incommode, qui attribue au fer une valeur huit ou neuf fois supérieure à celle qu'il a dans les pays civilisés, vient de la province cambodgienne de Tonly Repou. Pour une de ces barres de fer, les habitants donnent ordinairement deux poules. Un peu plus haut dans la vallée du Cambodge, à Bassac et à Oubôn, on se sert comme monnaie divisionnaire de petits saumons de cuivre de la grosseur du petit doigt et d'une longueur de 6 à 7 centimètres, appelés *lat*. On en donne 24 pour un tical.

Comme on peut le pressentir aisément, le commerce dont je viens de parler ne se fait que dans des proportions excessivement restreintes. Les Laotiens de cette zone ne sont guère plus producteurs que les Cambodgiens, et ce que j'ai dit plus haut de ces derniers peut s'appliquer également à leurs voisins de Stung Treng. Sans l'intervention de l'élément chinois, ces contrées éloignées mourraient bientôt à toute relation extérieure. Malheureusement, le régime douanier déplorable auquel est soumis le Cambodge est un puissant obstacle aux efforts des laborieux émigrants que le Céleste Empire fournit à toutes ces régions. Dès notre arrivée à Stung Treng, quelques-uns des Chinois qui y résidaient adressèrent à ce sujet de vives plaintes à M. de Lagrée : l'augmentation des droits de douane à Pnom Penh, pour toutes les marchandises venant du Laos, était devenue telle, dirent-ils, que cette route commerciale, cependant si directe, et relativement si facile, se trouvait trop onéreuse et qu'il allait falloir y renoncer pour prendre celle de Bankok. Outre la dîme prélevée sur tous les produits, le fermier récemment installé par le roi exigeait encore des cadeaux en nature qui élevaient le total des droits perçus à vingt pour cent environ de la valeur des marchandises !

A côté de ce commerce, qui est peu florissant, le Se Cong est la route d'un autre genre d'échanges moins avouable, mais plus actif et plus avantageux; c'est le trafic des esclaves. Pour un peu de laiton ou de poudre, pour quelques verroteries, les chefs des tribus sauvages de cette zone consentent à livrer des adolescents, souvent même des familles entières, que les Chinois vont vendre ensuite sur le marché de Pnom Penh. Quoique la condition de ces esclaves au milieu des Laotiens ou des Cambodgiens ne soit

point comparable à ce qu'était jadis celle des nègres dans les colonies européennes, quoiqu'ils jouissent souvent d'un bien-être plus grand qu'à l'état de liberté, ce commerce n'en a pas moins les plus déplorables conséquences pour la race au détriment de laquelle il s'exerce : la guerre entre toutes les tribus presque à l'état de permanence, des enlèvements à main armée et d'indignes violences de la part des marchands qu'attire chaque année ce commerce lucratif.



VUE DU SE CONG OU RIVIÈRE D'ATTOPEU PRÈS DE SON CONFLUENT.

Un esclave qui a coûté à Attopeu 100 ou 150 francs en marchandises, se revend à Pnom Penh 500 francs environ.

Le 5 août, M. de Lagrée était de retour de son excursion. Il avait remonté la branche la plus ouest du Se Cong, qui se divise en trois bras principaux, à très-peu de distance de Stung Treng, où, d'après une mesure de M. Delaporte, il n'a pas moins de 800 mètres de large. L'un de ces bras vient du sud et traverse le pays habité par les sauvages Radé ; les deux autres sont parallèles et descendent du nord-est.

M. de Lagrée s'était arrêté à Sieng Pang [1], chef-lieu d'une petite province laotienne,

[1] Consultez la carte itinéraire n° 2, Atlas, 1re partie, pl. IV. M. le lieutenant de vaisseau Mourin d'Arfeuille a remonté le Se Cong un peu plus haut que ce point et a rempli ainsi une partie de la lacune qui

intermédiaire entre Stung Treng et Attopeu, et située à vingt lieues environ du premier de ces deux points. Il pensait que cette partie de la rivière pourrait être très-facilement rendue navigable à l'aide de quelques travaux. A la première bifurcation du Se Cong, il avait rencontré quelques ruines analogues à celles qui se trouvent à la pointe de Stung Treng.

Dès son retour, il demanda au gouverneur les barques et les hommes que les lettres de Bankok ordonnaient de nous fournir en échange d'une rémunération suffisante. Ces barques devaient nous conduire jusqu'aux cataractes de Khon; là, un transbordement devait avoir lieu, et des barques de la province suivante devaient venir nous chercher. Ces cataractes de Khon nous étaient signalées comme le plus grand obstacle à la navigabilité du fleuve, et nous étions impatients d'en juger *de visu*.

Pendant que le gouverneur expédiait des ordres aux différents villages pour réunir les moyens de transport qui nous étaient nécessaires, M. de Lagrée essayait par tous les



NAVIGATION DANS LA FORÊT.

moyens d'attirer à lui les anciens du pays, pour en obtenir tous les renseignements possibles sur la partie de la vallée du fleuve vers laquelle nous nous dirigions. Il dressait ainsi une espèce de carte provisoire à l'aide de laquelle il réglait nos étapes, calculait la quantité de vivres qu'il était indispensable d'emporter, tâchait en un mot de pourvoir à toutes les éventualités, à tous les besoins, avec une sollicitude minutieuse et un sens pratique que l'on rencontre bien rarement à un degré aussi développé chez un chef d'expédition. Il s'informait également avec soin de tout ce qui se rapportait à l'histoire, à l'administration, à la politique du pays. Les indications vagues, les renseignements souvent contradictoires qu'il recueillait dans ses conversations avec les indigènes témoignaient à la fois une grande ignorance et une défiance extrême; mais, en pays inconnu, les moindres données ont une importance énorme. Leur discussion fournissait un élément à nos causeries et un stimulant à nos imaginations. Malgré les pluies qui étaient torrentielles et produisaient parfois en une nuit des crues de plus d'un

existe dans le tracé de cet affluent du Cambodge entre Attopeu et Sieng Pang. Sa carte m'a été communiquée trop tard pour que je pusse m'en servir.

mètre, tout le monde avait hâte de sortir du repos dont le plus grand nombre jouissaient depuis plus de deux semaines. La santé générale de l'expédition paraissait assez bonne. Seul, depuis mon retour de Sombor, je me sentais assez sérieusement indisposé, et M. Delaporte avait dû me remplacer dans mes diverses fonctions. Au milieu des préparatifs de départ, cette indisposition se transforma tout à coup en maladie grave : j'étais atteint de typhus. Je restai pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, et je ne pus reprendre mes travaux habituels que plus d'un mois après.

Le 14 août, à midi, l'expédition se remit en marche. Les six barques qui la portaient descendirent le Se Cong et, portées par un courant de près de trois milles à l'heure, ne tardèrent pas à atteindre la pointe où les eaux de la rivière se mélangent à celles du Cambodge. En raison de sa forme, cette langue de terre est appelée par les Cambodgiens et les Laotiens « la Queue de Bœuf ».

A partir de ce point, recommença le long de la rive gauche ce fatigant exercice de halage dont notre voyage de Cratieh à Stung Treng nous avait déjà donné l'habitude. Les eaux continuaient à monter et atteignaient presque le niveau des berges. Les branches les plus basses des arbres de la rive se projetaient au-dessus de nos têtes et nous barraient parfois le passage : il était alors impossible, à cause de la violence du courant, de contourner l'extrémité qui baignait dans l'eau, et il fallait passer une heure ou deux à élaguer l'obstacle à coups de hache. Le lendemain de notre départ, les rives mêmes du fleuve semblèrent disparaître sous l'inondation, et les barques naviguèrent en pleine forêt. Dans de pareilles conditions, il était bien difficile de se rendre compte de l'aspect et de la navigabilité du fleuve, et un examen de cette partie de son cours à une autre époque de l'année devenait une impérieuse nécessité.

Le 15 août, la commission campa à peu de distance d'un petit mamelon isolé, haut de 150 mètres environ, appelé par les Laotiens Phou Kaomin, et par les Cambodgiens Pnom Remiet. Dans la journée on avait aperçu un instant sur l'autre rive du fleuve, distante de 1,500 mètres environ, les sommets de quelques collines. Ce fut le lendemain que les petites montagnes de Khon surgirent à l'horizon et nous annoncèrent l'approche des cataractes.

Toute cette partie de la vallée du fleuve est absolument déserte. Le commandant de Lagrée désignait chaque soir au petit officier laotien chargé de nous escorter, l'endroit de la rive qu'il choisissait pour y passer la nuit, et fatigués d'une longue réclusion dans nos barques, nous nous élancions à terre. Les bateliers amarraient solidement leurs pirogues, et la forêt retentissait aussitôt des clameurs joyeuses de notre escorte qui se répandait au loin pour chercher les éléments de nos feux de cuisine et de bivouac.

Le 17 août, nos barques arrivèrent enfin au pied des cataractes de Khon. Elles sont précédées par un immense et magnifique bassin qui a environ une lieue et demie dans sa plus grande dimension et une quarantaine de mètres de profondeur [1]. Il est limité au nord par un amas compacte d'îles, au milieu desquelles surgissent pour la première fois

[1] Voy. la carte des rapides de Khong, Atlas, 1re partie, pl. III, le plan à vol d'oiseau, pl. IV, et le panorama pris du sommet de Phou Hin Khong, petite colline située près de Muong Khong, 2e partie, pl. XIII.



UNE HALTE DE NUIT SUR LES BORDS DU MÉKONG.

quelques collines. C'est au travers de ce groupe d'îles et par vingt canaux différents que les eaux du fleuve, quelque temps retenues dans les sinuosités de leurs rives, se précipitent dans le tranquille bassin où elles viennent se confondre et s'apaiser. A l'extrémité ouest de ce bassin et sur la rive droite du fleuve, s'élève un groupe de montagnes. On sent que c'est là le point de départ de l'arête rocheuse qui est venue barrer si malencontreusement le cours du fleuve. En traversant le bassin, on aperçoit successivement à l'entrée de chaque bras des chutes d'eau, différentes d'aspect et de hauteur, qui ferment l'horizon de leur mobile rideau d'écume. Les eaux ne tombent point cependant partout en cascades. Dans quelques bras longs et sinueux, elles ont aplani l'obstacle et coulent en torrent. Ce sont là des passages dont profitent les indigènes pour faire passer leurs barques complétement allégées. Ces passages varient avec les saisons, et quelques-uns



VUE DU BASSIN DU MÉKONG AU-DESSOUS DES CATARACTES DE KHON.

restent complétement à sec pendant certains mois de l'année. Les deux canaux les plus importants et les cataractes les plus belles se trouvent dans les deux bras extrêmes du fleuve. Là, on voit des chutes d'eau de plus de 15 mètres de hauteur verticale et d'une longueur qui atteint parfois un kilomètre. La ligne des cataractes atteint, décomposée en plusieurs tronçons, un développement total de 12 à 13 kilomètres. Au-dessus, le fleuve se rétrécit un instant jusqu'à ne plus mesurer que la moitié de cette dimension ; puis il s'épanouit de nouveau sur l'immense plateau de roches qui précède les chutes en se perdant au milieu d'îles sans nombre et en embrassant entre ses deux rives un espace de près de cinq lieues! Tout, dans ce gigantesque paysage, respire une force et revêt des proportions écrasantes. Cette grandeur n'exclut pas la grâce : la végétation qui recouvre partout le rocher et vient se suspendre jusqu'au-dessus des cascades, adoucit l'effrayant aspect de certaines parties du tableau par d'heureux et saisissants

contrastes. Au pied des cataractes mêmes viennent s'ébattre d'énormes poissons analogues aux souffleurs, et, dans les parties plus tranquilles, des pélicans et d'autres oiseaux aquatiques se laissent nonchalamment emporter par le courant.

Nos barques furent complétement déchargées sur la rive droite du petit bras qui sépare l'île de Khon des îles situées plus à l'est. Nos bagages furent transportés par terre au village situé près de l'extrémité nord de l'île où nous devions attendre les pirogues qui étaient demandées au Muong suivant, celui de Khong. Pendant ce temps, le commandant de Lagrée et M. Delaporte firent plusieurs excursions dans le groupe d'îles des cataractes pour en reconnaître les principaux passages. Le commandant de Lagrée remonta le bras qui sépare Don Sdam de Don Papheng. C'est celui que prennent les barques pendant les eaux hautes. Il a de 60 à 80 mètres de large, et présente six ou sept



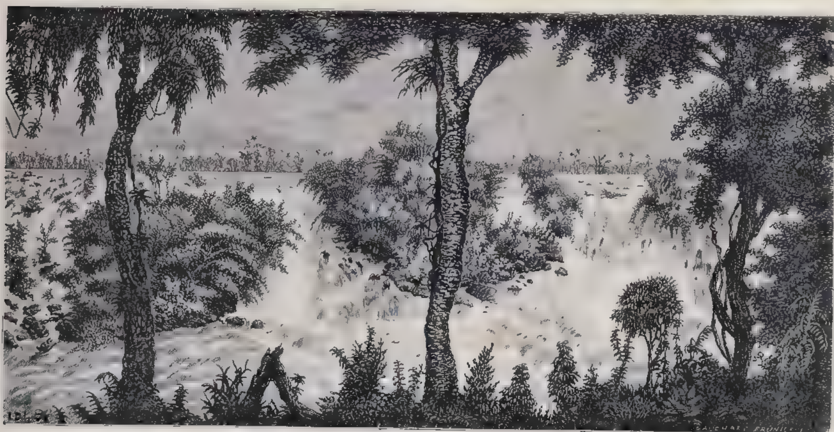
PASSAGE DU PETIT BRAS QUI SÉPARE L'ILE DE KHON DE LA CHUTE DE SALAPHE.

difficultés que l'on franchit à la cordelle. Aux eaux basses, les deux bras extrêmes, Papheng et Semphonit, et le bras de Sehong ont seuls de l'eau; tous les autres bras sont à sec. M. de Lagrée visita la dernière cataracte du bras de Sehong : elle n'avait que deux mètres de hauteur. M. Delaporte alla examiner de son côté la chute de Salaphe, qui sépare le bras de Semphonit de l'île de Khon, et dut pour y arriver traverser sur une corde le petit bras qui sépare de Khon la petite île de Lai. Salaphe présentait à ce moment une hauteur verticale de 12 à 15 mètres. Cette cataracte est divisée en plusieurs chutes différentes par des amas de roches, ou par des îlots couverts de verdure. M. Delaporte visita également la chute qui sépare Don Isom de Don Khon, et qui, moins étendue en largeur que la précédente, offre une hauteur de chute plus importante encore que M. Delaporte évalue à une vingtaine de mètres[1].

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XII, la partie ouest de cette chute.

Parmi les îles des cataractes, deux seulement sont habitées, l'île de Khon et celle de Sdam. Toutes les autres sont recouvertes d'une épaisse forêt. D'après une vieille tradition, il n'y avait autrefois dans cette région que des rochers, et aucune île. Petit à petit la terre végétale s'est déposée, et elle atteint aujourd'hui, en certains endroits, une grande profondeur. L'existence de ce souvenir chez les habitants prouve avec quelle rapidité relative s'accomplissent dans ces régions tropicales les transformations de cette nature.

Nous partîmes de Khon le 25 août, à midi. Nous longeâmes la côte nord de l'île Det, le long de laquelle se détachent une série de petites îles, gracieux bouquets de verdure qui se réfléchissaient dans une eau redevenue calme. A l'extrémité de l'île Det, nous aperçûmes un instant la rive droite à une distance de 3 kilomètres environ, et nous traversâmes le bras du fleuve qui sépare Det de l'île Sohm. A partir de ce moment, nous



CATARACTES DE KHON : VUE DE LA CHUTE DE DON ISOM.

nous perdîmes dans un dédale d'îlots et de roches où notre navigation devint extrêmement lente. Le courant atteignit de nouveau de 4 à 5 nœuds de vitesse. Le soir, les berges des îles s'élevèrent, le bras du fleuve dans lequel nous étions engagés se nettoya un peu, nous nous trouvions entre les îles Nam Kouap et Beng ; nous nous arrêtâmes pour passer la nuit auprès d'une pagode située dans cette dernière île sur les bords du fleuve.

Un bras excessivement étroit sépare Nam Kouap de la grande île de Khong ou de Sitandong[1], qui a donné son nom à la province dans laquelle nous nous trouvions.

La ligne continue de palmiers, de maisons, de jardins que présentent ses rives est du plus riant aspect. De petites chaînes de collines la traversent dans toute sa largeur et

[1] Ce dernier mot est le nom mythologique de la mer au milieu de laquelle s'élève le mont Méru ; on sait que, dans la cosmogonie bouddhique, cette montagne imaginaire forme le centre du monde.

forment autant de réservoirs naturels d'où l'eau de pluie se répand partout en petits ruisseaux, distribués avec intelligence dans toutes les plantations. Le Muong se trouve sur la côte est de l'île. Nous y arrivâmes le 26 août, à 4 heures et demie du soir. Un logement nous était déjà préparé sur le bord de l'eau, presque vis-à-vis de la résidence du gouverneur, et nous n'eûmes qu'à nous y installer.

Le gouverneur, bon et jovial vieillard de quatre-vingts ans, nous accueillit avec les marques de sympathie et de curiosité les plus vives : il était complétement sourd, et pour le tenir au courant de la conversation, un serviteur devait écrire sans relâche sur un tableau qu'il lui mettait ensuite sous les yeux. Sa bienveillance et son empressement à satisfaire à toutes nos demandes ne se démentirent pas un instant. A Khong, nous n'étions annoncés par aucun antécédent fâcheux pour la considération des Européens : la tranquillité et la richesse de cette province, qui devait à sa position insulaire de ne ressentir jamais les contre-coups des guerres et des troubles des pays voisins, rendaient la population plus confiante qu'à Stung Treng, où l'on était exposé souvent aux incursions des sauvages et des rebelles annamites ou cambodgiens. Notre générosité, la douceur de nos



NAVIGATION DANS UN BRAS LATÉRAL DU FLEUVE.

allures, la régularité de la conduite des hommes de l'escorte justifièrent et augmentèrent cette confiance. Les habitants se montrèrent plus qu'empressés et nous importunèrent souvent par leur curiosité de toute heure et de toute circonstance. Les moindres objets européens, apportés comme cadeaux ou comme objets d'échange, excitaient la plus vive admiration en même temps que les plus grandes convoitises. Le gouverneur, rendu l'heureux possesseur de quelques-uns d'entre eux, disait que bien certainement Bouddha avait dû naître en France et non dans un pays aussi dénué et aussi barbare que le sien. Il nous envoya un bœuf en retour, ce qui nous causa un plaisir infini, pareille aubaine ne nous étant point arrivée depuis notre départ de Pnom Penh.

La position de Khong en fait un centre commercial assez important, et les échanges y sont plus actifs qu'à Stung Treng. Ils paraissent monopolisés entre les mains de Chinois fixés dans le pays depuis longtemps et mariés à des femmes indigènes. Aux denrées déjà signalées à Stung Treng, il faut ajouter ici la soie que l'île de Sitandong produit en quan-

tités relativement considérables. Khong est en relation avec les tribus sauvages de l'est par une route qui part de la rive gauche du fleuve et qui est assez fréquentée. A la hauteur de Khong, et sur la rive droite du fleuve, s'étend la province cambodgienne de Tonly Repou, tombée aujourd'hui au pouvoir des Siamois. Cette province, qui doit son nom à une jolie petite rivière, était autrefois riche et peuplée; depuis sa séparation du Cambodge elle a été désertée en partie, et les montagnes qu'elle contient sont le lieu de refuge de bandes de voleurs. Le commandant de Lagrée alla visiter, pendant notre séjour à Khong, un ou deux villages de cette province situés sur la rive droite du grand fleuve et remonta pendant quelques milles la rivière Repou que les Laotiens appellent Se Lompou. Il revint convaincu de l'importance qu'il y aurait pour le Cambodge et pour le commerce de notre colonie de Cochinchine, de revendiquer la possession de ce territoire dont Siam, on se le rappelle, s'est emparé par trahison en 1870.

Si, comme il faut l'espérer, le commerce par la vallée du Mékong prend l'extension



CÔTÉ EST DE L'ILE DE KHONG.

qui est dans la nature des choses, il serait en effet vivement à désirer que le pavillon français pût flotter sur la rive droite du fleuve, au-dessus des cataractes, pour protéger et assurer le transbordement des marchandises venant de la partie supérieure du fleuve, faciliter les travaux qui peuvent améliorer le passage et agrandir le cercle de l'influence civilisatrice qui seule peut faire atteindre à ces riches contrées le développement dont elles sont susceptibles.

La seule île de Khong possède une population qui peut être évaluée à huit ou dix mille âmes. La position de tout ce groupe d'îles, la sécurité dont on y jouit lui assurera, dès que le pays se trouvera en possession de communications commerciales plus faciles et moins onéreuses, une prospérité analogue à celle que les districts les plus favorisés du

delta du Cambodge ont acquise sous la domination française. Mais à Khong comme à Stung Treng, nous avons recueilli de la part des commerçants chinois les mêmes plaintes sur les exigences et les rigueurs de la douane cambodgienne de Pnom Penh.

Dans le sud de l'île de Khong, M. de Lagrée a trouvé quelques vestiges peu importants, mais non méconnaissables, de constructions khmers. Le pays, plus accidenté, plus pittoresque que la monotone et plate étendue que nous avions traversée jusque-là, invitait, malgré les pluies, aux excursions et aux promenades. Vis-à-vis de notre campement, sur la rive gauche du fleuve, s'élevaient une série de hauteurs boisées qui nous paraissaient de véritables montagnes, habitués que nous étions aux plaines sans limites de la Cochinchine et du Cambodge. La complaisance des habitants dont nous commencions à balbutier un peu la langue rendait nos déplacements plus faciles : nous nous sentions plus libres dans nos mouvements, plus indépendants qu'au début du voyage, et chacun mettait plus d'activité et plus de plaisir à ses recherches.

On se rappelle sans doute qu'avant de nous engager définitivement dans la partie su-



CAMPEMENT DE LA COMMISSION FRANÇAISE A KHONG.

périeure de la vallée du fleuve, nous devions recevoir du gouverneur de la colonie des passe-ports et des instruments qui nous manquaient encore. Il fallait choisir un point de stationnement commode et agréable pour attendre le retour de la saison sèche au commencement de laquelle on devait expédier de Pnom Penh les objets attendus. M. de Lagrée avait hésité un instant entre Khong et Bassac, chef-lieu de la province qui confine immédiatement au nord la province de Khong, et qui se trouve sur le fleuve à un peu plus de vingt lieues de ce dernier point. Après quelques jours passés à Khong, il fixa son choix sur Bassac, dont l'importance politique lui parut plus grande et où il devait lui être plus facile d'obtenir les renseignements sur le haut du fleuve, nécessaires à la continuation du voyage.

Le 6 septembre, nous nous remîmes donc en route pour cette nouvelle destination. Au-dessus de l'île de Khong, le fleuve réunit toutes ses eaux en un seul bras et n'occupe plus qu'une largeur de 12 à 1500 mètres : son lit se trouve subitement dé-

barrassé des rochers et des bouquets d'arbres qui l'obstruent entre Khon et Khong. Ses rives, très-peuplées et très-cultivées, nous offrirent partout des lieux de halte commodes et bien approvisionnés. Il fallut au début réprimer vigoureusement les tentatives de vol et de pillage de nos bateliers laotiens ; nous eûmes toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nos usages ne permettaient pas de telles libertés vis-à-vis des habitants des villages où nous nous reposions ; ils objectèrent naïvement que chaque fois qu'un mandarin siamois traversait le pays, les hommes de son escorte, ou les bateliers qui l'accompagnaient, avaient le droit de prendre tout ce qui se trouvait



LES MONTAGNES DE BASSAC, VUES DE L'ILE DENG

à leur convenance, et il fallut passer des représentations aux menaces pour les convaincre que nous n'acceptions pas cette assimilation.

La direction du Cambodge était exactement le nord. Des deux côtés de ses rives, les collines que nous avions commencé à rencontrer à Khong s'élevaient graduellement en chaînes régulières et composaient des horizons plus variés. Au fond même de la longue perspective qu'offrait le cours du fleuve, se dessinait un groupe lointain de montagnes qui chaque jour prenait au-dessus de l'horizon des proportions plus considérables. Le cinquième jour après notre départ de Khong, nous commencions à parcourir l'immense

arc de cercle que décrit le fleuve au pied de ces montagnes, et le lendemain, 11 septembre, à 9 heures du matin, nous prenions terre encore une fois à Bassac.

Bassac est situé sur la rive droite du fleuve, au pied d'un imposant massif montagneux qui est le trait géographique le plus saillant de tout le Laos inférieur. Ce massif, à cheval sur le fleuve, occupe sur la rive gauche un immense espace à peu près circulaire et se prolonge sur la rive droite par deux ou trois sommets remarquables. L'un d'eux, appelé Phou Bassac par les indigènes, d'une forme conique très-élancée, s'élève à une faible distance à l'ouest du village et jette de tous côtés des contre-forts puissants. Au nord de Bassac et sur les bords mêmes du fleuve, un plateau à arêtes très-vives et coupé à pic sur sa face sud est le point de départ d'une chaîne d'un fort relief qui longe toute la rive droite du fleuve. Cette chaîne se termine par un nouveau pic, Phou Molong, qui est le plus important de tout ce groupe et dont la cime conique peut se voir, par un temps clair, de la pointe nord de l'île de Khong, c'est-à-dire d'une distance de vingt-cinq lieues.

Vis-à-vis de Bassac, le Cambodge est divisé en deux bras très-inégaux par une grande île, Don Deng, qui ne ménage le long de la rive gauche qu'un canal de 400 mètres de large et laisse les eaux du fleuve se déployer devant Bassac sur une largeur de plus de 2 kilomètres. Dans l'est-nord-est, les sommets volcaniques de la partie du massif montagneux, située sur la rive gauche, dentellent l'horizon, et à l'angle le plus sud de ce massif s'avance une haute montagne ronde que nous avions surnommée le Téton, en raison de sa forme, et à laquelle j'ai donné depuis le nom de Pic de Lagrée.

La beauté du fleuve, le cadre puissant de montagnes au milieu duquel il déroule ses paysages grandioses, font de Bassac l'une des situations les plus remarquables et les plus pittoresques de la vallée du Cambodge. Elle est aussi l'une des plus heureusement choisies au point de vue du climat. Le voisinage de Phou Bassac en tempère singulièrement les ardeurs ; quoique l'on soit à peine sous le 15ᵉ degré de latitude nord, on retrouve ici pendant quelques matinées de janvier les températures de 12 à 14 degrés, si vivifiantes pour des Européens anémiés par un long séjour sous les tropiques ; au fort de l'été, la chaleur n'est jamais aussi insupportable qu'elle l'est en Cochinchine et dans quelques autres endroits de la vallée du fleuve situés plus au nord. L'immense nappe d'eau qui s'étend devant le village rafraîchit l'atmosphère et produit des jeux réguliers de brise qui le renouvellent constamment. Cette position exceptionnelle désigne Bassac comme l'un des points du Laos inférieur où l'influence française doit désirer s'implanter le plus solidement. On pourrait y fonder dès à présent une station de convalescence pour nos malades de Cochinchine.



PIÈCE D'EAU DU MONUMENT DE WAT PHOU.

VII

SÉJOUR A BASSAC. — RUINES DE WAT PHOU. — EXCURSION DANS LA VALLÉE DU SE DON. — FÊTES DE BASSAC. — VOYAGE DE M. GARNIER A STUNG TRENG ET DE M. DE LAGRÉE A ATTOPEU. — TRIBUS SAUVAGES DE LA VALLÉE DU SE CONG.

Le lendemain de notre arrivée à Bassac, le commandant de Lagrée, accompagné de trois officiers et des hommes de l'escorte en armes, fit une visite officielle au gouverneur de la province. Celui-ci porte le titre de roi, dernier vestige de l'indépendance dont jouissait la principauté de Bassac avant la conquête des Siamois.

Le roi de Bassac est un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, à l'air timide et à la physionomie distinguée. Le rôle qu'avait joué le commandant de Lagrée dans les négociations relatives au protectorat du Cambodge et la façon dont il était sorti victorieux de sa lutte diplomatique avec le général siamois, Chao-Koun Darat, lui donnaient un grand prestige aux yeux des gouverneurs siamois des provinces voisines du Cambodge, et sa réputation l'avait précédé auprès du roi de Bassac. Celui-ci se montra donc courtois et empressé. et nous nous sentîmes assurés tout d'abord de sa bienveillance et de son concours.

Nous avions été logés, à notre arrivée, dans un grand sala situé sur la rive même du fleuve, vis-à-vis de la demeure royale. M. de Lagrée demanda à ce qu'une case fût construite à peu de distance pour loger notre escorte : dès le lendemain, les indigènes apportaient les bambous nécessaires et en commençaient la construction.

Le 16 septembre, le roi vint rendre sa visite au commandant français, dont il avait reçu un fusil à deux coups richement décoré. Il s'était fait précéder de deux cochons et d'autres

cadeaux en nature. Il fit preuve d'une intelligente curiosité, en examinant nos instruments et nos armes, et il mit à notre disposition tous les guides et toutes les barques qui pourraient nous être nécessaires pour visiter la contrée. Des pluies diluviennes nous empêchèrent de profiter immédiatement de sa bonne volonté. Pendant une huitaine de jours, nous fûmes claquemurés par le temps dans notre habitation. Notre seule distraction était de contempler les eaux jaunâtres du fleuve, chaque jour plus rapides et plus hautes, charrier des arbres énormes, parfois même des îlots, arrachés à ses rives, pendant que des Laotiens à la figure stupéfaite restaient des heures entières à nous regarder à travers le treillage en bambous qui formait les murs de notre sala, et nous offraient un genre de spectacle moins grandiose et aussi monotone que le premier.

Enfin, vers le 20 septembre, les pluies cessèrent. Les eaux du fleuve avaient atteint un niveau qu'elles ne dépassèrent plus et que nous indiquâmes par une ligne de repère pro-



CORNICHE SCULPTÉE A WAT PHOU.

fondément incrustée dans le tronc d'un tamarinier qui croissait près du sala. Au delà du thalweg sur lequel s'étend la longue ligne des maisons de Bassac, la campagne était complétement inondée : les eaux du fleuve s'y répandaient par le lit de deux petits arroyos et venaient former au pied des montagnes un véritable lac, semé de bouquets d'arbres, qu'il fallait traverser en canot. Le terrain ne redevenait sec et la circulation facile que sur les premières pentes, où de nombreux troupeaux de bœufs et de buffles paissaient librement en attendant la fin de l'inondation.

Ce fut naturellement vers les montagnes que se dirigèrent nos premières excursions. Botaniste, géologue, dessinateur, géographe, archéologue même, car des ruines khmers nous étaient signalées sur le versant est de l'une d'elles, nous devions tous y trouver un champ d'études d'autant plus attrayant, qu'il présentait le vif attrait de la nouveauté à des gens habitués aux plaines sans limites du delta du Cambodge.

CARTE
DES ENVIRONS DE BASSAC
dressée
par FRANCIS GARNIER Lieutenant de Vaisseau

Echelle

Les sondes sont exprimées en mètres. Elles ont été prises au mois d'Octobre alors que les eaux avaient déjà baissé de 6 mètres. Une sonde soulignée indique que l'on n'a pas trouvé fond à cette profondeur.

a signifie argile
s sable
r roc

Ph. Cang man
Vallée probable
Point le plus bas (150m) de la chaîne
Phou Bassac
Gisement houiller probable
Wat Phou (Ruines)
Broussailles
Rizières ou terres incultes
Village
BASSAC
Bas-fond inondé aux eaux hautes
Anciens sanctuaires
Pagode
Résidence du Roi
Pagode royale
Sanctuaires (en ruines)
Wat-tut
Pagode
Pagode
Sanctuaires (en ruines)
Bas-fond inondé aux eaux hautes
H. Sadoua
Luong Kiao
Sala de la Commission
D. Pecam
B. Muong
B. Houa don
Pagode
B. Hoi
D D E N G
B. Paktuey
H. Tuey
Plantations de Mûriers



Gravé par Erhard — Hachette & Cie — Imp. Fraillery

Dès le 21 septembre, la plupart des membres de la Commission allèrent visiter Wat Phou : c'est le nom des ruines qui nous avaient été signalées. Elles se trouvent à 7 ou 8 kilomètres dans le sud-ouest de Bassac, dans une situation admirablement choisie. Au pied d'un des sommets les plus élevés de la chaîne de Bassac, s'étend une pièce d'eau à revêtements en grès, de 600 mètres de longueur environ sur 200 de largeur, et dans laquelle nous reconnûmes immédiatement un de ces Sra qui précèdent presque toujours les monuments khmers (*consultez la carte p.* 184-5). Sur ses bords, règne une épaisse forêt qui recouvre uniformément toutes les pentes voisines ; à l'ouest, s'élève une terrasse d'où part une chaussée dallée, de 2 à 300 mètres de longueur, limitée de chaque côté par une série de bornes ou de colonnes à chapiteau pyramidal. Cette chaussée suit les mouvements du terrain et gravit les flancs de la montagne, tantôt par des pentes douces, tantôt par des séries d'escaliers. Elle se termine par un escalier très-haut et très-raide qui se com-



UNE BORNE DE LA CHAUSSÉE DE WAT PHOU.

pose de plus de cent cinquante marches et des deux côtés duquel sont des statues. L'une de ces statues, qui gît renversée sur le sol, représente, d'après la tradition, le roi qui a bâti Wat Phou. Au haut de l'escalier, est un sanctuaire en forme de croix, analogue à ceux que nous avions déjà trouvés à Angcor. Les encadrements des portes offrent des sculptures d'une admirable conservation, et quelques-unes sont égales à ce que l'art khmer a laissé de plus parfait ; mais d'autres portent des traces irrécusables de fatigue et de décadence. La voûte centrale du sanctuaire a environ une vingtaine de mètres de longueur ; elle est plus large d'ouverture que les voûtes latérales qui forment les bras de la croix. Aux environs du sanctuaire, sont des restes de constructions en briques. L'une d'elles et quelques parties du sanctuaire lui-même portent des traces de restauration moderne.

Devant le sanctuaire, se trouve l'une de ces pierres plates, appelées *Sema* par les Cambodgiens, sur lesquelles il était d'usage de graver les inscriptions. Les caractères dont elle

est couverte, tant sur la face principale que sur les côtés, sont en très-grande partie effacés et illisibles. On peut cependant constater que c'est la même écriture que celle des autres inscriptions khmers. La forme des lettres me semblerait indiquer que Wat Phou est à peu près contemporain de Leley (*Voy. ci-dessus, p. 74*). En arrière et au-dessus du sanctuaire, est une longue terrasse : elle est établie dans la roche même qui a été nivelée, et adossée à la montagne, qui, en cet endroit, est complétement coupée à pic et n'offre plus qu'une haute muraille d'un grès rougeâtre, d'une quarantaine de mètres de hauteur, au pied de laquelle jaillissent quelques petites sources. De nombreux ex-voto sont déposés sur la terrasse, dans les fissures du rocher, et jusque dans les petits bassins où se réunit l'eau des sources.

Une balustrade termine la terrasse du côté du sanctuaire ; au-dessous, dans la paroi verticale du rocher, sont des sculptures dont l'une est reproduite ci-contre. Elle paraît repré-



STATUE DU ROI QUI A BATI WAT PHOU.

senter des divinités brahmaniques. Le personnage principal est sans doute Mahadeva ou Siva; peut-être faut-il reconnaître dans les deux personnages latéraux, Vichnou et Brahma, quoique le premier ne soit en général figuré qu'avec une seule tête.

A droite et à gauche de la chaussée inférieure, sont deux grands monuments carrés. Ils consistent en une galerie de 40 mètres de côté environ, au centre de laquelle est une cour dallée, encombrée de broussailles et de blocs de pierre détachés de la partie supérieure des voûtes. La partie de ces galeries qui fait face à la chaussée est en grès; le reste est en pierre de Bien-hoa. Ces constructions étaient sans doute des habitations; elles paraissent n'avoir jamais été terminées : commencées au moment où l'art khmer était encore dans tout son éclat, il semble qu'elles aient été continuées à plusieurs reprises par des architectes inhabiles et des ouvriers inexpérimentés. Dans le voisinage de celui de ces deux bâtiments qui est au sud de la chaussée, on rencontre des débris assez remar-

quables qui paraissent avoir appartenu à une galerie orientée nord et sud. Enfin, à deux kilomètres dans le sud, s'élève, au milieu de la forêt, un autre sanctuaire auquel on arrive par une chaussée dallée. Il est semblable à celui de Wat Phou, mais de plus petite dimension. D'autres ruines sont encore signalées à quelque distance; mais elles ne furent visitées par aucun des membres de la commission.

Le commandant de Lagrée pensait que cet ensemble de constructions date du dixième siècle, moment où la puissance d'Angcor commençait à décliner. D'habiles ar-



FIGURES SCULPTÉES SUR UN ROCHER A WAT PHOU.

chitectes les avaient conçues. Les événements interrompirent leur œuvre, qui fut reprise ensuite par des générations moins habiles et qui reçut d'elles ce cachet de décadence que l'on y retrouve imprimé.

Naturellement, les habitants ne peuvent donner aucune indication utile sur des monuments qui sont l'œuvre d'une autre race. L'établissement relativement récent des Laotiens dans cette partie de la vallée du fleuve, leur fait attribuer aux Chams, et non aux Cambodgiens, la construction de Wat Phou. La domination des Chams à Bassac doit remonter à la fin du treizième siècle, époque à laquelle, comme nous l'avons vu (*p.* 136), le Cambodge semble avoir été pendant quelque temps tributaire du Tsiampa.

Le site de Wat Phou est admirablement choisi, et du haut de la terrasse supérieure, qui est élevée d'une centaine de mètres au-dessus de la pièce d'eau, le coup d'œil étendu qu'offrent la plaine et le fleuve est ravissant.

Les montagnes de Bassac nous fournirent d'autres sujets de promenade et d'étude non moins intéressants. Le docteur Joubert y trouva des gisements de cuivre exploités par les indigènes, et des formations géologiques se rapportant à la période houillère et faisant entrevoir, par suite, une chance de trouver du charbon dans leurs flancs. M. Thorel constata l'existence de l'insecte producteur du stick-lack, sur plusieurs espèces d'arbres qui croissent à l'état sauvage aux environs de Bassac, et que les indigènes exploitent à ce point



EXTÉRIEUR DU SANCTUAIRE DE WAT PHOU.

de vue[1]. La montagne appelée Phou Cangman, située au nord du village, fut souvent aussi l'un des buts de promenade des membres de la Commission. Sa face sud est taillée en gigantesques échelons, dont les faces verticales seraient presque infranchissables, sans la végétation qui les recouvre et les profonds sillons que creusent les torrents qui se forment pendant la saison des pluies (*Voy. le dessin p.* 193). Du haut de ces crêtes, qui se dégagent brusquement du sein des forêts, rien ne limite le regard : Bassac, le fleuve

[1] Consultez, dans le second volume de cet ouvrage, *la Géologie et la Minéralogie*, par M. Joubert et l'*Agriculture et l'horticulture de l'Indo-Chine* par M. Thorel, pour le développement de toutes les questions spéciales qui ne sont qu'indiquées dans ce récit.

dans son lointain parcours, les îles qui l'émaillent, se déroulent au delà du sombre rideau de verdure étendu aux pieds de l'observateur. Les parties hautes de la montagne ne sont habitées que par les bêtes fauves qui y cachent leurs repas sanglants et leurs sauvages amours. On croit ne trouver au but de sa promenade qu'un magnifique point de vue ; on y rencontre parfois aussi une partie de chasse dangereuse. (*Voy. le dessin p.* 192.)

Quant au village même de Bassac, il ne présente aucune particularité intéressante. Les maisons sont disséminées le long de la rive du fleuve sur une étendue de plusieurs kilomètres. Une quinzaine de pagodes, dont les plus importantes sont la pagode royale, si-



INTÉRIEUR DU SANCTUAIRE DE WAT PHOU.

tuée à très-peu de distance de la résidence du roi (*Voy. le dessin p.* 197), Wat Tat, où se trouve le tombeau d'un roi célèbre du pays, et Luong Kiao, à l'extrémité sud du village, témoignent de la piété des habitants; un nombre presque égal de sanctuaires en ruines, en général construits en briques, attestent la foi des générations passées et surtout les terreurs des mandarins ou des grands personnages qui les avaient fait élever pour racheter leurs concussions ou leurs crimes. La végétation tropicale qui s'empare immédiatement de ces temples, dès qu'avec leurs fondateurs ont disparu les fonds nécessaires à leur entretien, leur donne à tous un aspect fort trompeur de vétusté.

Le 23 septembre, une animation extraordinaire se fit remarquer aux environs du palais du roi; de toutes les pagodes de Bassac, de l'île Deng et des villages voisins affluaient par centaines des bonzes en robe jaune qui apportaient des cadeaux de fruits et de comestibles. Le lendemain, le roi leur fit à tous, suivant la coutume annuelle, présent d'un vêtement nouveau. M. de Lagrée saisit cette occasion de faire une pieuse largesse : il



UNE CRÊTE DE MONTAGNE, PRÈS BASSAC.

envoya à Sa Majesté une paire de chandeliers en cuivre dont il la priait de disposer à son gré. Après une discussion assez longue, le roi ne put satisfaire à toutes les convoitises qu'excita la vue de ces porte-cierges, qu'en les partageant entre les deux pagodes les plus importantes.



TORRENT DESSÉCHÉ DANS LES MONTAGNES DE BASSAC

Cependant la baisse des eaux s'accélérait; les terrains situés en contre-bas des berges s'asséchaient rapidement; il convenait d'étendre nos explorations dans la vallée même du fleuve. Je reçus du commandant de Lagrée la mission de reconnaître le cours inférieur du Se Don, grand affluent de la rive gauche du fleuve, qu'il vient rejoindre un peu au-dessus de Bassac. Cette rivière contourne et limite au nord le massif volcanique dont j'ai parlé et qui lui donne naissance. M. Thorel se joignit à moi pour cette excursion, et j'emmenai, comme dans ma première reconnaissance des rapides, le matelot Renaud, dont les connaissances en cambodgien devaient faciliter nos relations avec un fonctionnaire de Bassac, à qui cette langue était familière et qui avait l'ordre du roi de nous accompagner.

Nous partîmes le 3 octobre, à 7 heures du matin, dans une barque légère. Au-dessus de la grande île de Deng, les eaux du fleuve se réunissent en un seul bras, mais



VUE DE PHOU MOLONG.

son lit se sème de brousses et de rochers, et s'élargit jusqu'à atteindre 3 à 4 kilomètres. Nous approchions de Phou Molong, grand pic qui termine au nord la chaîne de montagnes de la rive droite, et sa base arrondie semblait barrer le passage devant nous. Le fleuve vient, en effet, la contourner sur la moitié de sa circonférence, et, maintenu de ce côté par cette puissante barrière, de l'autre par une chaîne de collines, dernière ramification du massif de la rive gauche, il se réduit subitement à une largeur de 5 à 600 mètres! Sa profondeur là doit être énorme, et je ne trouvai pas le fond à 30 mètres. Le caractère du paysage change en même temps d'une façon brusque : au lieu de ces plaines riantes et uniformes que les eaux brillantes parcouraient lentement en y dessinant des centaines d'îles, au lieu de ces rives presque noyées que dissimulaient de longues lignes de palmiers et de maisons, l'onde noire et rapide coule entre des ber-

ges à pic où la roche fait irruption partout, et que dominent de hautes ondulations couvertes de forêts. Chaque perspective du fleuve, au lieu de se perdre dans un horizon sans limites, s'arrête à peu de distance et le coup d'œil se renouvelle sans cesse.

L'étranglement du fleuve produit par le Phou Motong est assez court et le Cambodge revient bientôt à une largeur d'un kilomètre. Après avoir passé au pied du Phou Salao, colline de 200 mètres de hauteur environ, qui infléchit le cours du fleuve à l'est, nous découvrîmes sur la rive gauche l'étroite embouchure du Se Don, en aval de laquelle s'élèvent le long de la berge des colonnes basaltiques d'un aspect original. A 5 heures du soir, nous entrions dans la rivière. Elle est d'une largeur uniforme de près de 200 mètres, et son cours est aussi sinueux que celui de la Seine aux environs de Paris. Notre marche devint plus rapide au milieu de ses eaux tranquilles.

Il était presque entièrement nuit quand nous nous arrêtâmes à un petit village situé sur la rive gauche. Notre mandarin d'escorte se hâta d'annoncer aux autorités locales la visite des étrangers, et s'employa à nous procurer ce qui devenait pour nous le problème à résoudre chaque jour, le bon souper et le bon gîte du Fabuliste. La pagode du hameau nous fournit le second; nos provisions et quelques achats faits aussitôt, les éléments du premier. Pendant que Renaud se livrait à de savantes préparations culinaires, nous liions conversation avec les bonzes et le maire de l'endroit, pour nous former à cette gymnastique de langage qui devenait notre exercice quotidien. Gestes variés, dessins ingénieux étaient appelés au secours de notre ignorance des mots, et il était rare que l'on n'obtînt pas par ce procédé, au bout d'une demi-heure d'efforts, sept ou huit réponses entièrement contradictoires. Il fallait ensuite satisfaire la curiosité des indigènes, leur expliquer le maniement de nos armes, l'usage de nos montres et de nos ustensiles de toute sorte. La conversation se terminait par une distribution de petits cadeaux, tels que des aiguilles, des couteaux ou des images qui comblaient de joie ces naïves gens.

Le lendemain, nous continuâmes notre reconnaissance : la baisse des eaux se prononçait de plus en plus, et au pied des berges droites et hautes de 3 ou 4 mètres qui encaissaient régulièrement le cours de la petite rivière, quelques plages de sable ou de rocher se montraient çà et là à découvert. Le calme des rives, la marche silencieuse de notre pirogue qui s'avançait à la pagaie, encourageaient de nombreux caïmans à venir y bâiller au soleil du matin, et sans paraître rien redouter de leur présence, quelques paons picoraient à côté d'eux sur la grève.

Le soir, après avoir remonté dans la direction du nord pendant une trentaine de kilomètres, nous nous arrêtâmes à Solo Niai, village situé sur la rive gauche et qui paraît être le point d'embarquement des marchandises qui arrivent de l'intérieur à dos d'éléphant. Nous étions à peu de distance de chutes considérables qui interrompent la navigation de la rivière et que le commandant de Lagrée m'avait recommandé d'examiner avec le plus grand soin. Les rives du Se Don, qui jusque-là nous avaient paru assez plates, commençaient à s'accidenter; de petites chaînes de collines ondulaient les environs de Solo Niai, et de tous côtés surgissaient à l'horizon les cimes bleuâtres des montagnes du massif de la rive gauche, dont nous nous étions sensiblement rapprochés. Les sauvages qui habi-



PAGODE ROYALE A BASSAC

tent les versants extérieurs de ce massif faisaient çà et là leur apparition. Nous vîmes quelques-uns d'entre eux arriver en même temps que nous à la pagode-caravansérail de Solo Niai, avec un chargement d'orties de Chine et de peaux. Sur les contre-forts ouest du massif, Mouhot avait signalé l'existence de mines d'argent, et tous mes efforts, tous ceux de Renaud, mon interprète en cambodgien, tendirent à obtenir quelques renseignements précis sur le lieu de leur gisement. Après beaucoup de pourparlers, nous crûmes comprendre que notre mandarin laotien se faisait fort de nous conduire à un village kha (*kha* est l'appellation générique des sauvages en laotien), où l'on exploitait le précieux métal. Nous prîmes acte de sa promesse, et nous remîmes cette excursion à notre retour des cataractes du Se Don.

A peu de distance de Solo Niai, la rivière se bifurque en deux bras étroits. Nous nous engageâmes le 5 octobre au matin dans le bras de l'ouest, mais nous fûmes arrêtés presque aussitôt par une petite chute de 2 mètres de hauteur, formée par deux assises rocheuses aussi horizontales et aussi régulières que deux marches d'escalier. Nous mîmes pied à terre et nous nous dirigeâmes vers la partie nord de l'île qui forme les chutes. Nous y étions arrivés à midi. Le coup d'œil en est des plus pittoresques. Le Se Don vient directement du nord se heurter à la pointe aiguë que lui oppose la masse rocheuse de l'île, et ses eaux, divisées par cet obstacle, retombent des deux côtés en cascades. Dans le bras de l'est, elles se précipitent d'une hauteur verticale de 15 mètres, partagée en deux ou trois gradins par des saillies de rocher d'un effet pittoresque, dans un bassin circulaire à parois de lave; dans le bras de l'ouest, elles coulent torrentueusement sur une pente, inclinée à 45 degrés environ, que coupent çà et là d'énormes blocs de rochers et des aiguilles basaltiques contre lesquelles l'onde s'élève en bouillonnant.

Le 6 octobre, nous redescendions le Se Don jusqu'à Ban Song, village situé à environ trois lieues de l'embouchure. Nous y reçûmes une confortable hospitalité dans la maison du *Muong Khang* ou troisième fonctionnaire dans l'ordre administratif de la province de Bassac. Ce mandarin était absent, mais on devait mettre ses éléphants à notre disposition pour aller visiter les exploitations d'argent qui se trouvaient, disait-on, au pied des premiers contre-forts montagneux de l'est.

Le lendemain, en effet, trois de ces nobles animaux, rappelés des pâturages, stationnaient devant la plate-forme de la maison, et, à 10 heures et demie, nous nous mettions en route. La monture de M. Thorel et la mienne étaient des femelles, et chacune d'elles était suivie d'un petit en bas âge. Le plus jeune avait un an à peine, le plus âgé en avait trois; le premier était de la taille d'un buffle, le second était sensiblement plus haut. Ils n'avaient point encore la gravité qui est particulière à leur race, et leurs gambades folâtres nous égayèrent beaucoup pendant toute la route. Ils se poursuivaient jusque dans les jambes de leurs mères, qui suivaient d'un œil complaisant et attentif les évolutions de leurs nouveau-nés. Quand ils s'éloignaient trop et que, par une excursion trop hardie dans les champs de riz voisins, ils risquaient de s'attirer la colère et les coups des cornacs, un cri de la mère les rappelait bien vite : les enfants indociles accouraient aussitôt, caressaient un instant les mamelles maternelles du bout de leur

trompe, puis, apercevant une mare voisine, couraient y puiser de l'eau pour se la jeter malicieusement l'un à l'autre.

En sortant de Ban Song, on traverse une plaine dénudée où la roche apparaît à chaque pas en larges plaques noirâtres. Peu après, le terrain se boise et s'ondule légèrement. Un fort torrent gronde à peu de distance. Il n'avait guère à ce moment qu'un mètre et demi de profondeur, mais le courant en était fort rapide[1]. Le plus âgé des deux petits éléphants se jeta bravement à la nage, tandis que son compagnon, effrayé par le bruit, restait indécis sur la rive. La mère de ce dernier le fit placer contre elle du côté d'amont, de manière à le retenir et le protéger contre la violence des eaux Le jeune animal appuya ses jambes contre celles de sa mère. Celle-ci s'inclina légèrement, de manière à lui donner un point d'appui, et le fit rouler en quelque sorte de ses jambes de derrière à celles de devant jusqu'à ce que le torrent fût traversé. Au delà, nous entrâmes en pleine forêt, et j'admirai de plus en plus l'intelligence et l'adresse de ces puissants quadrupèdes. Un mot du cornac, un simple geste étaient à l'instant compris d'eux. Tantôt c'était une branche trop basse et nous barrant le passage qu'ils détournaient ou qu'ils arrachaient avec leur trompe, tantôt un détour qu'ils calculaient habilement pour ne pas heurter leur cage à quelque tronc noueux. Puis, quand la route était moins obstruée et demandait une attention moins grande, leur trompe s'en allait cueillir à droite et à gauche quelques jeunes pousses de bambou qu'elle secouait longuement pour détacher la terre adhérente aux racines. L'animal n'était satisfait que quand il n'y restait plus un grain de poussière,et si une motte de terre rebelle s'obstinait à y demeurer, il la plaçait sous son pied et l'enlevait avec une étonnante précision. Il exécutait tous ces mouvements sans ralentir son allure d'une seconde et sans que le cornac pût lui reprocher de sacrifier à sa gourmandise les intérêts du voyageur.

Le terrain s'élevait graduellement et le sentier que nous suivions gravissait parfois de hauts escarpements de roches que j'aurais crus inaccessibles à nos lourdes montures. Là encore elles m'émerveillèrent. Sondant chaque pierre avec leur trompe pour s'assurer de sa solidité avant d'y poser le pied ou le genou, elles n'hésitaient pas à se suspendre au-dessus des profonds ravins qui bordaient la route. En certains moments, je ne pouvais me défendre d'une vive appréhension en voyant ma cage s'incliner au-dessus de ces pentes rapides et rocailleuses, au bas desquelles coulait quelque torrent invisible.

Nous rencontrions parfois quelques éléphants chargés d'ortie de Chine et conduits par des sauvages qui, un arc à la main, utilisaient en chassant leur voyage à travers la forêt. Celle-ci avait été incendiée par places, et transformée en rizières, qu'une forte palissade protégeait contre les excursions des grands quadrupèdes. Ces cultures nous annonçaient le voisinage d'un village kha. Au bout de trois heures de montée, nous étions arrivés sur un plateau où la forêt, moins épaisse et de plus en plus dévastée par le feu, s'entrecoupait de clairières herbeuses. Tout autour de nous surgissaient de nombreux sommets de montagnes que nous n'apercevions que par intervalles. A 5 heures et demie du soir, nous nous arrê-

[1] Le volume d'eau considérable de ce torrent, qui coule entre la montagne isolée de Bathieng et le massif principal, me fait supposer que c'est un des principaux cours d'eau qui forment le Se Compho, affluent important de la rivière d'Attopeu. (Voy. la carte itinéraire n° 2, Atlas, 1re partie, pl. V.)

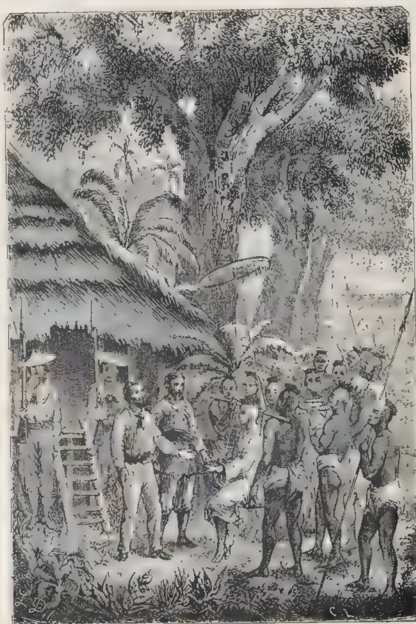
tâmes au milieu d'un petit hameau, composé d'une dizaine de cases et nommé Petoung en laotien. Au dire du fonctionnaire de Bassac qui nous escortait, c'était non loin de là, sur les bords d'un petit ruisseau, que nous devions trouver les gisements argentifères que nous cherchions. Désirant m'y rendre dès le lendemain matin, je m'informai immédiatement de la distance à parcourir. Mais à ce moment on ne me comprit plus. Des mines d'argent? Il n'en avait jamais été question. Nous en parlions pour la première fois. On avait cru que nous voulions tout simplement voir les sauvages et la montagne, et on nous avait conduits dans la montagne au milieu des sauvages. Quant à voir des mines d'argent, c'était impossible, par une raison très-simple : il n'en avait jamais existé dans la province. Notre stupéfaction était grande. M. Thorel, Renaud et moi nous nous regardions sans parvenir à croire à la réalité d'un quiproquo pareil. Nous avions montré ce métal lui-même, et si le mot avait pu être mal prononcé, l'objet n'avait pu être méconnu. J'insistai ; Renaud fit appel à tout son savoir en cambodgien pour convaincre le mandarin qui nous escortait qu'il nous avait bien réellement affirmé la présence de mines d'argent dans cette localité. Nous n'obtînmes que des dénégations faites avec la tranquillité la plus grande et l'étonnement le mieux joué. Sans aucun doute les gens du pays avaient réussi à faire regretter au fonctionnaire laotien sa franchise première, en lui exposant les dangers d'une visite de cette nature. N'allait-on pas, en permettant à des Européens l'appréciation des richesses métallurgiques de la contrée, attirer leur attention et celle de Bankok, exciter la cupidité des étrangers et des gouvernants, faire augmenter les impôts? Cette difficulté qui allait se dresser perpétuellement devant nous pendant tout le reste de notre voyage était d'une nature insurmontable : les instances, les menaces, les promesses ne faisaient que confirmer la résolution prise. Nous nous résignâmes et nous reprîmes dès le lendemain matin la route de Ban Song. Le 9 octobre, à une heure de l'après-midi, nous étions de retour au campement de Bassac.

La contrée avait complétement changé d'aspect depuis notre départ. Les eaux du Cambodge avaient baissé de plus de 5 mètres; toutes les dépressions de terrain inondées s'étaient asséchées, les sentiers avaient reparu ; les berges, fertilisées par le limon du fleuve, se couvraient de cultures de tabac, de coton, de mûriers, de plantes maraîchères. Partout on préparait les engins pour la pêche, on se disposait à arrêter le poisson dans les arroyos que la baisse des eaux mettait à sec. Dans les campagnes, les riz jaunissants appelaient la faux du moissonneur, et l'on construisait déjà les hangars où pendant la récolte on dispose les gerbes en carrés symétriques. Dans les villages, on réparait les chars qui gisaient démontés et sans emploi sous les maisons, et les bœufs coureurs, rappelés des terrains élevés où ils avaient passé la période de l'inondation, revenaient reprendre leur service accoutumé. La vie, un instant suspendue, recommençait partout.

Les relations du commandant de Lagrée avec le roi et les autorités du pays étaient devenues de plus en plus intimes et cordiales. Le roi ne perdait pas une occasion de témoigner sa déférence au chef de la mission française ; les questions qu'il lui adressait sur le sort du roi de Cambodge et sur les conditions du protectorat de la France, témoignaient d'une secrète impatience du joug de Siam. Cette impatience paraissait d'ailleurs partagée

par les mandarins et le peuple, qui saisissaient toutes les occasions d'exagérer les charges que le gouvernement de Bankok fait peser sur eux. Tout le monde parlait volontiers et avec orgueil de l'ancienne indépendance du Laos et des révoltes qui, après la conquête, ont souvent troublé la possession siamoise.

Une grande fête se préparait dans toute la vallée du fleuve : c'est celle par laquelle les populations ont l'habitude de célébrer la fin de l'inondation et de préluder à la récolte. Son nom populaire est *Heua Song* ou « Fête des bateaux, » et sa signification réelle est un hommage de reconnaissance au fleuve, pour la fécondité et la richesse qu'il apporte au pays. Le gouvernement de Bankok a su habilement faire tourner au profit de sa politique



UNE VISITE DU ROI DE BASSAC.

ces réjouissances populaires, et c'est au milieu de cette fête, en présence du concours de peuple qu'elle attire, que le roi de Bassac et tous les gouverneurs de provinces doivent renouveler solennellement dans une pagode leur serment d'obéissance au roi de Siam. Tout est calculé pour rehausser l'éclat de cette cérémonie et pour qu'elle soit un aliment de plus à l'allégresse publique.

Nous avions dû quitter le sala que nous occupions sur les bords du fleuve, et où le roi et sa cour viennent assister aux courses nautiques et aux réjouissances publiques. On nous avait construit non loin de là un domicile composé de plusieurs cases et emménagé

en vue de nos convenances particulières. Le roi était venu y rendre une visite officielle au commandant de Lagrée; son ambition secrète était d'obtenir la présence de la Commission française et de son escorte armée pour la solennité qui devait avoir lieu à la pagode royale. Il paraissait beaucoup tenir à ce que ses sujets pussent constater en quels excellents termes il était avec les Français. Le commandant de Lagrée lui promit d'accéder à ce désir.

Les fêtes commencèrent le 24 octobre. Les Laotiens et les sauvages des parties les plus éloignées de la province affluèrent dès le matin au chef-lieu; toutes les pagodes regorgèrent d'offrandes; les mandarins, les parents, les amis échangèrent entre eux les présents d'usage. Le soir, des festins et des concerts s'organisèrent dans toutes les cases; un feu d'artifice composé de quelques fusées fut tiré sur le fleuve.



COSTUMES OBSERVÉS PENDANT LES COURSES DE BASSAC.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu la prestation de serment. Un bonze remplit le personnage du souverain de Siam, et le roi de Bassac lui jura obéissance et fidélité. En même temps, les eaux du fleuve furent solennellement consacrées et bénites; c'était là sans doute, à l'époque de l'indépendance, la partie essentielle de la fête. La présence de M. de Lagrée et des quelques baïonnettes françaises qui l'escortaient ne contribua pas peu à sa splendeur. Le cliquetis des armes manœuvrées à l'européenne remplit le roi de fierté et les nombreux spectateurs d'admiration. Pour comble de bonheur, un fils naquit ce jour-là au roi de Bassac.

Des régates sur le fleuve remplirent le troisième jour des fêtes et en furent la partie la plus intéressante au point de vue des costumes, de l'animation, de la couleur locale. Ces longues pirogues, dont quelques-unes atteignaient jusqu'à 28 mètres de long,

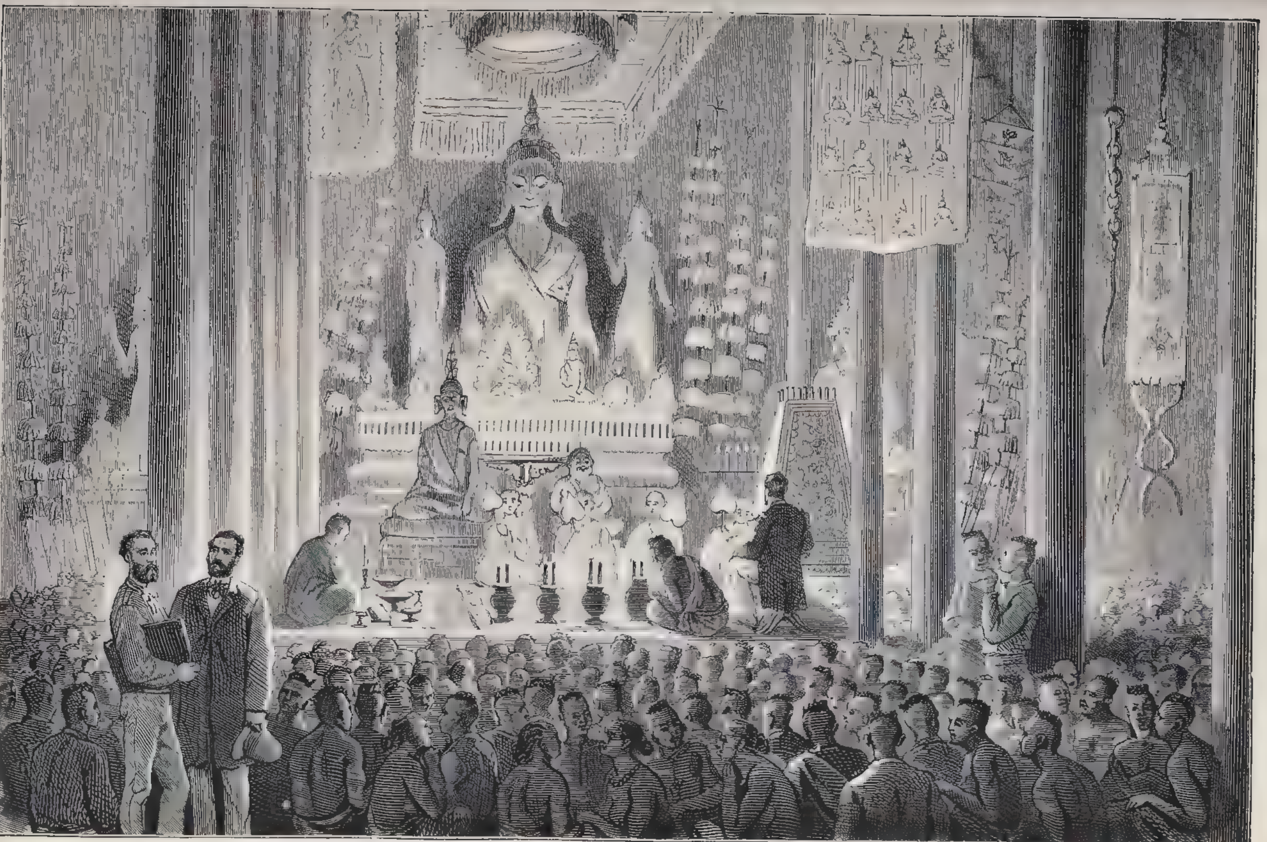
manœuvrées à la pagaie par plus de soixante hommes, portaient chacune les couleurs d'un village ou d'une pagode. Des bouffons, la tête abritée derrière un masque grimaçant, se démenaient avec rage au milieu des rameurs dont ils excitaient l'ardeur par leurs chants et leurs propos souvent lascifs. L'équipage leur répondait par des cris poussés en cadence; les nombreuses pagaies frappaient l'eau avec une précision merveilleuse, et la barque semblait disparaître sous l'écume soulevée autour d'elle. Les rameurs khas se faisaient surtout remarquer par la simplicité de leur costume : un morceau de toile, attaché par un fil autour de la ceinture, était le seul et presque invisible ornement de ces corps bronzés qui paraissaient émerger du fleuve, tant la pirogue qui les portait était rase sur l'eau.

Le lendemain, notre campement ne désemplit pas de visiteurs. Soit curiosité, soit politique du roi, tous les mandarins, tous les chefs de tribus sauvages accourus pour la solennité, vinrent saluer M. de Lagrée et furent pour lui une occasion nouvelle de renseignements et d'études. Le 28, cette brillante série de fêtes se termina par une illumination du fleuve et un nouveau feu d'artifice. De grandes carcasses en bambou, dessinant des objets divers et chargées de feux decouleur, furent lancées au courant sur des radeaux. Sur tous les points du fleuve, on voyait de fantastiques lueurs répercutées dans l'onde. Parfois le feu gagnait la carcasse elle-même et tout s'abîmait dans un embrasement général. La science de nos artificiers et de nos machinistes saurait produire de plus grands effets avec ce genre d'illumination, mais elle ne dispose jamais d'un fleuve et d'une nuit pareils[1].

Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée à Bassac. La saison sèche était complétement établie et nous invitait à reprendre notre voyage. Chaque jour perdu pouvait prolonger notre voyage d'une année entière en nous forçant à passer au Laos une nouvelle saison des pluies. D'un autre côté, nous n'avions aucune nouvelle du courrier de Saïgon que nous devions recevoir, on se le rappelle, avant de continuer notre route. J'avais à compléter bien des études hydrographiques dans le bas du fleuve. L'interprète cambodgien, Alexis Om, qui ne s'était engagé à nous suivre que jusqu'à Bassac, désirait vivement retourner au Cambodge. M. de Lagrée se décida donc à m'envoyer avec cet interprète à la rencontre du courrier attendu. Il ne mettait pas en doute que je ne trouvasse ce courrier déjà arrivé ou sur le point d'arriver à Stung Treng, et il me donna pour instruction de ne dépasser ce dernier point qu'autant que je jugerais qu'il y aurait un grand intérêt géographique à le faire. Après avoir reçu le courrier, je devais en accuser réception par lettre au gouverneur de la colonie, confier cette lettre et le courrier de l'expédition à l'interprète Alexis, lui faire continuer sa route sur Pnom Penh, et revenir moi-même le plus promptement possible à Bassac.

Pour utiliser le temps passé à attendre mon retour, M. de Lagrée avait résolu de continuer l'exploration du cours du Se Don que j'avais commencée, de contourner ainsi par le nord le massif volcanique de la rive gauche du fleuve et de revenir à Bassac par le sud de ce massif, après avoir visité à l'est le Muong d'Attopeu. Il emmenait dans cette excursion

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XV et XVI.



CÉRÉMONIE DE LA PRESTATION DE SERMENT DU ROI DE BASSAC.

MM. Joubert et de Carné. MM. Delaporte et Thorel devaient rester au campement de Bassac.

Je partis le 2 novembre au matin, emmenant avec moi, en outre du matelot Renaud, un Annamite de l'escorte qu'un ongle incarné rendait impropre à la marche et qui devait regagner Pnom Penh avec l'interprète Alexis. J'arrivai le surlendemain à Khong, où je fus reçu avec toutes sortes d'attentions et d'égards par le jovial vieillard qui en était le gouverneur. Le 5, après avoir suivi une route différente de celle qu'avait prise l'expédition la première fois, j'étais rendu au sala de l'île de Khon. J'employai toute la journée du 6 à explorer à pied les cataractes voisines. La baisse des eaux, en laissant à sec la plupart des bras torrentueux qui, à l'époque de l'inondation, sillonnent le groupe d'îles dans tous les sens, rendait ces excursions plus faciles. Les *heua sony* se prolongeaient encore à Khon et dans les villages environnants. Tout était en fête; les pagodes regorgeaient de fleurs et d'offrandes; les travaux de la récolte commençaient partout. Je n'eus cependant pas trop de peine à obtenir du chef de Khon une nouvelle barque pour continuer ma route au-dessous des rapides.

Le 7, à midi, je quittai Khon, et le 8 novembre, à 11 heures du matin, j'arrivais à Stung Treng.

Du courrier attendu, point de nouvelles. L'insurrection de Pou Kombo, dont nous avions presque perdu le souvenir, était devenue menaçante et coupait toutes les communications avec le bas de la rivière. Les rebelles s'étaient établis sur les deux rives et avaient fait mine de remonter jusqu'à Stung Treng pour poursuivre la petite expédition française. Ils n'avaient renoncé à leur projet qu'en apprenant son départ. Le gouverneur de Stung Treng parut fort inquiet en me voyant. Il m'engagea à revenir le plus vite possible sur mes pas, de peur que le bruit de ma présence ne se répandit. Beaucoup de sauvages des tribus voisines de Stung Treng faisaient cause commune avec les insurgés et avaient enlevé, sur son territoire même, des Laotiens étrangers à la querelle. Il ne se sentait pas en force pour me défendre et restait effrayé de la responsabilité qui lui incomberait, s'il m'arrivait malheur. Le pauvre homme avait la fièvre depuis un mois, et il était devenu d'une maigreur excessive. Fallait-il attribuer sa maladie à ses frayeurs, ou ses frayeurs à sa maladie? Je pensai que l'une exagérait au moins les autres, et je commençai par lui administrer de la quinine. Le lendemain un mieux sensible s'était prononcé dans son état; je lui déclarai que pour achever sa guérison, il me fallait plusieurs jours encore. Je voulais gagner du temps et l'intéresser à la prolongation de mon séjour à Stung Treng. Cependant Alexis prenait des renseignements qui ne confirmaient que trop le dire du gouverneur. Si j'étais convaincu qu'une barque pouvait, sans le moindre danger, grâce à la rapidité de sa marche et à la largeur du fleuve, descendre jusqu'à Pnom Penh, je voyais d'assez grandes difficultés au retour, pendant lequel il faut suivre l'une ou l'autre rive et se haler lentement contre le courant; d'un autre côté, l'importance du courrier attendu me faisait un devoir de tenter l'aventure. Je demandai donc avec insistance au gouverneur de Stung Treng les moyens de continuer ma route sur Pnom Penh. Il refusa avec une énergie dont je ne le croyais pas capable, me représentant le danger certain

auquel je courais, les reproches qui lui seraient faits plus tard pour m'avoir laissé accomplir une telle imprudence. Il m'affirma de nouveau que les communications étaient impossibles même pour les simples bateaux de trafiquants, et que, consentirait-il à me laisser partir, je ne pourrais trouver aucun batelier de bonne volonté pour me conduire. Il avait envoyé, quelques jours auparavant, des émissaires à la frontière pour lui rapporter des nouvelles, et ces émissaires venaient de lui apprendre l'assassinat par les rebelles du gouverneur de Sombor, celui-là même à qui M. de Lagrée avait donné un revolver. Enfin il me promit, si je voulais renoncer à mon projet, de faciliter par tous les moyens le départ de l'interprète Alexis qui, comme indigène, pouvait circuler sans éveiller l'attention, tandis qu'il était toujours impossible de dissimuler la présence d'un Européen. Je dus accepter cette dernière combinaison, qui, si elle ne garantissait nullement l'arrivée du courrier que nous attendions, permettait au moins de faire parvenir à Saïgon les indications nécessaires pour qu'on pût tenter en connaissance de cause de communiquer avec nous.

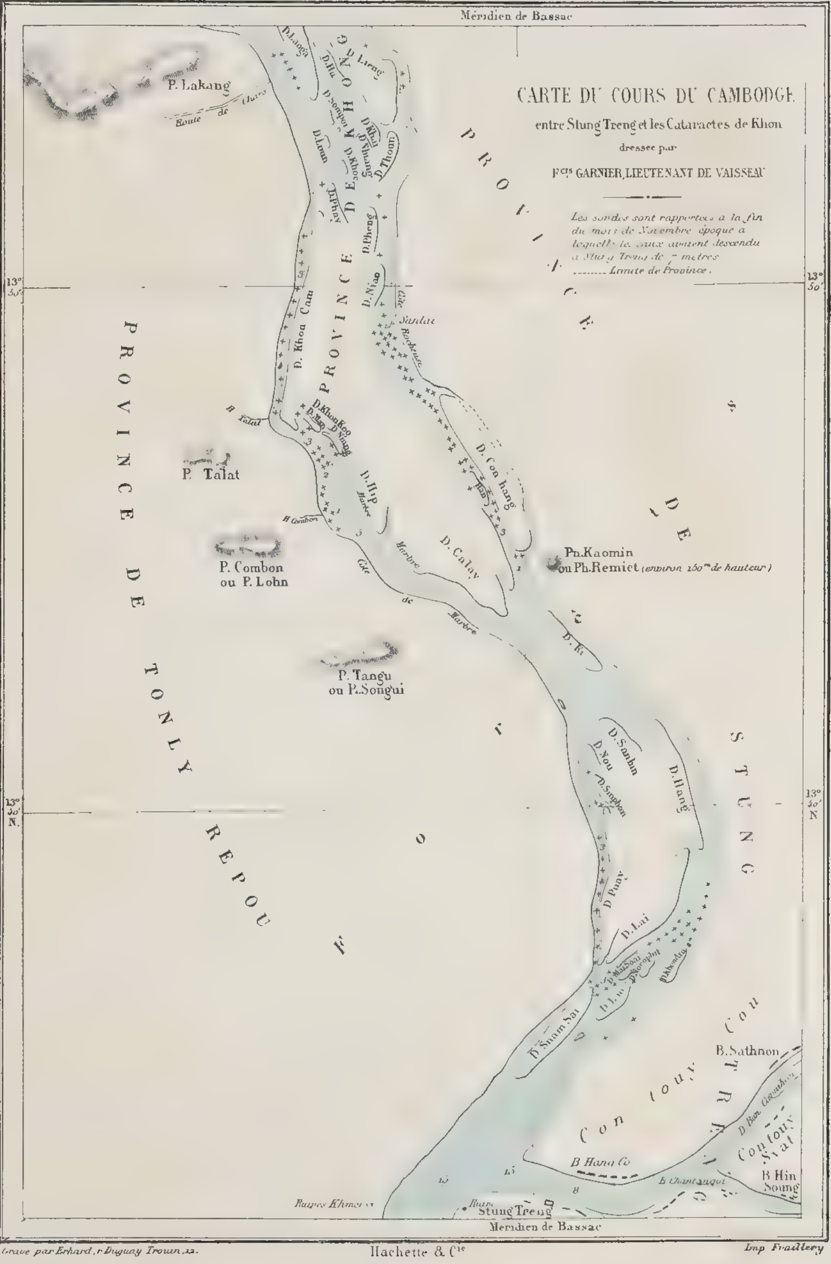
Je voulus cependant utiliser mon voyage à Stung Treng, et je me proposai d'aller reconnaître le confluent du Se San, la branche la plus sud de la rivière d'Attopeu. Je commençais mes préparatifs de départ, quand arriva la nouvelle que les sauvages insurgés venaient de faire irruption sur ce point et de brûler le village laotien qui s'y trouvait. Le gouverneur me fit en même temps de nouvelles et plus vives instances pour m'engager à reprendre le chemin de Bassac; mon séjour se prolongeait beaucoup trop au gré de ses inquiétudes. Il fallut céder; je remis à Alexis une lettre adressée à l'amiral La Grandière, exposant les raisons qui m'avaient empêché d'aller plus loin à la rencontre du courrier de la colonie, et je lui recommandai de saisir la première occasion favorable pour effectuer son retour à Pnom Penh. Le 12 novembre au matin, je repris le chemin de Bassac. Je profitai de mon voyage pour compléter la carte de la partie du fleuve comprise entre Stung Treng et les cataractes.

Cette carte reste encore bien imparfaite, et les nombreuses îles qui encombrent le lit du fleuve sont loin d'y être entièrement et exactement placées. C'est là un travail réservé à des hydrographes disposant de plus de temps et de ressources.

A mi-chemin, entre Stung Treng et Khong, le fleuve coule le long de la rive droite entre d'énormes blocs de marbre que les eaux ont creusés et polis. Je fus vivement frappé de cette particularité qui avait échappé aux investigations de l'expédition lors de son premier passage, la crue des eaux recouvrant à ce moment les berges du fleuve. Quoique sans outils, je parvins à détacher quelques fragments de couleurs variées. La proximité de ces marbres de notre colonie de Cochinchine, les facilités d'exploitation et de transport qu'ils présentent, puisqu'ils sont sur les bords mêmes du fleuve et au-dessous des cataractes, me paraissent devoir appeler l'attention du gouvernement de Saïgon.

Dans le voisinage de ces marbres, des bancs de sable et des îles en formation élargissent démesurément le lit du fleuve, et cette partie de son cours n'offre au moment de la baisse des eaux qu'un triste et monotone aspect. Les feuilles flétries par les flots boueux de l'inondation en gardent la couleur jaunâtre; les arbres frappés par le courant restent

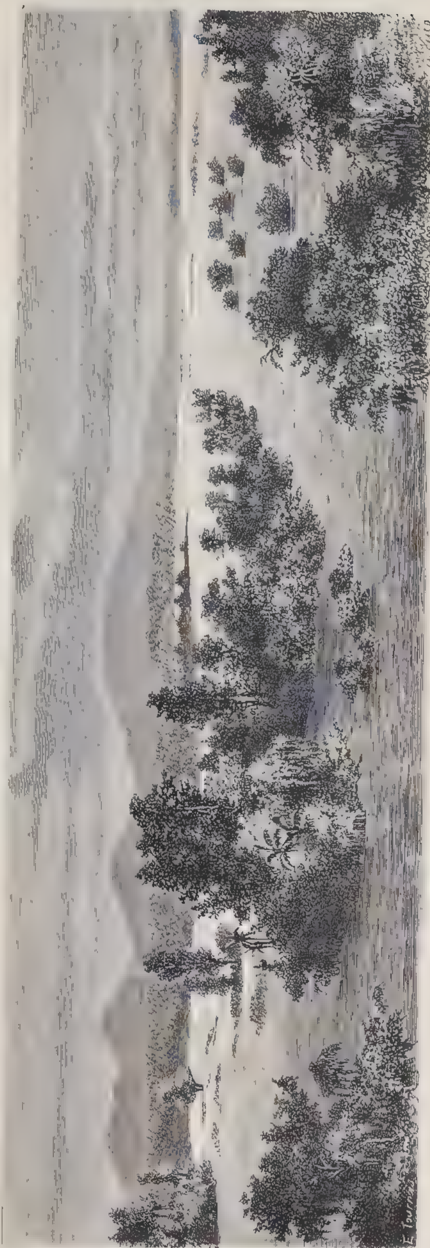
Pl. VII



Gravé par Erhard, r. Duguay Trouin, 12. Hachette & Cie Imp. Fraillery

tristement courbés dans sa direction; il fait calme, et l'on dirait qu'une tempête perpétuelle passe dans ces branches et les incline sous son effort. D'énormes troncs abattus gisent sur la rive; d'autres, entraînés par le fleuve, sont restés suspendus sur la cime des arbres submergés, comme les arches d'un pont détruit. Partout une apparence de ravages et de ruines dissimule une force et une fécondité réelles.

Le fleuve offre au delà de plus riants paysages. Ses eaux se déroulent le long de plages au sable d'or, au milieu d'îles charmantes, qu'il semble se complaire à dessiner dans son cours. De nombreuses troupes de singes s'ébattent en criant sur les arbres de la rive et s'amusent à suivre la barque légère qu'emporte le courant. A son approche, les cerfs qui buvaient se retirent lentement; le buffle sauvage, qui se frayait un large chemin au milieu des hautes herbes, s'arrête pour la contempler d'un œil farouche. De nombreuses troupes de paons se promènent gravement à l'ombre, tandis que sur le sable brûlant, ou sur les rochers noirâtres qui apparaissent çà et là près des bords, d'innombrables caïmans bâillent au soleil; des échassiers au bec gigantesque, de brillants martins-pêcheurs fixent le flot d'un œil avide, plongent et s'envolent avec leur proie, tandis que le poisson, insouciant du danger, joue à la surface de l'eau et, dans ses ébats, vient retomber dans la barque même, bonne fortune inattendue des bateliers.



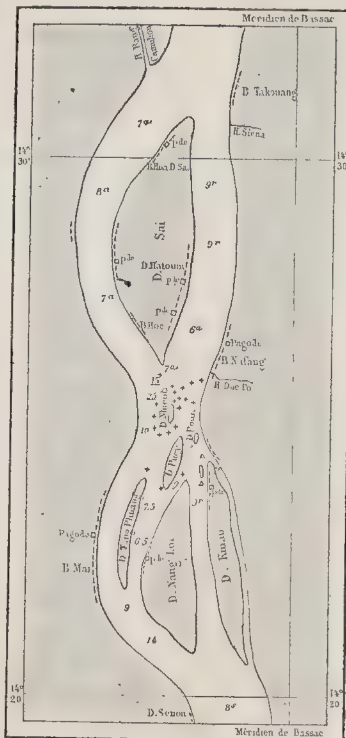
VUE DU FLEUVE AU-DESSUS DE LA CHUTE DE SIAPHE

Rien de plus animé et de plus vivant que ce paysage; véritable Eldorado de chasseur, auquel l'homme manque cependant!

Des forêts magnifiques s'étendent presque sans interruption sur les deux rives du fleuve entre Stung Treng et les cataractes. Il est bien difficile de traduire l'impression que laissent dans l'esprit ces gigantesques paysages de l'Asie tropicale : elle semble tenir des lieux eux-mêmes je ne sais quoi de caractéristique et d'intime qui ne saurait se traduire dans une langue étrangère à ces régions lointaines. Les points de comparaison manquent presque complétement pour essayer de la rendre. Ce n'est, du reste, qu'une question d'échelle pour le regard. L'œil s'accoutume vite à ces proportions grandioses qui se marient si bien à la richesse de la végétation, à ces profusions de verdure qui couvrent tout, s'accumulent et s'entassent à l'infini et que l'on finit par ne plus voir, par cela même qu'elles sont partout. Ces forêts sont désespérément belles et pleines d'harmonies étranges : au moindre souffle de brise, le bambou grince et se plaint comme un mât courbé par la tempête, la haute cime des dzaò rend un murmure vague et sourd qui se propage et se répète comme un long gémissement au travers de cet océan de feuillage. La brise cesse, le silence se rétablit; soudain un bruit lointain se fait entendre sous les arceaux de la forêt, il se renouvelle toujours plus fort, grandit, approche : il est sur vous. On lève la tête : ce n'est qu'une feuille, qui, détachée d'une haute branche, de chute en chute arrive enfin jusqu'à terre, après vous avoir fait tressaillir à chacun de ses légers chocs. Quelquefois, le cri sonore de l'éléphant retentit dans les profondeurs de la forêt dont tous les échos répondent à ce puissant appel; un mélange indéfinissable de chants d'oiseaux et de cris d'insectes lui succède, et la sauterelle cambodgienne domine ce vague accord de son éclatant refrain dont la note sèche et criarde s'affaiblit lointaine, emportée dans son vol rapide. On prête l'oreille : c'est le sourd murmure du fleuve qui croît et décroît soudain; non : c'est le bruit lourd et confus des berges de sable qui s'écroulent et que les eaux emportent dans leur cours. Le soleil est couché, la nuit est venue : on ne suit plus qu'à grand'peine le sentier tortueux qui serpente sous les grands arbres : les troncs des ban-langs se dressent à chaque détour comme de blancs fantômes; l'on songe en frémissant à l'ennemi toujours invisible, toujours présent de ces contrées, le tigre, dont l'heure est venue, et l'on revient, en pressant involontairement le pas, auprès du feu du campement.

Arrivé aux cataractes, j'essayai de me faire conduire à la chute de Papheng, mais mes bateliers refusèrent de dépasser la petite île située entre la rive gauche et Sdam. A la pointe nord de cette île, je pus apercevoir l'écume formée par la chute, et en entendre le bruit. J'étais de retour à Khong le lendemain. J'abandonnai la route directe de Bassac, pour reconnaître entièrement la rive droite du fleuve, qui décrit un immense arc de cercle à l'ouest de Khong. Je passai par le canal nommé Huei Ang Kong qui sépare la pointe sud de l'île de Khong de Don Nam Kouap et qui n'a pas plus de 10 à 15 mètres de large. Le courant se dirige dans ce canal de l'est à l'ouest pendant la saison des pluies et en sens contraire pendant la saison sèche. Je me rendis à Compong Cassang, village de la province cambodgienne de Tonly Repou, situé sur la rive droite du fleuve, au-dessous de l'embou-

chure de cette rivière. Tonly Repou n'a plus aujourd'hui aucun grand centre de population. Il y a à peine 400 inscrits cambodgiens dans toute la province; les Kouys forment le reste de la population. De nombreuses routes relient les bords du fleuve avec Compong Soai, Caker et Angcor; mais le Stung Sen ou rivière de Compong Thom est difficile à traverser dans les parties hautes de son cours[1]. De Compong Cassang, je remontai la rivière de Tonly Repou jusqu'à l'extrémité ouest de Don Khmao et je rejoignis l'île de Khong par Don Hen et Don Coi. Toute cette région est excessivement habitée et cultivée. Le courant est très-fort et difficile à remonter dans le groupe d'îles qui s'étend entre Khong, la rive droite du fleuve, et Nam Kouap; la profondeur, aux basses eaux, est très-faible dans toute cette zone qui se hérisse alors de bancs de roches; au nord de l'embouchure du Tonly Repou, la profondeur moyenne du fleuve augmente et le courant diminue.



GROUPE D'ILES DE DON SAI.

Les sondes sont rapportées au 22 novembre, époque à laquelle le fleuve avait baissé à Bassac de $8^{m},50$.

J'examinai également avec le plus grand soin le groupe d'îles de Don Sai, situé à mi-chemin entre Khong et Bassac. Dans la partie est, des coulées de lave et des roches volcaniques forment le sous-sol des îles et des bancs. La montagne de Phong Pho, qui s'élève vis-à-vis de ce groupe d'îles sur la rive gauche du fleuve, a été jadis sans doute un volcan en activité. Ses dernières assises se prolongent sous le lit du fleuve qu'elles rétrécissent brusquement et dont elles rejettent les eaux sur la rive droite. Aussi le courant s'accélère-t-il brusquement, et la profondeur du fleuve, qui est en moyenne de 7 à 8 mètres au-dessus et au-dessous de cet étranglement, devient-elle un instant très-considérable; je ne trouvai pas de fond à 25 mètres.

Le 23 novembre, j'étais de retour à Bassac. Le commandant de Lagrée, qui était parti le même jour que moi pour l'excursion dont j'ai parlé plus haut, était encore absent. Je ne retrouvai au campement que MM. Delaporte et Thorel, qui savaient déjà par les reporters de la localité l'inutilité de ma tentative.

L'un des Français de notre escorte s'était livré à des actes d'inconduite et d'indiscipline qui avaient causé quelque émoi dans le village. M. Delaporte avait dû réclamer l'intervention du roi de Bassac. Le coupable était aux fers, gardé par des gens du pays. La

[1] Voy. la Carte générale de l'Indo-Chine, Atlas, 1re partie, pl. II.

partie européenne de notre escorte, choisie trop à la hâte, ne paraissait pas comprendre le genre de sacrifices qu'on attendait d'elle et l'extrême réserve qu'elle devait montrer dans ses rapports avec les indigènes. Dans ces conditions, elle devenait plus embarrassante qu'utile, et nous devions songer à la renvoyer.

Le 4 décembre, M. de Lagrée et la partie de la Commission qui l'avait accompagné dans son excursion d'Attopeu, nous rejoignirent au campement de Bassac. Je vais faire un récit sommaire de leur voyage [1].

MM. de Lagrée, Joubert, et de Carné, accompagnés de trois hommes de notre escorte et de l'interprète laotien Alévy, étaient partis de Bassac le 2 novembre. Ils avaient remonté le fleuve en barque jusqu'à l'embouchure du Se Don ; puis, ils avaient suivi le cours de cette dernière rivière jusqu'au village de Solo Niaï, refaisant ainsi le trajet que j'avais accompli moi-même dans les premiers jours d'octobre. Les eaux du Se Don avaient sensiblement baissé depuis cette époque, et quelques-uns des rapides, tels que Keng Keo et Keng Solo qui, au moment de mon passage, ne m'avaient offert aucune difficulté, arrêtèrent quelque temps les voyageurs ; à Keng Solo, rapide situé un peu en aval de Solo Niaï, les bateliers durent se mettre à l'eau et traîner les pirogues au milieu des broussailles et des pierres qui encombrent là le lit de la rivière.

A Solo Niaï, M. de Lagrée et ses compagnons quittèrent leurs barques et remontèrent à pied, le long de la rive gauche, jusqu'au-dessus des chutes du Se Don. M. de Lagrée constata que ces chutes n'interrompent pas absolument la navigation du fleuve : les indigènes font passer les barques, en les traînant sur des rouleaux pendant un espace de 300 à 400 mètres, sur une petite île qui se trouve le long de la rive gauche et qui avait échappé à mon examen : on se rappelle que j'avais vu les chutes de la pointe de la grande île qui sépare le Se Don en deux bras.

Le 7 novembre, la petite expédition repartit en barque de Ban Keng Pho, grand village situé sur la rive droite du Se Don, en amont des chutes. On continua l'ascension de la rivière; sa largeur est de 200 mètres environ, son courant presque insensible et sa profondeur de 8 à 10 mètres jusqu'à Kham tong niaï, chef-lieu de province relevant directement de Bankok et où M. de Lagrée passa la journée du 8. De Keng Pho à Kham tong niaï, les rives du Se Don sont assez peuplées et cultivées en coton et en tabac. Ban Keng Kouang est le village qui sert de limite à Bassac. Sur la rive droite de la rivière et à peu de distance, s'échelonnent les premiers sommets d'un massif montagneux, appelé par les indigènes Phou Cangnuhong.

A Kham tong niaï, les voyageurs trouvèrent un logement tout préparé pour les recevoir. Le gouverneur, vieillard vénérable, prit connaissance des passe-ports de Siam et s'empressa, après leur lecture, de fournir à M. de Lagrée les moyens de continuer sa route; celui-ci reçut la visite d'un membre de la famille royale de Vien Chan, à qui le gou-

[1] Les éléments de ce récit sont : 1° le journal de l'expédition, tenu jour par jour sous forme d'un journal de bord ; 2° les renseignements fournis par les membres de la Commission qui accompagnaient M. de Lagrée. Les appréciations générales sont extraites du rapport adressé par M. de Lagrée au gouverneur de la Cochinchine. Consultez la carte itinéraire n° 2, Atlas, 1re partie, pl. V.

vernement siamois interdisait le retour dans son pays, et qui s'était fixé à Kham tong niaï.

Au delà de Kham tong niaï, le Se Don se rétrécit, sa profondeur augmente, son courant reste insensible. M. de Lagrée s'arrêta quelques instants à Muong Cong, chef-lieu d'une petite province qui dépend de Kham tong niaï. Le 10 novembre, la rivière se trouva barrée par Keng Catay, rapide qui nécessita le déchargement des barques et qui est causé par un dénivellement d'un mètre environ dans le lit de la rivière. Ses eaux coulent là sur un fond de grès. A quelques milles au-dessus de ce rapide, se trouve le village de Chou Hong, qui, par une anomalie très-fréquente au Laos, relève de Bassac, quoique se trouvant sur le territoire de Kham tong niaï.

Les voyageurs couchèrent le 10 novembre à Muong Sapat, qui, comme Muong Cong, dépend de Kham tong niaï. La largeur de la rivière se réduit en ce point à 80 mètres environ.

Le lendemain, l'expédition arriva de bonne heure à Smia, petite province qui dépend de Kémarat, important chef-lieu situé sur la rive droite du Cambodge, à une assez grande distance dans le nord-ouest. C'est à Smia que prend fin la navigation du Se Don. Nos voyageurs suivirent à pied la rive gauche de la rivière jusqu'au village de Keng noï auprès duquel se trouve une chute de 8 à 10 mètres de hauteur. A partir de ce point, le Se Don devient excessivement sinueux, les rapides s'y succèdent sans interruption, et la route qui se dirige vers le Muong voisin de Saravan, en abandonne les rives pour traverser en ligne droite une immense plaine herbeuse, coupée de forêts et de rizières. M. de Lagrée et ses compagnons la franchirent à pied pendant que leurs bagages les suivaient à dos d'éléphant. Le pays devenait plus désert, les quelques cultures disséminées çà et là appartenaient aux tribus sauvages qui habitent les pentes des montagnes ; de temps à autre on apercevait un indigène accroupi au sommet d'un de ces hauts miradors, où, à l'abri des bêtes féroces, les agriculteurs indo-chinois surveillent leurs plantations. La route elle-même n'était qu'un étroit sentier, impraticable pour les chars. Un seul village laotien se rencontre entre Smia et Saravan : c'est Ban Tikout, qui sert de frontière à ces deux provinces.

Saravan, où M. de Lagrée arriva le 13 novembre, est situé sur la rive gauche du Se Don ; c'est un grand village agréablement situé et qui sert d'entrepôt aux produits de l'industrie des tribus sauvages qui l'entourent de toutes parts. Les habitations ont un air d'aisance remarquable ; les pagodes sont nombreuses et richement décorées. Deux maisons étaient prêtes pour recevoir les voyageurs français, d'autres étaient en construction. Les autorités locales s'attendaient sans doute à voir apparaître la suite nombreuse de porteurs et de gens de service qui accompagnent toujours dans le Siam les mandarins en voyage.

M. de Lagrée passa à Saravan la journée du 14. Le gouverneur vint lui rendre visite et fit écrire soigneusement par un secrétaire les noms et les qualités de ses hôtes. Il se montra fort empressé envers d'eux, et, dès le lendemain, il mit à leur disposition six éléphants et vingt hommes d'escorte. Il s'excusa de ne pouvoir faire davantage ; mais il était obligé de partir lui-même pour faire une tournée religieuse dans les diverses pagodes de sa province, et quatorze éléphants lui étaient indispensables.

Au delà de Saravan, la route franchit plusieurs fois, à travers forêt, le Se Don, qui se réduit ici aux proportions d'une petite rivière et dont les sinuosités dessinent les derniers contre-forts du massif montagneux où il prend sa source. La hauteur relativement considérable de sa vallée et le voisinage des montagnes produisaient un sensible abaissement de température, et le matin le thermomètre accusa à plusieurs reprises une température de 12° à 13°, qui parut très-froide à des gens habitués aux chaleurs tropicales de la Basse-Cochinchine.

Le 17 novembre, l'expédition quitta définitivement le Se Don qui s'enfonçait dans le sud à l'intérieur des montagnes et qui n'avait plus que 10 mètres de large. Les voyageurs franchirent peu après la ligne de partage des eaux de la vallée du Se Don et du Se Cong. La forêt devenait moins frayée et la marche des éléphants plus lente. La route montait et descendait sans interruption des collines rocheuses au milieu desquelles coulaient de nombreux ruisseaux se dirigeant tous vers le Se Cong. On campa le soir au confluent de l'un d'eux avec cette rivière qui a déjà en ce point plus de 100 mètres de large.

La vallée du Se Cong est à un niveau très-sensiblement inférieur à celui de la partie correspondante de la vallée du Se Don; cette différence fut surtout sensible à M. de Lagrée par la comparaison de la température. Le thermomètre, qui, après Saravan, était descendu à 12°, 5, se releva de 2 degrés sur les bords du Se Cong.

Au dire des porteurs laotiens, ce premier campement sur les rives désertes de la rivière d'Attopeu n'était pas sans danger; les animaux féroces étaient fort nombreux dans le voisinage. Aussi, l'escorte indigène de M. de Lagrée alluma de grands feux et dressa à la hâte un petit autel à Bouddha.

Ce ne fut qu'après deux jours de marche le long de la rive droite du Se Cong, que la population apparut sur ses bords et que les voyageurs purent continuer leur route en barque. Au point d'embarquement, Ban Coumkang, le Se Cong a 150 mètres de large et un courant de 3 ou 4 milles à l'heure. Le 20 novembre, les voyageurs passèrent devant l'embouchure du Se Noï, affluent de la rive droite, qui sert de limite aux provinces de Saravan et d'Attopeu.

A Ban Coumkang, M. de Lagrée avait rencontré un mandarin siamois en tournée dans le pays. Il y avait en ce moment dans tout le Laos inférieur un grand nombre d'envoyés de Bankok, chargés de réveiller le zèle des gouvernants et de faire au nom du roi une sorte de commerce forcé qui, pour les populations, s'ajoute aux charges de l'impôt; c'est ainsi que Sa Majesté Siamoise fixe elle-même les quantités de cire, d'ivoire et d'autres produits indigènes qu'on devra lui remettre en échange des cotonnades et des autres objets d'exportation européenne qui n'ont pu être écoulés à Bankok. Ce mandarin avoua naïvement au chef de la mission française, qu'il avait reçu l'ordre de s'informer de tous nos actes et de prendre note de tous les cadeaux et de toutes les dépenses que nous ferions. M. de Lagrée put constater par son propre dire que la Commission française laissait derrière elle une excellente réputation, et que son voyage avait dissipé une partie des appréhensions qu'a excitées jusqu'à présent au Laos l'annonce de la venue des Européens.

Le 21 novembre au soir, M. de Lagrée arriva à Attopeu. Jusqu'à ce point, le Se Cong coule au pied des dernières pentes du massif de Phou Luong. Ses berges sont peu élevées et semblent n'indiquer que des crues de 4 ou 5 mètres. Sa largeur dépasse 200 mètres, sa profondeur est de 3 à 4 mètres, son courant de deux milles à l'heure.

Attopeu est bâti au confluent du Se Cong et du Se Khman. Un grand nombre de villages sauvages se groupent dans ses environs; ils appartiennent aux tribus des Lové, des Huey et des Souc. Les Lové me paraissent appartenir à la grande tribu désignée sous les noms différents, mais synonimes, de Proons, de Brau ou de Thpouons[1]. L'expédition de M. de Lagrée visita un de leurs villages situé au sud d'Attopeu, sur les hauteurs qui bordent la rive gauche du Se Cong. Il était entouré d'une palissade, et au-dessus de la porte, qui y donnait accès, pendait un morceau de bambou couvert d'inscriptions[2]. Les maisons, au nombre de 70 ou 80, sont construites en demi-cercle. Elles sont toutes d'un modèle uniforme : leur forme est rectangulaire, et elles ont une largeur de deux mètres et demi environ, sur trois mètres de long et deux mètres de haut; elles sont, comme les habitations laotiennes, supportées par des poteaux qui ménagent entre le sol et le plancher un espace qui sert de basse-cour; les deux pignons sont percés de deux portes qui se correspondent. Les hommes sont généralement grands et bien faits; le nez est plus droit, le front plus développé que celui des Laotiens. Ils portent les cheveux longs; des bracelets de fil de laiton, des colliers de verroteries, des cylindres de bois passés dans le lobe des oreilles, forment les traits les plus saillants de leur parure. Je crois que la grande tribu des Proons doit être rattachée plutôt au groupe Malayo-autochthone des Rade et des Chams qu'au groupe des Huey, des Souc, des Banar, etc. (*Voy. ci-dessus, p.* 112.) Il y a des Proons indépendants qui habitent le massif montagneux appelé Phou Bang chioï, dans le N.-N.-E. de Sieng Pang. Ce ne sont pas les seules tribus qui habitent cette zone; il faut citer encore les Boloven, les Iahoun, les Hin, qui se trouvent disséminés dans la région comprise entre Khamtong niaï, Saravan et Attopeu. Ces populations, auxquelles les Laotiens donnent le nom générique de Khas, les Annamites celui de Moïs, les Cambodgiens celui de Pennongs, sont plus nombreuses qu'on ne l'estime généralement, et l'on s'étonne à bon droit qu'elles aient pu être soumises par les Laotiens. Elles sont actives, agiles, industrieuses; leurs cultures attestent des soins intelligents, et un grand nombre des produits de leur travail portent un cachet particulier de délicatesse et d'élégance. L'absence de tout lien religieux ou politique entre les diverses tribus peut seule expliquer leur asservissement. Il est probable qu'il faut toutes, ou à peu près toutes, les rattacher à un tronc commun. Le plus grand

[1] Ce sont les Khas Tampuens de Bastian, *Die Vœlker des œstlichen Asien*, t. IV, p. 294.

[2] Il est bien regrettable que les voyageurs n'aient point rapporté un spécimen de ces inscriptions. Peut-être les caractères en sont-ils empruntés à l'écriture cambodgienne ou aux hiéroglyphes chinois; peut-être aussi sont-ils particuliers à ces sauvages, et dans ce cas, ils seraient du plus grand secours pour résoudre l'intéressante question d'ethnographie et d'histoire que soulève la présence de ces populations au milieu des habitants d'origine mongole qui les ont asservies. Voy. Atlas, 2e partie, pl. I, les figures 3, 4 et 5. Elles donnent une idée assez juste du type qui est le plus ordinaire chez les tribus de la vallée du Se Cong.

nombre d'entre elles ne sont sans doute que les débris des anciens regnicoles du Tsiampa. Dans la province d'Attopeu, le nombre des Laotiens inscrits n'est que de 1,000 environ, alors que l'on peut évaluer à 8,000 par le chiffre de l'impôt, le nombre des sauvages inscrits. Ces chiffres feraient ressortir une population de 6,000 Laotiens environ, contre un total de 36,000 sauvages [1]. On a conservé dans le pays le souvenir d'une révolte terrible dont la répression a exigé les plus vigoureux efforts. Vers 1820, un bonze laotien se disant inspiré, souleva les sauvages, s'empara de toute la contrée et saccagea Attopeu, Saravan et Bassac.

Des tribus complétement indépendantes habitent, à l'est d'Attopeu, la région montagneuse qui sépare la vallée du Cambodge de la Cochinchine. Les Laotiens les désignent sous l'appellation générale de Khas Cat ou de Khas Haï. (*Haï* signifie en laotien, mauvais, méchant. *Cat* dérive d'une expression cambodgienne qui a la même valeur.) Ces tribus ne souffrent l'approche d'aucun étranger et n'ont de relations qu'avec les tribus soumises. Il ne paraît plus y avoir aucun Cambodgien dans la vallée de Se Cong, où Wusthof signalait encore au milieu du dix-septième siècle l'existence de cet élément de population. L'ancienne domination des Khmers n'est plus attestée que par la profonde empreinte qu'elle a laissée dans le langage des tribus sauvages, et par quelques ruines, peu importantes, disséminées aux environs de Sieng Pang et d'Attopeu.

La province d'Attopeu paye entièrement son impôt à Siam en poudre d'or. Ce sont les sauvages qui se livrent à l'exploitation des sables aurifères que charrie le Se Cong. Les Laotiens se procurent par voie d'échange la quotité de leur impôt. Cet impôt est de trois *anching* [2] d'or pour les Laotiens et de six pour les sauvages, et il équivaut environ à 28,771 francs de notre monnaie. Du temps de Wusthof, Attopeu s'appelait Namnoy et payait au roi du Laos un impôt de six kilogrammes d'or, c'est-à-dire d'une vingtaine de mille francs [3]. On voit que depuis cette époque la production a augmenté ou que les exigences des gouvernants sont devenues plus grandes. C'est aux eaux basses, après la moisson, que les villages viennent s'établir pendant un mois ou deux sur les îles ou les atterrissements du fleuve pour le lavage des sables aurifères. Ce travail ne rapporte guère que 50 ou 60 centimes par jour et par travailleur; il serait plus rémunérateur si l'on pouvait remonter plus près des sources des rivières; mais les tribus insoumises interdisent à tous l'accès de leurs montagnes.

Attopeu, comme on l'a déjà vu, est le centre du commerce des esclaves. M. de Lagrée et ses compagnons restèrent frappés de la frayeur qu'éprouvent les sauvages soumis, à la vue seule d'un étranger : aucun d'eux n'ose voyager isolément ou s'écarter de son village. Il n'est point étonnant qu'un pareil trafic ait développé les plus mauvais instincts chez les populations laotiennes qui s'en rendent coupables. M. de Lagrée eut vivement à se

[1] Je prends quatre et demi pour le chiffre moyen d'individus composant une famille, ou fournissant un inscrit. Le surplus de 1,500, ajouté à la population laotienne, pour arriver, à l'aide de cette multiplication, au chiffre de 6,000, représente les mandarins, leurs esclaves, leurs familles, et les bonzes, qui sont exempts d'impôt.

[2] L'anching vaut quatre-vingts ticaux.

[3] Voy. ci-dessus, p. 143, et le *Bulletin de la Société de Géographie*, sept.-oct. 1871, p. 256.

plaindre des habitudes de mensonge et de fourberie qu'il rencontra chez les autorités laotiennes de la vallée du Se Cong. A Attopeu il dut lutter plusieurs jours contre le mauvais vouloir de l'entourage du gouverneur. On voulait le forcer à passer par la province de Khong pour s'en retourner à Bassac, ce qui naturellement allongeait beaucoup la route à faire. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours, et après avoir été obligé d'employer la menace, qu'il obtint les moyens de transport et l'itinéraire qu'il jugeait convenables.

Pendant son séjour à Attopeu, M. de Lagrée fut pris d'un violent accès de fièvre qui donna un instant de vives inquiétudes à ses compagnons.

Malgré l'importance de la situation commerciale d'Attopeu, aucun Chinois n'y a fixé sa résidence, en raison, dit-on, de l'insalubrité du pays. On y trouve quelques colporteurs birmans qui vendent des pierres brillantes et de la verroterie venues d'Europe. On y fabrique des étoffes de coton à dessins variés.

M. de Lagrée repartit d'Attopeu le 28 novembre; il descendit le Se Cong en barque jusqu'à Tapac. En ce point, la rivière a 150 mètres de large, ses berges sont très-hautes, et, d'après les indigènes, le niveau de l'eau s'élèverait au mois de septembre, époque des grandes crues, à 12 mètres au-dessus du niveau actuel.

Les voyageurs quittèrent à Tapac les rives du Se Cong, pour faire route directement à l'ouest sur Bassac. S'ils avaient continué à descendre la rivière, deux autres routes se seraient présentées à eux : l'une, partant du rapide appelé Keng Phao, l'autre, de Sieng Pang, et toutes deux aboutissant, après deux jours de marche, aux environs de Khong. La dernière de ces deux routes est praticable pour les chars, et les indigènes lui attribuent une longueur de 1,900 *sens* [1].

La caravane française se composait de sept éléphants, de quinze Laotiens et de quarante-trois sauvages; cette nombreuse escorte était rendue nécessaire par les voleurs qui infestaient, disait-on, les forêts que l'on allait traverser.

Le 30 novembre, l'expédition traversa une rivière presque aussi considérable que le Se Cong, le Se Pean, dont la largeur est d'une centaine de mètres, la profondeur d'un mètre, et dont le courant rapide est difficile à franchir au moment des pluies. Le Se Pean se jette dans le Se Cong, un peu au-dessus de Keng Phao.

Le lendemain, les voyageurs traversèrent le Se Compho, affluent du Se Pean, à son confluent avec le Huei Keua, ou « ruisseau de sel, » dans le lit desséché duquel des sauvages recueillaient des efflorescences salines. Le Se Compho a de 60 à 80 mètres de large et ses eaux n'offrent pendant la saison sèche qu'une profondeur moyenne de 50 centimètres. Le Huei Keua a une largeur de 30 à 40 mètres et ne roule qu'une mince nappe d'eau. Le Se Compho forme la limite des provinces d'Attopeu et de Bassac. Au delà, le sous-sol de la contrée est formé de roches d'une nature poreuse et de nombreuses flaques d'eau apparaissent çà et là dans les dépressions du terrain. Un arbre de la famille des myrtacées, le *Careya arborea* [2], domine dans toute

[1] Le sen vaut environ 38 mètres, ce qui donne à la route dont il est question un développement de 72,200 mètres.

[2] Le nom cambodgien de cette essence est Rang; les Annamites l'appellent Vu'ng.

cette région et alterne avec les bambous qui croissent sur les bords des rivières.

Le 4 décembre, M. de Lagrée arrivait sur les bords du grand fleuve, vis-à-vis de l'île Deng, et s'embarquait avec ses compagnons de route pour traverser le Cambodge et regagner Bassac.

Il avait mis un mois à faire le tour complet de ce grand massif montagneux, qui se projette perpendiculairement à la grande chaîne de Cochinchine, et dont les dernières ramifications se prolongent jusque sur la rive droite du Cambodge. Il résultait de cette reconnaissance que ce massif occupe, sur la rive gauche, un espace presque circulaire de plus de soixante milles de diamètre, limité au nord et à l'ouest par le cours du Se Don et du Cambodge, à l'est par celui du Se Cong. Ses arêtes sont très-élevées et paraissent enserrer au centre de grandes vallées ou de grandes plaines, qui sont, dit-on, inhabitées. Sur les versants extérieurs et dans toutes les directions, apparaissent des traces irrécusables de puissantes actions volcaniques. Ce sont, tantôt de puissantes coulées de lave que les torrents suivent aujourd'hui et mettent à nu, tantôt d'immenses amas de scories ou de terres torréfiées. Ce massif et ceux plus petits qui l'avoisinent, tels que celui de Phong Pho, devaient offrir jadis de nombreux centres d'éruption.

Dès l'arrivée du chef de l'expédition, je lui rendis compte de l'interruption de nos communications avec la colonie, causée par la rébellion du Cambodge. M. de Lagrée fut vivement affecté de ce contre-temps. La scrupuleuse attention qu'avaient apportée tous les gouverneurs de province à vérifier nos passe-ports, lui avait démontré de quelle nécessité nous seraient plus tard les lettres de Pékin. D'un autre côté, les difficultés et les lenteurs qu'entraînait la réunion des moyens de transport qui nous étaient indispensables, l'obligation d'en changer à chaque chef-lieu de province, lui faisaient gravement sentir les inconvénients de notre grand nombre, inconvénients que l'inconduite de quelques-uns des Européens de l'escorte aggravaient encore. Enfin la saison sèche était déjà fort avancée et tout nouveau retard allait être excessivement préjudiciable à la réussite du voyage. Il fallait donc communiquer à tout prix et le plus vite possible avec la colonie, pour en recevoir les papiers qui nous manquaient encore et pour nous débarrasser d'une partie de notre personnel.

Sur ces entrefaites, le 16 décembre, l'interprète Alexis Om, que j'avais, on se le rappelle sans doute, laissé à Stung Treng pour y attendre une occasion de revenir au Cambodge, nous rejoignit à Bassac. Il avait dû renoncer à son voyage : pour longtemps encore la route du fleuve paraissait fermée, et il ne lui avait pas paru prudent de séjourner aussi près de la frontière cambodgienne. M. de Lagrée songea alors à renvoyer cet interprète à Pnom Penh par l'ouest du grand fleuve, en lui faisant traverser la région qui sépare Bassac d'Angcor. Par cette route, on n'a à traverser que des territoires soumis à Siam. Quant à la navigation du grand lac, entre Angcor et Pnom Penh, M. de Lagrée pensait qu'elle devait être restée libre et à l'abri des incursions des rebelles. Dès son arrivée à ce dernier point, Alexis prierait le chef de la station du Cambodge de faire parvenir à l'expédition, par la même voie, les paquets qu'il devait avoir reçus pour elle.

Pendant ce temps, nous devions nous rendre à Oubòn.

Comme Bassac, Oubôn est le chef-lieu d'un petit royaume laotien, tributaire de Siam. Il est situé sur les bords d'un important affluent de la rive droite du Cambodge, le Se Moun qui vient de Korat, l'une des villes les plus considérables de l'empire siamois. Il fallait, pour aller à Oubôn, remonter le Cambodge pendant trois jours environ et le Se Moun pendant un temps à peu près égal.

Dès le 7 décembre, M. de Lagrée avait demandé au roi de Bassac les pirogues nécessaires pour ce voyage. Mais le Se Moun n'est pas en cette saison navigable pour des barques aussi grandes que celles qui nous avaient servi jusque-là ; il en fallait de plus petites et par conséquent un plus grand nombre ; nous étions au moment de l'année où la circulation commerciale est le plus active et où les moyens de transport sont le plus recherchés. Le roi de Bassac se préparait à aller à Korat et de là à Bankok. De son côté, un mandarin siamois, de passage à Bassac, réclamait des barques. Un frère du



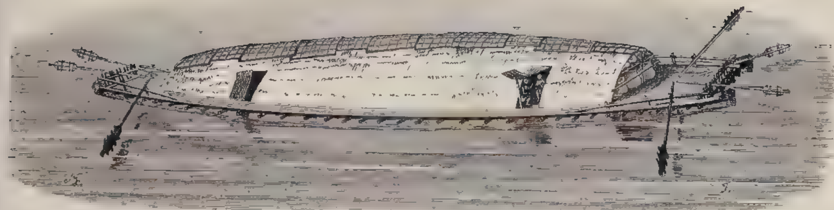
LA CHASSE AUX PAONS.

roi d'Oubôn arriva le 18 décembre se rendant à Khong et eut également besoin de bateaux et de rameurs. Nous nous trouvions dans les circonstances les moins favorables pour effectuer rapidement notre départ.

Le roi de Bassac faisait tous ses efforts pour nous faire prendre patience et justifier les délais que demandaient les chefs des villages ; il comprenait notre impatience, mais il devait compter avec la force d'inertie et l'indolence habituelles de ses sujets. Il se préoccupait beaucoup des questions que le roi de Siam ne manquerait pas de lui adresser sur les travaux de la Commission française et il voulut que je lui fisse connaître l'usage de mes instruments et le résultat de mes calculs sur la largeur du fleuve, et la hauteur des montagnes environnantes. Je lui remis une copie agrandie de la carte des environs de Bassac, qu'il s'estima très-heureux de porter à son suzerain.

Cependant nous voyions se passer dans l'attente l'un des meilleurs mois de la saison

sèche. Heureusement, les environs de Bassac présentaient de trop agréables parties de chasse ou de promenade et nos relations avec les habitants, devenues plus familières et plus intimes, nous offraient des sujets d'observations trop intéressants et trop nouveaux pour que nous ne trouvions pas à employer nos journées d'une façon utile ou amusante. La poursuite des cerfs ou des paons, excessivement nombreux dans le voisinage de Bassac, les différentes cérémonies par lesquelles les Laotiens célèbrent le mariage ou la mort, l'exercice de la justice indigène, nous ont fourni tour à tour de fréquentes occasions de distraction et d'étude. Les faits que je citerai dans le chapitre spécial consacré à l'organisation et aux mœurs du Laos, ont presque tous été observés pendant notre long séjour à Bassac.

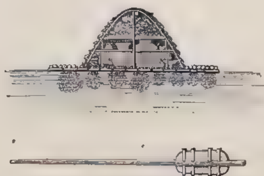


RADEAU LAOTIEN.

VIII

COMMERCE DE LA VALLÉE DU FLEUVE DE BASSAC A PNOM PENH. — NAVIGABILITÉ, DÉBIT ET MARNAGE DU CAMBODGE.

Bassac est le point de jonction des deux courants commerciaux qui se partagent le sud du Laos et dont l'un se dirige vers Pnom Penh par le fleuve, et l'autre vers Bankok par la route d'Oubôn et de Korat. Les échanges qui suivent la première voie, se font entièrement par eau. J'ai déjà décrit (*page* 160), l'installation des pirogues qui servent au transport des voyageurs et des marchandises. Le chargement moyen qu'elles peuvent prendre peut être évalué à deux tonneaux et demi ; pour les matières légères et encombrantes, telles que le coton, on augmente quelquefois la capacité des pirogues en ajoutant au-dessus des fargues deux bordages supplémentaires. En outre des pirogues, les marchands se servent



COUPE ET RAME-GOUVERNAIL D'UN RADEAU.

aussi, quand ils descendent le fleuve, de grands radeaux, composés de plusieurs plans de bambous superposés, qui atteignent quelquefois des dimensions très-considérables. Celui, dont le dessin est ci-joint, a 26 mètres de long sur 7 de large, et peut prendre environ une vingtaine de tonneaux de chargement.

Les cataractes de Khon ne sont qu'un empêchement secondaire à la navigation du

fleuve, qui est possible par barques en toute saison entre Bassac et Pnom Penh. Peu de travaux suffiraient d'ailleurs pour améliorer ce passage et faciliter le transbordement qu'il rend nécessaire.

Les productions des tribus sauvages qui habitent les montagnes de la rive gauche du fleuve, forment environ la moitié de l'apport commercial de Bassac, Attopeu, Stung Treng et Khong. Les régions qu'habitent les sauvages manquent de coton, de tabac et d'indigo; elles fournissent, en échange de ces denrées, de la poudre d'or, de l'ortie de Chine, de l'ivoire, de la cire, du cardamome bâtard, des cornes de rhinocéros, des plumes de paon, des peaux et des os d'animaux sauvages. Ces objets ont tous une grande valeur sur le marché chinois et pourraient donner lieu à un trafic très-important et très-lucratif. Le taux auquel se font aujourd'hui les échanges fait ressortir environ un bénéfice de 75 pour 100. La livre d'arec, qui vaut 35 centimes sur le marché de Pnom Penh, s'échange à Stung Treng contre une livre de cire qui vaut au moins 3 francs sur le même marché.

Il serait du plus haut intérêt pour notre colonie d'attirer vers elle celles de ces marchandises qui, sollicitées par le marché plus considérable de Bankok, abandonnent la route du fleuve, si courte et si économique, pour se diriger vers Oubôn ; mais il faudrait pour cela supprimer, ou du moins adoucir, les droits de douane prélevés à Pnom Penh, au profit du roi de Cambodge, sur toutes les marchandises venant du Laos. Il faudrait obtenir aussi du gouvernement siamois qu'il renonçât aux échanges forcés auxquels se livrent les envoyés de Bankok, qu'il s'entendît avec le gouvernement de la Cochinchine pour la suppression du commerce des esclaves, et qu'il rendît à toutes ces contrées, en retour de l'impôt régulier que la conquête lui a donné le droit de prélever sur elles, une entière liberté commerciale. Il faudrait enfin améliorer les routes déjà existantes, ou même en construire de nouvelles.

La suppression du commerce des esclaves est de toutes ces mesures la plus urgente et celle qui intéresse le plus la dignité de la France. Il ne faut pas que le marché de Pnom Penh demeure plus longtemps l'un des points d'écoulement de cette denrée humaine. La moralisation des habitants, le développement des ressources et la sécurité de la contrée, l'augmentation du prestige des Européens seraient les conséquences immédiates de l'interdiction de cet odieux trafic.

La navigation par barques ou par radeaux suffira de longtemps encore à la circulation commerciale de la vallée du fleuve, en admettant même que cette circulation prenne un accroissement considérable. On parviendrait peut-être à créer, à très-peu de frais, une voie de communication plus rapide, plus sûre et presque aussi économique que la route du fleuve, en construisant un tramway dans la région plate, sablonneuse et riche en forêts, qui s'étend entre la province de Saïgon et Stung Treng. On transporterait par cette voie les marchandises européennes, dont le faible volume et la valeur relativement considérable ne s'accommoderaient pas des transports en barque, trop lents et trop sujets à avaries quand on remonte le fleuve. A partir de Stung Treng, le Se Cong fournirait une voie fluviale, très-probablement navigable pour des chaloupes à vapeur, qui donnerait accès à la route de chars, qui relie Sieng Pang à Khong et à la vallée supérieure du

Cambodge, au marché d'Attopeu et aux régions forestières, riches en or et probablement en argent et en plomb, situées au nord et à l'est de ce dernier point.

Le fleuve restera dans tous les cas, entre Bassac et Pnom Penh, la voie de retour la plus commode et la plus rapide pour les marchandises indigènes. Les bois de construction, les marbres dont nous avons signalé l'existence sur les bords mêmes du fleuve, en un mot toutes les matières lourdes et encombrantes, ne prendront jamais une autre route.

Le meilleur moment pour remonter le fleuve est novembre, alors que les eaux ont déjà baissé de plusieurs mètres. A cette époque, on a devant soi un laps de temps assez considérable pour gagner Bassac en barque, faire ses échanges et contracter des marchés livrables à la saison suivante. En outre des denrées que j'ai déjà désignées comme d'une défaite avantageuse à Stung Treng (*p.* 171), des objets de mercerie et de quincaillerie, du savon, des cotonnades seraient bien reçus des Laotiens. Les sauvages recherchent avidement du fil de laiton, des verroteries, de la poudre.

A l'origine, il sera nécessaire de faire aux mandarins de petits cadeaux et d'employer leur intermédiaire pour tous les marchés. Presque tous les produits d'échange se réunissent entre leurs mains et entre celles des négociants chinois qu'ils commanditent et qu'ils protégent. Ce n'est que peu à peu que les échanges directs deviendront possibles: l'initiative individuelle et la production locale se développeront en raison de la demande extérieure, des garanties qu'elle offrira, des facilités de trafic qu'elle procurera.

Les mines de fer de la province de Tonly Repou réclament les premiers efforts de l'industrie européenne. Elles sont abondantes et les communications sont faciles à établir. Les mines de cuivre de Bassac, les gisements aurifères d'Attopeu peuvent également donner lieu à des exploitations fructueuses. L'augmentation des cultures pourrait provoquer une exportation réellement importante en soie, en tabac et en coton.

Malheureusement, on ne peut guère estimer la population laotienne, répartie entre les provinces de Bassac, Stung Treng, Khong, Sieng Pang, Saravan, Attopeu, etc., à plus de cent mille âmes et la population totale de cette zone n'atteint pas cent cinquante mille individus. C'est bien peu pour un espace que l'on peut évaluer à 74,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire au huitième environ de la France.

L'émigration chinoise et annamite peut faciliter beaucoup l'exploitation agricole et industrielle de cette riche contrée. Le contact direct des Européens avec les indigènes sera plus à redouter. La simplicité et la douceur des habitants encouragent à en abuser, et il serait nécessaire qu'il y eût à Bassac un résident français auprès duquel les indigènes et les Européens pussent, en cas de contestation commerciale, trouver un juge équitable.

Il ne serait pas difficile sans doute d'attirer et de fixer dans les régions salubres et fertiles des environs de Bassac, les cultivateurs chinois qui émigrent annuellement de Chine vers Saïgon. Leurs relations avec leurs compatriotes de Cochinchine, leur activité commerciale, la suppression des douanes de Pnom Penh, seraient les plus sûrs moyens de diriger vers notre colonie le courant des échanges qui hésitent encore entre Bankok et Pnom Penh.

Il y a déjà quelques Chinois mariés avec des indigènes et établis comme agriculteurs

dans cette partie du Laos. Depuis une dizaine d'années, un certain nombre de Pégouans s'y introduisent à leur tour et entrent en concurrence avec les négociants chinois, surtout pour le colportage. Quelques-uns paraissent vouloir se fixer définitivement dans le pays, et, près de Bassac, on en voit un groupe d'une vingtaine qui ont construit des maisons et épousé des Laotiennes. Ce sont les Pégouans qui apportent de Moulmein les quelques cotonnades anglaises que l'on trouve dans le pays.



UN CULTIVATEUR CHINOIS, A BASSAC.

Pendant longtemps encore le mouvement commercial de la vallée du fleuve ne pourra justifier une tentative de navigation à vapeur sur le Cambodge. Cette navigation, si elle est rigoureusement possible jusqu'au pied des cataractes, présente, comme on l'a vu, des difficultés excessivement nombreuses ; entre Cratieh et l'île de Khon, il est douteux qu'il existe un chenal offrant aux basses eaux une profondeur suffisante. A l'époque des hautes eaux, la profondeur ne saurait plus faire question ; mais la vitesse du courant

atteint son maximum, et elle est assez considérable pour annuler la marche d'un navire à vapeur, ou du moins pour gêner ses évolutions. Les changements d'aspect dans la forme des îles, la disparition de certains points de repère, rendront sa route incertaine, et cette incertitude sera d'autant plus dangereuse qu'un grand nombre d'îlots et de rochers seront alors recouverts par les eaux. A quelques jours d'intervalle, certaines parties de la rivière deviendront absolument méconnaissables, et une carte ne pourra jamais traduire autre chose que les limites extrêmes atteintes par le fleuve pendant la sécheresse et pendant l'inondation. Les difficultés sont plus graves encore, si on considère la descente du fleuve. Un navire à vapeur devra conserver une grande vitesse pour gouverner au milieu d'un courant lui-même excessivement rapide. Il faudra donc reconnaître, avec la plus grande promptitude et la plus rigoureuse précision, le chenal étroit et sinueux qui se perd au milieu d'un dédale d'îles d'un aspect uniforme ; une seconde de retard, le moindre faux coup de barre, occasionneront presque toujours un malheur irréparable, et un échouage dans de pareilles conditions de vitesse et de courant deviendra une catastrophe.

Ces considérations, si l'on admet l'existence d'un chenal praticable à toute époque de l'année, doivent faire préférer la saison sèche pour la navigation du fleuve : des berges plus nettement dessinées, un courant moins fort, des points de repère plus nombreux et plus élevés, les dangers eux-mêmes devenus autant de signaux indicateurs rendront la reconnaissance du chenal plus facile et les échouages moins dangereux.

La question de la navigabilité du fleuve entre Cratieh et les cataractes ne pourra être définitivement résolue qu'après qu'une hydrographie minutieuse aura été faite de cette partie de son cours. Il est à désirer que ce travail soit entrepris le plus tôt possible.

Aux cataractes mêmes s'arrête forcément, à moins de travaux gigantesques, toute navigation continue du Mékong. On peut estimer environ à une vingtaine de mètres la différence de niveau que ces chutes établissent entre le bassin sud et le bassin nord du fleuve. De Khong à Bassac et même jusqu'à l'embouchure du Se Moun, c'est-à-dire pendant un espace de 90 milles environ, le fleuve est facilement navigable. Mais au delà se présentent une série de rapides qui rendent excessivement problématique la possibilité de prolonger la navigation sans une interruption nouvelle.

Le débit du fleuve à Bassac, le 5 décembre, moment où les eaux avaient baissé de 9 mètres et où le courant n'avait plus qu'une vitesse moyenne de $1^{m},00$ par seconde, a été calculé de 9,000 mètres cubes par seconde[1]. Le 20 septembre, jour du niveau maximum atteint par le fleuve, ce débit devait probablement dépasser 50,000 mètres cubes. Il serait intéressant de constater ce débit au moment du niveau le plus bas et du courant le plus faible. En admettant que les eaux aient baissé de 3 mètres encore après notre départ de Bassac, le débit minimum du fleuve en ce point peut être évalué à 2 ou 3,000 mètres cubes par seconde. Il faut remarquer que Bassac est au-dessus du confluent de la

[1] La section du fleuve a été prise vis-à-vis le sala de la Commission pour le grand bras et un peu au-dessous de la pointe de l'île Dong pour le petit bras. La vitesse moyenne a été déduite de la vitesse à la surface par la formule de Prony. Peut-être, en raison de la forme de la section, large et peu profonde, aurait-il fallu réduire davantage la vitesse superficielle. Voyez la carte, p. 184-5.

rivière d'Attopeu et de celle de Tonly Repou, et que la première de ces deux rivières roule une masse d'eau qui peut être évaluée, au moment de l'inondation, au quart au moins du débit du Cambodge à Stung Treng. De telle sorte que l'on peut estimer à 60 ou à 70,000 mètres cubes la masse d'eau que le Cambodge, à l'époque des hautes eaux, déverse par seconde à Pnom Penh. Les mesures prises par M. Delaporte à Lakon, situé à deux degrés plus au nord que Bassac, font ressortir en ce point, à la fin de la saison sèche, un débit de 1,350 mètres cubes par seconde. (*Voy. p.* 266-269.)

Comme points de comparaison, on peut citer, à côté de ces chiffres, le débit minimum de l'Iraouady, évalué par M. T. Login à la tête du delta, à 2,130 mètres cubes ; celui du Gange qui, pendant la saison des pluies, est de 167,000 mètres cubes, et enfin celui de la Seine qui débite à Paris 150 mètres cubes par seconde.

Il faudra des observations, suivies pendant plusieurs années, pour arriver à constater les changements moyens de niveau du fleuve d'une saison à l'autre. On reste certainement plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité en l'évaluant à 12 mètres dans la partie de la vallée comprise entre Cratieh et Pnom Penh. Le marnage ne paraît pas différer sensiblement au-dessus ou au-dessous des cataractes de Khon. Les quelques chiffres qui suivent peuvent donner une idée de la marche descendante des eaux du fleuve :

	BASSAC.	KHONG.	KHON [1].	STUNG-TRENG.
Époque du niveau maximum en 1866.	20 septembre.	» »	» »	» »
Baisse des eaux le 14 octobre	5m,80	» »	» »	» »
— le 3 novembre.	7 ,20	4m,00	0m,60	6m,15
— le 18 novembre	8 ,08	5 ,00	0 ,80	7 ,10
— le 1er décembre	8 ,80	» »	» »	» »

On voit que la baisse des eaux se prononce moins rapidement dans le bassin inférieur du fleuve, ce qui s'explique par la plus longue durée de la saison des pluies dans cette région. Comme on devait s'y attendre, plus on s'approche des cataractes, plus le marnage diminue. Aux points de chute, il devient insignifiant. Il y a donc entre Bassac et les cataractes 12 mètres de différence de niveau de plus à l'époque des hautes eaux que pendant la saison sèche ; c'est là une des causes qui, au moment de l'inondation, viennent augmenter la vitesse du courant.

[1] Au sala situé près de la pointe nord de l'île, à trois kilomètres environ en amont de la chute de Salaphe.



VUE DU FLEUVE EN AVAL DE PHOU FADANG.

IX

DÉPART DE BASSAC. — LA VALLÉE DU FLEUVE JUSQU'A PAK MOUN ET LA VALLÉE DU SE MOUN JUSQU'A OUBÔN. — VOYAGE DE M. GARNIER A PNOM PENH. — LE SPEAN TEUP. — RICHESSES ET DÉBOUCHÉ NATUREL DU BASSIN DU GRAND LAC. — RETOUR DANS LE LAOS.

Le 25 décembre, nos barques étant enfin prêtes, nous partîmes de Bassac où nous laissions l'interprète Alexis; il devait le lendemain même partir pour Pnom Penh par la route d'Angcor, pour essayer de faire diriger notre courrier sur ce dernier point. Une fois arrivé à Oubôn, je devais aller moi-même à Angcor prendre ce courrier si désiré, et ramener par la même occasion la partie de notre escorte devenue inutile ou compromettante.

Nous laissions d'excellents souvenirs dans la contrée où nous venions de faire un séjour de trois mois et demi. A notre visite d'adieu, le roi sut nous exprimer simplement et sincèrement les sympathies que nous avions inspirées. Aux deux médecins de l'expédition était due la meilleure part des remercîments qu'il nous adressa : ils avaient prodigué leurs soins à tous les malades et ils étaient parvenus à soulager bien des souffrances. Les bonzes, dont ils usurpaient le rôle, avaient dû s'avouer vaincus par la science européenne. La gratuité des secours accordés, la bonté témoignée en toute circonstance aux enfants et aux vieillards, avaient touché tout le monde; aussi, à notre départ, auquel le roi lui-même voulut assister, toute la population accourut sur la rive, témoignant ses regrets et nous adressant ses vœux, et elle suivit longtemps du regard les barques qui emportaient les étrangers vers de plus lointains rivages.

Le temps s'était singulièrement rafraîchi depuis quelques semaines, et tandis que les Laotiens grelottaient le matin sous les couvertures de laine dont ils se couvraient les épaules, nous nous sentions tout ragaillardis par une température française de 10 à

12 degrés. Le 26 décembre, nous franchîmes l'étranglement du fleuve formé par Phou Molong; nous consacrâmes la journée du lendemain à l'ascension de Phou Salao[1]. Au pied de cette petite montagne, du côté du nord, s'étend la plaine de Muong Cao ou de « l'Ancien Muong, » lieu où ont résidé tout d'abord les rois de Bassac. Quelques constructions en brique, à demi ruinées, témoignent de leur passage.

Au delà, quelques îles réapparaissent dans le fleuve; l'une d'elles, Don Co, est reliée à la rive droite du fleuve par un banc de roches qui était à fleur d'eau au moment de notre passage; la direction de ce barrage est le N. 35 E., et le chenal doit être cherché sur la rive gauche. De nouvelles montagnes surgissent à l'horizon. Le 29 décembre, nous nous trouvions au pied de contre-forts chevauchant les uns sur les autres sur la rive gauche. Sur l'autre rive, une montagne isolée, Phou Fadang, contient les eaux du fleuve qui, pour la première fois, quitte complétement la direction du nord pour se diriger à l'ouest; il s'effile, comme sous les rouleaux d'un laminoir, entre deux murailles de roches à peine distantes



EMBOUCHURE DU SE MOUN.

de 200 mètres. Sa profondeur est énorme en ce point, et je ne trouvai pas fond à 70 mètres. Au sortir de cet étroit passage, on se trouve devant l'embouchure du Se Moun, qui vient du sud-ouest, alors que le grand fleuve se redresse lentement vers le nord. Le village de Pak Moun ou « embouchure du Moun, » est bâti au confluent[2].

De nombreux rapides s'échelonnent depuis le confluent du Se Moun jusqu'aux deux tiers environ de la distance d'Oubôn, et nos bateliers durent se livrer à une rude gymnastique pour faire franchir à nos pirogues tous ces obstacles successifs. Le premier et l'un des plus considérables est à deux kilomètres à peine de l'embouchure. Tout auprès, sur la rive gauche, est la borne qui sert de limite aux royaumes d'Oubôn et de Bassac. Le dernier jour de l'année 1866 fut employé à franchir ce rapide. Il fallut décharger entièrement nos barques et les faire passer à force de bras par-dessus les rochers. Tout le monde s'y employa avec entrain, et les Laotiens ne laissaient pas que d'être assez étonnés du concours actif et entendu qu'ils recevaient de l'escorte et des officiers mêmes de la Commission française. Nous fîmes un peu moins d'un kilomètre dans toute l'après-midi

[1] Voy. le panorama du fleuve pris du sommet de cette montagne, Atlas, 2e partie, pl. XIV.
[2] Consultez, pour la suite du récit, la carte itinéraire n° 3, Atlas, 1re partie, pl. VI.



PASSAGE DU PREMIER RAPIDE DU SE MOUN.

du 31 décembre, et nous passâmes d'une année à l'autre, au milieu des plus grandes fatigues. Les bords de la rivière étaient déserts et couverts de taillis. On y découvrait à chaque pas des traces nombreuses de cerfs, de tigres, de buffles, d'éléphants, de sangliers. M. Joubert s'engagea dans la forêt et nous en rapporta presque aussitôt un lièvre : ce fut le plat de luxe de notre jour de l'an. Un magnifique bloc de grès se dressait sur la rive; le sergent Charbonnier y grava au ciseau la date européenne. Nous prîmes ainsi possession scientifique de ces parages que nul pied d'Européen n'avait foulés avant nous, laissant aux antiquaires de l'avenir le soin de deviner par qui et comment avait été gravée cette inscription. Le 3 janvier, nous arrivâmes à Pimoun, village récemment formé sur les bords de la rivière; il y avait là un dernier rapide, infranchissable pour nos barques à cette époque de l'année. Il fallut attendre que d'autres barques nous fussent envoyées d'Oubôn. Quelques collines, dernières ondulations du massif de Bassac, venaient mourir sur la rive droite. Au delà, vers l'ouest, s'étendait une plaine sans limites. Nous nous trouvions sur l'immense plateau qu'arrosent le Se Moun et ses nombreux affluents, et qui s'étend au nord jusqu'à Vien Chan, à l'ouest jusqu'à Korat, à l'est jusqu'au pied de la grande chaîne de Cochinchine. Les rapides, que nous avions successivement franchis depuis l'embouchure de la rivière, sont comme des escaliers qui rattachent ce plateau à la vallée inférieure du Mékong. Au nord, à l'est et à l'ouest, il est dominé par des montagnes; au sud, du côté d'Angcor et du Grand-Lac, je devais bientôt apprendre comment il se relie aux plaines du Cambodge.

A partir de Pimoun, la rivière redevient libre; un courant très-faible, des berges droites, une largeur uniforme, qui varie entre 3 et 400 mètres, lui donnent en certains endroits l'aspect d'un immense canal creusé de main d'homme. Le 5 janvier, nous passâmes devant l'embouchure du Se Dom, affluent important qui paraît provenir du versant ouest des montagnes de Bassac; de nombreux étangs, appelés *Boung* en laotien, découpent dans cette région les bords de la rivière. Le 7 janvier, l'expédition arriva à Oubôn. Le gouverneur de cette province, récemment nommé, portait, comme celui de Bassac, le titre de roi. Il appartenait à la famille royale de Vien Chan et avait été amené, fort jeune encore, à Bankok, où il avait rempli divers emplois dans les grades inférieurs du mandarinat. Homme intrigant et habile, il devait sa position actuelle à sa souplesse d'esprit et à de riches présents. Il nous apprit que le roi de Bassac était appelé à Bankok pour répondre à une accusation de concussion. Nous découvrîmes bientôt qu'il cherchait à le faire remplacer par un de ses parents. L'accueil qu'il nous fit se ressentit du séjour qu'il avait fait dans la capitale siamoise; nous avions affaire à un homme frotté de civilisation, qui connaissait l'influence et le pouvoir des Européens. Malgré la modestie de nos allures, il savait d'autant mieux à qui il avait affaire, qu'il avait été à Bankok le traducteur laotien de nos passe-ports siamois. Aussi ses attentions et ses empressements n'eurent-ils point de limites.

Oubôn était le centre le plus vivant que nous eussions encore rencontré. Quelques rues, tracées en amphithéâtre sur la rive gauche du Se Moun, une ou deux pagodes, construites en briques dans le style chinois, de nombreuses boutiques, lui donnent un aspect important. C'est plus qu'un village, ce n'est pas encore une ville. Toutes les productions de la vallée moyenne du fleuve, à destination de Bankok, viennent s'y entreposer.

Je n'eus pas le temps de faire ample connaissance avec les environs. Dès notre arrivée, le commandant de Lagrée s'était hâté de prendre les renseignements et les dispositions nécessaires pour mon voyage à Angcor; il espérait que, grâce à l'avance qu'Alexis avait sur moi, je trouverais arrivé en ce point le courrier de l'expédition. J'obtins de M. de Lagrée l'autorisation de poursuivre ma route jusqu'à Pnom Penh, si ses prévisions à cet égard ne se réalisaient pas. Pour faciliter ma mission, le chef de l'expédition me chargea d'une lettre particulière pour le gouverneur d'Angcor sur l'esprit duquel il avait acquis, par un long séjour sur les lieux et par sa situation prépondérante au Cambodge, une influence considérable. Il me recommanda la hâte la plus grande pour ne pas ajouter de nouveaux retards à tous ceux que nous avions déjà dû subir. Pendant mon absence, il comptait aller par terre à Kemarat, chef-lieu de province situé sur le Cambodge en amont de Pak Moun, pendant que M. Delaporte redescendrait seul le Se Moun, et reprendrait, à partir de son embouchure jusqu'à Kemarat, la reconnaissance interrompue du Mékong. De Kemarat, l'expédition remonterait ensuite lentement le cours du fleuve, pour que je pusse la rejoindre en faisant toute la célérité possible.

Le 10 janvier, je dis adieu à mes compagnons de voyage que je quittais pour un temps difficile à prévoir, mais probablement assez long. J'emmenai avec moi le sergent Charbonnier, le soldat d'infanterie de marine Rande et le matelot Renaud, que je devais diriger sur Pnom Penh. Un Annamite, nommé Tei, me servait d'ordonnance. Je remontai le Se Moun pendant trois jours. Au-dessus d'Oubôn, il promène son cours sinueux au milieu de plaines où de nombreux troupeaux trouveraient d'excellents pâturages. Çà et là, de beaux bouquets d'arbres s'élèvent au-dessus des hautes herbes; un rideau continu de banlangs et d'euphorbiacées dessine les contours de la rivière et de ses affluents. Partout des plages de sable d'un éclat infini, mais, peu ou point d'animation : les villages ont abandonné la berge pour se retirer dans l'intérieur de la plaine. La voie fluviale n'est plus ici, comme sur les bords du Mékong, le moyen le plus commode de communication et de transport. Les routes par terre sont aussi faciles et plus directes; le feu fait partout à l'homme une large place à travers la plaine. Ce mode primitif de défrichement n'a pas peu contribué à transformer les forêts épaisses, qui jadis recouvraient le sol, en prairies herbeuses, et le pied se heurte encore çà et là aux troncs noircis des arbres consumés.

Jusqu'à l'embouchure du Sam lan, affluent de la rive droite, et point où je devais quitter la rivière, je ne rencontrai que quelques pêcheries.

Le 14 janvier, j'arrivai à Si Saket, chef-lieu d'une province laotienne, situé à peu de distance du confluent du Sam lan et du Se Moun. Je congédiai les gens d'Oubôn qui m'avaient conduit jusque-là, et je demandai aux autorités du lieu quatre chars à bœufs pour continuer ma route par terre dans la direction d'Angcor. Ces chars sont des voitures fort légères, traînées par la race particulière de bœufs que l'on appelle à Saigon *bœufs coureurs*. Il me fallut les attendre pendant un jour entier. Quelques colporteurs chinois et pégouans campaient en plein air, au milieu de leurs voitures de voyage, semblables à ces charlatans qui encombraient autrefois les places des petites villes de France. Les Pégouans vinrent à moi et me montrèrent une sorte de certificat émané

du consulat anglais de Bankok. Ils avaient parcouru la plus grande partie du Laos, et j'obtins d'eux des données politiques et géographiques qui, un an plus tard, m'étaient encore utiles. Ils m'offrirent quelques présents que je refusai, et me demandèrent une lettre de recommandation pour le consul de France à Bankok. Je fus étonné de l'influence énorme que ces mots « consul farang [1], » qui n'impliquent du reste aucune nationalité distincte, ont dans cette région, où n'ont pas encore pénétré les Européens. Le moindre bout de papier, écrit en caractères romains, est un excellent passe-port et un fragment de lettre, informe et déchiré, est aussi bon pour cet usage qu'un diplôme paraphé et scellé. C'est à l'aide d'une pièce de cette nature que des marchands birmans, se disant sujets anglais, prétendirent à l'impunité pour certains désordres commis à Oubôn pendant le séjour de l'expédition. Le roi, fort embarrassé de les voir se réclamer des autorités de



CHAR A BŒUFS LAOTIEN.

Rangoun, et n'osant agir contre eux, réclama le concours du commandant de Lagrée pour réprimer leur insolence. Celui-ci déclina sa compétence et en prit occasion pour déclarer au gouverneur laotien que, si le gouvernement français réclamait aide et protection pour ses sujets quand ils se conformaient aux lois et aux coutumes du pays, il était disposé à punir sévèrement ceux qui les enfreindraient [2]. La confusion qui existe entre les différentes nations européennes est si grande au Laos que le roi revint encore à la charge et remit à M. de Lagrée, au moment de son départ, une plainte écrite contre ces Birmans. Le chef de l'expédition ne put que s'en référer à ses premières déclarations.

[1] Farang ou Falang, selon la prononciation laotienne qui est très-rebelle aux *r*, n'est que la corruption du mot *Franc* par lequel dès le moyen âge, on désignait les Européens dans toute l'Asie occidentale.

[2] Le général Fytche, gouverneur des provinces anglaises en Birmanie, a fait rechercher les auteurs de ces désordres ; ils n'étaient munis d'ailleurs d'aucun passe port.

A Si Saket, la population se mélange de Cambodgiens dont la langue est à peu près comprise de tout le monde. Quoique restant toujours dans un pays soumis à Siam, j'allais me retrouver de nouveau sur le territoire de l'ancien empire khmer. En partant de Si Saket, on traverse une immense plaine dénudée, où quelques arbustes rabougris se pressent autour des nombreuses mares disséminées dans tous les plis du terrain. C'est toujours auprès d'un de ces petits étangs que se groupent les maisons des villages; les arbres fruitiers qui les entourent forment comme des îlots de verdure, au milieu de cette vaste étendue que le feu a stérilisée. Au bout de sept ou huit lieues, la forêt reparaît, le paysage devient moins monotone; la route serpente en ruisseaux de sable rose sous les arceaux ombreux d'une végétation luxuriante, et n'étaient les horribles cahots que le trot saccadé des bœufs coureurs imprimait à mon char, mon voyage m'eût paru à ce moment une délicieuse promenade. Les *sao*[1] en fleur embaumaient l'air d'un parfum suave; les flamboyants[2] étalaient au milieu de la verdure leurs immenses panaches rouges, auxquels les *ca-chac*[3] mêlaient leurs floraisons blanches et violettes. Çà et là quelques pins[4] se mélangeaient aux essences tropicales, et leur feuillage connu venait rappeler la patrie absente. Une éclaircie se faisait dans le feuillage : les rizières apparaissaient, et au delà, les cimes élancées de quelques palmiers annonçaient le prochain village.

Je m'étais presque exactement dirigé à l'ouest en remontant le Se Moun entre Oubôn et Si Saket; de ce dernier point à Coucan, chef-lieu de la province suivante, je fis environ soixante kilomètres au sud. A Coucan, le cambodgien devenait la seule langue comprise des habitants. J'y fus l'objet de la plus indiscrète curiosité : le gouverneur, oubliant son rang et l'étiquette, accourut me voir avec une suite nombreuse, au moment même où, suffoqué par la chaleur et la poussière du chemin, je commençais mes ablutions. Je m'informai de l'interprète Alexis qui avait dû passer par ce point pour se rendre à Angcor. Il n'avait point paru; peut-être avait-il pris une autre route. Le gouverneur m'affirma que le Cambodge était pacifié et que je ne rencontrerais aucun obstacle. J'étais arrivé le soir à une heure; je repartis le lendemain matin, 18 janvier, pour Sankea, chef-lieu d'une petite province également cambodgienne, que l'on m'indiquait comme le point de bifurcation de la route dont un bras se dirige au sud vers Angcor, et l'autre à l'ouest vers Bankok. Je franchis successivement sur des ponts en bois, praticables pour les chars, le Samlan et le Rampouc, affluents du Se Moun. Ces ponts, bien établis, ne laissent pas que de surprendre Les travaux de ce genre sont rares au Laos. Ceux-ci attestaient, et les nécessités d'une circulation commerciale devenue plus active, et peut-être aussi les bonnes traditions que conservent, en fait de viabilité, les descendants de ces Khmers dont nous avions admiré les routes et les ponts de pierre. La rencontre des ruines d'une tour en briques de

[1] Nom annamite d'un arbre de la famille des Diptérocarpées, genre *Hopea*. dont le bois est très-recherché pour la construction des ponts et des barques. Son nom cambodgien est Koki et son nom laotien Takien.

[2] Sorte de cotonnier arborescent de la famille des Sterculiacées, genre *Bombax*. Son nom cambodgien est Roca; son nom laotien Nhieou.

[3] Arbre d'un bon usage comme bois d'ébénisterie et de construction. Il appartient au genre *Shorea* des Diptérocarpées. Les Cambodgiens l'appellent Ptioc.

[4] Nom annamite, Thông; nom cambodgien, Srâl; nom laotien, Sôn.

l'époque khmer, que je fis le soir en pleine forêt, me rappela que le sol que je foulais leur avait appartenu.

Sankea est dans l'ouest-sud-ouest de Coucan et à une dizaine de lieues. Le gouverneur, qui s'empressa de venir me rendre visite, me persuada que je devais continuer ma route par Sourèn qui était à l'ouest, au lieu de m'enfoncer directement au sud comme j'en avais l'intention. De ce côté il n'y avait point de route praticable, disait-il; il me parla de montagnes, ce que je compris difficilement au milieu de pays aussi plats que celui où je me trouvais, et que celui vers lequel je me dirigeais. Ce gouverneur était un Kouy que je comblai de joie, en lui faisant cadeau d'une pièce de cotonnade à carreaux rouges et d'une boîte d'allumettes hygiéniques. Je lui dis que j'avais hâte de repartir : une heure ou deux après mon arrivée, de nouveaux chars étaient prêts et je me remettais en route. Je fus bientôt inquiet et désappointé en voyant que la route que nous suivions inclinait de plus en plus vers le nord. J'essayai d'obtenir de mes guides quelques explications; ils me répondirent évasivement que le gouverneur de Sourèn pouvait seul me faire conduire à Angcor, et je soupçonnai dès lors mon sauvage Kouy de s'être déchargé sur un autre de la responsabilité de me faire rentrer au Cambodge. Il fallut me résigner à ce détour et à cette perte de temps. Par une sorte de compensation, j'appris que non loin de Sourèn se trouvaient des ruines khmers excessivement importantes. Je me promis de les visiter, si leur éloignement n'était pas trop considérable. Le soir de mon départ de Sankea, je franchis, sur un nouveau pont en bois, le Se Coptan, rivière assez considérable qui se jette dans le Se Moun.

Comme Coucan et Sankéa, Sourèn est le chef-lieu d'une province cambodgienne, passée depuis la fin du dix-septième siècle (*voy. p.* 144) sous la domination siamoise. C'est un gros village, et sa position par rapport à Korat et à Bankok lui donne un certain mouvement commercial. Les ruines qu'on m'avait signalées se trouvaient dans le nord-ouest, à une petite journée de marche. Il aurait fallu consacrer deux jours au moins à cette excursion qui était à l'opposite de la route que je devais prendre. Les circonstances n'autorisaient point cette perte de temps, et j'abandonnai, non sans regret, mon projet de visite.

Le gouverneur de Sourèn était absent, et celui qui le remplaçait, tout ahuri d'une aventure aussi surprenante que l'arrivée d'un Français dans son village, ne sut trop quelle attitude il convenait de prendre à mon égard. Il voulut exiger que j'attendisse le retour de son chef; je m'y refusai; mais je dus, pour obtenir de nouveaux moyens de transport, le menacer à plusieurs reprises de la colère du « consul farang ». Les chars qu'il me procura, après une journée entière d'attente, avaient ordre de ne me conduire que jusqu'au prochain village, et, au lieu de faire directement route sur le chef-lieu de la province suivante, celle de Tchoncan, je dus subir un relai toutes les deux ou trois heures. Ce que j'usai de patience et de colère durant ce long trajet me restera toujours en mémoire; toute ma *furia francese* venait se briser sans résultat contre l'apathique indolence des chefs de village qui me proposaient toujours de remettre mon départ au lendemain : les bœufs étaient au pâturage, les chars en réparation, la chaleur était bien grande, disaient-ils. L'un d'eux parut prendre tant de plaisir à me voir qu'il me proposa d'attendre,

pour repartir, la confection d'un char tout neuf, dont il avait ébauché le timon. Vous n'en aurez que pour quatre ou cinq jours, me répéta-t-il plusieurs fois. Aucun de ces braves gens ne paraissait comprendre que l'on pût être pressé.

Le 22 janvier au soir, la plaine s'accidenta un peu, la forêt s'épaissit. La nuit était tombée depuis longtemps, lorsque j'arrivai au village de Soukrom. Le chef de la localité parut considérer comme une grave affaire mon départ du lendemain ; de nouveau on me parla de montagnes, de précipices, d'impossibilité pour les chars d'arriver à la station suivante. Ne comprenant que très-imparfaitement la langue, et ne croyant pas à l'existence de difficultés sérieuses dans la direction que je suivais, je crus que l'on n'employait à mon égard qu'une de ces nombreuses ruses dilatoires à l'aide desquelles on avait coutume de tromper mon impatience. S'il y avait des difficultés, c'était une raison pour partir de meilleure heure le lendemain matin. — Mais le temps manquait d'ici là pour réunir des hommes. — Je me mis à rire : les trois ou quatre conducteurs de chars qui m'avaient suffi jusque-là me paraissaient faciles à trouver. — Mais il en faut bien davantage. — Je haussai les épaules et déclarai que je me contenterais de ce nombre. J'étais habitué à voir toujours les indigènes annoncer des difficultés et à ne rencontrer jamais les obstacles signalés. Je ne pris donc aucune objection au sérieux. Ma résolution paraissait si ferme, mon irritation de toutes ces fins de non-recevoir se trahissait si grande, que l'on se tut, et que le lendemain, au point du jour, comme je l'avais exigé, trois chars à buffles étaient prêts. Je me remis en route. Le sol de la forêt s'élevait graduellement et nous traversions successivement de petits ruisseaux qui paraissaient très-près de leur source ; au dernier de ces cours d'eau, mes conducteurs demandèrent à s'arrêter : il était encore de très-bonne heure, et il valait mieux cheminer pendant que la chaleur était supportable. Je promis un repos vers midi. Mais plus loin il n'y a pas d'eau, me dit-on. Cette ruse avait été employée si souvent pour me forcer à choisir une halte à la convenance de la paresse des indigènes, je me trouvais si bien du système de n'en faire qu'à ma tête, que, sans en écouter davantage, j'ordonnai de continuer de marcher. Je cheminais à pied et en avant ; Renaud conduisait lui-même l'un des chars, et les deux autres Français se mirent à faire comme lui. Les indigènes en profitèrent pour se laisser attarder peu à peu et disparaître. Leur absence ne laissa pas que de m'inquiéter un peu. Du côté du sud, la voûte de la forêt semblait devenir plus transparente. Tout d'un coup une éclatante lumière pénétra sous ses arceaux. Le sol nous manqua sous les pieds. La forêt prenait fin, et un immense horizon s'ouvrait devant nous. Ce fut pour moi comme une révélation : nous étions parvenus à l'arête du plateau que nous avions parcouru jusque-là. La plaine inférieure, qui s'étendait à 200 mètres environ au-dessous de nous, était au niveau du Grand Lac, et ces 200 mètres représentaient — et au delà — toute la différence de niveau entre Pnom Penh et Oubôn.

Les abords du plateau étaient presque à pic. La muraille de grès qui le soutenait présentait une série de rampes irrégulièrement tracées en zigzag, à pente très-inégale et très-roide, où l'on distinguait les traces du passage des hommes et des chars. J'étais en présence de la difficulté que l'on m'avait signalée, et je compris alors la nécessité d'un

grand nombre de bras. Il fallait décharger nos chariots, les démonter et les transporter pièce à pièce au bas du plateau. Retourner en arrière ou attendre des secours nous eût fait perdre un temps précieux. Je donnai l'exemple et, tous les cinq, nous nous mîmes résolûment à l'œuvre. Au-dessous de nous, à mi-hauteur environ, un rocher en saillie formait une plate-forme de 8 ou 10 mètres carrés de surface. Nous commençâmes par y conduire nos bêtes de somme qui, une fois dételées, faisaient mine de vouloir regagner leur village. Nos légers bagages les suivirent bientôt : le transport des chars fut beaucoup plus long et beaucoup plus fatigant.

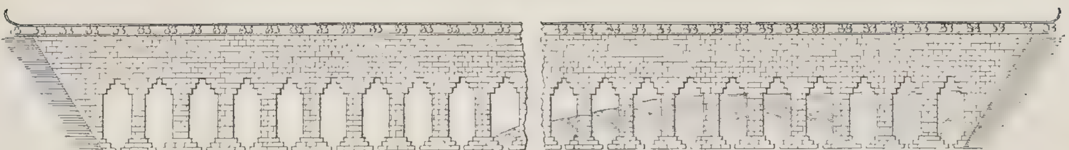
Il était midi : le soleil dardait à pic sur nos têtes, aucune ombre ne nous protégeait; les rochers, que nous gravissions et que nous descendions sans cesse, nous brûlaient les pieds et les mains; une soif ardente nous dévorait tous. Autour de nous, tout était aride. Le dernier ruisseau franchi était à plusieurs lieues de distance, encore n'était-il point facile d'en retrouver la route, au milieu des nombreux sentiers qui se croisaient dans la forêt. Il nous fut bientôt impossible de continuer notre travail ; nos gorges saignaient, nos voix devenaient rauques. Je n'eusse jamais cru que la soif pût devenir une souffrance aussi vive. Les hommes se couchèrent découragés. Le plus profond silence régnait autour de nous. Seul, j'essayai de chercher encore : les bords du plateau se dentelaient sur notre droite en plusieurs gorges au fond desquelles croissaient quelques arbres; il pouvait y avoir là, dans le roc, des cavités assez profondes pour conserver un peu d'eau provenant des pluies ou des suintements qui alimentent les ruisseaux de la plaine inférieure. Je trouvai en effet plusieurs lits de petits torrents; ils étaient tous à sec. Je commençais à perdre tout espoir et j'avais comme un nuage devant les yeux. Tout à coup des buissons d'un aspect vigoureux et d'une verdure fraîche attirèrent au-dessous de moi mes regards ; je me laissai glisser le long d'un rocher poli par la chute des eaux de pluie de la saison dernière : à mes pieds était un bassin rempli d'une eau claire et chaude. J'eus comme un éblouissement de joie. Je me jetai à plat ventre et je me mis à boire : il y avait de quoi désaltérer largement tout le monde. Je retrouvai des poumons pour signaler ma découverte, et au bout de quelques minutes, hommes et bêtes furent réconfortés.

Dès que le plus fort de la chaleur du jour fut passé, nous reprîmes notre rude besogne. A dix heures du soir nous étions au bas du plateau, à l'entrée de la forêt inférieure : nos chars étaient remontés, nos buffles parqués auprès de nous. Mon Annamite Tei nous avait rendu les plus grands services en maniant ces farouches animaux que la vue d'un Européen mettait hors d'eux-mêmes. Quelques arbres abattus gisaient autour de nous; nous mîmes le feu à l'un d'eux pour éclairer notre campement et nous protéger contre les bêtes féroces. Depuis la tombée de la nuit, les miaulements du tigre se faisaient entendre, et nos bêtes paraissaient inquiètes; le feu les rassura et elles vinrent d'elles-mêmes se coucher à l'entour. Nous avions quelques provisions : du riz et des poules. Renaud les assaisonna en habile cuisinier. J'ai rarement fait un meilleur repas. J'étais enchanté d'avoir vaincu la difficulté et de me trouver à la tête de moyens de transport qui me conduiraient jusqu'au prochain Muong. M'approprier jusque-là les buffles et les chars me paraissait d'excellente guerre vis-à-vis du village dont les hommes m'avaient abandonné.

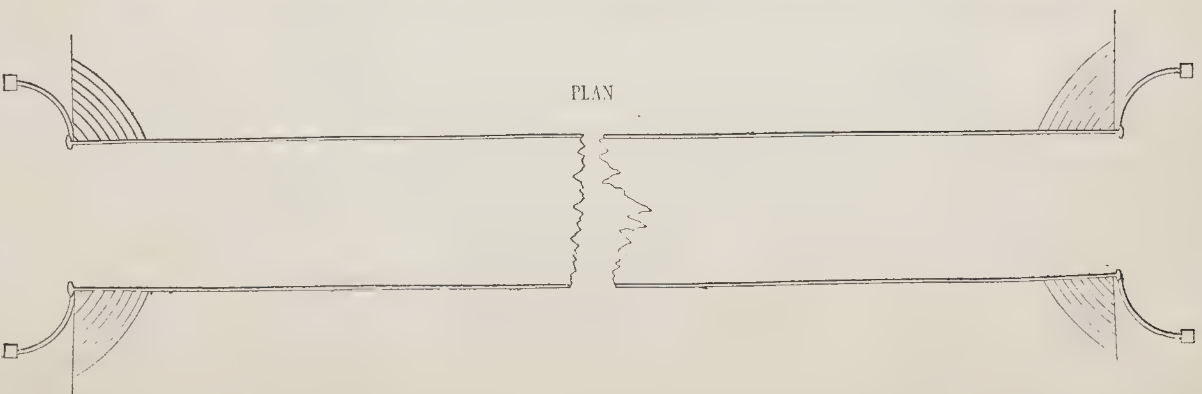
SPEAN TEUP

Echelle de 2 millimètres par mètre

ÉLÉVATION



PLAN



Ce mince résultat de tant de fatigues m'échappa bientôt : vers quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit de voix nombreuses s'appelant au-dessus de nos têtes. Des torches éclairaient de haut en bas la pente rapide au pied de laquelle nous nous trouvions. C'étaient les gens de Soukrom, conduits par le chef même du village, qui accouraient à notre secours. Ils furent abasourdis de voir que nous n'avions plus besoin d'eux et ils se confondirent en excuses. Je leur avais prouvé que leurs impossibilités de la veille n'en avaient pas été pour moi, et que cinq Français pouvaient faire le travail de trente Laotiens. Je me gardai bien de leur avouer que quelques heures auparavant je n'aurais eu garde de me montrer si fier, et qu'*in petto* j'implorais ardemment leur présence.

Dès que le jour fut venu, nous nous remîmes en route. La forêt fit bientôt place à une plaine sablonneuse entièrement dénudée. Le pays, désert aux abords de l'arête du plateau, se peupla de nouveau et nous dûmes recommencer à changer de véhicules et de conducteurs. Le 25 janvier, j'arrivai enfin à Tchoncan. Un peu en avant de ce point, se trouve une grande plaine entièrement nue, de forme elliptique et qui a toutes les apparences d'un lac desséché. Çà et là, quelques crevasses contiennent encore de l'eau. Cette plaine est bordée de tous côtés par une ceinture d'arbres et peut avoir quatre ou cinq lieues dans son plus grand diamètre. De nombreuses routes la sillonnent, mais elle doivent être impraticables pendant la saison des pluies.

Tchoncan était le dernier Muong que je dusse traverser avant d'arriver à Angcor. C'est là encore une province cambodgienne passée en même temps que Coucan, Sourèn et Soukéa sous la domination siamoise. Le gouverneur, qui était siamois de naissance, était absent ; mais son remplaçant fut aussi complaisant et aimable pour moi que la seconde autorité de Sourèn avait été ennuyeuse et tracassière.

Je recueillis, à Tchoncan, de nombreuses indications sur les ruines échelonnées sur ma route jusqu'au Grand Lac.

Non loin du village, est un magnifique pont khmer auprès duquel j'allai camper quelques heures. Les habitants le désignent sous le nom de Spean Teup. Il est jeté sur le Stung Sreng, rivière qui va se jeter dans le Grand Lac et dont je devais au retour retrouver la source. En ce point, elle est très-large et divisée, par des îles, en trois bras ; le pont se compose donc de trois tronçons ; le plus important, celui du milieu, a 148 mètres de long, 15 mètres de large, 10 mètres de hauteur au-dessus de l'eau et trente-quatre arches. Les rampes, qui sont en grès, sont supportées par des groupes de singes ; elles se terminent, comme à Angcor, par des serpents à neuf têtes ; le reste de la construction est en pierre de Bien-hoa. J'en ai levé un plan rapide que l'on trouvera ci-contre. Un pont analogue a été rencontré par le docteur Bastian, à quelque distance en aval sur la même rivière. A partir de ce point, les vestiges khmers se multiplièrent sur ma route ; je sentais que je me rapprochais d'Angcor, et je regrettai souvent la célérité qui m'était imposée. Le 27 janvier, je passai auprès d'un sanctuaire construit non loin des bords du Stung Plang, rivière qui se jette dans le Grand Lac. Cette construction en grès est d'une bonne époque. Le sanctuaire est en forme de croix, et sa façade principale est tournée vers l'est. Il est entouré d'une enceinte, dans l'angle sud-est de laquelle s'élève une tour.

En avant de la porte principale, s'étend un grand bassin, ou Sra, à revêtement de grès.

A partir de Tchoncan, les villages devinrent plus nombreux et plus rapprochés ; les immenses espaces en friche, qui les séparent sur le plateau d'Oubôn, disparurent.

Tout ce bassin nord-ouest du Grand Lac est admirablement cultivé ; la population est douce, les habitations respirent l'aisance. Cette partie du Cambodge, dont on ne soupçonne même pas l'existence, et que l'on croit habitée par des Siamois, m'a paru être plus fidèle aux anciens usages, et conserver plus intactes les traditions du passé qu'aucune autre partie du royaume. La situation intérieure de ces provinces, leur éloignement de toute frontière, de tout théâtre d'action, ont contribué sans doute à ce résultat, en leur évitant tout contact étranger. J'y ai remarqué certaines singularités de mœurs dont l'origine doit être recherchée avec soin et peut fournir des indications historiques précieuses sur les Khmers ; la manière d'ensevelir les morts paraît se rapprocher de ce que raconte,



TOMBEAUX A AMNAT.

sur cette nation, l'écrivain chinois traduit par Rémusat. Dans beaucoup de villages, j'ai rencontré, à l'écart des maisons, des bières à peine closes, abritées d'un léger toit en paille et soutenues par quatre piquets ; quelquefois une simple natte enveloppait le corps, qui était ainsi à la merci des bêtes sauvages. M. de Lagrée a trouvé employé à Amnat, au nord d'Oubôn, le même procédé de sépulture.

La fertilité et la richesse de cette zone, qui est arrosée par de nombreux cours d'eau se déversant tous dans le Grand Lac, justifient le choix de la position d'Angcor pour la capitale d'un puissant empire. Aujourd'hui, malheureusement, la division du Grand Lac entre deux dominations, celle de Siam et celle du Cambodge, interdit à cette magnifique contrée sa route commerciale naturelle, et la laisse isolée, sans voie d'échanges avantageuse. Ses produits, au lieu de descendre, par le lac et le fleuve, jusqu'à Saïgon, prennent la route de terre, plus difficile et plus longue, qui mène à Bankok. Le manque

absolu d'initiative d'une race en pleine décadence, l'intérêt qu'ont les mandarins à accroître les relations commerciales avec la ville du gouvernement de laquelle ils dépendent, les rapports soupçonneux qui ne peuvent manquer d'exister entre les gouverneurs cambodgiens du protectorat et les gouverneurs pour Siam des autres provinces cambodgiennes, sont les principaux obstacles au rétablissement du commerce du Grand Lac. Il n'est pas rare, par exemple, de voir des Cambodgiens de l'une ou l'autre frontière, retenus indûment chez leurs voisins : la communauté de race et de langue, les liaisons de parenté qui existent des deux côtés d'une frontière factice, fournissent mille prétextes à ces vexations, dont le but inavoué est d'augmenter les inscrits de la province, et par suite l'impôt.

On voit de quelle importance serait, pour les populations du bassin nord-ouest du Grand Lac, l'unification de pavillon et d'influence sur ses rives. La restitution au Cambodge des provinces de Battambang et d'Angcor représenterait, pour notre colonie de Cochinchine, l'accès à l'une des régions les plus riches de l'Indo-Chine.

A quatre heures du soir, le 29 janvier, au sortir d'un petit bois taillis qui s'étend à l'ouest du mont Bakheng, je débouchais dans la plaine où s'élève la citadelle de Siemréap. C'était le moment de la moisson. Rien de plus riant et de plus animé que le paysage qui s'offre alors au voyageur. Toute la campagne a revêtu une teinte dorée. De nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, au milieu desquels folâtrent les nouveau-nés de la saison, diaprent les rizières de taches rouges et noires d'où s'échappe un sourd murmure de grelots. Colosse isolé qui domine toute la création vivante, l'éléphant secoue lentement avec sa trompe la gerbe de riz qu'il vient de glaner dans le champ récolté. Dans le chemin creux qui serpente sur la plaine, passe parfois, avec un bruit étourdissant de clochettes, une légère voiture à bœufs qui éclabousse tout le paysage d'un épais nuage de poussière. Les lourds et lents chars à buffles se croisent partout, rentrant au village le riz qui va être emmagasiné dans les huttes en bambou, lutées de terre glaise, d'où on le retirera au fur et à mesure des besoins. Sur les aires nombreuses disséminées dans les champs, des attelages de buffles piétinent les gerbes, et, après un long et monotone travail, séparent le grain de l'épi. Cadre ravissant de grâce et de fraîcheur, une longue ligne d'arbres à fruit encadre tout ce tableau et cache les toits de chaume éparpillés sous leur ombre. Il n'y a que la végétation des tropiques qui puisse offrir une pareille variété de nuances et de formes : les cimes mobiles des bambous se jouent le long des troncs élancés des palmiers ; parmi ceux-ci, le borassus [1] élève jusqu'aux nues sa roide collerette de feuillage et semble de sa colonne robuste soutenir tout cet édifice de verdure. Le cocotier échevèle ses longs et tremblants rameaux sur le large faîte du tamarinier ; l'aréquier svelte se fait jour à travers l'épais feuillage des manguiers, et sa forme aérienne contraste vivement avec le massif échafaudage du banian qui s'étale à côté. Autour des cases, le papayer balance son léger parasol et un rideau bas et continu de bananiers masque les troncs des pamplemoussiers, des orangers et des jacquiers. La sombre ligne des créneaux de la forteresse vient se des-

[1] Palmier qui fournit du sucre et du vin de palme. Son nom cambodgien est Tenot et son non annamite Thôt lôt.

siner sur ce fond riant. Que votre regard ne s'arrête point trop de ce côté : il pourrait y découvrir quelque tête humaine, desséchée au soleil et tristement balancée à l'extrémité d'un bambou. Le soir arrive ; le soleil s'abaisse derrière le rideau d'arbres qui cache la rivière et ses rayons décomposés mélangent la pourpre et l'émeraude ou se tamisent au travers du feuillage. Les troupeaux rentrent dans les parcs et les beuglements sonores des



PALMIERS BORASSUS ET RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER.

taureaux se mêlent aux cris brefs et plaintifs des buffles. Le silence et le calme se font peu à peu ; l'on n'entend plus que la note monotone et douce que la brise du soir fait rendre aux cerfs-volants captifs qui planent dans les airs et auxquels les habitants qui les lancent chaque année dans cette saison, attachent de superstitieux présages. Quelques lumières s'allument dans les cases accumulées sur la rive droite de la rivière, à peu de

distance de la citadelle, et dans l'intérieur de celle-ci, le bruit du gong et du tamtam, successivement répété par tous les corps de garde, va marquer à de réguliers intervalles les veilles de la nuit.

Alexis n'avait pas encore paru à Siemréap, quoiqu'il y eût plus d'un mois qu'il fût parti de Bassac pour cette destination. Le gouverneur d'Angcor me reçut à merveille et me donna, ainsi qu'à mon escorte, la plus confortable hospitalité. J'avais hâte d'apprendre de lui des nouvelles de la colonie et du Cambodge. Elles étaient bien différentes de ce qu'on m'avait annoncé à Coucan. La révolte de Pou Kombo avait pris des proportions de plus en plus grandes. Les provinces de Compong Soai et de Pursat s'étaient soulevées. Norodom avait été cerné à Pnom Penh, et il avait fallu que les troupes françaises livrassent un grand combat pour le dégager. Les entrées du lac, Compong Leng et Compong Tchanang, étaient gardées par les rebelles, et quand je parlai de continuer ma route jusqu'à Pnom Penh, le gouverneur d'Angcor se récria vivement. Mais je n'étais pas venu de si loin pour rebrousser chemin sans rapporter le courrier attendu. Je déclarai donc à mon hôte que ma résolution était inébranlable et que je tenterais de passer à tout prix. Je lui donnai même cette déclaration par écrit pour qu'on ne pût le rendre en rien responsable des conséquences de ma décision. Je le priai aussi d'expédier au commandant de Lagrée une lettre, qui informait le chef de l'expédition de l'état des choses et du parti auquel je m'arrêtais.

Ces précautions prises, je m'occupai de mes préparatifs de départ. Le gouverneur m'offrit pour la traversée du lac, une grande et forte barque qui lui appartenait. Il n'y avait pas à songer à recruter mes bateliers parmi les Cambodgiens : les sympathies des gens de la province étaient pour Pou Kombo et je pouvais trouver un traître parmi eux. Je préférai m'adresser aux Annamites qui résident à Siemréap et qui se livrent à la pêche sur le lac. Je trouvai parmi eux, grâce à la promesse d'une forte récompense, un équipage adroit, méprisant fort les Cambodgiens par habitude, et rendu courageux par la présence de Français bien armés. Je dus aller chercher la barque du mandarin de Siemréap à Compong Plouk, petit village situé près de l'embouchure d'une petite rivière, qui vient se jeter dans le Grand Lac, à l'est de la rivière d'Angcor. Nous passâmes la nuit à la gréer avec soin; je me munis de haches, pour couper les estacades qui pourraient nous barrer le passage, de torches, de combustibles, en un mot de tous les ustensiles nécessaires, et, le 2 février, nous nous lançâmes sur le lac dont nous côtoyâmes la rive orientale. A la tombée de la nuit, nous passions devant Compong Kiam, dont la rivière sert de limite aux provinces d'Angcor et de Compong Soai. Nous entrions dans les eaux ennemies.

Le lendemain, comme nous nous étions engagés, pour laisser reposer nos Annamites, dans la forêt noyée qui couvre les bords du lac, on vint me prévenir que deux barques armées, venant du large, se dirigeaient de notre côté. Examinées à la longue-vue, elles me parurent être, en effet, des barques de guerre : plumes de paon et pavillon rouge à la poupe; lances, fusils et hallebardes plantées à l'avant de la chambre. Je fis cacher tout mon monde et préparer les armes. On pouvait nous prendre pour une simple pirogue de pêche, montée par des Annamites seulement. A grande portée de voix, je fis héler par

mon patron les nouveaux venus : leur contenance témoigna la surprise qu'ils éprouvaient de se voir devancés. « Nous sommes les rameurs du mandarin de Compong Thom qui chemine par terre avec une escorte de dix soldats. Nous portons ses bagages. Et vous, qui êtes-vous? répondirent-ils. — Peu vous importe, dit l'Annamite, passez au large, il n'y a ici rien de bon pour vous. » L'assurance de mon patron leur donna à penser. Le reflet d'un sabre-baïonnette leur fut sans doute renvoyé par le soleil. Notre barque était grande et pouvait cacher bien des soldats. Leur chef n'était point avec eux; à quoi bon se compromettre inutilement? Les deux barques s'éloignèrent sans mot dire. Ce fut la seule alerte de la journée. Dans la nuit du 4 au 5 février, nous donnâmes dans les passes qui conduisent du lac au bras de Compong Luong et nous les franchîmes sans encombre. Au petit jour, nous passâmes devant le poste rebelle de Compong Prak. A notre vue le tam-tam fut battu sur la rive et l'on nous héla : « Capitaine français qui se rend à Pnom Penh, » telle fut la fière réponse de mon patron. Un grand silence s'ensuivit sur la rive : quelques hommes coururent à droite et à gauche, cherchant du feu pour faire partir leurs espingoles. Quand ils y réussirent, le courant nous avait mis hors d'atteinte.

Le soir, à cinq heures, j'aperçus le pavillon français flottant sur Compong Luong. La canonnière 28 y était au mouillage; j'appris de l'officier qui la commandait que M. Pottier était à Pnom Penh et je continuai immédiatement ma route sur ce dernier point. J'y arrivai à onze heures et demie du soir.

Il faut avoir subi un long isolement au milieu de contrées étrangères, et être resté plusieurs mois privé de toute communication avec des gens civilisés, pour bien comprendre la joie que j'éprouvai en me retrouvant tout à coup au milieu de Français et d'amis. Leur surprise n'était pas moins grande que ma joie. M. Pottier, après avoir fait une tentative infructueuse pour nous faire parvenir notre courrier, s'était résigné à attendre et il n'était pas sans inquiétude à notre sujet. Comme il arrive toujours en pareil cas, des bruits fâcheux avaient circulé dans le pays sur notre compte; deux membres de la Commission avaient, disait-on, succombé aux fatigues et aux maladies de ce redoutable Laos. Je rassurai tout le monde.

Je me hâtai de faire le dépouillement du courrier destiné à l'expédition. Il contenait les passe-ports de Chine, si nécessaires pour continuer notre reconnaissance du fleuve au delà de Luang-Prabang; mais les instruments qui nous manquaient encore étaient restés à Saïgon, où ils dormaient à l'observatoire depuis leur arrivée de France. Je ne trouvai à emporter, faute de mieux, qu'un baromètre holostérique. Une grande partie de nos lettres particulières étaient également restées au chef-lieu de la colonie. M. Pottier m'offrit une canonnière pour me rendre à Saïgon; mais, si attrayante que fût cette offre, j'aurais manqué à mon devoir en l'acceptant. Tout retard pouvait être préjudiciable à l'expédition, et le commandant de Lagrée comptait les heures. Mon voyage s'était déjà prolongé au delà de tous ses calculs, et il avait dû continuer à s'avancer dans le nord. Chaque jour augmentait la distance qui nous séparait. Enfin, j'avais à retraverser le Grand Lac, seul avec un Annamite, et je ne voulais pas que le bruit de mon retour pût me précéder. Le 7 février, après avoir clos mon courrier pour l'amiral, j'allai avec M. Pottier rendre visite

au roi Norodom, qui me remit une lettre pour M. de Lagrée. Le lendemain, à huit heures du matin, je repartis pour Angcor, emportant le meilleur souvenir du bienveillant et hospitalier accueil de M. Pottier. Celui-ci ne laissait pas que d'être un peu inquiet, en me voyant repartir dans de telles conditions, et il me recommanda, si je rencontrais sur ma route la canonnière 28, de m'en faire escorter jusqu'aux entrées du lac. Ce secours me fut inutile. Je réussis à passer sans encombre, et, le 13 février, j'étais de retour à Siemréap. Alexis n'y était pas encore arrivé. Le courrier de l'expédition qu'il portait me sembla fort compromis. Le gouverneur d'Angcor était parti depuis deux jours pour Bankok où il était appelé pour les funérailles du second roi de Siam. Je priai son frère, qui le remplaçait, d'expédier sur Pnom Penh notre interprète, dès que celui-ci ferait son apparition, et je me préparai à reprendre le chemin du Laos. Il fallait allonger mes étapes pour rejoindre l'expédition le plus vite possible. Au lieu de suivre la route sinueuse que j'avais prise en venant, je résolus de marcher droit dans la direction du nord, pour aller à Oubôn. On m'objecta que je traverserais une zone déserte, dont certaines parties étaient impraticables aux chars. Nous n'étions plus que deux ; notre bagage était assez mince, malgré ce que je rapportais de Pnom Penh. Je répondis que nous irions à pied quand cela deviendrait nécessaire.

La nouvelle route que j'allais suivre me faisait passer par Angcor Wat. Je consacrai une heure ou deux à revoir le temple. C'est un de ces monuments qu'on ne se lasse jamais d'admirer. Je traversai la rivière d'Angcor et je me dirigeai vers la chaîne de Pnom Coulèn. Après avoir gravi les premières pentes, je me trouvai au milieu d'une plaine complétement déserte, recouverte de hautes herbes et parsemée de quelques bouquets d'arbres. Sur l'un des points les plus élevés, je rencontrai des ruines khmers : ce sont des tours en briques dont la base est déjà profondément enfouie dans le sol. La décoration, dont la surface extérieure est revêtue, est d'une grande perfection de dessin et de moulage. Tout auprès se trouve un grand bassin à revêtement de pierre. Ces tours présentent cette singularité que, seules parmi les trente ou quarante monuments khmers que l'on connaît aujourd'hui, elles n'obéissent point à la loi qui veut que les façades soient exactement orientées selon les quatre points cardinaux.

Plus loin, le plateau s'ondule légèrement, de nombreux ruisseaux, coulant tous vers l'est, le sillonnent; nous nous trouvions sur la lisière d'une épaisse forêt, célèbre au Cambodge sous le nom de Prey Saa (en cambodgien « forêt magnifique »). La route qui la traverse n'avait pas été pratiquée depuis longtemps. Il fallut que nos Cambodgiens nous la rouvrissent à coups de hache. L'unique char à buffles qui portait toutes nos affaires se trouvait souvent arrêté par des lianes, ou par les arbres qui bordaient le sentier, et dont les troncs grossis ne laissaient plus entre eux un espace suffisant. Nous étions souvent obligés de les entailler à hauteur des essieux. La nuit nous surprit occupés à ce travail ; une bande d'éléphants sauvages vint à passer et s'arrêta pour nous regarder faire. On distinguait vaguement à travers le feuillage les défenses blanches qui brillaient dans l'obscurité. En guise de passe-temps sans doute, le chef de la troupe appuya son large front contre un jeune arbre et se mit en devoir de l'ébranler ; ses compagnons vinrent à la rescousse; un grand déchirement se fit dans le feuillage, et l'arbre vint tomber à peu

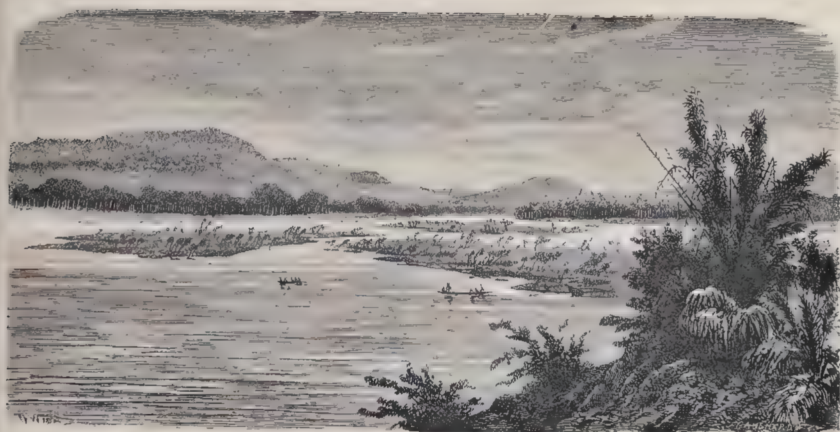
de distance de nous en travers de la route. Il avait environ un pied de diamètre et ce n'était pas un petit travail que de se débarrasser de la barrière que formaient son tronc et ses branches, enchevêtrés dans le feuillage voisin. Mes Cambodgiens se lamentèrent et dans un premier mouvement de fureur, j'ajustai l'éléphant coupable de ce méfait; mais les indigènes me supplièrent de ne pas tirer, me représentant que la bande entière se précipiterait sur nous. Je me rendis; les éléphants s'éloignèrent, en riant sans doute du bon tour qu'ils venaient de nous jouer. A minuit, nous terminions à peine de déblayer la route.

Le 18 février, nous sortions de Prey Saa, et nous quittâmes la province d'Angcor pour entrer dans celle de Sankéa. Quelques petits hameaux se montrèrent çà et là. Nous venions de faire cinquante kilomètres sans rencontrer un être humain.

Le lendemain, j'abandonnai toute espèce de véhicule; j'engageai quelques porteurs, et, après avoir traversé le Stung Sreng très-près de sa source, j'allai coucher en pleine forêt, au pied même du plateau d'Oubôn. Il est là aussi à pic qu'au point où je l'avais descendu, en venant de Sourèn. Mais à pied, cette escalade n'était qu'un jeu. Au sommet du plateau, j'appris que je me trouvais à deux jours de marche de Coucan. Je n'avais pas assez appuyé dans l'est; il ne me restait plus qu'à reprendre, à partir de ce chef-lieu de province, la route que j'avais déjà suivie.

On m'annonça à Coucan qu'Alexis avait enfin passé quelques jours auparavant, se rendant à Angcor. Ce paresseux interprète avait prolongé outre mesure son séjour à Bassac, et, sans se préoccuper davantage de la mission qui lui était confiée, s'était laissé séduire par les beaux yeux d'une Laotienne qu'il avait prise pour femme. Après avoir consacré plus d'un mois aux douceurs de cet hyménée, il s'était enfin mis en route en promettant à sa nouvelle famille de revenir bientôt. Il avait, bien entendu, l'intention formelle de ne pas tenir sa parole. Alexis était légitimement marié à Pnom Penh où sa femme était venue toute en larmes me demander de ses nouvelles.

Le 12 février, j'étais de retour à Oubôn. La commission avait déjà quitté cette ville. Je vais faire l'historique de son voyage à partir du jour où je m'étais séparée d'elle.



LE MÉKONG VU DE LA POINTE DE PAK MOUN.

X

SÉJOUR DE LA COMMISSION A OUBÔN. — SALINES. — VOYAGE PAR TERRE D'OUBÔN A KÉMARAT. — RECONNAISSANCE DU FLEUVE PAR M. DELAPORTE ENTRE PAK MOUN ET KÉMARAT.

Au moment de l'arrivée de la Commission française à Oubôn, on faisait les préparatifs de la cérémonie du couronnement du roi de cette ville. Celui-ci ne négligea rien pour donner à cette fête un éclat qu'allait rehausser encore la présence de ses hôtes européens. M. de Lagrée retrouva à Oubôn le membre de la famille royale de Vien Chan qu'il avait déjà rencontré à Kham tong niaï. C'était l'oncle du roi.

En attendant les fêtes du couronnement, M. de Lagrée alla visiter les salines qui se trouvent aux environs de la ville. Sur une étendue de plus de 60 kilomètres, on recueille, pendant la saison sèche, le sel qui se dépose à la surface du sol. Cette récolte occupe de nombreux villages et n'empêche nullement l'établissement de rizières sur le même terrain; les deux productions sont successives et ne paraissent pas se nuire. Les premières pluies dissolvent le sel, déposé à la surface pendant la saison précédente, et permettent la culture immédiate du riz. Après la moisson, les eaux qui se sont infiltrées dans la terre, à l'intérieur de laquelle paraissent exister des couches considérables de sel, et qui s'y sont saturées, remontent sous l'influence de la chaleur solaire et déposent, sous forme d'une poussière blanche, le sel à la surface du sol. Les habitants balayent le sol quand il est suffisamment chargé d'efflorescences salines, lavent la terre ainsi recueillie et font évaporer dans des chaudières les eaux de lavage. La saison favorable à cette industrie dure deux ou trois mois et un travailleur peut produire environ 15 livres de sel par jour. Le prix de vente, au marché d'Oubôn, varie de 3 francs cinquante centimes à 5 francs le picul. Cette production spé-

ciale, qui alimente toute une vaste contrée, a été l'une des causes du prompt développement de la province d'Oubôn ; cette province, de fondation récente, compte déjà plus de 80,000 habitants.

Le 13 janvier, eut lieu le couronnement du roi d'Oubòn. Pour cette cérémonie, on avait convoqué toutes les notabilités de la province. Le roi avait choisi ce jour solennel pour prendre possession d'un nouveau palais qu'il faisait construire. Une musique assourdissante précédait le cortége royal. Le roi était monté sur un éléphant de haute taille et accompagné des dignitaires du royaume et des dames de sa cour. Il était vêtu



CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DE L'INVESTITURE DU ROI D'OUBON.

d'une tunique en velours vert; on portait derrière lui un parasol en fil d'argent. Derrière les vingt-deux éléphants qui suivaient celui du roi, venait une escorte de cavaliers et de fantassins, portant des lances ou des bannières. Des bonzes se trouvaient réunis dans la grande salle du palais. Après s'être reposé quelque temps dans l'un des appartements, le roi s'avança sur la plate-forme, élevée en avant de la façade, suivi des prêtres qui psalmodiaient des prières. Il se dépouilla de ses vêtements qu'on remplaça par une étoffe blanche, et il alla se placer au-dessous d'un dragon en bois sculpté, rempli d'une eau consacrée qu'on lui fit couler sur le corps; à ce moment, on mit en liberté deux colombes

captives. Le roi se rhabilla et vint présider un banquet auquel étaient conviés les membres de la Commission française. Le soir, les réjouissances ordinaires, feu d'artifice, tours de force, furent servis à la foule, et le calme de la nuit fut longtemps troublé par les chants et les concerts d'instruments.

Les membres de la Commission admirèrent à Oubôn une vieille cage d'éléphant en bois sculpté, qui était conservée dans une pagode ; elle était faite pour le combat, et les hommes armés qui y prenaient place s'y trouvaient abrités par deux grands boucliers en bois dur. La cage était fermée en arrière par un écran en bois, orné de fleurs, d'oiseaux et d'arabesques, sculptés avec un art infini et incrustés de pierres brillantes et de lames de verre [1].

M. Delaporte partit le 15 janvier pour redescendre le Se Moun et reconnaître le cours du grand fleuve entre Pak Moun et Kémarat; le reste de la Commission devait prendre la route de terre pour se rendre à ce dernier point [2]. Elle partit d'Oubôn le 20 janvier avec six éléphants, quinze chars à buffles, et une cinquantaine de Laotiens. Au nord d'Oubôn, le pays est plat et couvert de rizières et de clairières alternées. De larges routes de chars se



DRAGON CREUSÉ, SERVANT DE RÉSERVOIR D'EAU CONSACRÉE

croisent dans tous les sens sur un terrain sablonneux où elles n'ont été frayées que par le passage même des véhicules. La longue caravane de la Commission française cheminait fort lentement ; elle mit quatre jours pour arriver à Muong Amnat, situé à une cinquantaine de kilomètres dans le N.-N.-O. d'Oubôn. Là, cessaient les routes de chars.

Il fallut adjoindre neuf éléphants à ceux dont disposait déjà la Commission et recruter dans le village cent nouveaux porteurs pour remplacer ceux qui l'avaient accompagnée jusque-là. On fit à ces derniers une distribution de fil de laiton qui parut leur causer un plaisir d'autant plus vif que ce cadeau était plus inattendu. Les mandarins, chargés par le roi d'Oubôn de pourvoir en route aux besoins de la Commission française, semblèrent regretter vivement que cette rémunération, si en dehors des habitudes des grands personnages indigènes, fût répartie immédiatement et individuellement. Ils y perdaient la part du lion qu'ils se seraient sans doute réservée, si la distribution de ces largesses eût été commise à leurs soins.

[1] Voy. le dessin de cette cage ou selle d'éléphant, Atlas, 2e partie, pl. XVIII.

[2] Consulter, pour la suite du récit, la carte itinéraire n° 4, Atlas, 1re partie, pl. VII.

La Commission séjourna deux jours à Amnat. Dans les environs de ce point, la pierre ferrugineuse, connue en Cochinchine sous le nom de pierre de Bien-hoa, vient affleurer le sol sur de vastes étendues, et a provoqué quelques essais d'exploitation de fer. Ces essais, fort peu productifs, sont aujourd'hui à peu près abandonnés. Les habitants se livrent également à l'élevage du ver à soie et de l'insecte qui produit la laque.



ARRIVÉE DE LA COMMISSION FRANÇAISE A KÉMARAT.

A Amnat, M. de Lagrée rencontra une caravane de cinquante-neuf bœufs porteurs et quelques colporteurs chinois, arrivant de Korat. Ils vendaient des ustensiles de cuivre en échange de cornes, de peaux d'animaux sauvages, de plumes de paon et d'autres objets de même nature.

La Commission repartit d'Amnat le 27 février et fit route vers l'E.-N.-E. pour rejoindre



CARTE DU COURS DU CAMBODGE

entre Pak Moun et Ban Naveng

dressée par

L. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU

N° 1.

Les sondes sont en mètres, celles qui sont soulignées indiquent que l'on n'a pas trouvé fond à cette profondeur

Keng signifie rapide en Laotien

→ Ligne de plus grand courant et de plus grand fond

D ou Don signifie île

Talang

Rapide

Rapide

Rapide

Koum

Pak Moun

13° 20' N.

Echelle

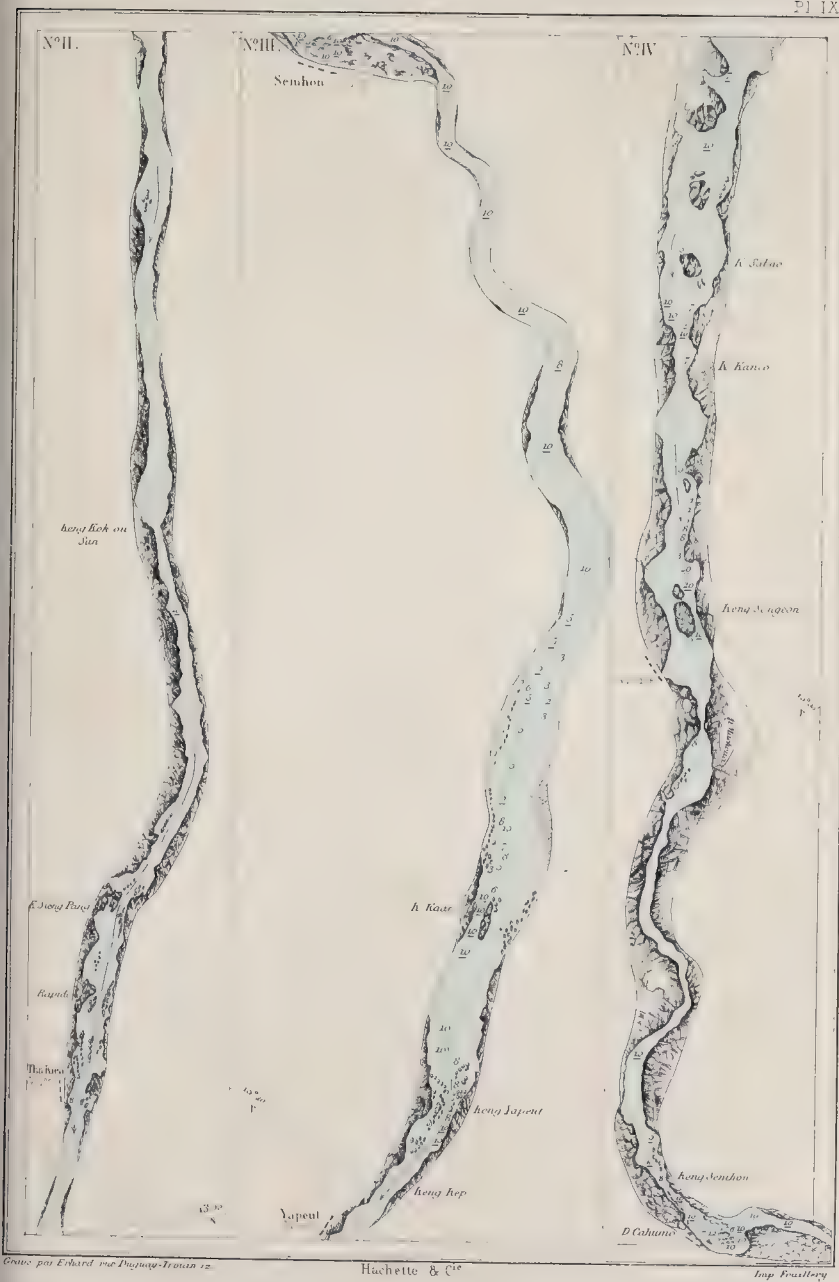
0 … 1 Kil. 1.5 2 3 4 5 Kil.

Hachette & Cie

Imp. Fraillery

CARTE DU COURS DU CAMBODGE ENTRE PAK MOUN ET BAN NAVENG, (SUITE).

Pl. IX



Gravé par Erhard rue Duguay-Trouin 12.

Hachette & Cie

Imp. Fraillery

le fleuve et la ville de Kemarat. La contrée, qui avait été jusque-là très-habitée et très-cultivée, revêtit un aspect plus sauvage. Le terrain était plat et sablonneux ; à chaque pas, la pierre de Bien-hoa apparaissait en plaques rougeâtres. Cette roche ne tarda pas à être remplacée par le grès, qui semble former au-dessous une couche profonde. Une forêt de *Careya arborea* assez claire, règne uniformément entre Amnat et le bord du grand fleuve. Quelques mares croupissantes, quelques ruisseaux à lits de grès et à eaux stagnantes, comme les ont en cette saison presque tous les affluents du Se Moun, accidentent seuls ce monotone paysage. Le pays est presque désert.

Après trois jours de marche, le sol s'ondula légèrement, les habitations et les rizières reparurent et annoncèrent le voisinage du Cambodge. Le 30 janvier, l'expédition entrait à Kemarat : elle fut reçue par M. Delaporte, qui était arrivé dans cette ville depuis quatre jours, et par le premier fonctionnaire de la province, qui remplaçait le gouverneur, mort depuis quelque temps. Ce fonctionnaire témoigna à la Commission française la plus grande déférence. Il partait le lendemain même pour Bankok et se chargea de remettre au consul de France le courrier de M. de Lagrée. Le gouverneur de Siam convoquait pour les funérailles du second roi les principaux mandarins du Laos, et, à partir de ce moment, la Commission allait trouver partout absentes les premières autorités du pays.

Kemarat est situé sur la rive droite du Cambodge, vis-à-vis de l'embouchure du Se Banghien, affluent de la rive opposée. Le logement du gouverneur, les pagodes, le sala où l'on délibère des affaires politiques, ont plus grand air que les constructions de même nature que nous avions déjà rencontrées ; mais ces différents édifices avaient cessé d'être entretenus depuis la mort du gouverneur et présentaient un aspect fort délabré. Des tamariniers, des manguiers et un grand nombre d'arbres à fruits bordent la rive du fleuve et ombragent les maisons du village. Comme partout ailleurs, ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que la population s'apprivoisa et que l'on put acheter directement les vivres et les objets de consommation dont l'expédition avait besoin ; mais, dès le début, les autorités locales témoignèrent la meilleure volonté et fournirent sans la moindre répugnance tous les renseignements qu'on leur demanda.

La province de Kemarat est une des plus petites du Laos central. La ville paraît ancienne, et son nom qui, est le même que Kemarata, nom pâli de Xieng Tong, lui a peut-être été donné en souvenir de la première origine de ses habitants. C'est la localité qui paraît désignée dans la relation du voyage de Wusthof sous le nom de Samphana.

De Pak Moun à Kemarat, le fleuve avait offert à M. Delaporte l'aspect d'un immense torrent desséché, laissant à nu de vastes bancs de grès sur tout son parcours. Un chenal irrégulier serpente au milieu du lit rocheux : sa largeur se réduit parfois à moins de 60 mètres et sa profondeur en dépasse 100 dans quelques points où le courant est faible. Chaque rétrécissement de ce chenal produit un rapide ou *keng*. Ce sont là les seuls incidents de cette pénible navigation et ils ont reçu chacun un nom spécial des indigènes ; les difficultés qu'ils présentent et la route que suivent les barques varient avec la saison. Le marnage moyen du fleuve dans cette région paraît être de 15 mètres ; les eaux étaient bien près de leur niveau le plus bas, au moment du passage de M. Delaporte.

Comme je l'ai déjà dit, M. Delaporte s'était embarqué à Oubôn, le 15 janvier, pour redescendre le Se Moun jusqu'à son embouchure. Le 12, à midi, il était arrivé à Pak Moun, d'où il était reparti le lendemain matin pour commencer l'ascension du fleuve (*voyez la carte n° 1, ci-dessus*).

A 1 mille 1/2 en amont de Pak Moun [1], le lit du fleuve aux hautes eaux se réduit à 200 mètres de large. Les deux rives sont formées de roches presque à pic. La baisse de l'eau, au moment du passage de M. Delaporte, avait atteint 14 mètres ; la vitesse du courant atteignait environ un demi-mille à l'heure. Deux sondes, faites au milieu du fleuve, n'ont pas donné de fond à 100 mètres !

Au-dessus de ce point, le fleuve change brusquement de direction : du N. 56° O., il revient au nord. Son lit, aux hautes eaux, mesure environ 500 mètres de large. Mais au mois de janvier, il n'y a de l'eau que dans un chenal, situé à une soixantaine de mètres de la rive gauche, et qui, au point le plus étroit, n'a pas plus de 100 mètres de large. Sur la rive droite, s'amoncellent de gros blocs de grès. Le fleuve s'incline ensuite graduellement jusqu'à l'E.-N.-E.; il devient moins profond et moins large.

Au delà du village de Koum, il s'élargit de nouveau : sur chaque rive s'élèvent de petites collines de 250 à 300 mètres de hauteur, dont la crête est taillée à pic; de magnifiques forêts en recouvrent les pentes et s'étagent depuis leurs sommets jusqu'aux bords du fleuve.

En amont de Ban Koum, une grosse roche, placée au milieu du fleuve, le divise en deux bras de 60 à 80 mètres de large chacun. Le courant s'accélère et atteint 3 ou 4 milles à l'heure. Au-dessus, les deux bras se rejoignent et forment un chenal unique d'une largeur de 150 à 250 mètres. Des roches à découvert en forment les rives. Le chenal gagne ensuite la rive gauche, se rétrécit et devient difficile à reconnaître au milieu des roches; le courant est très-rapide.

A partir de Ban Talang, la direction du fleuve revient au N.-N.-E. Il présente toujours le même aspect : montagnes de grès de chaque côté, roches encombrant les trois quarts du lit, chenal profond au milieu, courant rapide dans le chenal. Il y a un îlot sur la rive gauche. A peu de distance de Ban Talang, on rencontre un premier rapide.

Le chenal, large jusque-là de 350 à 400 mètres, se resserre tout d'un coup de façon à ne plus mesurer que 55 mètres et le courant se brise avec violence sur les roches escarpées qui endiguent l'eau profonde. Sa vitesse est d'environ 6 milles à l'heure au milieu du passage. Il fallut haler la barque de M. Delaporte le long de la rive.

Au delà de cette première difficulté, la direction du fleuve revient au nord. Son lit s'élargit peu à peu jusqu'à atteindre 800 mètres; mais le chenal n'a que 100 à 200 mètres et le courant conserve une vitesse de 4 à 5 milles à l'heure.

A deux milles au-dessus, est un second rapide. La largeur totale du fleuve est de 700 mètres. Des roches et un îlot de sable divisent le courant en trois bras, qui viennent se

[1] Voy. pour l'ensemble du récit la carte itinéraire n° 4, Atlas, 1re partie, pl. VII. Cette description du fleuve entre Pak Moun et Kemarat est extraite du rapport de M. Delaporte, consigné dans le journal de l'expédition, et complétée d'après ses renseignements.



UNE VUE DU FLEUVE ENTRE BAN SEMHON ET KENG KAAK

réunir dans un chenal de moins de 80 mètres de large et former à leur point de rencontre de grands remous et des tourbillons. En montant et en descendant, on hale les barques le long de la rive droite. Les radeaux seuls se laissent aller au milieu du courant. Sur la rive gauche, s'élève le massif montagneux appelé Phou Lan.

En amont, le fleuve se rétrécit beaucoup et coule entre deux murailles de rochers. Les montagnes qui s'étaient éloignées des rives, s'en rapprochent de nouveau ; puis le fleuve s'élargit et s'encombre d'écueils. Le chenal, qui était d'abord au milieu, vient toucher la rive gauche. Le courant est très-fort en arrivant à Ban Tha kien (*voyez la carte n° II*).

Sur la rive droite du fleuve sont les montagnes appelées Phou Tha kien et Phou Lang tan : elles sont terminées par un piton reconnaissable. Ces collines, à pic à leur partie supérieure, descendent vers le fleuve en pente rapide et se prolongent dans la direction du nord ; sur la rive gauche, en face du village, s'élève Phou Kieu nang mit.



VUE DU FLEUVE AU-DESSUS DU RAPIDE DE PHOU LAN.

La route d'Oubôn à Kham tong niaï passe à Ban Tha kien ; là les voyageurs traversent le fleuve, et reprennent, sur l'autre rive, une route, qui contourne au nord Phou Kieu nang mit, et passe derrière Phou Touchang, chaîne de petites montagnes que l'on aperçoit de Ban Tha kien dans le nord-est.

Après Ban Tha kien, la direction générale du fleuve est le N. 1/4 N.-E. puis le N.-E. Le chenal a de 100 à 200 mètres de large. Le courant atteint une vitesse de 5 milles dans un premier rapide à la sortie de Ban Tha kien. Il y a un second rapide un peu plus haut, Keng Sieng pang. Il faut haler les barques sur la rive par le travers de ces deux rapides.

Au delà, le fleuve fait un coude au nord, le chenal atteint une largeur de 150 à 200 mètres ; il est profond. Il y a de grands rochers sur la rive droite et quelques blocs de grès isolés sur la rive gauche.

Le rapide suivant, nommé Keng Kok ou Ken San, est formé comme les précédents d'un étranglement du chenal qui succède à une grande largeur de fleuve.

Au delà, le fleuve se resserre; il n'a plus que 300 à 400 mètres de large et il coule entre deux murs de roches. Quelques-unes forment de temps en temps des saillies sur les rives. Le courant est faible, le fleuve profond. Les montagnes, qui s'étaient éloignées de la rive gauche, s'en rapprochent. On arrive à Ban Yapeut (*voyez la carte n° III*).

Là le fleuve s'élargit : il a de 800 à 1,000 mètres, et sa direction générale est le N.-N.-O. Un nouveau rapide se présente : Keng Kep. Le chenal est le long de la rive gauche. Puis on rencontre l'une des plus grandes difficultés de cette partie du fleuve : Keng Yapeut. De chaque rive s'avancent de grandes roches qui resserrent le lit du fleuve ; des assises de rochers à fleur d'eau, par-dessus lesquelles l'eau passe en écumant, prolon-



KENG YAPEUT

gent jusqu'au milieu du courant. Sur la rive gauche, se forment des remous et de violents tourbillons, qui agitent l'eau dans toute la largeur du fleuve. La ligne du *grand fond* doit coïncider avec la ligne des remous dans laquelle ne peut passer une pirogue ordinaire. M. Delaporte a sondé deux fois en s'en rapprochant le plus près possible, et il a trouvé partout plus de 5 mètres de fond. Ce ne fut pas sans avoir eu à vaincre les frayeurs de ses bateliers et sans avoir vu sa pirogue à moitié remplie par l'eau en descendant le rapide. Dès qu'on approche de la rive gauche, on rencontre des roches. Le chenal présumé peut avoir 60 mètres de large.

A deux milles au-dessus, est un autre rapide, nommé Keng Kaac, qui se trouve le long de la rive gauche; on le franchit difficilement; le courant est très-rapide. Le *plus grand fond* est entre les roches qui forment la rive droite, et un gros rocher isolé qui en est à 60 mètres. Le fleuve continue à avoir de 8 à 900 mètres de largeur. Il y a un

CARTE DU COURS DU CAMBODGE ENTRE PAK MOUN ET BAN NAVENG. (SUITE)



Gravé par Erhard rue Duguay Trouin 12

Hachette & Cie

Imp. Fraillery

banc de sable sur la rive gauche et de petites collines de chaque côté. Le fleuve forme trois coudes rapides, qui inclinent son cours à l'ouest. Son lit reste très-étroit entre des roches à pic d'une hauteur de 10 à 20 mètres; le courant est faible et l'eau profonde. Un dernier coude, plus considérable, dévie son cours jusqu'au S. 56° O. Dans cette direction, on rencontre une île, Don Cahumo, sur la rive droite. La largeur du fleuve, mesurée par le travers de cet îlot, est de 800 mètres aux hautes eaux; les eaux n'occupent au mois de janvier qu'un chenal de 150 mètres; dans le passage du rapide suivant, Keng Semhon, M. Delaporte trouva une profondeur de 10 mètres en suivant les remous de la rive droite et un passage au milieu entre les rochers. (*Voy. ci-dessus la carte* n° IV.)

Une nouvelle excursion, faite en descendant le fleuve de Ban Semhon à Ban Kaac, fit reconnaître à M. Delaporte, un chenal ayant partout 6 mètres de fond. Dans cet intervalle s'élèvent, sur les deux rives du fleuve, des collines de grès très-escarpées qui sont rongées



UNE HALTE DE NUIT PRÈS DE KENG KAAK.

par les eaux. On les nomme Phou Katay sur la rive droite et Phou Din sur la rive gauche. Il n'y a pas de montagne remarquable. Les collines s'abaissent peu à peu en remontant vers le nord, et à partir de Semhon, le terrain devient plat.

Au delà de Keng Semhon, la direction du fleuve est le N.-N.-O. Il a 900 mètres de largeur. Le chenal est étroit, et passe d'une rive à l'autre au milieu de grandes roches. Le courant est fort. Près de l'île Don Macheua, la largeur totale du fleuve est de 1,000 mètres environ. Au mois de janvier, les eaux n'occupent qu'un chenal de 57 mètres!

Keng Songcon est formé par un grand îlot de rochers qui divise le chenal en deux bras; celui de l'ouest a 45 mètres de large, et celui de l'est 60 mètres. Le courant est de 5 à 6 milles à l'heure. Il y a des remous et des tourbillons. Une foule de pêcheurs sont établis sur les rochers au milieu des rapides et prennent les poissons qui remontent le

courant. Immédiatement en amont de Songcon, on franchit Keng Kanco, où le courant est très-fort, et Keng Sabao au delà duquel est un îlot, Don Niou.

A partir de ce point (*Voy. la carte* nº V), le fleuve revient au nord et l'on arrive à Keng Nangoua ; le courant peut être évalué à 6 milles à l'heure au milieu de la passe. On passe devant l'embouchure du Nam Seng, affluent de la rive droite, vis-à-vis duquel la largeur du fleuve est de 600 mètres. On rencontre ensuite Keng Kanassay, puis Keng Cong noi. Le courant est rapide, et le chenal étroit : les eaux sont agitées par de grands remous que forme la rencontre des deux courants qui contournent le banc de sable placé au milieu du fleuve. Quelques roches en saillie sur la rive droite forment le rapide suivant que l'on appelle Keng Konluang. Il y a de grands tourbillons et des remous au milieu du passage qui est étroit.

En amont de ce rapide, le fleuve fait brusquement un coude à l'est, puis revient au



TOURBILLONS DU KENG KANIEN

nord et présente un nouveau rapide, Keng Kalacac, formé par les apports d'une rivière qui vient de l'est et qui pendant la saison sèche est presque sans eau. Le lit du Se Bang nuhong a 100 mètres de large et aux hautes eaux il doit rouler une masse d'eau considérable. Au delà est un îlot, Don Kouang, puis vient le rapide nommé Keng Kanien qui offre une passe de 48 mètres de large succédant à une largeur d'environ 500 mètres ! La rencontre des courants qui contournent les rives détermine dans le milieu de la passe un courant excessivement violent, et un dénivellement très-sensible. A des intervalles réguliers, parmi les flots d'écume et les lames qui s'entre-choquent, un tourbillon se creuse, sorte d'entonnoir liquide, large et profond de plusieurs mètres ; au-dessous de lui, on en voit deux ou trois autres dont les dimensions vont en diminuant. Ces tourbillons se forment, disparaissent et se reforment toutes les deux ou trois minutes. Ce phénomène, qui se

reproduit dans tous les points où les eaux s'engouffrent dans un passage subitement rétréci, apparaît à Keng Kanien sous des proportions plus considérables qu'ailleurs, et le dessin ci-joint, qui a été fait de mémoire, n'a d'autre but que d'essayer d'en donner une idée. Le long de la rive le courant est de 5 à 6 milles à l'heure. La pirogue de M. Delaporte, longue, légère et montée par huit rameurs, essaya de le remonter en s'aidant des contre-courants qui se produisent sur les bords ; mais elle échoua dans sa tentative et il fallut la traîner par-dessus les rochers. Les radeaux passent au milieu du rapide, mais ils



RADEAU LAOTIEN FRANCHISSANT UN RAPIDE.

sont exposés à faire des avaries. Les bords du chenal sont formés de gros blocs de grès vert et rose d'un grain très-fin.

Au rapide suivant, Keng Taimépac, le courant est de 6 milles à l'heure. Il y a de nombreuses têtes de roches dans le chenal qui est près de la rive droite. La largeur du fleuve est de 700 mètres et sa direction passe à l'ouest. Il est encombré de rochers de toutes dimensions qui forment de nombreux petits rapides. Le courant est violent sur la rive droite. Les barques doivent passer le long de la rive gauche et franchir, en se halant sur les roches, Keng Héouniaï et Keng Melouc.

En redescendant le fleuve de Ban Naveng à Keng Kanien, M. Delaporte put égale-

ment constater, au milieu des roches, l'existence d'un chenal profond, large de 50 à 60 mètres au moins, et où la vitesse du courant varie entre 4 et 6 milles à l'heure. Le chenal suit d'abord le milieu du fleuve, puis la rive droite dont il s'éloigne un peu en arrivant à Keng Taimépac. Il serait très-difficile de le repérer exactement au milieu des rochers qui l'encombrent.

De Ban Naveng à Kemarat, la direction du fleuve est l'O. 1/4 N.-O. et l'on rencontre les rapides Keng Nat ki khoai et Keng Kon ki lec. Le courant est rapide. On suit la rive droite et, sur une moitié environ de la largeur du fleuve, les roches disparaissent et le fond diminue. Le chenal se trouve près de la rive gauche.

En résumé, si dans l'espace étudié avec tant de soin par M. Delaporte, il n'y a nulle part de barrage complet et si la profondeur paraît partout suffisante, même aux plus basses eaux, pour un vapeur de dimension moyenne, la violence du courant et des remous et le bouleversement du fond sont tels que la route à suivre serait extrêmement difficile à baliser exactement et par suite fort dangereuse. Comme on l'a vu, cette partie du fleuve, malgré les difficultés de navigation qu'elle présente, n'en est pas moins praticable en tout temps pour les radeaux et les pirogues des indigènes.

Jusqu'à présent, l'expédition n'avait rencontré sur sa route aucune trace du passage ou de l'influence des Annamites ; dans la vallée du Se Cong même, où vit encore le souvenir de la domination cambodgienne, les Annamites, malgré leur proximité, paraissent n'avoir jamais joué de rôle politique. Au contraire, la rive gauche du fleuve, vis-à-vis de Kémarat, leur payait tribut, il y a quelques années.

Il importait de reconnaître quelle avait été l'étendue de cette domination annamite, quelles traces elle avait laissées chez les populations, quelles causes avaient amené sa décadence. Tel fut le but que se proposa M. de Lagrée, en allant explorer le bassin du Se Banghien, affluent de la rive gauche du fleuve, dont l'embouchure, comme nous l'avons vu, se trouve vis-à-vis de Kémarat.

M. de Lagrée partit de Kémarat à éléphant le 3 février, accompagné de l'interprète Séguin et d'un des tagals de l'escorte. Après avoir traversé le fleuve, il remonta la vallée du Se Banghien en suivant à grande distance la rive droite de ce cours d'eau qu'il rejoignit à Lahanam. Il parcourut jusque-là un pays désert, recouvert d'une forêt peu épaisse de *Careya*, arbres appelés *Mai Chic* en laotien, dont on extrait de la résine pour le calfatage des barques. Le bois sert aussi pour la construction des maisons [1]. Quelques mares presque à sec coupent çà et là la forêt, et leurs bords servent de lieu de halte aux voyageurs. A Lahanam, le Se Banghien a 300 mètres de large et une profondeur de 1 à 2 mètres. Les berges sont hautes et font supposer un marnage considérable. Le fond de la rivière est de grès. Lahanam est un grand village habité par des Pou Thai, race d'origine laotienne, qui paraît s'être fixée dans le pays avant les Laotiens actuels.

Le lendemain, M. de Lagrée traversa deux fois le Se Banghien pour arriver à Muong

[1] L'écorce du *Careya arborea* sert dans l'Inde à faire des cordes et des mèches.

Sang Kon, chef-lieu de province situé sur la rive droite de la rivière, un peu au-dessous de son confluent avec le Se Somphon. M. de Lagrée rencontra là une population nouvelle, les Soué, race en partie sauvage, ayant un dialecte particulier, empreint de cambodgien [1], et qui paraît être venue du sud.

Muong Sang Kon était au moment du passage de M. de Lagrée en partie abandonné par ses habitants par suite des exigences du gouverneur laotien. M. de Lagrée en repartit le 5 février pour continuer sa route vers le nord-est.

Il traversa une région marécageuse et suant le sel, comme les plaines des environs d'Oubôn ; un immense bas-fond, appelé Thoung Nong Mang, qui pendant les pluies doit devenir un véritable lac, s'étend à peu de distance de Sang Kon sur la rive droite du Se Banghien. M. de Lagrée arriva le soir du même jour à Muong Phong, petit chef-lieu de province relevant d'Oubôn, et autour duquel se groupent quelques villages de Khas Deuong. Le Muong lui-même est habité par des Soué et des Pou Thai. Les Khas Deuong ne paraissent pas différer beaucoup des sauvages de la vallée du Se Cong ; mais ils ont cessé de porter les cheveux longs et ils ont adopté depuis quelque temps le toupet à la siamoise et le langouti. Il en est de même des Soué, qui portaient autrefois les cheveux relevés à la mode annamite.

Ces trois races vivent en bon voisinage, mais sans se mêler ; elles semblent, suivant les circonstances où elles se trouvent, passer tantôt de l'état sauvage à l'état relativement civilisé des Laotiens, tantôt suivre la marche inverse. On a souvent grand'peine, sur les lieux mêmes, à deviner la provenance des individus.

De Muong Phong, M. de Lagrée se dirigea vers le nord-est. A peu de distance de ce village, on traverse le Se Socsoi, affluent du Se Somphon. Le lit de cette rivière a 100 mètres de large aux hautes eaux ; au mois de février, ses eaux sont presque stagnantes et n'occupent que le quart environ de cet espace. Leur profondeur n'est que de $0^m,60$. Le paysage a le même caractère qu'entre Kémarat et Oubôn. Une forêt peu épaisse, aux routes sablonneuses et au sous-sol de grès, recouvre les légères ondulations qui séparent la vallée du Se Somphon de celle du Se Banghien. Des bancs de marne apparaissent çà et là dans les dépressions du terrain. M. de Lagrée coucha, le 6 février, à Ban Nadjo qui dépend de Muong Sang Kon. Il employa la journée du 7 à se rendre à Ban Sakoun, chef-lieu actuel du Muong Lomnou qui, comme Muong Phong, relève d'Oubôn. La contrée traversée est très-populeuse ; Sakoun est habité par des Soué venus, il y a quelque temps, des environs de Sisaket sur les bords du Se Moun. Ce village est à cheval sur les deux rives du Se Somphon qui a plus de 100 mètres de largeur en ce point et qui est guéable : sa profondeur, au lieu du passage, n'est que de $0^m,50$; les berges ont plus de 10 mètres de haut.

M. de Lagrée quitta Sakoun en compagnie des deux premiers dignitaires de la province qui se rendaient à Bankok. Il coucha le 8 février à Keng Cok, gros village situé sur la rive droite du Se Somphon, et ancien chef-lieu de la province.

[1] Voyez les vocabulaires insérés à la fin du II[e] volume, et Atlas, 2[e] partie, le type n° 9 de la planche I.

Le 9, il traversa une région assez peuplée, habitée par les Pou Thai, et il campa le soir à Lahacoc, village situé au pied d'une belle colline boisée. Le 10 février, il était de retour à Kémarat. Il demanda immédiatement aux autorités de la province les barques qui lui étaient nécessaires pour continuer l'ascension du grand fleuve.

Son excursion dans le bassin du Se Banghien lui avait permis de constater que, jusqu'en 1831, la domination annamite s'était étendue sur toute la rive gauche du fleuve depuis le 16[e] degré de latitude jusqu'au delà du 17[e]. Les populations de cette zone payaient un tribut annuel à la cour de Hué, et la route de cette capitale aux bords du Cambodge était libre et fréquentée. En 1831, les Siamois attaquèrent sans provocation ces provinces, mais ils furent battus par les Annamites qui les poursuivirent jusqu'au fleuve, vis-à-vis de Ban Mouk. Peu après les Siamois revinrent à la charge, et se ruant à l'improviste sur toute cette contrée, en enlevèrent la population, qu'ils transportèrent sur la rive droite. Les Annamites ne voulurent pas renouveler la lutte dans un pays devenu désert. Dans la suite, les Siamois le repeuplèrent à l'aide d'habitants tirés des provinces de Palana, de Kham khun keo, d'Oubôn et de Kémarat.

Quelques-uns des Muongs, qui s'échelonnent dans la vallée du Se Banghien jusqu'aux abords de la grande chaîne, figurent sur la carte de Cochinchine de Monseigneur Taberd. Si les Siamois ont réussi à faire prédominer leur influence du côté du fleuve, il n'en est pas de même dans la partie supérieure du bassin du Se Banghien, où se trouve, dans chaque village, un chef annamite à côté du chef laotien.

Je pense que la domination annamite s'était établie dans cette partie de la vallée du Mékong, à la suite des guerres acharnées soutenues par le royaume de Lin-y ou de Lam-ap, le Tsiampa moderne, contre les Tongkinois; en d'autres termes, le bassin du Se Banghien était une des provinces du royaume de Tsiampa et les Soué ne sont sans doute que les descendants des populations qui le composaient. A ce point de vue, il est peut-être intéressant de constater que les Soué n'ont guère d'autre culte que celui des ancêtres. Ils leur élèvent, à l'intérieur des maisons, une sorte de petit autel, devant lequel ils déposent sur une tablette des offrandes consistant en viande de porc ou en volailles.



BANCS DE SCHISTES A DÉCOUVERT DANS LE LIT DU FLEUVE.

XI

DE KÉMARAT A HOUTEN. — BAN MOUK. — LE MONUMENT DE PEUNOM. — LAKON. — UNE COLONIE ANNAMITE ET UNE NOUVELLE ROUTE COMMERCIALE. — HOUTEN. — MINES DE PLOMB. — VOYAGE DE M. GARNIER D'OUBÔN A HOUTEN.

Le 13 février au matin, l'expédition quitta Kémarat dans six barques légères : les difficultés de navigation rencontrées par M. Delaporte au-dessous de ce point, se prolongent, pendant quelque temps encore, au-dessus. Le lit du fleuve, en partie desséché, est parsemé de larges bancs de grès au milieu desquels les eaux se frayent par mille canaux un passage torrentueux et difficile. La route que suivent les barques varie avec la saison; elles recherchent en général les eaux les moins profondes pour éviter les grands courants et les remous.

L'expédition s'engagea le 14 au matin dans le bras que forment les îles de Khien et de Senot et elle s'arrêta au pied d'un passage difficile qui nécessitait le déchargement des bagages. Ce rapide s'appelle Keng Kabao. Aux eaux tout à fait basses, le fleuve, en cet endroit, a moins de deux mètres dans sa partie la plus profonde.

Pendant toute la journée, la navigation resta fort difficile dans le bras étroit qui sépare Don Senot de la rive droite. Les bateliers devaient à chaque instant se mettre à l'eau pour pousser les barques au milieu des rochers. On coucha le soir à Ban Thasakou où un sala était préparé pour l'expédition. La route d'Oubôn à Muong Lomnou traverse le Cambodge en ce point.

La résidence du gouverneur de la province de Kham khun keo, qui s'étend le long de la rive droite du Cambodge, est située sur la rive opposée un peu au-dessous de Don Khien.

Les difficultés de navigation du fleuve disparurent à partir de Ban Thasakou.

Le Cambodge coule, au delà de ce village, dans une immense plaine, recouverte d'une admirable végétation, et où il retrouve quelquefois une largeur de près de 2,000 mètres; son courant est faible, ses eaux assez profondes.

Le 15 février, les voyageurs entrèrent dans la province de Ban Mouk au chef-lieu de laquelle ils arrivèrent le lendemain. Ils avaient admiré sur leur route, dans le village de Tong bao, une pagode dont la façade était incrustée de porcelaine, genre de décoration d'un effet assez original.

Le gouverneur de la province était déjà parti pour Bankok en laissant l'ordre à ses subordonnés de traiter de leur mieux l'expédition française. Ban Mouk s'étend sur la rive droite du fleuve, au nord d'une chaîne de petites collines qui font dévier légèrement vers l'est le cours du Cambodge. Une triple rangée de maisons pressées s'étend parallèlement à la rive. Cinq ou six pagodes seulement s'élèvent au milieu des cases. Ban Mouk, comme la plupart des provinces voisines, est de création récente et a hérité d'une partie des habitants de la ville détruite de Vien Chan.

La Commission n'y séjourna que deux jours.

A partir de Ban Mouk, le fleuve se dirige droit au nord pendant une soixantaine de milles en ne dessinant que des inflexions à peine sensibles. Quelques bancs de sable, quelques îlots apparaissent çà et là au milieu de ses eaux calmes et peu profondes.

Peunom, où la Commission arriva le 22 février, est un village important, situé sur la rive droite du fleuve, à une trentaine de milles de Ban Mouk, vis-à-vis de l'embouchure du Se Bangfay. C'est un point célèbre dans tout le Laos inférieur par le sanctuaire qu'il possède. On y arrive du bord du fleuve par une longue avenue plantée de palmiers. Le monument de Peunom est un de ces Dagobas si communs dans tous les pays bouddhistes et qui reçoivent au Laos le nom de *Tât*; il consiste en une pyramide massive dont la base carrée mesure environ 10 mètres de côté et dont la flèche dorée atteint une hauteur de 45 mètres. Elle porte 5 *thés* ou ombrelles de dimension décroissante et garnis de clochettes à leur circonférence. Cette pyramide est construite en briques et sa surface est couverte de moulures et d'arabesques qui ne manquent ni d'art ni d'une certaine grâce. Les parties supérieures de la pyramide sont d'une construction récente; la base, plus ancienne, accuse une ornementation et une architecture d'inspiration birmane [1]. Suivant l'usage, la légende rend cet édifice contemporain de Bouddha : tel qu'il est, il est impossible d'en faire remonter les parties les plus anciennes au delà de la première moitié du seizième siècle. Nous avons vu (*page* 140) qu'à cette époque une princesse cambodgienne épousa le roi de Vien Chan : c'est à elle que la chronique attribue la réédification du Tât; mais, depuis cette époque, il a subi un grand nombre de restaurations, nécessitées, et par la fragilité des matériaux qui le composent, et par les guerres et les révolutions qui ont occasionné à plusieurs reprises sa destruction ou son abandon.

Le Tât de Peunom est entouré d'une triple enceinte entre lesquelles se trouvent inter-

[1] Voyez le dessin de l'une des faces de cette pyramide, Atlas, 2e partie, pl. XX.

calées une foule de petites pyramides en bois ou en briques qui indiquent, en général, le lieu de sépulture de quelque grand personnage. Une grande et riche pagode, de construction récente, plusieurs oratoires et de nombreuses bonzeries s'élèvent à quelque distance. La pagode est construite dans le style des temples siamois modernes, et les murailles sont couvertes de fresques représentant les sujets les plus variés. De chaque côté de la porte



UNE FRESQUE DE LA PAGODE DE PEUNOM.

d'entrée, sont deux figures représentant un seigneur européen et sa femme, en grand costume du seizième siècle; l'original de ce dessin aurait été offert à une ancienne pagode, jadis construite sur l'emplacement de celle-ci, par l'ambassadeur hollandais Wusthof.

J'ai déjà dit que le sanctuaire de Peunom est en grande vénération dans tout le Laos. Les dévotions qu'on y accomplit ou les pénitences qu'on s'y impose ont aux yeux des fidèles une valeur toute particulière. Notre interprète Alévy, à qui la vue de ce lieu sacré rappelait la vie pieuse et errante qu'il avait menée comme bonze dans le Laos, la vie cou-

pable et mondaine à laquelle il s'était ensuite abandonné au Cambodge, se résolut, à Peunom, à une expiation méritoire. Après quelques jours passés en prières, M. de Lagrée le vit revenir à lui, pâle, mais la physionomie rayonnante; il s'était coupé en l'honneur de Bouddha la première phalange de l'index de la main gauche.

La chronique du Tât de Peunom lui attribue les plus célèbres et les plus puissants fondateurs. En voici le résumé : « Huit années sept mois douze jours après l'entrée de Bouddha dans le Nirvana, Maha Phacasop et cinq cents saints apportèrent une relique de Sammonocodon qu'ils déposèrent sous un *Pouchrey* (*Ficus religiosa*). Les princes de Souvana Phikarat, Khamdeng, Enthapat, Chounrakni Phoumatat, et Nanthasin, convoquèrent leurs peuples pour élever aussitôt un monument. Chacun d'eux fit dans la terre un trou de deux coudées de profondeur et de deux brasses de côté. Les mandarins et le peuple vinrent creuser à leur tour. On fit ensuite des briques de la grandeur de la main de Phacasop. Phya Chounrakni plaça sous la relique 5,550 barres d'argent; chacune d'elles pesait 64 ticaux, il y ajouta 550 barres d'or dont chacune avait le poids de 48 ticaux. Ces barres furent mises à l'ouest. Phya Enthapat donna 9,999,900 *phé*[1] d'argent et 33,300 *phé* d'or; avec cet or, on fit une petite barque. Le tout fut placé au sud. Phya Khamdeng plaça au milieu un crachoir, une couronne et une boîte en or pesant 140 livres, neuf plateaux en or pesant 38 livres; neuf plateaux et un vase en argent pesant 200 livres. »

« Phacasop ordonna aux cinq princes de faire trois fois le tour du monument en répandant une eau parfumée. Chacun d'eux dut ensuite élever, chacun de son côté, le monument d'une brasse. Phacasop l'éleva ensuite de deux brasses[2], et l'on fit brûler tout autour pendant trois jours et trois nuits des bois odorants pour durcir les briques. On étendit alors des étoffes appelées *Kampala* sur les objets d'or et d'argent, et les reliques vinrent s'y placer d'elles-mêmes. Les cinq princes envoyèrent chercher une pierre au pays de Kousinarai (Kousinagara où mourut Sammonocodon), destinée au côté nord du monument, une autre à Purean nosey (Bénarès), destinée au côté sud, une autre à Lanka, destinée au côté sud-ouest; une dernière à Takasila, destinée au côté nord-ouest. »

« Phacasop et les 500 saints firent ensuite trois fois le tour du monument; les cinq princes répétèrent après eux la même cérémonie. Ils prièrent pour que leurs présents furent agréés et restassent 5,000 ans à la même place. Phya Souvana et Phya Khamdeng demandèrent en outre de devenir après leur mort deux bonzes unis comme deux frères; et comme Phya Enthapat et Phya Chounrakni s'étonnaient de cette prière, ils leur répondirent que chacun était libre de les imiter. Phacasop et les saints bénirent les princes et partirent pour le pays de Reacheacru. »

« Les cinq princes préposèrent 500 hommes à la garde du monument. »

Il est assez difficile de décider quels sont les royaumes dont il est parlé dans la chronique. On sait qu'Enthapat est le Cambodge; la tradition veut que Chounrakni Phoumatat

[1] Petite monnaie qui a cessé d'être usitée au Cambodge depuis longtemps et qui est probablement équivalente à celle qui porte le même nom en Birmanie et dont le poids est environ d'un gramme.

[2] Voyez sur ces élévations successives des dagobas bouddhistes, Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 51. Il est intéressant de comparer cette chronique avec celle de Choué Madoue. *J. A. S.*, 1867, partie II, p. 109 et suiv.



VUE DU MONUMENT DE PEUNOM

soit un pays annamite. La chronique se continue par la liste des princes qui ont contribué à l'entretien ou à l'embellissement du monument ou qui ont régné sur le pays de Peunom. Il en sera de nouveau question dans la partie historique de cet ouvrage.

Le Se Bangfay, qui se jette dans le fleuve vis-à-vis de Peunom, prend, dit-on, sa source dans un lac appelé Nong Makang et traverse sous une voûte naturelle Phou Sommang, montagne située à mi-distance du Cambodge et de la grande chaîne de Cochinchine.

La Commission quitta Peunom le 24 février et continua sa route vers Lakon, important chef-lieu de province, situé, comme tous ceux que nous devions rencontrer dans le Laos siamois, sur la rive gauche du fleuve. Le Muong ou la résidence du gouverneur, se trouvait autrefois sur la rive opposée, un peu en aval de l'emplacement actuel, et l'on y retrouve encore quelques vestiges intéressants. Vis-à-vis Lakon, surgit un groupe de montagnes calcaires dont les crêtes, bizarrement découpées, tranchent vivement sur l'azur du ciel. Ce massif présente cela de particulier qu'il n'est annoncé au milieu de la plaine par aucune ondulation de terrain. Sous la puissante impulsion de quelque force souterraine, les rochers de marbre qui le composent ont traversé le sol sans l'infléchir, et se sont entassés les uns sur les autres de la façon la plus étrange. Deux membres de la Commission, M. Joubert et M. Thorel, allèrent visiter ces singulières montagnes au milieu desquelles se trouvent des grottes profondes, des cirques naturels, formés par des murailles de marbre ayant des centaines de mètres de hauteur verticale, des aiguilles calcaires, surgissant comme des colonnes au milieu de la plaine et ressemblant de loin aux ruines gigantesques de quelque temple pélasgique.

Un immense banc de sable s'étend devant Lakon. Le lit du fleuve a en ce point 836 mètres de large, mais les eaux n'occupent, à la fin de la saison sèche, que la moitié environ de cet espace (480 mètres). La plus grande profondeur se trouve le long de la rive gauche, elle est de 10 mètres; la profondeur moyenne est de $5^{m},68$. Le courant parcourt à la surface $0^{m},66$ par seconde.

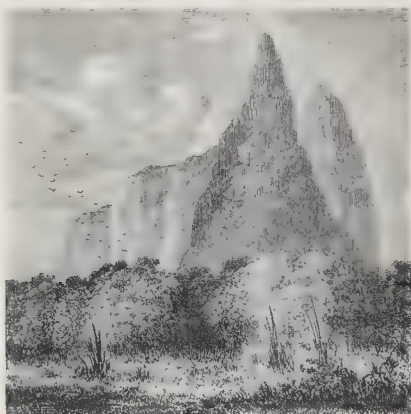
La Commission trouva à Lakon une colonie annamite assez nombreuse, qui avait émigré de la province de Nghe-an, à la suite des guerres qui ont désolé le Tong-king. La route que ces émigrants avaient suivie pour venir du Nghe-an, traverse une région assez montagneuse, qu'il serait intéressant d'explorer afin de reconnaître si elle n'offre aucune difficulté insurmontable à l'établissement de relations commerciales directes entre les côtes de la Cochinchine et la vallée du Cambodge. Lakon ne se trouve qu'à trente-cinq lieues marines de la côte de la province annamite de Quang-binh, le long de laquelle il y a de bons mouillages, et les obstacles de navigation, que présente la partie inférieure du fleuve, doivent faire songer à substituer à la route fluviale le cabotage actif qui relie le port de Saïgon aux différents points de la côte cochinchinoise. Je donnerai dans le chapitre suivant les quelques renseignements que nous ont laissés les missionnaires sur la contrée très-peu connue qui sépare du Laos la Cochinchine et le Tong-king.

La formation calcaire qui a fait irruption d'une façon si pittoresque sur la rive gauche du Cambodge vis-à-vis de Lakon, donne lieu à une fabrication de chaux qui constitue pour toute la contrée une industrie assez importante. Toutes les provinces voisines viennent

s'approvisionner à Lakon de la chaux nécessaire à la construction des pagodes et des tombeaux, et de celle, beaucoup plus fine, qui entre dans la composition de la chique que mâchent sans cesse les Indo-Chinois. Sur les berges du fleuve, aux environs de Lakon, on rencontre de nombreux fours à chaux en pleine activité. Quelque imparfaits que soient les procédés d'exploitation, la chaux est fort belle et son prix ne dépasse pas 1 fr. 50 le picul (60 kilogrammes).

La commission quitta Lakon le 5 mars. Cette ville est une de celles que l'on retrouve le plus vivante dans la relation de Wusthof[1]; elle a beaucoup perdu de son animation et de son commerce depuis la conquête siamoise.

A partir de Lakon, le fleuve, qui depuis Ban Mouk s'était constamment dirigé vers le nord, commence à s'incliner fortement vers l'ouest, paraissant ainsi ressentir l'influence de la direction des montagnes et de la côte du golfe du Tong-king. Son cours reste tou-

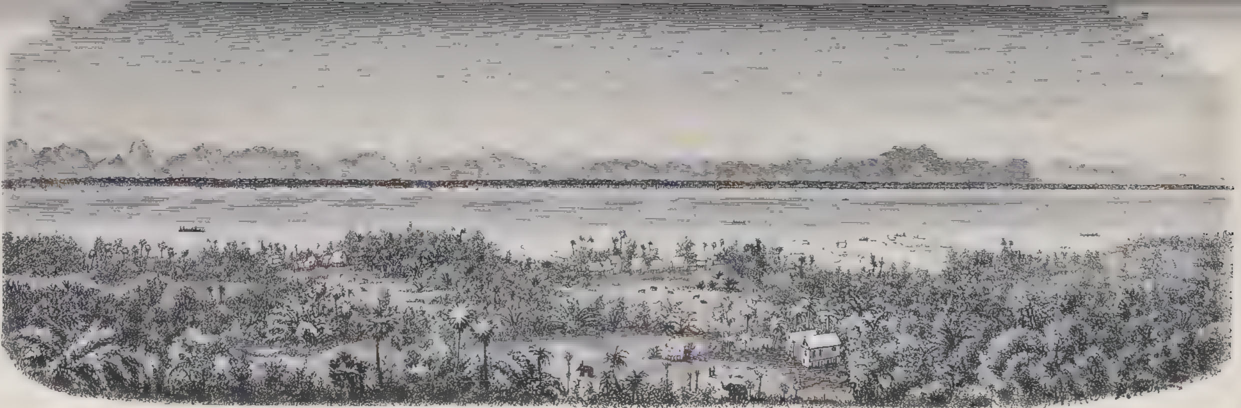


VUE DES MONTAGNES DE PLOMB.

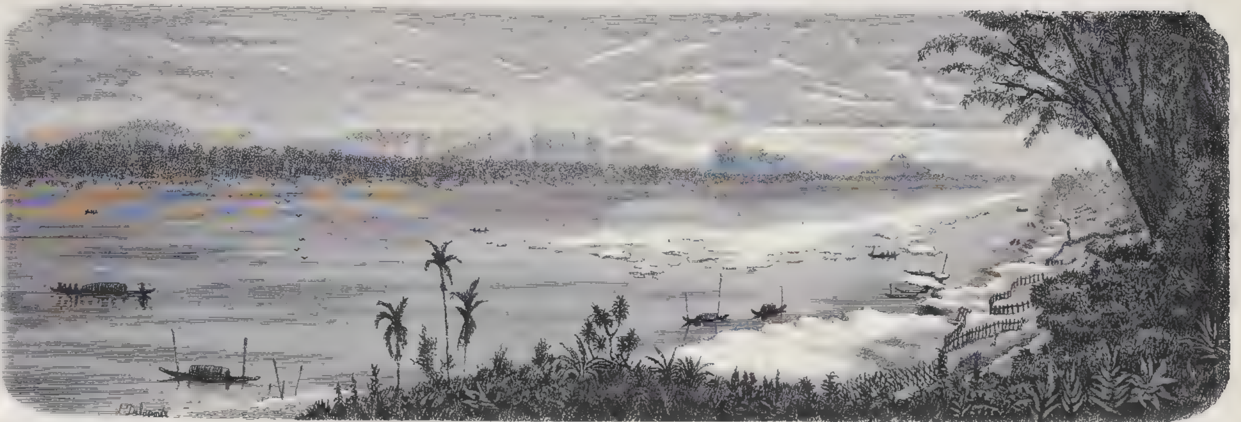
jours calme; un peu au-dessus de Lakon, il se rétrécit un instant jusqu'à n'avoir plus que 400 mètres de large, des roches s'élèvent sur ses rives et les basses eaux mettent à découvert les bancs de schistes qui traversent son lit. (*Voy. le dessin en tête du chapitre.*)

Le lendemain 6 mars, la Commission fit halte à Houten, autre chef-lieu de province, situé vis-à-vis de l'embouchure du Nam Hin boun, jolie rivière dans la vallée de laquelle on avait signalé à M. de Lagrée des mines de plomb exploitées. Il partit dès le lendemain avec le docteur Joubert pour aller les visiter. Les deux explorateurs remontèrent en barque le Hin boun pendant deux jours, et débarquèrent le 8 mars sur la rive gauche de cette rivière, près de son confluent avec le Nam Haten, petit affluent innavigable dont ils suivirent la vallée. Le 9 mars, ils visitèrent, près du village de Nanhò, une grotte de près de 400 mètres de longueur et d'une hauteur de 30 à 40 mètres, dont les parois sont formées d'un marbre gris veiné de noir. Ils étaient arrivés dans la région des mines de plomb.

[1] Voyez la description qu'il en fait, *Bulletin de la Société de géographie*, septembre-octobre 1871, page 260.



PARTIE EST DES MONTAGNES DE LAKON, VUE A VOL D'OISEAU PRISE AVANT D'ARRIVER A LAKON.



PARTIE OUEST DES MONTAGNES DE LAKON, VUE PRISE DE LA RIVE DU FLEUVE ENTRE LAKON ET HOUTÉN.

Quatre ou cinq hameaux, disséminés dans un rayon de quelques kilomètres, sont les centres d'exploitation. La production du métal paraît peu considérable : un mineur n'obtient guère dans une saison que huit à dix livres de plomb. Il paye un impôt en nature. Le plomb a sur les lieux une valeur de 0 fr. 80 le kilogramme. Les étrangers ne sont pas admis à travailler aux mines. Faute de prendre des précautions suffisantes pendant le traitement du minerai, la population indigène est affligée de maladies scrofuleuses et offre le plus misérable aspect. La mort par suite de coliques est fréquente. Quand un malheur de ce genre arrive, on arrête les travaux dans tous les villages pendant une semaine. On ne tolère sur les lieux d'exploitation aucun habit rouge ou blanc. Les habitants croient fermement que ces couleurs excitent les mauvais génies de la montagne, auxquels ils attribuent toutes leurs infortunes, et qu'ils tâchent d'apaiser le plus possible à l'aide de nombreux sacrifices.

Il résulte des informations prises par le commandant de Lagrée qu'il n'y a de ce côté aucune communication avec le Tong-king, dont la vallée du Hin boun semble séparée par une longue série de montagnes. La formation métamorphique déjà rencontrée à Lakon semble prédominer dans toute cette région, dont les grottes de marbre rappellent les fameuses grottes de Tourane, et appartiennent sans aucun doute à la même époque géologique. D'après quelques renseignements, il y aurait des gisements de cuivre dans ces montagnes.

Le commandant de Lagrée revint de cette excursion le 12 mars au matin.

Dans l'intervalle, j'avais enfin rejoint l'expédition.

On se rappelle que j'étais arrivé à Oubôn le 26 février. Je me décidai à aller rejoindre le fleuve à Ban Mouk, et pour éviter les lenteurs qui résultaient d'un trajet fait en char ou à éléphant, je résolus de faire la route à pied. Cette façon de voyager m'obligeait à changer de porteurs à chaque village, mais il m'en fallait un si petit nombre que ce ne devait pas être là une bien grande cause de retard. Je me mis en route le 27 février.

Après avoir laissé sur ma gauche le petit Muong d'Amnat, et croisé la route que l'expédition avait suivie pour se rendre de ce point à Kémarat, j'entrai dans une zone plus accidentée et moins habitée. La forêt reparut. Le 1er mars, j'arrivai au dernier village relevant d'Oubôn. Les hommes étaient fort occupés à la récolte ; on ne put me trouver, comme porteurs, qu'une douzaine de jeunes filles de dix-huit à vingt ans. Je me remis en route avec cette escorte, dont la gaieté et les éclats de rire donnaient fort à faire aux échos de la forêt.

Le surlendemain, j'entrai dans la province de Ban Mouk ; comme porteurs je n'avais plus mes jeunes filles, mais bien de vigoureux Laotiens ; les ondulations du sol étaient devenues de véritables collines, entrecoupées de ruisseaux à l'eau claire et vive. La forêt était d'une puissance et d'une beauté au-dessus de toute comparaison. Je n'ai jamais vu ailleurs de pareils géants végétaux, de semblables entrelacements de troncs et de lianes. Les chaînes de collines que je traversais séparent le bassin du Se Moun de celui du Se Bang hi, rivière assez considérable qui va se jeter dans le Cambodge, au-dessous de Ban Mouk, vis-à-vis de l'île qui porte son nom ; d'après les renseignements des indigènes, le Se Bang hi sort tout formé d'une grande grotte d'un accès facile, qui se trouve à peu de

distance dans l'ouest. Après une longue marche dans un pays inhabité, mais de l'aspect le plus pittoresque, j'arrivai, à la tombée de la nuit, à l'étape où je devais changer de porteurs. On entendait le bruit sourd des coups de hache résonner dans les profondeurs du bois. C'était un village nouveau qui s'installait au milieu de la forêt. Tout à coup des cris perçants éclatèrent à nos oreilles, et devant moi, à quelques mètres à peine, déchirant le feuillage dans un immense bond, parut et disparut un tigre qui emportait un enfant. Décharger mon revolver sur l'animal, crier à mes compagnons de jeter bas leur fardeau et de me suivre, nous élancer tous ensemble, en criant, à la poursuite de la bête féroce, fut l'affaire d'une seconde. Quelques instants après, nous étions auprès du bébé que l'animal, effrayé ou blessé, avait laissé tomber dans sa fuite. C'était un enfant de quatre ou cinq ans. Les cris qu'il continuait à pousser prouvaient surabondamment qu'il n'avait point encore rendu le dernier soupir. Je m'empressai de le relever, je le retournai dans tous les sens; il n'avait pas une égratignure! Il ne cessa pourtant de crier que lorsqu'il fut dans les bras de sa mère, qui accourait tout en larmes. Le père coupait des branches sur un arbre, quand son enfant, qui jouait non loin de là, avait été enlevé. Éperdu, il avait été donner l'alarme dans le village. Les détonations de mon revolver avaient guidé les habitants qui me prirent pour un Dieu sauveur maniant le tonnerre. La soudaineté de mon apparition, ma physionomie nouvelle, mon costume bizarre donnaient à ce sauvetage quelque chose d'étrange et de miraculeux. En quelques minutes, j'eus à mes pieds tous les cochons, toutes les poules, tous les fruits dont disposaient ces pauvres gens, et que la mère, pleurant maintenant de bonheur, me suppliait à genoux d'accepter. Les hommes se mirent à me construire une case et je ne reçus jamais une hospitalité plus empressée. Je repartis le lendemain de bonne heure.

Le 4 mars, j'arrivai à Ban Mouk; l'expédition en était repartie depuis douze jours. Les autorités du lieu me remirent une lettre adressée au commandant de Lagrée. Quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître le pli que je lui avais envoyé d'Angcor, avant mon départ pour Pnom Penh. J'avais devancé la poste indigène. A Ban Mouk, je retrouvais le grand fleuve dont j'avais quitté les rives depuis plus de deux mois. Je n'avais qu'à le remonter le plus rapidement possible, sûr maintenant de rencontrer l'expédition sur ses bords. Le 5 mars, je repartis dans une petite barque. Je n'étais point fâché, surtout pour l'Annamite Tei qui m'accompagnait, de changer de mode de transport. Le pauvre garçon, peu habitué à la marche, avait les pieds enflés; il y avait sept jours consécutifs que nous allions à pied, en faisant de 30 à 40 kilomètres par jour, sous un soleil de plus en plus ardent et par des routes peu frayées.

Le 6, je ne faisais que toucher à Peunom. Le lendemain, je passai à Lakon. Enfin, le 10 mars, j'aperçus avec un léger battement de cœur le pavillon français flottant au milieu des palmiers, sur la rive de Houtén. J'avais enfin rejoint l'expédition : c'était mon trentième jour de route depuis Pnom Penh, et j'avais parcouru 1,660 kilomètres depuis que je m'étais séparé, à Oubôn, du commandant de Lagrée. Il y avait un mois que je n'avais dit ou entendu un mot de français.



EMBOUCHURE DU SE NGUM.

XII

DE HOUTÉN A VIEN CHAN [1]. — SANIABOURY. — RÉGION DE LA CANNELLE ET DU BENJOIN. — PONPISSAY. NONG KAY. — COMMUNICATIONS AVEC POUEUN ET LE TONG-KING. — LES RUINES DE VIEN CHAN.

Les passe-ports de Chine dont j'arrivais muni permettaient de donner au voyage la plus grande extension possible. Pour la première fois depuis plus de trois mois, nous nous trouvions enfin tous réunis, pleins d'ardeur et de santé, autour du chef de l'expédition; aux longs tâtonnements du début allait succéder l'exécution nette, ferme et rapide du programme qu'il s'était tracé.

Malheureusement, la saison sèche touchait déjà à sa fin; les pluies allaient venir, et avec elles leur cortége de difficultés matérielles et de maladies. Il fallait se hâter pour n'être point trop assaillis par le mauvais temps avant notre arrivée à Luang Prabang, seul point assez important pour qu'un long séjour pût y être fructueusement employé.

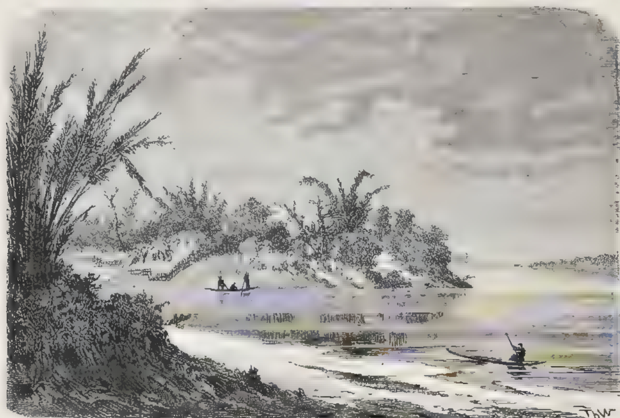
Dès le lendemain, nous quittâmes Houtén pour nous rendre à Saniaboury [2], Muong situé, comme le précédent, sur la rive droite du fleuve, à l'embouchure du Soumcam, affluent assez important de cette rive. La distance n'est que de huit à neuf milles géogra-

[1] Voir pour tout ce chapitre la carte itinéraire, n° 5, Atlas, 1re partie, pl. VIII.

[2] Je soupçonne que l'orthographe que M. de Lagrée et moi avons adoptée pour ce nom est fautive et que l'impossibilité où sont les Laotiens de prononcer l'*r* nous aura empêchés de reconnaître sa véritable étymologie, qui est peut-être Sauriaboury, « ville du Soleil », par opposition à Vien Chan ou Chandapouri, « ville de la Lune » Peut-être aussi fallait-il écrire « Seyaboury » ou « ville de Seyor », nom du Bouddha qui doit succéder à Sammonocodom.

phiques. Le fleuve coule paisiblement, dans cet intervalle, entre des berges basses et sablonneuses, et ne décrit qu'une courbe à peine sensible qui incline son cours jusqu'à l'O.-N.-O. Partis à six heures et demie du matin, nous arrivâmes à dix heures et demie. Un nouvel arrêt nous était imposé là pour changer de barques, et ces étapes trop fréquentes avaient été, depuis Bassac, une des plus grandes causes de la lenteur de notre voyage.

Ainsi que la plupart de ses collègues, le gouverneur de Saniaboury était parti pour Bankok, afin d'assister aux funérailles du second roi de Siam. Sa femme nous fit de très-bonne grâce les honneurs de sa capitale, riant village dont les cases, disséminées dans l'angle formé par le Cambodge et le Soumcam, respirent l'air de propreté et d'aisance commun à toutes les habitations de cette partie du Laos. Comme à l'ordinaire, le logement de l'expédition était préparé à l'avance, et l'on fit immédiatement partir un courrier



EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE DE SANIABOURY.

pour Ponpissay, le Muong suivant, afin que l'on pût y faire préparer immédiatement de nouveaux moyens de transport.

Nous ne séjournâmes que soixante-douze heures à Saniaboury. Non loin de là se trouve une fabrique de poteries que le docteur Joubert alla visiter.

Nous nous remîmes en route le 16 au matin. Le prochain Muong était cette fois assez éloigné : on nous annonçait un trajet de huit à neuf jours et une navigation assez facile.

Quelques heures après notre départ, les villages et les arbres fruitiers disparurent des rives du fleuve, et furent remplacés par la forêt. Le soir, nous doublâmes une île, Don Kassec, précédée et suivie de nombreux bancs de sable au milieu desquels le chenal du fleuve est difficile à déterminer.

Le lendemain, les rives du fleuve devinrent plus accidentées ; un massif montagneux, appelé Phou Ngou par les indigènes, apparut droit devant nous, dentelant l'horizon d'une

triple ligne de sommets ; quelques petites collines se montrèrent en même temps sur la rive droite. Le 18 mars au soir, nous nous arrêtions au pied des premiers contre-forts de Phou Ngou. Quelques villages de nouvelle formation s'élevaient sur la rive gauche ; ils étageaient leurs rizières sur les dernières pentes de la montagne. Ils dépendaient du gouverneur de Houtén, quoiqu'ils ne se trouvassent point sur son territoire. Au Laos, l'impôt est basé sur le nombre des habitants inscrits, et ceux-ci ne sont autorisés à se déplacer pour aller chercher au loin des terres plus fertiles, qu'en conservant l'attache de la province sur les registres de laquelle ils figurent. Aussi n'est-il pas rare de trouver, à côté les uns des autres, des villages relevant d'autorités très-différentes et souvent fort éloignées.

Les petites chaînes, détachées du massif principal de Phou Ngou, au pied desquelles nous nous trouvions, couraient parallèlement au fleuve, dont la direction depuis Saniaboury s'était relevée au N.-N.-O. Nous ne pouvions douter que ce ne fussent là des rami-



EMBOUCHURE DE NAM KDIN.

fications de la grande chaîne de Cochinchine, et nous n'allions pas tarder sans doute à trouver des indices du voisinage des Annamites ; mais, dès le lendemain, à partir de l'embouchure d'une jolie rivière, appelée Nam Kdin [1], dont la vallée, d'une apparence pittoresque, semblait se diriger au N.-O., le fleuve tourna brusquement à l'ouest entre deux berges devenues plus hautes, désertes et très-boisées, et le long desquelles les traces des animaux sauvages, troupeaux de buffles et d'éléphants surtout, se montraient fort nombreuses. Nous trouvâmes même un cerf abattu par un tigre et laissé presque intact sur la berge. Ce fut pour nous une excellente aubaine, et nous vécûmes pendant deux jours des reliefs de Monseigneur le tigre, comme l'appellent les Annamites.

Quelques blocs de grès réapparurent dans le lit du fleuve, légèrement rétréci, et formèrent, à certains coudes, de petits rapides très-facilement franchissables en toute saison. A l'un d'eux, nommé Keng Sdoc, je ne trouvai que 4 mètres de fond maximum.

[1] *Nam*, qui, en laotien comme en siamois, veut dire *eau*, remplace, dans la partie moyenne et supérieure du Laos, le mot *Se*, usité, dans le Laos inférieur, pour désigner une rivière.

Ce rapide est situé à peu de distance de l'embouchure d'un ruisseau, Huei Bambat, qui sert de limite aux provinces de Ponpissay et de Saniaboury. Les roches qui forment Keng Sdoc sont sur deux lignes parallèles dirigées au S. 10 E., et inclinées de 30 à 40° vers l'ouest. Un autre massif montagneux peu élevé, celui de Phou Hong, succède, sur la rive droite, à celui de Phou Ngou, auquel maintenant nous tournions le dos.

Nous arrivâmes le 20 mars à l'embouchure d'un affluent navigable, le Nam San, qui paraissait provenir de cette nouvelle chaîne. Un grand et beau village, Bouncang, s'élevait vis-à-vis, sur la rive droite, et nous prîmes terre, vers quatre heures du soir, sur la magnifique plage de sable que la baisse des eaux avait laissée à découvert au pied des maisons et des jardins qui bordaient le fleuve. Une fête mettait toute la population en liesse : c'était jour de pleine lune, consacré, comme l'on sait, par les rites bouddhiques. Les pagodes



ARRIVÉE A BAN BOUNCANG UN JOUR DE FÊTE.

regorgeaient de fleurs, de fruits et de fidèles. Dans les rues du village, un grand nombre de marchands ambulants se disputaient les faveurs de la foule. Il me sembla même que le nombre et la variété des étalages offerts au public attestaient une civilisation plus raffinée et des goûts moins simples que ceux du Laos méridional. Le commerce avec Bankok par Korat trouve un débouché facile sur ce fertile et populeux plateau que le fleuve contourne si paisiblement à partir de Ban Mouk et dont le Se Moun est une des grandes artères. Quant aux denrées indigènes, nous remarquâmes pour la première fois l'apparition de la cannelle [1].

Mais pour moi le plus grand intérêt de notre halte était moins dans le spectacle animé

[1] Cette écorce provient probablement du *Laurus cassia*. Il est à remarquer que les Annamites et les Laotiens lui donnent le même nom : *Koué*. Les premiers ont sans doute emprunté ce nom aux seconds sur le territoire desquels ils vont chercher la cannelle.

et parfois, hélas ! — aviné, — qu'offrait la population de Bouncang, que dans une éclipse de lune que j'espérais pouvoir observer à la chute du jour. Malheureusement l'horizon était légèrement embrumé, comme il arrive toujours après les chaudes journées de la saison sèche, et, d'après les limites que j'assignais à notre longitude, le phénomène devait se produire presque immédiatement après le lever de la lune. Quelques légers *strati* vinrent s'ajouter au rideau de vapeurs qui voilaient l'orient, et mes préparatifs devinrent inutiles. Ce fut pour moi une vive contrariété que la perte de cette occasion de rectifier notre position géographique et de régler nos chronomètres. Elle ne se représenta plus dans toute la suite de notre voyage.

Le lendemain, nous continuâmes à faire de l'ouest en remontant le fleuve ; cette direction où il persistait depuis trois jours n'était point un coude ordinaire produit par un accident de terrain local ; elle attestait un changement réel et durable dans l'orientation générale de la vallée que nous explorions. De temps en temps nous découvrions, enveloppée dans les lentes sinuosités du fleuve, une île, joyau verdoyant sur les eaux paisibles dont elle élargissait le lit sablonneux et peu profond ; quelquefois aussi, des bancs de roches, assises souterraines des montagnes de la rive gauche, venaient étrangler brusquement le fleuve, qui retrouvait alors pendant un court intervalle ses grandes profondeurs d'autrefois et un courant plus accentué. Ces rapides n'offraient aucun danger à ce moment de l'année ; mais les quelques rochers épars sur les rives, et alors à découvert, produisent, aux hautes eaux, des tourbillons si violents, que le passage reste impossible, pendant quelques jours, à l'un de ces rapides nommé Hang Hong, que nous franchîmes le 21 mars. Les bateliers entretiennent soigneusement quelques fleurs au pied d'un petit Tat construit sur l'un des rochers qui le dominent. Au pied même de ce rocher, il y avait au moment de notre passage 25 mètres d'eau ; un peu plus au large, je ne trouvai pas fond à 30 mètres. Le fleuve n'a en cet endroit que 250 mètres de large. Je pus constater par la ligne, tracée par les eaux au moment de l'inondation sur les parois verticales des rochers, que le fleuve s'élevait en ce point à 13^{m},80 au-dessus de son niveau actuel.

Le lendemain nous franchîmes un autre rapide nommé Keng Ahong, situé un peu en amont de l'embouchure du Nam Makang ; il est formé par un plateau de roches, qui laisse, du côté de la rive droite, un chenal étroit et profond de 25 mètres.

A partir de Hang Hong, le Cambodge, qui avait conservé jusque-là une certaine tendance à se relever au nord, s'infléchit de plus en plus vers le sud ; les sommets des chaînes de la rive gauche s'abaissèrent et disparurent ; les méandres du grand fleuve devinrent aussi capricieux et aussi rapides que ceux d'une petite rivière. Nous passâmes par tous les rhumbs sud, est et ouest du compas, et cela à notre grand dépit, car la seule direction que nous aurions voulu suivre eût été celle du nord, qui seule pouvait nous rapprocher des sources du grand fleuve et nous amener dans des régions d'un aspect plus nouveau et d'un climat plus favorable. Dans un voyage de cette nature, on est toujours impatient de changement, et chaque jour qui n'apporte pas une émotion nouvelle est un mécompte. Les plus gracieux paysages deviennent monotones quand ils se succèdent les mêmes pendant deux fois vingt-quatre heures.

En ce moment, l'aspect du Cambodge se rapprochait de plus en plus de celui du Se Moun, au-dessus d'Oubôn. Le cours des deux rivières était devenu parallèle. Le fleuve était désert ; quelques barques de pêcheurs se montraient de loin en loin : on sentait que le commerce ne se servait plus de la voie fluviale, la plaine au milieu de laquelle celle-ci se frayait un trop sinueux chemin offrant des routes aussi faciles et plus directes.

Le 23 mars, nos bateliers nous montrèrent, sur la rive droite, une pagode qui contenait l'empreinte d'un pied de Bouddha. Ces sortes d'empreintes sont excessivement nombreuses au Laos. On sait que les plus célèbres, pour les bouddhistes du sud, sont celles du pic d'Adam, sur lequel Gautama a posé son pied gauche, et de la montagne appelée par les Siamois Souana Bapato, et plus connue sous le nom de Phra bat, « pied sacré [1] », qui est située entre Korat et Bankok.

Les maisons et les jardins commençaient à réapparaître en grand nombre sur les bords du fleuve, qui continuait toujours son étonnante course au sud. Nous approchions du chef-lieu de la province. Le soir du même jour, nous nous arrêtâmes à Nong Coung, village considérable situé vis-à-vis de l'embouchure du Se Ngum, le plus grand affluent de la rive gauche du fleuve que nous eussions rencontré depuis Houtén. D'après les renseignements que nous recueillîmes, cette rivière peut être remontée six jours en barque, et traverse une région forestière très-productive. C'est de là que viennent en partie la cannelle, dont nous avions constaté l'apparition quelques jours avant sur les marchés indigènes, et le benjoin, qui ne vaut guère dans le pays que 4 francs 50 centimes le kilogramme. Le commandant de Lagrée eut un instant l'intention de faire explorer par M. Thorel les lieux où l'on récolte la précieuse écorce ; mais, malgré le très-vif désir de notre botaniste, la nécessité d'accélérer notre voyage fit renoncer à ce projet.

Le lendemain, 24 mars, nous arrivâmes à Ponpissay, où l'on travaillait déjà à l'armement des barques qui devaient remplacer celles de Saniaboury. L'accueil des autorités fut en rapport avec cette activité de bon augure. Ponpissay s'étend sur les deux rives d'un petit affluent de la rive gauche appelé Luong qui vient de Phou Phaphan dans la province voisine de Nong Kay. De nombreuses pagodes attestent la richesse de ce chef-lieu. Les maisons y sont plus élevées que d'habitude au-dessus du sol, et les vastes rez-de-chaussée ainsi obtenus servent d'ateliers pour le tissage de la soie et du coton. Je ne doute pas que Ponpissay ne soit le lieu cité dans la relation de Wusthof sous le nom de Huyloun (*huei*, ruisseau, rivière, en laotien, et *loun*, contraction de Luong), comme célèbre pour la fabrication des vêtements de soie. « Ce sont les meilleurs, dit-il, que l'on exporte au Siam, Toncquin, Quinam et Camboje. » Ce commerce n'existe plus aujourd'hui, la domination siamoise ayant absorbé à son profit toutes les relations extérieures des régions laotiennes ; mais les langoutis de soie de cette partie du Laos méritent encore la réputation qu'ils avaient acquise au dix-septième siècle par leurs couleurs brillantes et la finesse de leur tissu.

Le Muong prochain, dont nous n'étions qu'à un jour et demi de marche, était celui

[1] Voyez sur l'étymologie du mot Phra (Prea des Cambodgiens, et Pha des Laotiens), la note du colonel Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 61.

de Nong Kay. C'est dans sa circonscription que se trouvent les ruines de Vien Chan, l'ancienne métropole du Laos et le terme du voyage accompli par Wusthof en 1641. Un grand intérêt de curiosité s'attachait à l'étude de ces ruines. Nous n'allions certes pas y trouver les merveilles d'art du Cambodge; nous allions y lire couramment une page d'histoire moderne, au lieu de nous trouver en présence d'un indéchiffrable problème d'archéologie. Comme si ce n'était pas assez de cet aiguillon pour notre impatience, le temps redevenait chaud et orageux; à cinq heures du soir, le thermomètre accusait encore plus de 33 degrés. La brise régulière du nord-est, dont nous étions habitués depuis



TAT NONG KAY.

six mois à ressentir l'influence rafraîchissante, faiblissait; l'horizon du sud-ouest s'illuminait fréquemment d'éclairs, et le roulement lointain du tonnerre commençait à se faire entendre. Tous ces indices nous annonçaient la venue des pluies. Le fleuve allait grossir, et les difficultés de la navigation grandir outre mesure. Les raisons de se hâter étaient nombreuses, on le voit, et nous commandaient même de ne point consacrer un temps trop long à la visite des ruines de Vien Chan.

Nous nous remîmes en route le 26 mars, après avoir grassement rénuméré les bateliers de Saniaboury. Nous venions de remonter, grâce à eux, plus de deux cents kilomètres du fleuve. On nous montra dans la forêt, près de l'endroit où nous fîmes halte pour dé-

jeuner, les vestiges d'une ancienne résidence des rois de Vien Chan. Nous atteignîmes le soir même la limite des provinces de Ponpissay et de Nong Kay. Le lendemain, nous examinâmes avec curiosité des excavations faites par les chercheurs d'or dans un banc de quartz aurifère qui rétrécit extrêmement le lit du fleuve. Les indigènes connaissent l'usage du mercure pour le traitement du précieux métal, et nous les trouvâmes occupés en assez grand nombre au lavage des sables; ce travail paraît ne leur donner aujourd'hui que d'assez minces résultats.

Immédiatement après avoir contourné ce lieu d'exploitation, le fleuve, dont la direction, depuis Ponpissay, s'était beaucoup relevée vers l'ouest, revint au sud en s'élargissant. Une de ces pyramides sacrées, si nombreuses au Laos, qui indiquent soit un tombeau, soit un lieu sacré, nous apparut de loin, isolée sur les eaux, au milieu du vaste demi-cercle creusé par le courant le long de la rive droite du fleuve; depuis dix ans déjà, elle avait été détachée de la berge sur laquelle elle avait été jadis construite, et elle restait à demi inclinée sur l'onde comme un navire en détresse prêt à sombrer. Tant qu'elle restera debout, elle sera un point de repère excellent pour mesurer les empiétements du fleuve, empiétements qui, au milieu de terrains meubles, se reproduisent à chaque coude du côté extérieur et occasionnent sur la rive opposée des atterrissements ou des bancs de sable qui atteignent parfois des dimensions colossales. Pour le moment, le Tat penché nous signalait Nong Kay, où nous prîmes terre à onze heures du matin.

Nong Kay, fondé après la destruction de Vien Chan par les Siamois, a hérité en partie de son importance : c'est le plus grand centre de population que l'on rencontre sur les bords du Mékong de Pnom Penh à Luang Prabang; les maisons, construites parallèlement à la rive, forment une rue de plus d'une lieue de long, coupée par plusieurs ruelles, ou plutôt par des sentiers perpendiculaires au fleuve. La ville paraît renfermer de 5 à 6,000 habitants. Les produits de son voisinage immédiat sont très-variés : le coton, la soie, le tabac et l'indigo sont cultivés au delà des besoins de la consommation locale; il y a à peu de distance de la terre à poteries, de la chaux et des exploitations forestières fournissant d'excellents bois de charpente. Par sa situation, Nong Kay est l'entrepôt des productions de l'immense et fertile plaine que nous venions de traverser depuis Houtén; le plomb, la poudre d'or, le fer qui vient de M. Leui situé à quatre ou cinq jours de marche dans le sud-ouest, le sel qui s'exploite dans les marais salants de la rive droite du fleuve, y trouvent un marché avantageux. Les productions de la région comprise au nord du fleuve, entre Luang Prabang et la frontière annamite, région dont Muong Poueun est la ville principale, ont également leur écoulement naturel vers Nong Kay. C'est de là que vient le plus riche apport commercial : la cire, l'ivoire, les plumes, les peaux, les cornes, le benjoin, la cannelle. C'est par Muong Poueun qu'ont lieu toutes les communications avec le Tong-king. On dit que cette localité produit du soufre et du fer.

C'est peut-être par la route de Muong Poueun que le père Bonelli avait essayé de pénétrer au Laos en venant du Tong-king en 1638, et que le père Leria fit le trajet inverse. (*Voy. ci-dessus*, p. 9.) Celui-ci partit de Vien Chan le 2 décembre 1647, accompagné,

par ordre du roi, dit Marini[1], d'un grand nombre de barques. Il chemina par eau pendant quinze jours, puis par terre pendant dix jours, avant d'entrer dans la province de Guiam (Nghe-an?) qui appartient au Tong-king. La plus grande partie du pays qu'il traversa était une plaine sablonneuse et déserte, dans laquelle se trouve un étang dont l'eau est chaude et bouillonne quelquefois; il y a là aussi des forêts où abondent les arbres qui produisent la cannelle et les clous de girofle. Outre les oiseaux habituels, on en voit qui sont d'une taille énorme et qui font en volant un bruit horrible; les tigres y sont en quantité prodigieuse. Au delà de cette plaine, est une chaîne de montagnes appelée *Rumoi*, qui sépare le Laos du Tong-king. Le mont qu'il faut franchir pour passer d'un royaume à l'autre, est couvert d'une épaisse végétation et si élevé que l'on dit qu'autrefois on venait y entendre les paroles des habitants du ciel. Son ascension est des plus difficiles : il faut s'accrocher aux racines des arbres pour escalader les rochers[2]. De l'autre côté, on arrive à un poste de douane de la province de Guiam.

Le père Koffler, missionnaire qui a résidé en Cochinchine de 1740 à 1755, parle aussi[3] des hautes montagnes qui séparent la Cochinchine du Laos et des passages difficiles qu'elles offrent. A six lieues du Song Gianh est une caverne à stalactites où de petites barques peuvent pénétrer. Au delà est une plaine cultivée et arrosée par un fleuve large et profond où les poissons se prennent avec la main. La région voisine est déserte et sablonneuse, et les noirs habitants des montagnes l'appellent la terre des démons. La nuit, des flammes sortent du sol, et l'on entend des bruits terribles. Ces habitants, ajoute le père Koffler, sont de mœurs douces et franches, le roi de Cochinchine en fait sa garde et a plus de confiance en eux qu'en ses propres sujets. Mais ils tuent impitoyablement tous ceux qui les trompent. Quand les Cochinchinois manquent de franchise avec eux, ils interrompent le commerce et cessent de leur payer le tribut annuel. Tous les cinq ans, ils envoient une ambassade et des présents à la cour de Hué; leurs ambassadeurs sont accompagnés d'une escorte de cinquante soldats bien armés et bien vêtus qui ne le cèdent en rien aux Annamites. Le roi de Cochinchine envoie quatre barques et cinq compagnies de soldats à leur rencontre. Ils parlent une langue peu différente de celle de la Cochinchine, et reconnaissent un bon et un mauvais génie.

Dans une lettre du père Lebreton, provicaire apostolique au Tong-king en 1786[4], il est question de l'émigration d'un certain nombre de chrétiens annamites dans le royaume laotien de Tran-ninh, qui se trouve au milieu d'une plaine très-cultivée, à un jour de marche d'une montagne très-haute et couverte de forêts, que l'on met une journée entière

[1] *Delle missione de' padri della Compagnia di Giesu nella provincia del Giappone e particolarmente di quella di Tunkino.* Roma, 1663. Livre V, chap. XIII, p. 536 et suiv.

[2] *Rumoi* est évidemment une corruption de Moi, nom générique que donnent les Annamites à tous les habitants des montagnes, et en particulier aux sauvages qui habitent la grande chaîne. Comparez le passage des auteurs chinois, cité page 109 de cet ouvrage, et relatif au mont Mi-tan.

[3] Johannis Koffler, *Historica Cochinchinæ Descriptio in epitomen redacta* ab Anselm. Eckart. Nuremberg, 1803, p. 27 et suiv.

[4] *Nouvelles des missions orientales* reçues au séminaire des Missions Étrangères, à Paris, en 1785 et 1786. Amsterdam, 1787, 1re partie, p. 160-166.

à gravir, et une autre à redescendre. Le roi laotien de Tran-ninh paye tribut au roi du Tong-king, et les bateaux du Cambodge viennent commercer jusqu'à ce point. Au nord de Tran-ninh est le pays de Lao-luong (Luang Prabang?) qui relève de la Chine ; au sud, celui de Lao-chan (Vien Chan ?). Le pays de Tran-ninh est très-sain et très-fertile ; l'air y est tempéré et l'hiver on y voit de la glace. Les habitants sont très-doux ; mais ils ne peuvent souffrir qu'on les trompe.

Ces renseignements sont à peu près les seuls que l'on possède sur l'aspect et la population de la vaste région à laquelle Muong Poueun donne accès. Il est difficile de préciser le point où l'on franchit la chaîne de Cochinchine pour passer du Laos dans le Nghe-an. Le texte italien du P. Marini ne dit pas si les quinze jours de navigation faits par le P. Leria en quittant Vien Chan ont eu lieu en descendant ou en remontant le fleuve ; une partie de ce trajet a pu être faite sur un affluent du Cambodge, le Se Hin boun par exemple, qui est peut-être le fleuve large et peu profond dont parle le père Koffler. Le Se Hin boun figure sur la carte de Mgr Taberd sous le nom de On bo'n ; il est navigable pendant huit jours à partir de son embouchure, et, d'après les renseignements recueillis par M. de Lagrée, il offre un passage souterrain qu'une barque peut franchir en un jour. Peut-être doit-on identifier Tran-ninh et Ninh-cu'ong, qu'il faudrait placer dans ce cas sur le cours du Hin boun. Les populations de cette zone sont probablement des populations mixtes analogues aux Soué et aux Pou thai. Marini[1] affirme qu'une des sept provinces du royaume de Vien Chan reconnaissait jadis la suzeraineté du Tong-king. Elle comprenait sans doute la région qui nous occupe. On voit que les droits de la cour de Hué sur la rive gauche du Cambodge, attestés par les récits des pères Koffler et Lebreton, remontent à une époque très-éloignée. Les Siamois ont ravagé Muong Poueun en 1833 et en ont ramené 25,000 captifs. C'est de ce moment que datent leurs prétentions à la possession de toute la vallée du Cambodge. Il faut signaler à l'attention des futurs explorateurs les phénomènes volcaniques mentionnés dans toute cette région par le P. Leria et le P. Koffler, et dont on retrouve l'action irrécusable sur toutes les roches de la rive gauche du Cambodge, depuis le massif montagneux d'Attopeu, jusqu'aux marbres de la vallée du Hin boun et les formations calcaires de Luang Prabang.

Le commerce de Nong Kay est entre les mains des Chinois de Korat qui y apportent leurs marchandises ordinaires, ustensiles de cuivre, coutellerie et miroiterie européennes, cotonnades anglaises, soieries chinoises, etc. ; les colporteurs chinois sont assez nombreux pour former un quartier à part, où l'on trouve, remisés sous des hangars, les nombreux chars à bœufs qui servent à leurs voyages à Korat. Mais, là comme partout ailleurs dans le Laos, ils ont à lutter depuis quelque temps contre l'active concurrence des Birmans ou des Pégouans des possessions anglaises.

Au moment de notre arrivée, la population était en fête : c'était le moment où, le repiquage du riz étant terminé, les cultivateurs n'ont plus qu'à désirer une saison pluvieuse favorable. Aussi prodiguent-ils les prières et les offrandes. Les sentiers qui du village conduisaient aux rizières, étaient ornés de banderoles flottant à l'extrémité de

[1] *Op. cit.*, liv. V, ch. II, p. 457.

hauts bambous, et l'on trouvait à chaque carrefour de petits autels sur lesquels on faisait brûler des aromates [1].

Le gouverneur de Nong Kay était à son poste. C'était le premier des chefs de province que nous eussions rencontré qui se fût dispensé d'aller à Bankok assister aux funérailles du second roi. Son accueil fut des plus courtois. Le commandant de Lagrée avait à lui demander un important service : celui de faire reconduire à Bankok, pour le remettre entre les mains du consul français, notre interprète européen pour la langue laotienne, le nommé Séguin, qui nous avait donné par sa conduite de nombreux et sérieux motifs de mécontentement, et dont les allures trop entreprenantes pouvaient nous créer plus tard de graves difficultés. Nous étions à peu près tous capables de demander aux indigènes les renseignements qui nous étaient nécessaires pour nos différents travaux. Le Laotien Alévy, qui, si on se le rappelle, avait été adjoint à l'expédition à Compong Luong, conversait couramment en cambodgien avec le commandant de Lagrée et lui servait d'interprète dans les relations officielles avec les autorités du pays. Enfin, la modicité de nos ressources et la difficulté des transports nous faisaient trouver avantageuse toute diminution, même la plus légère, apportée dans notre personnel ou notre matériel.

Le gouverneur de Nong Kay accepta volontiers la responsabilité de ce rapatriement forcé. Séguin partit sous escorte le 1er avril ; il devait retrouver, à quelques jours de marche de Nong Kay, la route que Mouhot avait suivie, en partant de Bankok, pour aller rejoindre le Mékong à Pak Lay. A mon retour en France, il m'a fourni quelques renseignements utiles sur la région qu'il a ainsi parcourue.

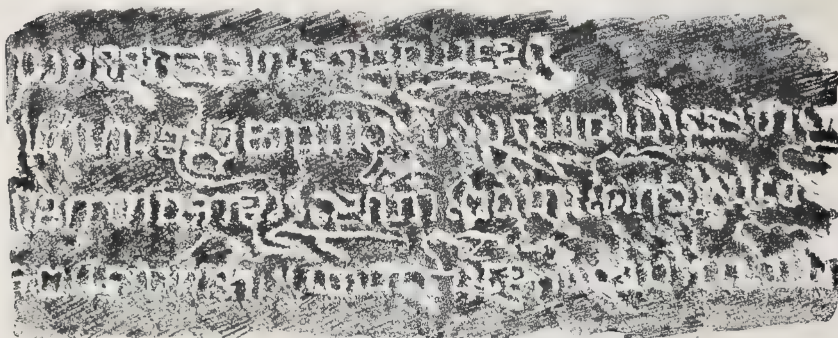
Le même jour, nous quittions Nong Kay pour nous rendre à Vien Chan. L'emplacement de la célèbre métropole du Laos n'est distant par terre du chef-lieu actuel de la province que de trois lieues à peine ; les détours du fleuve triplent ce trajet. Le commandant de Lagrée eût pu cependant arriver le soir même de notre départ, grâce aux nombreux rameurs de la pirogue royale mise à sa disposition par le gouverneur, mais il préféra ne pas se séparer du reste de l'expédition.

A partir de Nong Kay, le fleuve continue sa course au sud jusqu'à Muong Couk, ancien chef-lieu de province de la monarchie détruite, qui a conservé, chose rare en Indo-Chine, le nom qu'il portait il y a plus de deux siècles. C'était, nous apprend Wusthof, le point le plus commerçant de tout le pays de Louwen. « Il s'y croise toutes sortes de marchandises. Les négociants maures et ceux de Siam s'y rencontrent pour le trafic des vêtements. Un Maure, entre autres, y vendit toutes ses provisions en deux ans qu'il y resta et y loua, pour s'en aller, soixante charrettes qu'il chargea de benjoin, de gomme laque et d'or à destination de son pays. » On aime à retrouver vivante et riche, dans le récit du commis hollandais, cette région si merveilleusement dotée par la nature, où la cupidité et l'oppression siamoises ont aujourd'hui accumulé les ruines. Muong Couk reste encore de nos jours un gros bourg où sont des chantiers de construction pour les barques. En amont et en aval, les villages se succèdent sans interruption sur les rives du fleuve qui cesse enfin de se diriger au sud, revient au nord-ouest et va recevoir, sept milles plus

[1] Voyez le dessin d'une fête à l'intérieur d'une pagode de Nong Kay, Atlas, 2e partie, pl. XXIII.

loin, le Nam Mong, petite rivière qui a entassé à son embouchure une énorme barre de sable. C'est là que nous passâmes la nuit; le commandant de Lagrée trouva dans une pagode du village une inscription en vieux caractères presque effacés par le temps. Leurs formes sont moins arrondies que celles des lettres cambodgiennes, et si illisible que soit sans doute cette empreinte, je crois devoir la reproduire ici. Peut-être son examen pourra-t-il fournir quelque lumière sur l'ancienneté relative de l'écriture au Laos et au Cambodge.

Le lendemain, à une heure, nous arrivâmes à Vien Chan : deux cases avaient été construites pour nous sur un banc de sable au pied de la berge, en cet endroit très-haute et très-attaquée par le courant. Le fleuve, qui remonte droit au nord à partir de l'embouchure du Nam Mong, forme ici un coude brusque à l'ouest, direction dans laquelle il se maintient à perte de vue; sa largeur redevient considérable et dépasse un kilomètre. C'est



INSCRIPTION TROUVÉE A BAN NAM MONG (MOITIÉ DE LA GRANDEUR RÉELLE).

son dernier épanouissement avant de s'engager pour toujours dans la région hérissée de montagnes au seuil de laquelle se trouve l'ancienne métropole du Laos.

L'emplacement de Vien Chan, dont la destruction par les Siamois remonte à quarante années à peine, est déjà entièrement envahi par la végétation. Ses ruines occupent, le long de la rive gauche du fleuve, un espace d'une lieue environ; une enceinte bastionnée et précédée d'un fossé profond, court parallèlement à la rive qu'elle vient rejoindre en amont et en aval du coude formé par le fleuve, dessinant ainsi une sorte de segment irrégulier qui n'a pas un kilomètre dans sa plus grande largeur. Le palais du roi, qui est la seule habitation dont les vestiges soient encore reconnaissables, occupe le centre de cet espace. Autour de lui, sont disséminés, au milieu des broussailles, les restes de nombreuses pagodes. Une ou deux, moins maltraitées que les autres par les vainqueurs, ont été réparées tant bien que mal et sont aujourd'hui desservies par des bonzes. Il n'y a rien dans ces ruines qui puisse produire la puissante impression que l'on ressent à la vue des monuments d'Angcor. Les matériaux qu'emploient les Laotiens se prêtent peu à des constructions



VUE PRISE AU MILIEU DES RUINES DE VIEN CHAN.

grandioses et durables. Le bois forme partout le squelette des édifices, des briques ou du béton composent les murs ou revêtent les soubassements et le pavé des cours. On ne peut cependant refuser aux ruines de Vien Chan un cachet d'élégance et une recherche décorative dont l'effet est souvent remarquable : les colonnes en bois sont couvertes de sculptures, jadis dorées ; les toits se relèvent en courbes gracieuses et leurs lignes de faîte ondulent sous forme de dragons fantastiques ; partout des moulures et des arabesques ; des lions, des serpents, des chimères gardent les entrées ou supportent les soubassements ; on y retrouve en un mot ce luxe fragile d'ornementation des pagodes de Bankok ou des temples birmans dans lesquels il existe à un degré plus artistique. Il y a loin des ruines modernes de Vien Chan à cette puissance de conception et à ces dimensions grandioses qui signalent à notre admiration les restes de Pagan ; mais on peut dire que le style architectural des Laotiens tient à la fois de l'art siamois et de l'art birman.

Le palais du roi était entouré d'une seconde enceinte et l'on y retrouve encore debout la double colonnade de la salle de réception. Il venait se terminer sur le bord de l'eau par une terrasse du haut de laquelle les rois laotiens assistaient aux fêtes données sur le fleuve. Tout auprès du palais, sont les ruines de Wat Pha Keo : c'était la pagode royale. Son fronton en bois délicatement sculpté, tout étincelant de ces plaques de verre que les Orientaux ont coutume d'entremêler aux dorures pour leur donner plus d'éclat, nous apparut au milieu de la forêt gracieusement encadré de lianes et enguirlandé de feuillage [1]. La hâtive végétation des tropiques adoucit l'aspect des dévastations les plus barbares en les recouvrant de verdure et de fleurs.

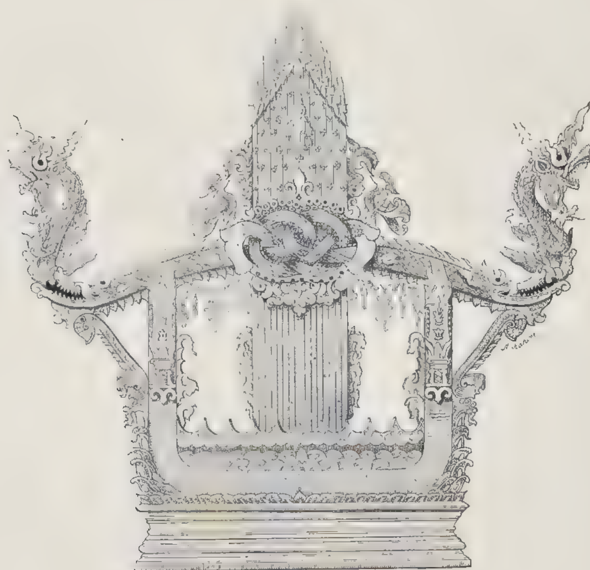
La statue que Wat Pha Keo était censé contenir et qui lui a donné son nom, est célèbre dans les fastes bouddhiques de l'Indo-Chine ; c'est une des plus anciennes représentations du Bouddha. Cinq siècles après sa mort, dit la légende, Neac Casen (Nagasena auquel les Laotiens attribuent la fondation de Xieng Mai sous le nom de Muong Phoutalibot), voulut faire une statue du sage avec la pierre appelée *Monichot*. Préa En alla la demander aux Yaks qui la refusèrent, sous prétexte qu'elle appartenait à Phya Chac ; ils ne purent donner que la pierre verte appelée *Morocot;* Neac Casen ne sut comment s'y prendre pour la façonner et il dut recourir encore à Préa En qui en sept jours fit la statue. Elle fut portée dans cinq pays différents qui tour à tour furent puissants et heureux ; ce sont Lanka, Lamalac, Thouaraouaddy, Xieng Mai, et Lan Sang. Elle fut placée tout d'abord au chef-lieu du Muong Phoutalibot. Trois siècles après, un prince, nommé Tounna Lavouta, qui régnait à Xieng Mai, déclara la guerre à Ava ; au bout de trois ans de combats indécis, il envoya Pha Keo au roi de Lanka, qui était le cinquantième souverain de l'île, afin d'obtenir son alliance et Ceylan resta pendant deux siècles en possession de la précieuse image. Au bout de ce temps, le roi du Muong Poukam (Pagan), nommé Anauratha Thamarat, envoya des bonzes pour copier les livres et demander la statue. Les navires qui la ramenaient, firent naufrage sur les côtes du Cambodge dont le roi garda Pha Keo [2]. Plus tard,

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXII, la façade de cette pagode.

[2] Voy. ci-dessus p. 134, note 1. Comme je l'ai déjà suggéré p. 73, le monument khmer de Takeo a peut-être contenu cette singulière statue.

un roi de Siam nommé Phya Atit Tharat fit la guerre au Cambodge et emporta la statue à Ayuthia. Après lui, le prince de Kampheng et celui de Xieng Hai conquirent successivement la célèbre idole ; elle revint enfin à Xieng Mai d'où elle passa à Vien Chan. Le fameux Phaja Tak qui prit cette ville en 1777, rapporta Pha Keo à Bankok, comme le plus précieux trophée de sa victoire. Ce fut la dernière aventure de la célèbre idole. On peut la voir aujourd'hui dans une pagode située à l'intérieur du palais du roi de Siam. Elle est formée d'une seule pierre verte, probablement une sorte de jade : elle a 50 centimètres de hauteur. On estime qu'elle peut valoir un million.

A peu de distance au nord de Wat Pha Keo, se trouve, au milieu de la forêt, une pagode de dimensions moindres et d'un aspect plus modeste, qui est restée presque intacte au milieu de la destruction universelle : c'est Wat Si Saket. Une infinité de petites



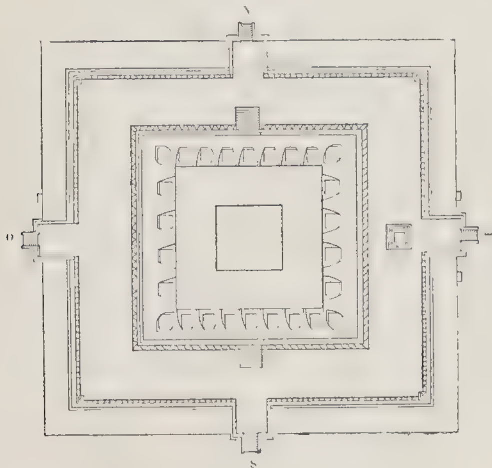
PORTE CIERGES DE WAT SISAKET.

statues du Bouddha, placées dans des niches dorées, tapissent du haut en bas toute la surface des murs. Devant l'autel, nous admirâmes un porte-cierge en bois sculpté d'une originalité de dessin et d'une finesse de travail excessivement remarquables. Attenant à la pagode, se trouve une galerie rectangulaire qui s'ouvre sur une cour intérieure. Les murailles sont couvertes, comme celles du temple lui-même, de petites niches contenant la statue du Bouddha; le plafond de cette galerie et les colonnes qui le supportent sont couverts de sculptures d'une très-grande délicatesse.

D'autres pagodes, dont les principales sont Wat Ken Chan, Wat Pha Bang, Wat Tcha-

couan, Wat Tchacoué, attirent également l'attention par les gracieux détails d'ornementation que l'on y trouve. Ces deux dernières sont situées à l'extrémité est de la ville, sur le bord du fleuve, dont la berge se creuse chaque année davantage sous l'action du courant. Quelques-unes des parties de ces temples s'affaissent et s'écroulent, et les nombreuses statues de bronze qu'ils contiennent disparaissent sous les eaux, sans que personne ose, pour les préserver de cette destruction, les enlever aux autels où elles recevaient jadis les hommages des fidèles.

On sort de l'enceinte par une porte voûtée, située à moins de cinq cents mètres au nord de Wat Pha Keo. Une belle avenue plantée d'arbres se dirige de cette porte vers l'est-nord-est ; si on la suit pendant trois kilomètres et demi environ, on arrive au Tat Luong ou « Tat Royal ». Ce Dagoba paraît être le plus ancien monument de Vien Chan et celui pour lequel la population professe la plus grande vénération [1]. Il présente cette



PLAN DE TAT LUONG (ÉCHELLE DE 1/2000).

forme rectangulaire à la base, arrondie au sommet que nous avons déjà trouvée en usage au Cambodge, et il repose sur deux terrasses superposées. La terrasse supérieure supporte vingt-huit pyramides de petite dimension, qui entourent la base de la pyramide centrale ; elle communique avec la terrasse inférieure par deux escaliers pratiqués sur le milieu des faces nord et sud. Sur la terrasse inférieure, se trouve, du côté est, un élégant pavillon qui abrite une pyramide isolée, de trois à quatre mètres de hauteur. Au respect témoigné par les indigènes, nous vîmes que c'était là le véritable sanctuaire : l'or y est prodigué avec une extrême profusion, et le gouverneur actuel de Nong Kay, à qui est due cette reconstruction en petit de la pyramide centrale, y a dépensé plus d'un millier de *néns* (de 90 à 100,000 francs). De cette dernière terrasse, quatre escaliers donnent accès au de-

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXI, le dessin de ce monument.

hors. Les logements des bonzes qui desservent le lieu sacré et plusieurs pagodes, dont quelques-unes sont à demi ruinées, s'élèvent tout autour du Tat. En dedans de l'entrée orientale, une pierre debout relate les circonstances de l'érection du monument, qui remonte à la première moitié du seizième siècle. La base de Tat Luong mesure 150 mètres sur 60 ; son élévation dépasse 40 mètres.

Ce fut dans la plaine de Tat Luong qu'eut lieu, en 1641, la réception de Gérard Van Wusthof et de ses compagnons, par le roi de Vien Chan. Les magnificences déployées par les Laotiens dans cette occasion sont longuement racontées par le naïf commis de la Com-



COUR INTÉRIEURE DE WAT SI SAKET.

pagnie des Indes. D'après son récit[1], Tat Luong était recouvert de plaques d'or formant un poids total de mille livres, et ce monument était tellement vénéré par les indigènes qu'aucun d'eux ne passait devant sans tenir à la main un cierge allumé en signe d'hommage.

Nous ne consacrâmes que la journée du 3 avril et la matinée du 4 à la visite des ruines de Vien Chan; la saison pluvieuse, qui approchait à grands pas, nous pressait de nous remettre en route. Le 4 à midi, nos barques continuèrent l'ascension du fleuve.

[1] Voy. le *Bulletin de la Société de Géographie*, sept.-oct. 1871, p. 265.



VUE DES MONTAGNES EN FACE DE MUONG MAI.

XIII

DE VIEN CHAN A LUANG PRABANG. — XIENG CANG OU MUONG MAI. — RENCONTRE D'UN VOYAGEUR EUROPÉEN. — PAK LAY. — LES SAUVAGES KHMOUS. — ARRIVÉE A LUANG PRABANG.

Quelques milles au-dessus de Vien Chan, le Mékong s'encaisse définitivement entre deux rangées de collines qui resserrent et dominent son lit de toutes parts. Ses eaux, qui, jusque-là, s'étaient paisiblement déroulées, en formant de capricieux méandres, sur le vaste plateau du Laos central, accélèrent leur course et bouillonnent au milieu des roches. Le noble fleuve, qui comptait parfois sa largeur par kilomètres, endigué maintenant entre deux barrières dont l'élévation va sans cesse en augmentant, se trouve contenu tout entier dans un fossé qui atteint rarement 5 à 600 mètres de largeur, et dont il ne réussit jamais à sortir. Aux eaux basses, il n'occupe même plus qu'une fraction minime de cet espace, et son lit ne présente au regard qu'une surface rocheuse inégale et tourmentée, mosaïque grandiose où l'on rencontre des échantillons de toutes les formations métamorphiques, marbres, schistes, serpentines, jades même, curieusement colorés et quelquefois admirablement polis. Au centre, une étroite fissure, sorte de canal dont la largeur se réduit parfois à 40 mètres, mais dont la profondeur en atteint plus de 100, renferme toutes les eaux du fleuve, qui y coule impétueux entre deux murailles de roches complétement à pic. A de rares interruptions près, tel est l'aspect que devait nous offrir le Mékong jusqu'au point où nous allions être obligés de quitter ses rives, aspect auquel nous avait déjà préparés la partie de son cours comprise entre Pak Moun et Kémarat.

Le soir même de notre départ de Vien Chan, nous arrivâmes au pied des collines

entre lesquelles le fleuve allait s'engager et se frayer un difficile et sinueux chemin. Pendant une dizaine de milles à partir de Vien Chan, ses eaux, larges et peu profondes, coulent entre des rives basses couvertes de maisons et de jardins, et suivent une ligne droite dirigée à l'ouest, quelques degrés nord. Au point où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, la largeur du fleuve tombe brusquement à 200 mètres, et la sonde accuse, assez près du bord, 48 mètres de profondeur, mais le courant reste faible et la surface des eaux paisible. Rien ne faisait prévoir encore les difficultés de navigation que nous allions rencontrer les jours suivants.

Le lendemain, 5 avril, nous fîmes encore assez facilement une dizaine de milles entre deux rives de plus en plus resserrées; le fleuve se réduisit à une centaine de mètres de largeur, tandis que la sonde accusait 60 mètres de fond. Le courant était assez peu rapide pour que nous pussions marcher à la pagaie, au lieu de nous haler le long des rives. Les hauteurs boisées qui encadraient la rivière offraient un aspect pittoresque, mais sauvage: nulle habitation, nulle trace de l'homme sur les berges, dont les animaux de la forêt avaient repris possession. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à un premier rapide, nommé Keng Cai, formé par les cailloux et les galets qu'accumulent à leur embouchure deux petits affluents du fleuve, le Nam Thon sur la rive gauche et le Nam Som sur la rive droite. Un second rapide, Keng Khbo[1], se présente presque immédiatement après. Je ne trouvai qu'un mètre cinquante de profondeur au milieu du fleuve entre ces deux rapides. Au delà, le lit du fleuve s'élargissait en s'encombrant de roches et offrait le singulier aspect que j'ai essayé de décrire en commençant ce chapitre. Au grès, qui avait formé jusque-là le lit du fleuve et le sous-sol des collines avoisinantes, succédèrent des roches plutoniques, bouleversées, à l'aspect noirâtre et aux arêtes vives. Nos bateliers se déclarèrent incapables de nous conduire au milieu de ce labyrinthe d'écueils, et nous dûmes demander des guides au chef d'un petit village situé sur la rive droite, un peu au-dessus du rapide. Ce ne fut pas sans peine que nous les obtînmes: au moment de la crue, l'eau est tellement tourmentée dans ces parages qu'aucune barque ne peut plus ni monter ni descendre; quoique nous fussions encore loin de cette époque, les difficultés du passage restaient fort grandes, et les riverains ne répondirent pas de faire passer nos barques, si légères et si petites qu'elles fussent, jusqu'au Muong prochain, celui de Xieng Cang. Ces réserves faites pour mettre leur responsabilité à l'abri, quelques-uns d'entre eux se décidèrent à se joindre comme pilotes à nos équipages laotiens.

Le fleuve commençait déjà, sur quelques points, à déborder du chenal central qu'il occupe pendant la saison sèche, et formait au milieu des roches une série de petits lacs quelquefois sans issue, ou qui ne communiquaient ensemble que par de petites chutes infranchissables. Aussi nos barques souvent fourvoyées devaient-elles à chaque instant revenir en arrière pour retrouver le lit étroit et profond de la fissure principale; mais là le courant était des plus violents, et, pour contourner chaque coude de cette route sinueuse, il fallait faire usage de cordes. Le 6 avril, nous dûmes faire ainsi plus d'un mille

[1] Écrit par erreur sur la carte Keng Kho.



PASSAGE DE KENG PANSAO.

à la cordelle. Quelques chercheurs d'or travaillaient sur la rive droite au milieu des excavations des rochers. Nous franchîmes ce jour-là la limite des provinces de Nong Kay et de Xieng Cang.

On comprend que cette pénible navigation ne pouvait être que fort lente. Le 7, nous dûmes décharger complétement les barques pour franchir Keng Pansao [1], rapide formé par un rocher énorme divisant le chenal en deux passes de vingt-cinq mètres de largeur chacune; je ne trouvai pas de fond à 35 mètres à toucher la rive. En amont de Pansao, le chenal, large d'une centaine de mètres, devient un instant très-facilement navigable ; le courant est faible, l'eau très-profonde. Nous nous arrêtâmes à 6 heures du soir, au village de Hay. Le cours du fleuve, après s'être un instant relevé jusqu'au nord-ouest, était revenu au sud-sud-ouest. De petites chaînes de montagnes s'étageaient dans toutes les directions en arrière des rives. Au milieu de la plaine de rochers au sein de laquelle se perdaient les eaux du Mékong, s'élevaient çà et là quelques arêtes schisteuses recouvertes de végétation ; aux hautes eaux, les bouquets d'arbres qui les surmontent se transforment en îles verdoyantes, et la hauteur qu'avait à ce moment leur piédestal de roche pouvait servir à mesurer la crue totale du fleuve. Nous étions arrivés au pied de l'un des rapides les plus dangereux de cette région, le Keng Chan. Cette fois, les bateliers de Nong Kay se refusèrent absolument à risquer le passage. Il nous fallut camper dans le lit du fleuve [2]. Keng Chan ne présentait pas de difficultés d'une autre nature que celles que nous avions rencontrées jusque-là ; mais sa longueur considérable augmentait les chances d'immersion des barques, qu'il aurait fallu traîner contre un courant de foudre pendant plus de 100 mètres. On envoya des émissaires au village le plus voisin en amont, demander que de nouvelles barques vinssent prendre nos bagages au-dessus du rapide.

Les rives de l'endroit désert où nous nous trouvions arrêtés portaient les marques les plus nombreuses et les moins équivoques du passage des bêtes sauvages. De véritables troupeaux de cerfs avaient tracé, en certains endroits, un large chemin pour venir se désaltérer dans les eaux du fleuve ; quelques-uns de nos hommes passèrent la nuit à l'affût pour essayer de les surprendre, et ils réussirent à en tirer un ou deux; mais les animaux blessés eurent assez de force pour atteindre les broussailles de la rive, au milieu desquelles on les perdit. Il eût été aussi difficile que dangereux de les y poursuivre.

Le 9 avril, vers 10 heures du matin, d'autres barques arrivèrent du village de Sanghao, situé sur la rive droite, à six ou sept milles en amont de Keng Chan. Pendant qu'elles chargeaient nos bagages et qu'elles remontaient à la cordelle l'étroit chenal du fleuve, nous nous acheminâmes à pied le long de la rive gauche, pour nous livrer plus à notre aise à nos études favorites.

Dans un voyage de cette nature, on ne doit certes pas s'attendre à trouver toujours des chemins frayés. Mais, quelque habitués que nous fussions déjà à prendre « à travers champs », la rude gymnastique à laquelle nous dûmes nous livrer pour atteindre pédes-

[1] Le nom de ce rapide a été écrit trop à droite sur la carte et doit être rapporté à la branche descendante et non à la branche ascendante du fleuve.

[2] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXIV.

trement Sanghao, ne laissa pas que de nous paraître horriblement fatigante. Dès ce moment, la plupart d'entre nous marchaient pieds nus, quelques-uns pour s'habituer de bonne heure à cette nouvelle souffrance, et réserver pour les grands jours de cérémonie leur dernière paire de souliers, quelques autres par nécessité absolue. Pour ma part, dans mon voyage à pied d'Angcor à Ban Mouk, j'avais achevé d'user toute ma provision de chaussures. Les « va-nu-pieds » de la bande, comme nous nous appelions en plaisantant, devaient donc avancer avec la plus grande précaution, pour ne pas se blesser contre les arêtes vives des roches ; la surface de celles-ci était parfois assez échauffée par les rayons du soleil pour nous arracher de véritables cris de douleur, et il était comique de nous voir courir alors à toutes jambes pour aller rafraîchir dans la flaque d'eau la plus voisine notre épiderme brûlé. Malheureusement, ces bains multipliés ne faisaient que le rendre plus sensible encore, et malgré des prodiges d'agilité, il nous devenait impossible de nous aventurer au milieu des hautes herbes qui bordaient la rive, sans nous déchirer profondément les jambes.

Nous mîmes, ce jour-là, cinq heures à franchir dix kilomètres qui nous séparaient de la halte du soir, et ce fut avec une sorte de découragement que nous constatâmes que, loin de nous être endurcis à ces épreuves, nos souffrances restaient tout aussi vives qu'au début.

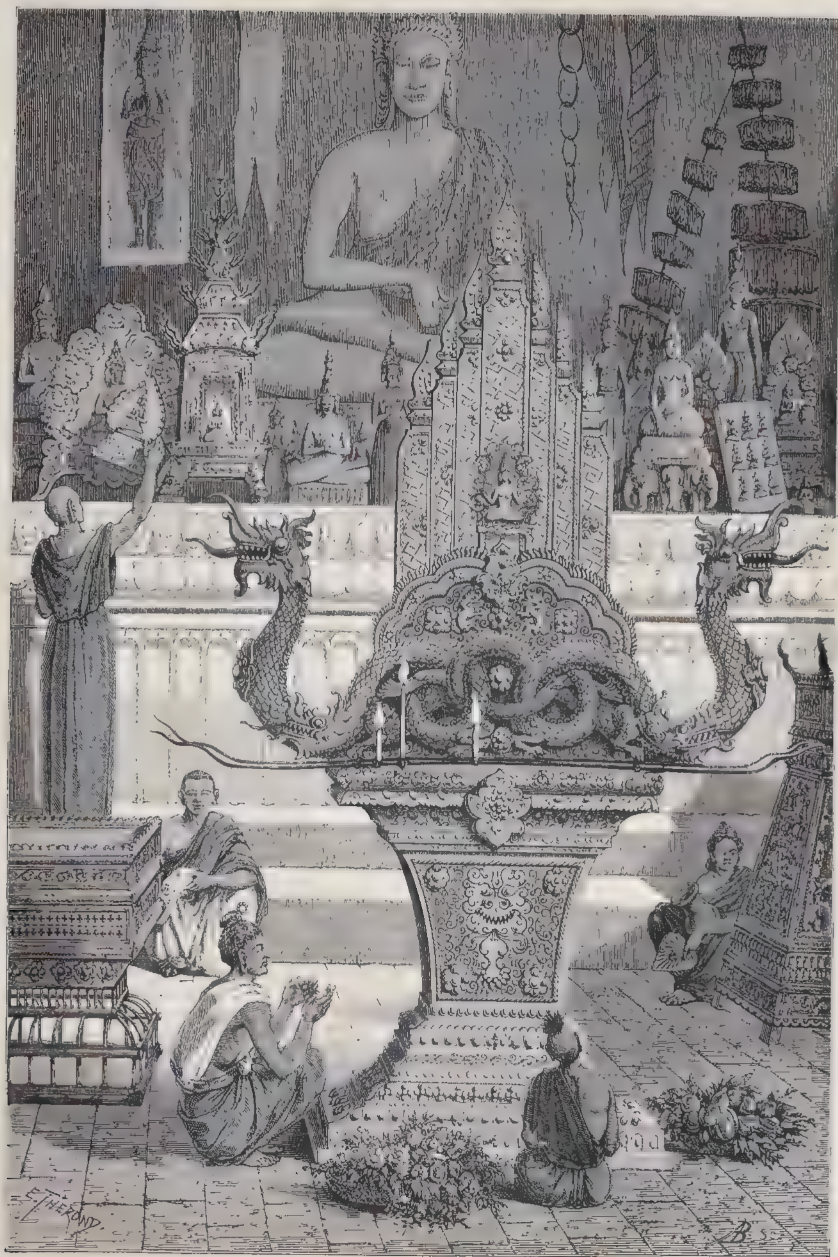
Le 10 avril, nous nous rendîmes en barque de Sanghao à Ban Ouang : nous nous arrêtâmes quelque temps au village de Pak Tom[1]. Dans cet intervalle, le lit du fleuve s'élargit pour recevoir quelques îles; mais le chenal reste toujours assez nettement déterminé. Vis-à-vis de Ban Ouang, il a de 100 à 150 mètres de large et une profondeur de 33 mètres; un peu au-dessus, il se rétrécit jusqu'à ne plus avoir que 70 mètres et il offre une hauteur d'eau de 55 mètres.

A Ban Ouang, le fleuve se redresse pendant quelques milles à l'ouest, puis revient de nouveau, non plus au sud-sud-ouest, mais au sud, quelques degrés est. Il suit cette direction pendant une vingtaine de kilomètres, sans déviation sensible, et cette longue perspective se termine par une haute aiguille calcaire, formant un cône parfait, qui semble jaillir du sein des eaux. Nous nous demandions si nous n'allions pas bientôt rencontrer, en continuant à cheminer ainsi, le Menam ou l'un de ses affluents, et si la communication indiquée sur quelques cartes entre les deux fleuves n'était point une réalité. Quelques sommets élevés dominaient les rives escarpées du fleuve, et limitaient de tous côtés l'horizon.

Le pays était devenu moins désert; la culture du coton y paraissait assez répandue. Le 11 avril, nous trouvâmes à Ban Couklao les barques envoyées à notre rencontre de Muong Mai. Elles nous permirent de renvoyer les barques requises depuis Keng Chan dans les villages environnants et qui ne pouvaient, sans de graves inconvénients, être trop longtemps distraites de leur service habituel de pêche ou de transport.

Vis-à-vis de Ban Couklao, se trouve un rapide assez difficile, Keng Tom, à partir duquel le lit du fleuve se nettoie un peu. C'est dans cette partie de son cours qu'il se dirige exactement

[1] Consultez pour la suite du récit, la carte itinéraire n° 6, Atlas, 1re partie, pl. IX.



INTÉRIEUR DE PAGODE ET PORTE-CIERGES ANTIQUE A VIENG CANG.

au sud pour se redresser brusquement ensuite à l'ouest. Keng Coutco se trouve à ce dernier coude ; à peu de distance de ce rapide, s'élève le village de Xieng Cang : nous y passâmes la journée du 13 avril. Avant la prise et la destruction de Vien Chan, Xieng Cang se trouvait sur la rive gauche du fleuve ; mais les Siamois, depuis cette époque, n'ont plus voulu que les chefs-lieux des provinces laotiennes pussent, en cas de rébellion, utiliser le fleuve comme ligne de défense, et le placer comme une barrière entre eux et leurs conquérants. Ils ont donc exigé le transport, sur la rive opposée, de la petite ville de Xieng Cang ; de là l'appellation de Muong Mai ou « Muong nouveau », par laquelle on la désigne maintenant dans le pays, concurremment avec son ancien nom. La même précaution a été prise par le gouvernement de Bankok pour tous les autres muongs situés sur les bords du fleuve, et, depuis Stung Treng, l'expédition n'avait rencontré aucun centre de population important sur la rive gauche du Cambodge.

Du nouvel emplacement qu'occupe Xieng Cang, la vue des montagnes de l'autre rive est fort pittoresque ; moins à pic, s'étageant en pentes plus douces que dans la région que nous venions de parcourir, elles offrent une série de petites vallées perpendiculaires au fleuve, retraites boisées et charmantes qu'arrose un ruisseau à l'eau claire et vive. Le village lui-même est bien construit ; les cases sont très-hautes ; on y tisse le coton, dont la culture succède pendant la saison sèche à celle du riz. La pagode principale, située à l'entrée des rizières, auprès d'un bouquet de beaux palmiers du genre corypha, est richement ornée à l'intérieur, et contient, entre autres choses remarquables, un porte-cierges antique en bois sculpté, comparable à ce que nous avions trouvé de plus beau dans ce genre. Au moment de notre passage, des colporteurs birmans avaient étalé leur pacotille sur le parvis du temple, et débitaient aux indigènes des cotonnades aux couleurs vives et quelques menus objets de quincaillerie anglaise. Grâce au chemin fait à l'ouest depuis Houtén, nous n'étions plus qu'à une centaine de lieues de Moulmein, qui se trouve presque sous le même parallèle que Xieng Cang. C'est de ce point que rayonnent, à l'intérieur du Laos, les Pégouans, ou les Birmans des possessions britanniques, à qui la connaissance des produits de l'intérieur recherchés par le commerce européen et le haut prix auquel ils vendent aux indigènes les objets de provenance anglaise, permettent de réaliser des bénéfices considérables.

Le gouverneur de Xieng Cang était à Bankok, comme la plupart de ses collègues ; mais la réception que nous firent à sa place les membres du *sena* n'en fut pas moins cordiale et hospitalière. Après les premiers pourparlers, le commandant de Lagrée s'informa des dispositions de la population pour les Européens dans le royaume de Luang Prabang, aux limites duquel nous étions arrivés. Il lui fut répondu que les querelles qui s'étaient élevées récemment entre l'État de Xieng Mai et les Anglais au sujet de l'exploitation des bois de teck, avaient profondément ému les principautés voisines. Les gens de Xieng Mai se refusaient, paraît-il, à admettre le jugement rendu à ce sujet par le gouvernement siamois, jugement qui était conforme aux prétentions anglaises, et les mandarins de Xieng Cang pensaient qu'ils seraient soutenus, en cas de conflit, par Luang Prabang. C'était sans doute pour s'assurer des dispositions de ce dernier pays que les Anglais y avaient

envoyé des officiers, que nous ne pouvions pas manquer de rencontrer sur notre route, puisque de cette ville ils avaient l'intention de redescendre le cours du fleuve.

Cette dernière nouvelle fut pour nous un véritable coup de massue. Nous nous crûmes devancés, dans la région que nous voulions explorer, par une expédition scientifique rivale. L'intérêt attaché par les Anglais aux découvertes géographiques dans le nord de l'Indo-Chine et les efforts qu'ils avaient tentés dans cette direction les années précédentes, donnaient au fait qui nous était annoncé un degré de vraisemblance qui ne nous permit pas de le révoquer en doute un seul instant. Nous regrettâmes amèrement alors le temps perdu à Bassac à attendre les passe-ports et les instruments que la colonie de Cochinchine devait nous faire parvenir, et que j'avais dû, après quatre mois d'attente infructueuse, aller chercher moi-même à Pnom Penh. Au point de vue politique, notre influence et notre prestige avaient tout à perdre à la comparaison qu'allaient faire les indigènes entre la pauvre et modeste Mission française, voyageant sans éclat, sans escorte, obligée de mesurer ses générosités et ses dépenses aux faibles ressources mises à sa disposition, et l'expédition anglaise, composée, nous disait-on, de plus de quarante Européens, et déployant un faste en rapport avec la richesse du puissant gouvernement colonial qui l'avait sans doute organisée. Nous nous demandions avec anxiété quelle était la partie du fleuve que cette expédition avait pu reconnaître au-dessus de Luang Prabang. A partir de ce point jusqu'à Pak Lay, le cours du fleuve était connu par le voyage de Mouhot, et nous arriverions probablement à temps dans cette dernière ville pour achever, avant tout autre voyageur, la reconnaissance de la partie sud du fleuve, dont le cours, levé pour la première fois, demeurerait notre propriété incontestable. Mais il était dur, pour qui avait espéré de plus vastes découvertes et la gloire plus éclatante de pénétrer jusqu'en Chine par la vallée du Cambodge, de se contenter d'un lot relativement aussi mince que le tracé de six cents milles géographiques du cours de ce fleuve.

Ainsi, notre voyage commençait à peine, et déjà l'inconnu manquait sous nos pieds; là où nous avions espéré une récolte vierge encore de tout moissonneur, il ne nous restait plus qu'à glaner sur les pas d'autrui. Nous en étions inconsolables. Le commandant de Lagrée surtout était plus affecté qu'il ne se l'avouait à lui-même. Une réflexion lui vint cependant, qui nous réconforta un peu. « Les Anglais n'ont pu, nous dit-il, reconnaître bien haut le fleuve du côté du Tibet, puisque, partis sans doute de Birmanie, ils se rabattent déjà vers le sud; eh bien! s'ils ont reconnu avant nous la partie médiane du cours du fleuve, nous prendrons notre revanche dans le nord, et nous pousserons jusqu'aux sources, s'il le faut, pour dépasser leurs traces. » L'émulation dans les entreprises scientifiques est un ressort d'une incomparable puissance. Le chagrin que nous avions ressenti tout d'abord en nous voyant devancés, devint un stimulant qui nous anima d'une ardeur plus grande et d'une foi nouvelle. Ce fut dans ces dispositions que, le 14 avril, nous nous remîmes en route.

Un peu en aval de Xieng Cang, nous rencontrâmes un de ces radeaux construits en bambous, dont il a déjà été parlé, véritables maisons flottantes qui permettent, lorsqu'on descend le fleuve, de transporter de nombreux voyageurs et des quantités énormes de

marchandises. Celui-ci avait à bord une véritable colonie de bonzes et autres indigènes qui, partis de Luang Prabang, allaient visiter le sanctuaire célèbre de Peunom. On se rappelle sans doute le trait d'héroïque piété que ce lieu sacré avait inspiré à notre truchеman Alévy. Nous souhaitâmes aux dévots pèlerins une interprétation moins sévère des volontés du Bouddha.

Le fleuve conservait la physionomie plus paisible qu'il avait revêtue aux environs de Xieng Cang. Son lit, beaucoup plus étroit, était en entier occupé par ses eaux; c'est à peine si, de loin en loin, une assise de roches traversant le fond venait produire une légère accélération dans la vitesse du courant. La profondeur, au lieu de présenter les énormes inégalités des jours précédents, se maintenait d'une façon régulière entre 10 et 12 mètres. Notre navigation était aussi facile et aussi rapide qu'elle avait été pénible et lente entre Vien Chan et Xieng Cang.

A quelques milles en aval de Xieng Cang, nous passâmes devant l'embouchure du Nam Leui, affluent de la rive gauche. Cette rivière avait été reconnue déjà par Mouhot; mais ses notes n'en indiquaient pas sans doute assez clairement la direction, et sur la carte de son voyage, on l'a fait couler vers le sud, en sens inverse de son cours véritable. Cette erreur, que sa mort prématurée et si regrettable explique aisément, prouve combien il est difficile à tout autre qu'à celui qui les a prises, de tirer parti de notes de voyage, écrites à la hâte et pleines de sous-entendus et d'abréviations. Depuis que nous nous rapprochions de l'itinéraire suivi par l'infortuné naturaliste, nous étudiions chaque soir sa carte avec le plus grand soin pour contrôler les renseignements des indigènes. La position de Leui, centre d'une exploitation importante de fer magnétique qui était à deux jours de marche dans le sud-est par rapport à nous, était évidemment indiquée trop au nord sur cette carte. Mais l'épreuve décisive du degré de certitude que pouvait présenter le travail géographique de Mouhot devait être faite à Pak Lay, point où la route de la Commission française et la sienne allaient se croiser pour la première fois.

A partir de l'embouchure de Nam Leui, le fleuve contourne une série de collines isolées, d'origine calcaire, autour desquelles il forme des lacets comparables aux méandres de la Seine aux environs de Paris. Au sommet de l'une de ces courbes, il reçoit le Nam Ouang, rivière aussi considérable que le Nam Leui, qui vient de Kentao, chef-lieu de district situé à une dizaine de lieues dans le sud-est. Kentao et Muong Leui dépendent de la grande province de Petchaboun. Nous nous trouvions en ce moment à un degré environ à l'est du méridien de Bankok, c'est-à-dire presque droit au nord et à une centaine de lieues de cette dernière ville. Nous nous expliquions comment Mouhot, qui était parti de Bankok, n'avait eu à faire, dans l'intérieur du Laos, pour rejoindre le Cambodge, que les deux cinquièmes environ de la route que nous avions dû parcourir, depuis Pnom Penh, pour arriver au même point.

Le 16 avril au matin, la rive gauche du fleuve s'aplanit et les chaînes de collines s'en éloignèrent. Comme s'il avait retrouvé soudain sa liberté d'action, le Mékong se redressa vers le nord et se maintint dans cette direction en ne présentant plus que des inflexions insignifiantes. Il y avait six semaines que nous n'avions eu l'heur de suivre une pareille

route. En même temps le lit du fleuve s'élargit, et quelques grandes îles s'y montrèrent : nous n'étions plus qu'à une douzaine de milles de Pak Lay.

Ce fut à ce moment qu'on nous annonça que les Anglais, redescendant le fleuve, étaient partis le matin même de ce dernier point et que nous n'allions pas tarder à voir passer leurs radeaux. Le commandant de Lagrée, pour dégager sa responsabilité, s'occupa immédiatement de la rédaction d'une note destinée au gouverneur de la Cochinchine française. Cette note résumait les principales circonstances de notre voyage depuis notre départ de Saïgon et indiquait les causes des retards survenus dans l'accomplissement de notre mission, causes dont aucune ne nous était imputable ; elle faisait valoir la célérité avec laquelle, une fois muni des passe-ports que j'avais dû aller chercher jusqu'à Pnom Penh, j'avais rejoint l'expédition en marchant, sans m'arrêter, plus de trente jours de suite, et l'activité déployée à partir de ce moment pour regagner le temps perdu. De mon côté, j'achevai à la hâte un croquis de la carte du fleuve contenant tout notre itinéraire depuis Cratieh, et je l'accompagnai d'une brève indication des principaux résultats géographiques dont nous pouvions les premiers revendiquer l'honneur. Ces différents travaux terminés, nous attendîmes de pied ferme nos collègues en exploration indo-chinoise.

A midi, un premier radeau apparut : hélé par le petit mandarin laotien qui était chargé de nous conduire de Xieng Cang à Pak Lay, il manœuvra de façon à venir aborder à la pointe d'amont de l'île le long de laquelle nos barques se tenaient amarrées. Le courant le porta bientôt sur nous. Il n'y avait à bord aucun Européen ; mais nous apprîmes de ceux qui le montaient qu'un second radeau n'allait pas tarder à passer qui en contenait trois. C'était à ce chiffre que se réduisaient les quarante Anglais qu'on nous avait annoncés. Un mandarin siamois d'un rang élevé les accompagnait, et, au dire des gens du radeau, avait autorité sur eux. Cette dernière circonstance commença à nous faire douter du caractère que nous avions attribué jusque-là à la prétendue mission européenne. Le second radeau se montra à ce moment : en voyant sa conserve arrêtée près de nous, il fit mine de venir la rejoindre ; puis quelque hésitation parut se manifester à bord ; il reprit le fil du courant et alla prendre terre à une assez grande distance de nous, à l'extrémité d'aval de l'île. Dès que nous fûmes sûrs qu'il manœuvrait pour s'arrêter, le commandant de Lagrée me dépêcha à bord pour ouvrir les négociations et entrer en relation officielle avec les nouveaux venus.

Au lieu des uniformes anglais que je m'attendais à rencontrer, quelle ne fut pas ma surprise en me voyant accueilli par un Européen simplement vêtu, qui me souhaita le bonjour en français. Je me trouvais en présence d'un employé de notre colonie de Cochinchine, M. Duyshart, Hollandais de naissance, qui avait quitté Saïgon pour prendre du service auprès du roi de Siam, dont il avait été nommé le géographe ordinaire. Il avait quitté Bankok au commencement de la saison sèche dernière, avait remonté en barque la branche la plus orientale du Menam, jusqu'au moment où elle devient innavigable, puis avait rejoint par terre le Mékong à un point nommé Xieng Khong, situé près des limites du Laos Siamois et du Laos Birman. Depuis Xieng Khong, il descendait le fleuve en radeau pour faire le levé géographique de son cours. La saison plu-

vieuse l'effrayait beaucoup, et il ne comptait pas achever ce travail cette année même; il voulait retourner hiverner à Bankok, pour continuer à la prochaine saison sèche la carte de la vallée du fleuve. Il avait la tête remplie de terribles histoires sur l'insalubrité du Laos, et parut nous considérer comme des gens morts, puisque nous persistions à nous avancer dans le nord malgré les pluies.

Quant aux deux autres Européens qui l'accompagnaient, c'étaient deux métis, nés de femmes siamoises, qui lui servaient d'aides et de domestiques.

M. Duyshart m'avoua que notre rencontre lui avait causé les plus vives appréhensions. On lui avait dit à Luang Prabang qu'un certain nombre de Français remontaient le fleuve à la tête d'une troupe de Cambodgiens armés ; il connaissait vaguement la révolte qui venait d'ensanglanter le Cambodge, et il avait craint un instant de se trouver en présence d'une bande de maraudeurs et de pillards, qui pouvait lui faire un mauvais parti. Aussi avait-il cherché à éviter cette rencontre et ne s'était-il un peu rassuré qu'en voyant



KENG SAO ET LES MONTAGNES DES ENVIRONS DE PAK LAY.

le radeau qui le précédait entrer en pourparlers amicaux avec nos barques. Il avait cependant jugé prudent de s'arrêter en aval, pour pouvoir au besoin détaler promptement.

Ainsi, grâce aux exagérations des indigènes, nous nous étions des deux côtés alarmés inutilement. La mission de M. Duyshart était bien une mission scientifique ; mais son voyage n'avait pas la portée que nous lui avions attribuée. Il avait reconnu, il est vrai, le cours du Cambodge cent vingt milles au-dessus de Luang Prabang, mais il n'était pas sorti des limites des possessions siamoises. Xieng Khong, le point le plus haut qu'il eût atteint sur le fleuve, n'était que peu au-dessus du vingtième parallèle.

A Xieng Khong, le Mékong paraissait venir du nord-ouest; sa largeur et son débit restaient considérables; mais, à partir de ce point, il s'engageait dans une contrée où les populations étaient en guerre les unes avec les autres et où M. Duyshart pensait qu'il nous serait impossible de pénétrer.

M. Duyshart avait été parfaitement accueilli à Luang Prabang, et il avait reçu de nombreux cadeaux du roi. En sa qualité d'envoyé officiel du roi de Siam, il vivait aux dépens des populations qu'il traversait. Son étonnement fut grand quand il apprit que nous payions scrupuleusement tous les services qu'on nous rendait. Il me laissa entrevoir que, quoique accoutumé à la manière de faire des Asiatiques, les exactions et les abus de pouvoir du mandarin siamois qui l'accompagnait, lui paraissaient souvent exorbitants.

En échange de ses intéressants renseignements, je donnai à M. Duyshart quelques indications sur la route qu'il allait suivre et les latitudes des principaux points par lesquels il allait passer en descendant le fleuve. Il voulut bien se charger de remettre nos lettres et nos plis officiels au consul de France à Bankok ; et il s'est acquitté scrupuleusement de cette mission. Grâce à lui, la carte de notre voyage jusqu'au point où nous l'avions rencontré, parvint quelques mois après à Saïgon, où elle fut immédiatement publiée. C'est ce croquis qui fit connaître en Europe les premiers résultats géographiques de notre exploration.

Depuis mon retour en France, je n'ai pu retrouver aucune trace des travaux de M. Duyshart; leur publication eût été fort utile pour reconstruire la carte de la vallée supérieure de la branche orientale du Menam. Il est possible que le gouvernement siamois, qui n'avait fait entreprendre ce voyage que dans le but de contrôler nos propres assertions et de pouvoir discuter en connaissance de cause la question toujours pendante de ses véritables limites du côté du Cambodge et de la grande chaîne de Cochinchine, ait cru devoir garder entièrement pour lui les renseignements rapportés par son géographe en titre. Peut-être aussi M. Duyshart a-t-il succombé aux fatigues de son voyage. Il serait regrettable dans ce cas que ses notes et ses observations ne fussent point tombées entre les mains de personnes qui puissent en tirer parti.

A une heure et demie, je pris congé de M. Duyshart, dont le radeau se remit aussitôt en marche. Sa rencontre, les renseignements qu'il nous donnait sur le haut du fleuve, étaient certainement l'événement le plus considérable du voyage depuis notre départ de Saïgon. Le cercle de nos connaissances dans le nord de la vallée du Cambodge se trouvait sensiblement élargi; mais nous pouvions prévoir déjà de graves difficultés au delà de Xieng Khong.

Le soir du même jour, nous franchissions les limites du royaume de Luang Prabang. Nous nous trouvions au commencement du rapide appelé Keng Sao. Le fleuve, qui en cet endroit a plus d'un kilomètre de large, présentait un aspect assez semblable à celui qu'il nous avait offert au-dessus de Sombor. Des brousses submergées, des îlots et des roches encombraient son lit d'une rive à l'autre, et nous dûmes le lendemain nous servir plusieurs fois de cordes pour faire passer à nos barques les points les plus difficiles de la route sinueuse qu'il faut suivre au milieu de tous ces obstacles.

Un peu au-dessus de Keng Sao, le lit du Cambodge se rétrécit et se nettoie un peu. Les collines se rapprochent encore une fois des rives et enferment entre deux parois de roches toutes les eaux du fleuve. Les maisons de Pak Lay apparaissent au milieu des grands arbres qui bordent la rive droite. Au pied de la berge, qui avait à ce moment une

quinzaine de mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'eau, s'étend devant le village un long banc de sable sur lequel avaient été construites quelques grandes cases en bambou, pour recevoir M. Duyshart, le mandarin siamois qui l'accompagnait et les gens de leur suite. C'était là une installation toute prête dont nous nous empressâmes de profiter, quand, le 17 avril, à dix heures du matin, nous débarquâmes à notre tour à Pak Lay.

Le village, construit en pleine forêt, présente une physionomie différente de celle que nous étions accoutumés à rencontrer. Pas de palmiers aux environs des cases, et les rizières, qui partout ailleurs touchent les dernières maisons, sont ici fort éloignées dans l'intérieur; le pays, plus accidenté, offre peu de plaines pour cette culture. La forêt elle-même revêt un aspect plus sévère et des teintes plus sombres. Le dzao, ce magnifique arbre à huile, qui sert dans le sud à construire des pirogues, a disparu ; de nombreuses essences nouvelles font leur apparition.

Les habitants paraissaient d'un naturel plus réservé, et étaient loin de nous témoigner la curiosité indiscrète dont nous avions eu à subir jusque-là les importunités. Il est vrai qu'ils étaient déjà familiarisés avec les figures européennes. Il y avait six ans que Mouhot avait passé à Pak Lay, venant de Muong Leui et de Bankok.

Une route assez bonne longe la rive droite du fleuve, entre Pak Lay et Luang Prabang. Ce fut celle que suivit Mouhot. Elle était fréquentée jadis par les caravanes chinoises, qui partaient chaque année du Yun-nan et se dirigeaient en partie sur Ken tao, et en partie sur Muong Nan et Xieng Mai. Cette caravane annuelle, composée d'une centaine de personnes et de deux ou trois cents chevaux ou bœufs porteurs, venait échanger des ustensiles de cuivre et de fer, de la passementerie, de la soie grége et du fil d'or, contre du coton, de l'ivoire, des cornes de cerf et de rhinocéros, des plumes d'oiseaux et des crevettes séchées qui, sur les marchés de Xieng Mai et de Muong Nan, proviennent de Moulmein. Depuis les guerres qui ont désolé le sud de la Chine et la rive gauche du Mékong, ce trafic a complétement cessé et on ne rencontre plus sur cette route que quelques colporteurs pégouans. Xieng Mai et Muong Nan communiquent aujourd'hui avec le Yun-nan par la voie plus commode de Xieng Tong, que le voyage du lieutenant, aujourd'hui général Mac Leod, accompli en 1837, n'a pas peu contribué à faire suivre.

Le fleuve n'est pas entièrement abandonné comme moyen de transport entre Luang Prabang et le Laos méridional. Il sert de route à un commerce local qui est loin, il est vrai, d'avoir l'importance du précédent. Les radeaux sont les seules embarcations usitées par les commerçants ou les voyageurs pour redescendre le courant. Les pirogues de cette zone sont trop petites pour recevoir des marchandises d'une nature aussi encombrante que les nattes et les poteries que Luang Prabang expédie dans le sud.

Nous congédiâmes à Pak Lay les barques de Xieng Cang, et le chef du village déploya la plus grande activité pour nous en faire préparer de nouvelles. Il fallut sept pirogues du village pour remplacer les cinq qui nous avaient amenés. Elles furent prêtes en quarante-huit heures, et le 19 avril au matin nous nous remîmes en route.

Jusqu'à Luang Prabang, et même jusqu'à Xieng Khong, l'ascension du fleuve ne pouvait plus avoir le côté imprévu que nous avait offert notre voyage de Houtén à Pak Lay :

nous connaissions à peu près la direction que nous allions suivre ; mais la transformation de la végétation et de la population, qui était plus sensible chaque jour depuis que nous remontions vers le nord, donnait au paysage un caractère de nouveauté qu'il n'avait pas eu depuis longtemps. Les montagnes calcaires qui dominaient la vallée du fleuve affectaient les formes les plus tourmentées et les plus bizarres, et encadraient ses eaux de lignes dentelées d'un effet original. De véritables jets de marbre se dressaient parfois subitement sur les rives, et formaient des murailles à pic que le fleuve baignait d'une onde tantôt tranquille, tantôt écumante.

Le Mékong était loin de couler à pleins bords entre les berges de plus en plus élevées qui limitaient son cours : une grande partie de son lit était à découvert ; il fallait souvent, pour arriver à la rive, franchir de longs espaces hérissés de rochers. Çà et là, quelques bancs de sable sur lesquels s'élevaient d'immenses pêcheries, véritables villes de bambou déjà abandonnées par les pêcheurs, en prévision de la crue des eaux.

Le lendemain de notre départ de Pak Lay, nous passâmes au pied d'une haute montagne à deux sommets, Phou Khan, descendant jusqu'au fleuve en trois gradins gigantesques, dont le dernier offre une hauteur verticale de plus d'une centaine de mètres. Sur l'autre rive se trouve un village, Ban May ou Muong Diap, auquel nous nous arrêtâmes un instant. Il fallut, pour y arriver, grimper à une échelle en bambou, d'une vingtaine de mètres de hauteur : la rive est trop à pic et la roche qui la compose est trop dure pour que les habitants aient pu y pratiquer les sentiers habituels. Nous fûmes récompensés de notre ascension par une vue des plus pittoresques : nous avions devant nous la longue perspective du fleuve, longeant pendant plusieurs milles la haute chaîne qui, vis-à-vis de nous, était venue tangenter son cours. Dans cet intervalle et paraissant jaillir de ses ondes, une série d'aiguilles calcaires bordaient la rive gauche et élevaient aux cieux leurs flèches aiguës et dénudées. A leur pied, une végétation vigoureuse dissimulait la roche et se réfléchissait dans les eaux profondes. Une rivière, le Nam Poun, venait près du village mêler ses eaux à celles du Cambodge, et sa vallée sinueuse déchirait d'une ligne plus sombre l'uniforme plaine de verdure que formaient, vues à distance, les forêts de la rive droite.

Pendant trois jours, nous ne vîmes plus aucune habitation sur les bords du fleuve, et nous dûmes chaque soir coucher dans nos barques. Les seuls incidents de la navigation étaient les rapides que nous rencontrions tous les trois ou quatre milles, et qui pour la plupart étaient formés par les galets et les roches, accumulés à leur embouchure par les nombreux petits affluents que le fleuve reçoit dans cette région. Nos bateliers franchissaient ces obstacles sans cordes et avec leurs gaffes, à l'aide de quelques vigoureux efforts. De temps en temps un orage illuminait d'éclairs multipliés la scène du fleuve, et mêlait au bruit de ses eaux les roulements du tonnerre mille fois répétés par les montagnes des rives. La grêle n'était point rare pendant ces grains qui duraient à peine une demi-heure et qui abaissaient brusquement la température de quatre ou cinq degrés.

Le cours du fleuve était remarquablement droit et dirigé au nord ; en certains endroits, il remplissait entièrement son lit : sa largeur se réduisait alors à 150 mètres

environ; sa profondeur, très-uniforme, atteignait 26 mètres à très-peu de distance des rives; le courant était d'un peu plus d'un mille à l'heure; le niveau de l'eau, qui avait monté un instant sous l'influence des premières pluies, était redescendu depuis Pak Lay et paraissait être revenu à son point le plus bas. Les collines qui bordaient les rives avaient un aspect si régulier, qu'elles donnaient au fleuve l'aspect d'un canal. Une série de petites cascades tombaient de tous côtés dans ses eaux avec un bruit argentin (*Voy. la vue du fleuve*, p. 311).

Le 23 avril, nous rencontrâmes sur la rive gauche, à l'embouchure d'une petite rivière, le Nam Loua, un groupe de cases où nous essayâmes de renouveler notre stock de provisions de bouche qui se trouvait absolument réduit à du riz. Nous ne trouvâmes que des œufs. Le soir nous fûmes plus heureux, et nous pûmes acheter dans un village assez considérable, situé, comme le précédent, à l'embouchure d'une rivière, le Nam



MONTAGNES CALCAIRES EN FACE DE BAN MUONG DIAP.

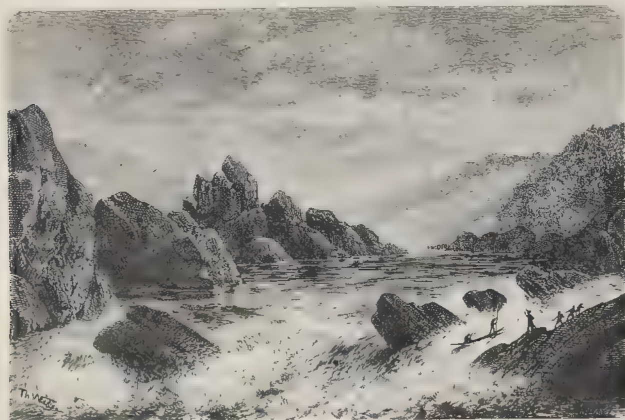
Neun, une quantité satisfaisante de volailles au prix de 15 centimes l'une. Dans la journée nous avions reconnu un affluent considérable de la rive droite, le Nam Houn, qui est loin d'avoir en ce point la largeur de 100 mètres que lui attribue Mouhot.

A partir du Nam Neun, le fleuve ne présente qu'une succession de rapides. Il se rétrécit et sa profondeur augmente rapidement : je trouvai 30 mètres, puis 60 mètres. Nous arrivions au pied de Keng Luong, l'un des passages les plus dangereux que nous eussions à franchir. Comme pour nous en montrer les périls, un cadavre, emporté par le courant, vint à ce moment passer près de nos barques. C'était celui d'un sauvage appartenant à l'une des nombreuses tribus qui habitent les montagnes voisines du fleuve. Un banc de sable et des roches s'avancent sur la rive gauche et forment au-dessous du rapide une sorte de petite baie à l'abri des remous ; ce fut là que nos barques abordèrent : il fallait les décharger complétement et leur enlever jusqu'à leurs toits en feuilles et la car-

casse en bambou sur laquelle ils sont établis. Pendant que les bateliers et nos Annamites s'occupaient de ce travail, nous remontâmes le long du banc de sable pour reconnaître la difficulté.

Trois énormes rochers s'élèvent au milieu du fleuve et forment une sorte de barrière longitudinale qui le partage en deux bras. Le dernier de ces rochers ne laisse vis-à-vis de la pointe du banc qu'un étroit passage, heureusement très-court, dans lequel les eaux s'engouffrent avec une violence inouïe. Nos barques, une fois déchargées, devaient prendre l'autre bras du fleuve ; au bruit sourd qui nous parvenait et aux jets d'écume qui blanchissaient les intervalles du rideau de roches qui nous masquait la rive droite, il était évident que si ce second passage était moins dangereux, il était beaucoup plus long que le précédent.

En amont du rapide, d'énormes falaises de rochers abrupts encaissent de tous côtés les eaux du fleuve et forment une sorte de bassin d'apparence circulaire, où les eaux



KENG LUONG (24 AVRIL).

calmes, noires et profondes ne trahissent le voisinage du danger que par d'imperceptibles rides, effets de l'attraction du courant. Sur les parois du rocher, on distinguait, au-dessus de nos têtes, la ligne tracée par le fleuve à l'époque des hautes eaux ; elle accusait entre les deux saisons une différence de niveau de 16 mètres. Le fleuve n'avait guère là plus de 200 mètres de large, et je le traversai à la nage pour examiner le passage ouest du rapide. Sur l'autre rive, la falaise s'était écroulée pour livrer passage à un torrent, en ce moment presque à sec, qui, pendant chaque jour de pluie, accumule à son embouchure une immense quantité de galets. Ces galets, joints aux roches provenant de la berge, se sont accumulés dans le lit du fleuve. Les eaux, irritées de ce soudain obstacle et attirées par le vide profond de la partie en aval où elles retrouvent soudain une profondeur de 60 mètres, se précipitent au milieu des roches qu'elles recouvrent d'une mer d'écume, et, au bout d'une course furibonde de plusieurs centaines de mètres, viennent se joindre,



VUE DU MEKONG, LE 22 AVRIL.

à l'extrémité du dernier îlot, au torrent que forme le bras de la rive gauche.

L'aspect du rapide au moment de la crue doit être magnifique : toutes les roches qui occupent le milieu de la rivière sont recouvertes par les eaux, et le Cambodge n'offre plus qu'une masse imposante d'écume coulant à pleins bords entre deux parois de marbre.

A midi, toutes nos barques avaient franchi sans accident et à l'aide de cordes le passage difficile. On les gréa de nouveau et nous nous remîmes en route.

Les obstacles se multiplièrent devant nous pendant toute la journée, sans présenter cependant de difficulté aussi sérieuse que celle que nous venions de vaincre. Le chenal était de plus en plus encombré et rétréci par les roches, et à chaque angle, ou à chaque anfractuosité de leurs parois, il fallait lutter contre un courant dont la vitesse se décuplait tout d'un coup. La vallée du fleuve était redevenue complétement déserte et présentait un



KENG CANIOC (25 AVRIL).

aspect de plus en plus sauvage. A quatre heures et demie du soir, nous nous arrêtâmes devant un nouveau rapide, Keng Canioc [1], qui nécessitait encore le déchargement de nos barques. Le passage en fut remis au lendemain.

Une seule roche, debout au milieu du fleuve et se prolongeant sous l'eau par de larges assises, produit une sorte de chute torrentueuse qui accusait à ce moment un dénivellement subit de près d'un mètre entre les eaux d'amont et celles d'aval. Le passage de l'est est le plus étroit, mais le plus court. C'est celui que prirent nos barques. En les halant avec des cordes contre ce courant de foudre, l'une d'elles se rompit; mais le patron, resté fièrement debout au gouvernail, n'en continua pas moins à la diriger entre deux eaux, et les effets combinés de son aviron et de notre amarre réussirent à amener le long du bord la légère

[1] Écrit par erreur sur la carte Keng Sanioc.

pirogue, qui fut vidée et remise à flot en un clin d'œil. Il suffit, à Keng Canioc, de porter les bagages à dos d'hommes, sur la rive, à une distance de 25 mètres du point de déchargement; à Keng Luong, le trajet est de 300 mètres.

Le reste de la journée se passa à contourner péniblement une haute montagne calcaire qui s'élève sur la rive droite du fleuve, et au pied de laquelle ses eaux décrivent un demi-cercle. Vers le soir, nous avions réussi à doubler cette espèce de promontoire; le courant s'était calmé; des plages de sable remplaçaient les falaises de roches; celles-ci se terminaient sur la rive droite par une masse de tuf calcaire d'une grande élévation, surplombant le fleuve. Une cascade jaillissait du sommet et ses eaux brillantes, à demi voilées par un rideau de lianes, d'arbustes et de plantes grimpantes, retombaient en pluie fine, tout irisée des rayons du soleil couchant. Nous nous arrêtâmes sur un banc de sable pour jouir de ce charmant paysage et préparer notre campement pour la nuit. Quelques marchands laotiens y étaient arrivés avant nous : ils nous montrèrent à peu de distance un radeau naufragé sur les roches et complétement envahi par les eaux. C'était là leur embarcation, et ils travaillaient activement à en sauver le contenu : déjà étalés sur le sable, se trouvaient des nattes, des gâteaux de cire, des paquets de gingembre. Mais que de choses avariées ou entraînées sans retour par le courant! Les malheureux voyageurs n'en supportaient pas moins cette infortune avec beaucoup de philosophie, et songeaient à reconstruire un nouveau radeau avec les bambous de la rive.

Nous étions à ce moment très-près de Thadua, l'une des étapes de Mouhot dans son voyage par terre de Pak Lay à Luang Prabang. A une centaine de mètres de la berge, se trouvait une route assez large, remplie de traces d'éléphants et de bœufs porteurs. C'était celle que suivaient jadis les caravanes chinoises et qu'avait prise le voyageur français.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à un village assez important, Ban Coksay, où nous devions changer de barques. Quoique situé sur le territoire de Luang Prabang, il dépend de la grande province de Muong Nan, dont le chef-lieu est à six jours de marche dans le sud-ouest.

La population de Ban Coksay est laotienne; mais un grand nombre de sauvages des montagnes avoisinantes viennent dans le village y échanger leurs produits. Depuis que nous étions entrés dans la région montagneuse où le fleuve s'engage à partir de Vien Chan, cet élément de population avait pris une importance considérable. Nous avions rencontré à Xieng Cang les Khas Mis; les sauvages que nous vîmes à Ban Coksay étaient des Khmous. Ces deux tribus, ainsi que celles qui portent plus haut les noms de Lemeth et de Does, paraissent être les débris d'une race unique que les Laotiens ont dépossédée de la souveraineté de la contrée. Leur langage n'offre que des dissemblances insignifiantes, et il a quelques rapports avec celui des tribus qui habitent les environs d'Attopeu, dans le sud du Laos[1]. Leur physionomie n'a plus cette expression

[1] Voy. les vocabulaires donnés à la fin du second volume et les types 11, 12, 13 de la pl. I de la 2e partie de l'Atlas. Mac Leod a déjà mentionné ces tribus sous le nom de Kamu et de Kamet dans le journal de son voyage à Xieng Hong (p. 42). J'ignore si les Khas Mis ont autre chose de commun que le nom avec les Kamis ou Koumis qui habitent le territoire d'Aracan.

soumise et craintive que les sauvages du sud ont dans leurs relations avec les habitants de la vallée du fleuve. Ils traitent au contraire d'égal à égal avec la race conquérante. Au sein de cette région montagneuse, leur propre berceau, ils reprennent l'ascendant de leur énergie native et de leurs qualités plus viriles. Leur nombre, le besoin que l'on a d'eux pour défendre contre des voisins entreprenants les défilés des montagnes, en font des



UN SAUVAGE KHMOU.

auxiliaires que l'on ménage, et non, comme à Bassac ou à Attopeu, une matière imposable, productive de poudre d'or et d'esclaves.

En face du village, se trouvaient de grandes pêcheries dont la campagne paraissait avoir été très-fructueuse. Quelques indigènes employaient les derniers jours qui leur restaient encore, avant la crue des eaux, pour jeter une dernière fois leurs filets dans les

parties du fleuve abritées du courant par une heureuse disposition des rochers des rives; dans ces endroits frais, calmes et profonds, les gros poissons que nourrit le Cambodge trouvent, au milieu de tant de tourbillons et de rapides, le repos qui leur est nécessaire pour frayer. Nous fûmes témoins de la capture de l'un d'eux; il nous étonna par ses énormes dimensions : il fallut le concours de cinq ou six hommes pour l'amener sur la rive. Il n'y avait malheureusement personne parmi nous à qui l'ichthyologie fût familière et qui pût reconnaître si ce poisson était parent d'une des grandes espèces que nourrit le grand lac du Cambodge, et qui donnent lieu, au moment de la baisse des eaux, à une pêche si fructueuse. Tous les grands fleuves de l'Asie orientale sont excessivement poissonneux et fournissent, en Chine, un appoint considérable à l'alimentation des classes pauvres. On a fait plusieurs tentatives pour acclimater en Europe quelques-unes des espèces les plus communes dans le fleuve Bleu. Est-ce au Tibet qu'il faut chercher le point de départ de ces poissons, qui sont certainement les rois de l'eau douce? Les lits de roches et les énormes profondeurs que présentent le Cambodge et le Yang-tse kiang sont-ils les causes déterminantes de leur production?

Le 27 au matin, nous quittâmes Ban Coksay. Après avoir franchi, immédiatement après notre départ, deux rapides assez difficiles à franchir pour les radeaux, Keng Soc et Keng Mong, nous constatâmes un changement notable dans l'aspect général de la contrée. Les mouvements de terrain devinrent moins brusques; les ondulations des collines qui se succédaient sans interruption le long des rives, prirent plus d'ampleur, et nous offrirent des échappées plus nombreuses, des perspectives plus lointaines. L'horizon élargi nous laissa voir, sur la rive gauche du fleuve, cinq plans de montagnes graduellement étagés, de l'ouest à l'est; quelques villages se présentèrent en amphithéâtre sur les pentes devenues moins abruptes. Le tapis sombre de verdure, qui recouvre uniformément toute la contrée, se diapra de taches d'une nuance plus claire, indiquant les cultures de riz de forêt.

Le 28, nous franchîmes encore plusieurs rapides, dans lesquels le fleuve, devenu plus large, éparpillait ses eaux peu profondes entre quelques îles et de nombreux bancs de sable; le soir, nous nous arrêtâmes à Ban Seluang pour changer une dernière fois de barques : nous n'étions plus qu'à quelques milles de Luang Prabang. Grâce à l'activité déployée par tout le monde, nous pûmes dès le lendemain matin nous remettre en route pour cette dernière destination.

Vers onze heures, nous tournions le dernier coude que forme le fleuve au-dessous de Luang Prabang et qui est produit par une petite colline calcaire à pic sur la rive droite. La ville nous apparut alors sur la rive opposée, à deux milles de distance. Le coup d'œil qu'elle nous offrait était des plus pittoresques et des plus animés[1]. Depuis notre départ de Cochinchine, nous n'avions pas rencontré une agglomération aussi considérable de maisons. Leurs toits pressés s'alignaient en séries parallèles le long du fleuve et entouraient de tous côtés un petit monticule qui s'élevait comme un dôme de verdure au milieu de cette surface

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXV, une vue générale de Luang Prabang.



VUE DU NAM KAN OU RIVIÈRE DE LUANG PRABANG.

grisâtre de chaume. Au sommet de ce monticule, un Tat dégageait sa flèche aiguë du feuillage des arbres, et formait le trait dominant du paysage. Quelques pagodes s'étageaient sur les pentes de cette espèce de mont sacré, et leurs toits rouges tranchaient vivement sur le vert sombre de la végétation. Au pied des berges, hautes d'une quinzaine de mètres, des radeaux fixes, sur lesquels étaient construites de nombreuses cases, composaient, au-dessous de la ville, comme une seconde cité, que de nombreux sentiers en zigzag, qui apparaissaient de loin comme autant de lacets blancs, reliaient aux maisons de la rive. Des centaines de barques de toutes dimensions montaient ou descendaient rapidement le long de ce faubourg flottant, tandis que de larges et lourds radeaux, venant du haut du fleuve, cherchaient lentement près du bord un endroit commode pour s'amarrer et décharger leurs marchandises. Un monde de bateliers et de portefaix se mouvait au pied de la berge, et il s'en échappait une clameur confuse qui se mêlait au murmure des eaux du fleuve et au bruissement des palmiers que le vent balançait sur les bords.

Deux plans successifs de hautes montagnes formaient à ce tableau un sombre canevas sur lequel, tout inondés de lumière, le fleuve et la ville s'enlevaient avec vigueur. Quelques nuages flottaient au-dessus des plus hautes cimes, et traçaient une ligne de démarcation irrégulière et indécise, entre le vif azur du ciel et les teintes bleuâtres et dégradées des plus lointains horizons terrestres.

Sur l'autre rive du fleuve régnaient un calme et un silence relatifs; sur la berge même, de longues rangées de bambous destinés à faire sécher les filets et le poisson; un peu au delà, des jardins, quelques maisons éparses et des pagodes; en troisième plan, une rangée de collines aux pentes abruptes et dénudées.

Il était midi quand nos barques s'arrêtèrent devant Luang Prabang : un mandarin subalterne se trouvait là pour nous recevoir. Nos hommes en armes descendirent à terre et formèrent la haie sur le passage du commandant de Lagrée. Guidés par notre cicérone indigène, nous gravîmes la berge, et nous pénétrâmes dans la ville. Pour la première fois, nous trouvions des rues larges et assez régulières, se coupant à angle droit, et formées par les hautes palissades qui entourent toutes les demeures. Après un court trajet, nous arrivâmes à Wat Pounkeo, pagode qui nous était assignée comme logement provisoire.

La population, qui eût été fort incommode si elle eût été importune, se montra moins empressée à nous voir que nous ne l'avions craint. Soit que le séjour de Mouhot et le passage de M. Duyshart eussent émoussé sa curiosité, soit qu'elle fût trop affairée pour s'apercevoir de notre présence, nous n'eûmes à nous débarrasser que des quelques gamins trop audacieux qui franchissaient l'enceinte de la pagode, et nous pûmes visiter la ville et observer ce qui s'y passait sans trop de gêne et sans trop d'émoi.

Un affluent assez important du Cambodge, le Nam Kan, vient contourner à l'est et au nord la petite colline au pied de laquelle la ville est construite et partage celle-ci en deux parties inégales dont la plus considérable reste au sud de son embouchure. Les bords du Nam Kan offrent, jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur, une succession ininterrompue de pagodes et de grands jardins où l'on cultive le bétel et où notre botaniste trouva pour la première fois des pêchers, des pruniers, des lauriers-roses. Nous entrions

dans une zone plus tempérée, où les fruits et les arbustes de l'Asie centrale peuvent croître et se développer.

C'est dans la partie méridionale de la ville que s'élève le palais du roi, énorme entassement de cases, entouré d'une haute et forte palissade, et formant un rectangle dont un des côtés est contigu à la base de la colline centrale, qui est en cet endroit presque à pic. Un escalier de plusieurs centaines de marches est pratiqué dans le roc et conduit directement à la pyramide sacrée qui en couronne le sommet. Un marché quotidien et excessivement animé se tient sous des hangars spéciaux près du confluent du Nam Kan et du Cambodge; mais tous les marchands sont loin de pouvoir y trouver place, et les échoppes en plein vent se prolongent encore pendant plus d'un kilomètre le long d'une grande rue parallèle au fleuve. C'était la première fois depuis notre départ de Pnom Penh que nous trouvions un marché dans le sens que l'on est habitué en Europe à donner à ce mot [1].

Cette activité subite, ce commerce devenu relativement considérable, si on en jugeait par les types nombreux et divers qui représentaient à Luang Prabang toutes les nations de l'Indo-Chine et de l'Inde, accusaient, évidemment, moins un changement de race ou une augmentation des produits du sol, qu'une différence radicale dans le régime politique. Plus riches et plus commerçantes encore avaient été les régions du Laos méridional au temps de leur indépendance; l'oppression et le monopole siamois, en faisant aux vainqueurs une trop large part dans les bénéfices, ont seuls dégoûté les vaincus d'un travail devenu stérile et d'échanges qui se trouvent ruineux. A Luang Prabang, si la vie renaissait, c'est que la sujétion siamoise ne devait comporter que des charges légères et que l'on sentait à Bankok quels ménagements étaient dus à cette puissante province.

A l'instar de Siam, il y a à Luang Prabang un premier et un second roi. Ce dernier était parti pour Bankok, et son retour était attendu dans un mois environ. Nous espérions vaguement que le consul de France profiterait de cette occasion pour nous faire parvenir quelques lettres. Notre première préoccupation devait être d'entrer en relations officielles avec les autorités de la ville, d'en obtenir des renseignements sur l'état des pays voisins et sur les difficultés qui nous y attendaient, de savoir si nous pourrions compter sur la bonne volonté du roi pour les vaincre. Ce n'est qu'après avoir éclairci tous ces points qu'il était possible de fixer la durée de notre séjour et l'étendue des travaux à entreprendre à Luang Prabang. Aussi le commandant de Lagrée entra-t-il immédiatement en pourparlers avec les délégués du *Sena* pour demander au roi une audience, en fixer le jour et en régler le cérémonial.

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXVI.



WAT THOMEA SOC A LUANG PRABANG.

XIV

SÉJOUR A LUANG PRABANG. — IMPORTANCE POLITIQUE DE CETTE VILLE. — RÉCEPTION DE LA COMMISSION FRANÇAISE. — TOMBEAU DE MOUHOT.

La situation de Luang Prabang, les montagnes qui l'environnent de tous côtés, l'énergie plus grande, que sa population doit au mélange des nombreuses tribus sauvages qui habitent son territoire, ont conservé à ce petit royaume une indépendance relative. De toutes les provinces laotiennes, c'est la seule à qui Siam n'osa pas demander un contingent lorsqu'il fallut, en 1827, dompter la rébellion de Vien Chan. D'autres puissances élèvent d'ailleurs des prétentions à la suzeraineté de Luang Prabang, et le gouvernement de cette ville est tenu d'envoyer tous les huit ans deux éléphants à l'empereur de Chine en signe d'hommage et de payer un tribut triennal à la cour de Hué. Mais la révolte des mahométans du Yun-nan a interrompu depuis dix ans toutes les communications avec le Céleste Empire, et le roi de Luang Prabang a profité des embarras des Annamites pour les repousser de ses frontières de l'est; ses troupes ont été soutenues dans cette guerre d'escarmouches par des soldats siamois. D'après un document communiqué au lieutenant Mac Leodpendant son séjour à Xieng Mai, Luang Prabang comptait, en 1836, 700 maisons et 5 ou 6,000 habitants et la province entière 50,000. La ville n'a pas aujourd'hui les 80,000 âmes que lui attribuait Mgr Pallegoix; mais elle a certainement plus que les 7 ou 8,000 que lui

accordait Mouhot. J'estime sa population actuelle le double environ de ce dernier chiffre. Quant à celle de la province, elle ne peut guère être évaluée d'une façon précise ; mais, en la portant à 150,000 habitants, on resterait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

En définitive, le royaume de Luang Prabang se trouve aujourd'hui le centre laotien le plus considérable de toute l'Indo-Chine, le lieu de refuge et le point d'appui naturel de toutes les populations de l'intérieur qui veulent fuir le despotisme des Siamois ou des Birmans : despotisme que l'affaiblissement de la domination chinoise, jadis régulatrice de toutes ces contrées, a laissé sans contre-poids.

Cette domination, bienveillante et sage, qui excitait la production au lieu de l'énerver et augmentait le bien-être et les forces vives des populations soumises, en les élevant dans l'échelle de la civilisation, lègue aujourd'hui aux puissances européennes un rôle qu'elle n'est plus capable de remplir. L'Angleterre se trouve actuellement appelée à lui succéder dans le nord de l'Indo-Chine, où les populations, en proie à des guerres incessantes, aspirent ardemment à un état de choses plus régulier et plus stable, et accueilleront avec une vive satisfaction l'immixtion étrangère qu'elles ont d'elles-mêmes souvent réclamée.

Mais c'est à Luang Prabang que doivent s'arrêter les progrès de l'influence anglaise, si nous voulons tenir la balance égale et occuper dans la péninsule le rang que les intérêts de notre politique et de notre commerce nous invitent à y prendre. La France ne peut pas abdiquer le rôle moral et civilisateur qui lui incombe dans cette émancipation graduelle des populations si intéressantes de l'intérieur de l'Indo-Chine ; elle ne doit pas oublier que cette émancipation est la condition expresse des libertés et des franchises commerciales nécessaires à l'établissement de relations fructueuses pour notre industrie. La suzeraineté d'un gouvernement asiatique signifie toujours monopole, transactions obligatoires, par conséquent immobilité ; l'intervention européenne au dix-neuvième siècle doit signifier liberté commerciale, progrès et richesse.

Il convenait donc de faire sentir au roi de Luang Prabang que nous pourrions un jour nous substituer aux droits exercés sur sa principauté par la cour de Hué, devenue aujourd'hui notre vassale, et qu'il devait dès à présent essayer de s'appuyer sur l'influence française pour résister aux prétentions des pays voisins et faire cesser cette fatigante recherche d'équilibre qu'il s'efforçait de maintenir entre elles. Il était facile de lui faire comprendre que, de notre côté seulement, son indépendance ne courait aucun danger et son rôle politique pouvait grandir. Trop éloigné de nous pour avoir jamais à craindre une sujétion directe qui n'était point nécessaire à la réalisation de nos vues, il pouvait refléter, pour ainsi dire, notre puissance et remplacer tant de gênantes tutelles par une protection efficace et sans exigences. Nous ne lui demanderions en effet que de favoriser le développement du commerce vers la partie méridionale de la péninsule, de faire disparaître les entraves fiscales, d'améliorer les routes dans cette direction.

Les pourparlers pour notre réception durèrent tout un grand jour. Le sentiment qui paraissait dominer chez les autorités était une extrême froideur, marque d'une défiance et d'une inquiétude réelles. J'ai déjà eu l'occasion de rapporter le bruit, qui courait dans le



PAGODE EN FORME DE TOMBEAU.

pays, de différends survenus entre la principauté de Xieng Mai et les Anglais. Les tentatives de ces derniers pour s'assurer l'exploitation exclusive du haut de la vallée du Menam devaient porter ombrage aux pays voisins et exciter les populations contre les Européens. Notre nationalité était inconnue : peut-être étions-nous des Anglais nous-mêmes. Notre mission, dont le but scientifique échappait aux indigènes, avait une apparence mystérieuse qui donnait matière aux soupçons. Enfin, le gouvernement de Luang Prabang tenait sans doute à témoigner une certaine indépendance vis-à-vis de Siam, en affectant une sorte de dédain pour les lettres de Bankok dont nous étions porteurs.



LUANG PRABANG : MISE A L'EAU D'UNE PIROGUE DE COURSES.

Le langage digne et ferme du commandant de Lagrée, l'intérêt qu'il y avait à ménager des inconnus qui se présentaient avec tous les dehors de l'amitié et de la paix, que leur petit nombre rendait inoffensifs, et qui représentaient peut-être une nation puissante, ne permirent cependant pas au roi de décliner nos demandes, et le cérémonial de notre visite fut réglé à la satisfaction du chef de l'expédition. Il fut convenu que le roi se lèverait à notre arrivée, que notre escorte armée entrerait à l'intérieur du palais, et que les membres de la commission resteraient assis pendant l'audience.

Le programme s'accomplit de point en point ; mais le roi se retrancha dans la réserve

la plus absolue. A tous les compliments du commandant de Lagrée, aux quelques questions qu'il adressa sur notre compatriote Mouhot, qui avait été reçu dans la même salle par Sa Majesté, six ans auparavant, celle-ci ne répondit que par des monosyllabes, qu'un mandarin traduisait ensuite par de longues phrases à peu près vides de sens. La séance fut bientôt levée ; il fallait compter sur le temps pour arriver à établir des rapports moins cérémonieux.

Le lendemain, 2 mai, nous choisîmes, sur le versant sud de la colline qui domine la ville, un terrain entouré de plusieurs pagodes et planté de quelques beaux arbres, pour y faire construire notre logement. En quarante-huit heures, les gens du roi y eurent élevé trois cases : une pour le chef de l'expédition, l'autre pour les officiers, la troisième pour l'escorte. Une cuisine, une salle à manger sous une tonnelle, complétèrent cette installation, l'une des plus confortables dont nous eussions encore joui. Chacun de nous s'occupa d'organiser de son mieux ses travaux et ses courses, pour utiliser un séjour dont la durée était encore incertaine, mais qui en aucun cas ne pouvait être moindre que plusieurs semaines.

En arrière de notre campement s'étendait une grande plaine, où se trouvent disséminées de nombreuses pagodes ; quelques-unes sont délaissées et l'objet d'une frayeur superstitieuse. Des tombeaux, des pyramides, achèvent de peupler ce vaste espace, sorte de champ sacré, tout couvert de hautes herbes, où paissent çà et là des troupeaux de bœufs et de buffles. De la plate-forme de l'une des pyramides les plus hautes, on découvre un magnifique horizon de montagnes, et je fis de ce point le centre d'une station d'observation, pendant que M. Delaporte faisait aux pagodes voisines des pèlerinages qui enrichissaient son album. La plupart d'entre elles sont très-richement décorées, et nous rappelaient les temples ruinés que nous avions visités à Vien Chan [1]. L'une d'elles attire les regards par son extérieur singulier : elle est construite dans cette forme évasée que les Orientaux donnent aux cercueils, et les bois qui en composent les murailles sont sculptés avec une délicatesse que nous avions eu souvent l'occasion d'admirer depuis que nous étions dans le Laos. A l'intérieur se trouvent des ex-voto d'une très-grande valeur : parasols, bannières brodées, statuettes en bronze ; les plus curieux et les plus riches de ces objets sont deux défenses d'éléphant d'une grandeur peu commune, couvertes de haut en bas de sculptures originales, et dorées avec une habileté remarquable. Elles mesurent, la plus grande, un mètre quatre-vingt-cinq centimètres, la plus petite, un mètre soixante-cinq de longueur rectiligne ; en d'autres termes, ces dimensions sont celles de la corde de leur courbe naturelle.

Le docteur Thorel avait repris sa boîte de naturaliste et son bâton des grandes excursions : les montagnes voisines allaient lui offrir une riche et nouvelle moisson de plantes. Le docteur Joubert s'efforçait d'obtenir, sur les gisements et les industries métallurgiques de la contrée, des renseignements qui trop souvent, hélas ! étaient négatifs. Un jour cependant on vint lui signaler, sur l'autre rive du fleuve, un gisement de pierres pré-

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXVII, le dessin de la pagode royale de Luang Prabang.

cieuses. Il se hâta de s'y rendre ; mais, une fois sur les lieux, fidèles à leurs habitudes de défiance, les indigènes prétendirent ignorer ce qu'il voulait dire, et refusèrent même de lui vendre du riz. Notre géologue ne découvrit autre chose que des veines de quartz traversant des schistes et contenant des cristaux d'une grande limpidité, qui avaient pu jadis être employés par les habitants comme objets de parure et d'ornementation.

Mouhot avait laissé à Luang Prabang les meilleurs souvenirs. Croyant sans doute que nos travaux étaient de même nature que les siens, les indigènes nous apportaient



TOMBEAU DE MOUHOT.

souvent des insectes, en échange desquels le malheureux naturaliste donnait toujours quelques aiguilles ou d'autres objets européens de peu de valeur. Malheureusement, il n'y avait pas d'entomologiste parmi nous, et nous l'avons souvent regretté en admirant les curieuses particularités et les brillantes couleurs des insectes et des papillons de cette région.

Nous avions un pieux devoir à remplir envers le Français qui le premier avait pénétré dans cette partie du Laos et avait su y faire estimer et aimer le nom de son pays. Il avait été enseveli sur les bords du Nam Kan, près de Ban Naphao, village situé à huit

kilomètres environ à l'est de la ville, et le commandant de Lagrée résolut de consacrer, par un petit monument, la mémoire de cet homme de bien. Le roi, à qui ce projet fut soumis, se hâta d'entrer dans les vues du chef de la mission française : le culte pour les morts, si fidèlement pratiqué en Indo-Chine, justifiait trop hautement notre demande pour qu'elle ne fût pas accueillie avec empressement et déférence. Sa Majesté voulut fournir les matériaux nécessaires à l'érection du monument, et M. Delaporte, qui, de concert avec M. de Lagrée, en avait arrêté le dessin, se transporta sur les lieux pour en diriger la construction. Le 10 mai, le travail de maçonnerie était terminé, et la commission tout entière se rendit à Ban Naphao pour assister à l'inauguration du modeste tombeau. Une plaque de grès, polie avec soin, fut encastrée dans l'une des faces; elle porte cette simple indication : H. Mouhot. — Mai 1867. — Le paysage qui encadre le mausolée est gracieux et triste à la fois : quelques arbres au feuillage sombre l'abritent, et le bruissement de leurs cimes se mêle au grondement des eaux du Nam Kan qui coule à leurs pieds. En face s'élève un mur de roches noirâtres qui forme l'autre rive du torrent : nulle habitation, nulle trace humaine aux alentours de la dernière demeure de ce Français aventureux, qui a préféré l'agitation des voyages et l'étude directe de la nature au calme du foyer et à la science des livres. Seule parfois une pirogue légère passera devant ce lieu de repos, et le batelier laotien regardera avec respect, peut-être avec effroi, ce souvenir à la fois triste et touchant du passage d'étrangers dans son pays.

Nos relations avec les autorités locales ne tardèrent pas à s'améliorer et à devenir plus intimes; un cousin du roi, homme actif et influent, s'était nettement prononcé en notre faveur et avait mis de notre côté presque tous les membres de la famille royale. Grâce à la bonne conduite des Annamites de notre escorte, à la bienveillance et à la patience de tous les officiers à l'égard de la population, les défiances disparurent peu à peu, et nous en profitâmes pour nous mêler aux fêtes que l'on célébrait à ce moment, en l'honneur du printemps et des fleurs. Le jour, des courses de pirogues avaient lieu sur le fleuve. Le soir, des groupes de jeunes gens, couronnés de fleurs, se promenaient en chantant dans les rues. Les mandarins réunissaient chez eux leurs amis. Ils nous invitèrent à leurs divertissements intimes. Ce devaient être les derniers jours du voyage exempts de préoccupations et de fatigues.

Tous les indices que nous recueillions nous indiquaient qu'en même temps qu'une faune et qu'une flore nouvelles, nous allions rencontrer au delà de Luang Prabang des races, des mœurs et un état politique absolument différents. Nous étions arrivés à une frontière, nous avions parcouru l'étendue totale du terrain conquis sur les bords du fleuve par le plus ancien rameau de la race thai, le rameau laotien. Il est sans doute nécessaire, avant d'aller plus loin, de donner un aperçu général de l'organisation, des mœurs et de l'industrie de cette intéressante contrée.



CABANE DE LAOTIEN PAUVRE.

XV

MŒURS, HABITATIONS, COSTUMES, INDUSTRIE DES POPULATIONS LAOTIENNES. — ORGANISATION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE. — MONNAIES. — POIDS ET MESURES. — MUSIQUE LAOTIENNE.

Les principaux éléments de population de la vallée inférieure du Cambodge, sont : la race annamite, la race cambodgienne et la race laotienne[1]. Ces trois races ont refoulé dans les parties montagneuses ou dans les forêts, des tribus nombreuses que j'ai mentionnées à plusieurs reprises dans le cours de ce travail, et que je continuerai à décrire au fur et à mesure des nécessités du récit. La race annamite est aujourd'hui trop connue et sort trop de mon sujet immédiat pour que j'aie à m'en occuper ici. J'ai déjà parlé au point de vue ethnographique de la race khmer. (*Voyez ci-dessus* p. 108-112). Je vais m'occuper surtout de la race thai, qui est disséminée dans toute l'Indo-Chine, depuis l'Himalaya jusqu'à la presqu'île malaise et qui se présente sous un aspect très-uniforme

[1] Consultez les types des planches I et II de la 2e partie de l'Atlas, et pour les costumes, les planches chromo-lithographiées X et XXIX.

dans toute la partie de la vallée du fleuve comprise entre le Cambodge et Luang Prabang.

Le rameau particulier qui habite cette dernière zone se désigne lui-même sous le nom de Lao; le nom de Thai, qui répond au mot *vir* des Latins, est celui que se donnent presque toutes les autres branches de la même race. Les Siamois s'appellent Thai noi ou « petits Thai »; les gens de Xieng Mai, les Thai niaï ou les « grands Thai ». Plus au nord, les Thai qui habitent la principauté de Xieng Tong ou de Muong Kun s'appellent Kun, alors que leurs voisins de Xieng Hong prennent le nom de Lu. Les Thai des provinces situées sur les bords de la Salouen se nomment Phong. Les Thai neua ou « Thai d'en dessus » se rencontrent à l'est du Yun-nan; enfin, dans une foule de provinces, on ajoute au mot Thai le nom de la province elle-même pour en désigner les habitants. C'est ainsi qu'on dit les Thai Lem, les Thai Ya, etc.

Les détails qui vont suivre s'appliquent surtout aux Laotiens qui étaient, avant le voyage de la Commission française, le moins connu des rameaux de la race thai. J'indiquerai, soit dans ce chapitre, soit dans le cours du récit, les différences essentielles qui le séparent des rameaux voisins.

Dans toute la vallée du Cambodge, les grands centres de population comme les plus petits villages, se composent de longues séries de maisons parallèles au fleuve, très-distancées en général et entourées de jardins; aussi n'est-il pas rare de les voir occuper plus d'une lieue, le long de la berge. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la rive, le terrain s'affaisse peu à peu et les rizières apparaissent; de nombreux canaux, dont la plupart ne sont que des crevasses naturelles du sol, les font communiquer avec le fleuve, dont ils répandent les eaux fort au loin dans l'intérieur.

Le bambou, le rotin et le bois, sont les seuls matériaux employés dans la construction des habitations [1]; elles sont toutes élevées au-dessus du sol, d'une hauteur qui dépasse rarement 2 mètres, par deux ou trois rangées de colonnes en bois dur. Le cloisonnage intérieur et les murailles sont faits avec des bambous jeunes, écrasés, puis tressés. La plus grande longueur des maisons est ordinairement dans le sens du fleuve; elle comporte quatre ou six rangs de colonnes, ce qui donne à l'intérieur trois ou cinq compartiments. Cette dernière règle paraît absolue. Les toits sont recouverts en paille, très-inclinés, et ils descendent très-bas, pour abriter l'intérieur de la case du soleil et de la pluie. En général, une habitation confortable se compose de deux maisons parallèles, séparées quelquefois par une petite terrasse. L'une des maisons sert au maître, l'autre aux esclaves; la terrasse est une sorte de vestibule de communication : on y reçoit, on y traite les affaires. Le dessous de la maison sert de remise pour les chars, les instruments de travail et de pêche; les femmes y établissent leurs métiers à tisser.

Les gens pauvres se réduisent à une seule maison à laquelle ils ajoutent une petite terrasse au-dessus de laquelle le toit vient se prolonger. Les demeures des gens riches ou des mandarins offrent souvent un degré remarquable de solidité et d'élégance. Leur charpente, faite en beau bois d'ébénisterie, est assemblée avec la plus grande précision.

[1] Voyez Atlas, 2e partie, pl. XVII, une habitation laotienne.

Les toits ne descendent plus aussi bas; les murailles sont en planches et l'on y ménage de petites fenêtres en ogive à encadrement sculpté. L'ensemble de l'habitation forme souvent une longue enfilade de cases, réunies par des terrasses, où l'on trouve successivement la salle de réception et d'audience, l'appartement des femmes, le logement des esclaves, et enfin le sanctuaire, tenu hermétiquement fermé à l'abri des regards profanes, qui renferme les dieux et les trésors de la famille.

Les habitations un peu grandes sont toujours précédées d'une cour et une forte palissade en enclôt les dépendances. Parmi ces dernières, il faut citer le magasin à riz, petite construction de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, dont les murailles sont lutées avec de l'argile; il contient environ 8 à 10 mètres cubes de riz : c'est l'approvisionnement de la famille, d'une récolte à l'autre.

Le terrain qui entoure l'habitation est planté de manguiers, de cocotiers, d'aréquiers, de tamariniers, etc. Le jardinage est fort borné ; quelques potirons, du piment, des aubergines, quelques pieds de bétel et quelques fleurs d'ornement en font tous les frais. Le terrain de chaque famille a 40 ou 50 mètres dans le sens du fleuve, sur 60 à 80 mètres en profondeur.

L'ameublement est des plus simples; le plancher est recouvert de nattes sur lesquelles on s'accroupit auprès d'un coussin. Dans la salle de réception des mandarins, il y a souvent une plate-forme, élevée de 30 à 40 centimètres au-dessus du plancher. Des lances ou des fusils à pierre, rangés le long de la muraille dans des râteliers en bois, quelques tentures, masquant une porte ou un couloir, des filets de chasse ou de pêche, parfois une ou deux cages d'éléphant, complètent le mobilier des plus riches seigneurs de la contrée.

Les ustensiles domestiques sont nombreux : il en est d'un usage général que l'on trouve dans la maison du plus pauvre comme dans celle du plus riche. Tel est le plateau à bétel qui contient les feuilles fraîches de cette plante, les noix d'arec, l'étui à chaux et le tabac, ensemble des condiments indispensables à la formation de la chique, qui est en usage chez tous les peuples de l'Indo-Chine, et qui leur fait ces dents noires et ces lèvres sanguinolentes, dont le premier aspect est si repoussant. Un petit bâton sert à étendre la chaux sur la feuille de bétel; des ciseaux à ressort toujours bien aiguisés, aident à découper l'arec en rondelles minces ; parfois on met dans un tube en bronze tous ces divers ingrédients, et une fille respectueuse les broie longuement avec un pilon en fer, avant de les présenter au vieillard, chef de la famille, dont les dents branlantes se refusent à ce service. Sur un autre plateau en métal s'étalent les cigarettes, qui jouent le rôle le plus important dans l'hospitalité laotienne. Un crachoir est toujours mis à la portée des chiqueurs et des fumeurs. Les gens aisés offrent après la cigarette une tasse de thé, et les théières, les crachoirs, les boîtes diverses sont en argent, en or même, chez les grands personnages.

Les ustensiles de table sont presque tous empruntés aux Chinois. On range sur un grand plateau en cuivre ou en bois, tous les bols en faïence ou en porcelaine, qui contiennent le poisson, les viandes et les condiments. Des bols un peu plus grands ou de petits paniers en bambou, de formes souvent élégantes, sont placés, remplis de riz, à côté de chacun des convives. Ceux-ci puisent tour à tour avec leurs baguettes dans les diffé-

rents bols du plateau et composent avec toutes les sauces un savant mélange, auquel une boulette de riz vient servir de lien. On ne boit guère en mangeant : ce n'est qu'après le repas que chacun va puiser un bol d'eau dans la jarre voisine et que se succèdent — si la réunion est nombreuse et l'hôte généreux — les libations d'eau-de-vie de riz et de thé. Les femmes mangent à part. Le chef de la famille mange ordinairement seul.

Le costume se compose, pour les gens du commun, d'une simple pièce de cotonnade passée entre les jambes et autour de la ceinture ; c'est ce que nous sommes convenus d'appeler un langouti : les Laotiens l'appellent *pha nong*. Pour les gens d'un certain rang, le



USTENSILES DOMESTIQUES.

1-2. Plateau à fruit ou à offrandes et son couvercle en bambou tressé. — 3. Peigne en bois. — 4, 5, 6. Paniers à riz en bambou. — 7. Cuillère en bois pour puiser l'eau. — 8. Lanterne en bambou.

langouti est en soie, et on y ajoute souvent une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, à manches étroites et une autre pièce d'étoffe, également en soie, que l'on porte soit en guise de ceinture, soit en écharpe autour du cou. Les Laotiens ont la tête rasée et ne conservent qu'un rond de cheveux longs de trois ou quatre centimètres sur le sommet de la tête. La coiffure et la chaussure sont choses presque hors d'usage au Laos ; seuls les gens de peine et les bateliers, quand ils travaillent ou quand ils rament sous un soleil ardent, se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille presque plat qui ressemble à un parasol. Les personnages d'un rang élevé portent, quand ils sont en grande

toilette, des espèces de pantoufles ou de mules qui paraissent les gêner beaucoup et qu'ils quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion.

Les femmes laotiennes ne sont guère plus vêtues que leurs maris, Le langouti, au lieu d'être relevé entre les deux jambes, est simplement serré à la ceinture et tombe un peu au-dessus des genoux de manière à former comme une sorte de jupon court et collant que l'on appelle *sin*. En général, une seconde pièce d'étoffe se drape sur la poitrine et se



JEUNE FILLE LAOTIENNE (BASSAC).

rejette sur l'une ou l'autre épaule sans grand souci de cacher les seins. Les cheveux, qui sont toujours d'un noir magnifique, sont portés dans toute leur intégrité et relevés en chignon sur le sommet de la tête. Une bandelette en étoffe ou en paille tressée, large de deux travers de doigt, les retient et les entoure, sorte de petit diadème orné souvent de quelques fleurs. Toutes les femmes portent, au cou, aux bras et aux jambes, des cercles d'or, d'argent ou de cuivre, entassés quelquefois en assez grand nombre les uns au-dessus des autres. Les plus pauvres se contentent de cordons de coton ou de soie auxquels sont sus-

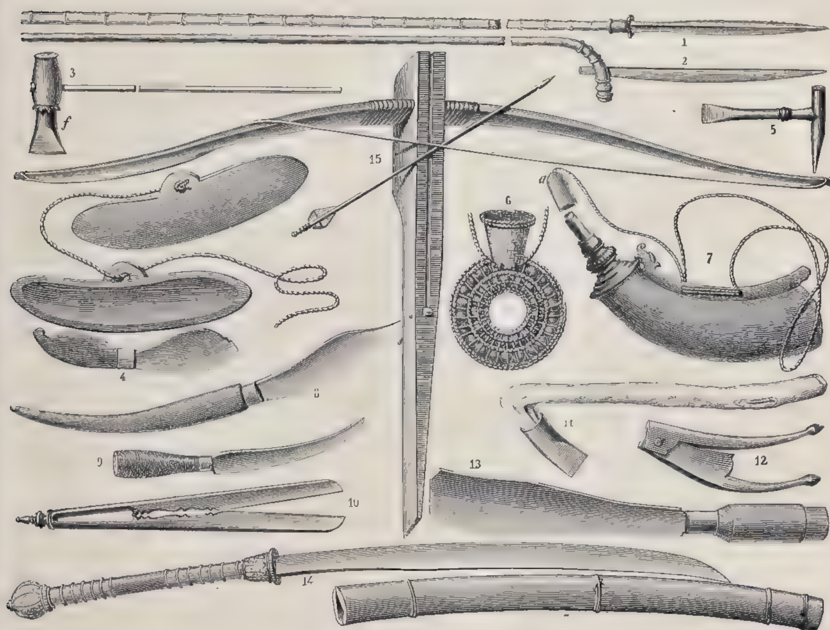
pendues, surtout chez les enfants, de petites amulettes données par les prêtres comme talismans contre les sortiléges ou comme remèdes contre les maladies. Les hommes faits dédaignent ces ornements et n'estiment que les bagues à pierres brillantes, que l'on achète fort cher aux colporteurs qui viennent de Bankok, et dont les gens riches ont souvent les doigts chargés. Les boucles d'oreilles sont aussi d'un usage assez répandu. Il faut mentionner parmi les accessoires du costume l'invariable cigarette, roulée en forme de tronc de cône dans un fragment séché de feuille de bananier et posée sur l'oreille comme la plume d'un scribe.

La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre ou sur les jambes : cette habitude est loin d'être générale, dans la partie sud de la vallée du fleuve, et c'est ce qui a valu aux Laotiens des anciens royaumes de Vien Chan et de Bassac, le nom de Laotiens à ventre blanc, que l'on trouve dans certaines relations, par opposition aux Laotiens à ventre noir ou Laotiens du nord, chez lesquels le tatouage prend des proportions beaucoup plus considérables. Il semble que c'est surtout le voisinage et la domination des Birmans qui ont introduit ou maintenu cette coutume chez les Thai du nord. Dès que l'on dépasse la partie du Laos, qui dépend de la Birmanie, pour arriver aux populations thai de la frontière chinoise, chez les Thai neua, par exemple, le tatouage disparaît.

USTENSILES DE PÊCHE.

Pour pratiquer le tatouage, on prend du fiel de porc ou de poisson que l'on mélange à de la suie. On fait sécher cette mixture, qu'on délaye avec de l'eau au moment de s'en servir. L'opération s'effectue avec une aiguille, longue de 60 centimètres, large d'un centimètre à l'une de ses extrémités, et allant en s'effilant vers la pointe, où elle est fendue, comme un bec de plume, sur une longueur de 4 à 5 centimètres. Ce travail sur la peau occasionne ordinairement deux ou trois jours de fièvre, sans préjudice des plaies ou des ulcères qui surviennent à la moindre écorchure, lorsque le sujet est trop âgé ou d'un tempérament lymphatique.

C'est entre douze et dix-huit ans que l'on se fait tatouer, et l'artiste qui exécute les



ARMES ET OUTILS LAOTIENS.

1. Lance dont on se sert à la chasse de l'éléphant; longueur : $4^{m},20$. — 2. Lance de fantassin. — 3. Hache servant à abattre les arbres; longueur : $1^{m},20$; la partie *f* est mobile et peut se placer perpendiculairement. On s'en sert alors comme d'une herminette. — 4. Rasoir et son étui; longueur : $0^{m},20$. — 5. Tourne vis et marteau pour les fusils. — 6. Boîte à balles en bambou tressé. — 7. Poire à poudre en bois. Le couvercle *a* sert à mesurer les charges. — 8. Couteau ordinaire; longueur : $0^{m},40$. — 9. Couteau-poignard; longueur : $0^{m},25$. — 10. Ciseaux; longueur : $0^{m},30$. — 11. Petite hache; longueur : $0^{m},30$. — 12. Ciseaux servant à découper la noix d'arec; longueur : $0^{m},17$. — 13. Couperet servant à couper les herbes ou à se frayer un chemin dans les broussailles; longueur : $0^{m},40$. — 14. Sabre et son fourreau. — 15. Arc et flèche en bambou.

arabesques, les animaux, les dessins de fantaisie plus ou moins variés dont se compose le tatouage, se fait payer de 5 à 8 francs [1]. Les différences de costume entre les Laotiens

[1] Voyez Atlas, 2e partie, pl. XXIX, des spécimens de tatouage.

du sud et ceux du nord tiennent au changement de climat et de domination. L'une des plus caractéristiques consiste dans la coiffure ; les cheveux longs et le turban birman remplacent partout au nord de Luang Prabang le toupet siamois et la tête nue. La veste devient aussi d'un usage beaucoup plus général.

La polygamie n'existe pas, à proprement parler, dans les mœurs. Les gens riches seuls ont plusieurs femmes, et encore en est-il toujours une parmi elles qualifiée de légitime. La pureté des alliances est une condition indispensable pour établir la succession aux diverses charges. Ainsi, une femme qui ne serait pas noble et princesse ne saurait au Laos donner à un roi un fils apte à lui succéder.

Quant au régime civil de la famille, il semble être réglé à peu de nuances près par la loi chinoise qui domine dans toute la péninsule, à Siam comme au Tong-king. Les mœurs sont assez libres et la fidélité conjugale tient souvent à bien peu de chose. L'adultère se punit d'une simple amende et l'opinion est pleine d'indulgence pour les faiblesses amoureuses de l'humaine nature. Le divorce peut avoir lieu d'un commun accord.

Comme à Siam et au Cambodge, l'esclavage existe au Laos : on devient esclave pour dettes, pour vol, par confiscation judiciaire, pour éviter la mendicité; mais cette catégorie d'esclaves est excessivement restreinte. L'immense majorité de ces malheureux se recrute, comme je l'ai déjà dit, chez les tribus sauvages de l'est. Ils sont employés à la culture et aux travaux domestiques, et sont traités avec la plus grande douceur. Ils vivent même souvent si intimement et si familièrement avec leurs maîtres que sans leurs cheveux qu'ils conservent longs et leur physionomie particulière, on aurait de la peine à les reconnaître au milieu d'un intérieur laotien.

Les prisonniers de guerre forment une catégorie d'esclaves à part ; ils appartiennent au roi, et leurs enfants naissent esclaves. Le roi les distribue d'ordinaire à ses mandarins.

Les Laotiens sont fort paresseux, et quand ils ne sont pas assez riches pour posséder des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière; en outre des travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, pagayent dans les pirogues. La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations réservées exclusivement au sexe fort.

Il serait oiseux de décrire ici tous les engins dont on se sert pour attraper le poisson, principal aliment, après le riz, de toutes les populations riveraines du Mékong et que le fleuve fournit en quantités presque inépuisables. Ce sont, en général, de vastes tubes en bambou et en rotin, ayant un ou plusieurs cols en entonnoir dont les pointes repoussent le poisson une fois qu'il est entré. On fixe solidement ces appareils à un arbre de la rive, en présentant leur ouverture au courant, ou bien on les immerge complétement à l'aide de grosses pierres. On va les visiter ou les relever tous les deux ou trois jours. On se sert encore d'un ingénieux petit système de flotteurs qui supporte une rangée d'hameçons et qui réalise la pêche à la ligne en supprimant le pêcheur. Il est aussi des genres de pêche plus actifs que ceux-là : la pêche au trémail, au filet, au harpon, à l'épervier; tous exercices dans lesquels les Laotiens sont dès leur enfance d'une adresse remarquable.

La chasse est plutôt le partage des sauvages que des Laotiens, et ceux-ci sont loin de tirer parti des ressources giboyeuses de la contrée. Quelquefois, on se réunit en troupe nombreuse pour une battue dans la forêt et l'on réussit à abattre un cerf ou deux; mais ces sortes de divertissements sont plus bruyants qu'utiles, et les filets dont se servent les Laotiens sont d'une efficacité plus grande que leurs fusils à pierre et leurs chasses à courre.

Le tigre est la terreur de toutes les populations indo-chinoises; les grandes forêts et les cerfs innombrables de cette région favorisent sa multiplication et rendront sa destruction difficile. Les Siamois accordent la liberté à l'esclave qui réussit à tuer un de ces animaux; un homme libre est exempt d'impôt et de service militaire; un soldat acquiert un grade. Ces sortes d'exploits sont très-rares.

Il est peu ou point de professions au Laos. Chacun crée autour de soi de quoi subvenir



CHASSE AU CERF AU LAOS.

à tous ses besoins, et, tour à tour agriculteur, pêcheur, charpentier, tisserand, teinturier, tailleur, se nourrit, se loge, s'habille et se transporte sans l'aide ou le secours de personne. Il y a quelques individus assez habiles dans l'art de ciseler les métaux; ce sont eux qui fabriquent les bijoux, les vases et les boîtes en or et en argent qui figurent dans le mobilier des riches Laotiens. On fournit toujours la matière première aux ouvriers. Leur outillage, pour façonner le bois ou les métaux, est plus qu'insuffisant et relève certainement leur mérite. Pour sculpter le bois, ils n'ont que la pointe du gros couteau à large lame, qu'ils portent toujours à leur ceinture et qui leur sert à se frayer un passage dans la forêt, à couper le bois de leur cuisine, à construire leur maison, sans lequel, en un mot, ils ne pourraient rien faire. Ils fabriquent du fil de fer à l'enclume, et la patience de ces pauvres gens n'a d'égale que leur peu d'ingéniosité à se construire des outils plus commodes.

Le système de gouvernement et d'administration des provinces laotiennes est à peu près le même que celui qui est en vigueur à Bankok. Le gouverneur de la province, quand il a le titre de roi, prend le nom de Chao Muong, «maître du Muong». Au-dessous de ce titre viennent, suivant l'importance des provinces ou la dignité des titulaires, les qualifications de Phya, Phra, Luong. Les gouverneurs ont sous eux trois grands dignitaires, l'Oparat [1], le Ratsvong et le Ratsbout; comme au Cambodge, ces fonctions ne sont qu'honorifiques; c'est Bankok qui en désigne les titulaires, et il les choisit, comme à l'époque de l'indépendance du Laos, parmi les princes de sang royal. Tout en fractionnant autant que possible le territoire du Laos, les Siamois ont conservé aux plus petites provinces les titres correspondant aux anciens royaumes.

Le gouverneur nomme directement aux charges administratives de la province; les trois principales sont celles du Muong Sen, du Muong Chau et du Muong Khang. Ces trois fonctionnaires sont appelés aussi : mandarin de droite, mandarin de gauche et mandarin du milieu. C'est devant leur tribunal que se portent toutes les affaires; on peut toujours appeler de leur décision au gouverneur, et le jugement de celui-ci peut, à son tour, être réformé par Bankok. Le Muong Sen, le Muong Chau et le Muong Khang ont, chacun, sous leurs ordres sept autres mandarins auxquels ils délèguent les affaires peu importantes. Ceux-ci commandent à leur tour à des mandarins d'ordre inférieur. La réunion de tous les fonctionnaires d'une province, à partir du Muong Sen et au-dessous, porte le nom de *Thau phya Kromakan*; le nom de *Sena* est réservé au conseil formé par les premiers d'entre eux. C'est le Sena qui décide de toutes les affaires importantes.

Le gouverneur a en outre des mandarins particuliers composant sa maison. Lorsqu'il porte le titre de roi, leur nombre est considérable : il y a les chefs des gardes, les gardiens du parasol, les gardiens des femmes, les chefs des ouvriers, les bourreaux, les secrétaires. Si l'on satisfait la vanité des dignitaires laotiens en leur donnant les titres qui leur donnent droit à ce nombreux personnel, on augmente grandement les charges des populations qui sont forcées de subvenir aux dépenses et au luxe de tous ces fonctionnaires parasites.

Comme en Chine et en Cochinchine, les pénalités corporelles sont échelonnées en une série ingénieusement croissante, et le bâton figure à chaque page du code laotien. Les plus hauts mandarins comme les plus humbles travailleurs sont journellement exposés à en recevoir, et le supplice du rotin est l'accompagnement obligé de l'interrogatoire des criminels. La partie frappée est le haut des reins; en Cochinchine et au Cambodge, on frappe au contraire sur la partie charnue qui les termine; le sang jaillit d'ordinaire dès les premiers coups, et il peut arriver que le coupable succombe à ce supplice, si la colère du juge le prolonge trop longtemps. La cangue, les fers, la prison, l'exposition publique, les amendes, l'exil, l'esclavage, la mort, complètent la série des peines en usage. Le supplice capital est fort rare, et la plupart des gouverneurs ne peuvent y condamner sans en référer à Bankok.

[1] Titre équivalant à celui d'Obbarach au Cambodge, et d'Oupa raja dans l'Inde.



LE SUPPLICE DU ROTIN AU LAOS.

Tout en affectant des formes cérémonieuses aussi exagérées que celles que l'on trouve à Siam et en Chine, l'étiquette laotienne est au fond très-paternelle. En présence du gouverneur, qu'il ait ou non le titre de roi, les assistants accroupis contre le sol, tout en se prosternant très-bas chaque fois qu'ils lui adressent la parole, ne se gênent nullement pour rire, fumer, causer bruyamment et troubler l'audience. Le dernier venu prend la parole avec autant de hardiesse que le premier mandarin. C'est là sans doute l'un des vestiges de l'ancienne organisation de la race laotienne en tribus ou en clans à chefs électifs, et le plus ou moins de popularité des gouverneurs est un indice consulté avec soin par Bankok, lorsqu'il y a lieu de pourvoir à une place vacante. Malgré cette simplicité d'allures, les distinctions de rang et de naissance sont scrupuleusement observées au Laos. Il y a des lois somptuaires qui interdisent le port de certaines étoffes ou de certains bijoux aux gens du commun. Le nombre des personnes de la suite des princes, les ustensiles d'or ou d'argent que l'on porte derrière eux, la forme même du parasol qui les abrite, sont fixés avec soin et en rapport avec les titres ou les fonctions dont ils sont revêtus.

Au point de vue de l'impôt, la population peut se décomposer en quatre catégories distinctes :

1° Les mandarins, leur famille, leurs esclaves. Cette catégorie, qui ne paye aucun tribut et qui est dispensée de toute corvée, forme dans les petites provinces le cinquième de la population totale; dans les grandes provinces, elle en est à peine le dixième.

2° Les inscrits, c'est-à-dire, les personnes payant l'impôt. Il en est fait un dénombrement exact, dont on transmet le résultat à Bankok. La confection des listes est surveillée par des mandarins siamois; les inscrits sont marqués au bras d'un tatouage portant le nom de leur province. On est inscrit à partir de dix-huit ans, on cesse de l'être à soixante-dix. L'impôt est ordinairement de 4 ticaux et demi par homme, c'est-à-dire environ 15 francs de notre monnaie, mais il varie avec les provinces; il n'y a pas d'impôt territorial; les inscrits doivent subvenir aux corvées locales et fournir deux piculs de riz par an au gouverneur de la province.

3° Les Chinois, Pégouans et autres étrangers, ne payent pas d'impôt et ne fournissent qu'un picul de riz, mais ils sont soumis à certaines charges laissées à l'arbitraire des gouverneurs. L'usage veut qu'ils subviennent aux frais de passage des mandarins siamois et aux dépenses que nécessitent les fêtes locales.

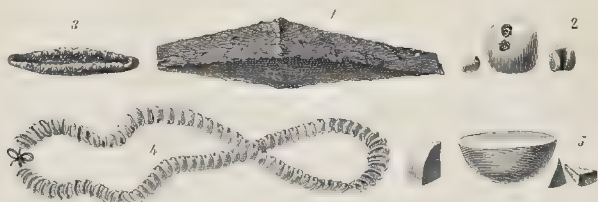
4° Les sauvages soumis, dont le nombre est souvent inconnu des gouverneurs eux-mêmes. Ils payent par village un impôt variable, qui consiste tantôt en esclaves, tantôt en denrées, tantôt en argent. Dans ce dernier cas, il est fixé à un tical par homme. Les villages les plus rapprochés sont soumis aux corvées.

L'impôt prélevé par les Birmans dans le nord du Laos varie de 4 à 7 ticaux par maison. L'impôt chinois est plus faible.

J'ai déjà indiqué (*Voy. ci-dessus p.* 171) quelles étaient les monnaies divisionnaires employées dans la partie inférieure du Laos. La monnaie de fer de Stung Treng n'a cours que dans cette province et dans les provinces limitrophes; les petits saumons de cuivre de Bassac se retrouvent avec des dimensions et des cours variables dans toute la partie

de la vallée du fleuve comprise entre Bassac et Nong Kay. A Luang Prabang, on se sert de ces coquilles appelées *cauris* (*Cyprea moneta*), jadis en usage en Chine, dans l'Inde, dans le grand archipel d'Asie et jusque dans le Soudan.

Les géographes arabes en mentionnent l'emploi dès le dixième siècle. « La reine des îles Dabihat, situées dans la mer de Herkend (Laquedives), dit Massoudi [1], n'a pas d'autre monnaie que les cauris. Lorsqu'elle voit son trésor diminuer, elle ordonne aux insulaires de couper des rameaux de cocotier avec leurs feuilles et de les jeter sur la surface de l'eau. Les animaux y montent; on les ramasse et on les étend sur le sable du rivage, où le soleil les consume et ne laisse que les coquilles vides que l'on porte au trésor. » On trouve ce genre de monnaie indiqué déjà comme étant en usage dans l'Inde par le voyageur chinois Fa-hien, qui visita cette contrée à la fin du quatrième siècle [2], et il faut sans doute reconnaître les cauris dans les coquilles appelées *pei*, qui servaient de monnaie en Chine avant la création des sapèques par l'empereur Thsin-Chi-Hoang-ti (IIe siècle avant notre ère). Ibn Batouta, qui écrivait au milieu du quatorzième siècle, dit que de son temps les habitants des îles Andaman donnaient quatre cent mille de ces coquilles pour un dinar d'or, et quelquefois



MONNAIES LAOTIENNES : 1. Monnaie de fer de forme losangique, en usage à Stung Treng. — 2. Tical d'argent siamois et ses subdivisions. — 3. *Lats* de cuivre, usités à Bassac et à Oubon. — 4. Chapelets de coquilles de Luang Prabang. — 5. Lingots d'argent usités dans le Laos birman.

davantage; du temps de La Loubère (fin du dix-septième siècle), on donnait, à Siam, 6400 cauris pour un tical d'argent; c'était aux îles Maldives, à Bornéo et aux Philippines que se pêchaient ces petits coquillages, que certains navires prenaient comme lest. Il y a vingt ans, les cauris s'échangeaient, à Bankok, à raison de 9600 pour un tical. Aujourd'hui, les coquilles ont presque disparu du marché de Bankok. A Luang Prabang, on ne trouve plus sans doute que le reliquat d'un stock, jadis considérable en Indo-Chine, de cette singulière monnaie. Chassée des côtes de la péninsule par le commerce européen et le renchérissement du prix des denrées, elle s'est réfugiée à l'intérieur du continent, où elle augmente de valeur au fur et à mesure qu'elle devient plus rare, et où elle ne tardera pas à disparaître complétement. Les chapelets usités à Luang Prabang se composent de cent coquilles, et l'on donne de vingt-deux à vingt-six de ces chapelets pour un tical, ce qui donne à chaque coquille une valeur d'un huitième de centime environ. Les transactions se discutent en chapelets et en fractions de chapelet.

[1] *Les Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 337.

[2] *Foe Koue Ki ou Relation des royaumes bouddhiques*, traduction A. Rémusat, p. 100 et 106.

Au nord de Luang Prabang, il n'y a plus d'autre monnaie indigène que des lingots d'argent que l'on découpe en morceaux de grandeur variable et que l'on pèse. La roupie anglaise fait son apparition à Luang Prabang, où elle est reçue pour la valeur du tical; la piastre mexicaine s'échange à Luang Prabang pour cinquante chapelets. Elle est plutôt au Laos un objet de curiosité qu'une monnaie courante.

Les Laotiens avaient autrefois une monnaie d'argent, portant le même nom que le tical siamois qui s'appelle *bat*[1]. Elle se subdivisait en 3 *selung*, et le selung en 4 *lats*. Trois bats formaient un *tomlong;* 20 tomlongs faisaient un *angchin*. Aujourd'hui, la seule monnaie officielle est le bat siamois. Il se subdivise en 4 selungs; 2 fuongs font un selung; 4 bat font un tomlong, et 20 tomlongs un angchin.

Poids. —	10 *li*	valent	1 *houn.*
	10 *houn*	—	1 *chi.*
	10 *chi*	—	1 *tomlong.*
	16 *tomlong.*	—	1 *nan.*
	100 *nan*	—	1 *hap.*

Le tomlong n'est autre chose que l'once chinoise. On sait qu'elle équivaut à 37^{gr},79. Le hap est l'unité de poids connue dans le commerce européo-chinois sous le nom de picul; sa valeur exacte est de 60^{kil},464. Le tical laotien pesait 3 chi 6 houn, c'est-à-dire 13^{gr},6. Le tical siamois pèse 4 chi, c'est-à-dire 15^{gr}. On compte très-souvent dans le Laos par *mun* ou poids de vingt nan. Dix *mun* valent un *sen*. A Luang Prabang on compte par *pan*, poids de deux nan, qui se subdivise en 10 *hoy*.

Longueurs. —	12 *niou*	valent	1 *khoup*	qui est	l'empan.
	2 *khoup.*	—	1 *sac.*	—	la coudée.
	4 *sac.*	—	1 *oua.*	—	la brasse.
	20 *oua*	—	1 *sen.*		
	400 *sen*	—	1 *yoch*[2].		

La brasse étalon du roi de Bassac a 1^{m},968 et la coudée 0^{m},492.

Le sen a par conséquent une longueur de 39^{m},360 et le yoch vaut 15,744^{m}. On emploie aussi dans la conversation, mais dans un sens assez vague, le *lan* qui représente 100,000 sen. Les surfaces s'évaluent par sen carrés. Mais les Laotiens sont loin d'apporter dans leurs évaluations la précision qui est dans les habitudes européennes, et il est rare que l'on mesure les coudées ou les brasses avec des instruments *ad hoc*. La brasse ou *oua* porte aussi en laotien le nom de *Dam*.

Les mesures de capacité varient avec les produits. On mesure le riz avec un panier contenant 20 livres ou un *mun*.

[1] Il est difficile de savoir quelle est l'étymologie du mot tical. Il est employé aussi par le commerce européen pour désigner la monnaie birmane appelée *kyat*, qui est à peu près équivalente au bat siamois. Voyez la note du Col. Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 144.

[2] C'est la mesure appelée *yojana* dans l'Inde. D'après le dictionnaire sanskrit de Wilson, le *yojana* vaut comme le *yoch* laotien 32,000 coudées. Voy. Hardy, *A manual of budhism*, p. 11, note

Toutes ces mesures se retrouvent au Cambodge, souvent avec les mêmes noms[1]. On emploie dans ce dernier pays une unité monétaire qu'il faut connaître; c'est la barre d'argent appelée *nen*, dont le poids est de 10 tomlongs 2 chi.

Dans le Laos du nord, on emploie à la fois la manière de compter des Chinois et celle des Birmans. On connaît les subdivisions du taël ou de l'once chinoise; elles sont décimales et leurs noms chinois sont dans l'ordre décroissant : le *tsien*, dont le poids est de 3^{gr},78; le *fen*, le *li* et le *hao*. Les Laotiens du nord donnent à l'once le nom



POIDS BIRMANS.

de *hong*; au tsien, celui de *thé*, et ils conservent le mot *fen*. Ils ne paraissent pas faire usage des subdivisions inférieures. Les poids birmans usités au Laos sont les suivants :

2 *phé* valent 1 *mou*[2].
2 *mou* — 1 *mat*.
2 *mat* — 1 *kouai*.
2 *kouai* — 1 *tchap* (en birman, *kyat*).
10 *tchaps* — 1 *kan*.
10 *kan* — 1 *tchoi*.

Dans le langage ordinaire et les transactions de détail, le *mat* est considéré comme l'équivalent du *thé*, quoiqu'il soit un peu plus fort. Ainsi un *kan*, qui devrait représenter 40 thés, en pèse en réalité 44; il en résulte que le poids exact du *mat* est de 4^{gr},16; le *phé* est par suite presque égal à notre gramme (1^{gr},04).

On se sert dans le Laos birman comme en Chine d'une petite romaine à trois leviers, et par suite à trois graduations différentes, dont la première descend jusqu'aux *fens* et s'arrête à 5 *hongs;* la seconde va de 5 à 20 hongs en donnant les thés; la troisième va de 20 à 64 hongs en donnant les hongs Ces petites balances peuvent donc peser plus de deux kilogrammes d'argent. Le titre de l'argent en circulation est très-variable : les titres élevés sont très-recherchés, et les marchands savent en général les reconnaître avec une très-grande précision[3].

[1] Voy. Janneau, *Manuel pratique de la langue cambodgienne*, p. 73-78.

[2] Il y a une unité encore plus faible que le *phé;* c'est le yowe dont 160 forment le poids du kyat ou tical. Voy. Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 259.

[3] Voy. à la fin du volume le tableau donnant le prix des principaux produits indigènes sur les différents marchés du Laos.

DUO POUR CLUÏ ET KHÈN.

Allegretto semplice.

CLUÏ

KHÈN.

mf *p* *f* *p* *f* *pp*

PROCÉDÉ J. ROUSSET.

En terminant ce chapitre, je crois devoir dire quelques mots de la musique laotienne. De tous les rameaux de la race mongole, les Thai paraissent un des mieux doués au point de vue musical. Ils ont presque tous les instruments que l'on trouve en usage en Birmanie et au Cambodge. Il en est un qui leur est spécial, c'est le *Khen*, déjà décrit par Mouhot sous le nom d'orgue laotien. Il se compose de dix à seize bambous de grandeur croissante, accouplés par paires, et réunis transversalement par un bambou plus gros. Celui-ci est muni d'une embouchure par laquelle on souffle et il communique avec tous les autres par des trous que l'on peut boucher avec les doigts. On peut, par suite, faire sortir autant de notes qu'il y a de trous bouchés. Il y a des Khens de toutes dimensions, depuis un mètre jusqu'à quatre mètres. Un autre instrument familier aux Laotiens est une sorte de fifre ou de hautbois nommé *cluï* qui se marie assez bien à l'instrument précédent.

La musique laotienne est surtout une musique d'improvisation. Sur un premier thème toujours fort simple, le musicien brode une interminable série de variations. Je donne ici un duo pour Cluï et Khen qui a été noté par M. Delaporte. On y trouve un essai de dessin mélodique d'une grande douceur, soutenu d'un accompagnement presque toujours à la tierce de l'octave inférieur, et quelquefois à l'unisson. La différence de timbre des deux instruments donne un caractère original à cette ébauche de parties concordantes.

Les airs de Cluï ressemblent beaucoup aux appels monotones de flageolet, si chers aux bergers de certaines campagnes françaises, et sur lesquels, malgré le petit nombre de notes dont ils disposent, ils réussissent à greffer des variations où le trille joue le principal rôle.



TAT PHOU KILO.

XVI

DE LUANG PRABANG A MUONG YONG. — CHOIX D'UNE ROUTE POUR PÉNÉTRER EN CHINE. — DÉPART DE LUANG PRABANG. — LE NAM HOU, LE NAM TA. — XIENG KHONG, KHAS LEMET. — ENTRÉE SUR LE TERRITOIRE BIRMAN ; NOUS QUITTONS LE FLEUVE. — MUONG LIM, KHAS MOU-TSE. — PALEO, KHAS KHOS. — SIEM LAP, KHAS KOUYS. — SOP YONG. — NOUS SOMMES ARRÊTÉS A MUONG YONG.

La situation des pays limitrophes était de nature à faire naître la plus grande hésitation dans le choix de la route qu'il convenait d'adopter en quittant Luang Prabang. La révolte des mahométans du Yun-nan contre l'autorité de l'empereur de Chine avait été le signal de désordres et de guerres interminables dans les différentes principautés laotiennes comprises entre la Chine, la Birmanie et le territoire siamois. Le brigandage y était passé à l'état chronique, et certaines portions de cet espace avaient été entièrement dépeuplées. Le roi de Luang Prabang, qui, comme nous l'avons vu, avait profité de cet état de choses pour interrompre ses relations avec la Chine, fit vivement valoir auprès de nous les obstacles qui s'opposaient à la continuation de notre voyage. Mais on pouvait supposer, qu'intéressé à ce que la route de Chine restât fermée, il n'en voulût exagérer les difficultés à dessein, afin que notre passage ne fournît point au gouvernement chinois un argument contre lui.

Après quelques discussions, il consentit à remettre à M. de Lagrée un passe-port, valable pour toute l'étendue de son royaume, dans lequel il enjoignait à tous les chefs de tribus ou de villages de se mettre à l'entière disposition du chef de la mission française. Mais il ne voulut ni autoriser officiellement notre passage dans les états limitrophes, ni nous donner une lettre d'introduction auprès du Sena de l'une des principautés voisines.

Trois routes s'offraient à nous pour franchir la zone réputée dangereuse. La première, celle du fleuve, était la plus longue : elle nous forçait à traverser une région qui avait été

récemment disputée entre la Birmanie et Siam, et qui était par conséquent dévastée, et à passer sur le territoire birman. Or, nous n'avions pas de passe-ports de la cour d'Ava; nous devions donc prévoir de ce côté les plus sérieuses difficultés.

La seconde route était la plus directe : elle consistait à remonter droit au nord le cours du Nam Hou, affluent de la rive gauche du Cambodge, et à atteindre directement les frontières du Yun-nan, auquel Luang-Prabang est à peu près limitrophe dans cette direction, et où nous pouvions retrouver le fleuve que nous étions chargés d'explorer.

La troisième route nous conduisait jusqu'au Kouang-si, en traversant la zone, occupée par des tribus mixtes, qui sépare le Tong-king de la Chine.

Ce dernier trajet, peut-être moins dangereux que les deux autres, nous écartait complétement du but officiel de notre mission, qui était la reconnaissance de la vallée du Mékong, mais il nous faisait visiter la région la moins connue encore de toute l'Indo-Chine, et vraisemblablement la plus curieuse au point de vue géographique. Quel que fût son attrait, nous devions nous contenter de l'indiquer aux explorateurs qui viendraient plus tard compléter notre œuvre.

La discussion restait ouverte entre les deux premières routes, la route du fleuve et celle du Nam Hou. Le commandant de Lagrée penchait visiblement pour la seconde. Je plaidai vivement auprès de lui la cause de la première; notre travail géographique m'aurait paru moins intéressant et moins complet s'il n'avait compris le relevé entier du cours du fleuve, que nous espérions encore à ce moment remonter jusque dans sa partie tibétaine.

Après de longues hésitations, le commandant de Lagrée s'arrêta à la route du fleuve et de nouveaux renseignements le déterminèrent à partir le plus tôt possible. L'état des contrées au nord-ouest de Luang Prabang semblait moins fâcheux qu'il ne nous avait été dépeint tout d'abord. Il paraissait y avoir presque partout un apaisement réel, et ce résultat était dû à la compression de la révolte des mahométans par le vice-roi du Yun-nan, sur toute l'étendue des frontières sud de cette province. M. de Lagrée fixa au 25 mai la date de notre départ, et demanda au roi les embarcations nécessaires. L'autorité de Luang Prabang cessait, en remontant le Mékong, à Xieng Khong, point où M. Duyshart avait rejoint le fleuve en venant de Bankok, et qui dépendait de Muong Nan. C'était donc jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à une distance de huit à dix jours de marche, que les autorités locales avaient à nous fournir des moyens de transport. Nous ignorions quel accueil nous ferait le gouverneur de Xieng Khong, et si la route du fleuve, la plus commode et la moins coûteuse pour le transport de nos bagages, était longtemps praticable en amont de cette ville. Il était donc prudent de nous préparer à toute éventualité. Le commandant de Lagrée était résolu, s'il rencontrait la moindre difficulté de la part des autorités de Muong Nan, à passer sur la rive gauche du fleuve et à se diriger vers le nord-est, en traversant le territoire de Luang Prabang et en utilisant le passe-port que lui avait donné le roi en cette prévision. Cette éventualité de trajet par terre nous conseillait de nous alléger le plus possible, en raison de la difficulté de trouver des porteurs, et de la nécessité de les payer d'autant plus chèrement que la saison où nous entrions était plus mauvaise. Chaque officier dut réduire ses effets, de façon à n'avoir qu'une seule

caisse pour ses bagages personnels, au lieu des deux qui lui avaient été allouées au départ de Pnom Penh. Il fallut renoncer à emporter les collections botaniques et géologiques déjà recueillies par MM. Thorel et Joubert, et que le roi de Luang Prabang promit de renvoyer à Bankok. Nos deux naturalistes durent faire d'avance le sacrifice de toute collection future, qui ne pouvait plus être qu'un onéreux embarras et une cause d'insuccès. En même temps que ces échantillons, nous laissâmes à Luang Prabang, pour être transmis à Bankok avec eux, les minutes de cartes, ébauches de travaux, livres, instruments, en un mot tout ce qui n'était pas absolument indispensable à nos travaux ou tout ce qui pouvait faire double emploi. Nous fîmes un second lot de hardes, de munitions et d'objets d'échange, qui devait rester à Luang Prabang, et devenir la propriété du roi, si au bout d'un an nous n'étions point revenus dans cette ville.

Le roi et ses mandarins reçurent des cadeaux qui représentaient largement les dépenses que le transport à Bankok de la première de ces deux catégories d'objets allait occasionner. Sa Majesté reçut la plus précieuse, mais la plus lourde de nos armes, une carabine à balles explosibles, dont on lui apprit l'usage, une longue-vue, un tapis et des étoffes. Son fils eut un fusil à deux coups; ses autres parents et les principaux fonctionnaires furent d'autant mieux partagés qu'en nous faisant des amis, nous diminuions nos bagages. Le roi ne voulut point cependant rester en arrière, et il envoya à M. de Lagrée, à titre de souvenir, un vase en argent, deux tam-tams, quatre sabres, quatre lances, une gargoulette et un verre laqués de Xieng Mai. Je ne mentionne pas l'énorme quantité de fruits et de pâtisseries qui étaient journellement apportés à notre campement par ses ordres, et qui faisaient les délices de nos Annamites. De ces comestibles, nous n'apprécions guère que les cocos : ils nous fournissaient une salutaire et rafraîchissante boisson, que la chaleur rendait nécessaire.

Pendant cette dernière semaine, notre campement offrit le coup d'œil le plus animé, et fut témoin des scènes les plus comiques. Nos préparatifs de départ attiraient une foule nombreuse de fonctionnaires devenus nos amis les plus intimes, qui réclamaient de nous un souvenir et se disputaient les hardes que nous laissions. Le moindre bouton d'uniforme, le plus mince débris de galon transportait d'aise ces braves gens, et ils ne nous refusaient jamais le plaisir de les voir s'affubler des redingotes ou des pantalons qui ne pouvaient plus trouver place dans nos malles. Dans les derniers jours, cette manie de travestissement avait atteint des proportions telles, que nous pouvions nous croire en plein carnaval.

Quelle que fût l'apparente gaieté de ces adieux et de ces préparatifs, ce n'était pas cependant sans une grande mélancolie et sans une certaine appréhension que nous voyions s'approcher l'heure du départ. Nous abandonnions à Luang Prabang, non-seulement une partie de notre mince confort, quelques livres aimés, récréations de l'intelligence et du cœur, consolations de notre isolement, délassements de nos travaux, mais aussi la dernière espérance de recevoir de bien longtemps la moindre nouvelle de ceux qui nous étaient chers. Les lettres de France, que j'avais rapportées de mon voyage à Pnom Penh, avaient déjà, pour la plupart d'entre nous, près d'un an de date, et, en quittant Luang Prabang pour nous lancer dans l'inconnu, nous perdions toute chance de re-

cevoir, avant que nous fussions revenus dans des régions civilisées, les communications que la Cochinchine pouvait tenter encore de nous faire parvenir. L'Oparat de Luang Prabang était parti en effet vers le 20 avril de Bankok, après avoir reçu du chancelier du consulat de France notre correspondance, les instruments de précision demandés en France avant notre départ et que l'on n'avait pas su expédier à temps à Pnom Penh, et six caisses de vin de Sherry et de Porto. Tout cela n'arriva à Luang Prabang qu'une quinzaine de jours après notre départ, puis fut scrupuleusement renvoyé à Bankok avec tout ce que nous avions laissé. On comprit même dans cet envoi les objets que nous avions autorisé le roi à s'approprier, dès qu'il serait informé de notre entrée dans le Yunnan et qu'il aurait acquis ainsi la certitude que nous ne repasserions point par sa capitale pour revenir à Saïgon. On voit que si la défiance avait présidé à nos premières relations avec les autorités locales, leur fidélité plus que scrupuleuse à remplir ensuite leurs engagements a témoigné de la déférence et de la sympathie que nous avions conquises pendant notre séjour dans la capitale du Laos siamois.

Le repos et le bien-être dont notre escorte avait joui pendant plusieurs semaines avaient un peu remonté le moral de nos Annamites, que la longueur de notre voyage effrayait déjà. Ils n'avaient point compté, au départ, sur une absence aussi longue, et pendant les jours de fatigue et d'isolement qui avaient précédé notre arrivée à Luang Prabang, j'avais saisi chez eux des symptômes inquiétants de découragement et de nostalgie. Ils étaient tous mariés et presque tous pères de famille; chez les Chinois et chez les Annamites on se marie de très-bonne heure : le célibat passe pour un état contre nature. Ma connaissance de la langue annamite et les relations antérieures que j'avais eues avec quelques-uns de ces jeunes gens, dont deux étaient employés comme miliciens à la préfecture de Cholen avant le voyage, me rendaient le confident naturel de leurs inquiétudes. « *Ong Quan* (Monsieur le chef), m'avaient-ils dit souvent, lorsque je les emmenais avec moi sur le fleuve faire des sondages, ne sommes-nous pas allés assez loin encore et n'avez-vous point déjà sur votre carte assez de rochers, assez de cataractes, assez de détours? Jusqu'où irons-nous donc ainsi? » — « Nous voulons savoir, leur répondais-je, d'où vient ce fleuve, et c'est lui qui nous mène. Où? Nous n'en savons pas plus long que vous. Mais nous irons, si nous le pouvons, jusqu'à ses sources. » — Ils soupiraient alors en regardant l'eau large et profonde. « C'est bien loin cela, disaient-ils, et ce grand fleuve n'est pas près de finir. » — « Qu'en savez-vous? leur répondais-je pour les encourager. Il sort peut-être tout formé d'un grand lac, et, dans ce cas, demain vous pouvez en voir la fin. » Cette porte ouverte à l'espérance suffisait pour ranimer leurs courages et ramener la gaieté naturelle à leur race. Je les surprenais parfois demandant aux indigènes des nouvelles du grand lac qui donnait naissance au Mékong, et on leur répondait souvent de façon à confirmer leur secret espoir. Tous les habitants de l'Indo-Chine ont conservé le vague souvenir de leur ancien lieu d'origine, ce plateau de l'Asie centrale, semé de grands lacs qui se déchargent par de grandes rivières, et ils attribuent volontiers aujourd'hui une origine lacustre aux fleuves dont ils habitent les rives. C'est d'après leurs dires que les anciens géographes ont cru longtemps à l'existence d'un grand lac d'où seraient sortis à la fois le Ménam et le Mékong. L'exis-

tence du lac de Ta-ly, qui se déverse par un bras considérable dans ce dernier fleuve, justifie jusqu'à un certain point cette tradition en ce qui le concerne.

Je m'apercevais que les Annamites avaient recueilli un bruit de cette nature à leur figure rayonnante et à leur entrain dans l'exécution de tous les travaux qu'on leur demandait. Je m'en félicitais vivement. Tout pouvait dépendre, à un moment donné, de la fermeté de leur attitude. Ce fut donc avec une véritable satisfaction que je les vis s'apprêter au départ avec gaieté et ne pas se préoccuper des éventualités d'attaque à main armée dont on nous avait menacés. Leurs armes européennes, le peu de cas qu'ils faisaient des sabres, des flèches ou des fusils à pierre des indigènes, et, par-dessus tout, l'extrême confiance que leur donnait notre présence, en faisaient de précieux auxiliaires. Notre état de santé, en ce moment, ne laissait absolument rien à désirer. Seules, nos ressources pécuniaires, diminuées par un séjour d'une année entière dans le Laos, restaient insuffisantes pour le trajet que nous avions encore à accomplir.

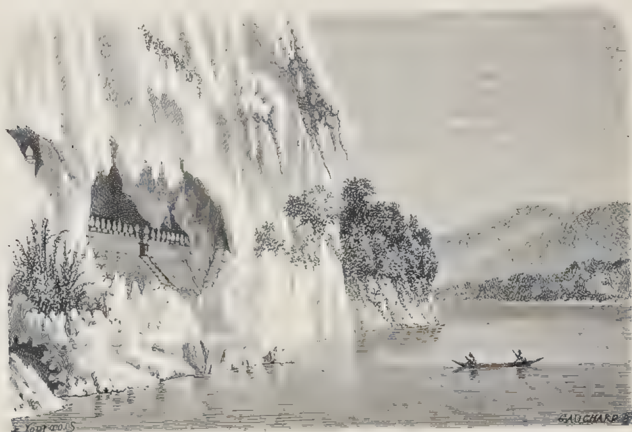
Au moment de notre départ de Luang Prabang, l'effet des premières pluies s'était déjà fait sentir sur le fleuve, dont les eaux avaient monté de près d'un mètre. Nous nous embarquâmes le 25 mai au matin.

Un peu au-dessus de la ville, le fleuve se rétrécit et reprend son aspect sauvage et tourmenté. Les montagnes des rives resserrent leurs crêtes dentelées et leurs surfaces rocheuses; leurs derniers gradins, qui surplombent les rives du fleuve, sont souvent ornés d'une pyramide, tombeau d'un bonze pieux ou châsse d'une relique imaginaire Un peu au-dessus de Luang Prabang, sur la rive gauche du fleuve, s'élève un de ces Tat, pittoresquement situé à l'angle formé par le fleuve et un petit affluent. La montagne qui lui sert de piédestal s'appelle Phou Kieo. (*Voy. le dessin en tête du chapitre.*) Un peu plus loin, sur la rive opposée, et à l'entrée d'une de ces cavernes si fréquentes dans les formations calcaires, s'élève une gigantesque statue de Bouddha.

Nous arrivâmes le soir à l'embouchure du Nam Hou, affluent de la rive gauche du fleuve. Vis-à-vis cette embouchure, s'élèvent, sur la rive opposée du fleuve, de hautes falaises à pic, dans le flanc desquelles s'ouvre une grotte, plus profonde que la précédente, que les indigènes ont transformée en sanctuaire. Nous y montâmes à l'aide d'un escalier pratiqué dans le roc. Les déchirures du rocher dessinent au bas de la gigantesque et irrégulière ouverture de la grotte une sorte de balcon dont la main de l'homme a complété et régularisé les piliers et la rampe. De ce point, le coup d'œil que présente le fleuve, est plein d'une grandeur sauvage. Nous sommes loin maintenant de ces perspectives infinies où le bleu des eaux et du ciel se fondait sous une éclatante lumière, et où de lointaines lignes de palmiers et de cases, à demi cachées sous leur ombre, arrêtaient seules les contours d'un paysage à la fois monotone et imposant. Ici, le fleuve n'atteint pas 300 mètres de large, et son cours sinueux est borné de toutes parts par des murailles rocheuses que surmontent les bizarres dentelures des montagnes du second plan. A une dizaine de mètres au-dessous du spectateur, ses eaux, déjà boueuses et toujours rapides, baignent le pied de l'escalier qui conduit au balcon, et font battre contre le rocher la barque légère qui nous attend. C'est un admirable endroit pour assister aux courses de pirogues, si fré-

quentes au Laos, ou pour jouir des illuminations à l'aide desquelles les indigènes savent rehausser l'éclat de leurs nuits tropicales. A quelque distance de là, les eaux noires et calmes du Nam Hou se mélangent aux eaux jaunâtres du Cambodge, et la ligne de démarcation qui les sépare s'éloigne ou se rapproche de l'embouchure de la rivière, suivant le rapport variable de la vitesse des deux courants. Vis-à-vis de nous, sur la rive gauche, un banc de sable tranche vivement, par sa teinte dorée, sur la couleur sombre des roches avoisinantes, derrière lesquelles le soleil a déjà disparu, et dont les cimes s'élèvent noires sur un ciel rouge.

Après avoir joui un instant de ce spectacle, nous entrâmes dans la grotte [1]. Des Bouddhas de toutes dimensions sont échelonnés dans tous ses recoins; des fleurs, des banderoles, des parasols, des ex-voto de toute nature en décorent les autels. La lueur des



ENTRÉE DE LA GROTTE DU NAM HOU.

torches faisait vaciller de grandes ombres dans les profondeurs de ce temple naturel, et grimacer la figure ordinairement si placide du prophète de Kapilavastou. Malgré l'originalité de cette décoration religieuse, je me demandais si elle ne rapetissait point la sauvage grandeur de cette caverne, et si l'éclat des stalactites n'eût point été préférable aux dorures effacées et aux couleurs, ternies par l'humidité, des colifichets bouddhistes. Ce sont surtout les voyageurs et les bateliers du fleuve qui forment la pieuse clientèle de la grotte; les prêtres qui la desservent et qui habitent sur la rive opposée, au village de Pak Hou, ne manquent jamais de fleurs ou d'offrandes. A l'époque des hautes eaux, le fleuve vient affleurer l'entrée même de la grotte. En 1856, une crue exceptionnelle l'inonda en partie, et les habitants ont indiqué la hauteur à laquelle l'eau s'éleva, par une

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXVIII.

ligne rouge tracée un peu plus loin sur la paroi unie et verticale du rocher. Cette ligne accuse une différence de 17m,50 entre le niveau des plus basses eaux et celui de l'inondation. La différence normale, résultant de la moyenne de plusieurs années ordinaires, n'est que de 10m,70. La profondeur maximum du fleuve, au moment de notre passage, était de 16 mètres vis-à-vis de l'embouchure du Nam Hou.

Les maisons du village de Pak Hou s'échelonnent sur la rive gauche, derrière le banc de sable dont j'ai parlé; il forme une espèce de crique ou de port naturel dans lequel nos pirogues s'étaient déjà amarrées pour la nuit. Cette station était, à tous les points de vue, exceptionnellement confortable: au lieu de nos étroites pirogues, des cases bâties sur le sable, à l'intention des voyageurs, devaient nous servir de dortoirs.

La nuit était presque venue: je me hâtai de remonter dans une barque légère pour aller faire quelques sondages, et, conduit par deux rameurs, je remontai pendant un mille ou deux le cours du Nam Hou. Le courant était presque nul, l'onde était aussi claire et aussi silencieuse que les eaux du Cambodge étaient troublées et bruyantes. En glissant le long de la muraille de roche qui forme sur la rive droite une berge entièrement à pic, de plus de 350 mètres de hauteur[1], ma barque produisait un léger clapotis, dont le bruit argentin vibrait comme un écho dans l'atmosphère de la nuit. A une énorme hauteur au-dessus de ma tête, volaient quelques oiseaux de proie attardés, qui rejoignaient leurs nids, placés hors d'atteinte dans quelques-unes des crevasses du rocher. Leurs cris rauques et discordants devenaient de plus en plus rares. Je fis cesser de ramer pour jouir à loisir de ce moment de calme et de fraîcheur que ramènent les premières étoiles, et qui est si délicieux dans les pays chauds. On n'entendait que le sourd et monotone murmure du grand fleuve, et la douce chanson des insectes nocturnes, racontant aux buissons de la rive leurs mystérieuses amours.

Le Nam Hou, après avoir fait une légère inflexion au sud-est, se redressait vers le nord. C'était là cette route facile et directe vers la Chine à laquelle M. de Lagrée avait songé un instant. La rivière, qui avait une cinquantaine de mètres de large et une profondeur uniforme de cinq mètres, ne présentait point les allures d'un cours d'eau longtemps navigable. Nous étions, il est vrai, à la fin de la saison sèche, et la limpidité de ses eaux attestait que les pluies ne s'étaient pas encore fait sentir dans la partie supérieure de sa vallée. Celle-ci nous eût offert des paysages plus nouveaux et des populations moins connues que ceux que nous allions rencontrer sur les bords du Cambodge. Au point de vue politique, elle nous offrait, peut-être, par son voisinage du Tong-king, un intérêt plus exclusivement français; et, si l'intérêt géographique qui dominait notre mission nous a invinciblement attaché à la reconnaissance du fleuve principal, il convient de signaler expressément à nos successeurs l'étude de cette contrée inconnue, qui promet d'être si féconde en découvertes ethnographiques.

La nuit était devenue fort noire; mes Laotiens, qui étaient restés jusque-là silencieusement accroupis aux extrémités de la barque, me tirèrent de ma rêverie: le courant

[1] Voyez Atlas, 2e partie, pl. XLV.

du Nam Hou nous portait insensiblement vers le fleuve ; il fallait retourner au campement, dont la lueur éclairait la rive à peu de distance.

Le lendemain, la navigation du fleuve se hérissa de difficultés. Après s'être dirigé au nord-est depuis Luang Prabang, il revient graduellement dans une direction absolument opposée, en se débattant au milieu de roches et de montagnes de plus en plus abruptes. Une fois établi dans cette nouvelle direction, son lit se nettoie sans s'élargir, sa profondeur dépasse en général 25 mètres ; les montagnes s'allongent parallèlement à ses rives, en formant plusieurs plans régulièrement étagés. La végétation, d'un aspect plus uniforme, perdrait complétement son aspect tropical, n'étaient les nombreux bananiers sauvages qui se mélangent aux bombax sur les rives du fleuve, et les quelques palmiers gigantesques qui se dressent çà et là sur les cimes des rochers calcaires. Des pins couronnent les lignes de faîte les plus élevées et viennent nous rappeler les paysages de la patrie absente.

Les villages sont très-clair-semés sur notre route. Quelques-uns sont habités par des Laotiens fugitifs des principautés du nord, entre autres de Muong Kun ou Xieng Tong. Mais les sauvages sont ici plus nombreux que les Laotiens. Ils appartiennent presque tous à la tribu des Khmous. On aperçoit leurs villages échelonnés sur les montagnes des seconds plans, et de légères colonnes de fumée, s'élevant des cimes, ou rampant le long des ravins qui les avoisinent, indiquent le lieu d'une exploitation forestière ou l'incendie qui prépare les semailles de la saison.

Le 27 mai, nous changeâmes de barques et d'équipage à Ban Cokhe ; le lendemain, nous arrivâmes à Ban Tanoun, village situé sur la rive droite du fleuve, à peu de distance duquel on avait signalé des volcans en activité au commandant de Lagrée. Notre géologue, le docteur Joubert, fut détaché de l'expédition pour aller examiner de près la localité. M. de Carné se joignit à lui. Ces messieurs devaient nous rejoindre à Xieng Khong.

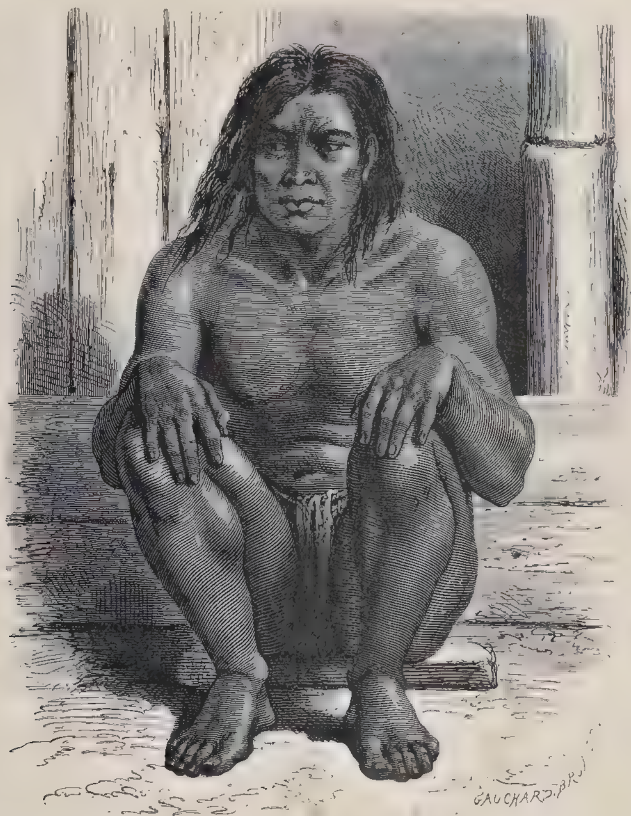
Le 29 mai, nous passâmes devant l'embouchure d'une petite rivière, le Se Ngum, peu intéressante en elle-même, mais importante à signaler, parce que, du versant opposé de la chaîne qui lui donne naissance, descend la branche la plus orientale du Menam. Les sources des deux cours d'eau ne sont séparées que par un très-faible espace, et d'après les renseignements des indigènes, il suffirait, à l'époque des hautes eaux, de traîner une barque pendant un ou deux milles, sur un terrain assez uni, pour sortir du bassin du Mékong et recommencer à naviguer dans celui du Menam. Est-ce cette proximité qui a fait croire à la communication indiquée sur nos anciennes cartes?

Nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures au village de Pak Ben, qui était notre second relais entre Luang Prabang et Xieng Khong. Une jolie petite rivière venant du nord, qui, à peu de distance de son embouchure, se transforme en un torrent poissonneux, rejoint le Mékong à l'est du village, qui est habité en grande partie par des sauvages. Les eaux du fleuve avaient déjà monté à Pak Ben de trois mètres environ.

Le 31 mai, nous quittâmes Pak Ben, et le fleuve, dont la direction générale continuait d'être l'ouest quelques degrés sud, s'enfonça entre de hautes falaises rocheuses, couronnées

de végétation, d'un aspect excessivement pittoresque. Dans cette partie de son cours, il remplit complétement son lit qui n'a plus que 150 à 200 mètres de large.

Le lendemain, nous eûmes à franchir un rapide, Keng Le, qui nécessita le déchargement de nos barques et le transport de nos bagages pendant 100 mètres environ le long de la rive gauche : c'était le premier rapide d'une difficulté aussi sérieuse depuis le



SAUVAGE DE PAK BEN.

départ de Luang Prabang. Il est formé par une arête de schistes calcaires à cassure bleuâtre qui s'est relevée dans le lit du fleuve. Une fois cet obstacle franchi, la navigation devint très-facile, les berges étaient moins rocheuses et plus nettes. Nous aperçûmes dans l'ouest les sommets d'une chaîne de montagnes de 1,000 à 1,200 mètres d'élévation moyenne, paraissant courir régulièrement du nord au sud. Cette barrière allait

terminer le long détour à l'ouest que décrivait le Mékong depuis Luang Prabang et le redresser enfin dans la direction du nord. Les sinuosités de son cours disparurent, son lit s'élargit, le courant diminua, et les pentes douces et régulières, qui de la rive droite conduisaient aux sommets de la chaîne, se couvrirent d'habitations et de cultures.

Le 2 juin, nous nous arrêtâmes quelque temps à Ban Hatsa, joli village situé sur la rive gauche ; le lendemain, nous arrivions à Pak Ta, dernière étape de notre route avant Xieng Khong.

Comme son nom l'indique, Pak Ta (embouchure du Ta) est situé au confluent du Nam Ta et du grand fleuve. C'est un village considérable. Pendant que l'on préparait les nouvelles barques qui ne devaient cette fois nous quitter qu'après notre arrivée à Xieng Khong, nous visitâmes les pagodes. Dans l'une d'elles se trouvait une cloche d'un tra-



BAN HATSA.

vail excessivement soigné et d'une finesse d'exécution qui ne peut se rencontrer à un degré égal qu'en Europe. Ce n'était évidemment pas là un produit indigène, et la légende chinoise qui en entourait la base ne pouvait faire hésiter pour son lieu d'origine qu'entre le Tong-king et le Yun-nan.

Le Nam Ta prend sa source dans le nord-est de Muong Phong, au sud de Muong Iva, et traverse un muong assez important, le Muong Phoukha [1].

Un peu au-dessus de Pak Ta, le fleuve traverse, par un retour au sud-ouest, la chaîne dont il longe jusque-là le versant est, et ce passage que les indigènes appellent

[1] Il doit être inscrit sur la carte générale (pl. II de la Ire partie de l'Atlas) à la place du mot Lemet qui est un nom de race, et non un nom de lieu.

Phadey, est marqué par de nouvelles difficultés de navigation. Nous franchissions en ce moment les limites du territoire de Luang Prabang pour entrer dans la grande province de Muong Nan, dont Xieng Khong est la seconde ville.

Après ce passage, le fleuve s'épanouit dans une grande plaine, comme depuis Vien Chan nous n'en avions plus rencontré, et il reprend son cours au nord-ouest. Le 4 juin au soir, nous campâmes sur un banc de sable. Notre horizon, subitement élargi, nous permettait d'apercevoir à l'ouest et au nord les sommets lointains et bleuâtres de grandes chaînes dont les derniers contre-forts venaient mourir en légères ondulations sur les rives du fleuve.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous mettions pied à terre à Xieng Khong, où l'on achevait à la hâte les quatre cases édifiées pour nous recevoir. L'accueil des autorités fut bienveillant et empressé, et le gouverneur de la ville, qui était la seconde autorité de la



CLOCHE D'UNE PAGODE DE PAK TA.

province de Muong Nan, vint le soir même rendre visite au commandant de Lagrée. Nos barques furent déchargées et retournèrent à Pak Ta, après que ceux qui les montaient eurent reçu la rémunération habituelle. Nous nous trouvions maintenant en dehors de la zone d'influence et d'action du roi de Luang Prabang.

MM. Joubert et de Carné nous rejoignirent le 9 juin : les phénomènes volcaniques que notre géologue avait pu constater étaient, suivant l'usage, beaucoup moins considérables que ne les avaient faits les récits des indigènes. Le volcan annoncé se réduisait à de simples fumerolles, formées de gaz sulfureux carbonique et de vapeur d'eau, et se produisant en deux points principaux, peu éloignés l'un de l'autre et appelés par les indigènes Phou Fay niaï et Phou Faï noi, « montagne du grand feu et du petit feu ».

Les pourparlers s'étaient engagés dès le lendemain de notre arrivée avec le gouver-

neur de Xieng Khong. Malgré sa bienveillance naturelle et son désir de nous être agréable, il ne pouvait se résoudre à nous laisser franchir la frontière de Siam : les lettres de Bankok dont nous étions porteurs nous accordaient la libre circulation sur tout le territoire siamois; mais il n'était pas indiqué que nous pussions en sortir. Prendre sur soi de nous y autoriser était une responsabilité qui épouvantait le timide fonctionnaire. Placé à un poste avancé qui ne laissait pas que d'être périlleux, il était habitué à une circonspection que justifiaient d'ailleurs les nombreuses guerres dont cette partie du Laos, tour à tour disputée entre Siam et Bankok, avait été le théâtre. Il aurait voulu nous faire conduire à Muong Nan ou tout au moins obtenir de nous que nous attendissions la réponse du gouverneur de la province à notre demande de sortie du territoire siamois. A la rigueur, tout ce qu'il pouvait accorder était de nous faire conduire à Xieng Hai, autre petite province dépendant de Bankok, et située un peu plus près du territoire birman. M. de Lagrée n'eut pas de peine cependant à démontrer à son interlocuteur qu'aux termes mêmes de notre passe-port, nous avions le droit d'aller au moins jusqu'à la frontière. En conséquence, il le mit en demeure de nous fournir des barques pour remonter le fleuve jusqu'au point où celui-ci entrait dans les possessions birmanes. Ce trajet était évidemment autorisé par nos passe-ports, qui spécifiaient la libre circulation sur *tout* le territoire siamois. « Mais, objectait le gouverneur de Xieng Khong, le point où je vous ferai ainsi conduire est en pleine forêt; vous n'y trouverez ni vivres, ni moyens de transport pour aller plus loin. D'ailleurs, le fleuve cesse en ce point d'être navigable et il vous faudra cheminer par terre. — Peu vous importe, répliquait M. de Lagrée, c'est là mon affaire et non la vôtre. »

On se rappelle sans doute que nous étions partis sans passe-ports de la cour d'Ava. L'amiral de la Grandière avait essayé de les obtenir par l'intermédiaire de Mgr Bigandet, évèque catholique français, qui jouissait d'une certaine influence auprès du souverain de la Birmanie; mais, sur ces entrefaites, une révolution de palais avait renversé celui-ci du trône; les trois frères cadets du prince régnant avaient assassiné leurs deux frères aînés, sans parvenir cependant à s'emparer du pouvoir. Ils s'étaient réfugiés chez les Anglais, qui les avaient repoussés, puis chez les Karens. Les troubles qui avaient suivi cet assassinat avaient empêché le gouvernement birman de répondre aux communications qui lui avaient été faites à notre sujet.

M. de Lagrée pouvait cependant se prévaloir de cette démarche pour affirmer aux autorités birmanes que la cour d'Ava avait été prévenue de notre voyage. Il écrivit dans ce sens une lettre au roi de Xieng Tong, prince laotien tributaire de la Birmanie et de qui relevait le territoire qui confinait immédiatement à Xieng Khong. Il lui demandait l'autorisation de passer dans ces États et de s'y procurer les moyens de transport nécessaires, et il l'assurait du but entièrement pacifique et scientifique de notre mission.

Un courrier spécial partit le 10 juin pour porter ce message et les présents qui l'accompagnaient. Ceux-ci, tous destinés au roi de Xieng Tong, se composaient d'un tapis de pied, d'un éventail, d'une pièce d'étoffe algérienne et de quelques menus objets, pipes, savon, mouchoir, etc. Pendant ce temps les autorités de Xieng Khong se décidaient à réunir les barques nécessaires. Ce n'était pas sans difficultés et sans longueurs : la circulation commer-

ciale du fleuve est ici absolument nulle ; les moyens de navigation sont très-restreints ; les grandes pirogues et les bateliers adroits sont presqu'introuvables.

En raison de tous ces obstacles, notre départ fut remis au 14 juin. Nous en profitâmes pour visiter Xieng Khong et ses environs.

Le village de Xieng Khong est entouré d'un fossé et d'une forte palissade ; un petit ruisseau le divise en deux parties et les rives en sont reliées par un pont en bambou, plus pittoresque que solide ; la forêt qui entoure le village est sillonnée de sentiers plus larges que de coutume : ce sont presque des routes. Cependant les légers chars laotiens du sud ont disparu. Quelques éléphants, traînant de lourdes pièces de bois de teck, qui fait ici son apparition, croisent d'un pas lourd et nonchalant les convois de bœufs porteurs qui vont et qui viennent. Un de ces sentiers s'enfonce dans la direction du sud-est. C'est la route de Xieng Maï, ville qui est à dix ou douze jours de marche.

Le mot de Xieng remplace, dans la région où nous sommes arrivés, le mot de Muong, employé dans le sud pour désigner le chef-lieu de la province. On dit « aller au Xieng », comme on disait avant « aller au Muong ».

Le commerce par terre n'est guère plus actif que le commerce par eau, et se réduit aux denrées de première nécessité, telles que le sel, qui devient ici de plus en plus rare et que l'on tire du sud du Laos, de Nong Kay.

L'aspect de la campagne est assez triste et la population est très-clair-semée. Elle se mélange de sauvages dans une proportion considérable. Les habitants, laotiens ou de race sauvage, conservent les cheveux longs. Ils les relèvent en chignon sur le côté et ont tous adopté la mode birmane du turban. Les femmes placent souvent au nœud de leur chevelure une plaque d'argent. Elles sont plus vêtues que dans le sud ; leur teint s'éclaircit et leur physionomie revêt une teinte plus orientale et une expression plus délicate.

Les costumes des sauvages sont empreints d'une grande rudesse ; le cuivre en fait le plus grand ornement : ce sont de longues épingles doubles en cuivre qui retiennent les cheveux sur la tête, des anneaux en cuivre qui entourent le cou, du fil de cuivre contourné en spirale qui sert de ceinture, des épingles de cuivre à grosse tête qui remplissent les trous énormes pratiqués dans le lobe des oreilles. Quelquefois aussi, ces pendants d'un nouveau genre sont remplacés par de simples rouleaux de coton que leurs propriétaires semblent tenir à honneur de faire le plus gros possible ; quelques-uns mesurent de deux à trois centimètres de diamètre, et c'est à peine si le lobe de l'oreille, démesurément distendu, parvient à entourer d'un mince cordon de chair ce singulier ornement. Les hommes continuent à faire preuve d'une très-grande simplicité de costume ; les femmes, au contraire, sont très-vêtues et n'étalent jamais, comme les Laotiennes, leurs poitrines nues aux regards des curieux, que ce spectacle attriste plus souvent qu'il ne les charme : elles portent une jupe de cotonnade bleue, bordée de blanc, et un petit veston bleu serré au corps. Leurs allures sont plus timides, plus modestes ; la plupart seraient gracieuses, sinon jolies, si les durs travaux qu'elles partagent avec leurs maris n'endurcissaient leurs traits et ne courbaient leur taille de très-bonne heure. La plupart portent leurs enfants derrière le dos dans une sorte de ceinture d'étoffe, pour conserver leurs mains libres et n'in-

terrompre leurs occupations que lorsqu'elles doivent donner le sein. Il n'est pas rare de voir des Laotiens prendre en mariage des femmes sauvages, et dans ce cas elles tiennent un rang égal à celui de leurs compagnes laotiennes.

Les sauvages de Xieng Khong appartiennent à la grande tribu des Lemet, qui habite surtout la vallée du Nam Ta, sur la rive gauche du Mékong, et dont la plus grande partie reconnaît l'autorité de Luang Prabang [1].

Le 14 juin, à une heure de l'après-midi, nous quittâmes Xieng Khong dans six barques [2] : c'était la dernière fois que nous devions nous servir de ce moyen de locomotion en explorant le cours du Cambodge. Heureusement pour l'inexpérience de nos bateliers, la navigation du fleuve était facile en ce moment. Çà et là quelques roches isolées se montraient encore dans son lit; elles disparurent bientôt; le courant s'affaiblit : on sentait



PALMIERS ÉVENTAILS DANS LES RUINES DE XIENG SEN.

que la pente générale du sol redevenait très-faible. De belles forêts s'élevaient sur les rives, qui s'aplanissaient de plus en plus.

Le fleuve, qui à Xieng Khong paraît venir du nord-ouest, tourne bientôt brusquement à l'ouest, et dans cette direction on a devant soi une plaine sans limites, dont l'horizon s'estompe à peine de légères et lointaines ondulations. Nulle part le Cambodge n'avait eu d'aussi belles apparences de navigabilité. Ce ne devait être malheureusement qu'une trêve bien courte à ses fureurs.

A partir de ce point, il décrit un long et paresseux détour vers le sud; on dirait on dirait qu'il se plaît à s'attarder dans cette plaine et à y reposer ses eaux de leur course fatigante au milieu des montagnes et des roches.

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. I, la figure 13 qui représente un Lemet de Xieng Khong.

[2] Voy. pour la suite du récit la carte itinéraire n° 7, Atlas, 1re partie, pl. X.

c'est à l'extrémité de ce détour, qu'il reçoit les eaux du Nam Cok. Cette rivière, d'une largeur considérable, est alimentée par la chaîne qui sépare la vallée de la Salouen de celle du Cambodge, chaîne à laquelle les Birmans donnent le nom de Tanen taoung gyi. Vis-à-vis de son embouchure, on voit le lit, aujourd'hui à sec, d'un bras du fleuve qui détachait le long de la rive gauche, une île très-considérable, Don Moun. Il y a une dizaine d'années environ que les eaux ont abandonné ce bras, sans doute en vertu de la tendance qu'a le courant, dans les terrains meubles, à attaquer le côté extérieur des courbes décrites par le fleuve et à s'éloigner du côté intérieur. Peut-être aussi, le changement de direction du courant du Nam Cok, occasionné par le déplacement des sables à son embouchure, n'a-t-il pas été étranger à cet événement.

Après l'embouchure du Nam Cok, le Cambodge se redresse lentement vers le nord : nous étions arrivés au point le plus occidental que nous dussions atteindre pendant notre voyage et nous ne nous trouvions plus qu'à une faible distance de l'itinéraire, suivi en 1837 par le lieutenant Mac Leod, pour se rendre de Xieng Mai à Xieng Tong. Une île, Don Ten, s'interpose entre l'embouchure du Nam Cok et les ruines de la ville de Xieng Sen qui s'étendent sur la rive droite à quelques milles en amont. Le fleuve continue à couler lentement entre deux berges basses et couvertes de forêts de teck ; sa largeur est de 4 à 500 mètres ; je trouvai 16 mètres de profondeur maximum, vis-à-vis de l'emplacement de Xieng Sen. Cette plaine, qui était jadis l'un des centres les plus importants de la puissance laotienne, est aujourd'hui, malgré sa fertilité et son admirable situation, complétement déserte : objet de la convoitise des Siamois et des Birmans, aucun d'eux n'a jusqu'à présent été assez fort pour s'en assurer la possession exclusive, et elle reste une sorte de terrain neutre abandonné aux animaux sauvages, propriétaires moins turbulents et plus sages que l'homme.

La destruction de Xieng Sen remonte à plus d'un demi-siècle et forme un épisode des guerres qui suivirent la révolte de Xieng Mai contre la Birmanie.

Rien n'apparaît au-dessus des hautes herbes qui ont envahi l'emplacement de l'ancienne métropole du Laos septentrional, que la flèche d'un Tat, presque aussi considérable que celui que nous avions visité à Vien Chan, et appelé comme lui Tat Luong ou « Tat Royal ». Quelques sentiers à demi effacés partent de la rive et s'enfoncent dans les broussailles ; on rencontre çà et là quelques monceaux de briques, quelques statues de Bouddha renversées ; plus loin une aire bien nivelée et préservée de l'envahissement de la végétation par un dallage en brique ou en béton ; ailleurs, quelques colonnes en bois dur, sur lesquelles sont visibles encore des traces de dorure. Les cimes en fleur de quelques arbres à fruit, redevenus sauvages, se dégagent des hautes herbes et indiquent l'emplacement des jardins de la ville ; des palmiers éventails contrastent par leur forme singulière avec l'aspect uniforme des forêts de teck avoisinantes. En remontant le Nam Cok, on trouve également les ruines d'une autre ville laotienne, Xieng Hai ou Xieng Rai ; elles ont été visitées par Mac Leod en 1837 : d'après une légende rapportée par ce voyageur, le prince qui fonda Xieng Hai, donna dès sa naissance des signes non équivoques de sa puissance future : il brisa tous les berceaux dans lesquels il fut placé, et l'on dut lui en donner

un en fer. On assure que ce berceau métallique subsiste encore au milieu des ruines.

A quelque distance au-dessus de Xieng Sen, les montagnes se rapprochent de nouveau des rives du fleuve. Après avoir passé devant l'embouchure du Nam Pout [1], affluent de la rive droite, nous rencontrâmes plusieurs îles qui devaient être les dernières que nous aurions à inscrire dans le cours de notre longue navigation sur le Cambodge. Au delà, la largeur du fleuve se réduisit à 150 ou 200 mètres, et la navigation redevint aussi pénible que pendant les plus mauvais jours de notre voyage de Vien Chan à Xieng Cang. Un chenal étroit et profond se creusa au milieu des roches qui surgissaient de tous côtés. Le soir du 17 juin, nous eûmes à franchir un passage où toutes les eaux du fleuve se réunissaient dans un bras de 40 à 50 mètres de large. C'est le rapide appelé Tang Din par les indigènes [2]. A peu de distance en amont, sur la rive droite, se trouve un torrent qui sert de limite aux provinces de Xieng Hai et de Xieng Tong; la rive droite du fleuve devient donc à partir de ce point territoire birman. Nous rencontrâmes là des gens de Xieng Mai, qui, au retour d'une excursion dans les forêts voisines, étaient occupés à façonner en gâteaux la cire qu'ils avaient récoltée. Les rayons étaient fondus au feu, soumis à une forte pression, et la cire liquide, dégagée de toute impureté, coulait dans un moule qui avait la forme d'un segment de sphère.

Le lendemain, nous arrivâmes au pied d'un nouveau rapide, le Tang Ho, qui offre, dans cette saison, un obstacle insurmontable à la navigation du fleuve. Un sala s'élevait sur la rive droite. C'était là que nos barques de Xieng Khong s'étaient engagées à nous conduire. La continuation de notre voyage dépendait désormais de la bonne volonté du roi de Xieng Tong, sur le territoire duquel nous nous trouvions. A trois ou quatre lieues dans l'intérieur, se trouvait un chef-lieu de province, nommé Muong Lim. M. de Lagrée dépêcha un courrier au gouverneur pour l'informer de notre arrivée et lui demander l'autorisation d'aller attendre à Muong Lim même, la réponse à la lettre qu'il avait adressée au roi de Xieng Tong.

Nous nous installâmes dans le sala, jusqu'au retour de notre courrier, à côté des voyageurs birmans et laotiens qui s'y trouvaient déjà : un certain mouvement commercial se faisait remarquer en ce point; les caravanes de bœufs porteurs qui venaient y faire halte avaient laissé de nombreuses traces aux environs. Deux principaux courants d'échanges se rencontrent là : l'un, qui a lieu par barques, apporte de Luang Prabang le sel nécessaire à la consommation locale; l'autre, qui suit la route de terre, apporte de Xieng Maï les boules de gambier et les noix d'arec qui entrent dans la composition de la chique des Lao-

[1] Je n'ai pas pu apprécier l'importance de ce cours d'eau, nos barques suivant à ce moment la rive opposée du fleuve. Dans la rédaction de la carte, j'ai été amené à former le Nam Pout de la réunion d'un certain nombre de rivières, traversées par le lieutenant Mac Leod, dans son voyage à Xieng Tong, et qui ne me paraissaient pouvoir être attribuées ni au bassin du Nam Cok, ni à celui du Nam Lim. Cette hypothèse appelle une vérification.

[2] Dans cette partie de la vallée du fleuve, le mot *Tang* remplace le mot *Keng*, employé dans le sud du Laos pour désigner un rapide. *Tang* me paraît être le même mot que *Tan*, qui, en chinois, a la même signification ; il a dû être adopté par les Laotiens du nord, à la suite de leurs fréquentes relations avec les Chinois du Yun-nan.

tiens du nord. Les arbres qui fournissent ces deux produits deviennent, dans cette région, beaucoup plus rares ou manquent même complétement. On sait que le gambier est une substance astringente, que l'on extrait des feuilles d'un arbre de la famille des rubiacées. On l'emploie depuis quelques années en Europe pour la teinture et le tannage, et l'exportation de cette denrée du seul port de Singapour pour l'Occident s'élève aujourd'hui à plus de vingt millions de kilogrammes par an. Il y a longtemps que les Chinois tirent parti de cette substance pour teindre en noir et en brun les tissus de soie et de coton. Le gambier est un objet de première nécessité pour les Malais, qui le mâchent seul ou avec les feuilles du bétel.

Nous pouvions craindre, de la part du chef de Muong Lim, un refus formel de nous admettre sur son territoire. Il était donc prudent de garder les barques et les bateliers qui nous avaient amenés de Xieng Khong. Afin d'utiliser jusqu'au dernier moment le temps passé sur les bords du fleuve, que nous allions peut-être abandonner pour cheminer par terre, je résolus de remonter à pied le long de la rive droite, le plus loin qu'il me serait possible. Je partis, le 19, de très-bonne heure, ma boussole à la main et un petit paquet de vivres sur le dos. Le temps était presque couvert et promettait de m'épargner la brûlante réverbération du soleil sur les plages rocheuses du Mékong. Je franchis la barrière de rochers, au milieu desquels rugissaient les eaux du Tang Ho ; un seul passage sinueux, d'une trentaine de mètres de large, s'ouvre dans cette ceinture de pierre ; encore ce passage est-il divisé en deux bras par un rocher. Aucun radeau ne pourrait en descendre le courant sans se briser ; aucune barque ne pourrait, même avec des cordes, le remonter sans se remplir ; mais, aux hautes eaux, alors que le fleuve remplit entièrement le fossé, large de 600 mètres environ, qui sépare les deux chaînes de collines formant ses rives, cet obstacle peut être franchi et la circulation en pirogue redevient possible.

En continuant ma route, je constatai que le fleuve s'inclinait de plus en plus vers le nord-est, et qu'il paraissait enfin se diriger vers les frontières de la Chine, cette terre promise, aux portes de laquelle nous devions errer pendant quatre longs mois avant de parvenir à les franchir.

Le fleuve, réduit à un chenal de 50 à 80 mètres de large, laissait à découvert de grands bancs de sable, entrecoupés de bassins d'une eau chaude et dormante et de rochers d'un aspect bizarre et d'une escalade difficile. La forêt marquait partout nettement la limite que ne dépassait jamais l'inondation et encadrait d'un ruban vert aux reflets ondoyants cette bleuâtre étendue, tout émaillée de taches blanches et noires. Je pus, au début de mon excursion, cheminer sur des plages sablonneuses, le long de la lisière des grands arbres, sans être obligé, soit d'entrer dans le fourré, où la circulation eût été trop pénible, soit de marcher dans l'eau, qui eût été parfois trop profonde. Le paysage était d'une sauvagerie pleine de grandeur. Nulle part de vestiges des hommes; les traces fugitives des pêcheurs et des chasseurs nomades, que nous avions été habitués à rencontrer jusque-là, même dans les endroits les plus déserts, manquaient absolument. Le disque du soleil apparaissait à travers la ligne d'arbres qui couronnait le sommet des collines : la vie s'éveillait peu à peu sous les arceaux de la forêt ; les oiseaux célé-

braient par des chants joyeux les flots de lumière qui venaient pénétrer soudain leurs retraites ombreuses ; les cerfs bramaient et les éléphants faisaient entendre leur cri sonore. Comme un tressaillement de la nature à son réveil, un léger souffle de brise ridait la surface de l'eau et agitait la cime des grands arbres.

Les animaux de la forêt se montrèrent bientôt sur les bords du fleuve et parurent plus étonnés qu'effrayés de ma présence. Avec un peu plus de prestesse, j'aurais pu saisir par les cornes un jeune cerf qui venait à ma rencontre, et je dus, bien malgré moi, partager les plaisirs du bain avec des éléphants sauvages. Je pouvais me croire en plein paradis terrestre.

Vers midi, la rive du fleuve se transforma en une haute muraille à pic, couverte d'une végétation inextricable. Il y avait six heures que je marchais ; j'étais harassé de fatigue, le sable et les rochers s'étaient échauffés aux rayons du soleil, malgré les nombreux nuages qui venaient à chaque instant en tempérer l'ardeur; mes pieds nus étaient gonflés et saignants. L'amour de la géographie céda au cri de la nature. Je pris un dernier relèvement du fleuve, je choisis un endroit ombreux et une place nette sur les bords de la forêt, et j'ouvris mon paquet de provisions : du riz en guise de pain et un poulet rôti en composaient le contenu. L'eau du fleuve n'était pas loin. Je fis un repas qui procura plus de jouissances à mon appétit, excité par une longue marche, que les festins les plus succulents du monde civilisé. A une heure, je rebroussai chemin. C'était le moment de la sieste. La brise était tombée et la chaleur étouffante. Les rives du fleuve étaient redevenues désertes; la forêt était silencieuse. Ses sauvages habitants s'étaient retirés au plus profond de ses fraîches retraites. J'étais seul à braver l'ardeur du jour et je suivais machinalement les traces de mes pas, imprimées sur le sable et mêlées aux nombreuses empreintes des cerfs de toutes les espèces, des sangliers, des éléphants. J'aurais voulu effacer ce double sillon laissé par mon passage et qui semblait faire tache en ces beaux lieux. Ce paysage solitaire du Mékong, l'un des derniers qu'il me fut donné de voir, est resté profondément gravé dans ma mémoire.

Le 20 juin, douze bœufs porteurs arrivèrent au sala; ils étaient mis à notre disposition par le gouverneur de Muong Lim qui autorisait notre venue. Les chemins affreusement défoncés par la pluie et la côte excessivement rapide qu'il fallait gravir en quittant le campement ne permettaient que de leur donner une charge très-faible; malgré toutes nos réductions de bagages, nos instruments et nos objets d'échange formaient encore le chargement d'une vingtaine de bœufs. C'était là le chiffre qui avait été demandé. Les huit bêtes de somme qui manquaient ne devaient, nous dit-on, arriver que le lendemain soir. Nous congédiâmes définitivement les barques de Xieng Khong, qui attendaient depuis trois jours l'issue des négociations entamées avec Muong Lim, et M. de Lagrée se résolut à partir au point du jour avec tous les membres de la Commission. Je dus rester au sala, seul avec deux Annamites, pour garder le reste de nos bagages jusqu'à l'arrivée des huit bœufs porteurs annoncés.

J'attendis quarante-huit heures, pendant lesquelles les pluies continuèrent avec une telle force que les eaux du fleuve montèrent de plus de trois mètres et vinrent baigner le

pied même des colonnes qui supportaient le sala. J'appris que la plupart des bœufs s'étaient abattus pendant le court trajet de la Commission et que leurs fardeaux avaient dû être répartis entre des porteurs. Il avait fallu cinq heures pour franchir les quatorze kilomètres qui séparent Muong Lim des rives du fleuve. C'était un indice des difficultés que



DEPART POUR MUONG LIM ; CHEMIN CREUX.

nous allions avoir à vaincre en continuant notre voyage par terre pendant la saison des pluies. On m'envoya vingt hommes au lieu des huit bœufs que j'attendais ; je leur partageai le reste des bagages, et le 23 juin, je rejoignis avec eux la Commission.

Quand on a franchi les deux ou trois petites chaînes de collines qui bordent le fleuve, et entre lesquelles coulent de petits ruisseaux dont le lit sert de route pendant la plus grande partie du trajet, on se trouve dans une grande plaine qu'arrose le Nam Lim et où s'élève le muong de ce nom. Le Nam Lim est une rivière assez considérable, que nous dûmes passer en barque et qui paraît venir d'un lac situé près de la ligne de partage des eaux du Cambodge et de la Salouen.

Muong Lim est un grand village, entouré de rizières très-bien établies, où se tient tous les cinq jours un marché assez considérable. La valeur relativement élevée des denrées indique des communications commerciales déjà importantes. De nombreuses étoffes anglaises apparaissent dans les étalages. On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté et le sens pratique de nos voisins en fait d'exportations. Ils ont créé pour l'Indo-Chine une fabrication spéciale, qui a choisi les couleurs les plus aimées des indigènes et les dessins les plus propres à flatter leur fantaisie. Des images de pagodes et d'autres emblèmes bouddhistes s'étalent sur le fond de toutes ces étoffes, qui sont exactement de la longueur et de la largeur qu'avaient les étoffes de fabrication indigène, avant l'introduction des produits européens.

Le commandant de Lagrée avait rendu visite au gouverneur de Muong Lim, vieillard de soixante-dix-huit ans, qui attendait, pour savoir quelles relations il devait établir avec nous, les instructions de Xieng Tong. Tout réservé que fût son accueil, il n'en consentit pas moins à considérer M. de Lagrée comme l'envoyé d'une nation puissante : une garde fut placée autour de nous. Quelques musiciens du muong vinrent nous donner une aubade. Un chanteur, tenant une bougie allumée dans chaque main, débitait sur un rhythme assez entraînant des couplets que terminait un court refrain répété en chœur par toute l'assistance. De nouveaux types apparaissaient au milieu de la population : les Khas Mou-tse, très-nombreux aux environs de Muong Lim, en étaient les plus remarquables. Ils étalent une recherche et une complication de costume que nous étions peu habitués à rencontrer en Indo-Chine. La coiffure des femmes est des plus originales : elle se compose d'une série de cercles de bambou, recouverts de paille tressée et s'appliquant sur le sommet de la tête. Le rebord de cette sorte de chapeau est garni de boules d'argent qui encadrent le front ; au-dessus, sont deux rangées de perles de verre blanc ; sur le côté gauche, pend une houppe de fils de coton blancs et rouges, d'où part une ganse formée de cordons de perles multicolores. Des fleurs et des feuilles s'ajoutent toujours à cette coiffure, qui est susceptible des modifications les plus variées. Les femmes portent un justaucorps dont les manches et les basquines sont bordées de perles blanches, avec un plastron sur la poitrine, et un jupon très-court qui n'atteint pas les genoux. Les jambes sont enveloppées de guêtres collantes, qui partent de la cheville et recouvrent tout le mollet. Ces guêtres sont ornées d'un rang de perles, placé à mi-jambe. La toilette se complète par des pendants d'oreilles en perles de couleurs ou en boules d'argent soufflé, par des bracelets, des ceintures, des colliers et des baudriers croisant la poitrine, composés

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. II et XXXII.



EN ROUTE DANS LES RAVINS.

de coquilles et de sapèques chinois enfilés sur des cordons. Les hommes portent le turban, un pantalon large et court, et une veste à boutons d'argent. Le costume des deux sexes se complète par une sorte de manteau en feuilles ayant la forme d'un livre à moitié ouvert, qui est attaché au cou et qu'on ramène sur la tête quand il pleut, en guise d'abri volant. Quand les femmes portent des fardeaux, elles ajoutent à leur costume, déjà si compliqué, un plateau en bois qui se place sur les épaules, en offrant au cou une échancrure suffisante, et auquel on accroche la hotte qui contient les objets à transporter. Ce plateau est retenu en avant par des cordes que l'on attache à la ceinture ou que l'on tient à la main.

Quelques-uns de ces sauvages portent les cheveux longs, mais tressés en forme de queue, à l'instar des Chinois. Leur langue diffère profondément du laotien ; elle a des sons durs et sifflants qui la font distinguer très-facilement des autres langues de l'Indo-Chine septentrionale. Les Mou-tse ont des chefs spéciaux, sont très-superstitieux et peu communicatifs. Ils viennent, disent-ils, du nord, au delà de Muong Lem, de Ouei-yuen, dans le Yun-nan, d'après Mac Leod [1]. Ce voyageur ajoute, d'après des renseignements qui lui ont été donnés à Xieng Tong, que les Mou-tse enterrent leurs morts, au lieu de les brûler comme les Laotiens, et qu'ils adorent les esprits. La polygamie n'est permise chez eux qu'autant que la première femme est stérile. Ils n'ont pas d'écriture, quelques-uns d'entre eux peuvent écrire le chinois. Le colonel Yule [2] suggère, d'après la ressemblance du nom, que les Mou-tse appartiennent à la même race que les Miao-tse, qui vivent presque indépendants des Chinois dans les montagnes du Kouy-tcheou. Les dix ou douze mots que nous avons pu recueillir de la langue parlée par chacune de ces deux tribus diffèrent très-sensiblement [3].

Le 28 juin, le gouverneur de Muong Lim vint communiquer au commandant de Lagrée la réponse de Xieng Tong. Elle était favorable. Le roi de Khemarata et de Toungkaboury nous autorisait à louer des hommes et des barques sur son territoire, et à continuer notre route par la vallée du fleuve ; il nous prévenait que, dans le cas où nous désirerions aller à Xieng Tong, il serait nécessaire de demander une nouvelle autorisation. Cette lettre était écrite en caractères lus et commençait par une énumération de titres excessivement longue. Elle rappelait cependant que le royaume de Xieng Tong ou de Khemarata était tributaire du Muong Kham-Angva (le Muong d'Or : Ava).

Le messager nous donna quelques intéressants détails sur les débats que notre demande avait suscités dans le conseil royal. Il était resté quatre jours à Xieng Tong, pendant lesquels on l'avait constamment renvoyé du premier roi au second roi et de celui-ci au chef birman, chargé de représenter auprès du souverain indigène l'influence de la cour d'Ava. Ce fonctionnaire, dont le commandant de Lagrée ignorait l'existence, avait sans doute été vexé de ce que, parmi les cadeaux envoyés par le chef de la Mission française, aucun ne lui avait été destiné, et il avait fait une vive opposition à l'autorisation de passage qui nous avait été accordée. Le messager avait essayé de disculper le commandant de

[1] Voy. son journal dans les *Parliamentary papers* pour 1869, p. 58 et 60.
[2] *Mission to the court of Ava*, p. 295.
[3] Voyez les vocabulaires donnés à la fin du second volume.

Lagrée en alléguant l'ignorance où il était de la présence à Xieng Tong d'un officier birman. « Pourquoi ces gens-là se prétendent-ils puissants et savants, lorsqu'ils ignorent de telles choses? » lui répondit l'agent d'Ava. Le roi avait fini par passer outre à sa résistance, en lui disant : « Que craignez-vous donc? ils ne sont que seize, et nous sommes quarante mille. Croyez-vous qu'ils l'emporteront sur nous? »

Le chef de l'expédition demanda immédiatement au mandarin de Muong Lim les moyens de transport nécessaires à la continuation de notre route ; nous allions longer la vallée du fleuve en nous dirigeant au nord-est ; c'était la voie la plus courte pour arriver à Xieng Hong, ou Alévy, patrie de notre interprète et ville où s'était arrêté, en 1837, le lieutenant Mac Leod. Elle est située sur la rive droite du fleuve, par 22° de latitude nord. Outre le territoire de Xieng Tong, nous devions traverser celui de Xieng Kheng ou Muong You, autre province laotienne tributaire d'Ava, dont le gouverneur, frère cadet du roi de Xieng Tong, avait également reçu depuis trois ou quatre ans le titre de roi.

Malgré l'autorisation qui nous était accordée par le roi de Xieng Tong, les autorités locales ne nous furent que d'un mince secours, dès qu'il s'agit de débattre les conditions d'engagement de nos porteurs de bagages : il fallut passer par toutes les exigences des indigènes. Nous ne réussîmes à aucun prix à les décider à porter dans un hamac M. Delaporte, qui ne pouvait ni marcher ni monter à cheval. Porter un malade, c'était s'exposer à être malade soi-même, disaient les habitants. « Je me plaindrai à Ava de ce refus de concours, disait M. de Lagrée. — Écrivez à qui vous voudrez, répondait le gouverneur; je n'y puis absolument rien. » — Et en effet, les administrés conduisent ici leurs administrateurs plus qu'ils ne sont conduits par eux. Il fallut faire porter M. Delaporte par nos Tagals et nos Annamites, dont quelques-uns, naturellement peu vigoureux, étaient à ce moment abattus par la fièvre. Avant de partir, nous fîmes faire un exercice à feu à notre escorte, pour diminuer nos munitions, et en même temps pour faire admirer la portée et la précision de nos armes.

Le 1er juillet, nous nous mîmes en route pour Paleo. Il fallut, au début de notre voyage, traverser une immense étendue de rizières fraîchement labourées, et circuler sur d'étroits talus en partie détruits par la pluie, où nous enfoncions jusqu'à mi-jambe. Nous passâmes à gué le Nam Mouï, affluent du Nam Lim, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Au delà du gué, se trouve un petit village. J'étais resté sur les bords de la rivière pour assister au passage de M. Delaporte et pour diriger ses porteurs, qui, tous d'assez petite taille, avaient à lutter contre un fort courant et à éviter que le hamac ne fût atteint par l'eau. Le passage heureusement effectué, nous nous préparions à traverser le village pour rejoindre la tête de la colonne, quand quelques indigènes s'empressèrent à notre rencontre et nous firent signe de changer de route. Je crus d'abord que nous nous trompions, et que l'on voulait nous remettre dans le bon chemin ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, aux figures inquiètes et aux gestes menaçants de nos interlocuteurs, que cette démonstration était dirigée contre le malade, dont la présence dans le village devait être évitée comme étant d'un présage fâcheux. Mon indignation et celle des hommes de l'escorte qui m'entouraient s'exprima d'une façon assez énergique pour



UNE SCÈNE DE CHANTEURS, A MUONG LIM

que l'on n'osât pas insister davantage. Nous traversâmes le village sans autre incident.

Au delà commençaient la forêt et des chemins moins pénibles pour nous. Nous couchâmes le soir à mi-chemin de Paleo, à Ban Nam Kun, dans la maison d'un bonze, qui servait de pagode.

Le lendemain, 2 juillet, après cinq heures d'une marche très-fatigante, au milieu de petites collines boisées, entrecoupées de ruisseaux et de marais au milieu desquels le sentier se perdait souvent, nous arrivâmes à Paleo, où nous nous installâmes dans une pagode neuve, agréablement située près des bords du Nam Kay, petit affluent du Cambodge. Les trente kilomètres que nous avions parcourus depuis Muong Lim nous revinrent à peu près à cent cinquante francs. Nous ne pouvions aller bien loin avec ce tarif, et une nouvelle réduction de bagages fut résolue. Mais, au lieu de donner nos effets, comme à Luang Prabang, nous les vendîmes : une redingote s'échangea contre deux poules, un pantalon contre un canard, un gilet de flanelle contre un concombre. Nous nous résolûmes à porter chacun nos armes, à abandonner les petits matelas qui nous avaient préservés jusque-là du contact de la terre nue, et à nous contenter désormais de nos couvertures pour tout objet de literie et de campement. Nous réduisîmes ainsi tous nos bagages à trente colis assez maniables, dont la pharmacie, les instruments, les munitions et l'argent formaient la partie la plus considérable. Il nous restait environ dix mille francs en argent, formant un poids de cinquante kilogrammes. Quoique nous l'eussions divisé en deux colis, le volume de ceux-ci, trop petit relativement à leur poids, attirait assez l'attention pour exiger en route la surveillance spéciale de l'un des hommes de l'escorte.

Paleo est à une petite lieue de la rive droite du fleuve; naturellement, j'allai revoir cette vieille connaissance : le Cambodge coule ici dans une plaine où il s'épanouit à son aise; il est comparable aux plus beaux endroits du Laos inférieur; mais il ne porte que quelques barques de pêcheurs et continue à être délaissé comme route commerciale. La rive gauche appartient toujours à Muong Nan, et, par conséquent, à Siam. C'est à quatre ou cinq milles plus haut qu'une petite rivière, le Nam Si, forme la limite du territoire siamois et du territoire birman.

Nous trouvâmes à Paleo une autre espèce de sauvages, les Khas Khos, dont le type est encore plus voisin du type chinois que le type annamite[1]. Ils se considèrent comme une colonie chinoise, venue des monts Tien-tsang, dans le voisinage de Ta-ly. Ils portent les cheveux rasés, à l'exception d'une queue, qu'ils enroulent à un turban noir, orné de cercles d'argent. Le costume des femmes diffère peu de celui des Mou-tse que nous avions rencontrées à Muong Lim. Les femmes mariées ont seules le droit de porter une coiffure. Celle-ci est fabriquée spécialement pour la personne qui doit en être titulaire, et à partir du jour des noces, la femme et la coiffure ne se séparent plus : on les ensevelit dans le même tombeau. Les Khas Khos possèdent un grand nombre d'objets en argent, ciselés avec beaucoup de goût. Ils ont même des pipes de ce métal, représentant des sujets assez gracieux. Ils se refusèrent à nous servir de porteurs, en disant qu'ils craignaient le

[1] Voy. Atlas, 2e part., pl. II et XXXII.

mauvais sort, et les autorités de Paleo, gagnées sans doute par des cadeaux, n'insistèrent pas davantage auprès d'eux ; ce furent des Lus que nous engageâmes jusqu'à l'étape suivante, Siemlap.

Le commandant de Lagrée fit partir d'avance pour ce point son interprète Alévy, accompagné de deux Annamites, parmi lesquels se trouvait le sergent, homme solide et résolu. Alévy devait prévenir de notre arrivée les autorités locales et leur demander de faire parvenir une lettre au roi de Xieng Kheng, de qui dépendait Siemlap, et auprès duquel nous avions à faire une démarche analogue à celle qui avait réussi auprès du roi de Xieng Tong, son frère. Cette fois, M. de Lagrée n'eut garde d'oublier, dans la répartition des cadeaux qui accompagnaient sa demande, le fonctionnaire birman, préposé à Xieng Kheng à la surveillance du prince indigène.

Alévy partit le 5 juillet. Nous l'aurions suivi dès le lendemain, sans un orage qui grossit pendant la nuit un des torrents que nous avions à traverser ; on ne pouvait en risquer le passage avec des hommes chargés de fardeaux. La journée du 7 s'étant passée sans pluie, les eaux diminuèrent, et nous pûmes, le 8 au matin, nous mettre en route. Nous dûmes coucher le soir en pleine forêt sur les bords du Nam Ouen et nous construire un gourbis pour nous garantir contre les averses qui ne pouvaient manquer de troubler notre sommeil. L'une d'elles fut si abondante, qu'elle eut bientôt raison du frêle rempart de feuilles qui lui était opposé : nous fûmes trempés jusqu'aux os, malgré nos couvertures. Ce ne fut pas là d'ailleurs la plus grande cause d'insomnie : en outre des légions de sangsues et de moustiques, compagnons inséparables, en cette saison, du voyageur dans les forêts du Laos, le lieu qui nous servait de halte était infesté par une quantité innombrable de pucerons ailés, qui s'enfonçaient dans le cuir chevelu et y causaient les démangeaisons les plus vives. Nous fûmes le lendemain sur pied de grand matin, trop heureux de déménager de ce malencontreux asile et de respirer en cheminant un air moins chargé d'insectes.

La contrée que nous traversions, et qui la veille était plane, devint montagneuse : la forêt qui recouvrait les pentes que nous gravissions et que nous descendions tour à tour, avait parfois de magnifiques aspects, que les préoccupations et la fatigue nous empêchaient d'admirer comme ils le méritaient. Çà et là, quelques coteaux étaient couverts de plantations de coton. Sur les plateaux les plus élevés, surgissaient des sources dont l'eau limpide courait sous un gazon fleuri. Nous débouchâmes, après cinq heures de marche, dans la plaine de Siemlap, où nous eûmes de nouveau à cheminer dans la boue au milieu de rizières fraîchement repiquées. Nous trouvâmes Alévy et nos deux Annamites installés dans la pagode du village et en train d'organiser notre cuisine ; ils avaient su remplir notre garde-manger par un coup d'éclat. Dans la forêt, pendant leur voyage de Paleo à Siemlap, un cerf de grande espèce avait été abattu sous leurs yeux par un tigre. Sans se laisser déconcerter par cette double et subite apparition, Alévy et le sergent annamite avaient immédiatement tiré, moins dans l'intention d'atteindre la bête féroce, qui, blessée, fût devenue dangereuse, que dans le but de l'effrayer. La double détonation l'avait en effet mise en fuite, et nos chasseurs sans le vouloir avaient pu achever

le cerf encore palpitant. Ne pouvant songer à l'emporter tout entier, ils en avaient détaché le train de l'arrière, et, arrivés à Siemlap, ils l'avaient salé. Nous nous trouvions ainsi à la tête d'une provision de venaison qui allait subvenir à nos besoins pendant plusieurs jours.

La veille de notre arrivée à Siemlap, les autorités du village avaient expédié à Xieng Kheng la lettre du commandant de Lagrée. Celui-ci demanda à partir pour cette ville sans attendre la réponse, s'appuyant sur l'assentiment du roi de Xieng Tong, qui emporterait évidemment le consentement de son plus jeune frère. Après quelques hésitations, le chef du village refusa, et il ne nous resta plus qu'à attendre patiemment le résultat



LES ANNAMITES DE L'EXPÉDITION METTENT UN TIGRE EN FUITE.

de cette nouvelle démarche. L'état de santé de l'expédition était déplorable : les dernières marches que nous venions de faire dans la forêt, dont le sol, détrempé par les premières grandes pluies, exhalait des miasmes dangereux et recélait des myriades de sangsues, avaient produit des accès de fièvre et des ulcères aux pieds qui retenaient couché la moitié de notre personnel. Le mauvais état des chemins, les mers de boue ou les marais qu'il fallait traverser pour sortir des environs immédiats du village, nous privaient de la distraction habituelle des excursions ou des promenades et réduisaient à l'oisiveté la plupart d'entre nous. L'âpreté des habitants, qui accusaient tous les jours davantage leur intention d'exploiter notre situation et de nous faire payer des prix énormes pour le

moindre déplacement, la mauvaise volonté ou l'indifférence des autorités locales, la crainte de voir les chefs birmans de la contrée revenir sur un consentement qui n'avait été accordé qu'après de longues discussions, toutes ces raisons de douter de notre réussite, jointes à un long isolement et à de vives souffrances physiques, assombrissaient nos esprits et ébranlaient notre moral. Dans ce coin de pagode transformé en hôpital, nous n'avions d'autre ressource que de rendre aux allants et aux venants la curiosité qu'ils nous témoignaient, de nous familiariser avec les cérémonies quotidiennes du culte bouddhique, et quelquefois aussi de nous transformer en marchands. Les indigènes avaient préféré bien vite à notre argent les objets d'échange dont nous disposions encore, et presque tous les achats se faisaient en nature pour soulager la caisse appauvrie de l'expédition.

Le fleuve coule à peu de distance de Siemlap et j'en fis le but d'une de mes premières excursions : après avoir décrit un détour à l'est, il se redresse vers le nord, s'encaisse entre deux rangées de collines, et offre une navigation, sinon facile, du moins possible pendant quelque temps; malheureusement, je ne découvris dans les environs qu'une seule grande barque, celle du chef du village. Il y en avait d'autres, paraît-il, et, une grande fête devant avoir lieu le 16 à la pagode, un chef vint proposer le 14 au commandant de Lagrée de la quitter pour aller nous installer dans des maisons inhabitées qui se trouvaient sur le bord de l'eau; il ajoutait que le 17, après la fête, des barques viendraient nous prendre et que nous pourrions nous remettre en route. Mais les conditions de prix étaient exorbitantes et le commandant de Lagrée les jugea inacceptables. Nous restâmes donc.

Quelques sauvages de la tribu des Khas Kouys, qui habitaient les environs, vinrent à la pagode pendant la fête. D'après Mac Leod, ils auraient la même origine que les Khas Khos. Le voyageur anglais en fait une race petite, laide et sale, très-adonnée aux liqueurs fortes. Ceux que nous vîmes à Siemlap ne répondent point à cette description : leur nez est arqué; leur tête longue, leur profil en lame de rasoir, leur menton rentré, leur moustache, leur mouche, leur turban leur donnent un faux air arabe; quelques-uns ont de très-jolies figures. Ils s'habillent presque comme les Laotiens. Les coiffures des femmes comportent des cercles de bambou et des colliers de verroteries, comme celles des Mou-tse; mais elles sont en général moins élégantes. Les Kouys n'ont pas d'écriture et adorent des esprits. Ils enterrent leurs morts et chaque famille a une tombe commune. On y introduit chaque jour un peu de riz par un trou ménagé du côté de la tête. On dit que ces sauvages commettent souvent des déprédations sur les routes, et Mac Leod rapporte que le gouverneur de Xieng Hong fut obligé jadis de faire une expédition contre eux pour réprimer leurs brigandages. Ils ne payent d'autre impôt aux chefs laotiens que quelques présents en nattes et en cotonnades. Ils leur fournissent également en voyage du riz et des porteurs. Ils cultivent beaucoup de tabac et de coton, qu'ils vendent aux Chinois. On les dit très-nombreux vers le nord du côté de Muong Lim. Les Mou-tse, les Kouys et les Khos[1] me

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXXII et pl. II.

paraissent en définitive, malgré des différences de types qui peuvent n'être qu'accidentelles, se rattacher à une même race, proche parente sans doute de la race chinoise. Aux mêmes instincts religieux et aux mêmes aptitudes agricoles, ces populations joignent une sauvagerie d'allures et un esprit d'indépendance que la civilisation a détruit chez leurs aînés. Les Singphos, les Kakhyens, les Kakous, qui sont fixés plus au nord dans



LAOTIENNES VENANT PROPOSER DES ÉCHANGES.

les vallées de l'Iraouady et de la Salouen, ont sans doute la même origine que les Mou-tse, les Khos et les Kouys. L'examen des dialectes de ces tribus révèle des affinités assez grandes avec les Karens auxquels elles paraissent se relier par un certain nombre de tribus mixtes, telles que les Chaöung, les Kay, les Poou, les Taoungthous, qui sont dissé-

minées entre Tenasserim et les sources de la Sitang [1]. En langue mou-tse et kouy, un homme se dit *Ho-ka;* en langue kho, il se dit *Ka-siya*. Il est probable que l'on retrouve là l'étymologie de l'appellation générique de Khas, que les Laotiens donnent à toutes ces populations.

J'ignore si les Kouys des frontières de la Chine ont autre chose de commun que le nom avec les Kouys qui habitent les montagnes du Cambodge et dont je n'ai jamais vu aucun spécimen.

Le soir même de la fête, le commandant de Lagrée reçut une nouvelle lettre du roi de Xieng Tong; elle lui avait été adressée à Muong Lim et avait neuf jours de date. Ce prince engageait le chef de l'expédition française à venir se reposer à Xieng Tong. Muong Lim, écrivait-il, est un mauvais village dans lequel des étrangers de distinction ne peuvent recevoir un accueil convenable. Le mandarin birman était d'accord avec le souverain laotien pour autoriser ce déplacement.

Quel pouvait être le but de cette invitation? Sans doute une satisfaction de curiosité et d'amour-propre, et le désir de la part du Birman de rattraper les cadeaux qui lui avaient fait défaut une première fois. Ce détour à l'ouest allait allonger notre voyage outre mesure et porter une rude atteinte à notre bourse. Le commandant de Lagrée résolut de l'éviter et de ne considérer cette invitation que comme une offre de pure courtoisie, qui se pouvait décliner sans manquer à la déférence due à ses auteurs. Il répondit dans ce sens.

Le surlendemain 18, nous reçûmes une réponse favorable du roi de Muong You ou Xieng Kheng : à son tour, il nous autorisait à traverser son petit royaume. Malgré l'état sanitaire de l'expédition, qui continuait à être déplorable, le commandant de Lagrée se mit immédiatement en quête de porteurs; le mouvement valait mieux que la prolongation d'une inaction qui exerçait une fâcheuse influence sur notre moral. Un mieux sensible se produisait dans l'état du docteur Joubert, qui nous avait donné de graves inquiétudes pendant quelques jours, et qui avait été atteint d'une fièvre d'un caractère à la fois typhoïde et bilieux. Les blessures au pied de M. Delaporte se remettaient lentement; il fallait cependant renoncer à faire exécuter une marche immédiate à ces deux officiers et à deux Annamites, pris également par les pieds; nous devions nous résigner à les laisser quelques jours encore à Siemlap. Mais il y avait avantage à ce que le reste de l'expédition se remît immédiatement en route.

Le gouverneur de Siemlap, adonné à l'opium plus qu'à ses devoirs, et fort mal disposé pour nous, fit répondre aux premières avances du commandant que le temps était devenu trop mauvais, et que les pluies étaient trop abondantes pour qu'il fût possible de continuer notre voyage. Les chemins étaient détestables, les torrents débordés; quant au fleuve, il était devenu trop rapide, et d'ailleurs, l'unique barque du muong était employée à transporter les marchands et les voyageurs d'une rive à l'autre et on ne pouvait la distraire de ce service. Enfin, le moment du repiquage des riz était arrivé, et les

[1] Voy. Brown, *Comparison of Indo-Chinese languages, J. A. S. B.*, t. VI, p. 1023 et suiv.; Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 294-295; Mason, *Burmah, its people and natural productions*, p. 92-98.

champs avaient besoin de tous les bras. Le gouverneur concluait tranquillement que le plus sage pour nous était d'attendre pendant trois ou quatre mois à Siemlap le retour de la saison sèche!

Cette réponse n'avait rien d'encourageant. M. de Lagrée laissa le gouverneur tranquille et chercha ailleurs le secours qui ne lui venait pas de ce côté; il sentait bien que les habitants avaient aussi grande hâte de rentrer en possession de leur pagode que nous de la quitter et qu'il y avait là un élément de réussite presque assurée pour ses négociations. Le 21, un petit chef de village vint causer avec lui et lui demander ce qu'il décidait. Le commandant lui répondit qu'il trouvait beaucoup de mauvaise volonté, mais qu'il partirait quand même, dût-il laisser à Siemlap tous ses bagages. Il le pria même d'aller trouver le gouverneur pour lui annoncer cette décision. Les Laotiens ont horreur de toute responsabilité et préféreraient porter un objet à cent lieues pour le remettre en d'autres mains, que d'en demeurer les gardiens pendant huit jours. Aussi l'interlocuteur de M. de Lagrée lui demanda-t-il aussitôt combien il nous fallait de porteurs et quel prix nous consentirions à donner. Le commandant de Lagrée indiqua le chiffre de cinquante porteurs et le prix de deux *tchaps* par homme (environ 6 francs de notre monnaie) pour porter nos bagages jusqu'à Sop Yong, « embouchure du Yong », village situé au confluent du Nam Yong et du grand fleuve, à 28 ou 30 kilomètres au nord de Siemlap.

Une heure après, le chef revint : il n'avait pas vu le gouverneur, mais il avait tout arrangé avec les autres chefs de village; nous partirions le lendemain. Le commandant de Lagrée s'était bien gardé de dire que MM. Delaporte et Joubert resteraient encore quelque temps : cela eût fait manquer toute l'affaire. Le lendemain, nouveau contretemps : on vint nous raconter l'histoire habituelle d'un torrent débordé et infranchissable. Le soir, nous nous aperçûmes que ce jour était un jour néfaste, et que c'était là la seule raison qui avait empêché notre départ.

Le 23, au matin, nous pûmes enfin nous mettre en route; la longue file de nos porteurs s'échelonna sur les flancs d'une colline qui nous séparait du fleuve. Après l'avoir rejoint, nous en remontâmes la rive droite, que recouvre une épaisse forêt. La crue des eaux avait rendu impraticable le sentier habituel tracé sur les berges mêmes : il fallut prendre une route suspendue plus haut sur le flanc des hauteurs qui encaissent le fleuve. Il était question d'un voyage du roi de Muong You à Siemlap, et cette route, qui n'était que peu fréquentée et qui avait presque disparu sous les herbes, venait d'être débroussaillée par les Khas Kouys des environs. Le sentier était donc bien indiqué par de larges abatis, mais le sol était jonché de feuilles épineuses, qui déchiraient les pieds, et semé de tronçons d'arbustes, contre lesquels nos orteils nus se heurtaient douloureusement. Chaque torrent qui traversait la route nous obligeait à faire un énorme détour en pleine forêt, pour aller chercher en amont un passage guéable.

Malgré ces difficultés et les souffrances qui en résultaient, ce trajet dans la forêt nous paraissait préférable au triste séjour de la pagode de Siemlap : la beauté et la puissance du paysage restaient comparables à ce que nous avions vu de plus grandiose, et à travers le rideau de feuilles que la brise soulevait parfois d'un souffle discret, nous apercevions, dans

de courtes échappées, le Mékong coulant à pleins bords et charriant dans son écume des arbres énormes arrachés à ses rives.

Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes sur les bords d'un torrent à demi desséché, dont le lit de rochers n'était point encombré comme d'ordinaire par la végétation. Les pierres, entre lesquelles suintait un mince filet d'eau, avaient une physionomie étrange : elles étaient blanchâtres et recouvertes d'incrustations salines ; nous touchâmes l'eau : elle était chaude. Les sources de ce singulier ruisseau, au nombre de trois ou quatre, jaillissaient à peu de distance, au pied d'une muraille de rochers : en s'échappant de terre, elles émettaient de nombreuses vapeurs et il n'était pas possible d'y tremper la main ; ce ne fut qu'en prenant les plus grandes précautions pour éviter de me brûler les pieds, que je réussis à plonger un thermomètre au point que je jugeai le plus chaud : l'instrument indiqua une température de 86 degrés centigrades.

Le soir, nous redescendîmes, pour camper, sur les bords du fleuve ; malgré la crue des eaux, nous trouvâmes encore, au sommet d'une berge sablonneuse en pente douce, une place suffisante pour étendre nos couvertures, et nous pûmes éviter ainsi le sol humide de la forêt. Quelques branchages coupés à la hâte nous formèrent un abri, mais les moustiques mirent bon ordre au sommeil que nous espérions trouver.

Le lendemain, à midi, nous arrivâmes à l'embouchure du Nam Yong, grande et belle rivière que nous traversâmes en barque. A une heure, nous étions installés dans la misérable pagode du village de Sop Yong ; elle n'était desservie que par les fidèles eux-mêmes ; la place du bonze était vacante depuis quelques années. Nous prîmes possession de sa chambre.

Le village, composé de quatre maisons, est pittoresquement situé sur la rive droite du Mékong ; le grand fleuve n'a plus ici que 100 à 150 mètres de large, et la rive est formée de roches calcaires à pic, qui s'étagent en assises grimaçantes ; leur base est creusée et blanchie par l'eau rapide. Sop Yong n'était à ce moment qu'à 4 mètres au-dessus du niveau du fleuve, et les habitants nous dirent que les eaux monteraient encore de cette hauteur avant la fin de la crue. Nous payâmes un peu plus de trois cents francs nos porteurs de Siemlap, qui s'en retournèrent enchantés de leur excellente spéculation.

Dans la pagode se trouvaient deux ou trois voyageurs, appartenant aux muongs laotiens, situés à l'ouest de la Salouen [1]. Ils venaient de Tsen Vi et de Tsen Pho, villes dont les noms birmans sont Thibo et Theinny. Ces deux muongs, nous dirent-ils, n'avaient pas de roi en ce moment : ils étaient administrés par des Birmans ; les habitants de race laotienne, qui portent là le nom particulier de Phongs, sont en lutte avec eux. Les Lawas et les Khas Kouys sont très-nombreux dans cette région, où ils forment plusieurs muongs à part. Un grand nombre de Phongs ont, à ce qu'il paraît, combattu du côté des Mahométans du Yun-nan, quand ceux-ci se sont révoltés contre la Chine.

Ces voyageurs Phongs vendaient des feuilles de papier d'or, de l'opium, quelques

[1] Voyez les détails donnés sur ces provinces par M. Yule, *Op. cit.*, p. 297-300. Le mot *Tsen* doit être sans doute une autre forme du mot Xieng, qui signifie *enceinte* et par extension « chef-lieu de la province ».



SOP YUNG.

pierres précieuses. Ils avaient eu tellement à souffrir des piqûres de sangsues, que leurs jambes étaient démesurément enflées et hors d'état de continuer leur service. Le docteur Thorel donna quelques médicaments à ces pauvres gens qui s'étonnaient beaucoup de notre intention de poursuivre notre voyage malgré la saison des pluies. « Vous ne trouverez plus ni routes ni porteurs, » disaient-ils. L'aspect de Sop Yong ne nous apprenait que trop que le village ne nous fournirait pas les porteurs nécessaires. Il fallut aller en recruter dans les villages environnants. Le 27, je partis en barque dans ce but, avec le chef du village; je profitai de cette occasion pour reconnaître le Mékong à quelques milles en amont de Sop Yong. Les grandes pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre ont ici complétement disparu. Les habitants construisent leurs embarcations, qui sont d'ailleurs de dimensions très-faibles, en trois morceaux. Le plus épais forme le fond de l'esquif; les deux autres en forment les flancs; des trous sont pratiqués à se correspondre sur les deux lignes de raccordement, et on y passe un rotin, de telle sorte que le fond de la barque paraît être cousu aux bordages latéraux; on calfate les coutures avec de l'étoupe et de la résine.

Nous échouâmes dans notre tentative de recrutement. Les rives du fleuve ne sont habitées dans cette région que par des réfugiés Lus, peu nombreux et fort indépendants, qui ont abandonné le royaume voisin de Xieng Hong, à la suite des guerres qui l'ont récemment désolé.

Le 30 juillet, les malades que nous avions laissés à Siemlap nous rejoignirent.

Il fallait renoncer à subsister tous ensemble à Sop Yong et à trouver dans les environs un nombre de porteurs suffisant pour transporter d'un seul coup tous nos bagages à Ban Passang, qui était notre prochaine étape dans la direction de Muong You. Le commandant de Lagrée, atteint d'un gonflement à l'aine, qui était le résultat des piqûres de sangsues, se résigna de nouveau à scinder en deux la colonne expéditionnaire. Je pris la direction de l'une et je partis, le 31 juillet, avec MM. de Carné et Thorel et la moitié de nos bagages. Pour parfaire le nombre de porteurs qui m'était nécessaire, quelques femmes du village durent se joindre à leurs maris. M. de Lagrée resta à Sop Yong avec MM. Joubert et Delaporte.

Au départ de Sop Yong, la route, facile et bien tracée, se suspend en corniche au-dessus du Nam Yong; au moment de notre passage, elle était littéralement pavée de sangsues avides et agiles, qui de toutes les feuilles, de tous les brins d'herbe s'élançaient sur nous.

Dès qu'on s'éloigne des bords du fleuve, les vallées des affluents qui s'y déversent s'élargissent, les collines deviennent moins abruptes et se transforment en une série de plaines onduleuses et herbacées, coupées de marais et de ruisseaux, et très-propres à un grand nombre de cultures riches. Malheureusement, le pays est peu ou point habité et encore moins cultivé, et le second jour de notre route, après avoir quitté les bords du Nam Yong pour remonter vers le nord, nous eûmes à franchir des espaces inondés couverts de hautes herbes, à travers lesquels nous cheminions pendant des kilomètres entiers avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

Nous arrivâmes, le 1er août, à Ban Passang, agglomération de villages située sur un plateau, cultivé en rizières, dont le sol était affreusement détrempé par les pluies et par les labours. Nous avions quitté le territoire de Muong You et nous nous trouvions sur le territoire de Muong Yong, petite province qui relève de Xieng Tong et dont le chef-lieu se trouve à peu de distance dans l'ouest. Une route plus directe nous aurait conduits de Sop Yong à Muong You, sans nous faire repasser encore par le territoire de Xieng Tong, et j'en avais plaidé la cause auprès du commandant de Lagrée. Mais il eût fallu faire quatre jours de marche en pleine forêt, et le chef de l'expédition avait jugé cet effort au-dessus de nos forces. Le détour auquel il s'était arrêté allait être fatal à la rapidité de notre marche.

Le 5 août, la partie de l'expédition restée à Sop Yong nous rejoignit. MM. de Lagrée et Delaporte repartirent presque aussitôt pour visiter un Tât très-ancien et très-célèbre, situé au sud de Muong Yong, sur le versant d'une des montagnes qui limitent de ce côté la plaine de Ban Passang. Des porteurs furent demandés au chef du village pour le surlendemain, jour fixé pour le voyage du reste de l'expédition à Muong Yong.

Quelques heures après le départ du commandant de Lagrée, deux soldats birmans arrivèrent à la pagode dans laquelle nous étions campés. Ils venaient, de la part du mandarin birman qui résidait à Muong Yong, nous inviter à passer par cette localité. Comme je viens de le dire, elle était comprise dans notre itinéraire, et je pus répondre que nous nous rendrions au désir de l'officier birman. Je voulus cependant m'assurer de la nature de son invitation, et je feignis de réserver le cas où M. de Lagrée changerait d'avis et voudrait se rendre directement de Ban Passang à Muong You. D'énergiques gestes de dénégation accueillirent cette ouverture. L'invitation était un ordre : il fallait passer par Muong Yong. Il devenait probable que le mandarin birman de Xieng Tong, désolé de nous avoir laissés échapper une première fois de ses griffes, avait résolu de nous rattraper à tout prix et qu'il avait envoyé des instructions dans ce sens à son subordonné de Muong Yong. L'invitation de passer par Xieng Tong, que le commandant de Lagrée avait reçue et déclinée à Siemlap, me sembla dès ce moment un ordre auquel nous ne pourrions plus nous dispenser de déférer.

Nous partîmes le 7 août, pour Muong Yong. La plaine que nous traversâmes est admirablement arrosée par plusieurs cours d'eau qui se rendent tous dans le Nam Yong. Un pont en bois est établi sur la plus importante de ces rivières, le Nam Ouang, et cette attention délicate, à laquelle sont peu habitués les voyageurs dans le Laos, nous causa une agréable surprise : nous la considérâmes comme l'indice d'une civilisation plus avancée, qui n'allait pas tarder à se manifester à nous d'une façon plus complète. Une partie de la plaine est cultivée en rizières, l'autre est encore à l'état de marécages. Les villages que nous rencontrions avaient un aspect de comfort et d'aisance peu ordinaire. Leurs pagodes aux toits recourbés charmaient nos regards en nous attestant l'influence de l'architecture chinoise et le voisinage du Céleste Empire. Nous arrivâmes vers midi à Muong Yong, après avoir traversé la vallée du Nam Ouang dans sa plus grande largeur, qui est de trois lieues environ.

Muong Yong est situé sur les dernières pentes des montagnes qui limitent à l'ouest la vallée du Nam Ouang. Une enceinte en terres levées, défendue par un fossé où coulent les eaux du Nam Khap, affluent du Nam Ouang, entoure cette ancienne capitale d'un royaume autrefois puissant. Nous franchîmes le fossé sur un pont en bois; au delà, une sorte de grande esplanade, couverte de beaux arbres, s'élève en pente douce jusqu'à une pagode autour de laquelle se groupent les premières maisons du village ; à droite de l'esplanade est le sala.

Nous y étions à peine installés qu'un petit mandarin se présenta à moi et m'invita à le suivre dans la maison commune où se traitent les affaires publiques. J'essayai de lui faire comprendre que je n'étais que le second et non le chef de l'expédition ; que ce dernier avait été rendre visite au Tat situé à peu de distance et que je l'attendais d'un moment à l'autre. L'interprète était avec lui et il n'était possible de se comprendre et d'entrer en pourparlers sérieux qu'avec son concours. Ces raisons ne satisfirent pas l'officier indigène : il revint peu après accompagné de deux soldats birmans, armés de sabres, et il m'intima de nouveau, et très-brutalement, l'ordre de le suivre. Je répondis par un refus non moins formel. Ses acolytes prirent alors un air menaçant et mirent la main sur la poignée de leurs sabres ; je leur tournai le dos et j'ordonnai au sergent annamite de les mettre à la porte du Sala.

M. de Lagrée arriva quelques heures après ; je l'informai de ce qui s'était passé. Il approuva ma conduite. Le lendemain, d'assez bonne heure, on vint le prévenir que le fonctionnaire birman se rendait à la réunion des mandarins et l'invitait à venir l'y rejoindre. M. de Lagrée envoya son interprète Alévy pour s'assurer de la nature de l'entrevue à laquelle on le conviait. Celui-ci revint peu après tout ému, disant que nous avions affaire à un bien méchant homme : le Birman avait refusé d'entrer en explications avec lui et avait menacé de nous refuser passage et de nous renvoyer immédiatement d'où nous étions venus. Nous nous rendîmes alors au Sala, avec quelques hommes en armes : l'accueil du Birman fut plus poli que ces préliminaires ne pouvaient le faire prévoir ; il demanda au commandant de Lagrée de ses nouvelles et de celles de l'empereur des Français ; puis il le questionna sur le but de son voyage, et sur les passe-ports dont il était muni. M. de Lagrée exhiba alors la seconde lettre qu'il avait reçue de Xieng Tong: « Cette lettre, dit le Birman, vous invite à passer par cette ville. Pourquoi n'y allez-vous pas ?

— La route est trop longue et nous avons un trop grand nombre de malades.

— Attendez alors une dizaine de jours, que je puisse recevoir des instructions de Xieng Tong.

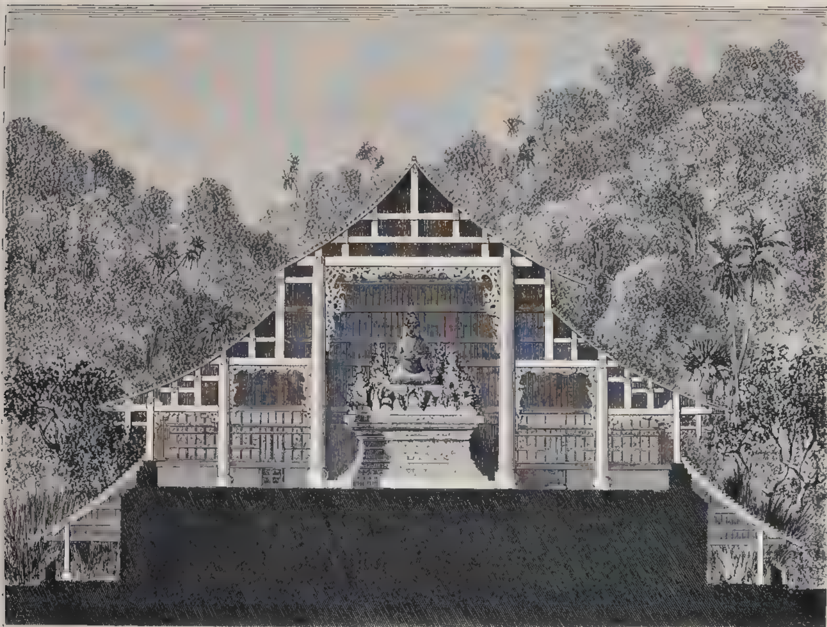
— Il m'est impossible de consentir à ce délai, répliqua le commandant. Nous sommes tous très-fatigués et nous avons besoin d'arriver au fleuve. »

Après une longue discussion et l'insinuation faite par M. de Lagrée qu'il aurait à envoyer quelques présents au Birman de Xieng Tong et à son subordonné de Muong Yong, il ne fut plus question que d'un repos de trois ou quatre jours. Nous sortîmes, croyant tout arrangé.

Le lendemain, nous fîmes une visite officielle au gouverneur laotien de Muong Yong, qui porte le titre de roi, seul reste de la splendeur passée de cette ville. Quoique dépendant aujourd'hui du royaume de Xieng Tong dont les habitants, comme je l'ai déjà dit, s'appellent Kuns, la population de Muong Yong est composée de Lus, c'est-à-dire de gens de la principauté d'Alévy. Le roi de Muong Yong n'a aujourd'hui aucune influence et aucune force. Le commandant de Lagrée lui adressa pour le surlendemain une demande de trente-huit porteurs. En sortant de cette première audience, nous allâmes, M. de Lagrée et moi, chez le Birman, qui était logé avec tout son monde (huit soldats birmans) dans de petites cases assez mal construites, auprès du marché du village. Son accueil fut très-cordial; sa femme, jeune Birmane fraîche et jolie, assistait à la conférence et paraissait jouir d'une assez grande influence sur l'esprit de son mari. La conversation fut très-animée et le Birman y affecta des dehors de sincérité et d'amitié qui purent un instant nous faire illusion. Il nous dit d'un ton confidentiel : « Vous venez du Laos et de Siam qui sont en désaccord avec nous, vous n'avez pas de lettre d'Ava; voilà pour nous bien des motifs de suspicion. Maintenant que je suis sûr de votre nationalité française, je ne mettrai plus aucun obstacle à votre passage; mais si vous aviez été Anglais, vous n'auriez certes pas continué votre route. Vous avez à craindre, du reste, bien d'autres difficultés : prenez garde aux Chinois; ils ne vous aiment pas et je serais fort étonné s'ils vous laissaient passer. »

Le 10 au matin, au milieu de nos préparatifs de départ, le Birman fit appeler Alévy et lui dit que, toutes réflexions faites, il ne pouvait pas nous laisser partir. Il était indispensable qu'il écrivît à Muong You et qu'il en obtînt une réponse. M. de Lagrée lutta énergiquement contre cette nouvelle exigence et il obtint du roi de partir le 12; mais ce jour-là même arriva une lettre de Muong You signée du fonctionnaire birman et des membres du sena de cette localité. Elle retirait l'autorisation de passage, donnée, disait-elle, dans l'ignorance de ce qui s'était passé entre nous et Xieng Tong. C'était dans cette dernière ville qu'il fallait aller chercher la permission de continuer notre voyage!

Il était presque impossible, dans l'état des routes et de nos ressources pécuniaires, de faire entreprendre ce voyage à toute l'expédition. M. de Lagrée se résolut à partir avec le docteur Thorel, l'interprète Alévy et deux hommes d'escorte seulement. Il nous quitta le 14 août en me promettant de me tenir au courant de ses négociations.



COUPE D'UNE PAGODE EN RUINE A XIENG HONG.

XVII

DE MUONG YONG A XIENG HONG. — SÉJOUR A MUONG YONG. — TAT CHOM YONG. — POPULATIONS DOES. — NOUS RECEVONS L'AUTORISATION D'ALLER A MUONG YOU. — RETOUR DU COMMANDANT DE LAGRÉE. — MUONG LONG. — NOUVELLES DIFFICULTÉS. — XIENG HONG.

Il fallait nous résigner à demeurer prisonniers à Muong Yong, jusqu'au retour de M. de Lagrée. Le temps toujours pluvieux, la fièvre qui dévorait la plupart d'entre nous, nous condamnaient à l'immobilité.

A l'intérieur de l'enceinte de Muong Yong, on trouve des restes de pagodes et de dagobas qui témoignent de l'ancienne importance de cette ville. Les ruines les plus remarquables s'élèvent sur les flancs mêmes de la montagne à laquelle elle est adossée. Ce sont des terrasses étagées, au centre desquelles étaient construits des monuments en briques; quoique les matériaux employés aient peu de valeur, les dispositions principales et certains détails décoratifs rappellent les monuments d'Angcor. L'empire cambodgien a d'ailleurs laissé une trace profonde dans les souvenirs de la population, et

les bonzes nous demandaient souvent avec une respectueuse curiosité quelques renseignements sur le Tevata Nakhon, ou « Royaume des Anges », qui est le nom sous lequel ils désignent l'ancien empire khmer. Quant à ce qui les touche de plus près, quant à ces ruines voisines qu'ils ne visitent jamais et que la végétation recouvre, on n'obtient d'eux, en réponse à toutes les questions qu'on leur adresse, que l'éternel *bo hou*, « je ne sais pas! »

A quelques lieues au sud de Muong Yong, sur le flanc des collines qui bordent la rive droite du Nam Yong, s'élève un Tat, appelé Tat Chom Yong, que l'on aperçoit de tous les points de la plaine. Il paraît plus ancien que les ruines de Muong Yong, et il est dans un état de conservation plus satisfaisant. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté. On y arrive par une route en pente pratiquée dans la montagne et dont les différents tronçons sont reliés par des escaliers. Au bout d'une demi-heure d'ascension, on parvient à un *pouchrey* (variété du *ficus religiosa*) d'énorme dimension, qui, suivant l'usage bouddhiste, a été probablement planté au moment de la construction du Tat. Il a cinq ou six mètres de diamètre. Tout auprès, on distingue les ruines d'un autel et d'une petite enceinte. Un peu avant d'arriver au plateau qui supporte le Tat, on rencontre encore un puits sacré qui est en très-grande vénération.

Le monument lui-même se compose d'une grande galerie rectangulaire, au centre de laquelle s'élève une pyramide dorée, surmontée d'un *thi* en fer. Le pied de la pyramide est entouré de colonnettes; à leur sommet est un trou ovale dans lequel on dépose les offrandes. Ces colonnettes s'appellent *doc bo*, ce qui signifie « feuille de lotus. » Il y a aussi de petits monuments appelés *Ho*, destinés au même usage. Les colonnes de la galerie sont carrées et ornées de bonnes sculptures. Quoique portant la trace de plusieurs restaurations, elles ont presque complétement conservé leurs formes primitives, et les habitants les disent contemporaines de la première construction du Tat. Toutes les ornementations sont en ciment. Comme dans les monuments ruinés de Muong Yong, on peut saisir quelque analogie entre les lignes générales et quelques motifs décoratifs du Tat Chom Yong et l'architecture d'Angcor. Au milieu du côté est de la galerie, est un petit sanctuaire, à l'intérieur duquel sont plusieurs statues en bronze assez curieuses. Elles se distinguent par la grande saillie des yeux et du menton qui semble surajouté. L'une d'elles porte en bons caractères la date de 100. Il y a aussi des statuettes en marbre, parmi lesquelles une représentation du Bouddha dans le repos, ou, comme l'appellent les Laotiens, de Prea Nippan.

A l'ouest, un peu au-dessous du monument, sur un plateau moins élevé, est une pyramide plus petite, également dorée. De ce point la vue est très-belle : on découvre la vallée du Nam Yong et celle du Nam Ouang, et le regard n'est arrêté que par la ligne de montagnes qui ferme l'horizon du côté du couchant.

La chronique ou *Samaing* du Tat Chom Yong commence à peu près ainsi :

« Quand Pha Kasyapa (le bouddha antérieur à Sammono Codom) vint dans le pays de Muong Yong, il n'y avait aucun habitant et la plaine était un grand lac. Il planta sur le flanc de la montagne un *Pou chrey* qu'il avait apporté de Lanka (Ceylan), et il

mangea le riz au point où s'élève aujourd'hui le Tat. Il rencontra Maha Rosey et lui donna quatre de ses cheveux. »

Cette précieuse relique fut celle qui motiva l'érection du monument. La chronique ra-



TAT CHOM YONG.

conte ensuite comment les Thai, qui étaient à cette époque soumis aux sauvages, réussirent à s'émanciper. Puis elle poursuit en ces termes : « Plus tard, Sammono Codom naquit, et cinquante ans environ après sa mort un *olohanta*, « prêtre », nommé Kiri Malenta, apporta

quatre cheveux sacrés... On cite encore les noms de quatre autres olohantas qui vinrent : Anouta, Oupaha, Soupitha, Tauna. Ils apportèrent un os de la tête, un os de la jambe et d'autres reliques encore. »

« Sourang Cavati était roi du pays et donna un vase en or et un vase en pierre précieuse. On y plaça les reliques et on les déposa dans un trou profond de vingt brasses. Le roi vint alors célébrer une grande fête : il avait avec lui sa femme Sida, ses quatre fils Keomarou, Chomsivirat, Onghat et Somsnouc. »

« Sept ans après, le grand olohanta mourut ; on l'enterra dans la direction de l'ouest, à une distance de cent vingt brasses, au lieu où s'élève aujourd'hui une petite pyramide.

« Le roi d'Alevy décida que les habitants seraient consacrés au *Chaydey* (Chaitya), et il y venait trois fois par an célébrer une fête. »

« Cinq cents ans après le Nippan, le roi de Pathalibot (Patalipoutra ou Patna), Açoka Thamarat, vint combattre le royaume de Vitheara. Il remporta la victoire et résolut de faire la guerre au royaume Keo (Tong-king). Le roi de ce pays se précipita dans la rivière et les grands se soumirent sans combat. Açoka demanda à voir le corps du roi et le ressuscita. Puis il lui rendit son royaume, qu'il appela Chounrakni. Rentré à Pathalibot à la suite de ses victoires, il envoya des mandarins pour faire élever quatre-vingt-quatre mille monuments religieux dans toute l'étendue des pays soumis à sa domination. Il fit surélever le Chaydey de Muong Yong et il vint lui-même y célébrer une fête. »

On voit que, suivant l'usage, le Tat de Muong Yong se rattache aux événements les plus anciens et les plus célèbres de l'établissement du bouddhisme ; la chronologie locale est un peu en défaut, puisqu'elle place aux environs de notre ère le règne du pieux Açoka, qui vivait au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ ; les Cambodgiens commettent une erreur analogue quand ils attribuent à ce prince la création de l'ère 78 qui est en usage chez eux (*voy. ci-dessus, p.* 101). On peut conclure peut-être de ces anachronismes que la conversion de l'Indo-Chine orientale au culte de Bouddha est de beaucoup postérieure à l'époque d'Açoka.

Le 20 août, je reçus une lettre du commandant de Lagrée, écrite à moitié route de Xieng Tong. Il avait dû abandonner le chemin direct et contourner par le sud le massif montagneux qui sépare Muong Yong de Xieng Tong. Le pays qu'il avait traversé était habité par des sauvages appelés Does ; leur science agricole et leur industrie ne sont pas moindres que celles des Laotiens. Ils sont costumés à peu près comme les Thai-Lus : turban rouge, pantalon et veste de couleur bleue foncée. Leurs villages sont grands et bien construits ; les maisons, qui sont très-vastes, se touchent, au lieu d'être disséminées au hasard comme celles des Laotiens ; leurs toits tombent très-bas et forment tout à l'entour une sorte de galerie couverte. Les jardins, où l'on remarque des plants de thé cultivés avec soin, sont en dehors du village. L'eau, peu abondante sur les hauteurs qu'ils habitent, oblige les Does à se grouper dans un espace étroit ; elle est amenée près des maisons par des conduits en bambou. Les routes qui avoisinent les villages sont bien entretenues et soigneusement fermées par des barrières en bois, pour empêcher les bestiaux de vaguer dans les cultures voisines, parmi lesquelles domine celle du coton.

Ces barrières se couvrent de plantes grimpantes et forment des cloisons de verdure qui arrêtent les terres entraînées par les pluies et protégent le chemin contre les éboulements.



MARCHANDS BIRMANS VENDANT AUX LAOTIENNES A LA PORTE D'UNE PAGODE.

Les Does sont excessivement nombreux entre Muong Yong et Xieng Tong; ils sont plus connus sous le nom de Lawas, sous lequel les a décrits le lieutenant Mac Leod. Le mot *Doe*, qui signifie montagne dans le dialecte thai du nord, désigne par extension les habitants des montagnes, sans préciser la race à laquelle ils appartiennent.

Les Does s'appellent eux-mêmes Hoi-Mang ; ils disent qu'il y a des sauvages de même origine qu'eux et parlant un dialecte voisin du leur, qui habitent les bords de la Salouen. Ils les appellent Hoi-Kun. Au nord-est de Muong Lem, se trouve une agglomération considérable de tribus Lawas, à peu près indépendantes, auxquelles Mac Leod attribue des habitudes guerrières analogues à celles des Peaux-Rouges d'Amérique. Je crois qu'il faut rattacher aux Lawas, les Khas Mi, les Khmous et les Lemet : toutes ces tribus parlent à peu près la même langue et leurs costumes offrent les plus grandes analogies. Les Lawas représentent aux yeux du colonel Yule le type dégénéré de la race mère des Laotiens et des Thai, à l'époque où elle n'avait point été modifiée encore par la civilisation bouddhiste. J'adopterai d'autant plus volontiers cette opinion, que les Does ressemblent aujourd'hui encore beaucoup aux Thai.

Quelques villages Khos se mélangent aux villages Does sur le plateau de Xieng Tong. Le Muong Khay, d'où m'écrivait le commandant de Lagrée, est un grand village laotien habité en grande partie par des Lus venus de Muong Ham, et qui avaient fui le pays depuis les dernières guerres entre Muong Phong et les Chip song Panna, ou « les douze Muongs », nom sous lequel on désigne quelquefois le royaume de Xieng Hong. Muong Ham, l'une de ces douze provinces, avait à cette époque plus de quatre mille habitants inscrits; elle n'en a plus guère aujourd'hui que trois cents.

Le commandant de Lagrée terminait sa lettre en m'annonçant pour le 30 au soir une nouvelle missive écrite de Xieng Tong.

Cette promesse nous fit prendre patience. Malgré les pluies, nous fîmes quelques excursions aux environs de Muong Yong; à trois ou quatre kilomètres dans le nord se trouvent des sources d'eau chaude que nous allâmes visiter; elles sont situées auprès d'un grand et beau village où nous fûmes tout étonnés de trouver un marché quotidien et un grand nombre de colporteurs pégouans et birmans vendant des étoffes et des objets venus de Xieng Mai. Il y avait là abondance de toutes choses, alors qu'au chef-lieu du district, à Muong Yong, on avait souvent peine à se procurer le nécessaire à des prix exorbitants. Tel était le résultat de la présence en ce dernier lieu de l'agent birman et des prélèvements qu'il opérait sur les vendeurs.

Le 26 août, le Birman me fit appeler : il avait reçu une lettre de Xieng Tong, qui l'informait que l'autorisation de passer nous était accordée. Je laisse à penser si nous entrevîmes avec satisfaction la fin de notre immobilité forcée et la reprise de notre voyage. J'étais étonné cependant de ne point recevoir une lettre du commandant confirmant cette bonne nouvelle. Le 30 août, date fixée pour l'arrivée de cette lettre, se passa sans rien apporter. Notre attente se prolongea ainsi jusqu'au 6 septembre, prenant chaque jour un caractère de plus en plus pénible. M. de Lagrée était-il malade? Dans ce cas, pourquoi le docteur Thorel ne nous donnait-il point de ses nouvelles? Nos perplexités, plus que justifiées par un retard d'une semaine, allaient d'une hypothèse à l'autre; dans l'ignorance absolue où nous étions de ce qui s'était passé à Xieng Tong, et de l'accueil qu'y avait rencontré le chef de l'expédition, toutes les suppositions étaient vraisemblables. Le bruit courait dans le pays que vingt-huit hommes envoyés par le roi de Xieng Tong pour vendre

de l'opium à Muong Phong et dans les contrées voisines, avaient été assassinés. Un seul avait échappé et était revenu porter la nouvelle. Nous tremblions à chaque instant de recueillir des rumeurs aussi fâcheuses sur M. de Lagrée et ses quatre compagnons de voyage.

Le 6 septembre, nous apprîmes par le bruit public que M. de Lagrée, au lieu de revenir à Muong Yong, devait partir ou était parti déjà de Xieng Tong pour Muong You. Il n'y avait dès lors qu'une explication à son silence : ses messagers avaient été infidèles, ou bien il leur était arrivé un accident en route. Je me décidai à demander à partir pour Muong You avec toute l'expédition, afin de m'assurer si nous avions réellement recouvré la liberté de nos mouvements. Le Birman ne fit aucune objection; des ordres furent donnés pour la réunion des porteurs qui nous étaient nécessaires, et notre départ fut fixé au 8 septembre.

La veille, au milieu de nos préparatifs, arriva enfin une lettre du commandant de Lagrée. Elle n'était pas datée; mais le porteur, qui n'était autre que le petit officier de Muong Yong qui avait escorté le chef de l'expédition jusqu'à Xieng Tong, nous dit qu'elle lui avait été remise le 1er septembre. M. de Lagrée me confirmait la bonne nouvelle qui m'avait déjà été donnée par le Birman, tout en l'entourant de restrictions qui laissaient prévoir encore de nouvelles difficultés. Il me donnait en même temps quelques détails sur son voyage et ses négociations. Il était arrivé avec M. Thorel à Xieng Tong, le 23 août, et il avait été reçu le surlendemain par le roi. L'accueil du prince indigène fit immédiatement deviner au chef de la mission française qu'aucun obstacle ne lui viendrait de ce côté. La visite faite par Mac Leod, en 1837, au père du roi de Xieng Tong, visite dont celui-ci avait gardé le meilleur souvenir, était peut-être l'une des causes les plus puissantes de la bienveillance qu'il témoigna aux voyageurs français. Il parla souvent à M. de Lagrée de l'officier anglais, de son costume, de ses instruments, en homme que tous ces détails avaient frappé comme la révélation d'une civilisation supérieure. En sortant de chez le roi, M. de Lagrée se rendit à l'assemblée des mandarins. Elle se compose de trente-deux fonctionnaires, représentant les trente-deux muongs ou provinces du royaume ; ils sont nommés par le roi, à l'exception de deux d'entre eux, plus élevés en grade, qui sont désignés par la cour d'Ava. La réception que ce conseil fit à M. de Lagrée fut presque aussi amicale que celle du roi. Le lendemain, ce fut le tour du mandarin birman, qui porte le titre de *Pou Souc*. C'était, disait-on, par une faveur et une bienveillance tout exceptionnelles qu'on permettait au commandant de Lagrée de faire, à des intervalles aussi rapprochés, toutes les visites officielles obligatoires. D'ordinaire, il est de règle de laisser s'écouler une semaine entre chacune d'elles. L'accueil du représentant de la cour d'Ava fut peu bienveillant. On avait demandé au commandant de Lagrée de se déchausser en entrant chez le roi; mais, devant son refus, basé sur la différence des usages européens, on n'avait point insisté. Les soldats birmans qui gardaient l'entrée de la salle de réception du Pou Souc ne se montrèrent pas aussi accommodants et voulurent avec force menaces contraindre MM. de Lagrée et Thorel à ôter leurs souliers. Ces soudards, à moitié ivres, allèrent même jusqu'à tirer leurs sabres et proférèrent beaucoup d'injures au milieu desquelles le mot

Angkrit (Anglais) revenait souvent. M. de Lagrée et son compagnon tournèrent aussitôt les talons, en faisant dire au mandarin birman qu'ils renonçaient à le voir, puisqu'il ne renonçait pas à ces formalités humiliantes. Celui-ci rappela les officiers français, se fit attendre quelque temps dans lá salle d'audience, prit les airs les plus cassants qu'il lui fut possible et ne se radoucit qu'à la vue des cadeaux qui lui étaient offerts. L'impression que retira le commandant de Lagrée de cette première entrevue fut qu'on attermoierait avec lui jusqu'à l'arrivée d'une réponse d'Ava. Il employa les trois ou quatre jours, qu'on lui demandait pour prendre une décision, à visiter la ville.

Xieng Tong est assis sur quatre ou cinq petites collines et entouré d'une enceinte en briques de forme irrégulière, mal entretenue et défendue par un fossé profond. Le développement total de cette enceinte est d'environ douze kilomètres ; un quart seulement de l'espace qu'elle comprend est occupé par les habitations. Les maisons de Xieng Tong présentent tous les genres de construction, en bois, en bambou, en pisé; les unes sont sur pilotis, les autres reposent directement sur le sol. Les demeures du roi et des grands fonctionnaires sont en bois, couvertes en tuiles, supportées par de fortes colonnes et d'une menuiserie soignée. La ville contient une vingtaine de pagodes, aux toits superposés et aux arêtes curvilignes, dont l'architecture accuse une influence chinoise déjà très-prononcée. Elles sont surchargées de dorures et continuellement en réparation. La consommation énorme de feuilles d'or que nécessite ce genre d'ornementation et la difficulté des communications avec la Chine, d'où on tire le précieux métal, depuis la révolte des mahométans, ont augmenté sa valeur dans une proportion considérable. Au moment du passage du commandant de Lagrée, on changeait l'or contre vingt et un, vingt-deux, vingt-trois et même vingt-quatre fois son poids en argent, suivant le titre de celui-ci. Le change en roupies était de vingt fois le poids. A l'ouest de la ville, à un kilomètre, se trouve un Tat en grande vénération, nommé Tat Chom Sri : il était en réparation. On en attribue, suivant l'usage, la fondation à Açoka, qui est connu ici sous le nom de Pha Souko.

Les relations entre le roi de Xieng Tong et les deux officiers français devinrent chaque jour plus familières et plus cordiales : Sa Majesté invitait presque chaque jour ses hôtes à passer la soirée avec lui et, mettant toute étiquette de côté, les accablait de questions sur les usages français, sur Saïgon, la Cochinchine, l'Europe, sur la langue et la science françaises. Dans ces entrevues, le roi et sa femme étalaient un grand luxe de bijoux; à chaque nouvelle visite, ils avaient de nouvelles bagues et de nouvelles boucles d'oreilles d'or, où brillaient des diamants et des émeraudes d'une valeur considérable. Le roi était décoré de l'ordre d'Ava, à quinze chaînettes et à quatre plaques d'or ornées de rubis, qu'il portait en écharpe de gauche à droite.

Après avoir vu toutes les lettres dont le commandant de Lagrée était porteur et s'être convaincu de sa sincérité, le prince laotien n'hésita plus à lui accorder la permission de quitter Xieng Tong dès que celui-ci le désirerait, et il fut convenu que les deux officiers français partiraient directement pour Muong You, tandis qu'une lettre irait porter à Muong Yong, au reste de l'expédition, l'autorisation de se remettre en route pour le même point.

Mais le Birman n'entendait point lâcher aussi vite les étrangers qu'il avait réussi à attirer dans ses griffes, et il entassa objections sur objections. La bonne foi du roi finit par s'en irriter profondément. Il envoya trois mandarins pour déclarer au Pou Souc qu'il avait désiré voir les étrangers à Xieng Tong; que ceux-ci étaient venus, que tout le monde avait pu juger de leur honnêteté, que maintenant ils demandaient à continuer leur route et qu'il n'y avait plus qu'à le leur accorder. Le Birman fit semblant de céder et remit aux envoyés du roi un permis de circulation destiné à M. de Lagrée. Les mandarins, croyant tout arrangé, s'empressèrent de l'apporter au chef de la mission française. Vérification faite, il se trouva que le susdit permis était un passe-port pour circuler à l'intérieur de la province de Muong Yong et que le nom de Muong You n'y était même pas prononcé! Il fallut revenir à la charge. Le 3 septembre, munis enfin d'un permis en règle, nos compagnons de voyage partirent pour Muong You.

Comme je l'ai dit plus haut, nous quittâmes Muong Yong le 8 septembre. Il y avait plus d'un mois que nous y séjournions. La lettre de M. de Lagrée, sans nous annoncer la fin de toutes nos traverses, faisait entrevoir au moins que notre voyage avait encore quelques chances de réussite, et nous nous mîmes en route, plus joyeux et plus confiants que nous ne l'avions été depuis près de trois mois.

Nous arrivâmes le même jour à Ban Tap, village qui forme la frontière de Muong Yong et qui est situé sur la ligne de partage des eaux du Nam Yong et du Nam Leuï. On jouit de ce point d'une vue fort étendue, et l'on aperçoit encore, sur les flancs de la chaîne qui ferme la plaine du côté du sud, la flèche lointaine du Tat Chom Yong.

Une douane est établie à Ban Tap; le Birman de Muong Yong m'avait remis, gravé dans le creux d'un bambou, un passe-port en règle pour le fonctionnaire qui y était préposé. Nous n'éprouvâmes donc aucune difficulté à nous installer dans la pagode du village, où se trouvaient un certain nombre de marchands, qui étalaient sur les parvis sacrés les cotonnades anglaises dont ils étaient porteurs.

Le lendemain, nous quittâmes Ban Tap à six heures et demie du matin. La route, très-accidentée, se suspend aux flancs de collines boisées et suit les bords de ruisseaux murmurants à demi cachés sous une épaisse verdure. Rien de frais et de charmant comme les agrestes paysages qui se déroulaient devant nous.

Vers huit heures du matin, nous rejoignîmes le Nam Khon dont nous devions suivre la rive droite jusqu'à peu de distance de Muong You. Un village Doe s'élevait non loin de là et étageait ses étroites rizières sur les pentes des collines. En quelques endroits, on commençait déjà la récolte des riz mûrs.

A partir de ce point notre horizon s'agrandit, les ondulations du terrain devinrent moins brusques, mais aussi moins pittoresques, et nous découvrîmes bientôt la grande plaine à l'extrémité de laquelle s'élève Muong You. A quatre heures, nous franchîmes sur un pont le Nam Khon, à 200 mètres de son confluent avec le Nam Leuï.

Muong You, où nous arrivâmes une heure après, s'étend sur la rive droite du Nam Leuï à l'endroit même où cette rivière se dégage des montagnes pour entrer dans la plaine. Une partie du village est construite au bord de l'eau, l'autre couronne les dernières

hauteurs qui encaissent le cours de la rivière. On nous installa dans un sala, situé à l'entrée du village, à quelques mètres du Nam Leuï. Le commandant de Lagrée n'était point encore arrivé. Je fis dire au roi que j'étais prêt à lui rendre mes devoirs, mais que je serais peu capable, en l'absence de tout interprète, de soutenir avec lui une conversation suivie. Il me dispensa, jusqu'à l'arrivée du chef de l'expédition, de toute visite officielle.

Ce ne fut que le 13 au soir que MM. de Lagrée et Thorel nous rejoignirent : il y avait près de cinq semaines que nous étions séparés, et je laisse à penser avec quelle joie nous nous retrouvâmes tous en bonne santé.

Nos compagnons de voyage étaient partis de Xieng Tong le 3 septembre à midi. Ils avaient traversé le Nam Leuï à Muong Ouac, très-près du point où il commence à être navigable. Pour être admis dans le bac de Muong Ouac, il faut être muni d'une lettre de Xieng Tong et payer un peu de riz et de tabac. Après avoir traversé la rivière, on remonte sur un vaste plateau ondulé, habité principalement par des sauvages Does. Cette contrée forme le Muong Samtao dont le chef réside à Ban Kien, grand village construit sur le point culminant du plateau et où, tous les cinq jours, se tient un marché considérable.

C'est dans le voisinage de Ban Kien que se fabriquent les fusils, les couteaux et les sabres que les Does vendent à tous leurs voisins. Le commandant de Lagrée trouva employés à cette industrie une centaine d'ouvriers et autant de manœuvres, répartis entre cinq ou six ateliers. Ces ateliers sont assujettis à des règlements spéciaux, destinés à maintenir la bonne harmonie et à prévenir les rivalités. Ainsi tel jour, on fore les canons, tel autre, on fabrique les platines. La quantité de travail à faire est elle-même déterminée. Un ouvrier peut faire un fusil en dix jours. Le fer qui est employé à cette fabrication est apporté en barres par les Chinois. Les indigènes usent de procédés d'une simplicité extrême ; ils n'ont ni étaux, ni enclumes. Ils forgent les canons ; pour les forer, ils les coincent obliquement dans une mortaise pratiquée au travers d'une colonne verticale en bois, de façon à présenter leur extrémité à bonne hauteur pour la main de l'ouvrier ; celui-ci se sert d'un simple foret. Malgré les irrégularités inhérentes à un forage pratiqué à la main, ces armes sont assez convenablement calibrées. Les Does fabriquent eux-mêmes les vis qui leur sont nécessaires, à l'aide de matrices ; ces matrices, des limes, des marteaux et des couteaux à deux poignées constituent tout leur outillage.

Il y a un siècle déjà que cette industrie fonctionne, et dès son origine, elle a produit des fusils à pierre, alors que, dans la province chinoise de Yun-nan, on ne fabrique encore aujourd'hui que des fusils à mèches. Aussi, depuis la révolte des mahométans, ceux-ci et les impériaux sont-ils venus s'approvisionner d'armes à Samtao. Le prix d'un fusil sur place est de vingt-cinq ou trente francs. Un pistolet se vend dix à douze francs.

Les Does n'ont d'autre impôt que l'obligation de fabriquer avec le fer que leur envoie le roi de Xieng Tong un nombre de fusils qui dépasse parfois deux cents dans une année. Le commandant de Lagrée estimait la production totale des fabriques d'armes de Samtao, à trois mille fusils par an, et la population Doe agglomérée sur le plateau à dix mille âmes environ.

A Ban Kien le commandant de Lagrée avait rencontré un singulier voyageur, bon vieillard à la physionomie placide, que les habitants désignaient sous le nom de *Sélah,* ce qui veut dire « homme qui sait beaucoup ». C'était une sorte de médecin ambulant, d'origine phong, qui colportait partout sa science et ses remèdes, sans se fixer jamais nulle part, et sans demander d'autre salaire que le logement et la nourriture. Il avait mis trois ans à venir d'Ava. Ces sortes de gens ont une grande réputation d'honnêteté et inspirent partout le plus grand respect.

Le 11 septembre, nos voyageurs étaient arrivés au confluent du Nam Leuï et du Nam Lem ; cette dernière rivière vient du muong de ce nom et est aussi considérable que la première. Le lendemain, ils couchèrent à Muong Oua, joli village situé dans une petite plaine fort riche et fort habitée. Quelques jours auparavant, avaient eu lieu en ce point des fêtes en l'honneur des *Phi,* ou « revenants », fêtes dont le but est de conjurer les maladies. Pendant ces fêtes qui durent plusieurs jours, personne ne peut entrer dans le Muong, ou le traverser. Des écriteaux placés sur les routes préviennent les voyageurs et leur indiquent l'amende qu'ils encourent, s'ils transgressent la défense.

Le 14 septembre, nous fîmes nos visites officielles aux diverses autorités de Muong You. Nous commençâmes par le conseil des mandarins, que présidait un frère du roi, jeune homme à peau fine et blanche, un peu gras et fort timide, qui ne savait que faire de sa personne. Ses doigts grassouillets étaient chargés de bagues, et ses oreilles de pendants en or. Il était vêtu d'une étoffe quadrillée lui servant de langouti, d'une veste en satin, et d'un grand turban bouffant sur la tête. On portait derrière lui un parasol doré à très-longue hampe.

Après le séna, nous rendîmes visite à l'officier birman. Soit que nous fussions mal prévenus en faveur de cette catégorie de fonctionnaires, soit que la race birmane ne puisse soutenir la comparaison avec les Thai du nord, à la peau presque blanche et à la physionomie distinguée, nous trouvâmes une figure ignoble à ce représentant du roi d'Ava. Rempli de son importance et désireux de produire une forte impression sur nous, il ouvrit à peine la bouche, lança au ciel des regards inspirés et laissa à sa femme le soin de faire tous les frais de la conversation. Le passe-port de Xieng Tong dont le commandant de Lagrée arrivait muni, avait dès le début coupé court à ses objections ; n'ayant pas à nous faire sentir sa puissance, il se contenta de nous fatiguer de ses airs solennels. Nous le quittâmes bien vite pour aller chez le roi.

La résidence de celui-ci s'élève sur un des mamelons qui dominent la ville, et l'on y jouit d'une vue fort étendue. Le palais est vaste, construit en bois durs et d'une menuiserie très-soignée. Le roi nous reçut dans une grande salle, où le jour ne pénétrait que par d'étroites fenêtres, cachées par des tentures de soie. C'est un jeune homme de vingt-six ans, à la figure distinguée et infiniment gracieuse. Il était vêtu de satin vert à fleurs rouges, et les feux des rubis qu'il portait aux oreilles éclairaient les soyeux reflets de son riche costume. Il était assis sur des coussins brodés d'or. Tout autour de lui étaient rangés dans une attitude respectueuse, les mandarins du palais ; à ses pieds étaient placés le sabre et les vases en or, richement ciselés, indices de la dignité royale.

Nous nous assîmes devant le prince et l'on plaça devant chacun de nous un plateau en argent repoussé, contenant ces boîtes diverses dont les Laotiens se servent pour enfermer les éléments de la chique. Ce luxe oriental nous eût éblouis davantage si, aux ustensiles indigènes, très-riches et de forme très-décorative, n'étaient venus se mêler quelques objets européens fort prisés dans le Laos, mais d'un cachet trop vulgaire à nos yeux. Tels étaient des chapelets de bouteilles vides, suspendus de la façon la plus apparente aux colonnes de la salle.

Le roi s'étudia à ne nous dire que des paroles aimables. Il exprima au commandant de Lagrée tous ses regrets de l'obligation qui lui avait été imposée d'aller à Xieng Tong, et il en rejeta la faute sur le Birman de Muong Yong.

D'après les usages laotiens, les chefs des villages étaient tenus de nous faire, à notre passage, des cadeaux en nature. Nous les avions toujours refusés, ou du moins nous avions toujours payé les objets qui nous étaient offerts. Le roi nous demanda le motif de ce refus : « C'est que nous ne voulons pas, dit le commandant de Lagrée, que les pauvres gens aient à souffrir de notre présence. » — « Mais de moi, répliqua gracieusement le roi, vous daignerez, sans doute, accepter quelque chose ? » Il nous fit ensuite maintes questions sur la France, donna à la conversation un ton vif et enjoué, et sut déployer une grâce simple et affable qui fit la conquête de nous tous.

Le lendemain, le roi fit prier M. de Lagrée de retourner le voir. Leur entretien eut un caractère plus intime ; la vue des Européens réveillait, chez cet intelligent jeune homme, des désirs d'émancipation du joug birman, que les procédés administratifs de ces derniers ne justifient que trop. A Muong You, le roi avait su reléguer l'agent birman à l'arrière-plan, et il affectait, en toute occasion, de ne tenir aucun cas de sa présence. « Là où sont les Européens, disait-il au commandant de Lagrée, la guerre et les troubles cessent, le commerce et les populations augmentent. » Ce n'est pas là le premier symptôme que nous ayons saisi d'une prochaine insurrection de ces peuples. Les Birmans sont trop présomptueux pour la prévoir, trop maladroits pour la prévenir.

Le roi de Muong You affirmait que son royaume abondait en gisements métallurgiques. D'après lui, il y aurait de l'or, de l'argent, du fer et des pierres précieuses dans les montagnes qui enserrent le Nam Leuï. A l'appui de son dire, il montra à M. de Lagrée un très-bel échantillon de minerai de fer oligiste et quelques grenats; malheureusement il était impossible d'en désigner exactement les gisements sans s'exposer à voir les Birmans en rendre l'exploitation obligatoire pour les indigènes, afin de prélever une dîme sur le produit. « Mais restez ici quelque temps et je pourrai, en cachette, vous y faire conduire, » ajoutait le roi. M. de Lagrée avait trop de raisons de quitter le plus vite possible le territoire soumis aux Birmans pour accepter ces propositions.

Le 16 septembre, le roi vint nous rendre notre visite, et il passa la plus grande partie de la journée dans notre sala. Il était accompagné de sa sœur aînée et de quelques-unes de ses femmes. Cette entrevue fut des plus cordiales et des plus intéressantes. La race thai est douée, surtout dans le nord, d'une curiosité intellectuelle et d'une délicatesse naturelle du goût qui lui permettraient bien vite, sous d'autres maîtres que les Birmans,

d'occuper une place honorable parmi les peuples civilisés. Les progrès rapides qu'ont faits les Siamois depuis qu'ils sont en contact avec les Européens, témoignent de cette aptitude, et encore de tous les rameaux de la race thai, le rameau siamois est-il celui qui nous paraît le moins accessible aux sentiments élevés.

Dans l'intervalle de ces visites, avait eu lieu l'échange des cadeaux habituels. Les libéralités du roi s'étendirent jusqu'à notre escorte, dont chaque personne reçut une pièce d'étoffe suffisante pour se faire un vêtement. Aux officiers, le roi donna des boîtes en argent repoussé d'un travail fort délicat.

Nous quittâmes Muong You le 18 septembre. Nos chevaux et nos bagages traversèrent la rivière pour prendre la route de Muong Long qui était notre prochaine étape dans la direction de Xieng Hong. Muong Long est l'une des douze provinces dont se compose cette principauté. Quant à nous, nous nous embarquâmes sur le Nam Leuï, et nous en descendîmes rapidement le cours sinueux. Nous nous arrêtâmes un instant à Muong Leuï, charmant village entouré de plantations d'aréquiers. Cet arbre commence à devenir fort rare et son fruit atteint, dans cette région, un prix considérable. Au delà de Muong Leuï, la rivière s'encaisse entre des collines boisées; son cours, jusque-là paisible, devient torrentueux; elle cesse bientôt d'être navigable jusqu'à sa jonction avec le fleuve. Après une heure trois quarts de navigation totale depuis Muong You, nous débarquâmes sur la rive gauche de la rivière, auprès d'un caravansérail où devaient venir nous rejoindre notre escorte et nos bagages. Ils n'arrivèrent que fort tard dans la soirée : la route, en grande partie détruite par les pluies, avait été fort pénible pour les hommes et les chevaux.

Le lendemain matin, nous nous engageâmes dans le sentier en zig zag qui gravit la chaîne de collines au pied de laquelle nous avions campé. Nous suivîmes pendant toute la matinée une ligne de faîte sinueuse. Nous jouissions de là du panorama varié de chaînes irrégulières, dont les pentes, assez douces, sont couronnées par des villages Does et sillonnées par des routes bien entretenues.

Nous déjeunâmes sur les bords d'un ruisseau à eau vive qui coulait dans la direction du nord : nous avions, encore une fois, changé de bassin. Une descente de plusieurs heures nous amena hors de la région montueuse qui forme la ligne de partage des eaux et nous entrâmes dans une étroite et longue vallée, couverte de cultures et de villages, qu'arrose une jolie rivière, le Nam Nga, qui paraît venir de l'ouest. Nous la traversâmes à gué, en ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et nous nous hâtâmes de franchir les rizières qui s'étendent sur ses rives, pour rejoindre la route moins boueuse et plus ombragée qui serpente au pied des collines du flanc gauche de la vallée. La flèche aiguë d'un Tat nous signalait de loin Muong Long, gros bourg de quinze à dix-huit cents âmes, construit sur les bords du Nam Kam, petit affluent du Nam Nga. Un pont en pierre à voûte surbaissée s'élève à l'entrée du village et ses abords étaient ornés jadis de lions sculptés qui gisent aujourd'hui renversés sur le sol. Le pont se continue par une chaussée, pavée avec des briques placées sur champ. Un pareil luxe de viabilité était bien fait pour provoquer notre enthousiasme. A coup sûr ce pont, cette chaussée n'étaient point l'œuvre des Laotiens;

ils en profitaient sans savoir les entretenir. La voûte révélait un art de construire, supérieur même à celui des Cambodgiens; c'était bien là une œuvre chinoise. Nous nous trouvions aux portes du Céleste Empire, et nos fatigues touchaient à leur fin. Ce séduisant espoir se changea en certitude quand, au milieu de la foule des curieux qui commençaient à nous assiéger, nous découvrîmes deux Chinoises. Leurs robes longues et leurs chaussures pointues à hauts talons tranchaient trop vivement au milieu des costumes laotiens pour ne pas attirer immédiatement nos regards. Elles étaient vieilles, sales et décrépites, mais elles avaient de petits pieds; cela suffisait pour affirmer leur nationalité et exciter notre admiration.

Nos premières relations avec les autorités du pays furent excellentes. Le chef du village ne fit aucune difficulté pour remplacer les porteurs qui nous avaient amenés de Muong You. Mais le lendemain, au milieu de nos préparatifs de départ, une lettre arriva de Xieng Hong qui renversa toutes nos espérances. Elle portait en substance ceci : « Des *koula* [1] — c'est le nom que l'on donne aux étrangers dans le nord de l'Indo-Chine — viennent, dit-on, de Muong Yong; s'ils arrivent à Muong Long et que ce ne soient pas des marchands, vous ne leur laisserez pas continuer leur voyage vers Xieng Hong, mais vous leur ferez reprendre la route par laquelle ils sont venus. Xieng Hong ne dépend pas seulement de la Birmanie, mais aussi de la Chine. »

Une réponse analogue, d'une forme plus polie peut-être, avait été faite déjà à Mac Leod par les autorités chinoises du Yun-nan : nos frontières, avait-on écrit à l'officier anglais, sont ouvertes aux commerçants de tous les pays; mais il n'est jamais arrivé que des officiers représentant une puissance étrangère aient pris la route du Yun-nan pour se rendre en Chine. La ville de Canton a été ouverte aux Européens pour leurs communications avec le Céleste Empire : c'est là qu'ils doivent s'adresser.

Depuis 1837, époque à laquelle cette fin de non-recevoir était adressée à Mac Leod, les relations de la Chine avec l'Europe ont singulièrement changé de nature. Les guerres de 1840, de 1858 et de 1860 ont rendu le gouvernement chinois moins exclusif et plus traitable; nous étions munis d'ailleurs de passe-ports réguliers de la cour de Pékin, et les autorités chinoises du Yun-nan avaient dû être prévenues de notre arrivée. Je ne partageais donc pas l'opinion de M. de Lagrée qui vit dans cette lettre un refus de passage provenant des autorités chinoises de Muong La, nom donné par les Laotiens à la ville chinoise frontière de Se-mao, située à quelques journées au N.-N.-E. de Xieng Hong. Ce refus indirect qui ne mettait en cause que le séna de Xieng Hong sans engager la responsabilité de la cour de Pékin, paraissait à M. de Lagrée une de ces habiletés diplomatiques dont les Chinois ont le secret; j'y voyais au contraire une perfidie du Birman de Xieng Tong, qui avait fait prévenir secrètement son collègue de Xieng Hong de nous barrer le passage. Comme on le verra plus tard, ni l'une ni l'autre de ces prévisions n'étaient exactes.

M. de Lagrée se résolut à envoyer à Xieng Hong son interprète Alévy porter une lettre

[1] On désigne en Indo-Chine par le nom de *Koula* ou *Kala* tous les gens qui viennent de l'Inde et en général les Occidentaux. Voyez sur l'origine de ce mot, Yule, *Mission to the court of Ava*, p. 5.

au roi de cette ville; cette lettre expliquait le but de notre mission et insistait sur les autorisations déjà données par les chefs laotiens et birmans de Xieng Tong et sur les lettres de passage, solennellement délivrées par Pékin et signées du prince Kong, dont la Commission était munie. M. de Lagrée demandait qu'il lui fût permis d'aller à Xieng Hong s'expliquer devant le séna de cette ville. Alévy partit à cheval le 21 septembre.

La saison des pluies touchait à sa fin et ne se signalait plus que par quelques orages. Les routes se séchaient ; la circulation devenait facile. La petite vallée du Nam Kam, le long de laquelle s'échelonnent les maisons de Muong Long, est pleine de sites charmants, et ses gorges giboyeuses invitaient les chasseurs à se mettre en campagne. Les collines qui encaissent le cours de la rivière sont d'un facile accès ; du haut de leurs croupes boisées, qui viennent mourir en pentes douces à l'entrée de la vallée du Nam Nga, on découvre de ravissants paysages. Les deux sommets entre lesquels vient déboucher le Nam Kam sont couronnés par deux tâts : l'un, celui qui est au sud de la ville, est bien entretenu et s'élève sur une vaste plate-forme du haut de laquelle on voit toute la vallée. Il s'appelle tât Poulan ; il est de construction récente, n'a qu'une seule flèche et une petite enceinte, ornée de quatre niches et de *doc bo* pour les offrandes. Le tât du nord, appelé tât Nò [1], est construit comme le précédent en ciment et en briques. Il paraît plus ancien et il est aujourd'hui abandonné. Ce dernier monument est d'un caractère original et de bon goût, et sa valeur serait réelle, s'il était construit en pierres. D'une base ronde de 12 mètres de diamètre sur 2 mètres de hauteur, se dégagent une flèche centrale de 18 mètres d'élévation et huit flèches plus petites, au pied desquelles sont des niches faisant saillie et renfermant des statues. Chaque tourelle est surmontée d'une aiguille en fer et de la couronne birmane; les moulures sont faites avec soin, l'ornementation est sobre et ne comporte que des feuilles et des fleurs de lotus. L'enceinte extérieure représente des serpents dont les têtes se retournent et font face au monument à l'ouverture des portes.

Jadis Tât Poulan et Tât Nò étaient dorés. En arrière de chacun d'eux est un abri couvert. Le second de ces deux monuments atteste une inspiration entièrement birmane.

Le marché qui se tient tous les cinq jours à Muong Long est un des plus considérables que nous eussions rencontrés [2]. On y trouve ces petits restaurants en plein air, si nombreux dans les villes chinoises et qui sont indispensables aux foules affairées. Du coton qui est apporté par les sauvages Khos, très-nombreux dans les environs, et qui se vend de quarante à quatre-vingts francs le picul, un peu de soie grège de qualité assez grossière, de la cire, du fer, du plomb, soit pur, soit à l'état de minerai, du minerai d'antimoine qui est employé comme remède, du bétel et de l'arec de montagne, des melons, des giraumons, des aubergines, des pastèques, des pommes, des prunes, des goyaves, des oignons, du piment, du poivre, du tabac, de l'indigo solide, des œufs, du poisson frais, de la viande de porc et de buffle, représentent la part de la production

[1] Voyez Atlas, 2e partie pl. XXX.
[2] *Ibid.*, pl. XXXI.

locale. Des cotonnades anglaises, du sel, qui sert souvent de monnaie dans les transactions et qui vient de la rive gauche du Mékong, des écheveaux de soie d'origine chinoise, des boules de gambier et de l'arec desséché venus de Xieng Mai; quelques objets de mercerie et de quincaillerie, tels que glaces, peignes, balances, aiguilles, d'origine anglaise ou chinoise, forment la part de l'importation. Presque tout le monde, et surtout les sauvages Khos, parlent ici le dialecte chinois du Yun-nan.

Le 25 septembre, nous reçûmes une nouvelle lettre des mandarins de Xieng Hong, accompagnée d'un mot d'Alévy. Il était dit dans la lettre des mandarins que l'année passée un ordre était venu du Yun-nan, prescrivant de ne pas laisser passer les étrangers sans prévenir immédiatement les autorités du Muong Ho. C'est le nom que les Laotiens donnent au Yun-nan. Alévy faisait dire en même temps à M. de Lagrée, et c'était là l'important, — que le séna consentait à ce que la Commission française poursuivît sa route jusqu'à Xieng Hong.

Nous partîmes de Muong Long le 27 au matin. A quelque distance de ce village, l'ancienne chaussée chinoise, qui a cessé d'être entretenue, disparaît; on en retrouve de loin en loin quelques vestiges. La route reste néanmoins assez belle : de petits ponts couverts et ornés de bancs, jetés sur les ruisseaux ou les canaux d'irrigation, offrent de distance en distance des lieux de repos heureusement ménagés. La vallée, dont la route côtoie la chaîne de gauche, est peuplée et très-bien cultivée; nous traversions un village tous les quarts d'heure. Vers midi nous franchîmes, sur un pont en bois, une large rivière, le Nam Pouï, venant du nord-ouest et qui me parut être le cours d'eau principal dont le Nam Nga n'était qu'un affluent. La vallée de cette dernière rivière prenait fin, et devant nous, dans toutes les directions, des chaînes de petites collines fermaient la route. Nous nous arrêtâmes sur la lisière de cette région montagneuse et nous couchâmes au village de Xieng Bang.

Le lendemain, 28 septembre, nous nous engageâmes dans un dédale de petites vallées et de collines aux croupes arrondies et aux pentes boisées, au milieu desquelles la route disparaissait, souvent dans des fondrières, mais dont l'aspect pittoresque et les paysages variés nous faisaient oublier la viabilité imparfaite. Plus nous avancions dans cette région nouvelle, plus la végétation et le caractère des sites revêtaient un aspect singulier. Pour des gens habitués depuis longues années à la physionomie particulière de la nature tropicale, il y avait à ce changement un plaisir et une nouveauté extrêmes : c'était comme un ressouvenir inconscient de la patrie que nous retrouvions à chaque détour de ces vallées étroites. La population, composée presque entièrement de Khos, contribuait encore à accentuer ce changement. Nous fîmes halte le soir à Ban Koué.

Une certaine activité commerciale régnait sur la route que nous suivions. Des caravanes de bœufs porteurs, transportant du plomb, du coton, du tabac, du thé, et venant de Xieng Hong, nous croisaient à chaque instant. Nous étions aussi peu habitués à ce mouvement qu'au pays lui-même, et notre voyage en recevait un nouvel attrait.

Le troisième jour de notre départ de Muong Long, nous débouchâmes dans la grande plaine de Xieng Hong, par la vallée de l'un des affluents de Nam Ha; c'est au confluent de



ROUTE DE MUONG LONG A XIENG HONG : BAN KOUÉ.

cette rivière et du Mékong que s'élève la ville. Nous traversâmes d'un pas rapide la plaine dont les villages portaient encore les traces des dévastations des dernières guerres; nous franchîmes en bac le Nam Ha, à côté d'un pont en bois détruit, et nous allâmes nous installer dans une pagode située en dehors de l'enceinte en terres levées de la ville.

Alévy nous attendait avec impatience. Il avait été fort mal reçu par les autorités locales. Dès son arrivée on avait voulu le forcer à rebrousser chemin. Alévy connaissait trop ses compatriotes pour céder à leurs menaces : « Faites de moi ce que vous voudrez, avait-il répondu, tuez-moi si cela vous fait plaisir, mais jamais je n'oserai retourner sans une réponse favorable, auprès du chef qui m'a envoyé. Je crains plus sa colère que la vôtre, et si vous connaissiez mieux les gens à qui vous avez affaire, vous ne vous exposeriez pas de gaieté de cœur à les pousser à bout. Je n'ose répondre de ce qu'ils pourront faire à Muong Long, si vous persistez dans votre refus de les laisser venir, et il serait plus sage de les admettre en votre présence : la vue des plus grands personnages du pays les forcerait sans doute à se contenir et vous leur feriez entendre facilement raison. » Ce mélange d'intimidation et de flatterie avait produit son effet. On nous avait envoyé l'autorisation de venir à Xieng Hong, mais cette autorisation ne préjugeait en rien la décision qu'il restait encore à prendre au sujet de la continuation de notre voyage. Alévy n'avait réussi à voir ni le roi, ni le chef birman, ni le mandarin chinois qui résidait à Xieng Hong. La veille de notre arrivée, il y avait eu une longue discussion au sénat, et le lendemain de grand matin, le Chinois était parti avec une lettre pour Muong La.

En somme, on ne parut pas nous faire trop mauvaise figure, et les difficultés qui nous restaient encore à vaincre étaient sans doute plus facilement surmontables que celles que nous avait opposées la mauvaise volonté des autorités birmanes de Xieng Tong.

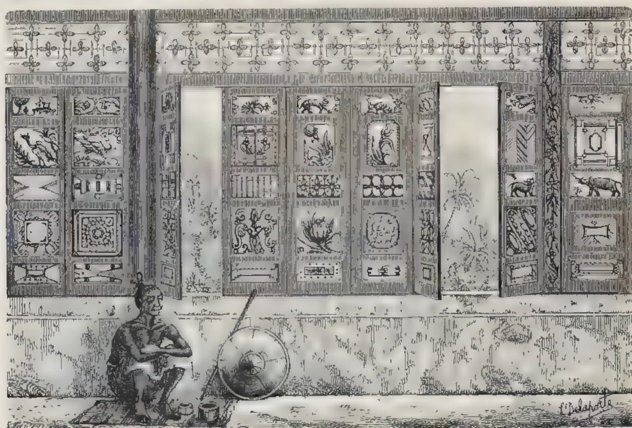
La ville de Xieng Hong, depuis sa destruction par Maha Say, gouverneur de Muong Phong en 1857, s'est reconstruite au nord du confluent du Nam Ha. — (*Voy. ci après le chapitre* XX.) Si la plaine elle-même est très-habitée, la nouvelle ville n'a encore attiré qu'un très-petit nombre de résidents fixes; c'est plutôt l'emplacement d'un marché qu'un centre de population.

Le marché se tient presque tous les jours — cinq fois par semaine — et contient en plus grande abondance toutes les denrées que nous avons énumérées déjà pour Muong Long. Le sel devient décidément la monnaie courante. Le Mékong a en cet endroit de 300 à 400 cents mètres de large et coule paisiblement entre de hautes berges bordées de bancs de sable. Ses eaux avaient déjà baissé de 5 mètres; il avait dû atteindre son niveau maximum pendant notre séjour à Muong Yong.

Un peu au-dessous de la ville et après avoir reçu les eaux du Nam Ha, le fleuve se rétrécit brusquement et des collines s'élèvent sur ses deux rives. C'est là, sur la rive droite, que se trouvent les ruines de l'ancienne ville, celle-là même dont Mac Leod avait déterminé la position en 1837. En amont, a lieu un rétrécissement analogue, et à en juger par l'horizon de montagnes qui limite la vue à l'est et au nord, il semble que le Mékong s'engage définitivement au milieu des chaînes d'origine tibétaine où il va prendre ses sources.

Une de nos premières visites fut pour les ruines de l'ancienne ville, qui se trouvent

à une heure de marche au sud de la pagode où nous étions campés. Nous ne retrouvâmes, au milieu de la végétation et des herbes qui en avaient déjà envahi l'emplacement, que l'ancien palais des rois et une pagode qui méritassent d'attirer l'attention. Celle-ci, construite presque au sommet de la colline sur les flancs de laquelle s'étagent les ruines, nous offrit une architecture et un genre d'ornementation différant de tout ce que nous avions observé jusque-là au Laos. (*Voyez le dessin en tête du chapitre.*) Elle repose sur un soubassement que l'on franchit par une dizaine de marches, et elle est entourée de trois côtés sur quatre par une galerie dont les murs sont décorés de peintures chinoises. Les sujets en sont nouveaux, les couleurs meilleures; l'ensemble accuse un art plus avancé : on y voit des villes assiégées dans lesquelles la vue plonge jusqu'à l'intérieur des maisons; les combattants sont, d'un côté, des gens qui portent le toupet siamois



UN PANNEAU DE LA PAGODE DE XIENG HONG.

et dont le teint est assez blanc; du côté opposé on croit reconnaître des Birmans : leur teint est noir, et des étoffes coloriées leur ceignent les jambes; ils portent également le toupet et jouent toujours le rôle de vaincus. Il y a aussi quelques scènes de vie champêtre où l'on trouve quelques animaux bien exécutés et de très-bonnes poses de Chinois. L'intérieur de la pagode est complétement lambrissé en bois sculpté; les murs sont coupés de nombreuses fenêtres. Les encoignures des charpentes représentent des guirlandes de fleurs d'un mouvement très-gracieux et qui donnent à la pagode un grand air de richesse. Les colonnes qui soutiennent le toit sont renflées au milieu ; elles se composent d'une pièce centrale autour de laquelle ont été rapportés des placages. Tout autour de la pagode se trouvent les constructions habituelles, logements des bonzes, tombeaux, etc.

Au-dessous de cette pagode, se trouve le palais du roi. C'est une vaste construction en briques dont les murs extérieurs sont encore debout. Les briques sont de deux es-

pèces : les unes rouges et de petite dimension, les autres grandes et d'une couleur grise ressemblant à des moellons de pierre. Quelques lions ou quelques chiens en grès sculpté gisent çà et là dans les herbes. Ce fut dans ce palais, dont toutes les parties en bois ont été détruites par l'incendie, que fut reçu le lieutenant Mac Leod au mois de mars 1837.

Après quelques pourparlers, le séna s'était décidé à admettre le commandant de Lagrée en sa présence. Cette haute assemblée se compose de quatre grands mandarins et de huit autres d'un rang inférieur, représentant chacun l'une des douze provinces « chip song Panna » qui forment le royaume de Xieng Hong. Les quatre mandarins supérieurs répondent aux principautés que les Lus considèrent comme les portes de leur royaume. Muong La thai est la porte de la Chine ; Muong Khie, celle de la Birmanie ; Muong Long, celle de Xieng Tong, et Muong Phong, celle de Xieng Mai. Les huit autres provinces sont : Muong La (près de Muong Phong), Muong Hou, Muong Houng, Xieng Toung (près de Muong La thai), Muong Ham, Muong Hing, Muong Baug, Muong Iva. Cette liste a d'ailleurs souvent varié ; Muong You en faisait autrefois partie. Le mot *panna* par lequel on désigne ces provinces signifie millier et se rapporte au nombre des inscrits. On distingue les muongs qui sont *panna* de ceux qui ne le sont pas. Le chiffre des impôts payés à la Birmanie et à la Chine est assez difficile à préciser. Les renseignements que nous avons recueillis à ce sujet sont peu concordants. Les huit panna les plus importants, Hing, Khie, La, Long Houng, Hou, Xieng Toung et Phong, payaient jadis à la Chine 1000 taels par an ; aujourd'hui ces huit muongs donnent 8 thés en or, 8 thés en argent et des étoffes ; Muong La thai paye trois ticaux en or et trois ticaux en argent[1]. Le séna de Xieng Hong est présidé par le *Momtha*, appelé aussi par quelques-uns le *Chao Xieng Ha*, titre équivalant à celui de premier ministre.

Le Momtha était un vieillard à cheveux blancs, au corps replet et à la physionomie placide. Il avait trop d'expérience pour ne pas comprendre à quels inconvénients il s'exposait s'il s'obstinait à refuser le passage à des gens réellement autorisés par le prince Kong à pénétrer en Chine. Le commandant de Lagrée avait encore augmenté sa perplexité en gardant la plus grande réserve sur le but de son voyage et sur les moyens qu'il jugerait à propos d'employer pour faire prévaloir ses désirs. Il s'était contenté de demander aux autorités locales de prendre parti dans le plus bref délai possible entre les deux solutions suivantes : ou lui refuser par écrit d'une façon claire et motivée la continuation de son voyage, et il se chargeait alors de faire de cette pièce tel usage qui lui semblerait bon ; ou lui fournir en quarante-huit heures les moyens de faire route pour Muong La. Des décisions aussi nettes et aussi tranchées étaient peu du goût du séna de Xieng Hong. D'un autre côté, incapable de concevoir qu'un étranger pût se montrer aussi ferme et aussi résolu, sans avoir à sa disposition une force réelle ou être assuré de la part des pays voisins d'un appui sérieux, il n'osait risquer de mécontenter davantage le chef de la Mission française. Celui-ci s'était hautement plaint de l'inconvenance dont on s'était rendu coupable envers lui en l'arrêtant à Muong Long. Les mandarins se trou-

[1] Consultez les renseignements donnés à ce sujet par Mac Leod, p. 81 de son *Journal*.

vaient visiblement déconcertés par cette attitude, et ils consentirent à notre réception officielle, espérant y trouver un moyen de sortir d'embarras.

Cette réception eut lieu le 3 octobre. A gauche et en arrière du Momtha était assis le mandarin birman; à droite était une place vide, réservée au mandarin chinois, absent en ce moment de Xieng Hong; tout autour étaient rangés les membres du séna.

Le commandant de Lagrée exhiba d'abord la lettre du roi de Xieng Tong et celle du Pou Souc. Son collègue de Xieng Hong, qui porte le titre de Tcha Kaï, fit observer que ces lettres ne nous autorisaient qu'à nous rendre à Xieng Hong; un mandarin thai répliqua qu'il ne pouvait en être autrement, puisque Xieng Hong dépendait de la Chine et que les autorités de Xieng Tong n'avaient pas le droit d'indiquer, sans le consentement du roi d'Alévy, une destination plus éloignée. L'opposition du Birman fit d'ailleurs plus de bien que de mal à notre cause, et il nous parut qu'on le traitait fort lestement. Le commandant de Lagrée montra ensuite les passe-ports chinois. Ils ne produisirent aucun effet; la signature était inconnue, et l'un des membres les plus influents du séna, le Phya luong Mangkala, s'écria que tout cela ne venait pas du Maha séna et qu'on ne savait ce que cela voulait dire. Alors le commandant de Lagrée tira lentement de son enveloppe la lettre adressée à notre sujet par le prince Kong au vice-roi du Yun-nan. Le plus grand silence se fit, un Chinois secrétaire en fit la lecture devant l'assistance prosternée par respect et déclara que cela venait bien de Pékin, que les mandarins français étaient des gens honnêtes et d'un rang très-élevé et qu'il convenait de nous recevoir amicalement. Les physionomies avaient changé à vue d'œil, et le Momtha n'adressa plus au commandant de Lagrée que des questions obligeantes et de gracieux compliments.

Le chef de l'expédition demanda alors à voir le roi et à partir le plus rapidement possible. Il fut convenu que Sa Majesté nous recevrait le 5 et que nous partirions le 6 octobre.

Le 5, au moment où la Commission se rendait au palais du roi, les mandarins demandèrent la liste des cadeaux que nous allions offrir à Sa Majesté. C'était la première fois qu'on élevait une pareille prétention. M. de Lagrée répondit qu'il ne connaissait point encore le roi, et qu'il ne se déciderait dans le choix des présents qu'après l'avoir vu. Il fallut se contenter de cette réponse.

Sa Majesté habite provisoirement une mauvaise maison en bambou de très-chétive apparence. La salle de réception avait été ornée à la hâte de tapis chinois ramassés un peu partout; pour donner une haute idée de la puissance du souverain, on avait réuni trois ou quatre cents hommes, pris au hasard, armés et costumés de la façon la plus irrégulière et portant en gens inexpérimentés, des fusils à pierre, des lances et des sabres, la plupart peu en état de servir.

Après une assez longue attente, le roi parut: l'assemblée s'inclina, les trompes résonnèrent, quatre petites espingoles firent feu. Nous vîmes un jeune homme de dix-neuf à vingt ans. Ce petit souverain, sans force et sans initiative, est entièrement sous la tutelle des grands mandarins. Son costume ressemblait fort à celui des paillasses de nos foires : il était coiffé d'un grand chapeau chinois orné de clochettes et portait une tunique en soie rouge, à dessous vert et un pantalon blanc; il avait à la main un sabre à fourreau d'ivoire sculpté.

Il s'assit sur un canapé, les jambes croisées, roide comme un mannequin, et prononça quelques monosyllabes que le Phya luong Mangkala traduisit à M. de Lagrée en longues questions sur le but de notre voyage, le pays d'où nous venions, etc... On fit ajouter au roi que nous pourrions partir quand bon nous semblerait. Le cérémonial qui avait présidé à son arrivée l'accompagna à sa sortie.

Dans la même journée, j'allai reconnaître le fleuve à quelque distance en amont de Xieng Hong. Je pus constater qu'après son court épanouissement dans la plaine de Nam Ha, il reprend cet aspect bizarre et tourmenté, ce lit encombré de roches, ces eaux rapides, étroites et profondes qui le caractérisent à partir de Vien Chan.

L'aspect et les allures de la population de Xieng Hong se ressentaient de l'état troublé



ÉMIGRÉ DU YUN-NAN A XIENG HONG.

du pays. De nouvelles guerres paraissaient imminentes. Un grand nombre de gens misérables erraient çà et là, sans avoir le courage, devant l'incertitude de l'avenir, de se bâtir une demeure[1]. Les réfugiés des régions voisines se mêlaient en grand nombre aux indigènes : parmi eux, nous remarquâmes une autre catégorie de Thaï, les Thaï neua ou Thaï du nord, que la guerre des Mahométans ou Phasi avait chassés de leur pays natal, ce

[1] Voyez sur la situation politique de la contrée les conclusions du chapitre XX.

pays de Kochampri d'où paraissent venir les Phongs[1]. Les Thaï neua ne sont pas tatoués, portent les cheveux longs, une veste bleue, un pantalon de même couleur, large et court, quelquefois des jambières comme les sauvages et un grand turban de couleur foncée, d'une forme aplatie ; par-dessus leur veste, ils ont ordinairement une sorte de plastron en velours de couleur, orné de passementeries. Les femmes ont un costume analogue dans lequel la jupe remplace le pantalon. Quelques-unes portent une espèce de petit bonnet. D'autres sauvages encore, distincts de tous ceux que j'ai déjà énumérés, font à Hieng Hong leur apparition. Les plus intéressants sont les Lolos et les Yo Jens. Ils parlent une langue assez différente du chinois et il convient de les rattacher aux populations autochthones du Yun-nan; pour les Laotiens, ce sont d'anciens Hos qui errent en nomades dans le pays. Les Lolos sont assez doux; les Yo Jens passent pour très-habiles au tir du fusil et au métier de voleurs de grands chemins. Ils se réunissent fréquemment par bandes de vingt ou trente pour dévaliser les voyageurs.

Sur la rive gauche du Mékong, se trouvent encore des centres laotiens importants, tels que Muong Hou et Muong Iva; nous allions les laisser sur notre droite pour remonter presque droit au nord vers la Chine. En quittant Xieng Hong, nous ne disions pas cependant un dernier adieu à la race thaï, dont nous devions retrouver de nombreuses tribus disséminées dans le Yun-nan, mais le pays dans lequel nous allions entrer allait revêtir une nouvelle physionomie religieuse. Dans le Laos, le bouddhisme est le grand régulateur de la vie sociale, le culte met partout son empreinte ; la pagode et le prêtre semblent deux rouages inséparables de l'organisation politique. Mais, à peine les populations d'origine et de civilisation chinoises font-elles leur apparition que l'idée religieuse est reléguée au second plan; les cérémonies prennent un caractère laïque le respect des ancêtres remplace le culte de Bouddha; le bonze, au lieu de la vénération des fidèles, ne recueille plus que l'indifférence, bientôt le mépris. Son auréole de science et de sainteté s'efface. Il devient ignorant et mercenaire. Le bouddhisme végète, se cache et disparaît. On nous permettra donc, avant d'aller plus loin, de dire en quelques mots ce qu'est le culte bouddhique au Laos.

[1] Le mot Phasi, dont les Birmans ont fait Panthé, est d'après le colonel Phayre, le même que Parsi ou Farsi qui, dans l'Inde, est appliqué aux mahométans. Cette dénomination est très-ancienne ; M. Yule me fait remarquer qu'elle se trouve dans la *Description du Cambodge*, traduite par A. Rémusat. On y parle des Passé qui forment une des sectes religieuses de ce royaume. Ils portent des turbans blancs et rouges, ne mangent pas avec les autres sectes, et *s'abstiennent de liqueurs fortes*. Quant au pays de Kochampri, M. Yule a démontré déjà qu'il doit être placé dans la région dont Santa, Muong Ting et Yun-tchang occupent les extrémités.



CONVOI FUNÈBRE D'UN LAOTIEN.

XVIII

LE BOUDDHISME EN INDO-CHINE. — USTENSILES DU CULTE. — CÉRÉMONIES. — FÊTES. — CALENDRIER.

Je n'ai nullement l'intention d'entrer ici dans la métaphysique ou l'histoire du bouddhisme. Ce sujet difficile a été traité par des auteurs plus compétents que moi; le temps d'ailleurs n'est peut-être pas encore venu où il pourra être complétement élucidé. Je vais me contenter d'indiquer comment le bouddhisme est pratiqué en Indo-Chine, en renvoyant pour les dogmes eux-mêmes aux ouvrages spéciaux [1].

Au Laos, comme au Cambodge, le rite suivi est le rite singalais et la langue sacrée est le pali. En outre du texte pali, les livres saints contiennent des explications en langue vulgaire. Les caractères en sont gravés au poinçon sur des feuilles de palmier, découpées en étroites lanières appelées *bay* et réunies en cahiers (*pouc*) souvent dorés sur tranches. Aux doctrines bouddhiques, le Laotien, comme le Cambodgien, mélange d'anciennes croyances aux démons et aux esprits de toutes sortes, parmi lesquels les génies des lieux, ou les Neac ta et les mânes des ancêtres tiennent une large place.

Les prêtres ou bonzes forment en Indo-Chine la classe la plus instruite. Ils sont excessivement nombreux. Dans le Laos siamois, le plus petit village possède toujours au moins deux pagodes. A Bassac, il y en a seize. Plus au nord, chez les Kuns et les Lus, le

[1] Voy. surtout Hardy's *Eastern monachism* et *A manual of Budhism.*

nombre des religieux diminue sensiblement, à cause sans doute de l'état troublé du pays.

Chaque matin, vers huit heures, on voit passer dans le sentier du village les ministres de Bouddha, vêtus de robes jaunes et la tête complétement rasée, tenant sous le bras



PROFIL DU BOUDDHA EN BRONZE DE LA PAGODE ROYALE DE BASSAC.

gauche le panier aux offrandes. Ils ne s'arrêtent ni ne demandent; mais les habitants, surtout les femmes, les guettent au passage et déposent respectueusement dans leur pa-



TÊTES DE BOUDDHA EN GRÈS SCULPTÉ, TROUVÉES DANS UN SANCTUAIRE DE BASSAC.

nier le riz, destiné à leur nourriture. Ils ne peuvent manger qu'après le coucher du soleil.

Les bonzes sont chargés de l'éducation des enfants, dont un certain nombre vivent avec eux. Ces novices sont appelés *néns*. Ils sont vêtus de la robe jaune et formés

de bonne heure aux cérémonies du culte. Les vœux des bonzes sont loin d'ailleurs d'être perpétuels, et la robe jaune peut se quitter aussi facilement qu'elle se prend. Il est même d'un bon effet de se faire ordonner prêtre et de se consacrer pendant quelque temps au service d'une pagode. Les princes eux-mêmes se conforment à cet usage, le plus souvent par politique, quelquefois par piété sincère.



STATUE DE BOUDDHA EN BOIS, A TAT CHOM YONG.

L'ensemble des constructions qui composent une pagode s'appelle au Laos *vat* comme chez les Cambodgiens.

Dans le sud de l'Indo-Chine, le terrain d'une pagode est toujours une aire nivelée avec soin, de forme généralement rectangulaire. Au centre s'élève le temple appelé *Vihan* (vihara) dont les murailles sont ordinairement en briques jusqu'à hauteur d'appui.

Le toit est supporté par quatre rangées de colonnes qui forment trois nefs. Les colonnes extérieures sont beaucoup plus petites que les autres. Chez les Lus, leur nombre est fixé à sept; elles laissent par conséquent entre elles six intervalles appelés *loveng*. C'est dans le second de ces intervalles que se trouve l'autel sur lequel repose la statue. Dans le Laos siamois, l'autel est souvent adossé au fond même de la pagode [1].

La statue est toujours de dimensions très-considérables. Elle est ordinairement en bois, quelquefois en briques recouvertes d'une épaisse couche de chaux, quelquefois en bronze. Elle est presque toujours dorée. En général, elle fait face à l'est. Les dessins ci-



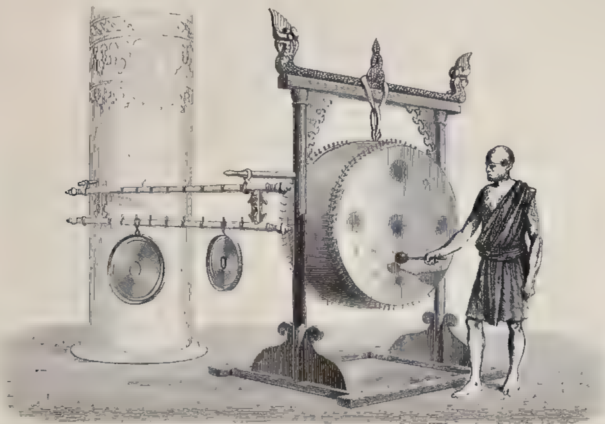
CHAIRE D'UNE PAGODE.

dessus représentent les différents types de Bouddha qui prévalent dans le Laos. Sur l'autel se trouvent de nombreux ex-voto, statuettes, figurines, etc.

Dans le nord du Laos, au pied de l'autel et des grandes colonnes, on pratique, dans le ciment qui forme le pavé de la pagode, des trous pour verser de l'eau ; à gauche de l'autel est placée une chaire (*Ho theat ;* chez les Lus, *Tentammat*). C'est là que le chef des bonzes vient lire les livres saints à l'assemblée des fidèles. Quelquefois la chaire est dans un édifice à part que l'on appelle *Ho chec*. A côté d'elle, se trouve un banc ou une plate-forme, élevée de 30 à 50 centimètres au-dessus du sol; c'est la place des bonzes. On la nomme

[1] Voy. les dessins, p. 197 et 205, représentant l'intérieur et l'extérieur d'une pagode à Bassac.

Tensang. A côté du temple, sont les habitations des bonzes. Il y a, en outre, presque toujours, dans l'intérieur de l'enceinte, une sorte de clocher en bois, supporté par quatre



GONGS ET TAM-TAM A L'INTÉRIEUR D'UNE PAGODE.

piquets, qui contient soit une cloche, soit un tambour, soit un instrument en bois creux, destinés à annoncer les cérémonies.

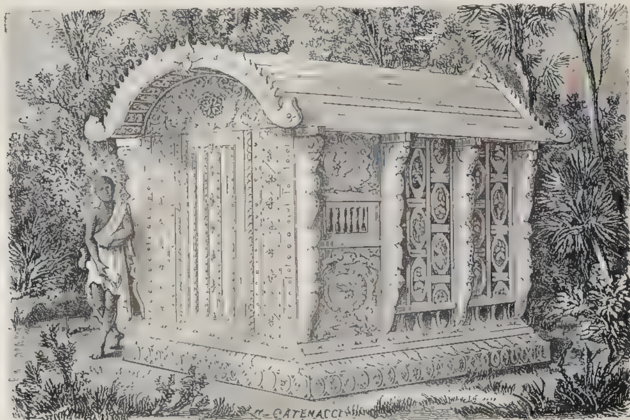


COFFRE SERVANT A RENFERMER LES LIVRES SACRÉS.

Enfin, à l'un des angles de l'enceinte, est un soubassement rectangulaire sur lequel s'élève une autre statue de Bouddha; un toit supporté par quatre colonnes la recouvre, et

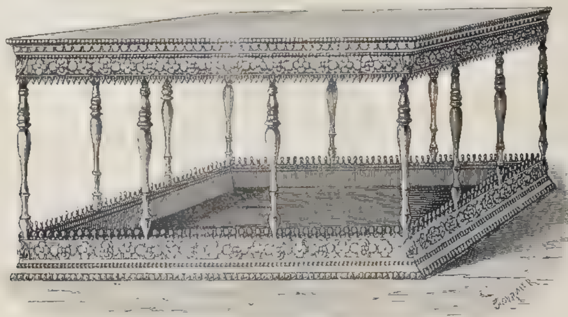
à l'entour sont placées les huit *sema* ou pierres consacrées debout, qui, dans les pagodes importantes, portent des inscriptions. Ce sanctuaire isolé s'appelle le *Bot*.

Il faut signaler, parmi les principaux ustensiles du culte, la tablette qui sert à déposer



GUÉRITE OU SE RETIRENT LES BONZES POUR FAIRE DES RETRAITES RELIGIEUSES.

les offrandes et que l'on nomme *Hong khau*, la guérite (*Toup kam*), dans laquelle se retirent les bonzes, à certaines époques, pour faire des retraites religieuses; les gongs tam-tams, parasols, dais, etc., placés à l'intérieur des temples, les coffres servant à renfer-



TABLETTE SERVANT A DÉPOSER LES OFFRANDES.

mer les livres sacrés. Quelquefois, ces objets prennent des dimensions très-considérables; les tablettes à offrandes se transforment en petits monuments appelés *Ho*; les coffres, en bâtiments spéciaux construits à l'écart, et placés souvent au milieu d'une pièce d'eau, de

façon à préserver les manuscrits de l'atteinte des fourmis blanches. Plus souvent encore, ces meubles se réduisent aux proportions les plus simples et les moins décoratives.

Les petits oratoires isolés, que l'on rencontre souvent aux environs des pagodes, s'appellent *Ktoup*.

J'ai déjà eu l'occasion de parler des Tat ou pyramides qui sont, au Laos, les monuments



BIBLIOTHÈQUE D'UNE PAGODE AU LAOS.

religieux les plus importants et les plus célèbres. On les désigne aussi sous le nom de *Chay dey* (Chaitya [1]), et ils sont toujours supposés contenir une relique.

[1] Le mot Chaitya semble réservé dans l'Inde aux pyramides élevées sur les lieux consacrés par quelque fait religieux, tandis que le mot Dagoba implique l'existence d'une relique de Bouddha à l'intérieur du monu-

Les cérémonies quotidiennes du culte sont des plus simples et parfois des plus touchantes. Les fidèles viennent isolément au temple déposer sur l'autel un peu de riz, des fleurs, faire brûler des bougies ou quelques fils de coton imbibés d'huile, pour appeler la bénédiction de Bouddha sur leur famille ou sur leurs champs; quelquefois on apporte une offrande de viande ou de fruits pour un parent ou un ami en voyage. Le bonze appelé récite une prière à l'intention qu'on lui indique, soit en langue vulgaire, soit en pali; cette dernière prière passe pour bien meilleure, mais ne se récite qu'autant que le cadeau est considérable. On verse un peu d'eau pendant l'oraison dans les trous pratiqués à cet effet. Cette sorte de libation est faite en l'honneur d'un génie femelle, nommé *Nang Patoram*, qui est préposé à la garde des eaux. Les néns enlèvent avant midi toutes les boulettes de riz déposées sur les plateaux à offrandes, et changent matin et soir l'eau de la gargoulette placée devant la statue.

Les bonzes se réunissent régulièrement pour prier : trois fois par jour ils récitent deux à deux devant l'autel une sorte de formule qui rappelle la confession : le plus jeune énumère ses fautes; le plus âgé lui répond : « Je n'ai rien à te reprocher, mon frère, car moi aussi j'ai péché. » Aux premiers temps du bouddhisme, disent les vieillards, cette prière était d'or, aujourd'hui elle est de plomb.

Les autres prières qui se disent dans le courant du jour sont le plus souvent des extraits de légendes des vies antérieures de Bouddha. Chaque pagode a son histoire préférée. Une prière très-fréquente et très-longue est celle qui consiste à demander que la paix subsiste entre tous les animaux qui vivent sur la terre. Quelquefois on récite de longues litanies où l'on invoque tous les personnages sacrés, Pha En, Phya Nak, et surtout Pha Chom, à qui on demande la pitié (*Som* ou *Meancoum*). Les quatre *Chatoulo*, les trente-deux *Yomarat*, qui habitent le *Noroc* (Naraka, probablement un des enfers bouddhistes), les personnages qui président aux points cardinaux et aux jours de la semaine sont souvent nommés pendant les prières.

Les bonzes disent aussi un chapelet partagé en dizaines, que chaque bonze porte à la ceinture. Il se compose de petites prières, répétées chacune dix fois. En voici un exemple : « Aujourd'hui j'ai mangé du riz; ce riz n'est pas le mien. Que ceux qui m'en ont fait l'aumône voient leurs vœux accomplis et soient heureux. » — Autre : « J'ai des habits; ils ne m'appartiennent pas, etc. »

Dans leurs habitations, les bonzes s'exercent à la lecture et à la copie des livres sacrés Ces lectures, faites à haute voix et psalmodiées sur une espèce de rhythme monotone, se prolongent le soir assez tard, et, alors que tout autre bruit a cessé, se font entendre d'une extrémité du village à l'autre.

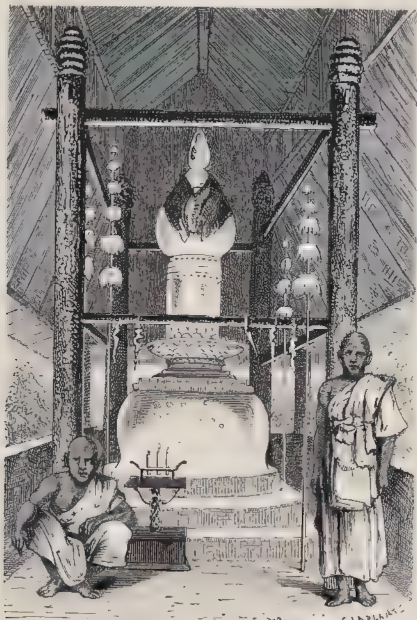
Chez les Lus, quand on commence à prier, on fait en saluant l'autel une foule de gestes de la main comme pour écarter des génies malfaisants.

Les fêtes ont toujours lieu à la nouvelle et à la pleine lune. Les mois sont partagés en deux parties : la première est appelée *khang khun*, « période de la lune croissante »; la

ment. Cette distinction n'existe plus en Indo-Chine, où le mot Chay dey a été détourné de son premier sens et désigne presque toujours un monument contenant une relique.

seconde, *khang lem*, « période de la lune décroissante » ; le jour de la pleine lune s'appelle *duon ping*. Le premier mois de l'année s'appelle *duon chieng* ; les autres se numérotent de 2 à 12. On dit : *duon song*, « deuxième mois » ; *duon sam*, « troisième mois », etc. Dans le nord du Laos, le commencement de l'année n'est pas réglé, comme dans le sud, par le calendrier chinois. Le 16 juillet correspondait en 1867 au premier jour décroissant du neuvième mois, et par suite le premier mois de l'année des Kuns et des Lus coïncidait avec le mois de novembre et devançait de trois mois le premier mois chinois.

Les fêtes à époque fixe sont celles de l'année nouvelle (*boun pi mai*), celle des fleurs



TOMBEAU LAOTIEN.

(*boun nam doc mai*) qui se célèbre le 16, ou le 1er décroissant, du quatrième ou du septième mois (mai), selon que l'on compte d'après le calendrier du nord ou celui du sud [1], celles de l'entrée (*boun khau pha Vasa*) et de la sortie (*boun pha Vet* [2]) des trois mois pluvieux, qui se célèbre le 16 du cinquième et du huitième mois (juin), et le 16 du huitième ou du onzième (septembre). Pendant cette saison qui s'appelle *Pha Vasa*, les bonzes ne peuvent pas découcher, et il y a fête dans les pagodes à chaque quartier de la lune. Il y a également, au commencement du neuvième ou du douzième mois (octobre), une fête

[1] Nous avons assisté à cette fête à Luang Prabang. Voy. ci-dessus, p. 328.

[2] *Pha Vet* désigne au Laos l'avant-dernière incarnation de Bouddha.

pour l'offrande des habits nouveaux aux bonzes. Nous avons été témoins de cette cérémonie à Bassac et à Xieng Hong ; dans le sud, elle s'appelle *boun kon then ;* dans le nord, *boun khau salac*. Dans le sud, la fin de l'inondation est marquée par la fête des bateaux ou *heua song* dont j'ai déjà parlé (*voy. ci-dessus p.* 202). L'érection d'une statue nouvelle, la prise d'habit d'un bonze, la copie des soutras, la consécration d'une nouvelle pagode, et enfin les funérailles donnent lieu à de nouvelles cérémonies[1].

La crémation des grands personnages (*boun sop*) est une des grandes solennités des populations indo-chinoises, et quand il s'agit d'un souverain, elle prend des proportions extraordinaires. Tous les fonctionnaires du royaume sont convoqués plusieurs mois à l'avance, et les édifices, construits pour recevoir le cercueil jusqu'au jour, souvent très-éloigné, où on le livrera aux flammes, sont d'une grande magnificence. Je ne reviendrai pas ici sur des détails souvent donnés. A la cérémonie des funérailles, que les bonzes président toujours en grand appareil, succèdent des fêtes, qui se prolongent pendant plusieurs jours et dégénèrent souvent en orgies.

Les cendres des morts sont recueillies, placées dans une urne et ensevelies soit dans l'enceinte des pagodes, s'il s'agit d'un bonze ou d'un grand personnage, soit à l'écart, dans la campagne. Ces sépultures sont indiquées par de véritables monuments, s'il s'agit d'un saint ou d'un prince, et plus ordinairement par de petites pyramides, des colonnes en bois sculpté et doré, ou de simples poteaux.

Si le bouddhisme cambodgien est intolérant, les mœurs religieuses sont au Laos d'une grande indulgence[2]. L'hospitalité que nous avons reçue pendant tout notre voyage dans les pagodes laotiennes, ne nous a jamais imposé d'autre obligation que d'aller tuer en dehors du territoire consacré, les animaux destinés à notre nourriture, et nous avons trouvé chez les ministres du culte un accueil partout bienveillant, presque toujours désintéressé.

[1] Voyez Atlas, 2e partie, les planches XII et XXIII.

[2] La comparaison qu'a faite Wusthof au XVIIe siècle de la religion des deux pays est encore vraie aujourd'hui. Voy. *Bulletin de la Société de Géographie*, sept.-octobre 1871, p. 277.



PONT SUR LA RIVIÈRE DE LIN-NGAN.

XIX

DE XIENG HONG A YUN-NAN. — XIENG NEUA. — MUONG PANG. — LES THAI YA. — ARRIVÉE EN CHINE : SE-MAO, COMMERCE DE CETTE VILLE. — SALINES. — POU-EUL. — TA-LAN. — GISEMENTS AURIFÈRES. — YUEN-KIANG. — LE FLEUVE DU TONG-KING ; SON IMPORTANCE COMME ROUTE COMMERCIALE. — LIN-NGAN. — CHEPIN. — TONG-HAY. — ARRIVÉE A YUN-NAN.

Nous partîmes de Xieng Hong, le 7 octobre.

Un peu en amont de la ville, des radeaux et des barques fonctionnent incessamment pour faire passer d'une rive à l'autre, les voyageurs, les bêtes de somme, les marchandises. Nos bagages, nos trois chevaux, nos porteurs et le personnel de la Commission furent transportés sur l'autre rive, moyennant une redevance de huit francs, payée à l'entreprise du bac. Ce bac est formé de deux grandes barques accolées l'une à l'autre ; elles supportent une plate-forme sur laquelle prennent place les voyageurs.

Nous passâmes la nuit dans la pagode du village, qui s'élève sur la rive gauche du fleuve vis-à-vis de Xieng Hong.

Le lendemain, nous gravîmes de bonne heure les hauteurs qui dominent le fleuve. La route se suspend bientôt en corniche le long des flancs d'une petite chaîne dont la direction générale est le nord-nord-ouest. Vers onze heures, nous franchîmes l'arête de cette chaîne pour en suivre le flanc opposé et nous aperçûmes dans une échappée, le Mékong et la grande plaine que le Nam Ha entoure de ses replis sinueux. Le brouillard pluvieux, qui avait plané jusque-là sur la montagne, venait de se dissiper et un chaud soleil inondait de lumière ce lointain paysage. Du côté de l'est et du nord, on n'apercevait que les interminables ondulations des montagnes, semblables aux vagues de houle d'une mer

pétrifiée. Nous rencontrions sur notre route quelques sauvages à physionomie nouvelle, au type chinois, à la figure allongée. Dans l'après-midi, nous descendîmes le versant est de la chaîne que nous suivions, pour gagner la petite vallée de Muong Yang, village où nous devions nous arrêter le soir.

Les quelques villages qui s'élèvent sur les bords du Nam Yang sont tous peuplés par des Thaï, chassés par l'insurrection mahométane. Ils viennent de la vallée du Nam Thé, qu'ils appellent le Kiang Cha. Là, se trouvent le Muong Choung et le Muong Ya. Le Nam Thé est le nom laotien du fleuve du Tong-king, et Muong Choung est l'ancienne dénomination de la ville chinoise de Yuen-kiang. Les Thaï Ya sont appelés Pa-y par les Chinois. Ce furent des Thaï Ya que l'on nous donna à Muong Yang comme porteurs de bagages :



CAMPEMENT DANS LA MONTAGNE ENTRE MUONG YANG ET BAN KON HAN.

la plupart paraissaient exténués de fatigue ; tous avaient l'air misérable. Le lendemain, 9 octobre, nous quittâmes la vallée du Nam Yang pour rentrer dans la montagne. Celle-ci, très-boisée et presque déserte, nous offrit les sites les plus pittoresques au prix de fatigues souvent excessives ; des montées et des descentes perpétuelles nous disposèrent admirablement au repos du soir. Nous couchâmes au milieu de grandes herbes, un peu au-dessous d'une crête de montagne à laquelle le baromètre assignait une élévation de plus de 1,300 mètres.

Pendant toute la journée du 10, nous suivîmes une ligne de faîte étroite, boisée et sinueuse, du haut de laquelle nous jouissions d'une vue très-étendue ; quelques sources surgissaient des flancs de la montagne, à quelques mètres au-dessous de nous, et, de cascade en cascade, allaient grossir les eaux de quelque torrent invisible. Nous arrivâmes le soir à un village de sauvages, Ban Kon han, dont la population mâle était employée presque tout entière aux travaux des champs. Pour trouver le nombre de porteurs qui nous

était nécessaire, il fallut recruter les femmes et les enfants; notre marche n'en fut pas ralentie; jamais, au contraire, nous n'avions été menés aussi rondement. La cadence accélérée du pas était battue sur un tam-tam dont le porteur nous précédait. Nous rejoignîmes bientôt une rivière assez considérable, le Nam Yot, affluent du Mékong dont nous nous trouvions environ à une journée de marche. Depuis Muong Yang, nous remontions presque directement au nord, parallèlement à la vallée du fleuve.

Le Nam Yot serpente au fond d'une vallée très-cultivée ; il est grossi à chaque instant par de petites rivières, dont les confluents sont pittoresquement encadrés par les hauteurs. La journée de marche du 11 octobre fut une charmante promenade au travers de jardins et de nombreux villages. Au bout de six heures de marche, nous arrivâmes à Xieng Neua, le dernier centre laotien de quelque importance que nous devions visiter.

Xieng Neua dépend de Muong La thai, province laotienne dont le chef-lieu se trouve dans l'est. Depuis la guerre, le roi de Muong La thai habite à une demi-journée dans le nord-ouest de Xieng Neua. C'est par l'intermédiaire de ce roitelet, qui porte le titre de *Sa mom*, que Se-mao et Xieng Hong communiquent ensemble. Se-mao écrit en chinois, le Sa mom traduit en langue thaï, et réciproquement. Nous nous reposâmes un jour entier à Xieng Neua.

Muong Pang, où nous arrivâmes le lendemain, après une marche de trois heures, nous offrait une physionomie trop nouvelle pour que je n'aie pas à y insister quelques instants.

Ce petit village, situé au fond d'une gorge, élevée de 1,100 à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est habité par des Chinois et des Thai Ya, chassés par la guerre de la partie sud du Yun-nan. Ils ont apporté dans le Laos les mœurs et les procédés agricoles du Céleste-Empire : les hautes maisons laotiennes sont remplacées par de petites huttes basses et grossièrement construites avec de la boue pétrie, appliquée sur un clayonnage en bois. Mais, si l'aspect des demeures de ces pauvres réfugiés est misérable, leur industrie supérieure se révèle dans tous les détails. C'est avec un vif plaisir que nous retrouvâmes des tables, des bancs, des étagères, des seaux et ces mille ustensiles de la vie domestique que, chaque jour, il fallait nous ingénier à remplacer. Les jardinets soignés qui entouraient les demeures de nos hôtes, les charrues, les tarares que nous voyions autour de nous, nous annonçaient, d'une façon plus certaine encore que les quelques travaux de ponts ou de route que nous avions rencontrés jusque-là, le voisinage du célèbre pays où l'agriculture est le premier des arts. La récolte du riz venait d'être faite et l'on donnait déjà un premier labour aux champs récoltés. C'était la première fois que nous voyions pratiquer sur les montagnes un labourage sérieux.

Les Thai Ya que nous trouvions à Muong Pang sont habillés à peu près comme les Thai neua que nous avions rencontrés à Xieng Hong. Les costumes des femmes sont très-caractéristiques : elles portent une jupe et un corselet voyant sur lesquels elles mettent une petite veste et un tablier; de grandes boucles d'oreilles rondes en fils d'argent et des boutons de même métal dans les cheveux, donnent un aspect riche et original à cette toilette qui n'est pas sans analogie avec certains costumes de la Suisse ou de la Bretagne [1].

[1] Voy. les costumes Pa-y, donnés Atlas, 2e partie, pl. XXXV.

Nous reçûmes l'accueil le plus avenant et le plus cordial chez les habitants de Muong Pang, où nous passâmes une journée presque entière. Nous en repartîmes le 14 avec vingt-quatre porteurs. Après une marche aussi courte que celle de la veille nous arrivâmes, à onze heures du matin, à Ban Nang Sang Ko ; nous avions aperçu de nouveau la vallée du Nam Yot et le village de Xieng Neua, du haut d'un des cols de la route. Sur les versants des collines à croupes arrondies qui ondulaient l'horizon, on apercevait des traces d'anciennes cultures, qui témoignaient que le pays avait été occupé autrefois par une population très-dense. Le paysage revêtait des teintes variées qui attestaient la diversité des cultures.

A Nang Sang Ko, nous nous trouvions sur le flanc d'une étroite vallée qu'arrose une petite rivière ; elle se dirige d'abord au nord, puis contourne, vers l'ouest, un massif calcaire d'une élévation considérable, dont les cimes dentelées nous séparaient du Cambodge. Chacun des mamelons qui s'étagent au-dessus de la rivière est couronné d'un village, et la couleur sombre des maisons, construites en terrasse, leur donne de loin un air de château fort. La transformation de la végétation et de l'agriculture devenait à chaque instant plus sensible ; le maïs avait, depuis quelque temps déjà, remplacé le riz dans les parties les plus élevées de la montagne ; le chanvre ou l'ortie de Chine fit son apparition à l'état spontané, et M. Thorel nous signala la culture d'une acanthacée qui fournit une teinture bleue analogue à l'indigo. Les légumes étaient cultivés sur une plus grande échelle : nous trouvâmes des champs de petits pois ; les arbres à fruits, pruniers, pêchers, poiriers, étaient réunis en vergers. La forêt avait disparu presque partout ; çà et là, quelques chênes et sur les crêtes quelques bouquets de pins accidentaient seuls le tableau. Ces paysages, si différents de ceux auxquels nous étions accoutumés, nous faisaient l'âme heureuse. L'activité qui régnait dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées ; les mille détails des scènes champêtres auxquelles nous assistions, évoquaient plus d'une fois les souvenirs de la patrie ; nous ne songions pas à regretter l'aspect pittoresque et les mœurs étranges des pays que nous laissions derrière nous ; nous étions arrivés à ce point du voyage où le nouveau, pour nous, était ce qui ressemblait le plus à l'Europe et à la France.

Les habitants revêtaient de plus en plus un type intermédiaire entre le type chinois et le type de la race thaï. Ce type mixte représente fidèlement, sans doute, celui des anciennes populations du Yun-nan, ou, si l'on veut, le type des Thaï le plus anciennement conquis par les Chinois. Les animaux domestiques subissaient une transformation analogue à celle que nous remarquions dans la végétation et dans les habitants : les chevaux, les bœufs et les cochons étaient de plus haute taille ; quelques mulets faisaient leur apparition ; les basses-cours étaient peuplées d'une race de poules qui, améliorée par l'élevage, atteint des dimensions remarquables : on nous offrait des chapons de quatre kilogrammes ; c'est au poids que se vendaient toutes les volailles.

Le 16 octobre nous fîmes halte dans un village, nommé Tchou Tchiai, d'un aspect entièrement chinois. Des inscriptions sur papier rouge, écrites avec ces signes hiérogly-

phiques qui impriment à la littérature et à la civilisation chinoise cette physionomie à la fois originale et stationnaire, qui a été si diversement appréciée par les philosophes de l'Occident, se lisaient au seuil des demeures. L'intérieur de celles-ci revêtait cet aspect monotone que l'on retrouve dans toutes les provinces de l'empire chinois, quel que soit le degré de confort ou d'aisance du propriétaire, à quelque classe qu'il appartienne. Nous reconnaissions déjà ce cachet uniforme qu'une civilisation, vieille de plusieurs milliers d'années, a su imprimer aux allures de quatre cents millions d'hommes.

A Tchou Tchiai [1], nous ne pûmes réunir immédiatement tous les porteurs qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. Je restai en arrière avec quelques hommes d'escorte et une partie des bagages pour attendre les chevaux et les bœufs porteurs qui nous étaient promis. J'attendis jusqu'à quatre heures du soir. La population du village s'était dispersée dans les champs, et, en compagnie des quelques femmes qui vaquaient tranquillement aux travaux du ménage, je m'efforçai de prendre patience.

Le laotien n'était plus compris. J'essayai de lier conversation à l'aide de ces caractères idéographiques qui sont lus d'une extrémité de la Chine à l'autre, quel que soit le dialecte que l'on parle. J'obtins ainsi des renseignements sur les hauts faits d'armes de ces Musulmans terribles, dont la révolte a bouleversé tout le Yun-nan, depuis une douzaine d'années. Le maître de la maison avait été criblé de blessures à l'intérieur même de sa demeure envahie par eux. Plus de cent mille personnes avaient été tuées dans le pays, après la prise de la ville chinoise de Se-mao, qui était restée, pendant près d'un an, au pouvoir des Koui-tse, — c'est le nom injurieux que les Chinois donnent aux Mahométans. Les prouesses de ces féroces soldats m'étaient sans doute exagérées. Leurs armes m'étaient dépeintes comme de dimensions prodigieuses; ils avaient de petits canons à main que l'un d'eux portait sur l'épaule, pendant qu'un autre y mettait le feu. Ils se servaient de lances d'une dizaine de mètres de long, qu'il fallait deux hommes pour manier. C'était grâce à ces engins formidables, que deux mille d'entre eux, aidés d'un grand nombre de Thaï, étaient parvenus à soumettre momentanément la contrée. Le gouverneur actuel de Se-mao avait réussi à les chasser depuis peu de temps; mais à la suite de la lutte, le choléra régnait dans cette ville, où il faisait quotidiennement cinquante victimes.

Je ne pus rejoindre l'expédition le même jour, et je dus coucher le soir dans un petit corps de garde, où tenaient garnison quelques soldats de Muong La thai.

Je me mis en route le lendemain de fort bonne heure. Nous ne tardâmes pas à déboucher sur un plateau où les dévastations des Mahométans, dont on nous avait si souvent entretenus, m'apparurent dans toute leur réalité. Un gros bourg, presque une petite ville, étalait, au milieu de champs bien cultivés, ses maisons en briques rouges. Les murs seuls étaient restés debout, et les flammes avaient laissé des sillons noirâtres sur leurs parois. Un silence solennel régnait dans ce village désert où nous trouvions, pour la première fois, la solidité et le confort des constructions chinoises. La population

[1] Voy. pour la suite du récit la carte itinéraire n° 8, Atlas 1re partie, pl. XI.

n'avait pas fui, comme l'attestaient les cultures soignées qui entouraient les maisons abandonnées ; elle s'était cachée dans les environs. Ce fut là que je retrouvai M. de Lagrée.

Après la halte nécessitée par le déjeuner, toute l'expédition se remit en marche. Nous redescendîmes le versant opposé du plateau pour traverser la vallée d'un torrent qui coule au sud. Par sa direction, ce cours d'eau appartient sans doute au bassin du Nam La qui se jette dans le Cambodge, entre Xieng Hong et Muong You, et qui sépare, sur une partie de son cours, le Yun-nan proprement dit de la principauté des Chip Song Panna. Nous gravîmes ensuite une chaîne élevée : la route en corniche que nous suivions était bordée de tombeaux couverts d'inscriptions chinoises, quelques-uns construits en marbre. En Chine les chemins, aux abords des grandes villes, se transforment en voies funéraires. L'animation soudaine de la route, les costumes plus recherchés, les allures moins familières des gens que nous rencontrions, nous préparaient petit à petit au spectacle qui nous attendait au prochain détour.

A quatre heures du soir, une plaine immense s'ouvrit au-dessous de nous : au centre s'élevait une ville fortifiée dont les maisons rouges et blanches débordaient l'enceinte de toutes parts et s'allongeaient en faubourgs irréguliers sur les bords de deux ruisseaux qui serpentaient dans la plaine. Les cultures maraîchères, les jardins, les villas rayonnaient à une grande distance, et, dans plusieurs directions, les rubans argentés de routes de pierres sillonnaient les hauteurs déboisées et grisâtres qui entouraient la plaine.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous saluâmes cette première ville chinoise, qui dressait devant nous ses toits hospitaliers. Après dix-huit mois de fatigues, après avoir traversé des régions vierges encore de toute civilisation, nous nous trouvions devant une cité, représentation vivante de la plus vieille civilisation de l'Orient. Pour la première fois, des voyageurs européens pénétraient en Chine par la frontière indienne.

M. de Lagrée avait envoyé un messager prévenir de notre arrivée les autorités de Se-mao. A peine avions-nous mis le pied dans les faubourgs de la ville, que des officiers chinois escortés de quelques soldats, vinrent faire la génuflexion devant nous et nous précédèrent dans les rues de la ville. Une foule énorme s'était rassemblée sur notre passage et témoignait une curiosité, gênante à force d'empressement, mais au fond de laquelle on sentait de la bienveillance. A ce moment — et à ce moment seulement, — nous fîmes un retour sur nous-mêmes et nous nous attristâmes de notre pauvre équipage. A peine vêtus, sans souliers, n'ayant d'autres insignes qui fissent reconnaître en nous les représentants de l'une des premières nations du monde, que les galons ternis que portait encore M. de Lagrée, nous devions faire une mine bien piteuse aux yeux d'un peuple aussi formaliste que le peuple chinois. A coup sûr nous n'aurions pu traverser dans le même équipage une ville de France, sans rassembler les badauds et ameuter les gamins contre nous. Mais c'était moins notre costume que notre physionomie elle-même qui attirait la curiosité des habitants de Se-mao. On s'imagine difficilement quelles facultés singulières on attribue aux Européens dans ces provinces reculées de l'empire chinois. On ne les connaît qu'à travers

les récits défigurés et grossis de bouche en bouche, qui des côtes se sont propagés dans l'intérieur. Les armes, les navires à vapeur, l'industrie étonnante de ces terribles barbares devant lesquels a succombé le prestige d'une civilisation de cinquante siècles, ont défrayé les récits les plus merveilleux et accrédité les préjugés les plus bizarres. Il arriva un jour qu'un mandarin militaire chinois s'efforça, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, de passer derrière le commandant de Lagrée et de soulever son chapeau. Comme on lui demandait le motif de cette démarche singulière : « Je voulais m'assurer, dit-il, de l'existence de ce troisième œil que les Européens possèdent, dit-on, derrière la tête et à l'aide duquel ils découvrent les trésors cachés sous terre. »

On nous logea, à Se-mao, dans une pagode située en dehors de la ville. Ce ne fut qu'après une lutte de plusieurs heures que les policemans du lieu réussirent à nous délivrer de la foule qui avait envahi le sanctuaire. Nous étions de trop belle humeur pour nous formaliser en quoi que ce fût des importunités de nos nouveaux hôtes ; tout se transformait à nos yeux en félicitations sur notre succès. Après avoir si longtemps et si cruellement douté de notre réussite, nous étions enfin en Chine! Ces mots magiques ne laissaient de place qu'à la joie. Tout ce qui nous prouvait la Chine était bien venu. Nous aurions voulu la sentir et la toucher plus encore. Les poussah qui trônaient sur les autels au pied desquels nous nous étions installés, nous paraissaient grimacer des sourires.

Peu d'instants après notre arrivée, un mandarin à bouton bleu vint offrir au commandant de Lagrée, de la part du gouverneur de la ville, des présents en nature : riz, sel, poules, viande de porc.

Le lendemain 19 octobre, parés avec autant de recherche que le permettaient des garde-robes successivement réduites par de nombreux sacrifices et suivis de toute notre escorte en armes, nous nous rendîmes chez le gouverneur. En traversant le faubourg qui nous séparait de la porte de la ville, nous pûmes constater les nombreux dégâts occasionnés par l'occupation musulmane : un grand nombre de maisons étaient abandonnées et à moitié détruites ; quelques-unes, réparées à la hâte, n'avaient en guise de toit qu'un abri de nattes ou de planches. Une grande animation régnait partout : les soldats allaient et venaient ; la plupart des pagodes étaient transformées en casernes : leurs autels servaient de mangeoires aux chevaux ; profanées déjà par les sectateurs de Mahomet, elles n'offraient partout que des dieux mutilés et des parvis en ruines. L'enceinte, construite en briques sur un soubassement en grès rouge, était éboulée en quelques endroits. On la réparait avec activité ; on agrandissait le fossé ; on plaçait, en avant des glacis, des chevaux de frise formidables. Nous entrâmes dans l'intérieur de la ville par une double porte voûtée et nous nous dirigeâmes vers le Yamen du gouverneur. On nous arrêta dans la seconde cour : le gouverneur n'était point encore arrivé. Quelques instants après, une chaise à huit porteurs fit son entrée au bruit des pétards : il en sortit un homme d'une soixantaine d'années, revêtu du costume officiel des mandarins chinois ; un camail de fourrures s'étalait sur sa robe de soie, et un globule de corail surmontait son chapeau ; nous avions affaire, nous le croyions du moins, à un fonctionnaire à bouton rouge, c'est-à-dire appar-

tenant à l'une des quatre premières catégories de la hiérarchie chinoise. L'entrevue eut lieu dans un étroit tribunal qui dominait la cour. La conversation se borna à des généralités et à un échange de politesses. Le gouverneur nous dit que nous étions annoncés depuis plus de six mois et qu'il avait envoyé un messager au-devant de nous. Il faisait allusion à la lettre énigmatique dont on nous avait parlé à Xieng Hong. « Je croyais, ajouta-t-il, qu'en raison des longueurs et des dangers de la route, vous ne viendriez pas. Combien de temps comptez-vous rester avec nous ? — Une quinzaine de jours nous sont nécessaires pour nous reposer. — Si vous désirez poursuivre votre route, je dois vous prévenir que la contrée est dans un état bien misérable : vous aurez à craindre les maladies, les voleurs, des ennemis de toutes sortes. Avez-vous l'intention de continuer à vous diriger vers le nord? — J'ai l'ordre de remonter le cours du Mékong, mais puisque vous m'annoncez d'aussi grandes difficultés, je vous demanderai conseil et nous discuterons ensemble le meilleur parti à prendre. — Si vous ne craignez rien, dit le gouverneur, je vous ferai conduire où vous voudrez. » M. de Lagrée lui donna un révolver ; une arme aussi perfectionnée ne pouvait être que bien accueillie par un homme dont le rôle était avant tout militaire et qui se préparait à livrer de nouveaux combats. Dès qu'on lui en eut expliqué le maniement, il se précipita vers le tribunal et, au risque de blesser quelqu'un de ses administrés, il tira plusieurs coups sur les murailles de la cour. Ce cadeau parut lui faire un plaisir excessivement vif.

Le gouverneur de Se-mao, que l'on désignait sous le nom de Li ta-jen [1], était originaire de Lin-ngan, ville où, sous la direction d'un chef énergique, le Leang ta-jen, s'était organisée dans le sud de la province la résistance contre les Mahométans. A la suite de quelques actions de guerre, Li ta-jen avait été nommé préfet de Ta-lan. De là, il avait marché sur Se-mao et en avait chassé les Koui-tse. Il y avait un an qu'il essayait de réorganiser le pays, dont les deux tiers des habitants s'étaient enfuis. Il ne restait à Se-mao que quelques boutiquiers, et, pour subvenir aux besoins des fonctionnaires et des troupes qui transformaient cette ville en un véritable camp, il fallait faire venir du sud et de l'est d'immenses convois. A chaque instant de longues caravanes de mulets et de chevaux arrivaient chargées de riz, d'armes, de munitions, de coton et de bois. Le gouverneur se montrait d'une activité peu commune chez les mandarins chinois ; on le voyait tour à tour dirigeant les exercices militaires, expédiant les courriers, surveillant la construction des palissades, choisissant dans la campagne l'emplacement d'ouvrages détachés, destinés à protéger la ville contre une surprise. Il avait acheté à Xieng Tong une certaine quantité de fusils à pierre de provenance anglaise ; ces armes, qui nous paraissent en Europe si démodées, constituent dans cette partie de la Chine, un progrès véritable. Le fusil à mèche forme encore le fond de l'armement des troupes chinoises du Yun-nan, et, à considérer l'appareil offensif et défensif étalé autour de nous, nous aurions pu nous croire ramenés à trois ou quatre siècles en arrière. Les longues couleuvrines, les canons en bois cerclés de fer, les fusils appuyés sur une fourche, paraissaient dater du lendemain de l'invention de la poudre.

[1] Ta-jen « grand homme » est un qualificatif honorifique qui suit toujours, en Chine, le nom des hauts fonctionnaires. Ta-lao-ye, « vieux grand père », suit celui des fonctionnaires d'ordre inférieur.

On se battait à trois ou quatre journées de marche de Se-mao, à Muong Ka et à Muong Pan. Il fallait prendre un parti sur la route qu'il convenait de suivre : remonter vers le nord et entrer dans le territoire possédé par les Mahométans était une résolution trop hardie qui nous exposait à nous faire suspecter à la fois par les deux partis, sans aucun résultat avantageux pour notre voyage; nous risquions au contraire de tout perdre, jusqu'à nos notes, dans une de ces échauffourées d'avant-postes, auxquelles nous risquerions d'être mêlés.

Le gouverneur de Se-mao nous engageait, en riant, à rester auprès de lui, pour l'aider à combattre les terribles Koui-tse. Il nous reparla de la lettre qu'il nous avait envoyée à Xieng Hong pour nous prévenir de ne pas prendre la route de Ta-ly et de ne pas nous exposer ainsi à tomber entre les mains des rebelles, aux yeux desquels nos passe-ports de Chine ne pouvaient être qu'une recommandation négative. A cette lettre, qui émanait du vice-roi de la province, en était jointe une autre, écrite de Yun-nan par un Européen nommé Kosuto. Nous nous perdîmes en conjectures, sur ce que pouvait être ce Kosuto. Il était, disait-on, fort habile à fabriquer de la poudre et à préparer des mines destinées à faire sauter les Mahométans. Il avait auprès de lui plusieurs de ses compatriotes, qui l'aidaient dans ses travaux. Si les autorités de Xieng Hong nous avaient communiqué la missive de Kosuto, nous aurions su, sans doute, non-seulement à quoi nous en tenir sur ce singulier personnage, mais encore quelles étaient les dispositions réelles des autorités chinoises à notre égard; mais la sotte méfiance du séna d'Alévy nous avait privés de ce précieux document, probablement parce qu'elles n'en pouvaient comprendre le contenu. La présence de cet Européen, peut-être même de ce compatriote à Yun-nan, était une bien forte raison pour nous diriger vers cette ville; là seulement nous pourrions obtenir des premières autorités chinoises de la province, des renseignements positifs et décider la ligne de conduite définitive qu'ilconvenait d'adopter.

Une seule route restait libre pour nous rendre à Yun-nan : c'était celle de Ta-lan, Yuen-kiang et Che-pin; encore nous faisait-elle passer à très-peu de distance des avant-postes musulmans.

Il était difficile de juger, au point de vue commercial, la valeur de la position de Se-mao; la guerre avait trop profondément bouleversé les conditions ordinaires des échanges. Nous ne trouvâmes au marché, en dehors des comestibles et des denrées locales, que du fer venant de King-tong, ville chinoise située dans le nord et en ce moment au pouvoir des Mahométans; les Laotiens l'appellent Muong Kou. Il faut aussi mentionner de la soie et des ouvrages de vannerie, chapeaux, paniers, etc., venant du Se-tchouen; du cinabre, venant des environs de Ta-ly, du tabac fin pour les pipes à eau chinoises, du poivre et du papier de couleur venant du Kouang-si, des couvertures de laine et du cuivre venant de Yun-nan, et de la laque indigène. Le sel est également l'objet d'un commerce assez actif; il vient de Pou-eul et de Muong Hou tai, qui se trouve dans le sud-est, et où l'on cultive le pavot et le thé. Le sel vaut quatre francs les soixante kilogrammes et est exporté vers Xieng Tong en échange du coton qu'expédie à Se-mao cette dernière localité.

Se-mao existe depuis près de trois siècles. La résidence du roi de Muong La, ancien nom de la principauté laotienne qui occupait jadis son territoire, se trouve alors à une lieue de la ville chinoise actuelle.

Se-mao ne fut fortifiée que vers 1811 ; l'enceinte est un carré à angles arrondis, qui a environ une lieue de tour et quatre portes. Tout auprès de la porte du sud, nous visitâmes les ruines d'une belle pagode détruite par les Mahométans.

La seule partie réellement artistique qui y fût restée intacte était une sorte d'arc de triomphe en pierre, d'un dessin très-correct, présentant sur les côtés deux ouvertures rondes, forme que les Chinois aiment souvent à donner à leurs portes [1]. Il y avait çà et là des sculptures d'une valeur réelle, auxquelles la pierre employée, beau grès à teinte rosée, donnait une couleur chaude qui en rehaussait l'effet. On peut dire que les sculpteurs chinois copient admirablement l'attitude et rendent très-bien le mouvement, mais qu'ils s'appliquent plus à reproduire le grotesque et la grimace qu'à copier la nature; ce sont des artistes qui n'ont que des cauchemars : et jamais un rêve heureux.

Vers le 24 octobre, une vive agitation se fit remarquer dans la ville. On nous dit qu'un grand nombre d'habitants de Pou-eul venaient d'arriver fuyant l'invasion mahométane. Les Koui-tse n'étaient plus qu'à très-peu de distance de cette ville, et il fallait se hâter de partir si nous ne voulions pas trouver la route complétement fermée.

Le 27 octobre, notre interprète Alévy, qui ne pouvait plus nous être d'aucune utilité dans des pays dont il ignorait la langue, nous quitta définitivement emportant une lettre de M. de Lagrée pour le gouverneur de la Cochinchine. Il avait le projet de redescendre de nouveau le cours du Mékong et de revenir se fixer au Cambodge. Il arriva en effet à Pnom Penh quelque temps avant notre retour à Saïgon. Il fut remplacé auprès de M. de Lagrée par un jeune Laotien de la frontière qui parlait, assez imparfaitement, il est vrai, le dialecte du Yun-nan.

Le 29, M. de Lagrée alla prendre congé des autorités de la ville qui lui donnèrent les plus bienveillants avis sur les précautions à prendre en route, et qui lui fournirent une escorte de douze soldats commandés par un mandarin.

Nous partîmes le 30 et traversâmes, sur une chaussée pavée, la plaine de Se-mao, où s'éparpillent une trentaine de beaux villages : la plupart étaient à ce moment ruinés et déserts. Nous gravîmes les pentes qui limitent la plaine sur une route, dallée avec de gros blocs de marbre et solidement établie sur les flancs de la montagne. Le lendemain, nous suivîmes les bords d'un torrent qui coulait vers le nord en s'augmentant à chaque pas de l'apport de nombreux ruisseaux. Au bout de peu de temps, il devient une véritable rivière que la route franchit sur de magnifiques ponts en pierre. Nous déjeunâmes au village de Na-kou-li ; nous retrouvions ici un nom figurant déjà sur les cartes européennes. Le village actuel de Na-kouli ne justifie guère cet honneur : il ne se compose que d'une dizaine de maisons en partie ruinées, comme tout

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXXIII, le dessin de ce portique.

ce que nous rencontrions sur cette route qu'avaient dévastée les Mahométans en venant à Se-mao.

Un peu au delà de ce point, la route se bifurque ; un bras se dirige vers Pou-eul, l'autre vers des salines situées à peu de distance. Un poste de douaniers est placé à l'embranchement. Des gisements de houille exploités se trouvent à peu de distance. M. Joubert alla les visiter. Les galeries ont une vingtaine de mètres de profondeur ; elles sont soutenues par des cadres en bois. Le combustible extrait sert à l'évaporation des eaux salines du village voisin de Ho-boung. Nous arrivâmes le soir à ce dernier



INTÉRIEUR D'UN PUITS SALIN.

village. Il compte au moins deux cents maisons et son aspect est des plus animés. Dix-huit puits d'extraction sont en pleine activité. Celui que j'examinai avec soin, avait 80 mètres de profondeur. Des pompes à main étaient échelonnées le long d'une galerie en bois inclinée à 45 degrés, qui rachetait environ la moitié de cette profondeur. Une pompe à air renouvelle l'atmosphère que respirent les ouvriers employés aux pompes. L'eau est amenée par des conduits en bambou, dans vingt auges de marbre qui correspondent chacune à une bassine en fer placée sur un fourneau et dans laquelle on concentre l'eau salée. Le combustible employé est de l'anthracite, dont nous venions de voir le lieu d'exploitation, mélangé à du bois de pin. Il faut deux jours

de chauffe pour que l'eau, sans cesse renouvelée dans les bassines, ait moulé dans celles-ci un bloc de sel très-dur et très-blanc. Pendant toute la cuisson, on a écumé avec soin les eaux mères. Le bloc retiré des bassines pèse environ un picul ou soixante kilogrammes.

Ce grand village avec sa fumée, ses maisons noires, le bruit sourd qui s'échappe des usines, nous ramène soudain en pleine civilisation, et nous pouvons nous croire dans une petite ville industrielle d'Europe. De nombreux convois d'ânes, de mulets, de bœufs et de chevaux montent et descendent la longue rue en pente, le long de laquelle s'échelonnent les puits; ils apportent du bois, du charbon, des cordages et remportent le sel.

Peu de races sont douées d'un aussi grand ressort que la race chinoise. Les Mahométans ont occupé pendant quatre ans les salines et ont presque entièrement détruit le matériel d'exploitation. Ils en ont été chassés il y a un an, et déjà cette industrie est redevenue aussi florissante que jamais.

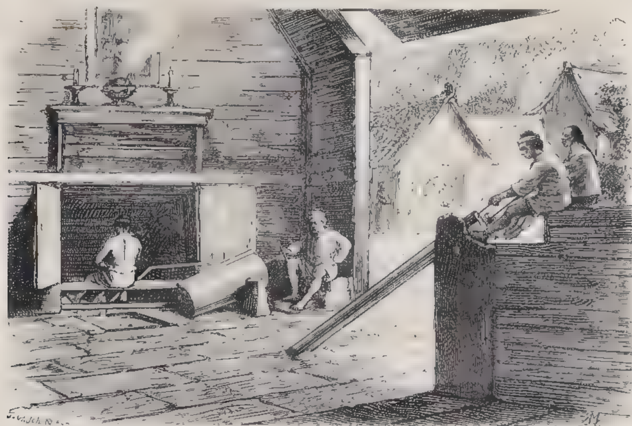


CHAUDIÈRES D'ÉVAPORATION.

Au sommet du village s'élève une pagode qui le domine complétement, et au pied de laquelle viennent mourir ses dernières rumeurs. Nous y fûmes logés par le mandarin de la localité qui s'empressa de nous envoyer du riz, des poules et des œufs. Quels que fussent les malheurs des temps, l'hospitalité chinoise s'est toujours exercée envers nous d'une façon très-courtoise, et nous n'avons jamais eu, comme dans le Laos, en arrivant à une étape, à nous préoccuper du repas du soir.

Le 1er novembre, nous nous remîmes en route et nous traversâmes successivement plusieurs petites vallées. Les chaînes de collines qui les séparaient étaient couronnées de forêts de pins, dans lesquelles la hache faisait chaque jour de rapides ravages. En raison

du voisinage des salines, on peut prévoir le prochain et entier déboisement de cette jolie contrée. A onze heures du matin, nous aperçûmes la ville de Pou-eul ; elle occupe le centre d'une petite plaine ; comme les jours précédents, nous n'avions rencontré sur notre route que des villages détruits, des rizières abandonnées, des scènes de désolation de tous genres. Ce pays était habité par une population excessivement dense, et avait atteint un degré de prospérité remarquable quand il a été ruiné par l'invasion des Mahométans. La destruction sauvage et implacable à laquelle se sont livrés ces farouches sectateurs du Coran nous navrait de tristesse, et aucun de nous n'avait cru jusque-là que la guerre, même faite par des barbares, pût occasionner de pareils ravages. Qui nous eût dit alors que nous retrouverions dans notre patrie le même spectacle et les mêmes ruines, et qu'en pleine civilisation, nous assisterions aux mêmes crimes que ceux dont nous étions témoins dans le Yun-nan ?



POMPES SUPÉRIEURES.

Nous fûmes logés à Pou-eul dans une pagode située à l'extrémité nord de la ville. Celle-ci est triste et presque entièrement déserte. Les maisons sont loin de remplir l'intérieur de l'enceinte, et il n'y a qu'un très-petit faubourg en avant de la porte du sud. Pou-eul est le siége d'un fou ou préfet chinois, qui étend sa juridiction sur tout l'angle sud-ouest de la province. Cette ville doit son rang administratif à sa position centrale et non à son importance propre. Les villes principales placées sous sa juridiction sont Oueiyuen, Se-mao et Ta-lan.

Le lettré à bouton bleu qui remplissait à Pou-eul les fonctions de préfet nous pressa de quitter au plus vite une ville qu'il s'attendait à voir retomber sous peu entre les mains des Mahométans. Lui-même ne paraissait y rester que fort à contre-cœur, et il ne prenait d'autres précautions contre l'ennemi que celle de tout disposer pour sa fuite. Il n'y avait

dans la ville qu'un très-petit nombre de soldats, et les remparts étaient complétement désarmés. Seules, deux pièces de canon, l'une en bronze et l'autre en fonte, allongeaient leur long cou à l'une des portes. Les remparts sont construits en briques sur un soubassement en marbre ; ils ont 5 à 6 mètres de hauteur sur une épaisseur de 3 mètres ; ils sont crénelés, et de 50 en 50 mètres, il y a sur la banquette un abri en pierre pour les sentinelles. Sur la banquette sont entassées des pierres destinées à être jetées à la tête des assiégeants; comme à Se-mao, on réparait le fossé. Les portes est et ouest ont un bastion extérieur avec porte sur le côté. La forme générale de l'enceinte est rectangulaire; elle offre un développement total d'environ deux kilomètres[1].

Pou-eul n'a aucune importance au point de vue commercial. Cette ville a donné son nom à un thé très-estimé que l'on récolte dans la partie supérieure de la vallée du



FOURNEAUX DES SALINES.

Nam-Hou et sur les frontières sud du Yun-nan. Il est roulé en cercles que l'on superpose de façon à en former des cylindres. Ce thé passait avant la guerre par cette ville pour aller à dos d'homme, par la route de Ta-ly, gagner la partie navigable du fleuve Bleu. D'après le Périple d'Arrien, ce commerce existait déjà il y a seize siècles, et il était fait par une tribu particulière, appelé les Sesatæ ou les Basadæ[2]. Autour de la plaine de Pou-eul, surgissent des montagnes calcaires, bizarrement déchiquetées ; quelques tombeaux, quelques tourelles, couronnent les sommets les plus voisins de la ville. Tout est en marbre, jusqu'aux ponts des routes, mais tout est en ruines. Il y a un petit lac dans le nord-est de la ville.

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXXIV, la vue de Pou-eul.
[2] Voy. Wilford, *Asiatic Researches*, t. IX, p. 60, et t. VII, p. 466.

Le préfet de Pou-eul remit à M. de Lagrée un passe-port indiquant l'itinéraire qu'il devait suivre, itinéraire dans lequel celui-ci eut assez de peine à faire comprendre la ville de Lin-ngan. Nous ne nous expliquâmes que plus tard la répugnance bien naturelle qu'éprouvait ce fonctionnaire de Pékin à nous faire passer par une ville où le pouvoir central était ouvertement mis de côté et sur laquelle le vice-roi de la province n'avait plus aucune action.

Nous partîmes de Pou-eul le 4 novembre, et traversâmes d'abord une série de mamelons, qui s'élevaient de plus en plus et qui nous amenèrent bientôt sur les flancs d'une haute chaîne. Le temps était pluvieux et les sentiers glissants; nous eûmes quelque peine à en gagner le sommet. La ligne de faîte que nous franchîmes avait une hauteur de 1,800 mètres; nous nous trouvions à l'un des points les plus bas d'une grande chaîne qui venait du nord et paraissait se diriger ensuite vers l'est. La ligne sombre et fortement accusée qu'elle traçait au milieu de la région montagneuse que nous traversions, avait quelque chose de si caractéristique que j'eus la conviction, à partir de ce moment, que nous changions de bassin et que les eaux que nous allions rencontrer cessaient de se diriger vers le Cambodge. Après une descente excessivement rapide, que la pluie rendit dangereuse, nous arrivâmes à la nuit close au village de Mo-he, qui, comme Ho-boung, est le siége d'une exploitation saline. Une rivière coule au pied, se dirigeant vers le nord; nous en suivîmes les bords pendant quelque temps, puis nous abandonnâmes la vallée pour gravir les hauteurs qui la limitent à l'est.

Le pays devenait plus sauvage, les pentes plus raides, le sol plus rocailleux; les cultures se faisaient rares et la chaussée empierrée que nous avions suivie depuis Se-mao, disparaissait pendant de longs intervalles. Cependant la route ne laissait pas que d'être assez animée. A chaque instant de longues files de soldats, des mandarins à cheval ou en palanquin, se dirigeaient vers Pou-eul où Li ta-jen leur avait donné rendez-vous. Il avait, dit-on, l'intention de prendre l'offensive et d'arrêter la marche des Mahométans sur Pou-eul.

Après une longue journée de marche, nous redescendîmes dans une vallée assez large, dont les pentes dénudées étaient affreusement ravinées par les pluies. Une rivière presque à sec se perdait au milieu des cailloux qui en formaient le sol; nous ne tardâmes pas à entendre gronder, à peu de distance, les eaux d'un fleuve large et rapide qui venait du nord. Arrivés au confluent des deux cours d'eau, nous suivîmes la rive droite du fleuve : une végétation luxuriante reposa nos regards. Le fleuve que nous avions rejoint là, est appelé par les Chinois, le Pa-pien kiang. Ses eaux boueuses étaient rougeâtres et assez profondes. Nous étions arrivés à la branche la plus occidentale du fleuve du Tong-king.

Nous couchâmes le soir à Pa-pien, pauvre village situé sur la rive gauche de la rivière que l'on traverse en bateau.

Le lendemain nous descendîmes pendant quelque temps la rive gauche du Pa-pien kiang, puis nous gravîmes de nouveau les hauteurs au pied desquelles il coule, pour remonter sur le plateau du Yun-nan, qui s'élève de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers le nord et que ravinent si profondément les grands cours d'eau qui le sillonnent.

Nous passâmes la journée du 7 novembre à Tong-kouan. Il y avait grande agglomé-

ration de troupes dans cette localité, mais notre mandarin d'escorte sut nous faire faire une large place.

Tong-kouan, dont le nom signifie « forteresse de l'est », occupe une position dominante au milieu d'une vaste plaine, admirablement cultivée, où s'élèvent de nombreux villages ; c'est le point culminant du massif qui sépare la vallée du Pa-pien kiang de celle du Pou-kou kiang. Les troupes qui y étaient réunies, partirent le lendemain de notre arrivée au bruit habituel de nombreux pétards. C'était un spectacle fort pittoresque que la vue de cette longue file de soldats aux costumes voyants, déroulant au loin ses innombrables bannières et faisant étinceler au soleil ses armes, aux formes variées et étranges. Chaque officier marchait précédé de grands et de petits tam-tam, que des domestiques battaient à intervalles inégaux, de guitaristes et de porteurs de guidons. Aucun ordre ne présidait à la marche et chaque soldat ne se préoccupait que de choisir la route la plus commode ou le compagnon de voyage le plus agréable. A chaque détour, des groupes nombreux s'arrêtaient pour causer, fumer ou boire, et la colonne s'allongeait démesurément sans qu'aucune surveillance fût exercée par les chefs. Cent hommes déterminés auraient mis en déroute tout ce corps d'armée. Son commandant, mandarin militaire à bouton bleu, avait tenu, pour nous faire honneur, à rester à Tong-kouan jusqu'à notre départ. Il escorta M. de Lagrée à cheval pendant près d'un kilomètre et nous sortîmes du village entre deux haies de soldats et de banderoles et au bruit de la mousqueterie.

Le 8 novembre, nous franchîmes en barque le Pou-kou kiang, rivière presque aussi considérable que la précédente. Nous remontâmes la vallée d'un de ses affluents, jusqu'au village de Tchang-lou-pin où nous trouvâmes un petit mandarin envoyé de Ta-lan à notre rencontre. Nous arrivâmes dans cette ville le lendemain à deux heures. Le premier mandarin de Ta-lan, qui était bouton rouge, et se nommait Tin ta-jen, s'empressa d'aller rendre visite à M. de Lagrée dans la pagode hors murs où nous étions installés. Ta-lan est située dans la vallée d'un affluent du Pou-kou kiang ; la ville est moins considérable que Pou-eul : elle n'a pour toute fortification qu'une simple muraille en terre. Quoiqu'elle ait été occupée pendant quelque temps par les Mahométans, elle a beaucoup moins souffert que Se-mao et Pou-eul, et il y règne une animation considérable. Toutes les pentes des montagnes avoisinantes sont admirablement cultivées, et, aux fruits des tropiques viennent s'ajouter les fruits et les céréales de l'Europe. Ce fut à Ta-lan que nous retrouvâmes pour la première fois la pomme de terre ; les noix et les châtaignes se mélangeaient, sur le marché, aux goyaves, aux mangues, aux coings, aux cédrats, aux oranges, aux pêches, aux poires, aux pommes. Avec un peu plus de tranquillité et quelques perfectionnements agricoles, ce pays, qui est l'un des plus favorisés de la nature, deviendrait aussi l'un des plus riches du globe.

La population de Ta-lan se mélange dans une proportion très-considérable de sauvages, auxquels les Chinois donnent le nom de Ho-nhi. Ils ressemblent comme costume aux Khas Khos, mais ils sont plus beaux et plus forts : ce sont les têtes qui se rapprochent le plus de notre type occidental : le front est étroit, la face rectangulaire, les sourcils horizontaux, l'œil noir, le teint cuivré. Les femmes sont excessivement vigoureuses et l'œil se

repose avec plaisir sur ces filles à l'allure vive et franche, qui passent agiles et dédaigneuses à côté de la pauvre Chinoise mutilée, qui marche par saccades sur ses moignons, et que ne console pas le luxe des babouches et des bandelettes qui recouvrent soigneusement sa blessure. Les Ho-nhi se sont joints aux Chinois pour repousser l'invasion mahométane. Ils sont très-habiles au tir de l'arc et se servent de flèches empoisonnées. Il semble que cette race, qui paraît indigène dans les montagnes du Yun-nan, soit celle dont dérivent les Laotiens, de même que les sauvages qui habitent la grande chaîne de Cochinchine sont, peut-être, le tronc d'où sont sortis les Annamites[1].

Le temps était couvert et pluvieux et le froid commençait à se faire sentir. Les habitants paraissaient très-frileux et portaient de vrais matelas sur les épaules. Grande fut notre sur-



LA VILLE DE TA-LAN.

prise quand nous découvrîmes sous la longue robe de chacun d'eux une véritable chaufferette suspendue devant leur poitrine. Nous-mêmes, quoique le thermomètre indiquât encore douze à treize degrés, nous nous serions volontiers rapprochés du feu, en gens habitués aux caresses du soleil des tropiques. Nous étions encore cependant dans la zone torride, à deux ou trois kilomètres du tropique du nord. L'altitude de Ta-lan est de 1,500 mètres environ.

Nous allâmes visiter des gisements aurifères situés à quelque distance au nord de la

[1] Voy. les types de la planche XXXV de la 2e partie de l'Atlas.

ville, à la limite du territoire de Ta-lan et de Yuen-kiang. Dans les gorges d'une montagne dénudée, d'une couleur verdâtre, coulent plusieurs petits torrents sur les rives desquels a lieu l'exploitation. L'or paraît provenir de quartz infiltré dans les couches de schiste qui forment le sol. Il y a vingt ans que l'on a commencé à laver les sables des torrents et à creuser des galeries dans les flancs de la montagne; mais les résultats n'ont jamais été bien considérables : ils n'ont jamais dépassé mille taels d'or par mois, c'est-à-dire une production annuelle de quatorze cent mille francs. Il y avait alors dix mille travailleurs. La production n'est plus aujourd'hui que de cinquante à soixante onces par mois, et un millier d'hommes seulement travaillent à ces mines, pauvres, misérables et sans chefs. L'exploitation est libre et le gouvernement ne prélève aucun impôt ; quelques puits appartiennent à des mandarins, qui les font exploiter à leurs frais ; le lavage des sables des torrents est encore ce qui paraît donner les meilleurs résultats ; mais l'espérance de trouver un filon quartzeux riche en pépites et de s'enrichir en un jour fait creuser dans tous les sens de longues et profondes galeries ; la roche qui en est extraite est concassée et tamisée, puis traitée comme les sables. On trouve quelquefois aussi de l'argent, mais en très-petite quantité.

Une autre production des environs de Ta-lan est digne d'attention ; c'est le fil que l'on retire de la toile d'une araignée particulière que l'on trouve dans les broussailles et dans les bois taillis. Ce fil est très-résistant et on l'envoie à Yun-nan pour fabriquer des étoffes ; il se vend environ 3 francs la livre.

Nous quittâmes Ta-lan le 16 novembre. Nous longeâmes l'enceinte de la ville et nous gravîmes immédiatement les hauteurs qui bordent à l'est, la vallée du Laï-phong ho. C'est le nom de la rivière de Ta-lan. Sur le bord de la route, une tête fraîchement coupée et placée dans une petite cage en bois, témoignait aux voyageurs que les entreprises des bandits étaient, sinon prévenues, du moins punies par les autorités locales. Nous rencontrâmes près du sommet de la chaîne que nous gravissions, les premiers champs de pavots que nous eussions encore vus. Comme pour nous prémunir contre la dangereuse plante, un de nos porteurs, ivre d'opium, laissa échapper le paquet qu'il portait et se coucha sur le bord du chemin, incapable de faire un pas de plus ; il fallut le remplacer par un des soldats de l'escorte. Nous redescendîmes bientôt dans une petite plaine, couverte de villages, à laquelle une série de gorges profondes donnaient la forme d'une étoile. Les talus des rizières étagées en amphithéâtre sur les pentes, dessinaient tout à l'entour comme une série de courbes de niveau aux formes ondoyantes et capricieuses. La pluie battante et le froid nous décidèrent à chercher un asile dans le premier village que nous traversâmes. Nous y fûmes claquemurés par le mauvais temps pendant toute la journée du 17, et la température, qui s'était abaissée jusqu'à 4 degrés, nous obligea à faire du feu.

La physionomie des habitants est assez profondément altérée par le mélange avec les races sauvages des environs, surtout avec les Ho-nhi, pour perdre presque complétement son caractère chinois. Les femmes Ho-nhi se reconnaissent facilement à la ceinture qu'elles portent sur les reins et à la pièce d'étoffe bleue qui leur entoure la tête. Nous repartîmes le 18 et nous admirâmes de plus en plus la remarquable science agricole des

habitants. Si le pays continuait à offrir de nombreuses traces de dévastation, si çà et là nous rencontrions toujours des maisons ruinées et des villages abandonnés, les cultures témoignaient du moins d'une coquetterie de soins, d'une recherche de précautions qui charmaient les regards.

Malgré les pentes abruptes, l'étroitesse des gorges, les empiétements des torrents, pas un coin du sol n'est perdu. Chaque mamelon s'entoure, de la base au sommet, de gradins circulaires qui retiennent, comme autant de bassins, les eaux distribuées avec art ; la variété de teintes que produisent les diverses cultures, les contrastes, fortement accusés, de lumière et d'ombre que forment les brusques ondulations du terrain, composent un tableau qui séduirait un coloriste. Nous avions quitté le bassin du Pou-kou kiang, et nous suivions les bords d'un torrent qui se jetait dans le Hô-ti kiang, branche principale du fleuve du Tong-king. La route en corniche surplombait à une grande hauteur les eaux bouillonnantes qui écumaient au fond du vallon ; de temps en temps un rocher noirâtre, précipité des hauteurs, était venu interrompre leur cours, et de blanches taches d'écume diapraient çà et là le miroir troublé de l'onde. Au-dessus de nos têtes, une ligne transparente de pins dessinait le sommet des chaînes comme une couronne légère, et rendait au paysage l'aspect sauvage que le travail de l'homme avait presque réussi à lui faire perdre.

La circulation continuait à être très-active ; des convois nombreux d'ânes et de mulets chargés de sel se dirigeaient comme nous vers Yuen-kiang. Dans le sens opposé, nous rencontrions des convois d'huile, d'eau-de-vie de riz, de papier, de faïence, de noix d'arec. Ce dernier produit nous indiquait que nous approchions d'une contrée plus chaude ou d'une vallée plus profonde. La plupart de ces caravanes étaient escortées de soldats.

A chaque détour de la route, on nous racontait une histoire de brigands. Cela n'avait rien que de naturel, vu la quantité de déclassés qu'ont faits les Koui-tse. Un grand nombre d'habitants de cette région se sont réfugiés sur les terres de Luang Prabang, au moment de l'invasion musulmane. Après l'expulsion des Koui-tse, les mandarins chinois ont vainement réclamé du roi de Luang Prabang le retour de leurs administrés. De Ta-lan il y a, dit-on, une route directe conduisant à la vallée du Nam Hou.

Nous traversâmes le torrent sur un pont magnifique, produit de la souscription des villes voisines. Au delà se dressait une pente rapide et rocailleuse, du sommet de laquelle il eût suffi de faire rouler quelques pierres pour nous précipiter tous dans le torrent. Ce lieu, favorable aux embuscades, avait été le théâtre de l'attaque d'un convoi appartenant à Li ta-jen et à Tin ta-jen ; ceux-ci avaient perdu trois cents chevaux ou mulets, et n'avaient eu pour toute compensation que le plaisir de faire pendre cinq des brigands. Au récit de cette aventure, et sur le conseil de notre mandarin d'escorte, nous crûmes devoir charger nos fusils. Au bout d'une heure et demie de l'une des montées les plus rapides que nous ayons eu à gravir, nous jouîmes d'une vue magnifique. A l'ouest, sur une immense étendue, une mer de montagnes accumulait en flots pressés ses croupes sauvages et arides ; à l'est, une haute chaîne dentelait l'horizon. Au pied de ses mornes jaunes et dénudés s'étendaient, tout inondés de lumières, le fleuve et la ville de Yuen kiang, dont on apercevait

les eaux bleues et les terrasses blanches, à travers une brume qui reflétait la teinte chaude des montagnes[1]. Rien de plus saisissant que le paysage oriental qu'offrent ces montagnes aux teintes fauves et brûlées, et cette ville qui mire dans l'onde d'un beau fleuve sa couronne de créneaux. La teinte grise de ses maisons, ses toits plats, les jardins qui bordent intérieurement ses remparts, lui donnent l'aspect d'une ville turque ou arabe. La plaine est nue et jaunâtre; le riz est moissonné et ses gerbes d'or restent encore entassées çà et là. Seuls, quelques champs de cannes à sucre, des bois d'aréquiers et d'orangers verdissent par places le paysage. Pendant que la ville semble reposer dans une sieste nonchalante, sur la rive opposée du fleuve, une vaste nécropole émaille les pentes de la montagne de hautes plaques de marbre blanc couvertes d'inscriptions. Les morts semblent contempler le sommeil des vivants. Une marche de trois quarts d'heure, pendant laquelle nous descendîmes de 1,200 mètres, nous amena dans la plaine. Nous y retrouvâmes le ciel bleu et le climat des tropiques, succédant aux pluies et au froid des jours précédents.

Une magnifique réception nous était préparée à Yuen-kiang : les mandarins étaient aux portes de la ville en grande tenue; deux cents soldats ou porteurs de bannières de toutes couleurs formaient la haie sur notre passage; l'artillerie tonna, la musique se fit entendre. Nous traversâmes une rue interminable où la population s'entassait à flots pressés; devant nous cheminaient de nombreux gamins portant sur le dos d'énormes écriteaux sur lesquels était inscrit un compliment de bienvenue. On nous logea dans une belle pagode bâtie sous Khang-hi, et située à l'extrémité nord de la ville. Yuen-kiang, quoique ville de second ordre, forme une circonscription indépendante qui relève directement de Yun-nan. Il y a dans les environs un grand nombre de Thai, que les Chinois appellent Pa-y : ce sont les anciens habitants du Muong Choung, nom que portait le territoire de Yuen-kiang, avant la conquête chinoise. Les Pa-y deviennent de plus en plus nombreux et presque indépendants quand on se rapproche de la frontière du Tong-king. Les Chinois les citent toujours les premiers quand ils énumèrent les sauvages de la contrée; après les Pa-y, viennent les Ho-nhi, les Ka-to, les Chauzou, les Pou-la, les Lope, les Lolos. Les dialectes de ces dernières tribus diffèrent peu et dérivent d'une même langue. Les Lolos sont peut-être ceux dont le langage s'éloigne le plus des autres : il paraît se rapprocher de celui des Kouys de la rive droite du fleuve[2].

Les femmes Pa-y portent autour du cou une sorte de collier haut de trois doigts environ et composé d'une étoffe rouge ou noire sur laquelle de petits clous d'argent forment des dessins. On croirait voir de loin le collier hérissé de pointes d'un bouledogue. Une sorte de plastron, agrémenté de la même manière, s'étale sur la poitrine. Des boucles d'oreilles, d'un travail fort délicat, figurent tantôt des cercles, le plus souvent un anneau supportant un petit plateau carré auquel sont attachées une foule de pendeloques; de longues épingles de tête, aux extrémités desquelles pendent avec profusion ces mêmes pendeloques, complètent les ornements du costume qui sont exclusivement en argent, et d'où les pierres, le verre, les perles sont exclus. Rien de plus élégant en somme que les jeunes

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXXVI, le panorama du fleuve et de la ville de Yuen-kiang.
[2] Voy. les vocabulaires donnés à la fin du second volume.

filles Pa-y avec leur toute petite veste, leurs jupons bordés d'une large bande de couleur et leur corset serré. Quelques-unes sont jolies. Les hommes portent un petit turban aplati; leur fine moustache et leur maigre physionomie les font ressembler beaucoup aux Annamites.

Au dire des Chinois, les Laotiens qui habitent cette zone n'ont plus de pagodes. A l'inverse de ce qui se passe chez les Does, ils semblent sur le point de redevenir sauvages; les conquérants rendent justice à leur bonne nature et les considèrent comme beaucoup plus doux que les sauvages lolos.

La vie est moins chère à Yuen-kiang que dans les villes que nous venions de traverser; la pomme de terre ne coûte qu'un sou la livre. Les oies, les canards, les cochons, abondent dans les basses-cours. Les oranges sont délicieuses et se donnent pour rien. La plaine produit beaucoup de sucre et de coton. Nous retrouvons ici la petite machine à égréner des Annamites; on tisse le coton sur les lieux mêmes en étoffes grossières teintes de couleurs éclatantes. Dans les montagnes qui avoisinent Yuen-kiang se trouve le chevrotin porte-musc.

M. Joubert alla visiter, à quelques kilomètres au nord de la ville, la mine de cuivre de Tsin-long; c'est un des gisements les moins considérables de toute cette province qui en possède de si nombreux et de si riches.

Le Ho-ti kiang a, vis-à-vis de Yuen-kiang, de 150 à 200 mètres de large, ses eaux sont calmes et peu profondes, et de nombreux bancs de sable apparaissent sur ses bords. L'altitude de la vallée du fleuve est de 500 mètres.

Nous descendîmes le fleuve en barque, le 26 novembre. Les autorités de la ville assistaient à notre départ. Nous allions rejoindre la route de Che-pin qui part de la rive gauche à quelque distance en aval. Au-dessous de Yuen-kiang, la vallée se rétrécit, et des murailles arides et rocheuses, d'un aspect peu pittoresque, se dressent sur les bords de la rivière dont le cours devient plus sinueux et les eaux plus rapides. Après trois heures de navigation, nous arrivâmes à Pou-pio, village Pa-y, à toits plats et à doubles terrasses. Il est situé sur la rive gauche du fleuve auprès d'un rapide infranchissable pour les barques.

Comme tous les villages de cette région, Pou-pio est entouré d'une muraille en terre. Ces montagnes sont peu sûres : un pauvre sauvage qui était venu le matin nous vendre des comestibles, nous était revenu le soir, sanglant et dépouillé; on lui avait enlevé sa pauvre bourse et désarticulé le bras. La construction en terrasse donne aux maisons un aspect arabe que leur teinte grise contribue à accentuer; cette forme de toit, adoptée, soit par économie, soit en raison de la difficulté de cuire des briques, a l'avantage dans les pays montagneux de donner plus de place aux habitants que la rapidité des pentes force à se rapprocher les uns des autres. La seconde terrasse, qui s'étage au-dessus de la première comme une haute marche d'escalier, est abritée d'un toit léger sous lequel on fait sécher la noix d'arec. Les portes du village sont fermées le soir et l'on y monte la garde pendant toute la nuit.

Au-dessus de Pou-pio, on remarque, le long des flancs de la montagne, une ligne de

verdure presque horizontale qui ressort vivement sur le rocher nu : c'est la trace d'un canal d'irrigation qui va prendre l'eau à une grande hauteur dans l'un des torrents à grande pente qui se déversent dans le fleuve. Ce canal distribue l'eau aux divers villages de la vallée ; la fraîcheur et la végétation renaissent sur son parcours. Il est solidement empierré, muni d'un chemin de ronde et il a dû exiger un énorme travail. On croirait volontiers qu'il eût été moins pénible d'élever l'eau du fleuve qu'on avait à ses pieds. Mais les Chinois préfèrent au travail continu que demandent les machines élévatoires, l'effort plus considérable, mais fait une fois pour toutes, que nécessite la construction d'un canal irrigatoire. On retrouve ces travaux d'irrigation, exécutés quelquefois sur une échelle vraiment grandiose, dans toutes les parties montagneuses de la Chine.

A partir de Pou-pio, l'expédition reprit la route de terre pour se diriger sur Che-pin et Lin-ngan ; je continuai seul à redescendre en barque le Ho-ti kiang. M. de Lagrée ne limitait nullement ma reconnaissance du fleuve ; il se contentait de me donner rendez-vous à Lin-ngan, où le premier arrivé devait attendre l'autre.

Je m'embarquai dans un léger canot au-dessous du rapide de Pou-pio et je me laissai aller au courant de la rivière en compagnie de quelques barques de marchands. Le Ho-ti kiang s'encaisse de plus en plus ; les hauteurs qui l'enserrent atteignent bientôt de 800 à 1,000 mètres. Des schistes, des calcaires, des pouddingues, forment les parois de ces immenses murailles, où ils alternent en couches très-inclinées. Chaque torrent qui vient déchirer ces flancs rocheux en détache une immense quantité de galets et de cailloux qui viennent obstruer le lit du fleuve et y former un rapide. A cette époque de l'année, presque tous ces torrents sont sans eau et la stérilité des pentes rougeâtres qui entourent le voyageur est complète. L'œil, pour trouver un arbre, un buisson, une touffe d'herbe, est obligé de remonter jusqu'aux plus hauts sommets des falaises entre lesquelles il est emprisonné ; encore ne réussit-il à découvrir que quelques pins, que la distance rend microscopiques. Quelquefois cependant un filet d'eau, sur le point de tarir, murmure encore à travers les pierres, puis, parvenu sur le bord des rochers à pic qui forment la berge immédiate du fleuve, se répand en pluie irisée dans les airs. Cette humidité a suffi ; les arbres surgissent sous cette pluie bienfaisante, un rideau de mousse s'étend sur leur feuillage et pend sous la cascade en festons étincelants. A quelque distance d'une de ces petites oasis de verdure, s'ouvre la vallée du Siao Ho-ti, l'affluent le plus considérable de la rive gauche du fleuve. Cette vallée est aussi sombre, aussi encaissée que celle que je descends ; on dirait deux immenses corridors qui se croisent à angle droit et dont la voûte s'est écroulée.

Nous franchîmes plusieurs rapides qui exigèrent que nous quittassions nos barques. Un seul batelier y restait ; les autres, debout sur la rive, retenaient la barque vide avec une corde, puis, quand le pilote avait jugé le moment convenable et la barque bien présentée dans le sens du courant, ils ouvraient les mains et le léger esquif franchissait comme une flèche le passage dangereux ; l'homme qui le dirigeait abordait en aval pour reprendre son chargement et son équipage. Les tribus sauvages des environs fournissent un certain nombre d'hommes dont le métier consiste à transporter les marchandises

entre l'amont et l'aval du rapide. Ces transbordements ne sont nécessaires qu'à la saison sèche; ils seraient d'ailleurs impossibles à l'époque des hautes eaux; le fleuve remplit alors complétement son lit et ne laisse aucun passage pour circuler à pied sec au fond de l'immense fossé dans lequel il coule.

Je m'arrêtais le soir à une douane chinoise placée au point d'intersection du fleuve et d'une route qui relie Lin-ngan à quelques centres de population Pa-y, situés plus au sud. Un bac servait à passer les voyageurs et les marchandises; sur les deux rives, un sentier en zigzag gravissait les pentes moins abruptes qui formaient en ce point comme les flancs d'un vaste entonnoir dont le fleuve occupait le fond. La circulation paraissait assez active.

A quelque distance en aval de la douane, je rencontrai un nouveau rapide que mes bateliers se refusèrent énergiquement à affronter. Le fleuve était là plus profondément encaissé qu'il ne l'avait jamais été : des murailles presque verticales, de 1,800 mètres de hauteur, se dressaient des deux côtés des eaux écumantes, au milieu desquelles d'énormes blocs de rochers avaient roulé du haut de ces gigantesques falaises. En amont du rapide, au pied d'une gorge, sorte d'étroite fissure qui lézardait la falaise, un banc, formé des galets et des cailloux que chaque année les pluies en détachent, offrait sur le bord de l'eau une petite plate-forme, sur laquelle s'élevait un village de pêcheurs. Ce fut là qu'abordèrent mes canotiers; ni offres d'argent ni menaces ne purent les décider à aller plus loin. Je ne pouvais apprécier si le rapide était réellement infranchissable; du dernier des rochers sur lequel je pus m'avancer au milieu du fleuve, je ne découvris qu'une ligne d'écume; le vent me renvoyait à la figure l'eau pulvérisée en pluie fine par son choc contre les rochers. Après d'infructueux efforts pour faire revenir mes bateliers sur leur décision ou pour trouver dans le village des gens qui consentissent à les remplacer, il fallut me résigner à reprendre plus tôt que je ne le voulais la route de Lin-ngan. Je commençai à midi l'escalade des hauteurs presque perpendiculaires qui se dressaient au-dessus de ma tête. Après trois heures et demie d'une ascension très-fatigante, par des sentiers en zigzag dont les cailloux fuyaient sous les pieds pour aller, après mille chutes, rebondir dans les eaux du fleuve, j'arrivai au sommet de la falaise; je pus embrasser de là tout un vaste panorama. Au sud, une haute chaîne calcaire s'élevait comme une barrière entre le Tong-king et la Chine et découpait l'horizon de ses sommets aigus qui atteignaient au moins 4,000 mètres de hauteur. Près de moi, le Ho-ti kiang traçait son énorme sillon; ses eaux jaunâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour, à une profondeur de près de 2,000 mètres, coulant avec impétuosité vers le sud-est. A l'est, une petite vallée, moins abrupte et moins profonde, montrait ses rizières étagées et ses nombreux villages supendus au-dessus des eaux limpides d'un affluent du fleuve. Dans le nord, s'étendait un vaste plateau dont les longues ondulations, tantôt stériles et hérissées de roches calcaires et de brèches rosées qui les font ressembler à des vagues de marbre, tantôt recouvertes d'une couche profonde de terre rouge, sur laquelle ondoient des champs de maïs et de sorgho, se propageaient irrégulières dans la direction du nord-est.

Je pris ma route dans cette direction ; le plateau s'inclinait légèrement : son arête la plus haute est celle qui borde le cours du fleuve. Les villages que je traversais étaient tous habités par des Lolos et des Pa-y. Les femmes lolos se reconnaissent facilement à leurs cheveux roulés sur la tête, à leur turban orné de clous d'argent, à leurs pantalons et à leurs larges tuniques. On commençait partout à rentrer la moisson que l'on réunissait en meules sur les terrasses des maisons; ces meules donnaient, de loin, aux villages le singulier aspect d'immenses ruches d'abeilles. Peu à peu les cultures se multiplièrent et les villages, construits presque tous sur les bords des étangs qui remplissent les dépressions du terrain, s'agrandirent. Le type chinois reparut de nouveau. Des routes de chars sillonnaient de tous côtés la plaine. Le 30 novembre, du haut d'une éminence, j'aperçus à une vingtaine de kilomètres, la ville de Lin-ngan, bâtie sur le flanc d'une belle plaine qu'arrose une rivière sinueuse et qu'enserrent deux rangées de collines de marbre, dont les croupes stériles offrent un contraste saisissant avec ses riantes cultures.

J'arrivais à Lin-ngan le lendemain au soir; ma petite escorte me conduisit dans une belle pagode; je trouvai aisément à me loger dans un bâtiment latéral, formant l'un des côtés de la cour au fond de laquelle s'élève le sanctuaire. Ma venue n'était pas annoncée; dans une ville aussi populeuse, le petit nombre d'hommes qui m'accompagnaient ne pouvait éveiller l'attention. Ma figure étrangère fit à peine tourner la tête sur mon passage à une vingtaine de personnes. Aussi, après m'être installé dans la pagode, je crus pouvoir, sans inconvénients, visiter la ville. Son enceinte est très-forte et de forme rectangulaire, elle a deux kilomètres environ de longueur sur un kilomètre de largeur. Au centre se trouvent des Yamens, des jardins, des pagodes, décorés avec goût ; beaucoup ont été incendiés par les Mahométans et n'ont pas encore été relevés de leurs ruines ; on y retrouve d'admirables échantillons de ces marbres à couleurs si variées et si belles qui affleurent partout le sol du plateau de Lin-ngan. En avant des portes nord et sud de la ville, s'étendent de longs faubourgs où s'agite une population affairée et nombreuse. Un marché très-important et d'une animation très-pittoresque se tient sous de vastes hangars appropriés à cet effet.

Pendant que j'examinais les étalages des boutiques, la foule s'amassait derrière moi ; j'entendais le mot de *koula* circuler dans les groupes. Depuis notre entrée en Chine, nous avions pu nous habituer déjà à l'importune curiosité de la population, mais ici j'étais seul à en supporter le poids. Je crus prudent de battre en retraite et je revins à mon logement. Je ne tardai pas à y être littéralement assiégé ; il fallut céder à la furie publique et renoncer à lutter contre l'envahissement des curieux. La chambre que j'occupais était trop étroite pour le nombre de mes visiteurs. Quelques Chinois vêtus avec recherche, à la parole grave et à la physionomie vénérable, vinrent me conseiller de satisfaire la foule une fois pour toutes, et de me montrer au dehors, dans la cour de la pagode, où se pressaient des milliers de personnes. Si j'y consentais, me dirent-ils, ils me garantissaient qu'il ne me serait fait aucun mal; mais, dans le cas contraire, ils ne pouvaient répondre des exigences de la foule. Je me résignai donc à descendre et à me promener de long en large

entre deux haies de personnes qui me respiraient au passage. Cette concession ne satisfit point la population ; de tous les coins de la cour, s'éleva un cri, répété en vingt langues différentes : « Qu'il mange, nous voulons qu'il mange. » Outré de cette nouvelle exigence, je déclarai que je ne mangerais pas, et je rentrai dans mon logis sans qu'autour de moi on osât s'y opposer.

Le lendemain, je fis une longue excursion dans la campagne environnante. De belles cultures maraîchères coupées de rizières, de champs de cannes à sucre et de plantations d'arachides s'étendent sur les bords de la rivière de Lin-ngan. Elle sort du lac de Che-pin et se perd, dit-on, à peu de distance, sans qu'il soit possible de savoir si elle appartient au bassin du fleuve de Canton ou à celui du fleuve du Tong-king. Des ponts d'une grande longueur et d'une construction romaine la traversent à des intervalles très-rapprochés.

Au coucher du soleil, je m'acheminai de nouveau vers la ville. Le bruit de mon arrivée, qui la veille encore était restée ignorée de la plus grande partie de la population, s'était répandu comme une traînée de poudre. J'amassai en rentrant en ville une énorme suite de curieux ; ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait à la pagode même. Le premier étage, les combles, les toits, tout avait été escaladé et ne présentait plus qu'une fourmilière continue de têtes humaines. A mon arrivée, la foule s'écarta sur mon passage, me ménageant au centre un étroit espace dans lequel elle comptait bien me retenir. J'essayai de me retirer dans mon logement et de fermer derrière moi la porte à claire-voie qui donnait sur la cour. Cette porte, peu solide, ne tarda pas à céder à la pression de la populace. Avec l'aide de ma petite escorte de Yuen-kiang, je refoulai les curieux et je m'efforçai de consolider cette insuffisante barrière. Mais la déception de la foule ne tarda pas à se manifester par des reproches adressés à ceux qui, près de la porte, avaient la faiblesse de reculer devant moi. Une pierre fut lancée, vint ricocher entre les barreaux de la porte, et m'atteignit en pleine figure ; d'autres ne tardèrent pas à la suivre ; je fus obligé, pour éviter une lapidation complète, de faire feu avec mon revolver. Je tirai en l'air, me rendant très-bien compte qu'à la vue du sang, cette foule encore indécise se ruerait sur moi et me mettrait en pièces. Dans un pays où existent encore les fusils à mèche, les armes à coup double sont des merveilles à peine connues. Après que l'émoi de cette première détonation fut calmé, on me crut complétement désarmé, et la grêle de pierres recommença de plus belle. Je fis feu une seconde, puis une troisième fois. Ces détonations successives et inexplicables terrifièrent la foule qui voyait mon pistolet rester toujours immobile au-dessus de la porte ; cette arme, qui tirait sans qu'on la chargeât, produisit une immense panique. Il n'y eut bientôt plus dans la cour qu'un groupe peu nombreux de personnes qui, soit crainte, soit compassion, me supplièrent de me calmer, me ramenèrent dans ma chambre et me soignèrent avec intérêt. Peu après, se présenta un mandarin en grand costume qui me fit des excuses au nom du gouverneur, m'annonça que des soldats allaient être placés à toutes les avenues de la pagode et me promit la visite de tous les apothicaires de Lin-ngan. Il m'apprit en même temps que l'expédition venait d'arriver, qu'on l'avait logée en dehors de la ville, mais qu'en raison de l'excitation de la foule, il n'était pas prudent de me ramener en ce moment auprès de mes compagnons.

Le lendemain matin, au point du jour, on me fit franchir un mur de la pagode qui donnait du côté du rempart, et par des chemins détournés et déserts, on me reconduisit auprès de M. de Lagrée.

Celui-ci avait éprouvé quelques difficultés à continuer sa route. Il était arrivé à Che-pin le 29 novembre. Au moment où il allait partir pour Lin-ngan, Leang ta-jen, gouverneur de cette ville, avait expédié une lettre dans laquelle il invitait la commission française à rester à Che-pin et à poursuivre directement sa route sur Yun-nan. Il n'était pas possible, disait cette lettre, d'aller de Lin-ngan à la capitale de la province ; les chemins étaient interceptés de ce côté par les Koui-tse et les voleurs. M. de Lagrée avait insisté pour aller jusqu'à Lin-ngan faire connaissance avec le Leang ta-jen, sauf à revenir à Che-pin, reprendre la route qu'on lui indiquait. A son arrivée à Lin-ngan, de nombreux cadeaux lui avaient été apportés de la part des autorités locales, mais on lui avait fait dire que tous les principaux mandarins de la ville, Leang ta-jen en tête, étaient absents et occupés à combattre les Koui-tse qui s'étaient retranchés à soixante-dix li dans le nord-est de la ville, dans deux fortes positions, appelées Po-si et Kouang-si. M. de Lagrée ne crut pas à cette prétendue absence et exigea que le Leang ta-jen fît des excuses officielles au sujet des insultes dont j'avais été l'objet. Une foule de mandarins subalternes vinrent lui rendre visite et essayèrent de l'adoucir par des présents. M. de Lagrée reçut froidement les visites et repoussa les cadeaux.

De l'intérieur de la vaste pagode où nous étions logés, nous entendions la foule vociférer et se plaindre de ne pouvoir parvenir jusqu'à nous ; de temps en temps quelques pierres lancées par-dessus les murs nous témoignaient de son impatience et de sa brutalité. Le sergent annamite accompagné d'un de ses camarades parvint à saisir l'un des agresseurs. Nous le remîmes aux autorités locales, en demandant une punition sévère. Il fut immédiatement mis à la cangue. Dans l'intervalle j'avais fait écrire à mon Annamite Tei, sur la prière de M. de Lagrée, une lettre chinoise dans laquelle celui-ci exposait ses griefs et demandait une réponse positive et des communications plus directes avec la première autorité de Lin-ngan. Quelques heures après, nous reçûmes une réponse dans laquelle Leang ta-jen faisait des excuses et annonçait sa venue pour le lendemain. Il arriva à l'heure dite. Son air humble et embarrassé contrastait singulièrement avec son encolure de géant ; c'était bien là le fameux personnage que nous représentaient les récits populaires. Homme du peuple sans instruction et sans grade, sa valeur et son énergie l'avaient désigné, dès les premiers combats contre les Mahométans, au commandement militaire du sud de la province. Il s'était décerné lui-même le bouton rouge et avait remplacé les mandarins de Che-pin, de Tong-hay, et de plusieurs villes voisines par des créatures à lui ; il avait délivré l'année précédente la ville de Lin-ngan un instant occupée par les rebelles. Par le fait, il ne reconnaissait plus les ordres venus de Pékin, et agissait en souverain indépendant. L'ascendant moral exercé par M. de Lagrée sur un homme dont l'énergique volonté avait tout soumis autour de lui, n'en était que plus extraordinaire. L'entrevue fut très-courte : le Leang ta-jen prévint le chef de la Mission française, qu'il allait immédiatement retourner aux avant-postes et le dispensa ainsi de lui rendre sa visite. Des affiches

furent posées par ses soins, sur les murs d'enceinte de notre pagode et menaçaient de mort tous ceux qui oseraient importuner les étrangers. Il tint à se montrer envers nous d'une munificence orientale. Tous les indigènes qui nous approchaient de près ou de loin, reçurent des marques de sa générosité. Les soldats d'escorte qui étaient venus de Yuen-kiang eurent de l'argent et des habits. On distribua à tout le personnel de l'expédition de grandes plaques d'argent, sorte de récompense que le gouverneur de Lin-ngan avait coutume de distribuer à ses soldats, et sur lesquelles étaient inscrits son nom et le mot *récompense;* elles étaient destinées, nous fit-il dire, à nous préserver des mauvais sorts. Nous eûmes toutes les peines du monde à refuser, le jour de notre départ, vingt habillements complets, quelques-uns fort riches, qu'il offrait à nous et à notre suite.

Il était regrettable que l'état de la contrée ne nous permît pas de pousser notre reconnaissance plus à l'est : on nous signalait à Mong-tse, ville située à trois jours de marche de Lin-ngan, des mines d'argent et de plomb. De ce point, on se trouve à deux cents li de Mang-ko, grand marché situé sur les bords du Ho-ti kiang, et où ce fleuve, d'après les renseignements que j'avais recueillis pendant mon excursion, commence à devenir navigable. En aval de Mang-ko on trouve sur les bords du fleuve la ville de Lao-kay, qui est en plein pays annamite, à deux jours de la capitale du Tong-king. De nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre se trouvent dans le département chinois de Kai-hoa que traverse le Nan-si ho, affluent du Song Coi, ou fleuve du Tong-king. Mang-ko paraît être le centre d'un commerce très-actif. Les gens de Canton, qui s'y rendent en traversant le Kouang-si et la partie nord du Tong-king, y apportent des laines, des cotonnades, des soieries et remportent en échange le coton et le thé que produisent les Pa-y des environs et de la vallée du Nam Hou. La plupart des soies que consomme le sud du Yun-nan viennent par cette voie, et le courant commercial du fleuve Bleu et du Se-tchouen ne commence à l'emporter sur l'exportation cantonnaise que beaucoup plus au nord. Les Chinois de Lin-ngan portent à Mang-ko des thés venus par la route de Pou-eul. Avant la guerre des Mahométans, les mandarins chinois du Yun-nan faisaient apporter de Tong-tchouen à Sin Kay, marché annamite qui se trouve sur le Song Coi en aval et à peu de distance de Mang-ko, de l'étain et du zinc, dont on se sert en An-nam pour la fabrication de la monnaie nationale; on échangeait là ces métaux contre de l'argent, au titre de huit dixièmes, que l'on achevait de purifier dans le Yun-nan.

Il n'était point permis aux Annamites d'entrer sur le territoire chinois, et nous ne pûmes découvrir, pendant tout notre séjour le long des frontières, aucun sujet de Tu-duc. Une large bande de terrain habitée par des tribus Pa-y ou Lolos, paraît s'interposer de ce côté entre la Chine et l'An-nam. Les troubles et les révoltes, qui ont accumulé la misère et les ruines dans les provinces méridionales du Céleste Empire, sont venus compliquer encore la situation politique de la contrée. Les Cantonnais, en possession depuis longtemps du commerce de Mang-ko, n'ont pas tardé à s'y porter en masse pour échapper aux bouleversements incessants dont leur province est le théâtre. Depuis quelques années, un chef cantonnais s'est établi avec une nombreuse colonie de

ses compatriotes, à Lao-kay, s'est proclamé indépendant et vit des revenus considérables de la douane qu'il a installée sur le fleuve.

Il y avait à étudier là une question commerciale d'un grand avenir et d'un intérêt exclusivement français, puisque le Tong-king, par suite des traités qui nous lient à la cour de Hué, se trouve placé sous notre influence politique.

La pacification du Yun-nan rendra au vaste bassin du Song Coi la vie commerciale et la richesse que lui assurent ses produits si variés et si précieux. La proximité de l'embouchure du fleuve et du port français de Saïgon leur offre un débouché facile et économique. Une politique jalouse a su détourner jusqu'à présent de leur voie naturelle les denrées annamites : elles vont chercher à Canton ou à Shang-hai un marché éloigné et onéreux. Il nous appartient d'user de notre influence auprès des cours de Pékin et de Hué pour faire cesser cet état de choses. Notre colonie de Cochinchine est légitimement appelée, par la force même des choses, à recueillir l'héritage de Canton, et Saïgon offrira aux produits du Yun-nan et de l'Indo-Chine septentrionale, un point de chargement mieux situé pour leur échange contre des marchandises européennes.

Malheureusement le manque d'interprètes et par suite la difficulté de recueillir des renseignements précis et sérieux, empêchèrent M. de Lagrée de pousser ses investigations de ce côté aussi loin qu'il eût été nécessaire.

Nous visitâmes aux environs immédiats de Lin-ngan, un gisement de lignite, dont l'exploitation est assez active. Ce combustible est d'un emploi général ; la plaine de Lin-ngan est entièrement déboisée, et le peu de bois que l'on brûle est apporté de fort loin par les sauvages. L'extraction du lignite se fait par deux puits verticaux d'une profondeur de 16 à 17 mètres ; ils donnent accès à des galeries horizontales d'un grand développement, pratiquées à l'intérieur de la couche combustible qui paraît avoir une épaisseur variant d'un mètre à cinquante centimètres. L'exploitation est monopolisée par l'administration chinoise ; de nombreuses voitures se pressent autour des puits et attendent leur tour de chargement. On paye sur les lieux mêmes. Ces voitures, les premières que nous eussions rencontrées depuis bien longtemps, sont de petits chariots fort bas, portés sur deux roues pleines et traînés par un bœuf ou un buffle. On fabrique également à Lin-ngan ce papier commun dont on fait en Chine une si grande consommation en guise d'allumettes.

Nous partîmes de Lin-ngan le 9 décembre. La plaine que nous traversâmes, en remontant la rivière, présente une énorme étendue, toute mamelonnée de collines et couverte de tombeaux. Les ponts, les portiques de marbre, les quelques bouquets d'arbres qui s'élèvent auprès des pagodes évoquent un vague souvenir de la campagne de Rome. On reste frappé des gigantesques travaux exécutés par les habitants pour préserver leurs champs des cailloux que charrient les torrents ; ceux-ci ont été endigués, sur tout leur parcours dans la plaine, entre deux énormes murailles de pierres sèches. Chaque génération élève ces murailles à son tour, afin de suivre l'exhaussement progressif que subit le lit du torrent après chaque saison pluvieuse ; les galets qu'il entraîne à cette époque, se trouvant retenus dans d'étroites limites, s'accumulent rapidement. Aujourd'hui tous ces cours

d'eau sont comme suspendus au-dessus de la plaine et leur élévation facilite l'irrigation des rizières avoisinantes. En quelques endroits, les talus des rizières sont eux-mêmes construits en pierre. On ne saurait s'empêcher d'admirer tant d'ingéniosité et de prévoyance, et l'on regrette de ne pas les retrouver à un degré égal dans les pays plus civilisés. L'immense quantité de terrain que stérilisent les cailloux arrachés des pentes des Alpes ou des Cévennes par les affluents du Rhône et la plaine de la Crau sont un attristant exemple de notre impuissance à égaler l'agriculture chinoise. Si, comme les Chinois, nous savions endiguer nos rivières, nous ne verrions pas leur lit occuper un espace centuple de celui qui lui est nécessaire, et des inondations de cailloux détruire les moissons, comme il arrive parfois dans le Gard ou l'Ardèche.

Le lac de Che-pin, sur les bords duquel nous arrivâmes dans l'après-midi a environ 14 kilomètres de longueur et sa direction générale est l'est-sud-est. Nous nous embarquâmes dans une grande chaloupe, pendant qu'une partie de nos porteurs continuaient leur route par terre et suivaient la rive nord du lac, que nous côtoyions à peu de distance. Une ligne continue de montagnes entoure le lac de toutes parts et forme dans le sud une série de golfes où la nappe d'azur se prolonge en lointaines perspectives. Des routes nombreuses serpentent sur les croupes nues et rougeâtres des promontoires qui découpent la rive méridionale. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Che-pin. C'était jour de grand marché [1]. Une quantité innombrable de barques sillonnaient dans tous les sens les eaux du lac, et ramenaient à leurs villages les sauvages des environs venus à la ville pour vendre leurs denrées. De ce côté les rives du lac sont cultivées en rizières. L'industrie des agriculteurs a conquis sur les eaux un espace considérable et la surface inondée des rizières, encadrée de minces talus, vient se marier et se confondre avec le calme miroir des eaux. De longues chaussées s'avancent perpendiculairement aux rives, et offrent un point de débarquement commode aux marchandises et aux voyageurs. Deux petites îles couvertes de verdure surgissent de l'eau où elles mirent les toits courbes et les clochetons élancés des pagodes qui les couronnent. Coquettement assise sur les bords de l'eau, Che-pin arrondit autour de ses maisons pressées sa blanche enceinte de pierre. Derrière la ville, s'étend une vaste plaine admirablement cultivée. L'intérieur de Che-pin présente un plus confortable aspect que les villes que nous avions visitées jusqu'à présent; on n'y trouve ni ruines, ni maisons abandonnées, et les pittoresques costumes des populations mixtes qui habitent son voisinage donnent à ses rues, entièrement pavées en marbre, une physionomie vivante et originale. Aux races Lo-lo et Pa-y que j'ai déjà décrites se joignaient quelques sauvages petits et noirs appelés Poula que l'on ne retrouve en grand nombre que sur le territoire de Yuen-kiang.

Je remarquai au marché de Che-pin du fer qui venait de mines situées à peu de distance dans le nord et qui se vendait environ trois sous la livre; des poteries venant de Ning-tcheou et qui remplissaient d'immenses magasins ; du soufre venant d'Ho-mi-tcheou, ville située à l'est de Lin-ngan ; du thé, venant de Pou-eul, qui se vend par pa-

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XXXVII.

quets de six cercles d'un poids de trois livres et demie, et d'une valeur de quatre à cinq francs. Le sel vaut 80 centimes les dix livres et vient, paraît-il, en partie de Mang-ko; le coton est apporté par les sauvages et se vend de 200 à 280 francs le picul. Le riz est bon marché et ne vaut guère que deux sous la livre. Je ne puis m'empêcher de comparer encore les solides campagnardes qui passent dans les rues à ces pauves Chinoises à la figure enfarinée, à la coiffure haute et roide qui, malgré leurs parures de fête, ressemblent à des invalides à jambes de bois. Dire que tout un sexe est ainsi dans une nation de quatre cents millions d'âmes!

A quelque distance de la pagode que nous habitons, est une source qui dégage de l'acide carbonique. Les habitants, qui n'en font aucun usage, l'ont enfermée dans une pagode, au milieu de laquelle on a fait à l'eau mystérieuse un beau bassin de marbre. Du haut du petit pont, jeté sur le bassin, on voit bouillonner les bulles de gaz au milieu de la mousse qui recouvre les eaux croupissantes.

Nous quittâmes Che-pin le 11 décembre. Nous nous dirigeâmes droit au nord, dans la direction de Yun-nan, et nous ne tardâmes pas à quitter la plaine pour chevaucher au milieu de hauteurs inégales et de gorges étroites inondées de cailloux. Les schistes calcaires dont se composent toutes ces montagnes se brisent avec une facilité extraordinaire et sont entraînés par les pluies le long des pentes sur lesquelles ne les retient aucune végétation. On marche au milieu d'un océan de pierres. Le 12, nous fîmes halte dans un petit vallon qu'arrose un mince filet d'eau; nous trouvâmes là deux ou trois forges qui traitent un minerai de fer très-riche que l'on extrait à peu de distance. Le mode de traitement est assez primitif. Je n'ai à signaler qu'un soufflet hydraulique que fait mouvoir une roue horizontale frappée par une chute d'eau. On trouve le même moteur employé avec des dimensions plus considérables pour le décorticage du riz. Sur toute notre route nous trouvions des détachements des troupes du Leang ta-jen qui, prévenues de notre passage, venaient à notre rencontre le soir ou nous escortaient le matin.

La végétation avait perdu tout caractère tropical, et de grands cyprès donnaient au paysage une physionomie alpestre. Le 13, nous visitâmes, à Lou-nang, une fabrication de ces chaudières en fonte que l'on trouve dans toutes les cuisines du Céleste-Empire, et de ces bassines en fer qui servent spécialement à la fabrication du sel. On les coule dans des moules en terre composés de deux parties, qui laissent entre elles l'épaisseur de métal que doit avoir la paroi de la chaudière. La pièce est renversée et la coulée se fait par un orifice qui correspond au fond de la bassine. Le moule supérieur est percé de trous, et les deux surfaces intérieures sont enduites d'une espèce d'huile bitumineuse, destinée à empêcher l'adhérence du métal. Nous couchâmes le soir à Nga-pout-chiong, grand village situé sur les bords d'une rivière qui appartient au bassin du fleuve de Canton. La population revêt, à partir de ce point, une physionomie plus nettement chinoise. Les villages lo-lo disparaissent, et les maisons à terrasses font place aux toits courbes et aigus.

Le 14, après avoir cheminé quelque temps sur des hauteurs arides couvertes de tombeaux, nous aperçûmes à nos pieds la ville de Tong-hay, coquettement assise sur les bords d'un lac, plus grand mais moins pittoresque que celui de Che-pin, qui s'étendait



VILLE MAC DE TONG-HAY.

à perte de vue dans la direction du nord-nord-est. De riches cultures, parmi lesquelles dominent celles du pavot et du tabac, couvrent ses rives et s'avancent souvent fort loin dans ses eaux. Ces conquêtes de l'agriculture sur le terrain du lac le font ressembler en certains points à une mare; mais les cultures sont si soignées et d'un si riant aspect, qu'on ne regrette point ces petits accrocs faits à l'ensemble du paysage.

Les autorités et une partie de la garnison de la ville nous attendaient aux portes, au milieu d'un immense concours de peuple. On nous conduisit en grande pompe dans une pagode située à l'intérieur de l'enceinte; la foule ne tarda pas à se ruer à nos portes; personne ne put entrer ou sortir sans qu'un flot de curieux se précipitât dans les cours et vînt nous rendre tout travail impossible. Sur nos réclamations, une garde nombreuse fut installée devant notre logement; les curieux ne purent s'aventurer à regarder par nos portes, quand elles s'entre-bâillaient, sans recevoir des volées de coups de bâton. La foule alors s'exaspéra et tenta l'escalade des murs. Les maisons voisines furent prises d'assaut, et leurs toits servirent d'ouvrages avancés pour parvenir jusqu'à nous. Il fallut recourir aux grands moyens. Des soldats montèrent sur nos toits et repoussèrent les envahisseurs à coups de lance; dans les cours, les fusils furent chargés et les mèches allumées. Je doute cependant que ces menaçants préparatifs eussent produit l'effet désirable si on n'eût vu, derrière notre garde chinoise, nos Annamites et nos Tagals mettre au bout de leurs carabines leurs sabres-baïonnettes. La forme étrange de cette arme inconnue fit une vive et salutaire impression; et, à la nuit tombante, les habitants de Tong-hay nous laissèrent goûter le repos dont nous avions si grand besoin.

Nous quittâmes Tong-hay le 16 décembre, par un temps de neige qui dura toute la journée. Malgré le piquant et la nouveauté de ce paysage, nous étions trop brusquement surpris par le froid et trop peu vêtus pour ne pas trouver l'épreuve un peu dure. Nos pauvres Annamites, qui assistaient pour la première fois à ce phénomène, le trouvèrent charmant pendant le premier quart d'heure, et s'extasièrent devant ces légers flocons blancs qui, lentement et sans bruit, venaient se poser comme à regret sur leurs épaules. Mais leurs pieds nus et leurs mains bleuies par le froid ne tardèrent pas à refuser tout service. Cette journée de marche fut pour eux et pour nous-mêmes une des plus pénibles du voyage.

Nous longions la rive orientale du lac; la route, bien empierrée, desservait de nombreux villages, tous chinois, dont les habitants paraissaient fort mal disposés pour notre escorte et nos porteurs. Les soldats du Leang ta-jen semblaient rabattre un peu ici de leurs allures insolentes, et nous disaient tout bas que les gens du pays aimaient les Kouitse plus que de raison. Nous trouvâmes à mi-route une rivière d'un aspect régulier comme celui d'un canal et d'un courant assez rapide, par laquelle se déchargeaient les eaux du lac. Nous arrivâmes le soir à un village situé dans une gorge étroite, près du col de la petite chaîne qui ferme au nord le bassin du lac. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer le bois nécessaire pour réchauffer nos membres roidis. L'escorte de soldats du Leang ta-jen était évidemment mal vue des habitants et nous rendait impopulaires; aussi nous empressâmes-nous de la congédier.

Le lendemain nous continuâmes notre route par un beau soleil, impuissant à fondre

la couche de neige qui recouvrait le sol, les maisons et les arbres. En voyant les têtes sveltes de quelques palmiers et la verdure persistante des grands arbres diaprer ce blanc linceul, on eût pu croire à une erreur de la nature. Le feuillage rouge des sumacs, et çà et là les taches noires que formaient les rochers à pic sur le flanc des montagnes, donnaient au paysage un aspect bariolé vraiment original. Le thermomètre marquait au lever du soleil un degré au-dessous de zéro, et de légères plaques de glace nageaient à la surface des ruisseaux et des étangs. A dix heures du matin nous apparut le lac de Kiang-tchouen, encadrant sa nappe d'azur de montagnes couvertes de neige. Ses bords ne sont ni moins peuplés ni moins cultivés que ceux du lac de Tong-hay. Les pentes rougeâtres qui viennent mourir sur les bords de l'eau sont couvertes de plantations de fèves. Mais les hauteurs qui le dominent sont arides et désertes, et l'on n'y trouve guère que des rhododendrons. Une bonne route longe la rive de ce nouveau lac ; elle est souvent en



EN ROUTE DE TONG-HAY A KIANG-TCHOUEN.

corniche et taillée dans le roc des collines qui viennent baigner dans l'eau leurs pieds abrupts; elle est défendue contre l'action de la houle du lac par des jetées en pierre. A peu de distance de l'extrémité nord du lac, un bras de rivière, très-court, large et profond, traverse la petite chaîne qui longe la rive orientale et en déverse les eaux dans un second lac d'une dimension beaucoup plus considérable. C'est le lac de Fou-hien, dont les bords ont un aspect grandiose et sauvage; l'œil ne peut en distinguer le rivage septentrional où s'élève l'importante ville de Tchin-kiang. En passant du bassin du lac de Tong-hay à celui du lac de Kiang-tchouen, nous avions laissé sur notre droite, à peu de distance, la ville de Ning-tcheou, célèbre par ses poteries et les mines de cuivre de ses environs.

Kiang-tchouen est une ville petite et sale, que les Koui-tse ont brûlée il y a trois ans, mais qui s'est relevée de ses ruines avec cette patiente persévérance et cette indomptable énergie, qui sont les plus précieuses qualités de la race chinoise. Nous y reçûmes un

accueil moins bruyant, moins solennel, mais plus confortable et plus cordial qu'à Tong-hay. Le sous-préfet de la ville nous logea dans un yamen attenant à sa résidence, et nous pûmes, pendant deux jours, nous chauffer tout à notre aise, sans avoir rien à craindre des importuns. Ce fut de ce point que M. de Lagrée adressa à la première autorité civile de Yun-nan, Song ta-jen, et au premier mandarin militaire de la province, Ma ta-jen, deux lettres destinées à leur annoncer notre arrivée.

Le Song ta-jen était un mandarin à bouton bleu qui avait remplacé l'année précédente le vice-roi Lao, mort le 22 février 1867. Il attendait qu'un titulaire fût officiellement désigné par Pékin à la dignité vacante : cette nomination avait eu lieu, disait-on ; mais le nouvel élu, peu soucieux de prendre la direction des affaires dans une situation aussi critique, restait dans le Se-tchouen sous divers prétextes. Le Ma ta-jen était un soldat de fortune, dont le vrai nom était Ma-hien ; il vendait du sucre d'orge lorsqu'éclata en 1856 la révolte des Mahométans. Il convient de donner rapidement ici un aperçu des causes et des principales phases de cette guerre.

Les révoltes qui pendant les trente dernières années sont venues ébranler la puissance de la dynastie tartare n'ont pas tardé à avoir leur contre-coup dans le Yun-nan, où les Mahométans sont influents et nombreux. Encouragés par l'exemple de leurs coreligionnaires de Chen-si, ils voulurent prendre un rôle prépondérant et affichèrent des exigences intolérables. En 1856 ils provoquèrent à Yun-nan une sédition à la faveur de laquelle ils pillèrent la ville. Les hauts fonctionnaires chinois, après en avoir référé à Pékin, résolurent de s'en débarrasser par un massacre général. Le gouverneur de Ho-kin, ville située entre Li-kiang et Ta-ly, s'était acquis une certaine réputation en combattant les Taï-ping dans le Kouang-si ; il fut chargé de donner le signal de cette sanglante exécution. Il réunit tous les vagabonds et les gens sans aveu du pays, leur fournit des armes, et au jour fixé les précipita sur les Mahométans, dont un millier environ furent exterminés. D'autres massacres eurent lieu en même temps sur différents points de la province. Les Koui-tse, qui depuis longtemps s'organisaient pour la résistance, se soulevèrent aussitôt à la voix d'un simple bachelier de Mong-hoa nommé Tou-uen-sie, orphelin chinois qui avait été adopté en bas âge par un mahométan. Sa petite armée, qui ne se composait d'abord que de quarante sectaires, s'accrut bien vite des Musulmans échappés au massacre de Ho-kin et de ceux que la crainte d'un sort semblable faisait fuir de Yong-pe et des autres villes du voisinage. Il alla attaquer avec six cents hommes Ta-ly, la seconde ville de la province du Yun-nan, que son admirable position stratégique et commerciale désignait au choix des révoltés. La ville, gardée par une garnison de quatre mille hommes, composée en partie de Mahométans, se laissa prendre sans résistance (avril 1857). Le gouverneur de Ho-kin vint immédiatement en faire le siége ; mais ses troupes, qui comptaient plus de pillards et d'assassins que de soldats, furent mises en déroute. Les Mahométans marchèrent aussitôt sur la capitale de la province, dont ils s'emparèrent ; le vice-roi chinois, nommé Pang, ne tarda pas cependant à les en chasser ; mais un ardent sectaire qui avait fait autrefois le voyage de la Mecque et qui avait reçu de ses coreligionnaires le titre de Lao-papa, fomenta peu après de nouveaux troubles à la faveur desquels le vice-roi fut assassiné et le Lao-

papa proclamé empereur. Ce fut alors que Ma-hien, qui s'était distingué à plusieurs reprises dans les combats contre les Mahométans, prit le commandement des troupes chinoises, pénétra dans le Yun-nan où il installa le Lao ta-jen, nommé vice-roi en remplacement de Pang, et fit rentrer dans l'ombre ce souverain d'un jour (1861). Nommé *titai*, c'est-à-dire général en chef de toutes les troupes de la province, le Ma ta-jen a essayé de rétablir partout l'autorité de Pékin ; mais dans le sud de la province, le Leang ta-jen s'est toujours refusé à obéir à ses ordres, et les troupes de ces deux rivaux en sont venues aux mains près de Kouang-si-tcheou. Le Ma ta-jen avait même été un instant retenu prisonnier dans Lin-ngan, où il était venu pour faire reconnaître un commandant militaire nommé par Pékin, et il avait dû recourir à la prière pour obtenir sa liberté. C'est à ce moment qu'il était allé chasser les Mahométans de Yun-nan. Profitant de ces discordes, les Mahométans ont repris leur œuvre de conquête, et, après s'être solidement fortifiés dans Ta-ly devenue leur capitale, ils ont avancé lentement, mais sûrement, consolidant leur autorité dans les pays annexés avant de faire de nouvelles entreprises, enrôlant de gré ou de force les populations dans leurs armées, et ayant la précaution de faire combattre toujours loin de leur pays d'origine les soldats ainsi levés. Aussi la partie chinoise de l'armée mahométane, de beaucoup la plus nombreuse, pille, vole, brûle et ravage sans scrupule. Tout-uen-sie avait pris le titre de roi le premier jour de l'année chinoise (5 février 1867).

Au moment où nous étions à Kiang-tchouen, la ville de Tchou-hiong était investie par eux. Sin-king, située à l'ouest et à peu de distance de Kiang-tchouen, était entre leurs mains. Nous apprenions à chaque instant les progrès que faisaient leurs armées. Elles n'étaient plus qu'à onze lieues au nord et à neuf lieues à l'ouest de Yun-nan. Le gouvernement de Pékin ne paraissait guère se préoccuper d'une province qui depuis dix ans ne lui avait fait parvenir aucun impôt, et il s'en remettait à l'énergie du Ma ti-tai et à l'habileté du Tsen fan-tai, grand trésorier de la province, qui résidait à Kiu-tsing et à qui l'on devait de nombreux et intelligents efforts de réorganisation des troupes chinoises.

Nous quittâmes Kiang-tchouen le 20 décembre. A peu de distance de la ville s'offrait un lugubre spectacle. Sur toute l'étendue d'une plaine inculte qui allait mourir en pente douce sur les bords du lac, de nombreux cercueils, posés sur le sol, attendaient une sépulture que les bras des vivants semblaient impuissants à leur donner. Là, comme dans le sud de la province, une épidémie de choléra s'était abattue sur la contrée avec un degré d'intensité qui avait frappé la population d'épouvante. D'après les superstitions locales, il fallait attendre des jours plus favorables pour ensevelir les victimes. Les bières chinoises sont heureusement mieux closes que les nôtres, et, c'est à peine si de cet amoncellement de cadavres, s'échappaient de temps à autre quelques miasmes putrides. Ce fut avec un véritable soulagement que nous quittâmes ce champ funèbre ; nous franchîmes peu après un col élevé de 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 400 à 500 mètres au-dessus du niveau des lacs. On découvrait de là un panorama magnifique : dans l'est la vaste étendue du lac de Tchin-kiang; au sud, la plaine et la ville de Kiang-tchouen, et au nord, à l'extrémité des vallées étroites et bien cultivées qui descen-

daient du col où nous nous trouvions pour aller se perdre dans une immense plaine, on avait une échappée large et profonde sur le lac de Yun-nan ; ce lac nous apparut comme une véritable mer, dissimulant partout ses rivages sous les brumes d'un lointain horizon. Le lendemain nous atteignîmes la plaine qui l'entoure et à l'entrée de laquelle s'élevait la ville de Tsin-ning tcheou. Elle nous apparut comme le plus terrifiant exemple de la désolation que les musulmans excellent, d'une extrémité du monde à l'autre, à répandre sur leur passage. Des pans de murs noircis, en guise de maisons, des ombres hâves et déguenillées en guise d'habitants. Les autorités vinrent à notre rencontre dans une pompe



EN ROUTE PENDANT L'ÉPIDÉMIE.

qui nous parut plus triste encore que grotesque au milieu de ces ruines, ou plutôt de cette implacable destruction. On nous logea dans une maison à laquelle on avait fait à la hâte un toit en paille. C'était « la seule » qui offrît un tel confort ! Des troupes chinoises occupaient militairement les environs et campaient sous la tente ou dans des gourbis. Quelque échoppes, élevées à la hâte au centre de la ville, avec des planches tirées des ruines, servaient de marché, et l'on retrouvait là, non sans stupéfaction, cette animation particulière aux villes chinoises, cette âpreté au gain que ne lassent ni l'incendie ni le carnage, que n'effrayent ni la famine ni l'épidémie.

Nous nous hâtâmes de quitter ce triste séjour. Une route bien pavée et bien entretenue

suivait à une assez grande distance les bords du lac et traversait tous les kilomètres un grand village. Peu à peu les traces de dévastation disparurent; l'animation de la route, la beauté des cultures, l'élégance des constructions témoignaient à la fois et du voisinage d'une grande capitale, et de la richesse que cette fertile et admirable plaine départit à ses habitants. Le 22 au soir nous couchâmes à Tchen-kong, jolie ville située sur un petit mamelon dominant le lac et la plaine, et qui est aussi peuplée et aussi riante que sa voisine est déserte et lugubre. La curiosité chinoise n'eût pas manqué de renouveler là ses assauts contre la Commission française, si nous étions arrivés moins tard et repartis de moins bonne heure. Nous n'en fûmes pas moins escortés à notre départ par une nombreuse population. La route ne tarda pas à devenir une rue presque ininterrompue, où de nombreuses caravanes de bêtes de somme se croisaient dans tous les sens. A chaque instant des canaux admirablement entretenus répandaient la fertilité dans les champs environnants. Des rivières canalisées, aux berges régulièrement plantées de grands arbres, fournissaient de distance en distance le motif d'un de ces ponts en pierre dont le premier spécimen avait si vivement excité notre admiration et notre surprise à Muong Long. Jamais la puissante civilisation dont nous étions devenus les hôtes ne s'était révélée à nous avec autant d'enchantements et de riches apparences. La nouveauté de ce spectacle, marqué dans tous ses détails de ce caractère étrange qui est spécial au Céleste-Empire, le souvenir des forêts et de la barbarie au milieu desquels nous avions si longtemps vécu, nous faisaient croire à un rêve; nous nous surprenions à rougir de nos costumes informes et souillés, en croisant un palanquin ou en frôlant les robes de soie des bourgeois qui se pressaient sur le seuil de leurs maisons pour voir passer les étrangers.

Vers midi, on apercevait déjà les créneaux de la ville de Yun-nan se découper dans l'azur du ciel, quand un petit mandarin à cheval, accouru à notre rencontre, remit une lettre à M. de Lagrée. Elle était en français! M. de Lagrée la parcourut, puis me la tendit. Ce fut avec un véritable battement de cœur que j'en dévorai le contenu. Elle était signée du P. Protteau, missionnaire apostolique français, et contenait un court souhait de bienvenue, un « à bientôt » qui nous fit tressaillir d'aise. Nous savions vaguement que nous allions trouver des missionnaires à Yun-nan : nous ignorions leur nationalité; rencontrer des compatriotes était pour nous une double joie et ce moment effaça le souvenir de bien des souffrances. Pour comprendre la valeur de ces jouissances, il faut avoir connu le poids de l'isolement, avoir été séquestré pendant de longs mois du monde civilisé. Il n'y a que ceux qui ont subi un long exil qui apprécient les joies du retour.

Nous entrâmes dans Yun-nan au milieu d'un immense concours de peuple. L'enceinte de la ville est plus haute, plus épaisse et construite avec plus de soin que celles que nous avions déjà rencontrées. Nous éprouvâmes une sensation nouvelle en parcourant la longue rue marchande qui aboutit à la porte sud de la ville : ces magasins régulièrement alignés, ces étalages propres, coquets, souvent riches, cette animation tumultueuse, ces mille enseignes aux lettres d'or qui pendaient aux frontons des boutiques, cette sourde clameur qui s'élevait de la foule nous donnèrent une haute idée de la capitale du Yun-nan. On nous logea dans un immense yamen, dévasté en partie, et dont un ou deux bâtiments

seulement étaient en état de nous recevoir. Ce yamen est situé sur un monticule d'où la vue est fort étendue et très-pittoresque[1]. C'était le palais où avaient lieu les examens pour le baccalauréat.

Dès notre arrivée, le P. Protteau vint se mettre à la disposition du commandant de Lagrée. Il ne pouvait nous donner aucune nouvelle d'Europe plus récente que celles que nous possédions déjà ; mais il nous mit au courant de la situation de la province, et nous fit comprendre tout ce que le manque d'interprètes nous avait empêchés de bien saisir jusque-là. Nous apprîmes ainsi que le fameux Kosuto, dont on nous avait si souvent entretenus à Se-mao et à Pou-eul, n'était autre que le P. Fenouil, le provicaire apostolique de la mission du Yun-nan ; il résidait à Kiu-tsing depuis l'explosion de la maison où il fabriquait des poudres pour le vice-roi Lao, dont il était le confident et l'ami. Naturellement son active intervention dans la lutte contre les Mahométans le désignait à leur animadversion, et il attribuait à leur malveillance l'accident qui lui était arrivé et dont il avait failli être victime. Le Song ta-jen lui avait dépêché un courrier pour qu'il vînt nous servir d'interprète officiel dans nos relations avec les autorités chinoises. Nous n'allions donc pas tarder à faire sa connaissance.

C'était le P. Fenouil qui, d'accord avec le vice-roi, nous avait expédié, en même temps que la lettre chinoise qui avait tant causé d'émoi à Xieng Hong, cette lettre en caractères européens qu'on n'avait pas voulu nous montrer et qui nous eût expliqué tout cet imbroglio. Le vice-roi Lao, prévenu par Pékin de notre arrivée prochaine, avait cru devoir nous informer de l'état troublé de la province, des dangers que l'on courait en traversant des routes infestées par les brigands, et il nous engageait à différer notre entrée en Chine jusqu'au moment où, averti de notre présence à la frontière, il pourrait nous envoyer une escorte suffisante. Le P. Fenouil nous confirmait en français tous ces renseignements, en même temps que le bon vouloir des autorités chinoises et le vif désir qu'elles avaient de nous voir arriver sains et saufs à Yun-nan. La lettre chinoise, mal traduite par des gens inexpérimentés dans l'art de déchiffrer des hiéroglyphes, avait été prise pour une défense d'entrer en Chine ; de là les difficultés que nous avions rencontrées et qu'avait seule pu lever la lecture de nos passe-ports. L'ignorance, et non les ruses birmanes, ou la mauvaise foi chinoise, avait causé les difficultés que nous avions eu à vaincre à Muong Long et à Xieng Hong.

Le lendemain de la Noël, M. de Lagrée alla faire une visite officielle au Song ta-jen. Celui-ci, beau vieillard à barbe blanche et à figure distinguée, le reçut avec une affabilité et une courtoisie qui nous donnèrent une haute idée de la politesse chinoise. Il vint à la rencontre du chef de la Mission française jusqu'à la deuxième porte de son yamen, entouré de tous ses mandarins en tenue. Il rendit dès le lendemain la visite de M. de Lagrée.

En sortant de chez le Song ta-jen, nous nous rendîmes chez le Ma ta-jen. Il habite en dehors de la ville une villa plaisamment située sur les bords du lac. C'est un homme de trente-six ans, d'assez puissantes mais d'assez grossières allures. On comprend en le

[1] Voy. Atlas, 2e part., pl. XXXVIII.

voyant qu'il soit parvenu à dominer le faible cénacle chinois que Pékin envoie pour gouverner cette province lointaine. Il est criblé de blessures, et il montre avec fierté ces preuves de sa bravoure qui, mieux que des diplômes, l'ont conduit au pouvoir. Son appartement est un véritable arsenal où l'on trouve avec surprise une collection formidable d'armes européennes de toutes sortes : carabines, tromblons, armes à répétition, fusils Lefaucheux, révolvers. Il s'exerce toute la journée à l'usage de ces différents engins, et il est peu de meubles chez lui qui ne soient littéralement criblés de balles. Autour de lui vit un état-major mahométan dont le costume et la physionomie tranchent vivement sur les allures habituelles des Chinois. On voit que ces gens-là sont habitués à être craints, et se sentent revêtus aux yeux de la foule du prestige qui entoure leur terrible maître.

Le Ma ta-jen ne nous rendit pas notre visite, mais toutes les autorités de la ville, où se trouvent les six grands tribunaux de la province, défilèrent successivement dans notre yamen. Le Ma ta-jen nous invita à un grand dîner avec toute notre escorte, le 30 décembre. Ce qu'il y eut de plus singulier, ce ne fut pas le festin, précédé de graines de pastèques et d'oranges exquises, et composé suivant l'usage de nids d'hirondelles, de queues et d'entrailles de poissons, de canards laqués et autres mets connus des touristes, mais l'abstention complète de notre hôte et de ses officiers, qui observaient alors le jeûne du Ramadan. Nous dinâmes seuls, avec un ou deux mandarins chinois et environnés d'une galerie de spectateurs.

Le 31 décembre, arriva à notre yamen un néophyte chrétien qui avait été porter à Pékin une lettre écrite par le P. Fenouil, en faveur du Ma ta-jen, cette lettre désignait le général mahométan comme le seul homme capable de pacifier le Yun-nan. Le P. Fenouil priait en conséquence la légation de France de recommander chaudement le Ma ta-jen au gouvernement chinois. Le P. Protteau nous communiqua la réponse de notre ambassadeur à Pékin, M. de Lallemand. Il annonçait qu'il avait fait une démarche en faveur du Ma ta-jen et que le gouvernement chinois allait lui expédier des armes, de l'argent et des vivres pour l'aider dans sa lutte contre les révoltés.

La population de la ville de Yun-nan ne peut guère être évaluée à plus d'une cinquantaine de mille habitants. Les immenses faubourgs, en partie détruits, qui se prolongent pendant une lieue en dehors de l'enceinte, devaient, avant la guerre, quadrupler ce chiffre.

L'enceinte a une forme rectangulaire et mesure environ trois kilomètres dans le sens nord et sud, et deux kilomètres dans le sens perpendiculaire. Elle a six portes bastionnées : deux sur le côté est ; deux sur le côté sud et une sur chacune des deux autres faces. Le fossé est alimenté d'eau, par une rivière canalisée, qui longe la face orientale de l'enceinte. Le terrain sur lequel la ville est construite descend en pente vers le lac, et quelques monticules en accidentent la partie nord. Entre deux de ces monticules, dans une dépression du sol, s'étendent des jardins et des rizières qui occupent presque complétement l'angle nord-ouest de l'enceinte. Là se trouvent quelques restaurants, quelques maisons de plaisance, et ces maisons à thé, qni remplacent en Chine nos cafés chantants.

La partie commerçante de la ville a, malgré la guerre, une physionomie très-remar-

quable, qui dénote un centre riche, populeux, vers lequel convergent les produits de toute une région exceptionnellement favorisée. La principale richesse de la province consiste en métaux, dont le plus important est le cuivre. Il y a une quarantaine de mines de cuivre dans le Yun-nan, et la plus grande partie des minerais provenant des mines du sud vient se faire traiter à Yun-nan, ou y subir un dernier affinage. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de dire qu'en 1850, l'impôt annuel payé à Pékin par la province était de six millions de kilogrammes. Le prix de cent livres de cuivre (60 kilogrammes), sur les lieux, est de 55 francs environ. A cette production, il faut ajouter celle de l'argent qui ne dépasse pas annuellement 40,000 kilogrammes. Les plus importantes mines d'argent sont celles de Lo-ma, Mien-hoa-ti, situées entre Tong-tchouen et Tchao-tong, celles de Houy-long et de Ngan-nan, situées, la première sur les bords du Cambodge à l'ouest de Li-kiang et la seconde sur les bords du fleuve Bleu, au nord de la même ville. Les mines d'or sont encore moins importantes. J'ai déjà parlé des gisements qui se trouvent au nord de Ta-lan. Je citerai encore la mine de Ma-kang, située dans le voisinage de Ngan-nan, et celle de Ma-kou, qui est sur la frontière du territoire de Lin-ngan et du Tong-king. L'impôt que perçoit le gouverenment sur l'exploitation de ce métal, n'est que de 1,140 grammes d'or par an.

Il n'y a, à ma connaissance, qu'une mine d'étain dans le Yun-nan : c'est celle de Ko-kieou, située sur le territoire de Mong-tse, à l'est de Lin-ngan. Les mines de plomb et de zinc sont plus nombreuses et se trouvent surtout dans le nord de la province, aux environs de Tong-tchouen et de Ping-y hien. Elles fournissent à l'État, de 300 à 400,000 kilogrammes de zinc et une centaine de mille kilogrammes de plomb par an. Il y a enfin quatorze mines de fer groupées pour la plupart dans la région lacustre dont Yun-nan est le centre ; elles ne payent, par an, que 2 ou 3,000 mille francs de droits à l'État.

L'exploitation des mines de cuivre est une sorte de commandite, dont l'État fournit les capitaux, en se réservant le droit d'acheter, dans chaque mine, à un prix déterminé, une quantité de métal fixée à l'avance. Le même droit est concédé aux provinces limitrophes, et le transport de cette redevance en nature, donnait lieu, avant la guerre civile, à d'immenses convois de barques, qui descendaient le fleuve Bleu et allaient transporter jusqu'à Pékin les millions de kilogrammes de cuivre, nécessaires à la fabricaton des sapèques du Céleste Empire. En 1850, la somme qui était avancée par l'État pour l'exploitation des mines de cuivre de Yun-nan, s'élevait annuellement à un million de taels ; mais les mineurs se plaignaient vivement de ce que le prix officiel du cuivre fût beaucoup trop faible et la quantité de métal exigée beaucoup trop forte. Il en résultait une diminution sensible dans le nombre des travailleurs venus de tous les points de l'empire afin de prendre part à l'exploitation des richesses métallurgiques du Yun-nan. Après les prélèvements opérés dans les mines, par l'État et par les provinces, le commerce ne trouvait plus une quantité suffisante de cuivre pour alimenter ses achats.

La rébellion mahométane est venue aggraver cet état de choses, et la plupart des

exploitations sont aujourd'hui abandonnées. Mais l'on sent combien facilement on pourra, quand le calme sera revenu dans cette belle contrée, raviver la production et lui donner un essor plus considérable. Une législation plus libérale, des moyens d'exploitation plus perfectionnés, un débouché commercial permettant de faire arriver sans intermédiaire tous ces métaux dans un port européen, feraient de Yun-nan le marché métallurgique le plus important du globe. A ce point de vuė, il est inutile d'insister sur les conséquences que pourrait avoir l'ouverture du fleuve du Tong-king, dérivant immédiatement vers le port de Saïgon les produits du Yun-nan.

En même temps que Yun-nan est, en temps ordinaire, l'entrepôt de grandes quantités de cuivre qui donnent lieu à d'actives transactions et à une fabrication importante d'ustensiles, cette ville possède aussi une fabrique de monnaie, créée en 1661, où l'on frappe une énorme quantité de sapèques. L'alliage dont est formée cette monnaie divisionnaire, se compose, sur 100 parties, de 54 de cuivre, 42,75 de zinc et 3,25 de plomb. On produisait annuellement à Yun-nan, avant la guerre, plus de 101 millions de sapèques, représentant au taux légal de 1,200 sapèques, pour un tael ou une once d'argent, une valeur de 650,000 francs environ. Le sapèque pèse à peu près quatre grammes et demi. Depuis la guerre, cette production a beaucoup diminué ; les nécessités du moment ont amené à modifier l'alliage et à augmenter la quantité de zinc. La valeur de cette monnaie ainsi altérée, est devenue sujette à de nombreuses fluctuations : des fabrications clandestines se sont produites de tous côtés. Au moment de notre passage à Yun-nan, le change du tael était de 1,800 sapèques, et nous devions trouver des taux encore plus bas.

Ce n'est pas là la seule industrie de Yun-nan. On y tisse une étoffe particulière appelée *tong hay touan tse*, ou « satin de la mer orientale ». Cette étoffe, faite de fils de soie, que je soupçonne provenir en grande partie de l'araignée particulière dont j'ai signalé la présence à Ta-lan, est très-solide, nullement lustrée et en général d'une couleur noire, quoiqu'on puisse la teindre de toutes les nuances. Elle est très-renommée dans toute la Chine. On fait aussi à Yun-nan de beaux tapis, des couvertures et des feutres.

Les principaux produits indigènes que l'on trouve sur le marché sont : le thé, le cinabre, le musc, la soie, des préparations médicinales du tabac et de l'opium, qui vaut environ un tael et demi le demi-kilogramme. Il est apporté surtout par les Lawas et les Kongs qui habitent la rive droite du Cambodge vis-à-vis de Pou-eul. Il contient une quantité d'opium pur égale à celle que l'on peut extraire de l'opium de Catna, mais il est moins parfumé. Le sel se vendait, au moment de notre passage, près de deux francs le kilogramme, à cause de l'occupation, par les Mahométans, des puits situés à une vingtaine de lieues dans le nord-ouest de la ville. Des draps et des fourrures russes, des cotonnades anglaises venuesde Canton, du coton brut importé de Birmanie, sont les principaux produits étrangers.

La plaine de Yun-nan est riche en céréales, en arbres à fruits, en pâturages. On y cultive le blé, le sorgho, le maïs, l'avoine, le tabac, le lin ; la prune, la cerise, la pêche, la fraise, la noix, la châtaigne, la poire, sont les principaux fruits qu'on y rencontre. Çà

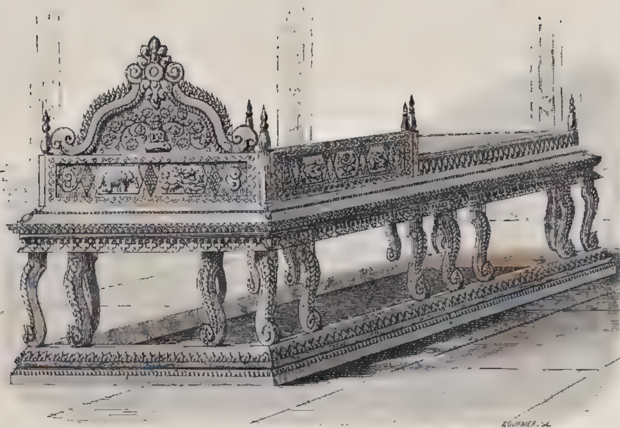
et là, des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles, paissent sur le flanc des collines. Celles-ci contiennent des carrières de marbre et de cette pierre particulière que les Chinois appellent « pierre d'azur ».

La culture du pavot a amené la disparition, sur le marché de Yun-nan, d'une denrée très-importante, la cire. Au dire des indigènes, les abeilles, autrefois très-nombreuses dans cette partie de la Chine, ont éprouvé pour la fleur du pavot, la même attraction malsaine que le Chinois éprouve pour le suc qu'on retire de son fruit. A l'époque où fleurissent les champs de pavots, ces insectes accouraient en foule y butiner, mais ils ne pouvaient ensuite reprendre goût à une autre nourriture et ils succombaient dans l'intervalle de deux saisons.

On nous cita un autre exemple de ce singulier attrait que le pavot exerce sur les animaux aussi bien que sur l'homme. Dans une bouillerie d'opium de la ville, on avait remarqué que des rats venaient en grand nombre, le soir, humer les vapeurs qui s'échappaient des fourneaux. A la suite de l'occupation momentanée de Yun-nan par les Mahométans, la bouillerie cessa de fonctionner et fut abandonnée pendant quelque temps. Quand un nouveau propriétaire vint s'y installer, il trouva sur le clayonnage resté en place, plusieurs cadavres de rats : ils étaient morts de faim en attendant la jouissance qu'ils avaient coutume d'éprouver en respirant les vapeurs de l'opium !

Le lac de Yun-nan, qui est le plus considérable de toute la province, se déverse dans le Yang-tse kiang, par une rivière qui sort de l'extrémité sud-ouest du lac, près de la ville de Kouen-yang tcheou. Il porte le nom de « mer de Tien ». Le royaume de ce nom occupait jadis une grande partie de la province de Yun-nan.

Il convient d'interrompre un instant ce récit, pour donner quelques indications historiques sur la contrée que nous venons de parcourir.



CANAPÉ D'UNE PAGODE.

XX

ESSAI HISTORIQUE SUR LE NORD DE L'INDO-CHINE. — ORIGINE COMMUNE DES ANNAMITES ET DES LAOTIENS. — ROYAUMES FONDÉS PAR LES TRIBUS PE-YOUE. — HISTOIRE DU ROYAUME DE NAN-TCHAO OU DU YUN-NAN. — ROYAUMES DE VIEN CHAN, XIENG MAI ET XIENG HONG. — SITUATION POLITIQUE ACTUELLE DE LA CONTRÉE.

Ce chapitre résume les renseignements historiques que j'ai pu réunir sur les populations du nord de l'Indo-Chine. Quelques-uns sont absolument nouveaux et proviennent, soit de recherches malheureusement trop hâtives et trop incomplètes, dans les sources chinoises, soit de chroniques laotiennes, écrites, en langue thai et en caractères latins, par M. de Lagrée, sous la dictée de son interprète. Je n'ai pu le plus souvent en saisir que le sens général. Une partie de ces récits reproduisent les manuscrits que possèdent les pagodes ; d'autres ont été faits de mémoire par les prêtres qui, chez les Thai comme chez toutes les nations bouddhistes, sont les dépositaires des traditions historiques. La destruction des livres, réitérée à chaque révolution ou à chaque guerre, a singulièrement diminué cet héritage entre leurs mains. Les légendes bouddhistes ont contribué à faire oublier aux Thai leurs véritables origines en substituant de bonne heure à leurs traditions particulières, des traditions et des souvenirs venus de l'Inde. Alors que chez leurs voisins et leurs parents, les Chinois et les Annamites, la recherche de la vérité historique et l'amour du passé sont poussés jusqu'à la passion, les Thai, devenus fervents sectateurs de Bouddha, se complaisent dans les exagérations ridicules, les récits merveilleux et sans valeur que leur ont apportés les missionnaires d'Açoka. Les vicissitudes d'un cheveu de

Cakya-mouni tiennent plus de place dans leur imagination que l'histoire de leurs pères, et leur étonnement est grand que l'on songe à s'informer de choses que leurs vieillards n'ont point vues. Les chroniques modernes, qui ont la prétention de se substituer aujourd'hui aux anciennes chroniques disparues [1], sont loin de mériter une entière confiance. Je ne donnerai ici que les faits qui m'auront paru présenter un caractère sérieux d'authenticité ou les légendes consacrées par l'assentiment général.

La race thai est une des dernières venues en Indo-Chine. Comme pour les Annamites, il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire pour la trouver établie beaucoup au nord du territoire qu'elle occupe aujourd'hui [2]. Les tribus détachées du tronc commun, telles que les Khamtis, les Pou ons, les Akoms, qui habitent les vallées supérieures de l'Iraouady et du Brahmapoutre ; les Pa-y, qui sont disséminés sur les frontières chinoises du Tong-king et les bords du Kin-cha kiang, semblent n'être que des flots retardataires des invasions d'émigrants qui se sont dirigés vers le sud, à plusieurs époques dont la dernière est à peine éloignée de nous de cinq ou six siècles. Les déductions ethnographiques et même philologiques [3], la comparaison attentive de l'histoire chinoise, des chroniques tong-kinoises et des quelques souvenirs que conservent encore les Thai sur leur passé, conduisent à admettre qu'ils faisaient partie jadis des tribus appelées Pe-youe par les Chinois, Ba Viel par les Annamites, qui ont occupé jusqu'au commencement de notre ère toute la partie de la Chine située au sud du Yang-tse kiang.

Les livres annamites racontent que « après le déluge, l'empereur Nghien (Yao) ordonna à la famille Hi d'aller prendre le gouvernement du Nam-giao (Nan-kiao) [4]. Ce pays

[1] Gutzlaff (*J. A. G. S.*, t. XIX, p. 33) signale l'existence d'annales laotiennes remontant au commencement de notre ère. J'ignore sur quoi repose cette assertion qui me paraît être aussi aventurée que beaucoup d'autres allégations du même auteur.

[2] Voy. ci-dessus la note 3 de la page 102 et la note 1 de la page 105. Consultez pour tout ce chapitre les cartes historiques insérées p. 128-9.

[3] Les Laotiens et les Annamites paraissent avoir emprunté le cycle duodénaire des Chinois à une époque peu différente si l'on en juge par la ressemblance des noms des années :

	rat,	bœuf,	tigre,	lièvre,	dragon,	serpent,	cheval,	chèvre,	singe,	coq,	chien,	porc.
Cycle laotien,	*chai*,	*phau*,	*nhi*,	*mao*,	*si*,	*say*,	*snga*,	*met*,	*san*,	*rau*,	*set*,	*cai*.
Cycle annamite,	*ti*,	*shuu*,	*dran*,	*meo*,	*thin*,	*ti*,	*ngo*,	*mui*,	*than*,	*drau*,	*tuat*,	*hoi*.

J'ai déjà donné le cycle cambodgien p. 93. Il est à remarquer qu'il commence à l'année du bœuf, au lieu de commencer à celle du rat et que les années y sont désignées pour la plupart par un nom d'animal emprunté à la langue vulgaire laotienne ou annamite. Ainsi *rong*, dragon, et *cha*, chien, viennent des mots annamites *long* et *cho* qui ont la même signification ; *voc* signifie singe en laotien ; en retouchant le préfixe *mo* qui veut dire *un*, de *momi*, cheval, et *mome*, chèvre, on retrouve les mots laotiens *ma* et *met*. Les Siamois, oublieux du calendrier de leurs aînés laotiens, ont adopté mot à mot le cycle cambodgien, sans doute à cause de la domination qu'ils ont longtemps subie.

Un grand nombre de mots laotiens et annamites paraissent n'être qu'une modification différente du même mot chinois. Le mot *ong* qui signifie « chef, seigneur » en annamite, était également usité dans le même sens dans l'ancien royaume de Lan Sang.

[4] P. Legrand de la Liraye (*Notes historiques*, etc., p. 10). Giao-chi en annamite, ou kiao-tchi en chinois, désigne perpétuellement la nature annamite et signifie « doigts écartés ». Aujourd'hui encore l'un des traits caractéristiques de la race annamite est d'avoir le gros orteil un peu écarté du second. Il est possible cependant que le caractère *Kiao* n'ait été pris dans cette ancienne désignation que pour sa valeur phonétique et qu'il représente le mot *Chao*, « seigneur, maître, roi », des Laotiens C'est probablement ce dernier mot que l'on trouve rendu plus tard par le caractère *Tchao* (prononcé par les Annamites Trieu ou Tieou) dans le nom des princes

était au midi et comprenait les tribus Ba Viet dont Au Viet, Man Viet, Lac Viet[1] étaient les principales et qui formaient ensemble le Nam-viet (Nan-youe). Dès avant les Han, on appelait Nam-viet, les cinq montagnes de Ngu-linh (Ou-linh) qui sont Cao so'n, Hue so'n, Hoanh so'n, Thai so'n, Hon so'n. »

D'après les mêmes autorités [2], le premier roi des Ba Viet fut un nommé Loc-tuc, fils cadet d'un empereur de Chine et d'une fille Ba Viet que l'empereur avait rencontrée dans une excursion à la mer du midi. Loc-tuc prit en montant sur le trône le nom de Kinh-dreuong et fut le chef de la dynastie, connue dans les annales annamites sous le nom de

de Nan-youé, tels que Tchao-to, Tchao-hou, Tchao-ing, ou dans celui du royaume de Nan-tchao. Les appellations chinoises et annamites du pays occupé par les Pe-youe sont très-nombreuses. Voici celles que l'on trouve dans les historiens annamites : Nhat-nam (Ji-nan en chinois), An-nam (Ngan-nan), Viet-nam (Youe-nan), Van-lang (Ouen-ling ?), Nam-binh (Nan-ping). Giao-chi était l'une des quinze préfectures du royaume de Van-lang et n'a jamais désigné qu'une partie du territoire occupé par les Ba Viet, tandis que presque toutes les dénominations qui précèdent se sont appliquées, à une certaine époque, à toute son étendue. Il faut remarquer aussi que Viet-thuong ou Youe-tchang est synonyme pour les Chinois de Lao-tchoua, nom sous lequel ils désignent le royaume laotien de Luang Prabang et de Vien Chon qui s'appelait jadis Muong Choa, (Biot, *Dictionnaire*, etc , p. 309.)

Youe-tchang a été écrit à tort, Yue-chang dans la note 1 de la page 113. Ce nom a été porté aussi par le royaume de Lin-y, mais seulement, d'après le *Ta thsing y thoung tchi*, à partir des Thsin, c'est-à-dire du IIIe siècle avant notre ère. Le Lin-y est mentionné dans le *Thoung kien kang mou* comme un royaume distinct de celui de Youe-tchong, vers la fin du XIIe siècle avant notre ère, au moment de l'ambassade envoyée par ce dernier pays à l'empereur Tchin-ouong. Les annales annamites (P. Legrand, *op. cit.*, p. 10) disent expressément, que le nom de Viet-thuong (Youe-tchang) était appliqué à cette époque au territoire des Ba Viet. Les faisans qu'apportèrent les envoyés du Youe-tchang abondent dans la région montagneuse qui se trouve à l'est du Tong-king et ne sauraient vivre dans les pays chauds où quelques commentateurs ont placé le pays de Youe-tchang. Quant à la difficulté que l'on pourrait tirer de l'itinéraire maritime suivi par l'ambassade à son retour, il n'y a rien d'extraordinaire à supposer que, pour éviter un chemin par terre dangereux et des forêts impraticables, les envoyés du Youe-tchang aient descendu les côtes de la presqu'île pour remonter ensuite le Cambodge et parvenir en barques dans le Laos. Telle est la route qu'ont suivie au XVIIIe siècle les missionnaires pour aller du Tong-king dans ce dernier pays, après avoir échoué dans une tentative pour y pénétrer directement (voy. ci-dessus, p. 9).

Je résumerai cette longue discussion en disant que le royaume de Youe-tchang, qui envoya vers 1109 av. J.-C. une ambassade en Chine, doit être cherché dans la région comprise entre Luang Prabang et le Tong-king, au sud des Kiao-tchi ou Annamites proprement dits, comme l'indique le *Thoung kien kang mou ;* que ce royaume est celui que les Chinois ont appelé plus tard Lao-tchoua, et qu'il a probablement passé avec le Lin y, à la fin du IIIe siècle avant notre ère, sous la domination du général chinois Tchao-to, dont il va être parlé. La mention faite de l'ambassade de Youe-tchang par les annales annamites, prouve que les Laotiens faisaient partie des tribus Ba Viet, dont ces annales racontent l'histoire. Ce n'est qu'après la dispersion de ces tribus et leur partage définitif en plusieurs royaumes distincts, que les chroniques tong-kinoises se restreignent à l'histoire des Kiao-tchi.

[1] L'orthographe latine de ces noms n'est malheureusement pas suffisante pour retrouver leurs équivalents chinois. Un seul, celui de Man Viet, se retrouve dans celui des Min-youe, dont il est parlé dans l'histoire de Chine de Mialla (t. III, p. 9 et 13) et qui formaient encore au IIe siècle avant notre ère un État indépendant dans le Fo-Kien. La configuration montagneuse de cette province a préservé leurs descendants d'une complète absorption par les Chinois, et la race mixte qui l'habite aujourd'hui diffère sensiblement, par la langue et l'aspect physique, des Chinois du reste de l'empire. Les tribus Au et Lac semblent s'être plus particulièrement unies par le mariage de Lac-lung et de Au-cu pour former le royaume de Nan-youe.

Pour que les chroniques tong-kinoises fussent lues avec fruit et pour qu'on pût les repérer sur les faits bien connus de l'histoire chinoise, il serait nécessaire que tous les noms propres fussent accompagnés des caractères chinois dont ils ne sont que la prononciation défigurée.

[2] Pour toute la suite du récit, comparez à la traduction du P. Legrand, Marini, *Delle missioni*, etc., et Alex. de Rhodes, *Historia Tunkinensis*.

Hong-ban. Elle aurait régné depuis les temps de Yu jusqu'au IIIe siècle avant notre ère. Kinh-dreuong donna à son royaume le nom de Xich-qui [1]. Il eut de la fille du chef de Dong-dinh, appelée Than-long [2], un fils qui s'appela Lac-lung, « renard, dragon ». Celui-ci épousa Au-cu, fille de De-lai. Je laisse ici parler la chronique annamite. — « Au-cu accoucha de cent œufs qui produisirent chacun un garçon. Lac-lung dit alors à sa femme : Je suis de la race des dragons, et vous êtes de celle des immortels. L'eau et le feu se font la guerre et l'on ne peut les réunir. Il quitta ensuite sa femme et alla avec cinquante de ses fils vers la mer; les cinquante autres restèrent avec Au-cu dans les montagnes. Les premiers prirent le nom de Thuy-tinh, « familles des eaux » ; les seconds, de So'n-tinh, « familles des montagnes » [3]. Hung, l'aîné de tous, fut roi. » — Il établit sa capitale à Phong-chan [4]. Son royaume, qu'il appela Van-lang, avait pour limites au nord le lac Dong-dinh, à l'est la mer, à l'ouest Ba-thuc ou le territoire actuel de Cao-bang, au sud le royaume de Ho-ton (?). Il était divisé en quinze préfectures. Le chef civil de chaque district était appelé Lac-han, le chef militaire, Lac-tu'o'ng, le juge Bo-chanh. Le fils du roi avait le titre de Quan-lang, sa fille, celui de Mi-nang. Ces derniers titres sont encore portés par les chefs et leurs filles dans les Muongs ou provinces laotiennes qui dépendent du Tong-king.

Les So'n-tinh paraissent avoir formé un royaume à part au sud-ouest du Tong-king, dans la région montagneuse qui avoisine le Nghe-an. Les Thuy-tinh choisirent Ba-thue ou Cao-bang pour leur capitale. Au bout de dix-huit générations, le roi de Van-long, nommé Ly-the, n'avait qu'une fille qui fut recherchée en mariage par le roi de Ba-thue et celui des So'n-tinh. Ce fut celui-ci qui l'emporta, et il en résulta une guerre acharnée entre les deux rivaux, guerre dans laquelle le roi de Ba-thue fut vaincu.

Un peu plus tard, un roi de Ba-thue, nommé Yen-dreuong, qui régna de 257 à 207 avant Jésus-Christ, fit la conquête du royaume de Van-long, le réunit à ses États et donna à son empire le nom d'Au-lac. Sa capitale était à Ou-tcheouf ou dans le Kiang-si. Il jeta sur les frontières du Viet-thuong (Youe-tchang) les fondements d'une forteresse qui avait dix mille pieds d'étendue. Elle s'appela Lao-thanh « parce qu'elle avait la forme de la coquille *lao* ». On la désigna aussi sous les noms de Tu'-long, « les quatre dragons », et de Con-hon, « le grand monticule », à cause de la hauteur prodigieuse de ses murailles.

[1] Ces mots signifient : « Diable rouge ». Il faut chercher peut-être la raison d'être de cette appellation dans l'habitude de chiquer le bétel, qui est commune aux Laotiens et aux Annamites et qui rend la salive et les lèvres d'un rouge de sang. L'aréquier et le bétel sont encore cultivés aujourd'hui dans la partie chinoise de la vallée du fleuve du Tong-king et ils devaient l'être à cette époque sur les bords du fleuve de Canton qui jouissent d'un climat analogue.

[2] Marini lui donne le nom de Than-lao. Dong-dinh est sans doute la transcription annamite du nom du lac Tong-ting situé sur la rive droite du Yang-tse kiang et dont le territoire, comme on le verra plus loin, limitait au nord le royaume de Van-lang.

[3] Ikchvakou, premier prince de la dynastie solaire qui régna à Ayodhya, eut aussi cent fils dont cinquante régnèrent sur les contrées du nord et cinquante sur celles du sud. La vague ressemblance de ces deux traditions est sans doute purement fortuite.

[4] Le nom chinois correspondant est Foung-tchouen. Il y a aujourd'hui une ville de ce nom près de Ou-tcheou, chef-lieu de département du Kouang-tong. On trouve dans le *Dictionnaire* de Biot que cette dernière ville était sous les Tcheou (1134-255 av. J.-C.) le pays des Youe du nord. (Consulter la carte générale de l'Indo-Chine et de la Chine centrale, Atlas, Ire partie, pl. I, et le diagramme inséré pages 128-129).

Elle était destinée sans doute à préserver le royaume d'Au-lac des invasions des So'n-tinh.

L'empereur de Chine[1] fut jaloux de la puissance de Yen-dreuong et des richesses du pays des Youe. Il forma une armée « de tous les vagabonds, de tous les marchands, de tous les gens qui ne trouvaient pas à se marier », et en donna le commandement au général Do-thuy. Celui-ci fut tué après avoir remporté quelques succès. Il fut remplacé par les généraux Gin-ngao et Tchao-to[2]. Le premier succomba à une maladie. Le second résolut de profiter des guerres qui amenèrent la chute de la dynastie Thsin et l'avénement des Han pour se rendre indépendant dans le sud de l'empire. Il offrit la paix au roi Yen-dreuong, qui lui céda tous les territoires situés au nord du fleuve Thien-duc. Le fils de Tchao-to entra dans les gardes de Yen-dreuong et épousa sa fille Mi-chan. Peu de temps après, Tchao-to, fort du concours des deux époux, jeta le masque et détrôna Yen-dreuong qui s'enfuit à Canton (207 av. J.-C.)[3]. Tchao-to s'empara l'année suivante du Lin-y et de la région que les auteurs annamites désignent sous le nom de Tuong-quan, dans les montagnes du sud-ouest[4]. Il prit le titre de Ou-ouang, et rendit à ses états leur ancien nom de Nan-youe. En 197, il nomma deux chefs : « l'un, seigneur de Giao-chi; l'autre, seigneur de Cu'u-chan, deux territoires qui étaient notre vrai An-nam[5] », disent les annales Tong-kinoises. En 185, il fit la guerre au roi de Tru'o'ng-sha, que soutenait l'impératrice Lin-heou. A la mort de celle-ci (179), Tchao-to fit une incursion dans la province chinoise du Hou-nan. L'empereur Hiao-ouen-té lui envoya le lettré Lou-kia, qui lui rappela que les tombeaux de ses pères reposaient sur la terre de Chine, et qui lui offrit la confirmation de ses titres, s'il consentait à se reconnaître vassal de l'empire. Tchao-to accepta et, à partir de ce moment, la paix régna sur les deux frontières.

Tchao-to mourut en 136, après un règne de 71 ans. Son petit-fils, Tchao-hou, lui succéda.

[1] Thsin-chi-hoang-ti, le destructeur des livres et le constructeur de la grande muraille. Il régna de 246 à 209 avant Jésus-Christ.

[2] Là le récit des annales annamites est contrôlé par l'histoire chinoise. (Cf. P. Legrand, *op. cit.*, p. 21 et suiv., et de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. II, p. 510 et 543.) Les transcriptions annamites des noms des deux généraux chinois sont Nham-Ngao et Trieu-da. Dans la *Notice historique* du P. Gaubil sur la Cochinchine, il est dit, page 3, que Tchao-to avait été gouverneur de Canton. Cette notice, qui m'avait échappé au moment de la rédaction de l'*Essai historique sur le Cambodge*, m'apporte une preuve de plus en faveur de l'identification que j'ai faite du Fou-nan et du Cambodge. Il y est dit, page 7, que l'arrière-petit-fils de Fan guen, roi de Lin-y (voy. ci-dessus, p. 118, n. 3), nommé Fan-ouen-ti, fut tué par Tang-ken-tchun, fils du roi de Fou-nan, « aujourd'hui Camboge », ajoute le savant missionnaire. Fan-ouen-ti me paraît être le Phan-ho-dat des annales annamites, mais elles attribuent sa mort au gouverneur du Kiao-tchi (A. D. 413). Voy. ci-dessus, p. 119, n. 2.

[3] Voyez dans Marini ou le P. Legrand la légende par laquelle les Tong-kinois expliquent la chute de Yen dreuong et le touchant récit qu'ils font du repentir et de la mort de sa fille.

[4] Je crois que c'est le pays que les Chinois désignaient autrefois sous le nom de Siang-kiun et qui occupait l'extrémité ouest du territoire de la province de Canton.

[5] Il est possible, par la comparaison des indications fournies par les historiens chinois et les livres annamites, de déterminer exactement la situation de ces deux territoires. Le Kiao-tchi occupait à cette époque toute la partie sud-ouest du Kouang-si depuis Tchin-ngan au nord jusqu'à Se-ming au sud; le Cu'u-chan (en chinois Kieou-tchin), se trouvait plus à l'est, à l'emplacement du département actuel de Nan-ning. Ti-nan limitait au nord ces deux provinces et s'étendait jusqu'à King-yuen fou.

Le roi des Min-youe (Fo-kien) lui fit la guerre. Tchao-hou fut secouru par les Chinois qui avaient à se plaindre des excursions qu'avaient faites les Min-youe dans le Tche-kiang, deux ans auparavant. Malgré les remontrances du prince de Hoai-nam, l'empereur Hiao-wou-ti envoya une armée contre le roi des Min-youe; celui-ci fut livré par son frère, mis à mort et son royaume réuni à l'empire chinois. L'adresse du prince de Hoai-nam à Hiao-wou-ti est reproduite en entier dans les annales annamites et l'on y trouve quelques indications intéressantes. « Les peuples de Youe, dit cette adresse, se rasent les cheveux et se tatouent le corps. Ils sont légers et changeants, faibles et peu industrieux. Le pays qu'ils habitent est plein de forêts impénétrables, remplies de serpents et de tigres; les pluies continuelles et les chaleurs de l'été y engendrent des maladies mortelles. »

L'empereur Hiao-wou-ti, encouragé par ce premier succès, acheva, en 130, la conquête du pays du Ye-lang et de Ye-yu, comprenant le nord et l'est du Yun-nan, et la partie ouest de Kouy-tcheou. En 139, il s'était emparé des villes de Kouang-nan, Kouang-si, Yun-ne et Li-kiang. C'est de cette époque que date l'établissement de la province de Kien-ouei, dont les villes actuelles de Kia-ting et de Siu-tcheou fou formaient à peu près le centre; de celle de Tsang-ko, qui comprenait le sud-est du Yun-nan et l'ouest du Kouy-tcheou, jusqu'à la ville de Lin-ngan au sud, et de Li-ping à l'ouest; de celle d'Y-tcheou qui s'étendait de Ta-ly à Tchin-kiang.

Le royaume de Nan-youe ne tarda pas à succomber à son tour. En l'an 111-110 avant Jésus-Christ, quatre armées chinoises l'envahirent par quatre routes différentes. Les généraux Lou-pou-te et Yang-pou investirent la capitale et brûlèrent un des faubourgs; le roi essaya de s'enfuir et fut pris. Tout le pays fut soumis et partagé en neuf districts. Ceux de Kiao-tchi, Kieou-tchin et Fi-nan furent laissés au gouvernement de leurs chefs annamites. Il est intéressant de citer les noms des six autres pour faire connaître la situation exacte du royaume de Nan-youe. Ce sont : Nan-haï (Nan-hai en annamite), qui est le département actuel de Canton; Tsang-ou (Thu'o'ng-ngo), département de Ou-tcheou dans le Kouang-si; Yo-lin (Uat-lam), département de Tsin-tcheou; Ho-pou (Hap-pho), département de Lien-tcheou dans le Kouang-tong; Tan-eul (Chan-nhai), département de Kiong-tcheou dans l'île d'Haï-nan; et Tchu-yai (Thiem-nhi), département de Tan-tcheou dans la même île [1]. Ainsi finit le royaume fondé par Yen-dreuong. Les So'n-tinh paraissent à ce moment les seuls descendants de Kinh-dreuong qui conservèrent leur indépendance.

Là ne s'arrêtèrent pas les conquêtes de Hiao-wou-ti. L'angle sud-ouest de la province de Yun-nan était occupé par la principauté de Tien, qui s'étendait jusqu'à la ville de Nan-ning, presque sur les bords du lac de Yun-nan, et qui était tributaire elle-même d'un grand royaume appelé Ma-mo. Dans la même région, se trouvait le royaume de Lao-chin. Le général chinois Kon-tchang fit, en 108, la conquête de ces trois États. Le royaume de Tien conserva ses chefs naturels et prit le nom de province de Tcheou-kiun.

Il faut reconnaître, sans doute, dans le pays de Tien et dans celui de Lao-chin, des

[1] Consultez *Ta thsing y thoung tchi* K. 368 f. 1; *Yuen kien lovy han*, K. 232, f. 19; de Mailla, *op. cit.*, t. 111, p. 13-16, 27-28, 55-57, 66; P. Legrand de la Liraye *op. cit.*, p. 30-38; pour les identifications des territoires et des noms géographiques le *Dictionnaire* de Biot, aux noms cités.

principautés laotiennes fondées par des émigrants appartenant aux tribus Pe-youe. Le royaume de Ma-mo est peut-être un empire d'origine tibétaine; peut-être aussi faut-il y voir une création des races autochthones que nous retrouvons aujourd'hui disséminées à l'ouest du Cambodge, sous le nom de Kouys, de Mou-tse et de Khos. (*Voy. ci-dessus*, p. 376.)

La première année de notre ère, des députés du royaume de Youe-tchong, situé au sud du Kiao-tchi, vinrent apporter encore des faisans blancs à l'empereur de Chine [1].

En 39 (A. D.) deux sœurs annamites, nommées Trung-trac et Nhi, appelèrent à l'indépendance une partie des populations de l'ancien royaume de Nan-youe. A leur voix, le Kiao-tchi, le Fi-nan, le Ho-pou, le Kieou-tchin se soulevèrent, et Trung-trac se fit proclamer reine à Mi-ling. Ce fut le fameux général Ma-yuen qui dompta cette rébellion, un instant menaçante. Il fit élever, au sud du Kiao-tchi et aux confins de l'empire des Han, une colonne en bronze comme trophée de sa victoire. A partir de cette époque jusqu'à la chute des Thang, les Annamites, malgré quelques nouvelles tentatives de rébellion, furent gouvernés par la Chine [2] !

En 76, l'empereur Hiao-ming-ti ajouta aux frontières sud-ouest de l'empire le territoire de Yun-tchang, de Ta-ly, de Ho-kin et de Yao-tcheou [3].

A la fin de la dynastie des Han, l'empire chinois se fractionna en trois royaumes : la famille des Han ne conserva que les provinces du Cheu-si, du Se-tchouen et d'Y-tcheou. L'empereur Heou-tchou donna au prince Tchu-kouo-leang, que son père avait nommé régent de l'empire, le gouvernement de cette dernière province, dont Yun-nan était la capitale. Le gouverneur dépossédé, qui se nommait Yong-cai, appela à son aide le prince de Ou, qui régnait sur la partie méridionale de l'empire et dont la capitale était Nankin, et souleva la province de Tsang-ko. Tchu-kouo-leang vainquit Yong-cai et le fit mourir. Il eut à combattre en même temps une rébellion plus dangereuse encore, celle d'un chef, nommé Mong-ho, qui se mit à la tête des populations jadis soumises par Hiao-wou-ti. Il réussit à le faire prisonnier dans un combat. Mong-ho se plaignait d'avoir été vaincu par des embûches et non à la suite d'un combat loyal. Tchu-kouo-leang le remit en liberté et lui offrit de nouveau la lutte. Sept fois Mong-ho combattit et sept fois il fut vaincu et pris vivant par son adversaire. S'inclinant enfin devant une supériorité qu'il attribuait à un pouvoir surnaturel, il jura fidélité à l'empereur et fut institué gouverneur d'une partie des pays conquis. La province d'Y-tcheou prit le nom de Kien-ning et fut partagée en deux parties, appelées Siang-ko et Tsin-kou (A. D. 224). C'est à partir de ce moment, dit le *Yuen kien louy han*, que cette région couverte de forêts désertes et impraticables, commença à être défrichée, que des maisons y furent construites, que la culture du ver à soie y fut introduite. Les populations qui l'habitaient se divisaient en un grand nombre de tribus, de mœurs et d'appellations différentes [4]. La mémoire de Tchu-kouo-leang a été conservée au Yun-

[1] De Mailla, *op. cit.*, t. III, p. 225.
[2] P. Legrand de la Liraye, *op. cit.*, t. III, p. 327-330, 471.
[3] *Ta thsing y thoung tchi*, K. 368 f. 2.
[4] *Yuen kien louy han*, K. 232 f° 20. De Mailla, *op. cit.*, t. IV, p. 92.

nan, où il est connu sous le nom de Kong-ming. On voit encore aujourd'hui dans le sud-est de Tchao-tcheou une colonne de fer érigée en son honneur.

La colonisation chinoise, en s'avançant graduellement vers le sud-ouest, chassait peu à peu devant elle les populations d'humeur trop indépendante pour supporter le joug ou d'un caractère trop sauvage pour se plier à la civilisation. Les races autochthones restaient dans les montagnes où elles trouvaient un refuge assuré contre les envahisseurs; les races d'origine mongole se retiraient devant leur aînée en civilisation et allaient fonder plus loin de nouveaux royaumes. C'est dans la période comprise entre le troisième siècle et la chute de la dynastie des Thang que prirent naissance la plupart des principautés laotiennes du nord de l'Indo-Chine; mais il y avait déjà longtemps sans doute que les premiers pionniers de la race thai s'étaient avancés dans cette région où ils avaient subi tout d'abord la domination des indigènes.

Nous allons énumérer rapidement les traditions qui se rapportent à cette première et obscure période.

Autrefois, disent les Laotiens du Nord, tout le pays de Xieng Tong, Xieng Hong et Muong Lem était une vaste plaine au centre de laquelle brillait un lac. Le pays était occupé par les sauvages, qui formaient autour du lac sept royaumes. Phya Ngam était leur chef, avec environ 4 ou 500,000 hommes sous ses ordres. Il y avait des Thai à Xieng Tong, à Muong Lem, à Xieng Sen, Xieng Hong et à l'est du Nam Khong; mais ils étaient soumis aux sauvages qui étaient de beaucoup les plus nombreux. Le prince d'Alévy (Xieng Hong) avait quatre fils; il les réunit et leur dit : « Les Khas sont nos maîtres. Il est honteux de subir leur joug. Que faut-il faire pour conquérir notre indépendance ? » Sonanta Satrou Kouman, son deuxième fils, lui répondit : « Donnez-moi cinq cents hommes, et je vous promets de vous délivrer. » Les cinq cents hommes lui furent accordés, il se rendit auprès de Phya Ngam et lui offrit ses services. Le prince kha l'accueillit avec bienveillance et l'autorisa à s'établir dans le pays. Sonanta Satrou Kouman loua alors des sauvages et fit construire une enceinte fortifiée, qui prit le nom de Xieng Chang. Phya Ngam se lia d'amitié avec lui et venait quelquefois le visiter.

« Un jour le prince thai invita Phya Ngam avec toute sa suite à un grand repas. On servit trois espèces de vins, l'un de bonne qualité, l'autre très-enivrant, le troisième empoisonné. On ferma en même temps les portes de la ville et, à la fin du repas, on massacra Phya Ngam et les Khas qui l'accompagnaient. Tout le pays fut soumis. Le roi d'Alévy envoya ses trois autres fils gouverner le Muong Khie, le Muong Sing et le Muong Ham. Le pays, qui s'appelait déjà Yong, fut désigné, à partir de ce moment, sous le nom de Na Yong (*na* signifie rizière en laotien).

D'après la chronique du Tat de Muong Yong, auquel nous empruntons cette tradition, ce fait aurait eu lieu bien longtemps avant la naissance de Sammono codom.

D'autres récits s'accordent avec les chroniques annamites, pour rattacher aux empereurs de Chine, les premiers princes laotiens : — « Le pays était un grand lac. Maha Rosey vint du nord et fit écouler les eaux; il planta ensuite un arbre qui produisit les hommes. Quelque temps après les trois fils d'un roi de Chine, nommé Chao fa ouang, s'établirent à Xieng

Hong, Xieng Tong, et Muong Lem. Ils s'appelaient A, Si et Yan. Cette division de la contrée en trois royaumes est attestée par le nom de *Sam tao*, qui en chinois signifie « les trois parts », donné au plateau qu'habitent les Does. Il est situé, comme nous l'avons vu, entre Xieng Hong et Xieng Tong, au sud de Muong Lem. C'est là que viennent aujourd'hui encore se rencontrer les limites de ces trois principautés. Xieng Hong s'appelait au moment de ce partage Tsén i fa ou Tsen vi foua. » Ce nom est maintenant le titre des gouverneurs indigènes, et il est facile à reconnaître dans la transcription Tche-li-fou, qui est le nom chinois de cette ville. On serait tenté de reconnaître dans Chao fa ouang, le fondateur de la dynastie des Tcheou qui, avant de prendre le titre de Wou ouang, portait le nom de Fa. Il fonda, disent les historiens chinois, le royaume de Youe et celui de Hou, sur les frontières du Se-tchouen [1]. Mais la chronique indigène ne compte que vingt-cinq souverains entre ses fils et le douzième siècle de notre ère. De ces souverains, elle n'a retenu que quelques noms : A Koung, Thau Luong, Thau Reng, Thau Kouva, Thau Ai, Thau Meng Kan, etc. Ces vingt-cinq règnes nous feraient à peine remonter à l'époque où nous sommes arrivés.

Si nous interrogeons maintenant les souvenirs des Laotiens du sud de la vallée du fleuve, nous nous trouverons en présence d'une origine certainement plus ancienne et de traditions historiques un peu plus complètes : « Après que Phya Then eut façonné le ciel et la terre, il y eut trois princes nommés Lanseun, Khun Khet et Khon Khan qui fondèrent des muongs et auxquels Phya Then prescrivit de vivre en paix et d'honorer les esprits des morts. Mais les hommes n'écoutèrent point ses ordres. Il fit tomber alors les pluies qui submergèrent un grand nombre d'habitants. Les hommes demandèrent grâce ; Phya Then leur envoya Phya Kun Borom pour les gouverner, et Phya Pitse nu kan (*Prea pus nuca*, le grand architecte du ciel), pour répandre l'abondance. Kun Borom fonda Muong Then au Tong-king. Il eut sept fils, Kun Lang, Kun Falang, Kun Chousoung, Kun Saifong, Kun Ngou En, Kun Lo Koung, et Kun Chetcheun. Le premier fonda Muong Choa, le second Muong Ho, selon les uns, et Hang Savady selon les autres ; le troisième, Muong Keo (*Keo* est le nom sous lequel, dans tout le Laos, on désigne les Annamites) ; le quatrième, Muong Zuon ou Muong Yong, selon les uns, et Xieng Mai selon les autres ; le cinquième, Muong Poueun suivant les uns, et suivant les autres Muong Ayathia (Siam) ; le sixième, Muong Phong ou Muong Sai Koun ; le septième, Muong Kham Kheut Kham Muong ou Muong Poueun.

« Khun Lang descendit la vallée du Nam Hou, vainquit les sauvages qui s'opposaient à son passage et dont le chef se nommait Choa. Il eut un fils nommé Kun Choa, qui fut le chef de la famille qui régna sur le Muong de ce nom. Kun Choa eut cinquante successeurs : Kun Soai, Kun Soun..., Kun Norong ou Phya Along, et Phya Alang. Celui-ci n'avait pas le cœur bon et fit la guerre au Muong Tungkho. Trois fois Muong Choa fut détruit sous son règne. »

C'est à partir de ce moment que l'histoire de Muong Choa, dont la capitale fut d'abord Luang Prabang, puis Vien Chan, devient plus détaillée et contient des dates. Nous sommes

[1] Voy. Duhalde, *Description de l'empire chinois*, t. I, p. 325.

arrivés au treizième siècle. Il est difficile d'affirmer si le chiffre de cinquante, pour le nombre des prédécesseurs de Phya Alang, doit être pris à la lettre. Il en résulterait que Kun Borom et ses fils auraient vécu vers le septième siècle de notre ère. Les indications chronologiques éparses dans les auteurs chinois et les annales de Labong semblent reculer davantage cette date. Dans tous les cas, nous trouvons ici une affirmation très-nette de la communauté d'origine des Annamites et des Laotiens.

Les mêmes noms ayant été successivement portés par un grand nombre de royaumes indo-chinois, il est difficile de déterminer la situation première des principautés fondées par les fils de Kun Borom. Peut-être, dans Muong Phong, faut-il reconnaître le royaume de Pong, dont parle Pemberton, et qui occupait la partie septentrionale de la vallée de l'Iraouady. Il fut absorbé par les Birmans vers le xve siècle de notre ère. Les changements fréquents de résidence des souverains, non moins que la variété d'appellation de leurs capitales, rendent l'histoire de la région comprise entre Xieng Hong et Xieng Mai à peu près inextricable. Dans cet espace, sept ou huit villes se sont successivement disputé la suprématie politique ; c'est là que se sont établis sans doute Kun Saifong, qu'il faudrait peut-être identifier avec le Vasudeva ou le Taka des annales de Labong et Xieng Mai (*Voy. ci-dessus, p.* 105, *note* 1), et Kun Ngou En. Le mot *Kun* qui est probablement un nom de famille ou de tribu se retrouve dans le royaume de Xieng Tong, dont les habitants s'appellent encore aujourd'hui Kuns. Le Muong Ho, fondé par Kun Falang, est peut-être le royaume de Nan-tchao des historiens chinois, qui comprenait au viiie siècle la plus grande partie du Yun-nan. Cette province est encore désignée aujourd'hui par les Laotiens sous le nom de Muong Ho.

En somme, la première date certaine que l'on puisse relever dans le passé de la race thai est celle de la fondation de Labong en 575. Deux ans après, Zama, fille du roi de Chandrapouri, et veuve du roi du Cambodge, monta sur le trône de cette ville. Chandrapouri, qui est le nom pali de Vien Chon, désigne la capitale du Muong Choa, fondée par le fils aîné de Kun Borom. Après Zama, quarante-cinq princes, dont on ne connaît que le nom, se succédèrent sur le trône de Labong et nous conduisent à la fin du xiiie siècle, donnant ainsi une confirmation remarquable des cinquante règnes qui se seraient écoulés pendant la même période entre Kun Choa et Phya Alang.

C'est à Chandrapouri, c'est-à-dire dans l'ancien royaume de Youe-Tchang ou Laotchoua des historiens chinois, que le bouddhisme paraît s'être établi tout d'abord.

Il est probable que cette religion a pénétré dans cette partie de l'Indo-Chine, à la même époque qu'en Chine, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, alors que le brahmanisme était encore prépondérant au Cambodge. De Chandrapouri, le bouddhisme a rayonné dans l'intérieur de la péninsule. Comme nous l'avons vu (*Voy. ci-dessus, p.* 120), il ne devint qu'au vi^e^ siècle la religion dominante du Cambodge ; il s'implanta à la même époque à Xieng Mai et paraît de là avoir gagné les royaumes laotiens de Xieng Sèn et d'Alévy. Au xviie siècle, d'après Wusthof[1], les bonzes de Siam et du Cambodge allaient encore dans le royaume de Vien Chan faire leurs études et recevoir leurs grades ; les plus

[1] Voy. *Bulletin de la Société de Géographie*, sept.-oct. 1871, p. 277.

anciens et les plus célèbres souvenirs bouddhiques de l'Indo-Chine se rapportent tous à cette partie de la vallée du Mékong.

A l'exception du royaume de Nan-tchao, dont il est facile de reconstituer l'histoire d'après les documents chinois déjà traduits, nous n'avons jusqu'au XIIIe siècle, sur les royaumes de Xieng Hong, Xieng Tong et Muong Lem, que des légendes vagues ou des indications insuffisantes. Il semble résulter des recherches de M. d'Hervey de Saint-Denis dans Ma-tauan-lin, qu'il existait sous les Han postérieurs, c'est-à-dire vers le Xe siècle de notre ère, un royaume important nommé Piao, sur les confins sud-ouest de la Chine. Sa capitale, nommée Yang-tsin, ou Che-li-fo (Tche-li fou?), renfermait plus de cent temples ; la population du royaume comprenait 298 tribus différentes, professant le bouddhisme ; neuf grandes villes se reconnaissaient tributaires du roi de Piao, dont les domaines avaient trois cents lieues d'étendue de l'ouest à l'est. Le royaume de Piao est peut-être le royaume laotien dont la chronique du Tat de Muong Yong rapporte la fondation. La conquête laotienne provoqua peut-être l'émigration vers le sud qui a été mentionnée déjà dans l'histoire du Cambodge (*Voy. ci-dessus*, *p.* 128-129). Les kouys des environs d'Angcor sont peut-être les parents des kouys que l'on trouve aujourd'hui au nord de Muong Lem, et le royaume de Khomerata serait celui dont Phya Ngam était le roi, et dont la tradition locale conserve vaguement le souvenir sous le nom de royaume des Momphas[1].

L'un des rois laotiens dont le nom se rencontre le plus souvent dans les annales siamoises et les légendes du Laos occidental, Thama Trai Pidok, paraît avoir régné dans la région comprise entre Xieng Hong et Xieng Mai. Il vivait à Xieng Sen, ville dont les ruines ont été mentionnées plus haut (*Voy. ci-dessus*, *p.* 363), peu après le temps où Phra Ruang, le prétendu fondateur de l'ère siamoise, venait de construire la ville de Sang Khalok sur la branche orientale du Menam, et de secouer le joug du Cambodge. Le fils de Phra Ruang, Phaya Soucharat, fit fondre des canons et fortifier sa capitale. Bien lui en prit, car le roi de Xieng Sen l'attaqua, et malgré le secours que le roi de Xieng Mai, Phromavadi, prêta à son cousin Phaya Soucharat, celui-ci fut obligé de se soumettre à son adversaire et de lui donner sa fille en mariage. Thama Trai Pidok étendit sa domination sur tout le royaume de Phra Ruang, fonda au sud de Sang Khalok la ville de Phitsa Noulok, et s'avançant beaucoup plus loin encore, établit un de ses fils roi de Lophaboury, à peu de distance de l'emplacement où s'éleva plus tard Ayathia. Un autre de ses fils fut roi à Xieng Hai et lui succéda au trône de Xieng Sen. A partir de ce moment commença entre la race siamoise et la race laotienne une série de guerres qui durèrent sept générations.

Une autre légende, rapportée par Mac Leod, dit que jadis régnait à Xieng Hai un prince qui étendit sa domination à une grande distance et donna en apanage à son fils la ville de Xieng Mai, qui, avant ce moment, s'appelait Muong Lamien, et à sa femme la ville de Xieng Tong ou de Kema Tunka[2]. Les vallées qu'arrosent le Nam Kok et ses nom-

[1] Il faut attendre sans doute avant de se prononcer définitivement à cet égard, que les travaux intéressants commencés par M. d'Hervey de St-Denis soient plus complets et plus précis.

[2] Consultez pour tout ce qui va suivre Gaubil, *Mémoires concernant les Chinois*, t. XVI, p. 31, 42, 55, 135, 160, 199, 239, 260, 284, 297, 366, etc.; de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VI, p. 235, 355, 511, etc.

breux affluents, à peine séparées par de légères ondulations, forment une zone admirable de fertilité et de richesse, bien faite pour devenir le centre d'un puissant royaume.

D'après les historiens chinois, il y avait au VIIe siècle six principautés laotiennes dans le Yun-nan : la principale était le Muong Che (l'une des anciennes appellations du territoire de Yun-nan). Le premier prince de Muong Che, cité dans les historiens chinois, est Si-nou-lo, qui vint faire hommage à l'empereur Kao-tsoung (A. D. 650-684). Après Si-nou-lo, régnèrent son fils Lo-ching, son petit-fils Ching-lo-pi, et son arrière-petit-fils Pi-lo-ko. Celui-ci soumit les cinq autres muongs laotiens du Yun-nan. Ce fut l'origine du royaume de Nan-tchao. En 738, il gagna par des présents Ouang-yu, gouverneur chinois du Se-tchouen, et obtint de l'empereur le titre de roi. Il donna aux années de son règne le chiffre de Kouey-y, et établit sa cour à Tay-ho-tchiay, ville dont les ruines se voient encore au sud de Ta-ly. En 748, Pi-lo-ko mourut; son fils Ko-lo-fong lui succéda. En 750, mécontent des exactions commises par le gouverneur du Se-tchouen, il prit les armes, s'empara de Yun-nan et de trente-deux autres villes. Le général chinois Sien-yu-tchong-tong fut envoyé contre lui avec 80,000 hommes. Ko-lo-fong effrayé proposa la paix. Son envoyé fut mis en prison. Ko-lo-fong, forcé de combattre, marcha contre les Chinois et les défit complétement à l'ouest de Tchao-tcheou. Il s'allia au roi de Tou-fan (Tibet oriental), et fit graver sur une table en marbre, que l'on montre encore aux environs de Ta-ly, les raisons qui l'avaient déterminé à prendre les armes. Une nouvelle tentative des Chinois pour faire rentrer dans le devoir leur vassal révolté ne fut pas plus heureuse. Ko-lo-fong battit de nouveau, en 754, le général Li-mi, dont l'armée fut presque entièrement détruite par les maladies.

Ko-lo-fong mourut en 779. Son fils Y-meou-siun, qui avait été élevé par un lettré chinois, renonça à l'alliance tibétaine en voyant les succès que Ouei-kao, gouverneur du Se-tchouen, remportait sur les Tou-fan. Non-seulement il reconnut volontairement la suprématie de la Chine (793), mais encore il marcha contre les Tibétains, les battit et s'empara de quinze villes (794). L'empereur Te-tsong lui envoya, en reconnaissance de sa soumission et de ses services, le diplôme qui l'établissait roi de Nan-tchao et le sceau royal. On montre encore au pied des monts Tien-tsang les ruines du temple où Y-meou-siun jura fidélité à l'empereur, entre les mains de son ambassadeur Tsoui-tso-che.

Après Y-meou-siun, régnèrent Suen-ko-kuen, qui mourut en 809, et Kuen-long-tching. Celui-ci, prince cruel et débauché, fut assassiné par un grand de sa cour, et remplacé par son frère Kuen-ly (816).

L'habile politique et la fermeté militaire d'Ouei-kao, gouverneur du Se-tchouen, avaient pacifié tout le sud de l'empire. Les fils des princes de Nan-tchao et des principaux du royaume étaient, par ses ordres, élevés avec soin à Tchen-tou. Ouei-kao préparait ainsi par la civilisation la conquête de ces régions lointaines. Ses successeurs furent moins prévoyants. A sa mort, survenue en 805, le nombre des étudiants de Nan-tchao fut diminué; la discipline cessa d'être maintenue sur les frontières de l'empire; des soldats chinois firent des incursions sur le territoire de Nan-tchao. Le roi de ce pays, nommé Fong-yeou, exerça, en 858, des représailles dans le Se-tchouen. Son fils Tsieou-long, qui monta sur le trône

l'année suivante, ne recevant pas l'investiture de la cour de Pékin, et ayant quelques sujets de plaintes contre les agissements du gouverneur du Se-tchouen, prit les armes, ravagea cette province, et, en 862, entra dans le Ngan-nan, dont il ne fut repoussé qu'avec peine par le général Tsai-si. L'année suivante, profitant de ce que le gouvernement chinois avait retiré les troupes de secours qui avaient été envoyées à Tsai-si, Tsieou-long vint assiéger Kiao-tcheou, capitale du Tong-king. Après une résistance héroïque de deux mois, Tsai-si sortit de la ville à la tête d'une poignée d'hommes, et ne trouvant pas de barques sur le fleuve pour opérer sa retraite, se précipita dans ses eaux plutôt que de se rendre. Tout le Tong-king fut soumis à Tsieou-long. En 864, il alla faire le siége de Youe-tcheou. L'armée impériale, commandée par Kang-tching-hiun, le força à se retirer. Il revint à Yunnan. En 866, le général chinois Kao-pien reprit Kiao-tcheou et battit dans plusieurs rencontre le roi de Nan-tchao. Celui-ci traita alors avec l'empereur, et la paix fut momentanément rétablie.

En 869, un envoyé de Tsieou-long fut mis à mort par le gouverneur de la ville chinoise de Ting-pien, ennemi personnel du roi de Nan-tchao. Celui-ci envahit immédiatement le Se-tchouen, s'empara de Kia-ting, Ya-tcheou et de plusieurs autres villes, et arriva le 24 février 870 devant Tchen-tou, capitale de la province. Un assaut donné le 6 mars suivant fut repoussé, et dix-sept jours après, l'arrivée d'une armée de secours, commandée par Song-ouey, força Tsieou-long à lever le siége. Il se retira sans être poursuivi.

En 874, il fit une autre incursion dans le Se-tchouen et assiégea Ya-tcheou. Mais le général Kao-pien, envoyé à sa rencontre, le repoussa victorieusement jusqu'au delà du fleuve Ta-tou, dont il fit fortifier les rives pour prévenir de nouvelles invasions. Nommé gouverneur du Se-tchouen, et sachant que les bonzes étaient en honneur auprès du roi de Nan-tchao, il lui envoya un prêtre nommé King-sien pour l'assurer de son désir de faire la paix (877). Le roi, qui d'ordinaire recevait assis les envoyés chinois, se leva à la vue du prêtre et consentit à entrer en négociations. Ce ne fut cependant qu'en 881 que Fa, fils de Tsieou-long, se reconnut vassal de l'empire. Il épousa une princesse chinoise et mourut en 885. Son fils Chun-hoa lui succéda.

Les royaumes tributaires de la Chine profitèrent des troubles qui marquèrent la fin de la dynastie des Thang pour s'émanciper, et on ne trouve à partir de cette époque, dans les auteurs chinois, aucune indication historique sur le royaume de Nan-tchao ou du Yun-nan. Vers 908, le roi de ce pays paraît avoir épousé la fille du prince de Canton, qui était à ce moment presque indépendant de l'empire.

Ce n'est qu'après l'avénement de la dynastie mongole, qu'il est question de nouveau dans les livres chinois de la contrée qui nous occupe. La province de Yun-nan était divisée entre plusieurs princes indépendants. L'un d'eux, héritier sans doute des princes de Nan-tchao, régnait à Ta-ly, lorsque, en 1253, Khoubilaï Khan résolut de soumettre toute la province. Le premier royaume qu'il rencontra sur les bords du Kin-cha kiang et qu'il conquit, fut celui des Moussouman [1]. Il faut sans doute reconnaître ici un pays mosso ; on

[1] De Mailla, *op. cit.*, t. IX, p. 257 et suiv.

sait que la race de ce nom habite aujourd'hui la région comprise entre Li-kiang et Oue-si. La première de ces deux villes ne fut fondée qu'après la conquête mongole. Ta-ly, où régnait le roi Toan-se, fut pris sans coup férir. Toan-se fut maintenu en possession du trône. Le pays des Tou-fan fut plus difficile à soumettre, et les généraux indigènes Siun tato et Yn tali se défendirent longtemps contre le général tartare Ou-leang-ho-tai. Celui-ci, après les avoir vaincus, incorpora leurs troupes dans son armée et s'en servit comme d'une avant-garde pour soumettre les peuplades voisines des Pe man, des Ou man, des Koue man et les royaumes de Lolo et d'Ape (1255). Il est difficile de donner une identification précise de tous ces noms ; ils désignent quelques-unes des tribus d'origine si variée et si complexe qui habitent les bords de la Salouen, du Cambodge et du Mékong entre les 24e et 30e degrés de latitude.

En 1300, sur les conseils du ministre Ouen-tcé, l'empereur Timour-han ou Tchingtsong, entreprit de soumettre le royaume de Pa-pe si fou. Cette expédition commandée par le général Lieou-chin, paraît avoir été malheureuse et les populations du Yun-nan furent soumises à des impôts exorbitants pour nourrir l'armée chinoise. Chen-tsieï, femme d'un *Tou-se*, ou chef indigène du pays de Choui-si, leva l'étendard de la rébellion ; les Miaotse, les Lao-tse et autres peuples de ces quartiers, dit le *Toung kien kang mou*[1], se joignirent à elle, et le vice-roi du Yun-nan, qui était un des fils de Khoubilaï Khan, dut se joindre à Lieou-chin pour comprimer cette révolte.

En même temps, les troupes que l'empereur avait envoyées en Birmanie furent attaquées à leur retour dans le pays de Kin-tchi, et beaucoup de soldats furent massacrés. Le général mongol Tchaour, envoyé pour rétablir l'ordre, fut battu par les Kin-tchi et leurs alliés. Lieou-chin fut vaincu par Song-long-tsi, chef des rebelles du Yun-nan, et perdit une grande partie de son armée et tous ses bagages (1302). Pour faire face à cette multiple rébellion, il fallut faire marcher les troupes du Se-tchouen, du Yun-nan et du Houkouang. Lieou-koue-kie fut mis à leur tête. En même temps, une seconde armée fut rassemblée sous les ordres de Yesou-tair. Le mal, en effet, faisait des progrès rapides : les tribus Ou-san, Ou-mong (aujourd'hui pays de Tchao-tong), Tong-tchouen, Mang, Ou-ting, Oue-tcheou, Po-ngan, s'étaient jointes à Chen-tsieï et à Song-long-tsi. Lieou-koue-kie battit une première fois les rebelles (1303), puis une seconde fois à Mete-tchuen, où l'héroïne Chen-tsieï fut prise et exécutée. Song-long-tsi fut livré par un de ses neveux. La mort de ces deux chefs mit fin à la guerre. Le général chinois Lieou-chin fut condamné à mort pour avoir occasionné cette révolte.

En 1309, le royaume de Pa-pe si fou et les barbares du grand et du petit Tche-li firent des incursions sur les frontières de l'empire ; le général Suon-tchiroue, envoyé contre eux, se laissa corrompre, et ses troupes qui s'étaient débandées pour piller, furent mises en déroute.

En 1311, année de l'avénement de l'empereur Gin-tsong, Pa-pe si fou et Tche-li envoyèrent des éléphants privés en signe d'hommage.

[1] De Mailla, *op. cit.*, t. IX, p. 476.

On voit, par l'énumération des populations qui prirent part à la révolte de Chen-tsieï, que les parties même les plus septentrionales du Yun-nan, Ou-ting, Tchao-tong et Tong-tchouen, étaient habitées à ce moment par des races particulières, incomplétement assimilées par la civilisation chinoise. Ces races ont gardé jusqu'à nos jours leur physionomie, et on les désigne encore par des noms spéciaux. On dit les Tong-tchouen jen, les Che-pin jen, pour distinguer les habitants de ces villes des Chinois proprement dits. Ces populations mixtes conservent, malgré leur mélange avec les Chinois, un sentiment d'indépendance qui contre-balance partout dans le Yun-nan l'influence des fonctionnaires du gouvernement central. Ceux-ci sont obligés à de grands ménagements, et Pékin a dû concéder à certains districts de la province une certaine autonomie et les franchises municipales les plus grandes. Quelques villes, telles qu'Ho-mi tcheou, se gouvernent elles-mêmes par un conseil dont les membres sont nommés par les habitants [1].

La situation géographique des royaumes de Kin-tchi, de Pa-pe si fou, du grand et du petit Tche-li, que nous voyons résister aux armées tartares et arrêter les Yuen dans leurs conquêtes au sud-ouest de la Chine, est assez facile à déterminer. Les Kin-tchi occupaient probablement le territoire de la ville chinoise de Yun-tchang, dont le premier établissement remonte à l'époque des Ming. Au point de vue ethnique, il faut rattacher sans doute les populations Kin-tchi au rameau Ka-khyen et Sing-pho. Peut-être faut-il voir dans ce royaume un débris de l'empire de Ma-mo, dont j'ai signalé l'existence au premier siècle de notre ère.

Le royaume de Pa-pe si fou et ceux du grand et du petit Tche-li sont des principautés thai, dont Muong Yong, Xieng Hong et Muong La (Se-mao) étaient probablement les capitales. Dans un manuscrit du P. Amyot, déposé à la Bibliothèque nationale [2], il est donné un vocabulaire des langues *pa-pe* et *pe-y* ou *pa-y*, qui ne peut laisser aucun doute sur l'origine laotienne de ces deux peuples. On y trouve une traduction d'un grand nombre de noms géographiques chinois, qui permet de précieuses identifications. C'est ainsi que l'on constate que le royaume de Pa-pe était appelé par les Pe-y, Muong Yong; les Kin-tchi recevaient d'eux le nom d'Ouan-tchang. Ta-ly était désigné sous le nom de Muong Koue ; Nan-tien, sous celui de Muong Ly ; Yun-nan, sous celui de Muong Tche ; Pékin, sous celui de Tai Tou, et Nankin, sous celui de Nan Tai. Quant à la contrée appelée par les Chinois Lao-tchoua, les Pe-y et les Pa-pe la nomment Muong Tcha ou Muong Tchoa. On retrouve ici l'ancien nom du royaume de Lan Sang ou de Vien Chan. Le pays de Tche-li est Muong Le ou Muong Lo. Il est facile de reconnaître dans cette transcription légèrement altérée, comme quelques-unes des précédentes, par la prononciation chinoise, Muong La, nom laotien de la ville de Se-mao. Un document chinois, que j'ai copié lors de notre passage à Pou-eul,

[1] Cette circonstance est une preuve de plus à l'appui de l'identification faite par M. Yule de cette ville et du pays d'Anin de Marco Polo. (*Travels of Marco Polo*, t. II, p. 83.) Nous n'avons point été à Ho-mi tcheou et nous n'avons pu constater si le type des habitants se rapprochait de celui des populations Ho-nhi des environs de Ta-lan; mais il est très-possible que le nom de la ville ne soit que la transcription chinoise du nom de la tribu qui habitait la province d'A-nin.

[2] Il est intitulé *Pe-y koan tsuen chou* et porte le numéro 986. C'est de là que Klaproth a tiré les renseignements qu'il donne dans son *Asia polyglotta*, p. 368, 395.

constate que sous les Yuen, cette ville faisait partie du pays de Tche-li. Il est probable qu'il s'étendait jusqu'à la vallée de la branche orientale du fleuve du Tong-king. Le nom de Pa-pien kiang, que donnent les Chinois à la rivière qui vient de King-tong, est peut-être une réminiscence du nom des Pa-pe, désignation ethnique chinoise qui paraît s'être appliquée à tous les Thai compris entre Xieng Mai et Muong La. Les spécimens d'écriture pa-pe donnés par le P. Amyot indiquent que leur civilisation lenr est venue du royaume de Vien Chan et du Cambodge. Les Pa-y, au contraire, tout en parlant exactement la même langue, semblent avoir emprunté leur écriture aux Tibétains [1]. D'après le vocabulaire déjà cité, leur nom chinois de Pe-y répondrait, dans leur propre langue, au mot Lieou-tai [2]. Il doit désigner l'un des muongs disséminés dans les vallées du Nam Hou et du Long Coi, peut-être Muong Hou tai. Le territoire de la ville de Yuen-kiang, qui fut fondée par les Yuen, à l'époque où nous sommes arrivés, appartenait aux Pa-y et s'appelait Muong Choung; Muong Ya était dans le voisinage. Nous avons vu dans le chapitre précédent que cette région est aujourd'hui encore presque exclusivement peuplée par les Pa-y.

Dès 1292, d'après une chronique de Xieng Hong, le tribut que le royaume de Tche-li devait payer à l'empereur fut fixé aux objets suivants : une cymbale et six fleurs en or, une cymbale et six fleurs en argent, chacune du poids de six ticaux ; un cierge doré pesant deux livres, quatre pièces de soie, vingt blocs de sel, un cheval du prix de six hongs. On devait donner en outre à l'officier chargé de recevoir ces objets, six hongs d'argent.

En 1319, malgré les créations administratives des Yuen dans la province du Yun-nan, les peuples de cette province parurent si difficiles à gouverner que la cour de Pékin résolut de les laisser eux-mêmes nommer leurs chefs. Cette sage résolution ne fut pas sans doute mise à exécution, car en 1330 une révolte formidable agita de nouveau le Yun-nan. Elle fut vaincue par le général mongol Kie-he, et à partir de ce moment le pouvoir des princes mongols paraît s'établir solidement dans cette province. Elle fut la dernière de l'empire à reconnaître l'autorité des Ming, quand ceux-ci réussirent à chasser la dynastie des Yuen. En 1381, Hong-wou, premier empereur des Ming, envoya Fou-yeou-te avec une armée de 300,000 hommes conquérir le Yun-nan, qui obéissait au prince mongol Patchalaourmi. Talina, généralissime des troupes du Yun-nan, fut battu à Kiu-tsing, par Lan-yu et Mou-yn, lieutenants de Fou-yeou-te. A la nouvelle de cette défaite, Patchalaourmi, sa famille et son ministre Ta-ti-lon se précipitèrent dans le lac de Yun-nan. Peu de jours après, l'armée chinoise entrait dans cette ville où elle ne commit aucun désordre. L'année suivante (1382), Fou-yeou-te eut encore à combattre les peuples d'Ou-san, Tong-tchouen et Man-pou. Il en fit un grand carnage, et leurs territoires furent réunis à la province du Se-tchouen. La conquête du Yun-nan fut complétée en 1383 par la paix de Li-kiang [3].

En 1409, deux chefs du Yun-nan et du Kouang-si, Kien-teng et Tchin-ki-lo profi-

[1] Ce rapprochement avait été fait déjà par M. Yule, *Travels of Marco Polo*, t. II, p. 81.
[2] Les lettres Si-san et les lettres Pe-y données par le P. Amyot (*loc. cit.*), offrent la plus grande analogie.
[3] De Mailla, *op. cit.*, t. IX, p. 519, 552, 640; t. X, p. 67, 80.

tant de ce que la garde du Tong-king, qui venait d'être conquis par les Chinois, absorbait la plus grande partie des troupes chargées de garder le sud de l'empire, prirent les armes et Kien-ting se proclama empereur. Ce soulèvement ne fut apaisé qu'en 1415, après l'exécution des deux instigateurs de la révolte.

En 1438, une nouvelle guerre, à laquelle les Kin-tchi prirent part, désola l'ouest du Yun-nan. Un indigène, que les historiens chinois désignent sous le nom de Sse-gin, prit le titre de Fo-fa, qui était, d'après le *Toung kien kang mou*, celui des rois du Yun-nan, et obtint plusieurs succès sur les armées chinoises. Après des fortunes diverses, il fut obligé, en 1448, de se réfugier auprès du roi de Birmanie ; il se suicida en apprenant que son hôte voulait le livrer à ses ennemis.

A partir de ce moment, l'apaisement paraît se faire sur les frontières sud-ouest de l'empire et le Yun-nan se résigner à la domination chinoise. Au moment des guerres qui amenèrent la chute de la dynastie Ming, quelques troubles passagers se produisirent encore (1623). En 1658, Khang-hi donna le gouvernement de cette province au célèbre Ou-san-kouei qui avait favorisé la venue de la dynastie tartare. Ce fut le dernier gouverneur qui eut le titre de roi et qui jouit d'une complète indépendance. En 1659, il réussit à atteindre et à tuer le dernier prince Ming qui était revenu de Birmanie dans l'espoir de soulever le Yun-nan[1].

Ou-san-kouei était un habile administrateur ; il sut conquérir l'affection des populations et ne tarda pas à exciter les soupçons de la cour. Khang-hi lui envoya, en 1672, l'ordre de venir à Pékin. Blessé d'une semblable défiance, Ou-san-kouei reprit l'habit chinois et proscrivit le calendrier de la dynastie Tat-sing. Le Kouy-tcheou, le Se-tchouen et le Hou-kouang se déclarèrent en sa faveur. Khang-hi soumit ces provinces, mais n'osa troubler Ou-san-kouei dans la tranquille possession du Yun-nan. Ce ne fut qu'à sa mort, arrivée en 1679, qu'une armée tartare marcha sur Yun-nan, défit dans trois combats successifs les troupes indigènes et s'empara de la ville. Le fils de Ou-san-kouei se pendit de désespoir et la soumission de la province fut définitive.

Ou-san-kouei a laissé de profonds souvenirs dans l'esprit des populations. On voit encore dans le nord-est de la ville, sur le sommet d'une petite hauteur, une pagode construite pendant son règne et que l'on désigne sous le nom de Pagode du roi Ou. Elle est entièrement construite en cuivre, depuis les colonnes des parvis jusqu'aux tuiles du toit. Malgré la valeur intrinsèque de ces matériaux, malgré les guerres civiles et les pénuries effroyables du trésor, elle a été, jusqu'à présent, respectée par tous les partis. Le sentiment religieux, à peu près inconnu des Chinois, n'entre pour rien dans cette préservation presque miraculeuse de la pagode du roi Ou : il faut en rapporter tout l'honneur à ce respect profond des traditions et des ancêtres, qui consacre immortelle, en Chine, la mémoire des hommes de bien.

La dernière lutte que les Chinois eurent à soutenir pour contenir les populations indisciplinées qui, sous le nom de Man-tse et de Miao-tse, habitent certaines montagnes du

[1] De Mailla, *op. cit.*, t. X, p. 198, 431 ; t. XI, p. 65.

Kouy-tcheou et les bords du Kin-cha kiang, entre le Yun-nan et le Se-tchouen, ne remonte qu'en 1775. A cette époque, les Miao-tse de cette dernière zone étaient divisés en deux royaumes, désignés sous le nom de grand Kin-tchouen et petit Kin-tchouen. La capitale du grand Kin-tchouen s'appelait Lo-ou-ouei, et Sonom ou Sourvin y régnait; le petit Kin-tchouen avait Maino pour chef-lieu, et Seng-ko-fang pour roi. Le général mandchou Akoui s'empara de ces deux villes, malgré une résistance désespérée. Aujourd'hui, ces intraitables montagnards ont profité des troubles du Yun-nan et de l'affaiblissement de l'autorité chinoise pour recommencer leurs incursions; leur présence rend toute circulation impossible sur les rives du fleuve Bleu entre Mong-kou et Ping-chan.

Revenons maintenant aux populations thai du centre de l'Indo-Chine. Nous avons vu que sous le règne de Phya Alang, cinquantième successeur du fondateur du royaume, Muong Choa fut détruit trois fois. Les mandarins chassèrent Phya Alang qui avait le cœur mauvais et le remplacèrent par un prince nommé Camphong. La chronique ne dit point si Camphong appartenait à la famille de Kun Borom. Son fils, Pi Fa, devint amoureux d'une femme de son père nommée Nang Senom, et Camphong le chassa de ses États. Pi Fa se réfugia au Cambodge avec son fils aîné, nommé Fa Ngom[1], et y vécut dans un couvent. Quand Fa Ngom fut arrivé à l'âge d'homme, le roi du Cambodge, nommé Phya Kathalat dans les chroniques laotiennes[2], reconnaissant en lui de grandes qualités, lui donna sa fille en mariage. Fa Ngom retourna au Laos, et y mena pendant plusieurs années une vie d'aventures qui en fait le héros de nombreuses légendes. Soutenu par Thau Kamyang, jeune prince qu'il avait aidé à reconquérir son trône[3], il marcha enfin à la rencontre de son grand-père, qu'il vainquit dans plusieurs combats. Camphong s'étrangla de désespoir, et Fa Ngom, reconnu roi de Lan Sang, par le Séna, prit le titre de Phya Luong Thorani Si Sathana Korna Houta. Il régna à Xieng Dong Xieng Tong, lieu situé au nord de Nong Kay, à peu de distance de l'emplacement actuel de Vien Chan. Cet événement eut lieu en 711 de l'ère Cholla soccrach, suivant les uns, en 715 suivant les autres (A. D. 1349 ou 1353). Le règne de Fa Ngom fut agité par de nombreuses guerres avec les pays voisins. En 1373, le royaume de Vien Chan était arrivé à un haut degré de splendeur. Le dénombrement que l'on fit à ce moment constata l'existence de plus de 300,000 chefs de maison, sans compter les esclaves et les sauvages. Fa Ngom mourut en 1374. Son successeur prit le titre de Phya Sam Sen Thai, Trey Pouvana Tati, etc. Il eut six fils; l'un d'eux épousa une princesse de Siam, et un autre une princesse de Xieng Mai. Sam Sen Thai mourut en 1416. Son second fils, nommé Lamcamdeng, lui succéda et régna deux ans. A sa mort, une fille de Sam Sen Thai, débauchée et cruelle, fomenta la guerre civile dans le royaume. Un grand nombre de rois se succédèrent en quelques années sur le trône de Vien Chan, et périrent tous de mort violente. Les mandarins se concertèrent à la fin pour mettre à mort la prin-

[1] Pi Fa avait cinq autres fils nommés Fa Ngoi, Fa Ian, Fa Kamkam, Fa Kam, Fa Keo. Fa Ngoi était né en 1316. Il est à remarquer que Fa paraît être ici le nom de famille déjà porté par les rois de Xieng Hong et du Yun-nan; son origine remonte peut-être à Chao fa ouang, le fondateur chinois des principautés laotiennes du Nord. Voy. ci-dessus, p. 472.

[2] Probablement le prédécesseur de Prea Nipean Bat.

[3] Le nom de « Thau » semble indiquer que c'est un prince de Xieng Hong.

cesse cause de tous ces crimes, et un jeune fils de Sam Sen Thai, nommé Pempeo, sorte de Joas échappé par miracle, fut élevé au trône de Lan Sang en 1435[1].

Pempeo résida à Xieng Cang et soutint plusieurs guerres contre les Annamites. Il abdiqua en faveur de son fils Tenkan, qui revint habiter Xieng Dong Xieng Tong. Après lui régnèrent Souvana Phalat (1479-1486), et Lan Senkai (1486-1496), qui résida à Luang Prabang. Thau Somphon (1496-1501), son fils, mourut à quinze ans et un de ses grands-oncles, Vichounlarat, fils de Pempeo, lui succéda (1501-1521) et prit le titre de Pha Pouthisat; il épousa la fille du roi du Cambodge (*Voy. ci-dessus*, p. 140). Ce fut un roi conquérant et habile : son royaume s'étendit depuis les cataractes de Khon au sud jusqu'au 21e degré de latitude au nord. Il prit part aux guerres civiles qui désolaient à ce moment le Tong-king[2]. Il paraît avoir réuni Xieng Mai à ses États et choisi cette ville pour sa résidence. Son fils Chao Vora Vangsom fut désigné par les mandarins pour le remplacer à Lan Sang, construisit Tat Luong à Vien Chan, ville qu'il choisit pour résidence. Ses successeurs y élevèrent à l'envi de nombreuses pagodes. L'un d'eux paraît avoir épousé une princesse de Siam. C'est à ce moment que le royaume de Vien Chan se trouva engagé dans les guerres qui désolaient la partie occidentale de la péninsule. Le roi du Pégou s'empara en 1558 de la ville de Xieng Mai et ravagea le Laos[3]. Une tentative des Laotiens contre le Cambodge fut repoussée victorieusement (1571) (*Voy. ci-dessus*, p. 142). Toutes les principautés thai du nord de l'Indo-Chine subirent sa domination. De grands mouvements de populations eurent lieu à la même époque sur les frontières du Laos. Un nombre considérable de Thai-niai allèrent s'établir à Xieng Tong, pour fuir sans doute la tyrannie des Siamois, qui, à la suite de leurs guerres avec Xieng Mai, en avaient déporté un certain nombre à Phitsanaulok et aux environs d'Ayathia. La suprématie du Pégou ne fut que passagère : elle succomba sous les attaques répétées de Naret, roi de Siam, et de Nyoung Mindarah, roi d'Ava. Ces deux princes se disputèrent les dépouilles de leur ennemi commun, et le Laos du nord devint leur champ de bataille. Naret réclama les principautés thai de Muong Nai et de Tsen Vi dont les Birmans s'étaient emparés en 1592, et s'allia avec les princes de Xieng Mai et de Xieng Sen pour les reprendre. Il mourut pendant cette guerre. Nyoung Mindara poussa ses conquêtes jusqu'à Vien Chan et ramena du Laos un grand nombre de captifs. Il les dissémina dans le Pégou que trente années de guerre avaient dépeuplé[4]. Au bout de quelque temps, les exilés se révoltèrent, retournèrent dans leur pays et lui rendirent ses rois légitimes. En 1628, la principauté de Xieng Mai redevint un instant indépendante; mais, deux années après, elle dut subir encore le joug des Pégouans.

Nous sommes arrivés à l'époque où Wusthof et le père Leria séjournèrent à la cour

[1] Si l'on en croit les chroniques d'Ayathia, un noble siamois aurait occupé, en 1462, le trône de Lan Sang : je ne trouve pas trace de cet événement dans les chroniques laotiennes. Voy. *Chinese Repository*, t. V, p. 105.

[2] De Mailla, *op. cit.*, t. X, p. 305 et 309.

[3] *Chinese Repository*, t. VI, p. 269-271.

[4] Martini, *Delle missioni*, etc., p. 460-461 ; *Chinese Repository*, t. VII, p. 544. Martini attribue la défaite des Laotiens au manque d'armes à feu.

des rois de Vien Chan ; les intéressantes descriptions qu'ils ont laissées permettent de se faire une idée exacte de l'étendue et de la richesse de ce royaume laotien au milieu du dix-septième siècle. Ce fut sa dernière période de prospérité. De 1652 à 1671, de nombreuses guerres civiles ébranlèrent sa puissance. Luang Prabang se sépara définitivement du royaume de Vien Chan pour former une principauté à part. Les disettes et les maladies qui résultèrent de ces luttes intestines diminuèrent la population. De nombreuses colonies d'émigrants se dirigèrent vers le sud où l'affaiblissement de la puissance cambodgienne permettait de faciles établissements. C'est ainsi que Bassac fut fondé en 1712. Les conquêtes d'Alompra, qui délivra la Birmanie retombée encore sous la domination du Pégou, eurent leur contre-coup dans le Laos. Ce malheureux pays, qui avait été désolé en 1760 et en 1769 par une épidémie de variole, fut ravagé, en 1772 par les Birmans, et en 1777 par les Siamois. Ceux-ci détruisirent Bassac, Attopeu, Vien Chan, dont le roi Pha Poutichao dut se cacher dans le sud de la contrée. Les Annamites voulurent à leur tour une part des dépouilles laotiennes. Une armée tong-kinoise s'empara en 1791 de Vien Chan qui se relevait à peine de ses ruines et le roi Pha Poutichao fut tué. Pendant ce temps les principautés thai du Nord préparaient leur sujétion définitive aux Siamois ou aux Birmans par leurs luttes intestines ; Muong Nan et Luang Prabang se faisaient la guerre ; Xieng Mai, après avoir en 1763 recouvré son indépendance, n'avait pas tardé à subir le joug du fils d'Alompra, et le prince Benya Se Ban dut appeler, en 1774, les Siamois à son aide pour chasser les Birmans. C'est depuis ce moment que Muong Nan, Lakon, Laphon et Xieng Mai sont tributaires de Bankok.

Les principautés laotiennes de l'Est et du Sud firent cependant quelques efforts pour se reconstituer : Bassac se releva de ses ruines en 1792 ; Oubôn se fonda à la même époque, et le roi de Vien Chan, aidé par les Annamites, rétablit son autorité sur la rive gauche du fleuve jusqu'à Kemarat. Le prince Pha Visay, qui régnait à Bassac, réprima une révolte des sauvages de la rive gauche du fleuve, et soumit tout le pays jusqu'à Attopeu. La suprématie de Bankok, reconnue officiellement par les princes laotiens, osait d'autant moins s'affirmer d'une façon oppressive que les Annamites élevaient des prétentions tout aussi justifiées à la suzeraineté de la vallée du Cambodge et que les Siamois recueillaient sur les frontières nord de leur empire le fruit de leur modération. Vers 1803, l'oppression birmane avait été si grande sur les principautés thai du Nord, que les chefs de Xieng Tong, Muong Yong, etc., entamèrent des négociations secrètes avec les chefs de Xieng Mai, Laphon et Lakon, qui étaient soumis aux Siamois. Ceux-ci promirent de distribuer des territoires à tous les émigrants qui consentiraient à venir se ranger sous la domination de Bankok, et de faciliter leur départ en attaquant, à un moment donné, les troupes birmanes qui occupaient le territoire de Xieng Tong. Ils s'engagèrent formellement à respecter la liberté et l'autonomie des exilés. En conséquence, le tsoboua, ou roi de Xieng Tong, ses quatre frères, le tsoboua de Muong Yong, et un grand nombre de Laotiens attachés à leur fortune, se révoltèrent contre les Birmans, et vinrent se placer à Xieng Sen, sous la domination siamoise. Celle-ci ne tint aucune de ses promesses. Bankok partagea les émigrants entre les cinq villes de Xieng Mai, Laphon, Lakon, Muong

Phe et Muong Nan, et les soumit aux plus lourdes charges. Le plus jeune des frères du tsoboua de Xieng Tong put retourner dans cette ville avec quelques partisans et il y fut proclamé roi. Le souverain actuel de Xieng Tong est son fils aîné.

Mais l'ambition siamoise ne pouvait dormir tant qu'il y avait encore un roi à Vien Chan. En 1825, ce prince, nommé Chao Anu, avait été rendre au roi de Siam ses hommages de prince tributaire. A son retour, des discussions fort vives s'élevèrent entre lui et le mandarin siamois chargé de la surveillance de la frontière. Celui-ci prélevait des droits exorbitants sur le commerce laotien. Chao Anu porta, mais en vain, ses réclamations à Bankok. Il voulut alors faire justice par la force du fonctionnaire prévaricateur. Ce recours aux armes fut présenté comme une révolte ouverte, préméditée depuis longtemps. Tout le Siam s'en émut et se leva en masse contre le dernier royaume laotien. Les provinces voisines, Xieng Mai, Laphon, Lakon, Muong Nan, Muong Phe, durent fournir à elles seules dix-neuf mille combattants, quoique leur population s'élevât à peine à cent cinquante mille âmes. Xieng Mai fut vivement sollicité par le roi Chao Anu de se joindre à lui pour reconquérir l'indépendance de la race laotienne ; mais, après quelques hésitations, le sèna de cette province n'osa prendre sur lui une détermination aussi hardie, et résolut d'obéir aux ordres de Bankok. Il a dû vivement regretter son aveugle soumission, quand, après la destruction de Vien Chan, le gouvernement siamois a encore appesanti son joug sur tout le Laos.

Le Praya Mitop, ou « général siamois » désigné pour conduire cette guerre, se distingua par son habileté et ses violences, et son souvenir exécré fait trembler encore aujourd'hui les populations. Ce fut un écrasement sans merci. Les vaincus étaient entassés dans des hangars auxquels on mettait le feu. Le plus grand nombre de ceux que l'on emmena captifs mourut en route de misère ; le reste fut partagé entre les nobles siamois. Gutzlaff, dans son voyage à Bankok, en 1830, a visité les chefs laotiens qui, s'étant soumis tout d'abord, avaient eu la vie sauve : ils vivaient enfermés dans une pagode bâtie près de la ville, sur les bords du fleuve. Quant au roi de Vien Chan, il fut enfermé dans une cage, où il mourut promptement. Son fils réussit d'abord à s'échapper, mais il fut poursuivi et atteint auprès d'une pagode, du toit de laquelle il se précipita.

Pour prévenir à jamais toute nouvelle tentative de rébellion, la population du royaume fut dispersée, et l'on repeupla le pays à l'aide de Laotiens tirés des provinces de la rive droite du fleuve, entre autres de Sivanaphoum. C'est à ce moment que fut érigé le Muong Nong Kay.

Les Siamois essayèrent de compléter la sujétion de tous les tronçons épars de la race thai en faisant une dernière tentative sur les principautés du Nord. Des rivalités tous les jours plus vives s'étaient élevées entre Maha Say, gouverneur de Muong Phong, province située sur la rive gauche du Mékong, et le roi de Xieng Tong. Maha Say appela les Siamois à son aide, et ceux-ci se hâtèrent d'intervenir dans un débat qui pouvait leur procurer la conquête si ambitionnée par eux de Xieng Tong. Ils firent contre Xieng Tong trois expéditions, la première avec trois mille hommes, la seconde avec dix mille hommes, la dernière avec trente mille hommes ; celle-ci eut lieu en 1854, et se termina par une véri-

table déroute. Elle était dirigée par le Kromaluong[1], c'est-à-dire par le ministre de la guerre, commandant en chef de toutes les forces militaires de Siam. L'armée siamoise fut concentrée à Muong Nan, et se mit en route sur Xieng Hai, au mois de janvier. En ce point, elle se partagea en deux corps : l'un, sous le commandement de Chao Phayat Yomerat, s'avança directement sur Xieng Tong; l'autre, sous les ordres du Kromaluong, prit la route que nous avions suivie nous-mêmes, et par Paleo, Muong Yong et Muong You, essaya de tourner Xieng Tong. Mais la population s'était retirée devant les envahisseurs, le riz que l'on n'avait pu emporter avait été brûlé, et dans chaque localité l'armée siamoise ne rencontra que des défenseurs qui se retiraient devant elle, en défendant pied à pied tous les passages des montagnes. Les éléphants et les buffles employés au transport des bagages et des vivres étaient insuffisants, et le Kromaluong dut recourir aux Lus de Xieng Hong pour en obtenir des approvisionnements et des porteurs. Malgré toutes ces difficultés, l'armée siamoise arriva enfin sous les murs de Xieng Tong, le 26 avril. La ville était défendue par trois mille hommes environ de troupes birmanes, sept mille Laotiens et six mille hommes appartenant aux tribus sauvages des environs. Les Siamois ouvrirent un feu de mortiers qui ne causa aucun mal à la ville : on voyait venir de loin les projectiles, et on les évitait. Au bout de vingt et un jours, les assiégeants n'avaient fait aucun progrès; les pluies arrivaient et menaçaient de rendre toute retraite impossible. Une épidémie décimait les éléphants et les buffles. Le 17 mai, le Kromaluong leva le siége et commença à battre en retraite. Les Siamois furent poursuivis par les sauvages, qui en tuèrent un grand nombre dans les défilés des montagnes; beaucoup moururent de faim et de misère à Paleo et à Siemlap; de nombreux trophées restèrent entre les mains des vainqueurs, entre autres un cabriolet à deux roues de provenance européenne, qui appartenait au Kromaluong lui-même et que M. de Lagrée a retrouvé soigneusement conservé à Xieng Tong, un mortier de fabrication anglaise et beaucoup d'armes de tous genres.

La guerre continua dans le royaume de Xieng Hong où, depuis le commencement du siècle, la jalousie des Birmans et des Chinois entretenait des prétentions rivales. Chacun de ces deux pays a toujours eu l'habitude de conserver comme otage quelque membre de la famille royale de Xieng Hong, auquel on fournit, le cas échéant, le moyen de monter sur le trône. En 1846, un frère du roi Chao Phoung, alors régnant, reçut, après un long séjour à la cour d'Ava, le titre d'Ouparaja et certains droits sur les salines de Muong Phong. Ces droits furent une cause de mésintelligence constante entre lui et Maha Say, gouverneur de cette ville; cependant les deux princes se réunirent pour combattre Chao No Kham, cousin de Chao Phoung et candidat chinois au trône de Chip Song Panna, qui était soutenu par Muong La et une partie des provinces de la rive gauche du Mékong. Chao No Kham obtint d'abord quelques succès, mais il fut définitivement vaincu par Chao Phoung. L'Ouparaja et Maha Say allèrent ensemble à Bankok en 1851 pour pro-

[1] Voy. dans le *Journal* de Mac-Leod, *Parliamentary Papers* pour 1869, p. 72, la succession assez compliquée des différents princes de Xieng Hong depuis le milieu du siècle dernier.

voquer la guerre contre Xieng Tong. Ils se brouillèrent à leur retour. Après l'échec des Siamois, Maha Say, ne pouvant plus compter que sur lui-même, leva une armée et commença les hostilités contre Chao Phoung et son frère. Il s'empara de Muong Ham, tua l'Ouparaja de sa main sous les murs de Xieng Hong qu'il détruisit et marcha sur Muong Tche. Chao Phoung l'attendait avec une armée sur la route. Le combat restait indécis quand Maha Say reçut deux blessures mortelles. Ses troupes se débandèrent et il alla mourir à Muong Houng. La plupart de ses partisans durent se réfugier sur le territoire de Luang Prabang.

En 1863, les Mahométans du Yun-Nan se présentèrent à Xieng Hong, au nombre de deux cent cinquante. Le roi Chao Phoung intimidé envoya des présents au sultan de Ta-ly. Peu après, les Chinois impériaux lui demandèrent son concours, pendant que l'officier mahométan, qui était près de lui, le pressait de se rendre à Ta-ly. Chao Phoung hésita longtemps, finit par se mettre en route et fut assassiné par le chef de son escorte mahométane (1864). Le pays resta plongé dans un affreux désordre, et les Kongs en profitèrent pour venir au nombre de huit cents ravager les environs de Xieng Hong.

En septembre 1866, les Birmans, profitant des embarras du vice-roi du Yun-nan, entre les mains duquel se trouvait le véritable héritier du trône de Xieng Hong, homme de cinquante ans et d'une grande naissance, couronnèrent dans cette ville le roi que nos lecteurs connaissent déjà. Il est le fils de Chao Phoung et d'une femme du peuple de Muong Long. Aux yeux des Lus, ses droits sont infirmés par la basse extraction de sa mère. Il avait revêtu la robe de bonze et vivait dans un couvent à Muong Nay ; les Birmans l'ont envoyé à Xieng Hong, escorté de deux mandarins de Muong Nay, deux mandarins de Xieng Tong, deux mandarins d'Ava, et cent cinquante soldats birmans. Trois mois après, les Chinois envoyèrent deux officiers, Ou ta-loo-ye et Kao ta-loo-ye avec deux cent quarante hommes, pour recevoir le serment d'allégeance du jeune prince. Ils n'en essaieront pas moins de faire prévaloir leur candidat, dès que les circonstances seront plus favorables.

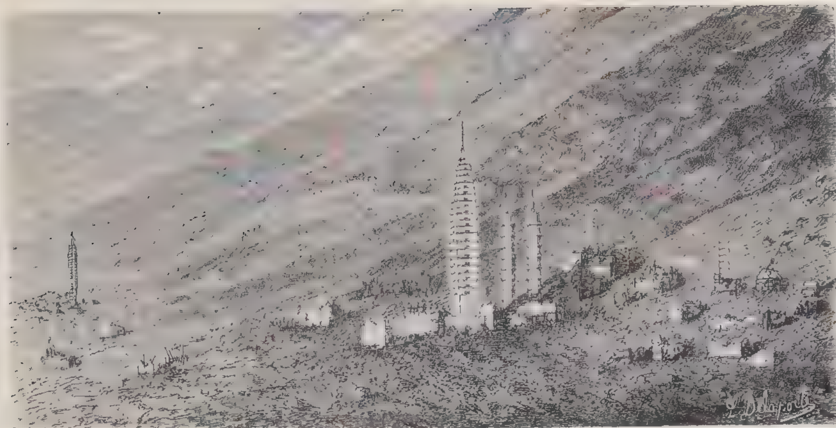
On voit que nous avions passé à Xieng Hong entre deux guerres. Au moment de notre départ, nous avions reçu des nouvelles qui semblaient faire présager une lutte prochaine entre les Kuns et les Birmans. Le roi et le Pou Souc se querellaient au sujet de l'expédition française, et le mandarin birman, mécontent de la trop bienveillante attitude du roi à notre égard, avait recruté un certain nombre de Phongs, pour les joindre aux soldats birmans qui composaient sa garde habituelle. Le roi avait immédiatement fait justice de cette démonstration hostile, en faisant entourer le logement du Pou Souc et en l'y maintenant, lui et sa petite armée, prisonniers. Il avait en même temps envoyé à Ava des mandarins pour accuser le Pou Souc et pour demander à ce qu'il fût puni de mort à Xieng Tong même, ou tout au moins à ce qu'il fût renvoyé à Ava pour être jugé. A l'appui de sa plainte, le roi énumérait les énormes exactions commises par ce fonctionnaire dans l'emploi de sa charge. L'une d'elles mérite d'être citée: elle ne consistait rien moins que dans l'enlèvement de l'argent provenant de l'impôt de Xieng Hong. Cet impôt, qui s'élevait à sept *tchoi* d'or et à mille *tchoi* d'argent, était

escorté par des mandarins et avait passé par Xieng Tong. Le Pou Souc avait envoyé une troupe d'hommes armés, commandée par son propre frère, pour s'emparer de ce tribut destiné à la cour d'Ava.

De son côté, Xieng Hong veut chercher querelle à Xieng Tong. Pendant les dernières guerres, beaucoup des habitants de Xieng Hong se sont réfugiés dans la principauté voisine ; celle-ci ne consent à les laisser revenir chez eux que moyennant un impôt variant de trois *thes* à deux *tchaps* par personne. « Après la fête de la nouvelle lune, disaient les gens de Xieng Hong, nous allons faire aux Kuns une dernière sommation, et si on ne nous écoute pas nous combattrons. »

En résumé, rien n'est moins définitif que la situation des principautés thai du centre de l'Indo-Chine. Les populations aspirent ardemment à un état de choses moins violent, plus régulier et plus stable, et cette aspiration, qui est générale, favorisera singulièrement les tentatives de la puissance européenne qui viendra s'immiscer dans les affaires de la contrée.

Quant aux Laotiens proprement dits, il est difficile de croire que la domination siamoise, si lourde à porter, si destructive de tout essor commercial, soit la destinée définitive de cette race intelligente et douce, à laquelle il n'a manqué, pour arriver à une civilisation plus complète, que des circonstances géographiques plus favorables à son expansion extérieure et des communications plus fréquentes avec le dehors. Luang Prabang est appelé sans aucun doute à devenir le centre autour duquel se grouperont toutes les populations désireuses de recouvrer leur indépendance. Il appartient à la France de protéger et de diriger ce mouvement d'émancipation, qui aura les plus heureux résultats au point de vue de la civilisation et du commerce de ces belles contrées.



BONZERIES EN RUINES AUX ENVIRONS DE TA-LY.

XXI

DE YUN-NAN A TA-LY. — LE LAO-PAPA. — DÉPART DE YUN-NAN. — TONG-TCHOUEN. — MALADIE DE M. DE LAGRÉE. — UNE PARTIE DE LA COMMISSION PART POUR TA-LY. — LE FLEUVE BLEU. — HOUEY-LI TCHEOU. — CONFLUENT DU KIN-CHA ET DU PE-CHOUY KIANG. — ENTRÉE SUR LE TERRITOIRE MAHOMÉTAN. — ARRIVÉE A TA-LY. — NOUS SOMMES FORCÉS A UNE RETRAITE PRÉCIPITÉE. — COMMERCE ET ETHNOGRAPHIE DU NORD DU YUN-NAN[1].

Le P. Fenouil, provicaire apostolique de la province, arriva à Yun-nan le 2 janvier. Il voulut bien nous servir d'interprète auprès des autorités chinoises avec lesquelles nos relations devinrent plus fréquentes et plus intimes. L'épuisement de nos ressources pécuniaires nous mit dans la nécessité de contracter un emprunt auquel le Ma ta-jen se prêta de fort bonne grâce; il nous demanda de le rembourser en armes françaises, dès que nous serions à portée d'un marché européen.

Malgré les difficultés qui résultaient de l'état de guerre, M. de Lagrée n'avait point renoncé à reconnaître la partie supérieure de la vallée du Cambodge. Ta-ly, capitale des Mahométans rebelles, était, au point de vue géographique et commercial, l'un des centres les plus importants de cette région. Située entre le fleuve Bleu et le Mé kong, à peu de distance de l'un et de l'autre, cette ville est la clef de la route qui réunit la Birmanie à la Chine. Mais des voyageurs européens trouveraient-ils grâce aux yeux du gouvernement nouveau qui venait de s'y installer? Les autorités chinoises ne verraient-elles pas avec la

[1] Voy. pour tout ce chapitre la carte itinéraire n° 9, Atlas, 1re partie, pl. XII.

plus grande défiance un rapprochement s'opérer entre les envoyés d'une puissance étrangère et le chef d'une révolte triomphante? Ne considéreraient-elles point cette démarche comme une reconnaissance du fait accompli? Enfin l'état de dévastation du pays à traverser, les bandes qui infestaient les routes et pillaient tous les voyageurs sans distinction de partis, la fatigue et le délabrement de santé du personnel de l'expédition ne rendaient-ils point cette tentative fort téméraire? A ce point du voyage, alors que son but principal était atteint, que la voie du retour par le fleuve Bleu était ouverte, prompte et facile, était-il sage de compromettre, pour un résultat incertain, le prix de tant de labeurs et de souffrances? Telles furent les questions que le chef de la mission, indécis pour la première fois, posa à tous ses compagnons de voyage. Nous fûmes tous d'avis de tenter ce dernier effort avant notre retour définitif par le fleuve Bleu.

Malheureusement, la route directe sur Ta-ly était absolument impraticable. Le vice-roi intérimaire, Song ta-jen, et le Ma ta-jen se mirent à rire à la proposition que leur fit M. de Lagrée de le conduire aux avant-postes et de le remettre là aux mains des troupes « blanches ». Il n'y avait point, nous dirent-ils, d'autorité assez fortement constituée dans le camp des rebelles pour que l'on pût négocier sûrement le passage de la Commission française et se confier à un sauf-conduit que délivrerait un de leurs généraux. M. de Lagrée résolut donc de contourner par le nord le théâtre de la guerre et de reconnaître ainsi en même temps le cours du Cambodge et celui du fleuve Bleu jusqu'aux frontières du Tibet.

M. de Lagrée songea, pour faciliter notre voyage à Ta-ly, à obtenir une recommandation écrite du Lao-papa. J'ai déjà parlé de ce singulier personnage. S'il n'avait réussi à jouer qu'un rôle politique ridicule, il restait entouré, au point de vue religieux, d'une profonde vénération. Reconnu officiellement par le gouvernement chinois comme le chef religieux des Mahométans de la province, il jouissait à ce titre d'un traitement considérable et d'honneurs officiels. Le gouvernement chinois avait cru d'une saine politique de ne marchander ni l'un ni les autres pour bien indiquer aux fanatiques sectateurs du Coran qu'il ne faisait nullement la guerre à leurs croyances et qu'il ne repoussait que leurs prétentions politiques.

M. de Lagrée n'avait pas, à son arrivée à Yun-nan, des renseignements suffisants pour bien apprécier cette situation particulière. Craignant d'éveiller les susceptibilités des autorités chinoises s'il montrait trop d'empressement à se lier avec un de leurs anciens adversaires, il avait laissé passer plusieurs jours avant de rendre visite au Lao-papa. Ce susceptible vieillard, dont les voyages avaient développé l'intelligence et qui avait une idée plus juste que tous ses compatriotes de la science occidentale et du grand rôle des Européens dans le monde, crut à du dédain de notre part et il en fut d'autant plus blessé qu'il avait conscience de le moins mériter. Quand M. de Lagrée se présenta chez lui, il fit dire qu'il était absent. Le père Fenouil arriva à temps pour renouer ces relations compromises. La rancune du Lao-papa ne tint pas devant sa curiosité. Le provicaire lui fit adroitement savoir qu'un des membres de l'expédition s'occupait d'astronomie et qu'il trouverait en lui un appréciateur éclairé de sa science favorite. Je ne tardai pas à recevoir du pontife

mahométan une série de problèmes sur la distance des planètes, sur les éclipses, sur les comètes, sur l'influence des étoiles. J'y répondis « en laissant discrètement entrevoir toute l'admiration que j'éprouvais pour l'auteur de questions aussi savantes. Il y avait dans certaines parties de la communication qu'il avait bien voulu me faire des détails qui dénotaient des études trop approfondies pour que je n'eusse pas tout à gagner à conférer avec lui. Une discussion de vive voix pouvait seule éclairer mes doutes. »

Le Lao-papa, se voyant enfin apprécié, oublia ses griefs et consentit à une entrevue. Je me rendis chez lui avec le commandant de Lagrée et le provicaire. Une nombreuse galerie de fidèles assistait à cette conférence qui devait faire éclater la science profonde de leur maître. Un magnifique télescope dressé sur un trépied, quelques cartes étalées sur une table complétaient la mise en scène. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'usage de ces objets était peu familier à leur propriétaire et je disposai discrètement la lunette pour une observation du soleil. Le Lao-papa, qui pour la première fois parvenait à voir quelque chose dans un instrument dont il ignorait même la mise au point, convia tous les spectateurs à y regarder avec lui et en prit occasion pour exposer ses théories astronomiques. Le père Fenouil me fit tenir le langage le plus convenable pour mettre en relief le savoir du prêtre et augmenter l'admiration de son auditoire. L'amitié de notre hôte nous fut irrévocablement acquise.

Nous lui confiâmes alors notre projet de voyage et les craintes que nous éprouvions de voir notre mission scientifique entravée et nos recherches géographiques compromises par les défiances des deux partis en lutte. « Ne vous faites pas d'illusion à cet égard, nous dit confidentiellement notre interlocuteur, je suis le seul ici qui puisse apprécier le but de votre voyage. Il est impossible aux gens ignorants et grossiers qui nous entourent de croire que le progrès de la science est le seul mobile qui vous porte à endurer tant de fatigues et à courir de si graves dangers, mais j'ai heureusement une grande influence sur nos coreligionnaires de Ta-ly. Je vais immédiatement rédiger une lettre qui pourra, je l'espère, vous servir de passe-port et faciliter vos travaux. »

Il nous envoya en effet, quelques jours après, un factum chinois où il exposait longuement, dans ce style ampoulé et prétentieux des lettrés, que depuis des siècles la Chine attirait la curiosité des étrangers et qu'on les avait vus accourir des pays les plus éloignés pour apporter des présents à l'empire du Milieu. Il ajoutait ensuite : « Le chef français La (Lagrée), cinq de ses collègues et quelques soldats ont obtenu de l'empereur l'autorisation de pénétrer en Chine et de visiter librement toutes les parties de ce vaste territoire. Leur but est de rapporter à leur souverain la figure la plus exacte possible des montagnes, des lacs et des fleuves qu'ils auront traversés, afin sans doute qu'en lui offrant la carte nouvelle représentant leur voyage, ils obtiennent les grades et les honneurs qu'aura mérités ce patient travail. Tel est le but dans lequel ils ont affronté les fatigues d'une marche longue et pénible, les intempéries des climats, les dangers des bêtes féroces et des brigands. Je les ai interrogés et j'ai trouvé leur cœur droit, leur probité irréprochable, leurs mœurs douces. Ils ont l'intention d'aller visiter Ta-ly, Li-kiang, Yun-pe et les frontières des pays de Mien et de Tse-yang. J'invite tous les Mahométans, tous les Chinois, tous les barbares

qui habitent ces contrées à laisser circuler librement ces étrangers sans les molester en aucune façon. On se conformera ainsi aux volontés de la sainte dynastie Ta-thsing qui témoigne une égale bonté à tous les hommes, sans distinction de pays ou de nationalité.

« En foi de quoi, moi, par la grâce de l'empereur, dignitaire du second ordre, grand prêtre de la province du Yun-nan, réformateur de l'antique famille Ma-te-sin, j'ai donné, à l'âge de 80 années, la lettre ci-dessus. »

On voit que rien n'était plus orthodoxe au point de vue politique que le passe-port du Lao-papa. Il ne faisait aucune allusion à sa rébellion passée et se montrait à ses coreligionnaires de Ta-ly un fidèle sujet de l'empereur.

Le vice-roi du Yun-nan nous remit à son tour un *fou-pay* ou permis de circulation; le seul itinéraire qui y fût indiqué était notre voyage de retour par Tong-tchouen, Tchao-tong, le fleuve Bleu et Shang-haï. Un petit mandarin chrétien, à globule de cuivre, fut chargé de nous accompagner jusqu'à Tong-tchouen.

Nous partîmes de Yun-nan le 8 janvier, accompagnés du P. Fenouil qui retournait à Kiu-tsing. Notre première étape sur la route dallée qui de Yun-nan se dirige vers le nord de la province, fut Ta-pan kiao, gros bourg situé sur un affluent du lac. Il est célèbre dans l'histoire locale. L'officier mongol qui commandait à Yun-nan vint y apporter, en 1381, au général de l'armée envoyée par le Ming, le sceau en or du roi du Yun-nan, prince de Leang et descendant de Khoubilai Khan (A. D. 1381).

Au delà de Ta-pan kiao, on traverse une plaine ondulée et inculte, sillonnée dans tous les sens de convois de bêtes de somme et de chariots étroits et bas qui apportent à la capitale le bois à brûler, que ses environs immédiats, complétement déboisés, ne peuvent plus lui fournir. Après avoir franchi le col peu élevé qui limite la plaine au nord, on arrive au village de Yang-lin. Il est situé sur les bords d'un étang, auprès duquel achève de mourir une chaîne de montagnes qui vient du nord. Les villes de Song-ming et Ma-long, par lesquelles on passe pour aller à Kiu-tsing, sont à l'est de cette chaîne. Nous devions en suivre au contraire le versant occidental. L'heure de notre séparation avec le P. Fenouil avait sonné. Ce prêtre, que nous connaissions depuis dix jours à peine, était devenu pour nous un ami; de son côté, il quittait, pour ne jamais les revoir, des compatriotes avec lesquels, pour la première fois depuis vingt ans, il avait pu parler de la France et des siens. Ses yeux se mouillèrent de larmes et nous ne pûmes nous défendre d'une douloureuse émotion en échangeant avec lui une dernière poignée de main.

Nous cheminâmes le 10 janvier sur un vaste plateau, où s'étalaient de riches cultures, arrosées par de nombreux ruisseaux canalisés. Des rideaux de cyprès bordaient les routes aux abords des villages. De grandes fermes s'éparpillaient de tous côtés au milieu des champs. Les ustensiles d'agriculture, les meules, les bestiaux que l'on voyait auprès des habitations, l'aspect de la végétation, le givre qui scintillait aux branches donnaient à ce paysage des allures européennes qui nous faisaient tressaillir d'aise. Celui qui nous eût proposé d'échanger ce tableau monotone, dépourvu de pittoresque et de nouveauté, contre les plus belles et les plus vierges forêts du Laos eût été certainement très-mal accueilli.

Le lendemain la plaine se mamelonna; quelques étangs apparurent dans les plis du

terrain, des collines surgirent à notre gauche, et formèrent avec la chaîne de droite, de laquelle nous nous étions beaucoup rapprochés, un défilé étroit, réputé dangereux. Les villages se firent plus rares; la plupart de ceux que nous traversions n'étaient que des monceaux de ruines. Les Mahométans avaient affreusement ravagé cette contrée où ils comptent de nombreux coreligionnaires; ceux-ci, malgré leur départ, continuent à tenir en échec la population chinoise qui se montre tremblante et soumise devant eux. Les croupes rougeâtres et incultes qui s'élevaient des deux côtés de la route semblaient frappées d'une stérilité irrémédiable. Le 12, nous descendîmes le lit d'un ravin qui ne tarda pas à se transformer en ruisseau. Une vallée profonde s'ouvrit devant nous. C'était celle du Li-tang ho, rivière qui se jette dans le fleuve Bleu non loin de Tong-tchouen; nous en suivîmes les bords, où se montrait subitement une belle et vigoureuse végétation,



ENTRÉE DE LA PLAINE DE TONG-TCHOUEN.

jusqu'au village de Kon-tchang, situé au confluent d'un affluent de la rive droite.

Nous nous arrêtâmes à Kon-tchang une journée entière. M. de Lagrée était atteint d'une fièvre continue et d'un point de côté et avait besoin de repos. Cette localité est pauvre et sans ressources. Comme son nom le fait pressentir (*tchang* signifie mine en Chinois), il y a dans le voisinage des gisements de cuivre. La petite rivière qui y passe creuse son lit sinueux et encombré de cailloux dans les flancs du plateau qui limite à l'est la vallée du Li-tang ho. Nous le remontâmes pendant quelque temps, puis nous nous élevâmes de nouveau sur le plateau dont l'altitude moyenne est de 2,600 mètres. La population de cette zone, assez clair-semée, perd sa physionomie chinoise et accuse une proportion considérable de sang étranger. Les maisons sont construites en boue. L'avoine et la pomme de terre poussent seules sur ces cimes que balaye sans cesse un vent glacial. C'est à peine si quelques arbustes rabougris réussissent à s'abriter dans les plis du terrain couvert çà et

là de longues traînées de neige que ne peuvent fondre les rayons affaiblis du soleil.

Nous rencontrâmes le soir même un petit mandarin envoyé avec une escorte à notre rencontre par le commandant militaire de Tong-tchouen. Il procura un palanquin à M. de Lagrée dont le malaise persistait toujours. Nous franchîmes le lendemain un col élevé sur lequel le baromètre indiqua 533 millimètres. A très-peu de distance, sur notre gauche, s'élevait un pic couronné de neige dont l'altitude devait être peu inférieure à 4,000 mètres. Des crevasses larges et profondes, semblables à d'immenses tranchées, sillonnaient de tous côtés le plateau qui s'abaissait légèrement dans la direction du nord. Nous descendîmes au fond d'un de ces ravins à parois verticales, qui servent au printemps de canaux de drainage pour les eaux des pluies, et nous arrivâmes au bourg de Tay-phon, marché considérable, dont les boutiques étaient magnifiquement approvisionnées, en raison de l'approche du jour de l'an chinois. Une population de l'aspect le plus mélangé et le plus pittoresque était accourue des montagnes avoisinantes et s'empressait devant les étalages. L'auberge du lieu était pavoisée en notre honneur. Tay-phon est situé sur les bords d'un ruisseau qui devient un peu plus loin la rivière de Tong-tchouen. Le 18 janvier, après avoir fait encore quelques kilomètres à pied, nous pûmes monter dans deux grandes barques et descendre rapidement le courant, pendant que nos bagages cheminaient à dos d'homme, le long de la route en corniche qui se suspend aux flancs de la vallée. Les eaux étaient basses et les rapides fréquents; nos embarcations à fond plat, dont l'équipage se mettait à l'eau, glissaient facilement sur les cailloux. Malgré l'absence de fatigue et la rapidité de notre marche, l'affreux paysage que nous avions sous les yeux nous fit trouver bien longues les huit heures de navigation qui nous séparaient de Tong-tchouen. Deux murailles de roches rougeâtres, stériles, ravinées par les pluies, sans un arbre, sans un brin d'herbe, limitaient de tous côtés nos regards. Pas un nuage ne venait tempérer l'éclat de la lumière; le ciel était d'un bleu clair d'une uniformité désespérante. Un vent du sud-sud-ouest soufflait par rafales intermittentes et produisait en s'engageant dans les détours de la vallée un bruit strident et lugubre. Çà et là, quelques maisons de pêcheurs, dont des cailloux non cimentés, amoncelés les uns sur les autres, composaient les murs. C'est bien ainsi qu'on se représente un pays dans les veines duquel coule du cuivre et qui remplace les fruits de la terre par les produits métallurgiques.

Vers quatre heures, nous entrâmes dans un canal latéral qui dérive vers Tong-tchouen une partie des eaux de la rivière. Les montagnes aux croupes dénudées s'éloignèrent pour former un vaste cercle; une grande plaine s'ouvrit devant nous; les cultures reparurent et la ville de Tong-tchouen nous montra sa couronne rectangulaire de créneaux. Nous traversâmes un faubourg en partie ruiné où de nombreux ponts de pierre nous forçaient à chaque instant à baisser la tête. La nuit était déjà venue quand nous entrâmes dans la pagode où un logement nous était préparé. Elle était située à l'intérieur même de l'enceinte, mais des ordres sévères avaient été donnés pour que notre repos ne fût pas troublé; de vastes cours et des portes solides nous séparaient de l'extérieur. L'existence que nous menions depuis deux ans, était de nature à nous faire apprécier le calme

et le confort de cette retraite; c'était là malheureusement que le plus méritant d'entre nous allait terminer sa pénible odyssée.

Le Yang ta-jen, mandarin à bouton rouge et commandant militaire de la partie est de la province, vint dès le lendemain rendre visite à M. de Lagrée. Il nous parut un homme d'une énergie égale à celle du Ma ta-jen, mais d'une volonté plus réfléchie et moins capricieuse. Les dehors n'avaient rien de la brutalité du soldat et son accueil fut des plus courtois et des plus empressés. Nous trouvâmes chez lui une collection d'armes européennes qui ne le cédait en rien à celle du Ma ta-jen. Son but n'était pas d'en faire parade, mais de se renseigner sur les prix réels et les mérites respectifs de chaque système. Il sentait que dans la lutte où se jouaient les destinées de la province la victoire appartiendrait incontestablement au chef dont les troupes seraient armées de fusils à tir rapide. La confiance que ces nouvelles armes inspireraient, bien plus encore que leur supériorité sur le fusil à mèche, ferait faire des prodiges de valeur aux soldats. A partir de ce moment, tous ses efforts tendirent à obtenir que l'un de nous se chargeât de transmettre en France une commande d'armes pour son compte. L'arrivée de ces armes lui aurait permis de peser dans la balance d'un poids décisif et d'assurer à son ambition le rôle prépondérant qu'il rêvait. Mais de quel côté songeait-il à faire pencher définitivement le sort de la guerre? Le gouvernement chinois a eu sans doute des raisons de croire que ce n'était pas de son côté, car il a, depuis notre passage, destitué ce fonctionnaire.

Cependant, M. de Lagrée, dont le malaise avait paru se dissiper pendant les premiers jours de notre résidence à Tong-tchouen, ne tarda pas à tomber sérieusement malade. De graves symptômes hépatiques se manifestèrent. Il dut s'aliter complétement. Le pénible voyage de Yun-nan à Tong-tchouen, qu'il avait accompli au milieu de vives souffrances, avait épuisé ses forces. L'étude ininterrompue de la langue et des usages, la crainte des malentendus qui pouvaient résulter du manque d'interprète et les conséquences graves qu'une erreur pouvait avoir pour nous, avaient surexcité son moral et allumé dans ses veines une fièvre ardente. Sa vaillante et robuste nature lutta quelques jours contre l'inévitable décision que lui dictait son état. Ce fut avec une douleur profonde qu'il dut se reconnaître vaincu par le mal et incapable de supporter de nouvelles fatigues.

Il me chargea de le remplacer pour dégager la parole que nous nous étions donnée à Yun-nan d'essayer de pénétrer jusqu'à Ta-ly.

Les autorités de Tong-tchouen, le Yang ta-jen, et le Kong ta-lao-ye ou préfet de la ville, prévenus de cette intention, firent tous leurs efforts pour nous en détourner. Ils nous représentaient les dangers que nous allions courir, l'ignorance où nous étions des dispositions du gouvernement de Ta-ly à notre égard, les routes infestées par les bandes, les épidémies et la famine qui régnaient dans une partie de la contrée que nous avions à traverser. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à nous convaincre et attribuant leur insuccès à notre connaissance insuffisante de la langue, ils écrivirent au père Fenouil de se joindre à eux pour nous dissuader de notre voyage. Voici la lettre que je reçus du provicaire la veille même de notre départ :

KIU TSING FOU, 26 janvier 1868.

MONSIEUR,

Il serait fâcheux que M. le Commandant devînt sérieusement malade aux dernières courses d'un aussi long voyage que le vôtre. J'aime à me persuader que quelques jours de repos et les soins intelligents de M. le docteur Joubert auront suffi pour rendre à M. de Lagrée ses premières forces.

Yang ta-jen et Kong ta-lao-ye qui vous hébergent à Tong-tchouen viennent de m'écrire une lettre commune. Ces deux personnages regrettent vivement de ne pouvoir s'entendre avec vous sans le secours d'interprètes toujours maladroits. Car, disent-ils, il leur serait bien plus facile de traiter vos nobles personnes avec toute la distinction qui leur est due. De plus, ces messieurs me prient de vous dissuader de continuer votre voyage par Houey-li tcheou. Ils désirent vous voir descendre directement à Sin-tcheou fou. Je vous engage de TOUT MON POUVOIR à ne pas aller dans l'ouest et vous dis ou SOUS-ENTENDS tout ce que vous pouvez imaginer de plus persuasif.

Après avoir fait ma commission, j'ajoute — et ceci est bien de moi — : vu le mauvais vouloir de l'autorité, vous allez rencontrer des difficultés peu ordinaires, pour ne pas dire insurmontables.

Mon intention n'est assurément pas de me rendre désagréable par des exhortations importunes; mais si l'on pouvait trouver le moyen de satisfaire à vos désirs, sans mécontenter les mandarins, tout en vous évitant beaucoup de peine et des dangers faciles à prévoir, n'en seriez-vous pas bien aise? Le Kin-cha kiang passe à Mong-kou, c'est-à-dire à 13 ou 14 lieues de Tong-tchouen. Allez jusqu'à Mong-kou, sans traverser le fleuve, parcourez sur ses rives en amont et en aval une ligne de 3 ou 400 li, plus ou moins, à volonté; puis revenez prendre à Tong-tchouen la route de Siu-tcheou fou, où vous retrouverez encore ce même Kin-cha kiang. Voir ce fleuve à Mong-kou, ou bien aller l'examiner à 15 journées plus haut vers les frontières du Tibet, c'est à peu près la même chose. Et puis ne faut-il pas compter avec votre santé passablement compromise, sans que cela paraisse encore d'une manière bien sensible?

Vous m'obligerez, s'il vous plaît, de me faire connaître le parti que vous aurez pris.

Je salue avec respect M. le Commandant de Lagrée ainsi que ses intrépides compagnons de voyage et vous souhaite à tous l'entier accomplissement de tous vos bons désirs.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

J. FENOUIL, provicaire.

L'opposition des autorités chinoises n'était-elle inspirée que par l'intérêt qu'elles nous portaient et les dangers que nous allions courir? N'y avait-il en jeu aucune défiance, aucune susceptibilité politique? Les difficultés que nous allions rencontrer étaient-elles réellement insurmontables comme l'affirmait avec tant d'insistance le P. Fenouil? Je ne le pensais pas. Aujourd'hui que je possède toutes les inconnues de la question que je devais alors apprécier un peu à l'aveugle, et quoique notre voyage à Ta-ly n'ait point donné tous les résultats que nous en avions espérés tout d'abord, je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir point suffisamment osé. Avec le prestige que possèdent encore les Européens dans ces régions lointaines, une volonté énergique et prudente doit tout entreprendre et peut tout faire réussir.

Je communiquai la lettre du P. Fenouil au Commandant de Lagrée : « Persistez-vous à partir? » me demanda-t-il; et sur ma réponse affirmative : « Vous avez raison, mais soyez prudent et revenez aux premières difficultés sérieuses. Il vous faut compter avec la fatigue que nous éprouvons tous et le peu d'efforts physiques dont nous restons capables. » Voici le résumé des instructions écrites qu'il m'avait chargé de rédiger et qu'il approuva avant mon départ :

« M. Garnier partira le 30 janvier, accompagné de MM. Delaporte, Thorel et De Carné et de cinq hommes de l'escorte. Il se dirigera vers le confluent du King-cha kiang et du Pe-chouy kiang, où il recueillera en même temps que les renseignements commerciaux et géographiques, toutes les indications de nature à l'éclairer sur la situation du pays musulman de l'Ouest. Suivant la nature de ces indications, M. Garnier se décidera à avancer sur Ta-ly ou sur Li-kiang après en avoir demandé l'autorisation par lettre. Le but de cette partie du voyage serait de préciser le plus possible tout ce qui est relatif au Lan-tsang kiang (Cambodge), à ses origines, à sa navigabilité. Dans tous les cas, M. Garnier devra être de retour à Siu-tcheou fou à la fin d'avril au plus tard. »

« Si à un moment quelconque du voyage, M. Garnier pensait pouvoir atteindre seulement un point quel qu'il fût du Mékong, il le ferait seul et de la manière la plus prompte possible. »

Je ne me doutais pas que la signature que M. de Lagrée apposa le 28 janvier au bas de ces instructions, était son dernier acte comme chef de l'expédition. Le docteur Joubert, le matelot Morello et trois Annamites restaient auprès de lui. En échangeant avec nous une dernière poignée de main, il nous donna rendez-vous à Siu-tcheou fou où il devait s'acheminer, dès son rétablissement, pour aller faire préparer les barques nécessaires à notre retour.

Le jour de l'an chinois était arrivé le 25 janvier. On sait avec quelle solennité se célèbre en Chine cette fête annuelle. La vie commerciale reste interrompue pendant plusieurs jours; et les autels domestiques, richement décorés, voient se réunir devant eux en d'intimes festins les membres de chaque famille; les jeux publics, les feux d'artifice, les réjouissances bruyantes succèdent plus ou moins longtemps à ce recueillement intérieur. Dans de telles circonstances, nous eûmes quelque peine à trouver des porteurs : nos bagages, réduits au strict nécessaire, ne nécessitaient heureusement que peu de monde; neuf hommes nous suffisaient au lieu de vingt-cinq ou trente. Nous finîmes par les trouver, grâce à l'intervention du Yang ta-jen et à la promesse d'une bonne récompense. Nous étions en nombre égal : quatre officiers, deux tagals et trois Annamites, tous bien armés, assez bien portants et résolus. Nous nous mîmes en route le 30 janvier, profondément attristés de l'état où nous laissions M. de Lagrée, mais ayant encore bon espoir en son rétablissement.

En sortant de la vallée de Tong-tchouen, on traverse une petite plaine bien cultivée, où le lit d'un torrent puissamment endigué forme une sorte de chaussée élevée de deux ou trois mètres au-dessus du sol. Des flancs de cette chaussée partent de nombreux canaux qui distribuent l'eau dans les champs. La patiente industrie du laboureur a transformé ici, encore une fois, une force stérilisante et dévastatrice en une cause de fécondité et de richesse. L'aspect de cette plaine repose agréablement la vue. Les colzas y mêlent leurs grappes jaunes aux corolles solitaires, blanches ou pourpres, des pavots. Du col qui la ferme, on aperçoit un profond sillon dans la mer de montagnes qui ondule à l'horizon. C'est la vallée du fleuve Bleu qui s'appelle ici le Kin-cha kiang ou « Fleuve au sable d'or ». Nous descendîmes sur les flancs de montagnes schisteuses inclinées à 45° degrés. Des

coulées calcaires subitement refroidies recouvrent leurs pentes. L'effritement continu de ces roches sous l'action alternative du soleil et de la pluie oblige à entourer chaque champ, chaque maison, chaque sentier d'un mur préservateur : nulle part l'homme n'a eu à lutter contre une nature plus ingrate.

Au bout de deux heures de descente en zigzag, nous nous trouvâmes au fond d'une gorge étroite : les eaux d'un torrent bouillonnaient au-dessous de nous et la route se continuait en corniche le long de la muraille verticale qui soutenait les flancs ravinés du plateau. Cette route avait coûté des efforts prodigieux : en maints endroits, le pic avait été insuffisant pour entamer la roche et il avait fallu recourir à la mine. L'aptitude colonisatrice et commerciale du peuple chinois se révèle dans ces gigantesques travaux. Sans aucun secours gouvernemental, quelques communes, quelques compagnies de marchands, réussissent à triompher des plus grands obstacles, à établir des voies de communication et à attirer à eux les produits des régions les plus inaccessibles.

Le 31 janvier, à l'un des coudes de cette route en corniche, nous aperçûmes pour la première fois le Kin-cha kiang, roulant à 600 mètres au-dessous de nous, ses eaux claires et profondes. Le torrent dont nous avons descendu les bords se jetait à nos pieds dans une rivière, qui n'était autre que le Li-tang ho, dont nous avions un instant suivi la vallée en allant à Tong-tchouen. Le grand fleuve venait du sud-ouest, puis se redressait vers le nord en décrivant une longue courbe. Au sommet de cette courbe, le Li-tang ho mélangeait ses eaux boueuses et rougeâtres à l'onde bleue du Kin-cha kiang, qu'elles salissaient pendant plus d'un mille. Nous couchâmes le soir même à Mong-kou, gros bourg situé sur un petit plateau, à 200 mètres au-dessus du fleuve ; nous y retrouvions les bananiers, les cannes à sucre, une végétation et une température tropicales.

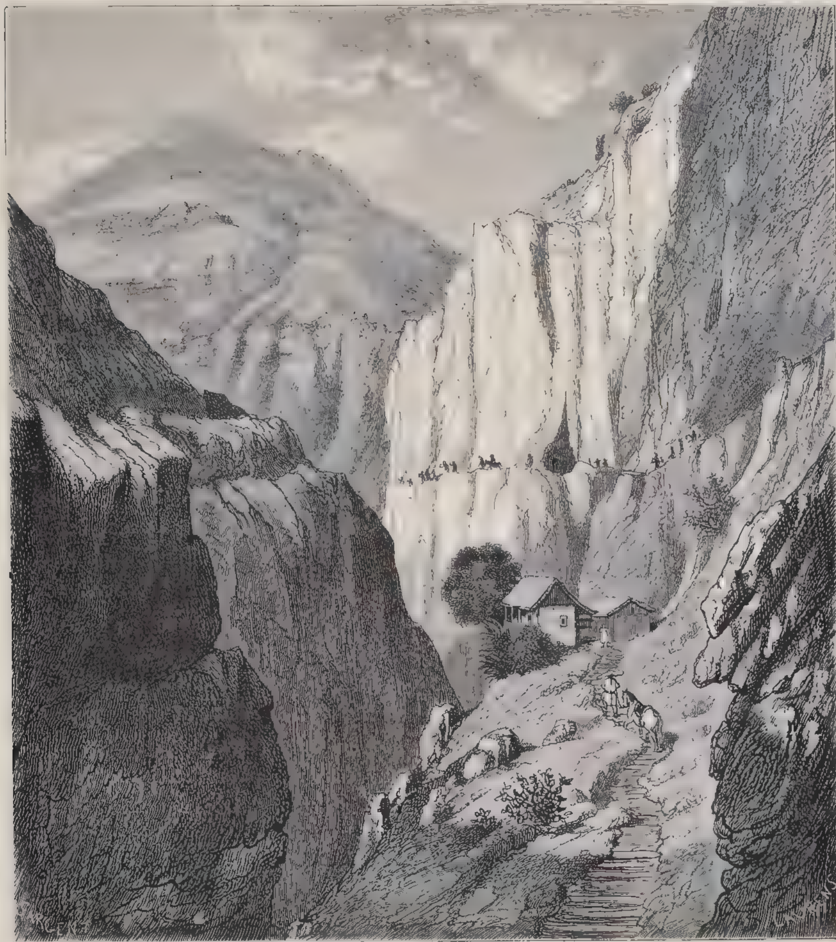
A Mong-kou, commencèrent les ennuis que m'avait prédits le P. Fenouil. Les autorités locales restèrent invisibles et je ne pus me procurer les porteurs dont j'avais besoin. Il fallut engager à un prix très-élevé jusqu'à Houey-li tcheou, ville importante située à cinq jours de marche sur l'autre rive du fleuve, les porteurs venus avec nous de Tong-tchouen.

Le 1er février, nous traversâmes le Kin-cha kiang. Un bac pouvant porter un chargement de 15 à 20 tonneaux fait à Mong-kou un va-et-vient continuel. Le fleuve a en ce point plus de 200 mètres de large. La vitesse du courant est environ de deux nœuds à l'heure et, au milieu, je ne trouvai pas fond à 20 mètres. Le marnage est de 10 mètres. Malgré ces belles apparences de navigabilité, des rapides arrêtent la circulation des barques à peu de distance en amont et en aval de Mong-kou.

En mettant le pied sur la rive gauche du fleuve, nous entrions dans la grande province du Se-tchouen. Au bout de quatre heures et demie d'une marche pénible dans les sentiers pierreux tracés en zigzag sur les flancs de la montagne, nous nous étions à peine éloignés horizontalement d'un jet de pierre de la rive du fleuve; mais nous avions gravi une hauteur de plus de 1,200 mètres et nous n'apercevions plus le Kin-cha kiang que comme un étroit ruban bleu. De longues files de piétons et de bêtes de somme s'échelonnaient du bord du fleuve à la crête du plateau. Le froid se faisait sentir de nouveau.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage au travers d'une région profondément

ravinée, dont toutes les routes ne sont que des successions interminables de montées et de descentes, et dont toutes les lignes de faîte vont en s'élevant graduellement dans la direction du nord et de l'ouest. Deux journées de neige vinrent encore augmenter les



ROUTE EN CORNICHE AUX ABORDS DE LA VALLÉE DU FLEUVE BLEU.

fatigues du trajet, en rendant horriblement difficiles ces pentes abruptes et ces sentiers glissants, tracés dans le roc, ou au milieu de terres rouges détrempées et gluantes. La lenteur et les souffrances de notre marche, ces jours-là, me convainquirent qu'il ne

fallait nous laisser surprendre à aucun prix, au milieu de ces montagnes, par les pluies du printemps.

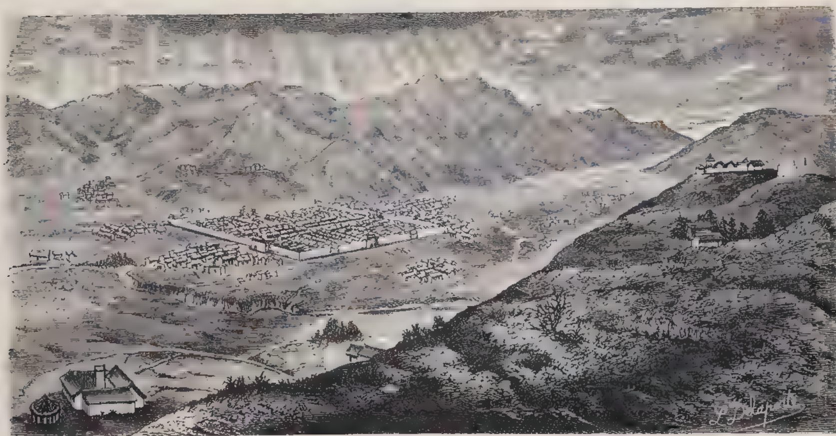
Le 3 février, nous franchîmes le point le plus élevé que nous ayons atteint pendant tout le voyage. Le baromètre indiqua une altitude de plus de 3,000 mètres. Nous arrivâmes le soir au village de Tsang-hi-pa, situé dans le repli d'un vallon au confluent de deux rivières. Un linceul de neige recouvrait tout le paysage qui, malgré le mauvais temps, était fort animé ; de longues caravanes de bêtes de somme se disputaient les hôtelleries. A Tsang-hi-pa quelques chrétiens vinrent à nous et se firent connaître par le signe de la croix.

A partir de l'étape suivante, nommée Tchang-tcheou, le pays offrit un aspect moins sauvage, les pentes devinrent moins abruptes et plus cultivables. La large et belle vallée où s'élève la ville d'Houey-li tcheou s'ouvrit devant nous. La circulation devenait excessivement active : nous croisions à chaque instant des convois de sel, de charbon, de pelleteries, de cuivre, de matières tinctoriales et médicinales; dans le même sens que nous cheminaient des caravanes chargées de coton et de cotonnades. Houey-li tcheou nous apparut de loin alignant ses toits rouges sur les bords admirablement cultivés d'une jolie rivière qui coule au sud. Du côté du nord, une haute montagne étalait au soleil sa croupe de neige sur laquelle se détachait la silhouette des créneaux et des clochetons de la ville. Deux hommes à chapeaux rouges envoyés par le mandarin du lieu se présentèrent à nous à notre arrivée dans les faubourgs. Ils nous firent traverser la ville du sud au nord et nous conduisirent dans une grande hôtellerie située dans le faubourg opposé. Les réjouissances du jour de l'an duraient encore, mais grâce au va-et-vient des caravanes de marchands, la ville conservait les apparences d'un marché de premier ordre. C'est à la fois un entrepôt considérable de marchandises, et un lieu de fabrication pour les objets de sellerie, de harnachement de voyage et les ustensiles de cuivre. Il y a des mines de cuivre dans les environs.

Le mandarin de Houey-li tcheou nous envoya quelques présents et je lui fis le lendemain une visite. La difficulté de se comprendre abrégea notre entretien. Je laissai entrevoir mon intention de pénétrer sur le territoire mahométan. Mon hôte essaya de m'en dissuader en me faisant le tableau le plus sombre des dangers auxquels je m'exposerais. Il était impossible de s'engager définitivement dans un pays inconnu et peut-être ennemi sans avoir des renseignements sérieux et précis sur l'état de la contrée et la situation respective des parties belligérantes. Mon inexpérience de la langue m'empêchait de les obtenir; dans tous les cas je devais me défier des informations que me donnaient les autorités chinoises. Le P. Fenouil m'avait signalé la présence à Ma-chang, petite localité située près du confluent du Kin-cha kiang et de la grande rivière qui sur nos cartes porte le nom de Ya-long kiang, d'un prêtre catholique chinois nommé Lu. Je lui expédiai un courrier pour le prier, au nom de son évêque, de vouloir bien s'aboucher avec nous à Hong-pou-so, point vers lequel j'allais me diriger. La langue latine était entre lui et moi un moyen de communication plus à ma portée que le chinois. Je renvoyai en même temps les porteurs qui nous avaient accompagnés depuis Tong-tchouen et je remis à l'un d'entre eux une lettre pour le commandant de Lagrée.

Nous quittâmes Houey-li tcheou le 7 février, accompagnés de deux ou trois petits officiers subalternes, chargés par le mandarin du lieu de faire transporter nos bagages et de veiller à nos besoins jusqu'à Hong-pou-so. Nous remontâmes la vallée d'un petit affluent de la rivière d'Houey-li tcheou. Des excavations bizarrement découpées dans les flancs des collines calcaires, offraient de charmants paysages en miniature; à de grandes hauteurs au-dessus du sentier en corniche le long duquel nous cheminions, s'ouvraient de grandes grottes, desquelles suintait un mince filet d'eau; de petits jardins, quelques maisons, une pagode apparaissaient sur le seuil de quelques-unes d'entre elles et s'encadraient, dans leur ouverture dentelée de stalactites, comme un gracieux médaillon.

En sortant de cette vallée, nous suivîmes une crête du haut de laquelle la vallée du fleuve Bleu nous apparut de nouveau, ouvrant au pied de hautes montagnes couronnées



HOUEY-LI TCHEOU.

de neige, un large et lumineux sillon [1]. Nous traversâmes un col fortifié qui domine la plaine de Hong-pou-so, et qui était jadis fermé par une porte. Celle-ci est par terre et la fortification est démantelée. Des auberges neuves se construisent à tous les coins de la route. On dirait que la vie renaît après la longue interruption d'une guerre. Le chef d'un village où nous nous arrêtâmes pour changer de porteurs, avait préparé en grande hâte une collation, à laquelle il vint nous convier à plusieurs li de distance. En voyage, on a toujours faim. Nous fîmes donc honneur à la table du *tsong-ye* et nous reconnûmes son attention par le don d'un couvert en ruolz.

L'exposition méridionale des coteaux que nous descendions, la diminution de l'altitude, produisaient un changement sensible dans la flore du pays où M. Thorel retrouvait les

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XLI. Le titre de cette planche doit être rétabli comme il suit : *Panorama pris entre Houey-li tcheou et Che-lang-ko.*

principales plantes qni croissent à Xieng Hong sur les bords du Mékong. A Hong-pou-so, où nous arrivâmes le lendemain de notre départ de Houey-li tcheou, nous étions à 7 ou 800 mètres plus bas que le plateau et le voisinage du fleuve élevait notablement la température. Ce fut pour moi une heureuse circonstance : depuis Houey-li tcheou j'étais atteint d'une pleurodynie qui me causait des douleurs presque intolérables ; j'avais été obligé de me faire soutenir, pendant la marche, par deux Annamites et j'avais craint un instant d'être obligé d'interrompre le voyage. Un repos de trois jours à Hong-pou-so et la chaude atmosphère que j'y respirai me remirent complétement.

Hong-pou-so est un très-gros bourg situé sur les bords d'une petite rivière, à 10 kilomètres environ du fleuve Bleu. Un détachement de troupes assez considérable y tenait garnison. Les Blancs ou Mahométans venaient de faire une pointe sur le Se-tchouen et ils avaient été repoussés avec perte ; tous les bords du fleuve qui sert ici de frontière entre cette province et le Yun-nan étaient couverts de postes fortifiés, construits de 2 li en 2 li et gardés par les troupes impériales.

Les petits officiers qui nous escortaient depuis Houey-li tcheou, eurent toutes les peines du monde à nous faire faire un peu de place dans le tribunal du village. Les fêtes du jour de l'an se prolongeaient encore et, à la tombée de la nuit, les musiciens du bourg vinrent nous donner, dans la cour de notre logis, une sérénade aux flambeaux et une représentation travestie.

Nous allâmes, le 10 février, visiter à cheval le confluent du Kin-cha kiang et du Ya-long kiang, l'un des points géographiques les plus intéressants et les plus importants de notre voyage. Il se trouve à 14 kilomètres dans l'ouest-nord-ouest de Hong-pou-so. Le Kin-cha kiang est loin d'être encaissé comme à Mong-kou, et on y arrive par une pente peu sensible. De petites collines dénudées chevauchent sur ses bords. Le fleuve vient du sud-ouest, puis décrit une courbe qui incline son cours au sud 10° est. C'est au sommet de cette courbe qu'il reçoit le Ya-long kiang ; celui-ci vient du nord et est encaissé entre deux murailles de roches complétement à pic, qui rendent toute circulation impossible sur ses rives. Sa largeur est à peu près égale à celle du fleuve Bleu ; son courant, au moment où nous l'avons vu, était un peu plus fort. Je ne pus mesurer la profondeur des deux fleuves ; elle paraît considérable. Comme à Mong-kou, la crue est de 10 mètres. Je m'aperçus avec étonnement que les gens du pays donnaient le nom de King-cha kiang au Ya-long kiang, c'est-à-dire à l'affluent, et celui de Pe-chouy kiang, « Fleuve à eau blanche », au fleuve principal. Si comme volume d'eau on peut hésiter à première vue entre les deux fleuves, l'aspect des deux vallées révèle immédiatement quelle est celle qui doit conserver le nom du Kin-cha kiang. L'embouchure du Ya-long kiang est une sorte d'hiatus accidentel, dans la ceinture de collines qui borde le fleuve Bleu et la configuration orographique de la contrée indique nettement que ce fleuve vient de l'ouest et non du nord. Les habitants du confluent savent d'ailleurs que ce qu'ils appellent le Pe-chouy kiang est le plus important des deux fleuves par le développement de son cours antérieur. Cette anomalie dans leur appellation paraîtra moins singulière, si l'on se rappelle qu'en Chine les noms de fleuve sont toujours locaux et changent toutes les vingt lieues. Aux environs de

Li-kiang, le Kin-cha kiang a repris son nom et c'est le Ya-long kiang auquel on donne le nom de Pe-chouy kiang.

Un bac fonctionne à l'embouchure même du Ya-long kiang. Il constitue l'un des revenus du mandarin d'Houey-li tcheou : un cheval paye 200 sapèques (un peu plus d'un franc d'après le change des sapèques au moment de notre passage), et un simple voyageur 60 sapèques.

Au retour de cette excursion, je reçus un petit billet latin du père Lu, qui m'annonçait son arrivée à Hong-pou-so et sa visite pour le lendemain après sa messe.



CONFLUENT DU PE-CHOUY KIANG ET DU KIN-CHA KIANG.

Il fut exact au rendez-vous : nous vîmes un jeune homme d'une figure douce, distinguée et timide. Il y avait sept ans qu'il était revenu du collége de Poulo Pinang et qu'il était en possession de sa double cure de Ma-chang et de Hong-pou-so. Son langage affectueux nous inspira bien vite la plus entière confiance. Les détails qu'il nous donna sur l'état du pays étaient peu satisfaisants et confirmaient en certains points le dire des autorités chinoises. La route directe vers Ta-ly n'avait jamais été fermée pour les marchands; mais les Mahométans renvoyaient impitoyablement tous les voyageurs qui se présentaient les mains vides. On rencontrait leurs premiers postes à une centaine de lieues de l'autre côté du fleuve. En ce moment, cette route était tellement infestée par les voleurs, que les marchands se

réunissaient en caravane de quatre-vingts ou de cent personnes pour voyager. Le chef musulman le plus voisin était celui de Yun-pe ; mais le pays entre cette ville et le Se-tchouen était dans un état pitoyable de dévastation ; des bandes de cinq cents hommes appartenant à tous les partis, achevaient de saccager ce que les belligérants avaient épargné. La route de Yun-pe à Ta-ly était fermée et le mandarin de Yun-pe ne pouvait autoriser les étrangers à circuler sur son propre territoire. Il était probable que si nous obtenions de lui la permission d'aller à Yun-pe, il nous retiendrait dans cette ville jusqu'à l'arrivée d'ordres de Ta-ly. J'avais espéré un instant pouvoir me diriger vers le nord, en évitant tout contact avec les autorités mahométanes, et réussir à atteindre un point du Mékong situé dans le Tibet. De là, j'aurais effectué mon retour à Siu-tcheou fou par Ta-tsien fou et la vallée du Min kiang.

Ce voyage, qui nous eût fait reconnaître le cours du Cambodge et le fleuve Bleu jusqu'au 30e degré de latitude nord, pouvait s'exécuter à la rigueur dans le laps de temps que m'avait fixé M. de Lagrée, en évitant tout séjour et en faisant de longues étapes. Je reconnus qu'il fallait renoncer à ce beau projet : il était impossible dans cette direction d'éviter Yun-pe. Plus au nord, dans tout l'espace compris entre Ning-yuen fou et Li-kiang, le pays appartenait complétement, nous dit-on, aux sauvages man-tse ou lissous qui ne souffraient l'entrée d'aucun étranger dans leurs montagnes. Les communications directes entre Ta-tsien lin et Houey-li tcheou étaient interrompues depuis plusieurs années.

Puisqu'il était indispensable d'obtenir une autorisation des autorités mahométanes pour parvenir jusqu'au Mékong, il valait mieux aller la chercher directement à Ta-ly. La mauvaise volonté d'un intermédiaire pouvait nous causer un irrémédiable échec ; sa bienveillance pouvait être mise à un trop haut prix ; dans les deux cas, son intervention était une perte de temps et nos jours étaient comptés. Je résolus donc d'aller à Ma-chang visiter les gisements houillers qu'on nous avait signalés dans le voisinage et de me diriger ensuite sur Tou-touy-tse, petit village où se trouvait un missionnaire français, le P. Leguilcher, et qui est situé à quelques lieues au nord de Ta-ly. Les renseignements que le P. Leguilcher était en situation de me donner, devaient déterminer ma conduite ultérieure.

Le P. Lu nous avait quittés un instant pour aller conférer dans la salle voisine avec les mandarins de la localité. J'entendis quelques vociférations auxquelles je ne pris pas garde. Depuis que duraient les fêtes du jour de l'an, nous étions habitués à voir les fonctionnaires d'ordre inférieur manquer souvent aux règles de la tempérance. Le P. Lu sortit peu après, la figure bouleversée ; il m'affirma cependant qu'il ne s'était rien passé qui dût m'alarmer : une querelle de gens ivres, me dit-il. Il me demanda la permission de nous quitter pour vaquer aux soins de sa chrétienté. Nous nous donnâmes rendez-vous au repas du soir pour arrêter définitivement tous nos plans. Quelques heures plus tard, je reçus de lui un petit billet dans lequel il m'apprenait « qu'un ordre du chef chinois de Kieou-ya-pin, poste frontière dont dépendait Ma-chang, rappelait immédiatement tous les chrétiens qui l'avaient accompagné, une attaque des Mahométans paraissant imminente.

Dans cette occurrence, ajoutait le P. Lu, je n'ose rester dans le pays et je pars pour Ming-yuen fou, en regrettant de ne plus pouvoir vous être d'aucun secours. »

Ce brusque adieu me stupéfia, et je ne pus tout d'abord en deviner la cause. Je me fis conduire chez le jeune prêtre que je trouvai tout en larmes. L'invasion prochaine de sa chrétienté était, me dit-il, le seul sujet de ses frayeurs et de son chagrin. Je m'efforçai de le ramener et de le décider à nous accompagner à Ma-chang. Il m'objecta que le temps était venu de faire sa tournée pastorale et que, s'il la différait encore, le mauvais temps viendrait qui la rendrait impossible. Je lui promis d'écrire à son évêque ; mais je m'aperçus bientôt que la raison qu'il donnait pour se séparer de nous n'était pas la véritable : il finit par m'avouer que, la veille, il avait eu une altercation très-vive avec le chef du village : celui-ci lui avait vivement reproché de se faire l'interprète d'étrangers que tout bon Chinois devait haïr, et le jeune prêtre n'osait plus s'exposer à une pareille scène. Je lui représentai que nous étions les hôtes officiels de la Chine, que nous avions des passe-ports dont mieux que personne il pouvait apprécier la valeur, et que si on se permettait devant nous une pareille incartade, je saurais en faire punir les auteurs. A ce moment arriva une lettre du P. Leguilcher, confirmant le projet d'attaque attribué aux Mahométans de Yun-pe, mais conseillant au P. Lu de rester à son poste. Ce conseil et le désir de nous être utile triomphèrent de ses frayeurs. Nous partîmes tous ensemble pour Ma-chang.

Après avoir traversé en bac le Ya-long kiang, nous suivîmes la rive gauche du fleuve Bleu, dont le cours sinueux s'encaisse peu à peu à partir de ce point. Il conserve cependant de belles apparences de navigabilité : d'après les renseignements que je recueillis de Ma-chang à Hong-pou-so et même un peu au-dessous, la circulation par barques serait très-facile. Au delà, on est arrêté par un rapide très-considérable, presque une chute. En définitive, le fleuve Bleu n'est utilisé entre Li-kiang et Mong-kou qu'au transport des pièces de bois coupées dans les forêts des environs de la première de ces deux villes ; encore faut-il défaire les radeaux pour leur faire franchir les passages dangereux où les pièces de bois se brisent quelquefois.

Un peu avant d'arriver à Ma-chang, nous visitâmes sur les bords mêmes du fleuve des galeries pratiquées pour l'extraction du charbon. Elles sont creusées dans des couches de grès schisteux, à quelques mètres au-dessus du niveau de l'eau, et les infiltrations qui s'y produisent exigent un travail d'épuisement continu. Le charbon extrait est d'un aspect huileux et brillant, mais il est tellement friable et donne une proportion de poussier si considérable, qu'on est obligé de le transformer en coke. On se sert pour cela d'un fourneau à deux orifices : au centre, on place du charbon en gros morceaux; on garnit le pourtour de poussier, on mouille le tout, puis on met le feu en dessous. La transformation en coke est complète quand le fourneau cesse d'émettre de la fumée. Le coke s'appelle *toan tan* en chinois ; il se paye, sur les lieux, un franc environ les cent kilogrammes ; le charbon naturel vaut moitié moins. Il y a dans la montagne, à peu de distance de Ma-chang, d'autres galeries d'extraction que M. Thorel alla visiter. Elles ont une étendue très-considérable ; le charbon est de meilleure qualité et il n'y a pas d'infiltration. Nulle part nous n'avons entendu parler d'accidents occasionnés par le feu grisou.

Les chrétiens de Ma-chang vinrent à cheval à notre rencontre, et notre nombreuse cavalcade entra en caracolant dans la longue et unique rue qui forme le village. Celui-ci avait été brûlé en partie, il y avait quelque temps, par une bande de voleurs, et il n'était pas encore complétement relevé de ses ruines. Le combustible minéral dont on se sert exige l'emploi de cheminées. C'était la première fois depuis bien longtemps que nous revoyions des toits munis de ce disgracieux appendice.

Le lendemain était jour de marché; les sauvages des montagnes avoisinantes descendirent en foule vendre leurs denrées, et nous pûmes étudier de nouveaux types et de nouveaux costumes. Cette région est très-riche en populations d'origine mixte.

Les environs de Ma-chang sont peuplés de loups, qui deviennent fort audacieux pendant l'hiver et qui sont le fléau des basses-cours ; aussi les fusils à pierre et à piston sont-ils fort appréciés dans ce pays : les loups, nous dit-on, n'ont rien à craindre du fusil à mèche dont leur odorat reconnaît immédiatement le voisinage.

Le P. Lu nous procura facilement les porteurs dont nous avions besoin pour notre voyage à Tou-touy-tse. Il engagea en même temps à notre service, comme pourvoyeur et comme majordome, un ancien domestique chinois de monseigneur Chauveau, vicaire apostolique du Tibet. Il se nommait Tching-eul-yé ; il avait l'habitude des prétoires et savait comment on parle aux mandarins. Son dévouement à notre cause devait être à toute épreuve, nous dit le père Lu, si nous savions mettre ses intérêts d'accord avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour nous. Nous lui fîmes une avance de 10 taels, en lui promettant une gratification mensuelle en rapport avec ses services.

J'expédiai un courrier à M. de Lagrée pour l'informer de la résolution que j'avais prise d'aller directement à Ta-ly et des raisons qui la motivaient, et le 16 février, nous franchîmes encore une fois le fleuve Bleu. Une longue et pénible ascension nous fit passer de l'altitude de 1,300 mètres, qui est celle du fleuve à Ma-chang, à celle de 2,000, qui est l'altitude moyenne du plateau supérieur. Nous eûmes quelque peine à trouver un abri pour la nuit dans une ferme isolée située au sommet des hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve. A notre vue, les habitants s'enfuirent et ne laissèrent pour nous recevoir qu'une vieille femme, que Tching-eul-yé rassura sur nos intentions. Elle rappela les fugitifs. Cette première émotion était à peine calmée, que M. de Carné, qui s'était chargé du soin de notre cavalerie, faillit occasionner un nouveau scandale. On trouve presque toujours, dans les demeures chinoises, des cercueils vides destinés d'avance aux maîtres de la maison. On tient à faire de bonne heure l'acquisition de ce dernier logis et on ne saurait donner à quelqu'un une plus grande preuve d'affection qu'en lui faisant ce cadeau funèbre. En l'absence de crèches, M. de Carné voulut se servir, pour faire manger ses chevaux, d'un cercueil négligemment posé dans le coin d'un hangar. Il s'acharnait après le couvercle qui résistait à ses efforts, quand la maîtresse de maison vint tout en larmes me supplier d'empêcher l'effraction : le propriétaire du cercueil était couché dedans.

Le lendemain nous suivîmes quelque temps une crête toute couverte de forêts de pins, et nous entrâmes le soir sur le territoire mahométan. Le pays était très-peu peuplé, mais son aspect devenait plus pittoresque et moins désolé. Les pentes étaient boisées; des

buissons de rhododendrons en fleur, des touffes de camélias se penchaient sur le bord des torrents, notre voyage n'était qu'une succession de montées et de descentes presque à pic; mais nos fatigues trouvaient toujours le soir un asile confortable, et notre appétit un repas substantiel. Notre nouveau majordome faisait merveilles et transformait en autant de domestiques les habitants craintifs des pauvres hameaux où nous logions. Dès notre arrivée à une étape, tous les bancs, les tables et les coussins du village étaient mis en réquisition pour faire nos lits : Tching-eul-yé se précipitait vers la cuisine qui lui paraissait la plus confortable et faisait immédiatement préparer du thé qu'il offrait lui-même « aux grands hommes ». Je ne me le représente qu'une tasse de thé à la main.

Le 19 février nous rejoignîmes la route qui de Hong-pou-so va directement à Ta-ly et que notre visite à Ma-chang nous avait fait abandonner. La circulation était active : après un isolement de quelques jours, nous nous retrouvions subitement en nombreuse compagnie. Nous cheminâmes sur les bords du Pe-ma ho, rivière assez considérable qui vient de Yao-tcheou; c'est là que nous vîmes flotter pour la première fois le pavillon mahométan. Un poste de douaniers établi sur la rive gauche de la rivière faisait acquitter les droits aux convois de marchandises qui se dirigeaient vers Ta-ly : des caisses de faïences, de papier et de soieries étaient ouvertes à une sorte de bureau en plein vent construit en feuillage; des parapluies, du tabac, des objets de vannerie, venant de Hong-pou-so, complétaient cet apport commercial. Des caravanes de chevaux chargés de sel se dirigeaient en sens opposé et venaient des salines de Pe-yen-tsin, les plus considérables de la province. Les soldats préposés à la douane nous regardèrent passer avec curiosité, mais ils ne nous adressèrent aucune question. Le soir même, nous arrivâmes au village de Nga-da-ti, où un officier mahométan affublé d'une double veste couverte de passementeries se présenta à nous au bruit de nombreux pétards, escorté de quelques porteurs de bannières. Il me demanda nos passe-ports. Je lui demandai à mon tour par l'intermédiaire de Tching-eul-yé, s'il avait une autorité suffisante pour me garantir la libre circulation jusqu'à Ta-ly, dans le cas où leur contenu lui paraîtrait satisfaisant. Il m'apprit qu'il y avait à Pe-you-ti, notre prochaine étape, et à la ville de Pin-tchouen, où nous devions arriver dans quatre jours, des chefs plus importants que lui, à la décision desquels je devais me soumettre. « C'est à eux alors, lui répondis-je, que je montrerai les lettres dont je suis porteur. » Il insista avec force pour les voir. Je me déclarai trop grand mandarin et lui trop petit officier pour consentir à cette marque de déférence. Il menaça de s'opposer à mon départ. Je me mis à éclater de rire et je m'amusai à lui montrer nos armes, nos revolvers surtout. Sa stupéfaction fut grande, et il me dit qu'à Ta-ly même on ne possédait rien de pareil. Après une longue séance prolongée fort avant dans la nuit, et pendant laquelle dormaient tous mes compagnons de voyage, mon interlocuteur se retira indécis, mécontent de n'avoir pu me faire céder, mais un peu intimidé. Il revint avec quelques soldats le lendemain matin au moment où nous faisions nos préparatifs de départ et il renouvela sa demande. Il me dit que le chef de Pe-you-ti recevrait de lui l'avis de m'arrêter, si je ne m'exécutais pas. Tching-eul-yé se joignit à ses prières. Je n'y répondis qu'en donnant

d'un ton très-ferme l'ordre du départ; ses soldats se rangèrent respectueusement sur notre passage.

La neige nous prit en route. Nous quittâmes les bords du Pe-ma ho pour suivre une petite vallée qui s'élevait rapidement au milieu de petites chaînes de collines à sommets arrondis. Aux carrefours de la route, s'élevaient parfois de hautes poternes où se balançait tristement un cadavre, pendant que, vis-à-vis, quelques têtes humaines se dressaient à l'extrémité d'un bambou. Quelques sauvages lissous, vêtus de peaux de mouton, erraient çà et là sur les pentes leur arc à la main, à la recherche du chevrotin musqué. Après une très-longue et très-pénible marche, nous arrivâmes à Pe-you-ti, misérable village construit sur les hauteurs qui bordaient le vallon. Ses maisons basses et mal construites étaient couvertes, en guise de tuiles, de planches disjointes, assujetties par de grosses pierres, qui laissaient filtrer la neige fondue. Il nous fut difficile de trouver une place sèche pour dormir. Quant au chef mahométan dont la présence m'avait été annoncée, il ne parut pas : il se contenta de nous envoyer une chèvre et des œufs; je lui fis tenir en échange deux piastres, un couteau et des aiguilles.

Nous continuâmes le lendemain à remonter la vallée qui devenait de plus en plus étroite : ce n'était plus qu'une sorte de berceau creusé sur les flancs de la chaîne au sommet de laquelle nous arrivions. Au point où nous la franchîmes, elle avait près de 3,000 mètres d'altitude. Le versant opposé appartenait au bassin de la rivière de Pe-yen-tsin, que nous traversâmes le lendemain; ses eaux rougeâtres étaient assez profondes pour permettre une navigation facile. Nous quittâmes presque immédiatement cette vallée pour prendre celle d'un affluent de la rive gauche, au fond de laquelle coulait un torrent aux eaux claires qui étageait ses cascades à perte de vue dans la direction du sud-ouest. Nous remontâmes son cours par une route en corniche des plus pittoresques, et nous ne tardâmes pas à arriver au point où il se bifurquait en une infinité de petits ruisseaux qui sourdaient de terre dans toutes les directions. Des faisans, hôtes tranquilles de ces vallées solitaires, se promenaient gravement sur la neige. M. Delaporte abattit l'un d'eux d'un coup de fusil et nous restâmes émerveillés de ses riches couleurs. Il appartenait à l'espèce connue des zoologistes sous le nom de Poule du Yun-nan ou faisan de lady Amherst ; elle est très-commune dans cette région. A quelque distance de là, nous franchîmes une nouvelle ligne de partage des eaux. Un petit poste de soldats était placé au col même, et nous nous réchauffâmes quelque temps à leur foyer. La plaine de Pin-tchouen, qui s'ouvrait à nos pieds, offrait les traces de dévastation les plus affligeantes. Au pied de chacun des contre-forts qui en dessinent les contours, s'élevaient jadis de nombreux villages qui miraient coquettement leurs maisons blanches dans les rizières du centre de la plaine. Ces villages n'étaient plus que des monceaux de ruines, où, çà et là, quelque charpente neuve commençait à s'échafauder sur des pans de murs noircis. De la paille étendue à la hâte remplaçait les tuiles des toits effondrés. La route était jonchée de débris. Les habitants se fortifiaient au milieu des ruines de leurs demeures et construisaient autour de chaque hameau des enceintes en terre, défendues par des chevaux de frise faits avec de jeunes pins appointés et non ébranchés. La ville de Pin-tchouen, qui

est construite à l'extrémité de cette plaine, sur les bords du Ta-lanho, s'étend, non moins dévastée, au milieu de riantes cultures. Une citadelle récemment réparée, deux hautes murailles percées de meurtrières et entourées d'un fossé plein d'eau, s'élèvent au nord de la ville et présentent des dispositions défensives bien entendues, pour un pays où les armées assiégeantes ne disposent en général que de grosse mousqueterie.

Pin-tchouen était le premier point où nous allions trouver des chefs mahométans d'une certaine importance, et où nous pouvions rencontrer des obstacles sérieux à la continuation de notre route. Immédiatement après notre installation dans l'hôtellerie la plus confortable de la ville, nous reçûmes la visite du commandant de la citadelle et de quelques-uns de ses officiers. Je leur communiquai la lettre du Lao-papa, elle parut leur inspirer pour nous une grande estime ; quelques petits cadeaux achevèrent leur conquête et je fus assuré dès lors de parvenir sans entrave jusqu'au P. Leguilcher.

Nous sortîmes du bassin de la rivière de Pin-tchouen, comme de tous ceux que nous n'avions fait que traverser depuis Nga-da-ti, par la vallée d'un affluent latéral que nous remontâmes jusqu'à la ligne de partage des eaux. Nous découvrîmes de là un fort bel horizon[1] : à nos pieds s'étendait la vallée mamelonnée et irrégulière de Pien-kio ; au-dessus des croupes irrégulières et ravinées qui la limitent à l'ouest, s'élevaient les cimes lointaines et neigeuses des montagnes de Li-kiang au nord et de la chaîne qui borde le lac de Ta-ly au sud. Nous étions loin encore de Pien-kio, grand marché et centre d'une région riche et florissante avant la guerre. L'impatience de faire connaissance avec un prêtre catholique chinois, le P. Fang, que nous savions devoir y rencontrer, nous fit doubler l'étape. Nous arrivâmes le soir chez lui après une marche de dix heures. Sa maison était la seule habitable du village, qui avait été brûlé à plusieurs reprises. Un hangar assez vaste et assez confortable servait de chapelle à la petite chrétienté. Le P. Fang était absent, mais notre majordome, Tching-eul-yé, lui fit savoir l'arrivée des « grands hommes français », et il arriva tout à la hâte. Sorti depuis plus longtemps que le P. Lu du collége de Poulo Pinang, le latin avait un peu fui de sa mémoire et il eut quelque peine à converser avec nous dans cette langue. Nous ne nous trouvions plus qu'à une journée de marche de la résidence du P. Leguilcher : j'écrivis à celui-ci une courte lettre pour lui annoncer l'arrivée de la Commission française, et le P. Fang la lui expédia le soir même. Celui-ci nous peignit en quelques paroles simples et attristées la désolation de ce malheureux pays qui était exposé aux incursions des Blancs de Ta-ly, des Rouges de Kieou-ya-pin et de Ma-chang, des sauvages de la montagne. C'était la quatrième fois, ajouta-t-il, qu'il reconstruisait sa demeure.

Le lendemain, après la messe de notre hôte, nous nous mîmes en route, non sans avoir laissé, comme nous l'avions fait à Ma-chang, quelque souvenir de notre passage à la petite gélise. Nous traversâmes sur un beau pont de pierre la rivière, assez considérable, qui coupe du nord au sud la plaine de Pien-kio : la moitié des rizières jadis établies sur ses bords étaient abandonnées. Çà et là, des ossements blanchis marquaient le lieu d'un

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XL. Le titre de cette planche doit être rétabli comme il suit : *Panorama pris des hauteurs qui bordent la vallée de Pien-kio.*

combat ou d'un assassinat; sur les pentes opposées, quelques champs de canne à sucre que nous ne tardâmes pas à dépasser pour regagner des régions plus froides. Dans l'après-midi, nous commençâmes à redescendre : un de nos porteurs m'indiqua, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, un petit plateau suspendu à mi-hauteur sur les flancs de la montagne : on y voyait quelques arbres régulièrement alignés et un groupe de maisons surmonté d'une croix. C'était la mission de Tou-touy-tse. Je m'engageai en courant dans le sentier en casse-cou qui descendait en tournoyant, et j'aperçus bientôt un homme à longue barbe, debout sur les bords du plateau, qui m'examinait avec attention. Quelques minutes après j'étais auprès de lui : « Vous êtes le P. Leguilcher? lui dis-je. — Oui, monsieur, me répondit-il après quelque hésitation, et vous m'annoncez sans doute le lieutenant de vaisseau Garnier dont je viens de recevoir une lettre? » — Mon costume, ma physionomie inculte, ma carabine et mon revolver me donnaient aux yeux du père l'air d'un forban : ce n'était point ainsi, évidemment, qu'il s'était figuré un officier de marine. — « Je suis, mon père, l'auteur de la lettre, lui répondis-je en riant, et je vois que vous me prenez pour mon domestique. Mais que voulez-vous? nous venons de loin, et il y a long-temps que nous n'avons pu renouveler notre garde-robe. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui nous reprocherez nos pauvres allures? » — Nous échangeâmes une poignée de main émue et je lui présentai les membres de la Commission qui arrivaient successivement.

Il y avait onze jours que nous marchions sans interruption, nous n'avions jamais accompli un trajet aussi long et aussi fatigant. Nos porteurs étaient exténués et M. Delaporte était pris par la fièvre. Nous trouvâmes dans la demeure du P. Leguilcher le confortable relatif, la tranquillité et le repos dont nous avions si grand besoin. Il nous mit en peu de mots au courant de la situation : depuis la révolte, il n'avait plus osé aller à Ta-ly et cachait le plus possible sa présence dans le pays. Les atrocités et les exactions des Mahométans soulevaient partout contre eux un sentiment unanime de haine; mais la terreur qu'ils inspiraient était trop grande pour qu'on osât secouer le joug. Quelques chefs de tribus sauvages résistaient seuls dans les montagnes, et c'était auprès d'eux que le père et ses chrétiens avaient dû parfois chercher un refuge. Je lui exposai le but de notre voyage. La lettre de recommandation du Lao-papa de Yun-nan lui parut un passe-port suffisant. Le prestige des Européens aidant, le *Yuen-choai*, ou sultan de Ta-ly, ne verrait sans doute pas d'un mauvais œil des étrangers dont la mission scientifique et commerciale ne pouvait lui porter ombrage. Après mûre réflexion, le père Leguilcher se décida à nous accompagner lui-même à Ta-ly et à courir avec nous les chances d'une réception favorable, qui ne manquerait certainement pas d'avoir d'heureux résultats pour sa chrétienté et pour lui.

Au pied de la montagne qu'habite le père Leguilcher, est située la petite ville de Kouang-tia-pin : une citadelle musulmane la défend. Son commandant nous fit savoir que ce serait le mandarin de Hiang kouan, ville fortifiée, située à 32 kilomètres de Ta-ly, sur les bords du lac, qui se chargerait de transmettre au sultan notre demande d'audience. J'envoyai un exprès la porter et j'y joignis la lettre de recommandation du Lao-papa. Après un repos de vingt-quatre heures à Tou-touy-tse, nous nous mîmes en route. Le 29 février, du haut du col qui forme la petite vallée de Kouang-tia-pin, nous découvrîmes le lac de

Ta-ly, l'un des plus beaux et des plus grandioses paysages qu'il nous ait été donné d'admirer pendant le voyage [1]. Une haute chaîne de montagnes couvertes de neige forme le fond du tableau. A ses pieds, les eaux bleues du lac découpent la plaine en une foule de pointes basses couvertes de jardins et de villages. Une courte descente nous amena sur les bords mêmes du lac, que nous contournâmes par le nord pour passer sur la rive orientale. Les nombreux villages que nous rencontrions portaient les traces les plus cruelles de dévastation. Les cultures seules paraissaient n'avoir nullement souffert et présentaient le plus florissant aspect. A deux heures, nous nous présentions aux portes de la forteresse de Hiang kouan, qui, bâtie sur les bords du lac, au pied même de la montagne, ferme complétement le passage. Le mandarin du lieu nous fit savoir qu'il ne pouvait nous laisser aller plus loin avant l'arrivée de la réponse du sultan.

Nous dûmes nous installer, en attendant, dans une petite auberge située en dehors de la ville. La curiosité de la foule était plus continue et moins importune qu'elle ne l'avait été dans la partie chinoise du Yun-nan déjà traversée. Les quelques chrétiens qui avaient suivi le père Leguilcher, tout tremblants des périls auxquels ce dernier s'exposait de gaieté de cœur en notre compagnie, le tenaient au courant des propos du peuple et tâchaient d'en conclure l'accueil qui nous serait fait. Des rumeurs singulières me parvenaient ainsi à chaque instant, et habitué aux inventions ridicules dont nous avions été souvent le prétexte ou l'objet, je n'y attachais que peu d'importance. On disait qu'il était venu, il y avait peu de temps, à Ta-ly même, seize Européens et quatre Malais qui s'étaient chargés de fabriques des bombes pour le sultan. N'ayant pu réussir à tenir leur promesse, les seize Européens avaient été mis à mort, et les quatre Malais étaient détenus aux fers en attendant un sort pareil. On ajoutait, en nous montrant : « Ceux-là seront sans doute plus habiles. » M. Delaporte, qui avait été se mettre sur une pointe de rocher pour dessiner le panorama du lac, donna lieu à mille commentaires. « Pourquoi prendre, disait-on, l'image de notre pays et de ses montagnes, si ce n'est pour en faire plus facilement la conquête? »

Pour ne pas aggraver ces soupçons naissants, je dus mettre une sourdine à mes questions et prendre les précautions les plus grandes pour obtenir les renseignements géographiques et politiques qui m'étaient indispensables.

Le lendemain, à quatre heures du soir, la réponse de Ta-ly arriva enfin : elle était favorable. Le mandarin de Hiang kouan s'excusa, en nous la remettant, de nous avoir retenus. Cette politesse nous parut de bon augure.

Le 2 mars au matin, nous nous remîmes en route. Nous traversâmes Hiang kouan, dont les murs baignent d'un côté dans les eaux du lac et vont de l'autre escalader les flancs de la montagne, qui sont à pic et rendent cet étroit défilé excessivement facile à défendre. Au delà, la rive du lac s'épanouit de nouveau en une magnifique plaine au milieu de laquelle est située la ville de Ta-ly. A la pointe sud du lac, la montagne revient rejoindre le bord de l'eau et y ménage un second défilé, défendu également par une forteresse, celle de Hia kouan. Hia kouan et Hiang kouan sont les deux véritables portes

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XLII.

de Ta-ly. Ces deux passages, bien défendus, seraient imprenables et ne laisseraient d'autre route que celle du lac pour arriver à la ville.

Une grande chaussée dallée traverse directement la plaine de Hiang kouan à Ta-ly. Le mandarin de Hiang kouan nous avait donné une escorte de dix soldats, commandée par un jeune officier d'une figure douce et agréable, avec qui mes premières relations furent excellentes. Cette escorte nous devança, en raison de la marche trop lente de nos porteurs de bagages. Pendant la route, des bruits inquiétants me parvinrent de nouveau. Tous les chrétiens du père s'esquivèrent un à un. Nos porteurs eux-mêmes ne semblaient pas fort rassurés. Je dus recommander la plus grande surveillance à leur égard.

A trois heures et demie du soir, nous arrivâmes à la porte nord de la ville. Nous y retrouvâmes notre escorte mahométane et nous fîmes immédiatement notre entrée avec elle. En peu d'instants une foule immense s'amassa à notre suite dans la grande rue qui traverse Ta-ly du nord au sud. Au centre de la ville, et devant la demeure du sultan, construction crénelée d'un aspect sombre et sévère, nous dûmes nous arrêter quelque temps pour parlementer avec deux mandarins envoyés à notre rencontre. Pendant cette halte, nous fûmes entourés et pressés par la foule, et un soldat arracha violemment la coiffure de l'un de nous, sans doute pour que le sultan, qui nous regardait du haut du balcon de son palais, pût mieux voir sa figure. Cette insolence fut punie aussitôt d'un soufflet qui ensanglanta le visage de l'agresseur, occasionna un tumulte indescriptible et faillit amener une bataille. L'intervention des deux mandarins, l'attitude résolue de nos Annamites qui s'étaient groupés autour de nous et avaient dégaîné leurs sabres-baïonnettes, arrêtèren les démonstrations hostiles de la foule, et nous parvînmes sans autre accident au yamen qu'on nous assignait pour logement à l'extrémité sud de la ville, et en dehors de l'enceinte.

Aussitôt après notre installation, un mandarin plus élevé en grade que tous ceux que nous avions vus jusque-là, se présenta à nous comme l'envoyé officiel du sultan et me demanda de sa part qui nous étions, d'où nous venions et quel était le but de notre visite.

Je répondis par l'intermédiaire du père Leguilcher, que nous étions envoyés par le gouvernement français pour explorer le pays qu'arrose le Lan-tsang kiang; qu'arrivés dans le Yun-nan depuis quelques mois, nous avions appris qu'un nouveau royaume se constituait à Ta-ly et que nous avions désiré venir en saluer le chef, afin de préparer, s'il y avait lieu, des relations de commerce et d'amitié entre la France et lui. Je donnai quelques explications sur le but scientifique et le caractère absolument pacifique de nos travaux. Je m'excusai, enfin, de n'avoir que des présents de peu de valeur à offrir au sultan et de ne pouvoir me présenter à lui avec les officiers de la Mission en costume convenable, la longueur et les difficultés de notre voyage nous ayant forcés de nous démunir de presque tous nos bagages. Il me fut répondu très-gracieusement de n'avoir rien à craindre à ce sujet, et que tels que nous étions, nous serions les bienvenus. Pour éviter toute surprise et tout malentendu, je demandai alors à régler le cérémonial de la visite. Il est d'usage, me répondit-on, de faire trois génuflexions devant le sultan. Sur mon objection que les Français ignoraient ce mode de saluer, et que, même devant leur souve-

rain, le salut consistait en une simple inclination, on consentit à admettre notre manière de faire; mais on exigea la promesse qu'aucun de nous ne portât d'arme sur lui. Je me plaignis ensuite de l'insulte dont un soldat s'était rendu coupable envers l'un des membres de la mission, en insistant sur notre caractère d'envoyés et sur la gravité de cet outrage. Le sultan a déjà, me dit-on, sévèrement puni l'auteur de cette insolence, et pareil fait ne se reproduira plus.

Après quelques autres paroles échangées, l'envoyé du sultan nous quitta nous laissant enchantés de sa cordialité et de sa rondeur.

Il revint peu après, accompagné d'un ta-se, c'est-à-dire de l'un des huit grands dignitaires qui composent le conseil suprême du sultan. Tous deux demandèrent que je répétasse les explications que j'avais déjà données sur l'objet de notre mission. Je le fis aussi nettement que possible : « Vous n'avez donc point été envoyés expressément par votre souverain à Ta-ly? — Comment cela pourrait-il être, répondis-je, puisqu'à notre départ on ignorait en France qu'il y eût un roi dans cette ville? » Ils me prièrent alors de leur confier, pour les montrer au sultan, les lettres chinoises dont j'étais porteur; j'y consentis, ils se retirèrent paraissant tout aussi satisfaits que la première fois.

Nous passâmes fort tranquillement cette première nuit. Mon intention était de laisser mes compagnons de voyage se reposer à Ta-ly pendant quelques jours et de me rendre seul avec le père Leguilcher sur les bords du Lan-tsang kiang, dont nous n'étions qu'à quatre journées de marche. J'aurais ensuite remonté ce fleuve jusqu'à la hauteur de Li-kiang fou, où le reste de la mission, après s'être remis des fatigues de la marche précipitée que nous venions de faire depuis Tong-tchouen, serait venu me rejoindre.

Le lendemain matin, vers neuf heures, au moment où j'essayais de réunir tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de ce projet, on vint chercher le père Leguilcher de la part du sultan. On me faisait dire en même temps que ce dernier ne me recevrait peut-être pas le jour même. Le père ne revint qu'à midi; sa figure était bouleversée. Le sultan refusait de nous voir, et nous intimait l'ordre de repartir. « Annonce à ces étrangers, avait-il dit, qu'ils peuvent s'emparer de tous les pays qui bordent le Lan-tsang kiang, mais qu'ils seront obligés de s'arrêter aux frontières de mon royaume. Ils pourront soumettre les dix-huit provinces de la Chine; mais celle que je gouverne leur donnera plus de mal que tout le reste de l'empire. — Ne sais-tu pas, avait-il ajouté, qu'il y a quelques jours à peine j'ai fait mettre à mort trois Malais? Si je fais grâce de la vie à ceux que tu acccompagnes, c'est par égard à leur qualité d'étrangers et aux lettres de recommandation dont ils sont porteurs. Mais qu'ils se hâtent de s'en retourner. Ils ont pu dessiner mes montagnes et mesurer la profondeur de mes eaux; ils ne réussiront pas à les conquérir. — Pour toi, avait terminé le sultan en se radoucissant, je connais ta religion, j'ai lu ses livres : mahométans et chrétiens sont frères. Retourne dans ta demeure, et je t'investirai du mandarinat afin que tu puisses gouverner ton peuple. »

Pendant toute cette entrevue, le père était resté debout sans pouvoir rien dire, accablé de questions dont on n'attendait même pas la réponse, interpellé et hué par la foule. Il demanda en vain que l'on renvoyât les assistants, afin qu'il pût parler plus librement.

Il y avait parti pris de ne rien écouter. Il démentit plusieurs fois le nom « d'Anglais » qu'il entendait nous être donné autour de lui et qui semblait être une des causes de la méfiance que nous inspirions [1].

A quoi fallait-il attribuer un aussi brusque changement? Sans doute à l'entourage militaire du sultan qu'un mobile scientifique et désintéressé devait trouver profondément incrédule. Un pouvoir né d'une révolte, objet de la répulsion des masses qu'il accablait d'impôts, ne vivant que par la terreur et le crime, devait être soupçonneux, cruel. Nos relations officielles avec les autorités chinoises nous plaçaient vis-à-vis de lui dans une position délicate qui autorisait ses soupçons.

Cette réaction si brusque pouvait s'accentuer davantage. La fermeté de notre attitude, nos armes dont on s'exagérait la puissance, et sur le compte desquelles on racontait des prodiges, le prestige enfin du nom européen, empêchaient, malgré notre petit nombre, que l'on se portât envers nous aux dernières extrémités. Mais la passion pouvait l'emporter sur la prudence, et, d'un moment à l'autre, nous pouvions avoir tout à craindre. Je résolus cependant, malgré l'avis contraire du père Leguilcher, de ne pas précipiter notre départ et d'attendre les événements.

Pendant toute l'après-midi, un grand nombre de fonctionnaires mahométans vinrent nous voir, guidés par la curiosité, ou le désir d'épier notre conduite. Nous dûmes, par prudence, nous abstenir d'observer, de dessiner et d'écrire. Nous apprîmes que le sultan s'était approprié deux éléphants que le roi de Birmanie envoyait en signe d'hommage à l'empereur de Chine. Je fis témoigner au sultan nos regrets de la méprise grossière qu'il commettait à notre égard, et je fis renfermer les cadeaux que je lui destinais, malgré la convoitise qu'ils avaient pu exciter.

Vers cinq heures le sultan fit appeler le chef de notre escorte; celui-ci revint peu après

[1] Cette assertion semble recevoir un démenti de l'excellent accueil que la mission anglaise dirigée par le major Sladen a reçu quelques mois après des autorités mahométanes de Teng-yue tcheou.

Il est très-possible que cet accueil soit dû en entier au désir de réparer la mauvaise impression qu'avait pu causer la réception de la Commission française. La distinction des nations occidentales ne se fait dans le Yun-nan que d'une façon très-confuse et on admet entre elles la plus grande solidarité. Leur prestige, je l'ai dit souvent, reste considérable. Une lettre du P. Leguilcher datée de Ma-chang, le 24 mars 1869, m'a informé qu'après notre départ de Ta-ly, le sultan avait paru effrayé des conséquences de son mauvais accueil. Il avait fait surélever de trois pieds les murailles de Hiang kouan et celles de Hia kouan et fait étudier la construction de batteries sur les bords du lac. La bonzerie aux trois tours située au pied de la montagne et au nord de Ta-ly ayant attiré l'attention de M. Delaporte qui l'avait dessinée, on avait bâti de ce côté deux ou trois petits fortins.

D'un autre côté, il me paraît invraisemblable que le gouverneur de Teng-yue, agent officiel du gouvernement mahométan, ait pu ignorer, à la date du 30 juin, la présence au mois de mars précédent, de la Commission française à Ta-ly, et qu'il ait été sincère en affirmant à plusieurs reprises au major Sladen que cette commission avait été attaquée aux environs de Xieng Hong par des tribus hostiles et que la plupart de ceux qui la composaient avaient péri. (Voy. Major Sladen's *Report* dans les *Parliamentary Papers* de 1871, p. 96). Peut-être n'avait il pour but que de détourner, en cas de réussite, la responsabilité d'un attentat qui a été prémédité peut-être par les Mahométans.

Enfin, je ferai remarquer que toutes les instances du major Sladen pour continuer sa route jusqu'à Ta-ly sont restées inutiles, et que malgré la courtoisie de la réception qui lui a été faite à Momein, on ne lui a pas laissé dépasser cette ville frontière.

et m'apprit qu'il avait l'ordre de nous reconduire à Hiang kouan dès le lendemain matin. Il me montra en même temps un pli cacheté qu'il devait remettre au mandarin de cette ville. Je mis cet excellent jeune homme dans nos intérêts par des cadeaux, et je convins avec lui de partir au point du jour et d'éviter de traverser la ville. Je craignais que les mauvaises dispositions du sultan étant connues, la foule ne se montrât hostile et que quelques soldats trop zélés n'essayassent d'en profiter pour satisfaire, sans le compromettre, les désirs cachés de leur chef.

Le soir venu, je fis charger les armes, que j'amorçai moi-même avec le plus grand soin. J'indiquai à mes hommes ce qu'ils devaient faire en cas d'alerte; je m'assurai par des promesses de la fidélité de nos porteurs de bagages.

La nuit se passa dans une attente pénible; on avait placé une garde à notre porte et l'on nous suivait quand nous sortions. Je redoutais à chaque instant l'arrivée d'un ordre qui contremandât notre départ et transformât notre réclusion momentanée en captivité définitive. Vers onze heures du soir, un des grands mandarins du sultan nous envoya demander quelle route nous comptions prendre pour nous en retourner; je fis répondre simplement que je l'ignorais. La nuit se passa sans autre accident.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route, groupés et bien armés; nous contournâmes la ville de Ta-ly par le sud et par l'est, et nous franchîmes presque sans arrêt les 32 kilomètres qui nous séparaient de Hiang kouan. Il me tardait d'être en deçà de cette forteresse qui, si on se le rappelle, nous barrait complétement l'issue de la plaine. Au moment où nous allions nous engager sous la première porte de la ville, le chef de notre escorte nous arrêta et nous dit qu'il avait l'ordre, jusqu'à nouvelles instructions du sultan, de nous loger en dedans de ce passage, dans un petit yamen qu'il nous indiqua.

Je fis semblant de prendre pour une offre courtoise ce qui n'était sans doute qu'une séquestration déguisée, et je répondis qu'après l'accueil fait à Ta-ly, il m'était impossible d'accepter l'hospitalité du sultan. Ne voulant pas cependant que cette retraite trop précipitée ressemblât à une fuite, j'ajoutai que si le mandarin de Hiang kouan avait des communications à me faire, j'irais les attendre dans la petite auberge où nous avions logé en venant.

L'officier mahométan objecta la responsabilité grave qu'il assumait en laissant modifier un ordre reçu; mais j'étais résolu à forcer au besoin le passage avant qu'il eût pu donner l'éveil à la garnison de Hiang kouan et je coupai court à l'entretien en ordonnant à nos porteurs de se remettre en marche. Pendant que mon interlocuteur mettait son cheval au galop pour aller prévenir le gouverneur de la ville du conflit qui venait de s'élever, je fis vivement engager ma petite colonne sous les portes de la forteresse qu'elle franchit sans nouvel obstacle, et quelques minutes après, nous nous trouvions, suivant ma promesse, campés à l'auberge désignée, ayant cette fois la campagne ouverte et libre devant nous.

A peine étions-nous là que le gouverneur de Hiang kouan fit appeler le père Leguilcher; il lui demanda, de la part du sultan, à acheter un de nos revolvers et il en offrit un

prix énorme; il l'informa également, qu'il avait l'ordre de nous fournir une nouvelle escorte. Deux officiers devaient nous accompagner jusqu'à la frontière et régler les étapes de notre route; nous devions coucher à Hiang kouan et attendre jusqu'au lendemain l'arrivée de ces officiers et de cette escorte. Je fis répondre que je pouvais donner des armes, mais que je n'en vendais pas; que, dans mon voyage, j'entendais conserver toute ma liberté d'action et que je ne tiendrais aucun compte de l'escorte et des mandarins qu'on voulait m'envoyer; j'en donnai une première preuve en partant le soir même pour Ma-cha, village situé à la pointe du nord du lac.

Le 5 mars, nous continuâmes notre route; la fatigue de nos porteurs nous empêcha de doubler notre étape et d'arriver le soir même au presbytère de Tou-touy-tse, dont la situation isolée et facile à défendre et l'entourage de chrétiens nous mettaient à l'abri d'une poursuite immédiate. Nous dûmes nous arrêter, à la tombée de la nuit, dans une auberge du marché de Kouang-tia-pin. Notre arrivée fut aussitôt signalée au commandant de la citadelle voisine qui fit dire au père Leguilcher de venir le trouver. Celui-ci me témoigna les craintes les plus vives sur le résultat de cette entrevue. Le commandant de Kouang-tia-pin pouvait avoir reçu des ordres pour séparer de leur interprète la petite troupe d'étrangers : ceux-ci, livrés à eux-mêmes, ignorants de la langue et des usages du pays, pouvaient plus facilement être attirés dans une embûche. D'un autre côté, nous étions obligés de passer sous les murs de la citadelle pour regagner la montagne et reprendre la route du Se-tchouen. Il était imprudent de rompre ouvertement avec celui qui la commandait. Nous nous contentâmes de lui faire répondre que la soirée était trop avancée pour une visite, mais que dès le lendemain matin, le père Leguilcher se rendrait à son invitation. Cette réponse ne le satisfit point : trois soldats revinrent peu après et intimèrent au père l'ordre de les suivre. Le pauvre missionnaire, éperdu de frayeur, crut son dernier moment arrivé. Il considérait comme tout aussi dangereux de résister que d'obéir. Il s'était compromis pour nous : j'avais le désir de prendre une résolution pour lui; je répétai aux messagers du fort la réponse que nous avions déjà faite, et je les priai de s'en contenter. Ils insistèrent avec tout l'étonnement et toute l'insolence que leur inspirait une résistance à laquelle ils n'étaient point accoutumés. Épouvanté de leurs menaces qu'il comprenait mieux que nous, le père Leguilcher voulut les suivre; je le retins de force pendant que nos tajals et le sergent annamite éconduisaient les soldats. Ceux-ci se retirèrent en jurant qu'ils allaient revenir en force et que nos têtes sécheraient bientôt sur les poteaux du marché. Nous commencions à nous habituer à ces intempérances de langage : elles ne firent sur nous que peu d'impression. Nous n'en prîmes pas moins les précautions indispensables : chaque homme reçut un revolver en sus de sa carabine et le père Leguilcher lui-même consentit à s'armer. Je fis garder toutes les avenues de l'auberge et nous passâmes la nuit sur le qui-vive. Nous n'étions que dix, mais nous avions soixante-dix coups à tirer avant de recharger nos armes; cela aurait suffi pour tenir à distance respectueuse un régiment de Mahométans; personne ne se présenta.

Le lendemain, au point du jour, après avoir fait passer devant nous tous nos porteurs et leur avoir donné rendez-vous à Tou-touy-tse, nous escortâmes, à cheval, le père Leguilcher

jusqu'à la porte de la citadelle. Je fis prévenir le commandant du fort que le père venait lui faire la visite qu'il avait réclamée, mais que l'entrevue ne devrait pas durer plus de dix minutes et que nous irions nous-mêmes chercher le père, si au bout de ce temps il n'était pas de retour. Ce langage était une effrayante nouveauté pour des gens habitués à tout voir trembler devant eux. Le commandant du fort se hâta de communiquer au père Leguilcher l'ordre qu'il avait reçu de Ta-ly de nous faire escorter jusqu'à la frontière. Le père fit à cette communication la réponse que nous avions déjà faite au gouverneur de Hiang kouan. Son interlocuteur n'insista plus; il le pria même d'abréger l'entrevue, de peur, ajouta-t-il, qu'elle ne dépasse le temps fixé et que les « grands hommes » ne s'impatientent. Nous arrivâmes, une heure après, à la résidence du père, où nous prîmes deux jours de repos, nécessités par les fatigues et les émotions précédentes.

Le 7 mars, un nouveau messager du fort pria le père Leguilcher de venir « seul » régler avec le commandant mahométan les étapes de notre route. Nous considérâmes naturellement cette communication comme non avenue; elle n'avait d'autre but, sans doute, que de s'informer de nos mouvements.

Malgré la rapidité avec laquelle nous avions dû faire le trajet de Ta-ly, je n'en avais pas moins recueilli sur la géographie, le commerce et l'ethnographie de la contrée, quelques renseignements intéressants que je vais résumer ici.

Le lac de Ta-ly, situé à une altitude de plus de 2,000 mètres, mesure environ 36 kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de 9 à 10. Sa profondeur est très-considérable : elle dépasse 100 mètres en quelques points. Il paraît y avoir quelques îles dans la partie sud-est. Le lac est à un niveau supérieur à celui des vallées avoisinantes. Il se déverse à son extrémité sud par une rivière qui va se jeter dans le Cambodge. La forteresse de Hia kouan est construite près de l'embouchure de cette rivière qui n'est pas navigable; son marnage est de 5 mètres, peu après sa sortie du lac, elle se divise en deux bras qui se rejoignent à une certaine distance. La chaîne des monts Tien-tsang, qui borde la rive ouest du lac, produit à sa surface des rafales violentes qui rendent la navigation difficile en hiver. Cette chaîne, dont j'estime l'altitude à 5,000 mètres, est couverte de neige pendant neuf mois de l'année. Sur la rive opposée, s'élèvent des collines irrégulièrement enchevêtrées qui appartiennent à un soulèvement beaucoup moins important.

La profondeur et la limpidité des eaux du lac les rendent propices à la conservation et à la reproduction d'un nombre infini de poissons. Volant çà et là en bandes nombreuses, plongeant à tout instant et se réfugiant avec leur proie dans les îles ou sur les rives, d'innombrables palmipèdes poursuivent sans relâche les habitants des eaux. Ceux-ci sont familiarisés depuis longtemps avec la présence de l'homme. La hardiesse d'allures des poissons et des oiseaux a fait imaginer aux riverains un procédé de pêche bien supérieur à celui que l'on connaît en Europe sous le nom de pêche au cormoran. Les pêcheurs partent de grand matin, et avec quelque tumulte, pour éveiller l'attention des nombreuses bandes d'oiseaux qui sommeillent autour d'eux : ils se jettent dans des barques plates munies d'un réservoir et se laissent aller à la dérive pendant que l'un d'eux, placé à l'avant, émiette sur l'eau d'énormes boulettes de riz. Les poissons accourent en foule et les oiseaux

pêcheurs, groupés en bandes pressées autour de la barque, plongent et reparaissent incessamment avec un poisson au bec. Au fur et à mesure que leur poche se remplit les bateliers la vident à l'intérieur de la barque laissant à peine à chacun de ces pêcheurs ailés de quoi ne pas décourager sa gloutonnerie. Au bout d'une demi-heure la barque est pleine et les bateliers vont vendre leur pêche au marché.

La plaine de Ta-ly contenait jadis plus de cent cinquante villages que le sultan a essayé de repeupler avec des Mahométans. La rive orientale est habitée par des Min-kia et des Pen-ti. On appelle ainsi les descendants des premiers colons chinois que la dynastie mongole envoya dans le Yun-nan, après la conquête de l'ouest de la province par les généraux de Khoubilai Khan (*Voy. ci-dessus*, p. 478-479). Les Min-kia disent être venus des environs de Nankin. Leurs femmes ne se mutilent pas les pieds et les jeunes gens des deux sexes portent une sorte de bonnet orné de perles d'argent, d'une forme très-originale[1]. Leur costume et leur langage indiquent un mélange très-intime avec les anciennes populations laotiennes et sauvages de la contrée. Ils paraissent cependant avoir conservé une plus forte proportion de sang chinois que les Pen-ti. Ceux-ci sont groupés surtout dans la plaine de Teng-tchouen, au nord de Ta-ly, et dans le district de Pe-yen-hin. Leurs femmes ont conservé un costume particulier. Chez les Pen-ti, le père change de nom à la naissance de son fils aîné. A partir de ce jour, on ne le désigne plus que par le nom de celui-ci. On dit le père d'un tel, la mère d'un tel. Cet usage tend à se répandre chez les Chinois eux-mêmes.

On trouve également à Lang-kiang une population particulière qui porte le nom de Tchong-kia et qui prétend être venue du Kouy-tcheou. Ces premiers émigrants chinois, qui n'ont guère conservé de leur origine qu'un certain degré de civilisation, sont tenus en grand mépris par les Chinois purs. Ceux-ci semblent pousser aussi loin que les créoles de nos Antilles la susceptibilité en matière d'alliance et sont d'une extrême habileté à reconnaître sous le costume chinois un métis de sauvage. Il n'y a guère que les Chinois venus récemment du Se-tchouen qui puissent prétendre dans le Yun-nan à cette pureté de race ; aussi forment-ils presque partout des colonies à part. Une partie de la vallée de Pien-kio a pris le nom de « petit Se-tchouen », à cause du grand nombre d'habitants de cette province qui s'y sont fixés.

Cet antagonisme entre les anciens et les nouveaux Chinois a singulièrement favorisé la révolte des Mahométans. Les Min-kia de la plaine de Ta-ly ont gardé d'abord la neutralité entre les rebelles et les Impériaux. Le concours de cette virile et nombreuse population eût suffi alors pour étouffer le mouvement à son origine. Plus tard, le despotisme et les violences des maîtres de Ta-ly ont exaspéré les Min-kia et ils ont pris les armes sous un chef énergique nommé Tong. Celui-ci a tenu pendant quelque temps la campagne avec succès. Mais son action resta trop isolée et trop locale. Il fut tué en 1865 dans une rencontre. Les vainqueurs poursuivirent sa famille avec une rage dont il y a peu d'exemples.

Le mélange des Chinois, des Laotiens, des Tibétains et des races sauvages qui habitent

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XLIII.

les montagnes du Se-tchouen et du nord du Yun-nan, a produit dans cette région une variété infinie de types dont il était très-difficile, dans un voyage aussi rapide que le nôtre, de déterminer la valeur ethnographique. Je vais indiquer sommairement les plus importants de ceux que nous avons rencontrés.

Les Y-kia ou Pe Lolos, « Lolos blancs »[1], portent la queue et sont, de toutes ces populations mixtes, celle qui a été le plus complétement assouplie par la civilisation chinoise. Les femmes ont les cheveux divisés en deux tresses, portent un petit turban sur la tête et le costume des campagnardes chinoises, moins la chaussure. Elles vont pieds nus. Les Y-kia habitent le territoire compris entre Ma-chang et Nga-da-ti. Ils sont bons agriculteurs, d'un naturel superstitieux et craintif et paraissent honteux de leur origine. Dès qu'ils le peuvent, ils se travestissent en Pen-ti.

Les He Lolos ou « Lolos noirs » portent tous leurs cheveux et se considèrent comme supérieurs aux précédents. Je crois que l'on peut comprendre sous cette appellation générale les tribus qui, sous les différents noms de Man-tse, de Lissous, de Si-fan, sont disséminées depuis les frontières occidentales du Se-tchouen jusqu'aux rives de la Salouen. De ces tribus, quelques-unes paraissent appartenir au rameau noir de la race caucasique; les autres sont probablement un mélange de ce rameau et de la race tibétaine.

La langue des Man-tse où l'on remarque de nombreux emprunts faits au chinois et au birman, est très-voisine de celle que parlent les Lolos et les Ka-to des environs de Yuen-kiang ; ces tribus ont évidemment entre elles une étroite parenté. Les quelques mots rapportés par Brown[2] de la langue des A-ka et des Abors, peuplades des versants de l'Himalaya et de la vallée supérieure du Brahmapoutre, offrent quelque ressemblance avec les mots Lolos et Ka-to correspondants. Tous ces dialectes sont parlés *recto tono*. Je n'ai pu me procurer aucun spécimen du langage des Lissous et des Si-fan. Je n'ai aucune hésitation cependant à ranger ces derniers dans la même famille ethnographique que les Lolos et les Ka-to, d'après le court vocabulaire donné par le P. Amyot[3]. Les Lissous, qui de toutes ces populations sont les plus sauvages et les plus indomptables, paraissent se rapprocher des tribus de langue melam qui habitent les parties tibétaines de la vallée de la Salouen et du Mékong. Leur type semble leur attribuer une forte proportion de sang caucasique; leur costume et leurs mœurs les rattachent aux populations précédentes.

[1] Les noms de toutes ces tribus sont loin d'avoir une signification ethnique. Ce ne sont que des désignations chinoises qui varient souvent avec les localités. Le mot *Lolo* paraît avoir dans le Yun-nan la signification vague et générale du mot *Kha* en laotien. Aussi, différents auteurs, écrivant d'après les sources ou les renseignements chinois, ont appliqué le nom de « Lolos » aux Laotiens et en général à toutes les populations limitrophes de la Chine au sud-ouest. *Kia*, qui entre souvent en composition dans les noms de tribus, signifie en chinois « race, famille ». *Y* signifie : étranger. *Y-kia* veut dire par conséquent : « race étrangère ». La plupart de ces appellations sont considérées par ceux auxquels elles s'appliquent comme de sanglantes injures. Les Lolos se désignent eux-mêmes sous le nom de *tou-kia*, « race autochthone, indigène », ou de *tchin-si*, « parents ».

Consulter pour les types et les costumes de toutes ces populations, les planches II et XXXIX de la 2e partie de l'Atlas. Le titre de la planche XXXIX doit être rétabli comme il suit : *Populations mixtes du nord du Yun-nan*.

[2] *F. A. S. B.* t. IV, p. 1032.

[3] Manuscrit n° 936 à la Bibliothèque nationale.

Nous avons trouvé des Man-tse dans les environs d'Houey-li tcheou, sur les contre-forts de la haute chaîne que l'on franchit en venant de Mong-kou. Elle n'est qu'une ramification des monts Leang, situés plus au nord, qui offrent à ces populations indomptées des retraites inaccessibles. Les Man-tse des environs d'Houey-li tcheou ont commencé depuis quelques années à se raser le front. Leurs cheveux sont réunis en chignon sur le sommet de la tête ; une pièce d'étoffe entoure ce chignon et se noue par derrière. Les femmes se suspendent à l'oreille un petit panier plein de coton, auquel est attaché leur fuseau qu'elles font tourner avec la main gauche[1]. La religion des Man-tse n'est pas le bouddhisme. Ils ont des prêtres et des livres particuliers. Les Si-fan habitent à l'est des monts Leang et descendent au sud du Kin-cha kiang jusqu'aux environs de Ta-yao ; ils ont toujours les mœurs dissolues qui, au treizième siècle, avaient excité l'indignation de Marco Polo. Les Lissous, dont nous avons vu quelques familles à Ma-chang et à Nga-da-ti, se retrouvent beaucoup plus à l'ouest sur la rive droite du Lan-tsang kiang. Ils sont renommés pour leurs brigandages. Certains villages des environs de Pien-kio payent à une de leurs tribus nommée Tcha-su, une rente annuelle, sorte d'assurance contre l'enlèvement des bestiaux. Cet impôt ne préserve pourtant pas de tout dommage ; quand leurs troupeaux leur sont volés, les assurés ne recouvrent que la moitié de leur valeur. Les Lissous sont grands chasseurs de chevrotins musqués.

Au confluent du Kin-cha kiang et du Pe-chouy kiang, on retrouve des populations laotiennes, qui portent là comme dans le sud de la province, le nom de Pa-y. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce rameau de la branche thai paraît avoir reçu du Tibet son écriture et sa civilisation. Quelques vagues indications sembleraient devoir faire rapprocher des Pa-y les tribus de mœurs douces et paisibles qui, sous le nom de Lou-tse, Telons, Didjous, Arrous, habitent les bords de l'Iraouady, de la Salouen et du Cambodge entre le 27e et le 30e parallèle[2].

A la même latitude, entre le Cambodge et le fleuve Bleu, la masse de la population appartient à la race mosso. Elle a formé autrefois un royaume, d'abord indépendant, puis tributaire de la Chine, dont la capitale était Li-kiang. Entre A-ten-tse et Oué-si, tous les chefs indigènes sont mossos et relèvent du mandarin chinois de Oué-si[3]. On doit sans doute rattacher les Mossos au rameau tibétain[4]. Il en est de même de la tribu des Lama-

[1] Voy t. II, p. 326, la figure représentant des Man-tse de Li-tse-chou, village situé à l'est de Houey-li tcheou.

[2] Voy. les détails donnés sur ces tribus par M. l'abbé Desgodins (*la Mission du Tibet*, p. 321 et suiv.). La description qu'il fait des habitations des Lou-tse est identique à celle que j'ai donnée moi-même des maisons pa-y du sud du Yun-nan. M. Cooper, dans son livre intitulé *Travels of a pioneer of commerce*, confond (p. 310) les Lou-tse et les Lissous et prend souvent les titres des chefs de tribu pour des noms de peuplade. C'est ainsi (p. 312) qu'il parle des *Ya-tsu* et des *Mooquors*. Ya-tsu est l'orthographe anglaise de Ye-tche, petite localité où réside le chef mosso de qui dépendent les tribus Lou-tse et Lissous du voisinage. Mooquor, en langue mosso, signifie simplement chef, mandarin. L'ouvrage de M. Cooper, en dehors des renseignements qui lui ont été fournis par les missionnaires, est rempli de méprises de ce genre.

[3] Abbé Desgodins, *op. cit.*, p. 332.

[4] Les seuls mots de la langue mosso que j'ai pu me procurer sont les suivants : *hantse*, « manger » ; *khépa khé tche ma seu*, « je ne sais pas parler le chinois », littéralement : « chinois, je ne connais pas la langue. »

jen qui habite la rive droite du Lan-tsang kiang, à cinq jours de Ta-ly, et peut-être de celle des Pa-sou qui peuple les environs de Li-kiang.

Toutes ces tribus sont administrées directement par des chefs indigènes nommés Tou-se. Les mandarins chinois s'adressent à eux pour les corvées et les impôts que la tribu doit fournir.

Les Tibétains conservent de nombreuses relations avec une contrée dont une partie reconnaissait jadis leur domination. Au neuvième siècle, le royaume de Ta-ly ou de Nan-tchao a été quelque temps tributaire de l'empire tibétain des Tou-fan. Parmi ces relations, quelques-unes se rapportent à des souvenirs religieux. A quatre lieues dans le sud-est de Kouang-tia-pin est une grotte à stalactites, nommée en chinois : Che-tong, « caverne de pierre », où viennent à certaines époques de l'année de nombreux pèlerins tibétains qui font le voyage en mendiant. C'est un des lieux les plus vénérés de la contrée. L'entrée en est imposante : sa hauteur intérieure la rend, dit-on, comparable à une nef de basilique; sa longueur atteint deux kilomètres. Plus de cent familles y ont trouvé un refuge pendant la guerre des Mahométans. On en retire du salpêtre.

Le commerce de l'ouest de la province avait, avant la guerre, deux écoulements principaux, l'un vers la Birmanie par Teng-yue tcheou; l'autre vers le Tibet. On exportait en Birmanie de la rhubarbe, du cuivre, des pierres à fusil, du musc et de l'or en échange de coton. Les caravanes se réunissaient à Hia kouan, à l'extrémité sud du lac de Ta-ly. Elles arrivaient en deux jours à Yun-tchang, quatre jours après à Teng-yue tcheou; trois jours après, à Mo-fou. Il y avait en ce point une douane laotienne dépendante de la Chine. On allait de Mo-fou à Bamo en sept jours. Les douanes birmanes percevaient la dîme des produits importés. On pouvait acquitter les droits en argent ou en nature. Les douanes chinoises prélevaient à Mo-fou trois dixièmes de tael par charge de coton. Malgré les efforts du gouvernement de Ta-ly pour maintenir ouverte cette route commerciale, l'incertitude et l'arbitraire de la domination mahométane, les brigandages des tribus Kakhyens avaient, au moment de notre passage, arrêté le mouvement des échanges dans cette direction. Le coton nécessaire à la consommation locale était alors demandé en grande partie aux provinces centrales de la Chine et des essais de culture de ce textile étaient tentés dans les parties les plus chaudes du Yun-nan. Il s'était établi un courant commercial se dirigeant de Ta-ly vers le Se-tchouen. L'âpreté au gain et la persévérance chinoises n'ont été rebutées ni par la guerre ni par les difficultés de la région montagneuse qu'il fallait traverser.

L'état de guerre, qui amène toujours en Europe la suppression des relations commerciales, n'a nullement les mêmes conséquences en Chine où l'on trafique à côté des armées belligérantes.

La population ne suit point le gouvernement dans les conflits politiques; elle s'en désintéresse le plus possible, et les rébellions réussissent ainsi à s'éterniser. La révolte de Ta-ly n'aurait eu aucun avenir devant elle si toute communication lui eût été interdite avec le reste de l'empire. Le gouvernement mahométan a senti qu'il devait à tout prix rester en relations avec le Se-tchouen et il s'est départi à l'égard des caravanes de marchands de ses habitudes d'exaction et de violence. Si, pour faire acte d'indépendance vis-à-vis de

Pé-kin, il a ordonné à tous ses sujets de laisser pousser leurs cheveux, et s'il a défendu l'émigration, il a permis au contraire aux négociants et aux porteurs chinois venus du dehors de conserver la queue signe distinctif de leur provenance. Les barbiers du village de Nioung-poung-tse, situé près de la douane établie à l'entrée du territoire mahométan, ont fort à faire pour raser tous ceux qui entrent dans le royaume de Ta-ly ou tous ceux qui parviennent à en sortir. Les premiers tiennent à conserver le signe distinctif qui leur permettra de retourner chez eux, les seconds agissent en haine de leurs oppresseurs. Le mandarin de Pin-tchouen, de qui dépend la douane de Nioung-poung-tse, a les ordres les plus sévères pour protéger les marchands. Si ceux-ci sont dévalisés par les Lolos ou les bandes de soldats sans aveu qui battent la campagne, les villages les plus voisins du théâtre du crime doivent payer le dommage causé. Inutile d'ajouter que la taxe qui leur est imposée est toujours plus forte que la perte subie et que les autorités tirent ainsi double profit de la protection qu'elles accordent au commerce. On exporte dans le Se-tchouen, par la route de Nioung-poung-tse, du thé qui vient de Pou-eul, et du sel provenant des puits du sud et de l'ouest de la province. On importe des cotonnades, de la mercerie, des porcelaines et des faïences grossières, des parapluies, des chapeaux et autres objets de vannerie et de boissellerie.

Les échanges entre le Tibet et le royaume de Ta-ly consistent en *houang-lien* et en *pemou*, matières végétales fort usitées dans la médecine chinoise, en raisins secs, en rhubarbe, en musc, en étoffes de laine, cornes de cerf, fourrures d'ours et de renard, en or, cire, gommes-résines, huile de noix. Ces marchandises payent à Oue-si, un droit d'un dixième de tael par charge de bête de somme. Les produits importés du Yun-nan entrent en franchise dans le Tibet; ils consistent en argent, en thé, en cotonnades, en vin de riz, en sucre et divers objets de mercerie et de quincaillerie.

La petite ville d'A-ten-tse, située au nord d'Oue-si, est le point d'arrivée d'un autre courant commercial qui de Tchong-kin fou, dans le Se-tchouen, se dirige par Ya-tcheou et Ta-tsien-lou vers le Tibet. Les produits échangés dans cette direction sont les mêmes que ceux que nous venons de citer.

La production industrielle du royaume de Ta-ly a beaucoup diminué depuis la guerre. Elle était importante au point de vue métallurgique. Les mines de cuivre de Long-pao, de Ta-kong, de Pe-iang sont les plus importantes de cette région où se trouvent aussi des gisements d'or, d'argent, de mercure, de fer, de plomb et de zinc. A Ho-kin, on fabrique du papier de bambou; à Ta-ly, l'or et l'argent s'échangent dans le rapport de 1 à 12. La chair d'âne est très-estimée et il s'en débite des quantités considérables. Le musc se vend sur les lieux mêmes au poids de l'argent. Dans la vallée de Pien-kio, il y a de nombreux moulins à sucre. A Ho-tchang, au nord de Kouang-tia-pin, se trouvent des fabriques de chaudrons et de bassines en fer. Il y aurait, dit-on, du platine dans le pays.



TYPES SI FAN A CAN-TCHOU-TSE (YUN-NAN).

XXII

DE TA-LY A SAIGON. — RETOUR A TONG-TCHOUEN. — MORT DU COMMANDANT DE LAGRÉE. — LA MISSION DE LONG-KI. — SIU-TCHEOU FOU. — NOUS NOUS EMBARQUONS SUR LE FLEUVE BLEU. — TCHONG-KIN FOU. — HAN-KEOU. — SHANG-HAI. — SAIGON.

L'insuccès de notre voyage à Ta-ly avait compromis la situation du père Leguilcher, qui ne pouvait plus sans danger rester dans le pays. Neuf individus, dont quatre Français, avaient paru assez dangereux pour porter ombrage au sultan, assez redoutables pour qu'il n'osât s'en débarrasser par la force ; mais, eux partis, le missionnaire qui leur avait servi de guide et d'interprète restait sans défense devant une vengeance qui ne perdrait rien pour être différée. Le père Leguilcher le comprit et, malgré le serrement de cœur qu'il éprouvait à quitter sa chrétienté, il consentit à nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou, ville où nous avait donné rendez-vous le Commandant de Lagrée et dans le voisinage de laquelle résidait le vicaire apostolique du Yun-nan. Nous partîmes ensemble le 8 mars. Malgré le secret gardé sur ce départ, les familles chrétiennes les plus voisines le devinèrent et s'en émurent. Le père leur fit ses adieux en des paroles touchantes qui firent couler bien des larmes. Quelques amis fidèles l'accompagnèrent dans la rude montée qu'il faut gravir en quittant sa demeure ; quand ils durent renoncer à le suivre, ils s'assirent sur les rochers et le bruit de leurs sanglots parvint longtemps jusqu'à nous.

Le 15 mars, après une marche rapide et sans incidents graves, nous nous retrouvions sur le territoire des Impériaux. En passant devant la douane de Nioung-poung-tse le père Leguilcher fut reconnu et signalé par un soldat ; domicilié dans le pays depuis longues années et n'étant pas commerçant, il n'avait pas le droit de quitter sans autorisation le territoire mahométan. Heureusement, nos Annamites étaient à portée du père et le trai-

tement qu'ils firent subir au délateur dissuada ses camarades de s'opposer à notre passage : ils se bornèrent à nous saluer respectueusement.

Le lendemain, nous quittâmes la route que nous avions suivie pour venir de Machang et nous nous dirigeâmes directement vers Hong-pou-so. Ce ne fut pas sans expédier un courrier au père Lu pour le prévenir de l'arrivée du père Leguilcher et lui donner rendez-vous dans ce dernier village. Nous arrivâmes de bonne heure à Tchang-sin, petit marché où régnait une animation extraordinaire. Nous y reçûmes le meilleur accueil et les autorités nous félicitèrent d'être revenus sains et saufs de Ta-ly.



FEMMES SAUVAGES A TCHANG-SIN.

Tchang-sin est situé à l'ouest et près de la ligne de faîte de la grande chaîne qui part du centre du Yun-nan pour venir mourir au confluent du Kin-cha kiang et du Pe-chouy kiang. Une sorte de foire se tenait dans le village et y groupait tous les montagnards des environs. On aurait pu composer de leurs types la gamme humaine la plus variée et la plus étrange, depuis l'escamoteur chinois, à l'œil intelligent et à la désinvolture agile, qui retenait autour de lui par ses lazzis et ses bons tours, un cercle nombreux de spectateurs jusqu'aux vieilles femmes sauvages, couronnées de feuillage et abreuvées d'eau-de-vie de vin, qui étaient venues vendre leurs étoffes de chanvre au marché. Nous eûmes, le jour suivant, le même spectacle à Can-tchou-tse, village placé sur le versant opposé de la chaîne, à

une hauteur de 2,500 mètres. Des femmes Si-fan avec leur béret original, à chaîne d'argent et à gland sur le côté, faisaient assez bonne figure à côté des Chinois et des Min-kia de la localité. A partir de Can-tchou-tse, on descend dans une vallée basse, chaude et bien cultivée où s'élève la ville de Sen-o-kay. C'est là que résidait le chef du pays de Che-lou-li, nom que l'on donne à la région dont Ta-yao hien est le centre, et dont dépendent les salines de Pe-yen-tsin. Che-lou-li veut dire « les seize familles » ou « les seize tribus » et fait allusion à l'organisation particulière de la contrée. Au moment de la révolte des Mahométans, le chef indigène de Ta-yao, nommé Pen-tse-yang, fit assembler les principaux du pays, les excita à la résistance, leva des milices et combattit pied à pied contre



UN ESCAMOTEUR CHINOIS A TCHANG SIN.

l'invasion. Débordé par le nombre, il dut céder deux fois à l'orage, et se réfugier dans le Se-tchouen ; mais il revint à la charge avec une énergie persistante, réoccupa Ta-yao, Pe-yen-tsin, Yuen-ma et Tou-ouen-sieou. Le sultan de Ta-ly dut composer avec ce faible adversaire. Une sorte de trêve tacite fut consentie, les Che-lou-li furent respectés par les soldats mahométans et Pen-tse-yang ne mit aucun obstacle à la circulation commerciale entre Ta-ly et le Se-tchouen. Grâce à l'énergie d'un homme, la vallée du Pe-ma ho se trouvait ainsi préservée depuis plusieurs années des dévastations et des pillages qui ruinaient les pays voisins et Sen-o-kay, que Pen-tse-yang avait choisi pour résidence et où il avait fait élever une citadelle, présentait lors de notre passage la physionomie la plus vivante et la plus prospère. Un théâtre s'y tenait en plein vent et attirait la foule. Dès

notre installation dans la principale pagode, Pen-tse-yang vint me rendre visite. Notre voyage à Ta-ly avait donné une haute idée de notre courage ; nos passe-ports de Pé-kin semblaient témoigner d'une grande situation officielle. Fiers des succès qu'ils avaient obtenus, quoique complétement abandonnés par le pouvoir central, les notables de la contrée sentaient qu'ils avaient bien mérité de l'empereur ; ils se figurèrent que « les grands hommes français » étaient de ses amis et ils m'adressèrent une pétition pour me demander de faire obtenir à Pen-tse-yang les récompenses qu'il avait si bien méritées [1]. Les chrétiens de la localité vinrent également réclamer ma protection : on voulait les forcer à donner de l'argent pour l'entretien des pagodes et du théâtre de la localité. Je n'eus pas de peine à les faire exempter de toute contribution ayant un tel objet. Pen-tse-yang me supplia de rester quelque temps à Sen-o-kay pour m'assurer par moi-même de l'état florissant et de la bonne administration de la contrée, et il me remit à son tour des demandes de récompense pour les chefs placés sous ses ordres. Malgré ses instances, nous repartîmes de Sen-o-kay le lendemain, au bruit de nombreuses salves de mousqueterie. Du haut des hauteurs auxquelles est adossée la ville, nous découvrîmes de nouveau la vallée du fleuve Bleu ; de nombreuses rizières descendent en gradins progressivement élargis jusque sur les bords de l'eau. Nous passâmes le fleuve dans un bac et nous arrivâmes le jour même à Hong-pou-so. Un grand mouvement de troupes se faisait remarquer sur la route. Les Rouges, nous dit-on, reprenaient partout l'offensive ; ils avaient remporté quelques succès dans le centre de la province ; la ville de Tchou-hiong avait été reprise par eux. Leurs victoires étaient dues, ajoutait-on, à la présence dans leurs rangs de soixante-dix Européens bien armés. Notre arrivée dans le Yun-nan était, sans aucun doute, le seul fondement sérieux de ce dernier bruit.

A Hong-pou-so, nous retrouvâmes l'excellent P. Lu, qui ne craignit plus, devant le prestige dont nous revenions entourés, de nous avouer les mauvais traitements que le *tsong-ye* du village lui avait fait subir, et dont il m'avait dissimulé une partie, lors de notre premier passage. Grâce au concours du P. Leguilcher, je pus adresser une plainte détaillée au mandarin d'Houey-li tcheou. Celui-ci me promit de faire bonne justice et il s'empressa de faire afficher dans la ville l'édit rendu par l'empereur en faveur de la religion chrétienne. M. Thorel alla visiter le gisement de cuivre de Tsin-chouy ho, exploité à quelque distance au nord d'Houey-li tcheou. Cette mine est une de celles qui produisent la qualité particulière de cuivre désignée sous le nom de *pe tong* ou « cuivre blanc ». J'ai déjà dit, je crois, qu'il y a à Houey-li tcheou des fabriques d'ustensiles de cuivre ; ils se vendent au poids, à raison de deux francs environ le kilogramme. La main-d'œuvre double le prix de la matière première.

Un grand nombre de soldats passaient à Houey-li tcheou venant de Tong-tchouen : nous essayâmes d'en obtenir quelques nouvelles sur la partie de la Commission que nous avions laissée dans cette dernière ville. Les renseignements que l'on nous donna, confus et contradictoires, nous plongèrent dans la plus pénible incertitude. D'après les uns,

[1] Voy. dans l'appendice, à la fin du volume, le texte de cette pièce curieuse.

M. de Lagrée s'était déjà mis en route pour Siu-tcheou fou; d'après les autres, à la date du 9 mars, il était toujours malade à Tong-tchouen. Le 25 mars, on m'annonça sa mort; elle fut démentie le lendemain. Je hâtai notre marche, et le 31 mars nous arrivâmes à Mong-kou. La fatale nouvelle parut se confirmer; on me dit même que le docteur Joubert était parti de Tong-tchouen pour Siu-tcheou. J'expédiai immédiatement deux courriers, l'un à Tong-tchouen pour m'informer de la vérité, l'autre sur la route de Siu-tcheou, pour rejoindre au besoin M. Joubert et l'informer de mon retour.

Je profitai de mon passage à Mong-kou pour essayer de reconnaître le cours du Kin-



RETOUR DANS LA VALLÉE DU FLEUVE BLEU.

cha kiang en aval de ce point et pour m'assurer par moi-même des difficultés de navigation que l'on m'avait signalées. Elles sont réelles. En franchissant le rapide appelé Chouang-long, qui est à six milles environ de Mong-kou, ma barque se remplit à demi et je pus constater que les vagues du fleuve atteignaient deux mètres de hauteur. Ce rapide, ainsi que la presque totalité de ceux que l'on rencontre jusqu'à Siu-tcheou, provient de l'écroulement des falaises rocheuses qui encaissent le fleuve, sous l'action des torrents qui se forment pendant la saison des pluies. Des sommes assez considérables étaient affectées jadis par le gouvernement chinois au déblaiement de ces rapides.

Le 2 avril, le courrier que j'avais expédié à Tong-tchouen revint à Mong-kou por-

teur d'une lettre de M. Joubert. Le docteur m'informait que M. de Lagrée avait succombé le 12 mars, à l'affection chronique du foie dont il souffrait depuis longtemps. M. Joubert lui avait fait élever un petit monument dans un jardin attenant à une pagode [1] située en dehors et au sud-est de l'enceinte de la ville. M. de Lagrée avait reçu les dernières informations que je lui avais transmises de Hong-pou-so, au moment de me diriger sur Ta-ly et il avait chargé le docteur de m'écrire qu'il approuvait ma décision. Cette lettre ne m'était jamais parvenue.

Je partis le 3 avril au matin avec le P. Leguilcher et j'arrivai le soir même à Tong-tchouen; le reste de l'expédition nous rejoignit le lendemain. Nous nous retrouvions encore une fois tous réunis; mais il y avait, hélas! un cercueil au milieu de nous.

Si la mort d'un chef justement respecté cause toujours une douloureuse impression, comment peindre les regrets que l'on éprouve lorsque ce chef a partagé avec vous deux années de dangers et de souffrances, allégeant pour vous les unes, bravant avant vous les autres, et que, dans cette intimité de chaque heure, au respect qu'il inspirait est venu s'ajouter un sentiment plus affectueux! Succomber après tant de difficultés vaincues, quand le but était atteint, qu'aux privations et aux luttes passées, allaient succéder les jouissances et les triomphes du retour, nous semblait une injuste et cruelle décision du sort. Nous ne pouvions songer sans un profond sentiment d'amertume combien ce deuil était irréparable, à quel point il compromettait les plus féconds et les plus glorieux résultats de l'œuvre commune. Nous sentions vivement combien les hautes qualités morales et intellectuelles du commandant de Lagrée allaient nous faire défaut. Chez les hommes de l'escorte, le sentiment de la perte immense que nous venions de faire n'était ni moins vif ni moins unanime. Nul n'avait pu apprécier mieux qu'eux ce qu'il y avait eu d'entrain et de gaieté dans le courage de leur chef, d'énergie dans sa volonté, de bonté et de douceur dans son caractère. Ils se rappelaient avec quel patient dévouement M. de Lagrée avait travaillé pendant tout le voyage à subvenir à leurs besoins et à diminuer leurs fatigues. Aussi dès que je témoignai l'intention d'emporter avec nous le corps de leur ancien chef, ils s'offrirent, malgré leur insuffisance évidente, à le porter eux-mêmes.

La situation précaire du pays, l'absence de tout missionnaire ou de tout chrétien pouvant veiller à l'entretien du tombeau ou le protéger contre une profanation, me faisaient craindre en effet qu'au bout de quelques années il n'en restât plus de vestiges. Tong-tchouen pouvait tomber au pouvoir des Mahométans et ce changement de domination nous enlever la faible garantie que nous offrait le bon vouloir des autorités chinoises. Je ne voulus pas courir les chances d'une violation de sépulture, fâcheuse pour le pavillon, douloureuse pour une si chère mémoire. Je résolus d'exhumer le corps et de le faire porter à Siu-tcheou fou. Ce trajet devait être excessivement difficile et pénible en raison du poids énorme des cercueils chinois, de l'état des routes et de la configuration montagneuse de la contrée. A partir de Siu-tcheou fou au contraire, le transport du cercueil jusque sur une terre française, n'offrait plus aucun obstacle, puisque le voyage pouvait se faire entiè-

[1] Cette pagode appartient à la corporation des mineurs. Son nom chinois est Kong ouan miao.



MONUMENT FUNÈBRE DE M. DE LAGRÉE, A TONG-TCHOUEN.

Cette plaine est très-bien cultivée ; le pavot y occupe une large place ; mais les petits ruisseaux qui la traversent ne fournissent pas toujours une quantité d'eau suffisante pour les besoins de l'agriculture.

Le 11 avril, nous fîmes notre entrée à Tchao-tong, chef-lieu du département et résidence ordinaire du *tao* ou sous-gouverneur de cette partie de la province. Ce haut fonctionnaire était absent; un deuil récent lui imposait l'obligation de cesser pendant quelque temps ses fonctions publiques; le *fou* et le *hien* nous reçurent à sa place avec beaucoup de cordialité. Il y a à Tchao-tong une petite chrétienté dirigée par un prêtre indigène ; nous logeâmes dans son presbytère. Le soir même de notre arrivée, je reçus de Tong-tchouen une lettre dans laquelle le Yang ta-jen me remerciait de la façon la plus courtoise de la carabine que je lui avais envoyée et me priait d'accepter en échange un de ses chevaux favoris. L'animal avait été conduit à la main de Tong-tchouen à Tchao-tong et arrivait en même temps que la lettre de son maître.

Tchao-tong est une ville fortifiée dont l'enceinte rectangulaire a environ trois kilomètres de tour. C'est une des rares villes du Yun-nan qui n'ont jamais été occupées par les Mahométans. Des faubourgs très-considérables prolongent la ville au nord, à l'est et à l'ouest. Un petit étang très-poissonneux se trouve dans le sud-ouest. Tchao-tong est une des étapes les plus importantes du commerce qui se fait entre la Chine et le Yun-nan. D'énormes convois de coton brut, de cotonnades anglaises ou indigènes, de sel venu du Se-tchouen s'y croisent avec les métaux, l'étain et le zinc surtout, que fournissent les environs de Tong-tchouen, les matières médicinales que l'on tire de l'ouest du Yun-nan et du nord du Tibet et les nids de l'insecte (*Coccus Sinensis*) qui donne la cire à pe-la. On sait que cet insecte est élevé sur une espèce de troëne qui croît dans les parties montagneuses du Yun-nan et du Se-tchouen, puis transporté sur d'autres arbres favorables à la production de la cire et situés dans des régions plus chaudes. Ces nids doivent faire le voyage avec la plus grande rapidité, pour que les insectes fraîchement éclos ne meurent point avant d'arriver à leur nouveau domicile ; ils sont placés dans de grands paniers divisés en plusieurs compartiments et ceux qui les portent font souvent trente ou quarante lieues au pas de course pour ne pas perdre le fruit de leurs peines.

Il y a, dans les environs de Tchao-tong, une tribu particulière des Miao-tse, que l'on nomme Houan-miao.

Nous partîmes de Tchao-tong le 14 avril. A peu de distance de la ville, un vallon étroit et sinueux se creuse dans la plaine et s'enfonce progressivement entre deux murailles calcaires. Un ruisseau sort de terre et s'augmente à chaque pas de l'apport des cascades qui s'échappent des grottes voisines. A chaque coude de la vallée s'élève un village. Ce pays a été successivement ravagé par les Miao-tse, les Man-tse, les Mahométans, les Tchang-mao et les Ho-liou. Ces deux derniers noms s'appliquent aux bandes de pillards et de gens sans aveu, débris de l'insurrection des Tai-ping, qui, après avoir dévasté les unes le Se-tchouen, les autres le Kouang-si, ont été rejetées dans le Yun-nan. Tous les villages que nous rencontrons ont les apparences les plus navrantes de pauvreté et de désolation. Ceux qui s'échelonnent sur les hauteurs sont tous fortifiés.

Tout à coup le ruisseau dont nous suivions les bords disparut ; le vallon prit fin, l'horizon s'élargit : à six cents mètres au-dessous de nous s'ouvrait une vallée large et boisée; on y parvenait par des rampes en zigzag, d'une pente excessivement rapide, creusées dans les flancs rocheux du plateau à l'extrémité duquel nous étions arrivés. Au bas de cette brusque descente, un torrent s'échappait en bouillonnant d'une grotte profonde et allait rejoindre à peu de distance une grande rivière qui venait de l'ouest. Nous quittions le plateau du Yun-nan pour entrer dans les basses et chaudes régions de la vallée du fleuve Bleu.

Ta-kouan hien, où nous arrivâmes le soir même, est une petite ville pittoresquement située sur le flanc droit des hauteurs qui bordent la rivière que nous venions de rejoindre, rivière à laquelle elle a donné son nom.

Les maisons s'étagent en amphithéâtre au-dessus et au-dessous de la longue rue qui forme l'artère principale et où règne une animation excessive. La pagode dans laquelle on nous logea est construite dans la partie haute de la ville ; du sommet du grand escalier qui conduit au sanctuaire, on découvre un panorama fort étendu. Un repas tout préparé nous y attendait et le mandarin du lieu vint le lendemain nous rendre une visite en grand appareil. Ce fonctionnaire, quoique de l'ordre civil, porte le chapeau militaire en témoignage de la valeur qu'il a déployée contre les Ho-liou.

Ta-kouan a été occupé par les Mahométans en 1862. Après leur expulsion, les débris de leurs bandes se sont joints aux Lolos des montagnes et se sont fortifiés à O-che-oua, localité située à une dizaine de lieues dans le sud-ouest. De là, ils ravagent et rançonnent le pays environnant. Des mesures énergiques semblent être prises pour constituer une force militaire capable de réprimer ces brigandages : les têtes nombreuses que nous avons vues exposées sur notre route à l'extrémité d'un bambou, sont, nous dit-on, celles des déserteurs ou des réfractaires de l'armée chinoise, dans les rangs de laquelle on essaye de rétablir la discipline.

Nous nous remîmes en route le 17 avril ; à quelque distance au nord de Ta-kouan, vis-à-vis du village de Kouang-ho-ki la route franchit la rivière sur un pont suspendu. C'était le premier ouvrage de ce genre que nous rencontrions en Chine : des chaînes de fer de forte dimension sont encastrées dans les culées et roidies entre des piliers placés de manière à se correspondre des deux côtés de la rivière; des étriers en fer y rattachent le tablier. Grâce au peu d'élévation des points d'appui, ces ponts présentent une courbure inverse de celle des ponts suspendus européens et leurs oscillations sont considérables; mais leur solidité, qui dépend surtout du bon établissement des culées, est en général très-satisfaisante.

Des Miao-tse habitent les hauteurs qui dominent de tous côtés le Ta-kouan ho[1]. A une élévation considérable au-dessus de la route, on découvre, au sommet des rochers qui surplombent, des champs admirablement cultivés : on ne saurait deviner comment on a pu transporter la charrue sur ces petits plateaux qu'entourent de tous côtés des surfaces à pic.

Une rivière considérable, qui paraît être le cours d'eau principal de tout ce bassin,

[1] Voy. Atlas, 2me partie, pl. XLVII, des types de cette nouvelle race.

vient rejoindre le Ta-kouan ho, en aval de Kouang-ho-ki ; c'est la rivière de Co-koui ; elle traverse une contrée excessivement riche en métaux. Les mines de plomb argentifère de Sin-cai-tse sont célèbres dans toute la Chine. Les pompes d'épuisement occupaient à elles seules avant la guerre plus de douze cents travailleurs. Le régime hydrographique de cette zone, exploitée avec âpreté par les Chinois depuis le règne de Kien-long a été complétement transformé par le déboisement. Les vieillards affirment qu'il y a quatre-vingts ans, on franchissait à pied sec, de caillou en caillou, le Co-kouy ho à Sin-cai-tse ; aujourd'hui, cette rivière n'est pas guéable. Beaucoup plus bas, à Tong-co-kay, les hommes de cinquante ans se rappellent avoir entendu dire à leurs grands-pères qu'on traversait à gué et que les arbres formaient berceau sur la rivière ; elle a maintenant sept à huit mètres de profondeur. Sur les rives mêmes du Ta-kouan ho, nous trouvâmes des exploitations de charbon. A Kiao-tse-pa, situé à peu de distance dans l'ouest, sont des mines de fer et des fabriques de marmites et de bassines dont les produits sont expédiés à Siu-tcheou fou.

Nous arrivâmes le 20 avril à Lao-oua-tan, gros bourg très-commerçant où commence la navigation de la rivière : un pont suspendu d'une portée considérable est jeté d'une rive à l'autre [1]. Lao-oua-tan est un entrepôt très-considérable, et c'est le point où s'embarquent aujourd'hui les métaux qui viennent du Yun-nan. Les marchandises légères suivent la route de terre pour aller à Siu-tcheou fou ; la voie fluviale exige deux ou trois transbordements ; elle est plus rapide et peut-être plus coûteuse [2].

Nous nous embarquâmes à Lao-oua-tan dans une grande barque d'une capacité de trente à quarante tonneaux et nous pûmes admirer l'habileté avec laquelle les Chinois dirigent ces lourdes embarcations au passage des rapides. Ils se servent d'énormes avirons bordés à l'avant, en guise de gouvernail, qu'ils manœuvrent ensemble pour doubler l'effet de la barre et faire pivoter rapidement la barque dans les moments difficiles. En deux heures nous arrivâmes à Pou-eul-tou, petit port situé sur la rive gauche de la rivière, qui a changé de nom et s'appelle le Houang kiang. Pendant que nos bagages et une partie de notre escorte continuaient leur route en bateau, nous mîmes pied à terre et nous nous engageâmes dans la petite vallée qui aboutit à la résidence du vicaire apostolique du Yun-nan. Nous admirâmes dans ce court trajet les paysages les plus variés et les plus pittoresques : de nombreuses sources jaillissaient des parois calcaires de la vallée et, de chute en chute, se perdaient en poussière argentée qui n'arrivait pas jusqu'au sol ; les plateaux s'étageaient en plusieurs gradins tout chargés de riches cultures et de riantes habitations. La vallée se terminait brusquement par une cascade haute d'une centaine de mètres. Nous nous engageâmes dans une route en zigzag pratiquée sur son flanc gauche, et ce ne fut pas sans émotion que nous aperçûmes le drapeau français, arboré en notre honneur, flotter au sommet de la demeure de monseigneur Ponsot. Quelques détonations saluèrent notre arrivée et firent prendre le galop à nos chevaux. Quelques secondes après nous

[1] Voy. Atlas, 2me partie, pl. XLVI.

[2] Voy. les détails que donne sur les transports le traité de métallurgie chinoise traduit dans le second volume de cet ouvrage (p. 247-253).

avions l'honneur de presser les mains du vénérable prélat, qui avait quitté la France sous le règne de Charles X.

L'établissement catholique de Long-ki est bien situé et parfaitement entendu au double point de vue de la sécurité et des communications. Placé sur un point culminant et entouré de fortes palissades, il a été respecté jusqu'à présent par toutes les bandes de maraudeurs qui désolent le pays. L'énergie de ceux qui l'habitent et les armes européennes dont ils disposent sont à vrai dire ses défenses les plus solides. Les ours et les léopards sont assez nombreux dans les montagnes de cette partie du Yun-nan. A peu de distance dans l'est-nord-est, sur le versant d'un coteau qui regarde le Houang kiang et que l'on appelle Tchen-phong-chan, sont construits le séminaire et l'école de la mission. Nous les trouvâmes fréquentés par un nombre assez considérable d'élèves. Les jeunes prêtres que l'on envoie de France pour renforcer le personnel de la mission, viennent s'exercer là pendant quelques temps à la gymnastique difficile de la langue chinoise. Dans ce pays malheureux et troublé, ce petit noyau d'hommes instruits et courageux exerce autour de lui une salutaire influence. Avec quelques efforts et quelques encouragements de plus, ils pourraient rendre à la science des services aussi importants que ceux qu'ils rendent à la civilisation. L'un des missionnaires de Long-ki, M. de Chataignon, avait essayé d'installer un observatoire et il avait déterminé par la longueur de l'ombre méridienne, faute de moyens plus précis, la latitude du séminaire. J'ai souvent regretté que des livres et des instruments ne soient pas libéralement mis à la disposition de ces ouvriers de bonne volonté, pour lesquels le travail est une véritable consolation dans le profond isolement où ils vivent. On n'aurait plus lieu alors de s'étonner du peu de notions géographiques que nous possédons sur des contrées où vivent depuis près de deux siècles des missionnaires européens[1].

On me remit à Long-ki une lettre de M. Dabry, consul de France à Han-keou, adressée à M. de Lagrée. M. Dabry avait appris notre entrée en Chine et s'était hâté d'envoyer ses félicitations au chef de la Mission française.

Nous quittâmes nos hôtes le 25 avril. Le P. Leguilcher obtint de monseigneur Ponsot l'autorisation de nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou; nous rejoignîmes notre barque et notre escorte qui nous attendaient à très-peu de distance de Tchen-phong-chan. Au bout d'une heure et demie de navigation nous arrivâmes à Sin-tan, point où il fallait opérer un premier et très-court transbordement et où vit une population de portefaix et de bateliers. Ce rapide indique la limite des provinces du Se-tchouen et du Yun-nan sur la rive gauche du Houang kiang; sur la rive droite, la frontière est plus haut, au village de Tong-co-kay. A une demi-heure en barque de Sin-tan, se trouve un second rapide, nommé Kieou-long-tan ou « rapide des neuf dragons », qui a plus d'une demi-lieue de long. Ces rapides sont occasionnés soit par une augmentation subite de la pente du terrain, soit par des

[1] Les excellentes indications que l'on doit à M. l'abbé Desgodins, missionnaire apostolique au Tibet, à la disposition duquel sa famille a mis des instruments d'observation et des livres, prouvent tout le parti que l'on pourrait tirer des loisirs de ces hardis pionniers de la civilisation. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai vu la *Société de géographie de Paris* accorder à M. l'abbé Desgodins, sur ma proposition, un compteur en récompense de ses travaux géographiques.

arêtes de roches qui viennent traverser le lit de la rivière. Au village de Kieou-long-tan, nous choisîmes la barque qui devait nous conduire enfin jusqu'à Siu-tcheou fou. Elle fut prête à cinq heures du soir. Une heure après, nous arrivions à Houang-kiang, petite ville où nous passâmes la nuit, et où la curiosité de la foule et l'insolence des gamins nous obligèrent à avoir recours au mandarin de la localité.

Le lendemain de bonne heure, nous continuâmes notre navigation sur le Houang kiang près de son confluent avec le fleuve Bleu. Des têtes de roches font bouillonner ses eaux et accélèrent le courant; nos bateliers durent faire de vigoureux efforts pour franchir sans encombre ce passage dangereux où le moindre faux coup de barre peut perdre le navire. Ce furent les derniers : nous entrâmes immédiatement après dans les eaux plus calmes du Kin-cha kiang. Vis-à-vis de l'embouchure du Houang kiang, s'élève sur la rive gauche un fort village Ngan-pien, construit sur l'emplacement de Ma-hou fou, ancien chef-lieu de département qui n'existe plus aujourd'hui.

Au bout de trois heures et demie de navigation sur le fleuve Bleu, nous arrivâmes à Siu-tcheou fou. Cette ville, la plus populeuse de toutes celles que nous avions rencontrées et qui peutconten ir environ cent cinquante mille habitants, est bâtie au confluent du Ming kiang, rivière qui vient de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen. Au point de vue commercial, elle est par conséquent en relations faciles avec le centre de cette riche province, pendant que, du côté opposé, le Houang kiang et le Yun-nan ho lui apportent les productions du Yun-nan. Nous vîmes à Siu-tcheou fou, dans toute son activité, ce tourbillonnement particulier aux foules chinoises, que nous avions retrouvé ailleurs, alangui par les désastres de la guerre. Ce n'est pas que le commerce de cette ville ait été sans souffrir : l'interruption des exploitations métallurgiques dans le Yun-nan lui a enlevé un de ses principaux aliments; le cuivre, qui, avant la rébellion mahométane, se vendait à Siu-tcheou fou 8 à 9 taels les cent livres chinoises, en valait 18 au moment de notre passage. L'opium du Yun-nan, qui est à peu près le seul que l'on consomme dans cette partie du Se-tchouen, atteignait le prix de 4 taels le kilogramme. Le renchérissement du riz, auquel a beaucoup contribué la culture du pavot, était également très-sensible.

Une cause particulière contribuait, lors de notre arrivée à Siu-tcheou fou, à donner beaucoup d'animation à la ville. Un grand nombre de jeunes gens étaient accourus de toutes les parties de la province pour se soumettre aux examens du baccalauréat militaire. Ces examens consistent principalement en exercices du corps : des courses à cheval, des tirs à l'arc avaient lieu dans un terrain spécial situé en dehors des remparts de la ville, et une foule nombreuse venait assister à ces tournois antiques [1] dont le programme est resté ce qu'il était il y a douze siècles. La science militaire officielle semble n'avoir pas fait un pas en Chine depuis cette époque.

Nous ne trouvâmes pas auprès des autorités de Siu-tcheou fou la cordialité et l'empressement que nous avions rencontrés dans le Yun-nan; la population nous témoigna une curiosité plus importune et moins sympathique; ces dispositions nouvelles devaient

[1] Voy. Atlas, 2e partie, pl. XLVII.



TONG KU : HABITATION FORTIFIÉE DU VICAIRE APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

s'accentuer de plus en plus, à mesure que nous nous rapprocherions des côtes.

Je louai à Siu-tcheou fou, pour effectuer notre retour, deux jonques, l'une destinée à l'escorte, l'autre aux officiers. Elles ne devaient nous conduire qu'à Tchong-kin fou, centre commercial du Se-tchouen. Le 8 mai, le cercueil de M. de Lagrée arriva à Siu-tcheou fou et fut immédiatement placé dans l'une de nos jonques. Le lendemain, nous fîmes nos adieux aux dignes missionnaires de Siu-tcheou fou; le P. Leguilcher, qui depuis plus de deux mois partageait nos fatigues, fut le dernier à se séparer de la Commission. Nous nous dîmes adieu — peut-être au revoir — les yeux pleins de larmes. Je désire vivement que ce livre lui porte l'expression de ma gratitude pour les immenses services qu'il a rendus à l'expédition française, de mon admiration pour un courage et un dévouement qui lui semblent si naturels.

Je passerai rapidement sur le récit de notre voyage de Siu-tcheou fou à Han-keou. Nous rentrions dans une région déjà visitée par des voyageurs européens et sur laquelle existent des ouvrages spéciaux [1]. Le fleuve à partir de Siu-tcheou attarde dans de longs détours ses eaux larges, peu rapides et en cette saison peu profondes. Quelques îles et des bancs interrompent son cours. Les villes sont très-peuplées; les villages, les bourgs et les villes se succèdent sans interruption. La navigation est active et sur les deux rives du fleuve de nombreux bateliers traînent en chantant les jonques qui remontent le courant. Entre Siu-tcheou et Kiang-ngan, on aperçoit sur les hauteurs qui dominent le fleuve, de nombreuses grottes calcaires; elles servaient jadis de sépultures aux populations Man-tse, auxquelles cette contrée a appartenu. Le Tche-choui ho qui se jette dans le grand Fleuve à Na-ki, amène des montagnes du Kouy-tcheou de grandes quantités de bois qui viennent alimenter les chantiers de construction de Lou tcheou. Cette dernière ville, où nous arrivâmes le 10 mai, est le siége d'un tao ou sous-gouverneur de province. Elle est agréablement située au confluent du Tsong kiang : on sait que sur les bords de cette rivière se trouvent les salines célèbres de Tse-liou-tsin; des sources de pétrole ou « puits de feu » sont à côté et fournissent le combustible nécessaire à l'évaporation des eaux. Il arrive en moyenne par jour à Lou tcheou un convoi de vingt barques portant 120 tonneaux de sel, qui de là vont subvenir aux besoins de la consommation dans le Kouy-tcheou, le sud du Se-tchouen et le nord du Yun-nan. A partir de Lou tcheou on trouve à chaque pas, sur les rives du fleuve, des filons de charbon dont un grand nombre sont exploités.

Le 13 mai, nous débarquâmes à Tchong-kin fou. Cette ville, qui est le centre commercial du Se-tchouen, est bâtie en amphithéâtre au confluent du grand fleuve et de l'importante rivière qui vient de Pao-king. Sa population peut être évaluée à 300,000 âmes. Nous eûmes à repousser les démonstrations hostiles de la foule, qui jeta des pierres sur la jonque qui contenait le cercueil de M. de Lagrée. Nos Annamites arrêtèrent l'un des agresseurs et, accompagné de deux membres de la Commission, le revolver au poing, je traversai la foule

[1] Une partie de ce trajet (de Tchong-kin fou à Han-keou) a été étudiée avec soin, tant au point de vue hydrographique qu'au point de vue commercial, par des officiers de la marine anglaise et des délégués de la chambre de commerce de Shang-hai, après le passage de la Commission française. Voy. pour la suite du récit la *Carte générale de l'Indo-Chine et de la Chine centrale*. Atlas, 1re partie, pl. I.

avec le prisonnier, que je fis remettre aux mains des autorités chinoises, en leur demandant une punition exemplaire. Nous allâmes loger dans la vaste et confortable résidence de monseigneur Desflèches, vicaire apostolique du Se-tchouen oriental. Son évêché, détruit pendant une émeute de la populace, a été reconstruit aux frais du gouvernement chinois, qui n'a rien épargné pour le rendre sûr et commode. De hautes murailles l'isolent du reste de la ville et on jouit, à l'intérieur des vastes cours qui y distribuent l'air et la lumière, d'une sécurité et d'une tranquillité que nos émotions précédentes nous firent vivement apprécier. Pendant que les chrétiens de Tchong-kin s'occupaient de nous procurer une grande jonque, qui pût remplacer celles qui nous avaient amenés et nous conduire jusqu'à Han-keou, j'expédiai à Shang-hai par un courrier spécial un rapport adressé au gouverneur de la Cochinchine, l'informant de la mort de M. de Lagrée, des principaux incidents qui avaient signalé notre voyage à Ta-ly et de notre prochain retour.

Monseigneur Desflèches, qui était en tournée pastorale, n'arriva à Tchong-kin fou que le 17 mai. Il voulut bien se charger de rembourser la somme que le Ma ta-jen nous avait prêtée à Yun-nan et que je devais verser à mon arrivée à Shang-hai à la procure des Missions Étrangères.

Toutes les affaires laissées en souffrance par la Commission se trouvant ainsi définitivement réglées, nous partîmes le 18 mai pour Han-keou. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Fou-tcheou, ville importante située à l'embouchure du Kian kiang, rivière qui vient de Kouei-yang, capitale du Koui-tcheou. Le 20 et le 21 mai, nous nous arrêtâmes à Tchoung tcheou et à Ouan hien. C'est à Tchoung tcheou que le lettré chrétien Thomas Ko vint m'offrir ses services. Son intelligente curiosité me frappa et je lui proposai de venir en France avec moi pour m'aider à traduire les documents chinois que je rapportais. Il accepta avec empressement, me demanda quelques jours pour régler les affaires de la chrétienté qu'il était chargé d'administrer en l'absence du prêtre titulaire et me promit de me rejoindre à Han-keou.

A partir d'Ouan hien, le fleuve se rétrécit entre deux murailles de roches. Un vent violent contraria notre marche; nous n'arrivâmes à Koui-tcheou fou que le 22 à neuf heures du soir. Cette ville bâtie sur un étroit plateau, à une hauteur de trente à quarante mètres au-dessus du fleuve se trouve entourée de tous côtés par de hautes montagnes; ses environs sont riches, dit-on, en gisements métallurgiques. Une douane fonctionne en ce point. Elle prélevait, en 1868, 6 p. 100 de la valeur des marchandises importées dans le Se-tchouen, un peu moins pour les marchandises exportées. L'exportation la plus importante de la province est la soie grège; elle atteignait à cette époque 60 à 70,000 kilogrammes et paraissait peu en rapport avec la production totale de la province. La douane de Koui-tcheou rapportait alors de 10 à 12 millions par an.

Nous passâmes à Koui-tcheou fou quelques heures agréables avec le P. Vainçot, missionnaire apostolique. Il signala au géologue de l'expédition les intéressants débris paléontologiques que contiennent les grottes du voisinage.

Nous repartîmes de Koui-tcheou le 23 mai dans l'après-midi. A très-peu de distance en aval de la ville, le fleuve s'encaisse de plus en plus; des rochers d'une hauteur consi-



L'EXPÉDITION FRANÇAISE A SON ARRIVÉE A HAN KEOU.

M. Joubert. M. Garnier.
M. de Carné. M. Thorel M. Delaporte.

dérable se dressent verticalement sur ses rives; sa largeur se réduit à moins de cent mètres; sa profondeur est énorme, son courant très-faible. Les chemins de halage, pratiqués jusque-là le long des rives, deviennent impraticables; des vents d'est presque continus favorisent en cette saison l'ascension des barques, qui remplacent la cordelle par des voiles. Par contre, notre marche devint fort lente; les rafales neutralisaient souvent l'effet du courant et nous forçaient à aborder. Le surlendemain matin nous franchîmes assez facilement un des rapides, réputé le plus dangereux du fleuve Bleu[1], le Sin-tan. Notre jonque dut être allégée momentanément d'une partie de ce qu'elle contenait. Ce rapide se présente sous l'aspect d'un long torrent où apparaissent çà et là quelques têtes de roches. Le soir, le fleuve sortit enfin de cette région montagneuse et s'épanouit dans une vaste plaine à l'entrée de laquelle se trouve la ville d'I-tchang, chef-lieu de département de la province du Hou-pe. Ce fut pour nous un spectacle charmant, après avoir cheminé une année entière au milieu des montagnes, que la vue de ces rives basses et verdoyantes le long desquelles glissaient de nombreuses barques et apparaissaient de blanches pagodes. Nous employâmes toute la matinée suivante à gréer notre jonque : il ne fallait plus compter sur le courant devenu insensible pour continuer notre route; la largeur du fleuve, qui atteint près de deux kilomètres, nous permettait d'utiliser le vent, même contraire. Ce fut en louvoyant que nous atteignîmes Cha-che, ville commerçante située à l'entrée du canal qui relie entre eux les petits lacs disséminés entre cette ville et Han-keou. Ce canal fournit une route beaucoup plus courte que celle du fleuve pour communiquer avec ce dernier point. Les très-grandes jonques, comme était la nôtre, continuent seules à descendre le Ta kiang qui devient presque désert et décrit une série de courbes qui triplent le trajet.

Nous passâmes, le 3 juin pendant la nuit, devant l'entrée du lac Tong-ting; à partir de ce point, la circulation redevient très-active sur le fleuve. Le 5 au soir, notre jonque se glissait au milieu de la forêt de mâts qui encombre le fleuve et mouillait devant la ville de Han-iang. Le lendemain matin, au point du jour, nous traversâmes la rade où se trouvaient des bâtiments de commerce américains et anglais et l'*Havoc*, canonnière de Sa Majesté Britannique; nous vînmes aborder devant le consulat de France. Nous étions enfin rendus à la civilisation européenne!

M. Guénaud, chancelier de M. Dabry, gérait à ce moment le consulat d'Han-keou; il nous en fit les honneurs avec une cordialité et une bienveillance que nous n'avons pas oubliées. La colonie européenne, qui nous attendait depuis longtemps, nous fit l'accueil le plus sympathique. Je suis heureux de pouvoir adresser tout particulièrement à M. le capitaine O'Keef commandant de l'*Havoc*, mes remerciements les plus affectueux. Nous nous hâtâmes de congédier la lourde jonque sur laquelle nous venions de parcourir plus de onze cents kilomètres depuis Tchong-kin fou.

En rade, se trouvait un de ces rapides steamers qui font le service entre Han-keou et Shang-hai. Un pareil moyen de locomotion était passé pour nous dans la région des

[1] Voy. t. II, p. 252, le dénombrement des rapides du fleuve.

rêves; il nous tardait de nous assurer de sa réalité. Nous partîmes le 10 juin sur le vapeur américain le *Plymouth-Rock*. Thomas Ko nous avait devancés à Han-keou et s'embarqua avec nous. Le 12 juin, nous jetâmes l'ancre en rade de Shang-hai; la plus gracieuse hospitalité nous attendait au Consulat général de France; nous retrouvâmes chez Mme Brenier de Montmorand ce charme et cette élégance française dont nous avions, hélas! perdu les traditions. Les barbares qu'elle a reçus jadis sont heureux de lui témoigner ici leur respectueuse admiration.

La colonie française de Shang-hai tint à honneur de fêter la petite troupe d'explorateurs. Un banquet qui nous fut donné par nos compatriotes, me fournit l'occasion de les remercier de leur enthousiaste et patriotique réception.

Le 19 juin, nous quittâmes Shang-hai sur le paquebot des Messageries *le Dupleix;* nous arrivâmes à Saigon le 29. M. le contre-amiral Ohier, gouverneur de la Cochinchine française, n'avait reçu que l'avant-veille le rapport dans lequel je lui annonçais la mort de M. de Lagrée. Cette perte fut vivement ressentie dans la colonie, où le souvenir des services et des éminentes qualités de cet officier vivait dans toutes les mémoires. Des honneurs extraordinaires furent rendus à son cercueil, qui fut inhumé dans le cimetière de Saigon. Un petit monument y rappelle aujourd'hui la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant soldat de la France. Si quelque chose peut consoler les siens, c'est la pensée qu'il est mort au champ d'honneur le plus enviable : celui de la science et de la civilisation.



TOMBEAU DU COMMANDANT DE LAGRÉE, A SAIGON.



XXIII

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. — POLITIQUE DE LA FRANCE EN INDO-CHINE ET EN CHINE.

Lorsqu'on revient en France, après de longues années de séjour en pays lointain, pendant lesquelles on s'est trouvé mêlé, plus ou moins directement, à toutes les entreprises, à tous les efforts tentés à l'extérieur en vue de l'intérêt du pays, on reste singulièrement touché de la profonde indifférence du public pour tout ce qui se rattache à ce côté de la grandeur nationale qui, jusqu'alors, vous avait paru si intéressant et si nécessaire. Il semble qu'il n'y ait aucun lien entre les intérêts que l'on vient de défendre et cette nation, jadis aventureuse, aujourd'hui tellement repliée sur elle-même, qu'elle ne songe même plus à chercher au dehors un aliment à son activité naturelle.

On a signalé plusieurs fois les causes de cette indifférence : nos programmes d'éducation habituent la pensée à se mouvoir de bonne heure dans un cercle restreint. L'étude exclusive de l'antiquité grecque et latine, l'enseignement de l'histoire, borné à la seule Europe ou, pour mieux dire, au seul bassin de la Méditerranée, circonscrivent nos observations et nos raisonnements sur des civilisations appartenant toutes, ou à peu près, à une même race, ou à des races plus ou moins dérivées les unes des autres. On ne cherche d'autres points de comparaison que ceux que peuvent offrir les histoires d'Athènes et de Rome, et l'on dédaigne ou l'on ignore les prodigieux enseignements qui ressortiraient du passé, à peine interrogé, des deux tiers du genre humain. Un bachelier de vingt ans, dont l'éducation passera pour brillante et complète, connaîtra admirablement l'histoire de la petite ville de Tyr, ou les lois de Lycurgue, qui n'ont peut-être

pas régi cent mille individus; mais les noms mêmes de Bouddha et de Confucius, dont l'influence vit encore sur des centaines de millions d'hommes, lui seront profondément inconnus. S'il se doute, sans trop oser y croire, de l'existence du Grand Mogol ou du Grand Khan, c'est qu'il aura lu les *Mille et une Nuits*, ou quelque récit de voyages vers des régions fantastiques dont il ne connaît pas la position sur la carte. Quant à la géographie proprement dite, elle n'est guère en France qu'un corollaire effacé de l'histoire : cette science, dont les aspects sont si variés et les applications si fécondes, n'a pas encore obtenu une place à part dans notre enseignement officiel [1].

Ce singulier rétrécissement de notre horizon scolaire n'a pas peu contribué à entretenir ces illusions dont nous nous sommes réveillés tout meurtris. Nous nous étions façonné un monde de fantaisie, au gré de nos utopies humanitaires ou de nos préjugés vaniteux, et nous sommes venus nous heurter douloureusement à la réalité des faits. Aujourd'hui encore, nous vivons sans paraître nous en douter à côté de populations innombrables et de contrées d'une richesse infinie, que la rapidité des communications a mises à nos portes. Alors que l'industrie des nations rivales sait aller y puiser les matières premières et y trouver les consommateurs qui la font vivre et prospérer, la nôtre, leur égale en habileté et en science, se restreint volontairement au seul marché de l'Europe et ignore que la fortune attend ailleurs ses produits.

Les événements politiques du commencement du siècle et une centralisation excessive ont été complices de l'insuffisance de notre éducation. Nous nous sommes isolés du reste du monde, en nous figurant marcher à sa tête. Nos revers maritimes et le blocus continental ont rompu, sous le premier empire, la chaîne de nos traditions coloniales ; l'action du gouvernement en tout et pour tout s'est substituée à l'initiative individuelle. Alors qu'une puissante émigration conquiert au commerce et à l'influence de l'Angleterre les principaux débouchés du globe, les Français, satisfaits de vivre dans un pays qu'ils proclament le plus beau du monde, se ruent avec fureur vers les emplois officiels et les carrières dites libérales. Ils dépensent, pour arriver à des positions mesquines et sans avenir, plus d'habileté et d'énergie qu'il n'en faudrait pour faire cent fois fortune à l'étranger. L'opinion publique se désintéresse entièrement des questions lointaines. Privée de ce guide vigilant, qui fonctionne ailleurs avec tant d'efficacité, notre diplomatie a été incapable de reconstituer ce que j'appellerai une politique d'outre-mer. Depuis trois quarts de siècle, nos consuls, nos chargés d'affaires à l'étranger, vivent au jour le jour, ne sachant ni se proposer un but ni le poursuivre avec cette ténacité et cette sobriété de moyens qui ont fait la fortune de l'Angleterre. Ils se déconsidèrent comme à plaisir en renversant le lendemain ce que leur prédécesseur a édifié la veille, et le moindre re-

[1] Ces lignes ont été écrites avant la guerre — Aujourd'hui quelques réformes ont été accomplies, grâce aux persévérants efforts de M Levasseur, qui a entrepris avec tant d'intelligence et de patriotisme une campagne en faveur de l'enseignement géographique. Tous ceux que j'appellerai les géographes militants, voyageurs ou marins, dont les efforts sont souvent si peu appréciés dans leur propre pays, ne peuvent qu'être profondément reconnaissants à l'éminent académicien d'essayer de faire aimer en France l'étude de la géographie. On se résigne facilement à voir les plus pénibles labeurs passer inaperçus ; on ne se console pas de la pensée qu'ils sont restés stériles.

proche qu'on puisse leur faire est d'ignorer profondément les intérêts qu'ils sont chargés de défendre.

On se rappelle le cri d'alarme poussé, il y a quelques années, par un écrivain dont la France regrette la mort prématurée. Dans la *France nouvelle*, M. Prévost Paradol a montré la race anglo-saxonne possédant l'Amérique et l'Océanie et envahissant sans retour le continent asiatique, et notre pays condamné à une irréparable décadence, s'il ne tente un vigoureux effort. Mais cet effort, M. Prévost Paradol le circonscrit, lui aussi, au seul bassin de la Méditerranée. Cédant à cette préoccupation de milieu qui ne veut tenir compte que des races européennes, il supprime d'un trait de plume cinq cents millions d'Indiens ou de Chinois dont il livre sans coup férir le territoire à l'Angleterre ou aux États-Unis. Il semble que ces races fécondes et puissantes soient fatalement destinées à disparaître comme les tribus d'Amérique, que tout ce qui n'est pas européen doive être considéré comme sauvage et traité comme tel.

C'est là une grave méprise : ces civilisations, jadis florissantes, ne sont point si décrépites qu'elles doivent tomber en poussière au seul contact de la race blanche. Elles peuvent se reconstituer à nouveau dans le sens moderne et exercer une influence avec laquelle il faudra compter. Au point de vue économique, les populations si laborieuses de l'extrême Orient pèsent déjà d'un poids énorme dans la balance des échanges et peuvent offrir des remèdes inattendus au mal social qui ronge la vieille Europe. La France ne saurait se condamner à l'abstention sur ce théâtre où s'agite le tiers des habitants de la planète, à ne pas essayer de prendre place sur cet immense marché de consommation et de production. Après les preuves de vitalité qu'a données notre pays, nous n'avons pas le droit de désespérer de son avenir. Il ne nous est permis d'abdiquer nulle part. Plus que jamais, nous devons être présents sur tous les points du globe habité : le monde appartiendra à qui l'étudiera et le connaîtra le mieux.

L'importance et l'excellente situation commerciale de notre colonie de Cochinchine font de Saigon le point central de l'action française dans l'extrême Orient. Les traités conclus avec la cour de Hué assurent d'une manière définitive la prépondérance de notre pavillon et de notre politique sur tout le littoral oriental de l'Indo-Chine et remettent entre nos mains les destinées d'une race intelligente et souple, dont le caractère a de nombreux points de contact avec le nôtre et dont l'assimilation semble devoir être aussi facile qu'elle sera avantageuse. Les Annamites sont doués, à l'instar de la race chinoise, de qualités expansives et colonisatrices excessivement remarquables. Leur prise de possession du Delta du Cambodge date à peine du commencement du siècle, et cette région est aujourd'hui une des mieux cultivées et une des plus riches des mers de Chine : tels sont les pionniers qui peuvent remplacer les colons qui nous manquent et faire rayonner à l'intérieur de la péninsule indo-chinoise notre influence et notre commerce.

Malheureusement les guerres intestines qui ont désolé l'empire d'An-nam sous Gia-long lui ont fait perdre la situation politique qu'il occupait dans la vallée du Cambodge.

Le gouvernement siamois a profité de cette circonstance pour effectuer la conquête du Laos. Il allait consommer également la destruction complète de l'ancien royaume du Cambodge, lorsque la France est intervenue, et, par l'établissement de son protectorat, s'est ménagé un accès à l'intérieur du pays et a rouvert de ce côté une issue à l'émigration annamite. Mais les agissements postérieurs de notre politique n'ont pas répondu à ces débuts. On a fait au gouvernement siamois des concessions fâcheuses qui ont amoindri notre prestige et compromis l'avenir. J'ai raconté dans le chapitre V de cet ouvrage, comment les Siamois s'étaient emparés, au mépris des traités, des provinces cambodgiennes de Battambang et d'Angcor, et j'ai insisté (p. 240-241) sur les avantages commerciaux que présenterait l'unité de domination sur les rives du Grand Lac. Malheureusement l'ignorance et la précipitation de notre diplomatie ont laissé ratifier une usurpation, qui sera, et qui est déjà, une cause de conflits incessants.

Sous peine de nous discréditer entièrement auprès de populations par lesquelles nous ne devons jamais, dans l'intérêt même de la civilisation, laisser discuter notre supériorité, il faut apporter désormais dans nos relations avec les gouvernements indo-chinois plus d'esprit de suite, une vue plus nette de l'avenir ; il faut renoncer à ces errements funestes qui consistent à remplacer un gouverneur ou un diplomate le jour où ils commencent à connaître le pays où on les a envoyés ; il faut savoir en faire les exécuteurs dociles d'une politique aussi invariable dans son but que réservée dans ses moyens. Il faut enfin que les ministères compétents sachent combiner leurs efforts pour une action commune et que ce qui est une vérité sur la rive droite de la Seine ne passe pas pour un mensonge sur la rive opposée [1].

J'ai déjà fait ressortir, dans le cours de ce travail, le côté oppresseur de la domination siamoise : les monopoles de tout genre, les transactions obligatoires arrêtent partout le développement naturel des pays soumis à Bankok ; la chasse aux esclaves, pratiquée sur une large échelle, amène la décroissance de la population et imprime aux mœurs des habitants un caractère regrettable de brutalité. La législation chinoise qui régit les Annamites est imprégnée au contraire d'un profond esprit démocratique ; la propriété personnelle, niée à Siam, est partout régularisée en An-nam ; l'initiative individuelle, l'agriculture et le commerce sont encouragés dans ce dernier pays, par les institutions les plus libérales. Combattre l'influence abrutissante des Siamois par l'esprit de colonisation et d'entreprise des Annamites qui sert à la fois les intérêts de la France et de la civilisation : telle est la lutte

[1] Le traité qui a cédé d'un trait de plume la moitié du Cambodge aux Siamois, a été conclu malgré l'opposition du gouvernement de Cochinchine. A cette époque, on ignorait au ministère des affaires étrangères qu'au nord des provinces de Battambang et d'Angcor, livrées à Bankok *en échange de la reconnaissance de notre protectorat sur le reste du Cambodge*, il y avait six autres provinces entièrement cambodgiennes, dont les Siamois n'avaient eu garde d'indiquer l'existence et qui n'avaient point encore leur place marquée sur nos cartes. Ainsi on s'engageait à délimiter des frontières sans connaître le premier mot de la géographie locale ! Admis à m'expliquer, devant S. M. Napoléon III, sur la situation qui nous était faite en Indo-Chine par ce malencontreux traité, je fus interpellé par M. le marquis de Moustiers, qui en nia formellement l'existence. Il y avait à ce moment trois mois que M. Duchesne de Bellecourt était parti de Paris pour aller en échanger les ratifications à Bankok. Si extraordinaire qu'elle puisse paraître, l'ignorance de M. de Moustiers m'a semblé sincère.

toute pacifique que nous devons provoquer par tous les moyens possibles, et dont nous ne devons jamais perdre de vue les intérêts et les résultats.

Ouvrir avec l'intérieur de la vallée du Mékong des voies de communication qui puissent suppléer en partie au défaut de navigabilité de ce fleuve [1], exiger la suppression complète et absolue des douanes que le roi du Cambodge, notre protégé, entretient à la frontière de ses états et du Laos; négocier avec Siam, la suppression de la traite des esclaves en faisant appel au besoin aux principes bien connus de ceux — je veux parler des Anglais, — que nous avons trouvés jusqu'à présent, à Bankok, les adversaires de notre politique (*Voy. ci-dessus, p.* 222), sont les premiers moyens qui s'offrent à nous pour augmenter les relations commerciales entre le Laos et notre colonie de Cochinchine, pour diminuer les défiances que les Européens ont inspirées jusqu'à présent aux populations laotiennes et sauvages, et favoriser l'émigration des Annamites et des cultivateurs chinois à l'intérieur de la péninsule. Nous trouverons à Bassac et à Attopeu, dans le Laos méridional, ces stations d'une température moyenne, que les colons européens doivent avoir à leur portée dans les pays chauds pour réparer leurs forces (*Voy. ci-dessus, p.* 184). La concurrence commerciale que les Chinois et les Annamites ne manqueront pas de faire aux mandarins siamois, fournira aux gouverneurs des provinces laotiennes l'occasion naturelle de réclamer contre de honteux monopoles. Ces réclamations, appuyées par l'attitude presque menaçante de populations encore peu résignées au joug, seront écoutées sans aucun doute, si nous les encourageons au nom de nos propres intérêts; si nous savons faire revivre à propos les prétentions légitimes des Annamites sur le bassin du Se Banghien; si nous parvenons enfin à ouvrir de ce côté une nouvelle porte à l'émigration cochinchinoise. On se rappelle sans doute que nous avons rencontré une colonie annamite à Lakon et que le fleuve n'est en ce point qu'à trente lieues de la côte.

Nous devons aussi essayer de faire restituer au Cambodge les provinces de Battambang et d'Angcor, en proposant au gouvernement de Bankok leur échange contre les provinces plus septentrionales de Muluprey et de Tonly Repou, dont la prise de possession par les Siamois a été le résultat d'une trahison et n'a été sanctionnée par aucun traité. Nous assurerons ainsi l'écoulement vers Saigon des riches produits du bassin du Grand Lac.

Enfin, l'ouverture par la vallée du Tong-king de relations commerciales avec le sud de la Chine est l'un des résultats les plus importants que la politique française doive chercher à obtenir en Indo-Chine.

Pour arriver à l'émancipation graduelle de cette intéressante contrée, il est nécessaire que notre colonie de Cochinchine, au lieu d'être livrée à des administrateurs de hasard, devienne une sorte d'Inde française, pépinière d'hommes instruits, profondément versés

[1] Se reporter à ce que j'ai dit p. 225, sur les voies de communication à établir entre l'amont et l'aval des rapides de Khong. Peut-être pourrait-on réunir Pnom Penh à Bassac par une route peu dispendieuse et plus rapide que celle du fleuve, en se servant du bras du Grand-Lac et de la rivière de Compong Soai. Il faudrait reconnaître le cours de celle-ci jusqu'à ses sources. Tout me fait supposer qu'on pourrait la réunir à la rivière de Tonly Repou par un canal très-court. La navigation à vapeur est possible entre Bassac et l'embouchure du Tonly Repou.

dans les langues, l'histoire, la géographie et les mœurs des contrées avoisinantes. Il faut qu'à Saigon, comme à Calcutta et à Bombay, soient fondées des écoles où se recruteront, non plus à la faveur, mais à l'examen, les différents agents chargés de veiller aux intérêts de la France et de ses protégés asiatiques [1]. Chacun d'eux fera plus pour notre influence qu'un régiment. Rien de durable ne saurait se fonder par la force. Le véritable, le légitime conquérant est aujourd'hui la science. Seules, les populations que l'on a initiées à la civilisation, dont on a augmenté le bien-être ou les jouissances intellectuelles, peuvent, sans colère ou sans honte, reconnaître des vainqueurs. Sur ce terrain, la France peut prendre dès aujourd'hui d'éclatantes revanches. Les victoires qu'elle y remportera, si elle sait se souvenir et vouloir, enrichiront l'humanité et ne lui coûteront ni une goutte de sang ni une larme.

C'est pour cela que l'on peut exposer sans détours ces programmes de conquête pacifique et que la meilleure politique consiste à les avouer hautement. N'est-ce pas revendiquer sa part de l'un des plus hauts et des plus grands devoirs qui incombent aux nations civilisées? En pareil cas, exciter la jalousie c'est réveiller l'émulation et hâter les progrès de la civilisation générale. Qui pourrait soutenir qu'avoir abandonné pendant plus d'un demi-siècle cette mission d'initiateurs, à laquelle la nature semble nous avoir prédestinés par nos qualités comme par nos défauts, n'est point une des causes de notre décadence momentanée? L'Angleterre, qui s'est résolûment emparée de ce rôle en Asie, et dont la politique pacifique n'inspire en Europe que du dédain, peut songer sans effroi à l'avenir, en regardant ses deux cents millions de sujets hindous progresser rapidement sous les institutions libérales qu'elle leur a données.

Tel est l'un des buts que nous devons recommander à l'activité du pays. Nos administrations coloniales n'ont été que trop, jusqu'à présent, le refuge de toutes les nullités déclassées. Le système hiérarchique qui consiste à faire avancer en Cochinchine un magistrat de la Guadeloupe, est aussi ingénieux que celui qui ferait passer un consul des États-Unis au Japon : il est aussi fécond en fâcheux résultats. Exigeons au moins des agents coloniaux les garanties que nous demandons en France. Si les services qu'ils rendent sont plus méritoires, reconnaissons-les par des avantages proportionnés. Nous pouvons encore, si nous le voulons, retrouver en Indo-Chine l'empire colonial que Dupleix avait rêvé pour

[1] M. le contre-amiral Dupré, auquel notre colonie doit d'heureuses réformes et de hardies initiatives, poursuit en ce moment, je crois, auprès du ministère de la marine, la réorganisation du corps des Inspecteurs des affaires indigènes de Cochinchine. Si cette réorganisation est admise par les bureaux, si leur routine ne s'effraye pas trop de voir des administrateurs coloniaux, épuisés par le travail et le climat, toucher des pensions de retraite, égales ou supérieures à celles des officiers généraux en France, on peut espérer voir se constituer à Saigon un corps véritablement d'élite. L'attrait scientifique, l'indépendance et l'élévation du rôle auquel on peut être appelé, exerceront sans aucun doute une séduction irrésistible sur les intelligences jeunes, aventureuses, éprises du nouveau, comme il y en a tant en France. Jusqu'à présent, on ne leur a donné aucun moyen de se consacrer à ces études asiatiques qui ont fait la gloire et préparé la fortune de l'Angleterre. Il faut entrer dans l'armée ou dans la marine pour avoir quelques chances de passer plusieurs années dans les pays d'Asie. Dans aucune de nos colonies n'existe, comme dans l'Inde, un corps spécialement chargé d'étudier et de défendre ses intérêts. L'organisation actuelle de nos possessions d'outre-mer, semble fondée sur ce principe « qu'il est inutile et même nuisible de connaître d'avance le pays que l'on doit administrer. »

nous dans l'Inde. Notre industrie et notre commerce, épuisés par tant de sacrifices, compromis par tant de lourdes charges, peuvent y retrouver les débouchés et les éléments de richesse suffisants pour leur permettre de lutter avantageusement avec les industries et le scommerces rivaux.

De notre colonie de Cochinchine, portons nos regards sur cette agglomération d'hommes qui forme le Céleste Empire.

Les admirateurs passionnés ne manquent pas plus à la Chine que les détracteurs implacables. Tous ceux qui y ont fait un long séjour se sont laissé plus ou moins gagner par l'influence de cette civilisation singulière, unique dans les annales du monde. L'uniformité extrême que présente à tous les points de vue cette gigantesque nation finit par s'imposer à l'esprit; la rigidité des usages, l'importance de la forme, la gravité et la dignité avec lesquelles s'accomplissent les actes les plus insignifiants, donnent le caractère de nécessaire et d'indispensable aux moindres évolutions de la vie chinoise. Tout point de comparaison échappe bientôt à l'Européen qui se laisse absorber dans cet étrange milieu. Le dédain de cette société lettrée et polie pour tout ce qui vient du dehors finit par l'atteindre et le troubler; il croit infaillible une sagesse qui résulte de l'expérience accumulée de tant de siècles; il admire cette monotone harmonie qui l'enveloppe de toutes parts, en ne laissant arriver jusqu'à lui aucune note étrangère; et, remplaçant enfin ses préjugés européens par des préjugés chinois, il n'est pas loin d'affirmer, avec ses nouveaux compatriotes, qu'en dehors de la Chine il n'existe que des barbares.

Cette manière de voir aurait été, à bien peu de chose près, celle des premiers voyageurs qui nous ont fait connaître la Chine, si elle n'avait été contenue et modifiée par le sentiment religieux, qui a toujours si puissamment influé sur les appréciations et les jugements des Occidentaux. Dans les récits des navigateurs qui abordèrent au seizième siècle sur les côtes du Céleste Empire, éclate une profonde et naïve admiration. L'empereur de la Chine est représenté comme le plus puissant monarque du monde; ce n'est qu'à genoux et en tremblant que se présentent devant lui les envoyés des nations européennes.

Qu'on se reporte d'ailleurs par la pensée vers l'année 1500, époque où se nouèrent les premières relations maritimes entre l'Europe et la Chine, et que l'on essaye de se représenter l'ancien monde : un commerce à peu près nul, une agriculture en enfance, une immense quantité de terres en friche, peu ou point de canaux ou de routes, nulle part de communications sûres et régulières, une ignorance profonde et presque générale, chez le peuple une misère navrante, partout l'arbitraire, l'intolérance et la guerre ; tel était le sombre tableau en regard duquel venait se placer le paysage animé et paisible des riches provinces orientales de la Chine. Comme législation, comme mœurs, comme productions, la supériorité du nouvel empire sur l'Europe ressortait incontestable; — comme science. il n'avait encore rien à apprendre de l'Occident, dont toutes les grandes découvertes n'ont été faites qu'après cette époque.

Il est donc naturel que la première impression produite, au sujet de la Chine, par les merveilleux récits qui furent transmis alors en Europe, ait été celle d'une civilisation accomplie et d'une puissance presque sans limites. L'étude approfondie que les jésuites

firent, dans le siècle suivant, de l'histoire, de la littérature, de l'industrie, des ressources de cette grande nation confirma cette opinion en l'appuyant sur des chiffres et des faits précis. Les écrivains du dix-huitième siècle s'emparèrent avec empressement des arguments et des exemples de toute nature que venaient apporter à l'appui de leurs thèses économiques et philosophiques le long passé, jusque-là inconnu, et la constitution politique et sociale de trois cents millions d'hommes.

Mais l'engouement était allé trop loin ; une réaction devait se produire, et, à son tour, elle fut extrême. Les sages de l'Occident tremblèrent pour leur suprématie, qu'ils n'étaient point habitués à voir contester, et attaquèrent avec violence cette civilisation, dont les preuves n'étaient point, selon eux, assez faites. On nia l'antiquité et les origines de l'histoire des Chinois, on fit de leurs philosophes des copistes et de leurs savants des plagiaires. Pour la plus grande gloire de la race aryenne, ce fut de l'Inde que l'on fit venir leurs inspirations. Au point de vue politique, le revirement ne fut ni moins rapide, ni plus mesuré : les gouvernements européens apprirent bientôt à mépriser ce colosse devant lequel ils s'étaient trop longtemps humiliés ; peu s'en fallut qu'on ne traitât les Chinois de sauvages dignes tout au plus de remplacer les nègres dans nos colonies à sucre, et après avoir fait prosterner lord Macartney, en 1793, devant l'empereur Kien-long, l'Angleterre, en 1840, imposait à coups de canon, à son petit-fils, l'empoisonnement de l'opium.

D'ailleurs, pendant ces trois siècles, l'Europe a fait des progrès immenses et les termes de comparaison se sont déplacés. Habitué aux merveilles de l'industrie et de la science modernes, l'Européen qui visite aujourd'hui la Chine ne comprend plus l'enthousiasme de ses devanciers, et il éprouve une vive déception. Si un long séjour dans l'intérieur du pays a pour effet, comme nous l'avons remarqué plus haut, de prédisposer outre mesure en faveur de la civilisation chinoise, une rapide promenade sur les côtes ne la fait apercevoir au contraire que sous un jour défavorable. C'est malheureusement sur cette observation superficielle que la jugent aujourd'hui la plupart des voyageurs. Profondément imbus de l'idée de leur supériorité, érigeant en axiomes indiscutables leurs préjugés d'éducation et de race, ils ne trouvent que des ridicules à la surface de ce peuple dont la manière de vivre semble être l'exact contre-pied de la nôtre, et ils se contentent de rire, là où il faudrait observer longtemps et avec attention. Rien de moins intime, du reste, que les rapports des barbares avec les nationaux du Céleste Empire. Sur tous les points des côtes où se sont établis les Européens, ils ont formé des villes distinctes, où le Chinois n'est toléré que comme boutiquier ou comme homme de peine. Les deux civilisations vivent côte à côte sans se mélanger, sans se connaître, en antagonisme commercial qui les révèle l'une à l'autre sous leur plus mauvais jour, et il arrive bien souvent que l'Européen qui a vécu de longues années à Hong-kong ou à Shang-hai, est obligé, une fois rentré dans sa patrie, de chercher dans des livres ce qu'il doit penser de l'état social et politique du Céleste Empire.

Quand on étudie la législation chinoise, on est frappé de son caractère égalitaire et démocratique. Point de priviléges autres que ceux de l'intelligence et du travail ; le bonheur et le bien-être du plus grand nombre étaient déjà, à l'époque du déluge, la maxime des gou-

vernants de la Chine. On peut dire que l'économie politique et sociale, science si récente chez les Occidentaux, a pris naissance chez les Chinois, et que leurs philosophes les plus complets n'ont été que des économistes. C'est à ce sens infiniment pratique, trait caractéristique de la nation chinoise, qu'il faut attribuer son rapide développement. Les spéculations métaphysiques, tout en dénotant une organisation plus élevée et un sens plus délicat du beau, ont égaré longtemps les nations occidentales à la recherche d'un idéal philosophique ou religieux, et leur ont fait consumer en vains efforts une activité et une intelligence qui, mieux dirigées, auraient pu leur conquérir une situation matérielle infiniment plus prospère. A côté des longues guerres et des luttes intestines qui désolaient l'Europe, la tranquillité et la richesse relatives du Céleste Empire ont frappé de bonne heure les écrivains et les philosophes : Théophylacte Simocatta, qui vivait au commencement du septième siècle, dit en parlant des Chinois : « Ce royaume n'est jamais troublé « par des désordres intérieurs; les lois sont justes, les habitants sont sobres et font un « grand commerce. » — « Libre de ce despotisme militaire que le Musulmanisme a établi « dans le reste de l'Asie, a écrit Abel Rémusat, ignorant l'odieuse division des castes qui « forme la base de la civilisation indienne, la Chine offre à l'extrémité de l'ancien con- « tinent un spectacle propre à consoler des scènes de violence et de dégradation qui « frappent les yeux partout ailleurs. »

Aussi, grâce aux ressources d'un climat qui se prête admirablement à toutes les cultures et présente réunies les aptitudes de terroir les plus diverses, grâce à l'abondance et à la variété des matières premières fournies par ce vaste empire, l'agriculture et l'industrie des Chinois, favorisées dans leurs progrès par la stabilité et la sagesse des institutions politiques, ont atteint de bonne heure un degré de perfection auquel l'Occident n'est arrivé que beaucoup plus tard. Parvenus, alors que le reste de l'humanité était presque tout entier dans les langes de la barbarie, à un degré de supériorité et de civilisation si remarquable, environnés de peuples barbares, dont ils ont pu subir parfois la suprématie militaire, mais auxquels ils ont toujours fait accepter leurs lois, leurs mœurs, leur suprématie intellectuelle, les Chinois se sont crus autorisés à ce profond dédain, à ce mépris non déguisé qu'ils professent pour tout ce qui n'est point eux. Immobiles depuis des siècles, ils sont presque excusables de ne point s'être aperçus qu'autour d'eux tout avait progressé, et que les barbares d'autrefois étaient à présent leurs maîtres. Le système d'isolement pratiqué chez eux depuis si longtemps, après les avoir préservés des préjugés coupables et des superstitions cruelles du monde ancien, est devenu une barrière funeste qui les a séparés de la civilisation occidentale. Ils n'ont pas su la voir naître; ils ne l'ont pas comprise dans ses premières manifestations : elle les enveloppe aujourd'hui de toutes parts et les écrasera, s'ils ne se laissent pas pénétrer par elle.

Dans ce malentendu persistant qui a plusieurs fois rompu les relations pacifiques entre l'Europe et la Chine, tous les torts sont-ils cependant du côté de cette dernière? Non certes, et une étrange fatalité semble avoir pris à tâche de compromettre aux yeux des Chinois la religion et la civilisation européennes. — Nous avons déjà indiqué le côté tout positif, tout matérialiste, des principes de la philosophie chinoise. Une indifférence absolue

en matière religieuse est la base même de cette philosophie ; à ses yeux, toute religion est également vraie, et doit être acceptée comme également bonne. Les premiers efforts de propagande chrétienne tentés en Chine devaient donc discréditer ses apôtres en les assimilant à l'une des classes les moins considérées et les plus bas placées dans l'échelle sociale, celle des prêtres de Bouddha et de Lao-tse. De plus, quelques-uns des dogmes que l'on venait prêcher aux Chinois blessaient profondément les sentiments et les croyances les plus enracinés chez eux : le respect de la tradition, des ancêtres, et cette vénération touchante qu'ils conservent pour les origines de la famille, s'élevaient avec force contre les interdictions et les théories exclusives du dogme catholique. Les jésuites, qui se firent un instant une si brillante position à la cour de Kang-hi, comprirent la puissance de ces préventions, et essayèrent de ne point les heurter trop directement. Mais les ménagements dont ils crurent devoir user furent violemment attaqués par une confrérie rivale, celle des dominicains, qui firent condamner leurs adversaires par la cour de Rome. L'éclat de ces dissensions provoqua un édit d'expulsion de tous les missionnaires. Les lettrés chinois, qui avaient laissé prêcher, avec la plus grande indifférence, les doctrines de Bouddha, s'étaient aperçus que la même tolérance à l'égard de la religion chrétienne provoquerait infailliblement l'immixtion des puissances européennes dans les affaires de l'empire, et l'envoi à Pékin d'un envoyé du pape, chargé d'y faire acte d'autorité, justifia leur manière de voir.

Depuis cette époque, les missionnaires sont rentrés en Chine, et ont courageusement continué leur œuvre de prédication ; mais elle était discréditée d'avance dans l'esprit public, et c'est à peine si leurs persévérants efforts ont réussi à maintenir les quelques chrétientés formées à l'époque de Kang-hi. Leur œuvre, mal interprétée, a toujours rencontré l'indifférence, et souvent excité la haine. Réfugiée dans les rangs inférieurs de la société, impuissante à faire un seul prosélyte dans la classe intelligente, mais presque athée, de la nation, elle n'a pu conquérir droit de cité, et la foule a trop souvent fait justice elle-même des prétendus crimes que, dans son ignorance, elle attribuait aux chrétiens. Ces persécutions toutes locales, que les autorités chinoises, bien plus par impuissance que par mauvaise volonté, ne réussissaient pas à empêcher, ont attiré des représailles de la part des gouvernements européens. Ces représailles ont-elles atteint leur but ? il est permis d'en douter. Dans l'état de désorganisation actuelle du Céleste Empire, le pouvoir central est sans force et ne peut faire prévaloir ses volontés dans les localités que leur position met à l'abri de l'intervention directe d'une canonnière française. Les mandarins, placés entre l'hostilité du peuple et les réclamations des étrangers, perdent leur place sans qu'il en résulte une amélioration notable dans la situation des missionnaires ; aux yeux de la foule, l'influence étrangère qui soutient ces derniers et dont ils abusent parfois, n'est qu'une cause d'impopularité de plus.

Mal engagées au point de vue religieux, les relations de l'Europe avec la Chine ont encore plus malheureusement débuté au point de vue commercial. Si l'accès de cet immense marché éveillait toutes les convoitises des négociants européens, les Chinois de-

[1] Le cardinal de Tournon.

vaient au contraire être assez indifférents à l'établissement de nouveaux rapports d'échange. Le commerce intérieur de la Chine a toujours été en effet de beaucoup supérieur à son commerce extérieur et elle trouve à la fois chez elle des éléments de production et de consommation décuples de ceux que, même aujourd'hui, elle peut se procurer à l'étranger. Il en est résulté, pour les puissances européennes, une position dépendante, une attitude sans fierté et sans énergie, qui ont fait illusion à la cour de Pékin sur ses véritables forces. Les concessions, parfois honteuses, faites au gouvernement chinois par le Portugal et l'Angleterre, dans l'intérêt de leur commerce, ont amené chaque jour des exigences plus grandes et semblé confirmer une suprématie qu'il n'était ni utile ni digne de reconnaître ou d'accepter. Même après le coup de foudre de la guerre de 1840, la faveur de commercer avec le Céleste Empire paraissait si précieuse que, pour ne pas la compromettre, on fermait les yeux sur les violations les plus flagrantes du droit des gens. Je ne puis m'empêcher de rappeler ici l'assassinat du gouverneur portugais [1] de Macao, en 1848, crime qui resta impuni et ne fut l'objet d'aucune réclamation. Seule, la corvette *la Bayonnaise*, commandée par M. Jurien de la Gravière, osa aller mouiller dans ce port pour protéger la colonie européenne contre les excès de la populace cantonaise ; les navires de guerre anglais et américains mouillés à Hong-kong non-seulement n'imitèrent point cet exemple, mais encore n'interrompirent pas un seul instant leurs relations avec les autorités chinoises.

La première guerre faite à la Chine par les Européens ne fut elle-même qu'un flagrant déni de justice, et si elle prouva leur supériorité militaire, elle ne put les relever dans l'estime de cette nation polie et lettrée. Je ne reviendrai pas ici sur cette grave affaire de l'opium. Après s'être montré aux Chinois sous l'odieuse livrée de la contrebande, et les avoir forcés, pour le plus grand avantage des Indes anglaises, à accepter une denrée dont leur sagesse séculaire avait interdit l'usage, le commerce européen n'a guère été depuis moins cupide et plus honnête, et les expédients malheureux dont il s'est cru autorisé à se servir l'ont même un instant complétement discrédité aux yeux des Chinois.

L'Europe a donc quelques reproches à se faire, et l'accusation traditionnelle de duplicité et de mauvaise foi, si souvent lancée contre le gouvernement chinois, pourrait se retourner contre nous en certaines circonstances. Dans quelle mesure convient-il aujourd'hui de compter avec la Chine ? Cette nation, qu'on ne peut songer ni à dominer ni à détruire, ne peut-elle un jour marcher de pair avec les peuples européens ? Les dernières réformes que le gouvernement de Pékin a su accomplir ont raffermi la dynastie tartare un instant ébranlée. Ne convient-il pas, en l'aidant dans cette œuvre de réparation, de remettre une grande institution politique dans la voie du progrès ?

Le corps des lettrés, investi en Chine de toutes les fonctions politiques et administratives et qui se recrute par la voie des examens, est loin de répondre aujourd'hui à l'idée que l'on pouvait autrefois s'en faire. Gardien trop respectueux de la tradition, jaloux à l'excès de toute innovation, il a puissamment contribué à cet isolement funeste, au milieu duquel

[1] Le capitaine de vaisseau Amaral.

sont venues s'étioler toutes les forces vives du pays. Les principes les plus justes se vicient dans l'application, quand ils ne sont jamais contestés et qu'aucun fait inattendu ne vient en provoquer la discussion. Le retour constant vers le passé éteint l'émulation en faisant considérer tout progrès comme chimérique. Aucune idée nouvelle, aucun pas en avant ne pouvaient venir de l'étude unique et toujours répétée des livres classiques et des traditions des anciens. De ce fonds, riche sans doute, mais enfin épuisé, est issue une civilisation bientôt immobilisée. Après avoir d'abord repoussé par dédain tout ce qui venait du dehors, les lettrés repoussent aujourd'hui par crainte l'introduction des idées européennes ; ils sentent instinctivement que cette orgueilleuse supériorité qu'ils affectent vis-à-vis des masses, que ce prestige consacré par tant de siècles, s'évanouiraient bientôt, si on les examinait au flambeau de la science moderne, et, effrayés de la transformation qu'ils devraient subir pour conserver leur situation menacée, ils préfèrent en retarder l'heure par tous les moyens possibles.

Rien de plus absorbant et de plus factice à la fois que le travail accumulé par un Chinois pour atteindre à ces hautes positions que confère en Chine le titre de *han-lin* ou de docteur. Après de longues années d'étude, qu'a-t-il appris? l'histoire, la médecine, les sciences? — Nullement, et cela lui importe peu : il commence à savoir lire, il va avoir entre les mains la clef de tous les trésors ; mais à peine la possède-t-il complétement qu'il meurt à la tâche, laissant la réputation d'un profond érudit.

Il est certain qu'il faut considérer l'écriture figurative des Chinois comme une des causes les plus puissantes de l'avortement de leur civilisation. Ce mode hiéroglyphique de rendre la pensée, qui semble plus naturel tout d'abord que la savante décomposition des sons permettant, à l'aide d'une trentaine de signes, de représenter toutes les émissions de voix, les a entraînés dans un système d'une complication inouïe, où leur ingéniosité paraît se complaire, mais dont l'étude devient chaque jour plus pénible. Les idées que l'on peut dériver de la signification propre d'un caractère figuratif, sont toujours assez restreintes, et l'abstraction absolue ne devient possible que par des conventions additionnelles longues à établir, et d'une portée toujours confuse. Dans tous les cas, de quels langes ne se trouve pas entourée une pensée qui doit classer et retenir, avant de se manifester au dehors, plus de trente mille signes différents? qui, pour lire avec fruit et sans embarras les œuvres des anciens, devra en connaître un nombre plus considérable encore? Avec quelle difficulté un fait scientifique nouveau, une idée nouvelle arriveront-ils à être reproduits et quelle obscurité ne régnera-t-il pas dans leur exposition ! — Les spéculations métaphysiques, qui ne sont pas d'ailleurs dans le génie chinois, les sciences exactes pour lesquelles il aurait, au contraire, une aptitude marquée, restent d'une interprétation à peu près illusoire, ou tout au moins plus qu'arbitraire, avec un pareil mode d'écriture.

L'instruction, très-répandue en Chine, où le plus petit village possède une école, et où les gens complétement illettrés sont beaucoup plus rares qu'en Europe, se réduit donc à apprendre à lire. Il est des degrés infinis de posséder cette première des sciences, et l'admiration respectueuse de la foule reste acquise à celui qui, arrivé au sommet de la science, peut, en hésitant, en ânonnant quelquefois encore, lire les anciens sans dictionnaire.

Tel est le cas des lettrés, et leur titre à la considération publique. Rien de plus juste, du reste, puisqu'ils peuvent seuls, sans craindre les fâcheuses équivoques que commettrait un ignorant, expliquer les lois, lire les ordres de l'empereur, expédier les dépêches, manier sûrement, en un mot, ce pinceau délicat qui fixe si longuement la pensee sur le papier.

Que l'on suppose un instant les caractères latins admis universellement en Chine, et les principaux livres chinois et européens écrits, par ce moyen, en langue mandarine : en quinze jours, l'expérience en a déjà été faite, un enfant apprendrait à lire. Tout un monde d'idées et de sensations nouvelles viendrait éclairer ce peuple, si intelligent et si amoureux de lecture, qui passe aujourd'hui sa vie à épeler. Ce serait comme une traînée de feu parcourant tout l'empire; et les préjugés invincibles, entretenus aujourd'hui avec tant de soin par certains lettrés, les rancunes, les haines, les mépris accumulés depuis tant d'années contre les étrangers, toutes ces barrières qui font de la nation chinoise un monde si hermétiquement fermé à toute influence extérieure, tomberaient comme par enchantement. Il n'y aurait de comparable à cette grande révolution sociale que celle que la découverte de l'imprimerie opéra jadis en Europe.

Nous croyons que c'est là le premier remède à tenter sur cette civilisation malade, le seul qui puisse la tirer de sa torpeur et de son immobilité, et la mettre en communion avec le reste du monde. Le jour où ce remède sera appliqué sur une grande échelle, la superbe aristocratie des lettrés qui personnifie aujourd'hui la résistance au progrès, et au milieu de laquelle se révèle chaque jour une corruption plus intense, une dissolution plus incurable, perdra tout son prestige, toute son influence.

Une plaie non moins grave de la civilisation chinoise est le manque absolu de vertus militaires. Le Chinois, capable d'un véritable héroïsme dans la vie civile, dur à la souffrance, sans effroi devant la mort, a toujours tenu en singulier mépris la profession des armes. Les soldats ne se recrutent que dans la lie de la population, vivent comme en pays conquis sur le territoire qu'ils sont chargés de défendre et tournent sans cesse le dos à l'ennemi. La liste des lettrés qui ont bravé la mort pour dire la vérité à leurs tyrans, tient une longue place dans l'histoire de la Chine. Les guerriers héros en sont absents. Il ne pouvait en être autrement, si l'on considère l'immense supériorité de cette nation sur toutes celles qui l'entouraient. L'infatuation extrême qui en est résultée pour elle, et le sentiment intime et profond qu'elle était la race par excellence, autour de laquelle toutes les autres étaient condamnées à graviter perpétuellement en vassales, ont endormi toutes ces susceptibilités fécondes que des termes de comparaison plus rapprochés éveillent et entretiennent ailleurs. Les conquêtes mongoles et la conquête tartare n'ont jamais sérieusement menacé l'autonomie effective du pays ! or le sentiment du patriotisme naît de la conscience du danger et les Chinois n'ont jamais eu en réalité à trembler pour leur indépendance. De là cette absence complète de qualités militaires, cet affaissement moral, qui relègue au second plan les plus nobles côtés de l'âme : l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, en laissant prédominer l'égoïsme et la cupidité.

Quand les Chinois, mieux éclairés sur le compte des nations de l'Occident, auront conscience de la force et de la supériorité de celles-ci ; que des relations, devenues plus

fréquentes, leur apprendront à la fois tout ce qu'ils peuvent avoir à en redouter et quels immenses profits ils peuvent en attendre, ils renaîtront sans doute au sentiment de leur individualité comme nation. Leur intelligence et leur sens pratique leur montreront bientôt la nécessité de resserrer les liens qui unissaient jadis les *cent familles* entre elles, autant pour soutenir une lutte commerciale et industrielle profitable à tous, que pour résister aux attentats de la force, et conserver le droit de subsister comme race indépendante. Les immenses ressources de leur vaste empire sont dépensées aujourd'hui sans but et sans résultat, et gaspillées par des fonctionnaires malhonnêtes ; sagement employées, elles seraient suffisantes pour replacer immédiatement la Chine au niveau des nations européennes les plus puissantes. Avec l'esprit d'initiative et d'entreprise dont sa population est douée, ce pays n'a besoin que d'administrateurs habiles pour voir ses plaies se cicatriser d'elles-mêmes. Il a déjà fait appel à l'élément européen pour combattre la lèpre de la concussion qui le ronge, et ce premier essai a été couronné de succès. Telle est la voie dans laquelle il doit persévérer, s'il veut rétablir la stabilité et la paix dans ses provinces. A l'école des Européens se formeront bien vite des Chinois qui rompront avec les traditions du passé, qui sentiront que le meilleur remède au malaise d'une population surabondante et aux brusques changements d'équilibre économique se traduisant à l'intérieur par d'effrayantes oscillations humaines, est d'ouvrir toutes grandes les portes de l'empire au commerce et à l'industrie étrangères, de favoriser les émigrations qui rapporteront plus tard au foyer natal tout un contingent d'idées nouvelles et d'arts féconds.

C'est donc avec un esprit de justice, de modération et de prudence, avec un ferme désir d'entente et de conciliation, que doivent procéder les puissances européennes, dans leurs rapports avec le Céleste Empire ; elles ont le plus grand intérêt à éviter des secousses qui provoqueraient la chute de ce colosse déjà si ébranlé. Il appartient surtout à la France de donner le concours moral le plus entier et le plus sincère à l'œuvre de consolidation et de diffusion civilisatrice dont il s'agit. La justice et son intérêt bien entendu le lui commandent. Plus que personne, elle doit désirer l'autonomie de cette vaste région, que pressent si vivement, au nord et au sud, la Russie et l'Angleterre ; son rôle doit être d'en faire respecter la neutralité et l'indépendance, de maintenir absolument libre un marché qui peut lui être si avantageux. Il est temps que notre commerce cherche à s'assurer la place qui lui revient dans les relations, déjà considérables, mais appelées à centupler encore, de la Chine avec l'Occident.

Malheureusement, nous avons subordonné jusqu'à présent notre politique à celle de l'Angleterre. Habituée à faire bon marché d'intérêts aussi lointains, notre diplomatie les a toujours sacrifiés aux nécessités de la cordiale entente. Ces sacrifices ont été sans retour. Plus nous avons effacé notre politique devant celle de nos alliés, moins ils ont compté avec nous. A l'avenir, il faut suivre une ligne de conduite opposée. N'ayant point à ménager, comme les États-Unis et l'Angleterre, des intérêts commerciaux de premier ordre, nous pouvons facilement devenir d'indispensables arbitres entre les prétentions des Européens et les résistances des indigènes. Une première fois, ce rôle nous a été offert en Chine. Si nous

avions su le remplir, l'expédition de Pékin n'eût pas eu lieu et nous aurions aujourd'hui une situation prépondérante dans les conseils du Fils du Ciel. Un diplomate [1] d'une rare énergie et d'une haute intelligence avait su, au Japon, assumer ce rôle de médiateur qui se trouve forcément indiqué par le désintéressement actuel de la France dans les questions commerciales. Nous n'avons pas pu ou plutôt nous n'avons pas voulu le soutenir. Ce sont là des fautes dans lesquelles nous ne devons plus retomber. Il faut redevenir nous-mêmes, ne plus accepter de servir les intérêts étrangers dans l'espoir de compensations chimériques. Dans un pays libre, l'opinion publique exerce une pression irrésistible. Un gouvernement adroit compte sur elle pour dégager sa parole et annuler ses promesses. La politique qui met tout son honneur et toute son habileté à faire prévaloir les intérêts nationaux, est la seule fructueuse, comme elle est la seule sincère.

On ne peut espérer que de telles idées prévalent auprès du gouvernement, avant que le pays tout entier se soit rendu compte de leur importance; mais on ne saurait songer sans un profond sentiment de tristesse à toutes les fautes que le contrôle de l'opinion aurait empêchées, à tous les efforts que son ignorance a rendus inutiles. Tentons aujourd'hui par tous les moyens possibles de réveiller dans notre pays l'esprit d'initiative : le caractère national se relèvera dans les entreprises lointaines, en utilisant au bénéfice de la patrie des facultés et des énergies qui, en France, abandonnées à elles-mêmes, s'étiolent stériles ou grandissent dangereuses.

[1] M. Léon Roches.



APPENDICE

TABLEAU DU PRIX DES DENR

NOMS DES PRODUITS			UNITÉS	STUNG TRENG	KHON
FRANÇAIS	CAMBODGIEN	LAOTIEN			
Ivoire (*défenses d'éléphant*).	*phlouc*	*nga*	picul	400 tc	6
Cornes de rhinocéros....	*koi romeas*	*nô*	2 livres	40	100
Peaux de pangolins......	*sbéc nongral*	*aolin ?*	picul	»	»
Peaux de cerfs........	*sbec pros*	*nang kouang*			
	sbec kdan	*nang fan*	100	9	»
Peaux de buffles	*sbec crobey*	*nang koay*	une		1
Peaux de bœufs......	*sbec kou*	*nang ngoua*	une	»	1
Queues de paon....	*contouy cangor*	*hang noc nioum*	une	»	»
Os de tigres..........	*[illegible] khla*	*khduc sua*	picul	»	»
Cire............	*kremouon*	*khi phung*	id.	60	50
Laque..........	*leak*	*khi khang*	id.	7	»
Benjoin...........	*[illegible]*	*kamian*	»	»	»
Cannelle............	»	*mai koue*	»		
Cardamome..........	*krevanh*	*kaouon*	picul		
Cardamome bâtard....	*kreko*	*mac neng*	id.	30	1
Ortie de Chine........	*thmey*	*phan*	id.	17	50
Riz non décortiqué....	*srau*	*khao phouoc*	id.	»	»
Riz décortiqué........	*angka*	*khao sau*	id.		
Sucre brun de cannes..	*ska ampou*	*nam hoi*	id.		
Coton non égrené....	*crebas*	*fai doc*	id.	4	5
Soie grége.........	*sôt*	*mai*	id.	300	400
Noix d'arec........	*sla*	*mac*	les 1500	»	»
Tabac..........	*thnam*	*yà*	picul	»	»
Bleu d'indigo	*mô*	*kham*	id.		»
Chaux..............	*kombor*	*poun*	id.		»
Sel............	*ambel*	*keua*	id.	2	»
Fer..............	*dek*	*lek*			
Cuivre.........	*tong*	*tong*			
Or..........	*meas*	*kham*	poids d'un tical	»	»
Plomb.......	*samna phok*	*kua*	picul	»	»
Esclave mâle.......	»	»	un	»	»
Esclave femelle	»	»	une	»	
Eléphants.......	*domrey*	*sang*	un	»	
Buffles..........	*crobey*	*koay*	une paire		
Bœufs porteurs.......	*kou*	*ngoua*	id.		
Bœufs de boucherie....	»	»	un		»
Cotonnade blanche (indig.), *sompot sâ*.....		....	4m,80	5 lig.	»
Cotonnade rouge (europ.), *sompot te craham*		...	4 mètres	»	2
Langouti en soie (cambodg.), *sompot sôt*...		...	»	»	»

INTÉRIEUR DU LAOS

SAL	OUBON	LAKON	NONG KAY	LUANG PRABANG	OBSERVATIONS
0 tic	300 tic.	150 à 400 tic.	250 à 350 tic		Le prix de l'ivoire dépend du nombre de défenses nécessaires pour faire un picul ; quand il n'y en a que deux, l'ivoire atteint son prix maximum.
8	32	»	le poids de l'arg.		
0	50	40	50 tic.		
7	12,5	9	12,5		
0	0,5	1	1		
0	1	0,75	1		
0	»	0,25 à 0,75			
0	30	25 tic.	50		
60	80	60 à 100	80	100	
5	»	»	8 à 10	7,5	
0	»	»	70 à 100		
10	»	10	20	7,5	
5	25	25			
0	»	0,5 à 1			
4	4	2,5			
3,5	5	8 à 9	5	5	
5	»	5	5	7,5	
0	200 à 500	200	250		
	1	1,5			
0	10 à 20	5 à 16	5 à 10	15 à 20	
	7 à 10	4 à 5			
	»	0,5	1,25		
3	1 à 2	1 à 3			
	»	14 à 16		16 à 17 (Or des montag.) 11 (l'or du fleuve)	
	»	16	20		
	60	60 à 70			
	30 à 40	50 à 60			
	120	400			
tic.	24	20 à 32	32		
	»	40	20		
	»	5	6		
tic.	»	»		2	
	»	»		2	

PIÈCE N° 2[1]

EXTRAIT

D'UNE PROCLAMATION EN ARABE PUBLIÉE PAR LE GOUVERNEMENT MAHOMÉTAN DE TA-LY.

« Le Seigneur a dit : C'est *Lui* qui a envoyé son Prophète avec sa règle et la vraie Foi, pour faire connaître aux hommes cette foi, entière et complète, même à l'encontre de l'opposition des Idolâtres. Et nous voyons écrit dans les Psaumes : En vérité les Justes, mes serviteurs, auront la terre en héritage.

« Dieu soit loué ! le monde entier est dans la main du Seigneur, et *Il* est tout-puissant. Que la miséricorde de Dieu soit sur le prophète, qu'*Il* a envoyé pour la rédemption de l'homme, aussi bien que sur les descendants et les compagnons du Prophète, qui ont consacré à Dieu leur vie et tout ce qu'ils possédaient en ce monde.

« O sectateurs de Mahomet ! en vous faisant part de ce qui nous est arrivé, nous offrons au Dieu tout-puissant nos ardentes actions de grâces. Il convient que vous vous réjouissiez de la grâce que Dieu nous a faite, car Dieu a dit que tous les sectateurs du Prophète sont frères, et c'est pourquoi la grâce qui nous a été faite par Dieu vous a été faite à vous tous.

« Sachez donc que Dieu nous a donné le royaume de Chine, et nous a établis comme gouverneurs de ce pays. Autrefois nous subissions le joug des Chinois ; mais ce sont eux maintenant qui subissent le nôtre, et ils n'ont pas le pouvoir de nous résister.

« La cause de la querelle a été que les Idolâtres ont conspiré et se sont réunis pour mettre à mort les Mahométans, et ont commencé par outrager leur religion. Les Idolâtres voulaient éteindre la lumière de Dieu, mais Dieu a résolu de la faire triompher des fureurs des Idolâtres. Les Mahométans se sont donc entièrement soumis aux volontés de Dieu. Ayant abandonné tout souci de la vie, nous avons combattu les Idolâtres, et Dieu nous a donné la victoire. Dieu a mis dans nos cœurs le courage, et la crainte dans celui des Idolâtres, et ainsi, par la volonté de Dieu, nous les avons vain-

EXTRACT

OF A PROCLAMATION IN ARABIC CIRCULATED AT THE MAHOMEDAN GOVERNMENT OF TA-LY

" The Lord has said : He it is who has sent his Prophet with guidance and the true Faith to make that Faith known, whole and entire even though the Idolaters be opposed hereto. And in the Psalms we have seen written : Verily my Servants the Righteous shall inherit the earth.

" God be praised, the whole Universe is in the hands of the Almighty, and He is all-powerful. God's mercy be upon the Prophet, whom he sent for the redemption of man, as well as upon the descendants and companions of the Prophet, who devoted to God their lives and worldly goods.

" O Followers of Mahomed ! in telling you how it fared with us, we offer grateful thanks to the Almighty. It behaves you to rejoice in the grace which God had shown to us, for God has said that all followers of the Prophet are brethren, and hence the grace shown to us by God has been shown to you all.

" Know then that God has granted us the country of China, and has appointed us to rule in China. Formerly we were under the yoke of the Chinese, but now they are subject to us, and have no power to oppose us.

" The cause of the dispute was that the Idolaters and their chiefs assembled together to kill the Mahomedans, and began to insult their religion. The Idolaters desired to extinguish God's light, but God determined to preserve it in spite of the Idolaters. The Mahomedans then entirely resigned themselves to God. Having abandoned every hope of life, we fought with the Idolaters, and God gave us the Victory. God gave us courage, and created fear in the hearts of the Idolaters, so we by the decree of God did defeat them. We slew a great number of the Idolaters, and many of their chiefs

[1] Je dois au bienveillant intermédiaire de M. le colonel Yule, cet extrait d'une proclamation adressée par le sultan de Ta-ly aux populations mahométanes des pays frontières. F. G.

cus. Nous en avons mis à mort un grand nombre et une foule de leurs chefs, grands et petits, toujours conformément à la parole de Dieu qui a dit : Un petit nombre d'hommes vainquit une armée !

« Nous étions tenus par le plus strict des devoirs de venir en aide aux Mahométans et d'établir un Sultan et Iman mahométan qui pût faire les préparatifs qu'exigeait la guerre à soutenir. Nous avons donc établi un sultan mahométan qui est prudent, juste et généreux. Peu lui ressemblent. Il est brave et aguerri, et n'a pas d'égal dans la bataille. Nous lui avons donné le pouvoir de nous gouverner. Il est sage et prompt à protéger son peuple. Nous lui avons confié l'administration de toutes nos affaires. Nous serons ses sujets fidèles et obéissants. Nous ne désobéirons jamais à ses ordres. Son nom est SADIK, il est autrement appelé SULEIMAN. Il a maintenant établi la loi mahométane. Il administre la justice conformément aux préceptes du Coran et aux traditions. Depuis que nous l'avons choisi pour notre Iman, nous avons été, par la volonté du ciel, toujours victorieux. Nous avons conquis un territoire qui s'étend jusqu'à soixante journées de marche. Un grand nombre de rois ont fait leur soumission à notre Iman, et lui ont offert des joyaux précieux et des tributs.

« O Mahométans ! Sachez donc que cet Iman est maintenant avec nous. Il a envoyé des ministres par tout le pays et a désigné dans chaque ville des officiers qu'il a chargés du gouvernement des Infidèles.

« Toutes les fois que les feux de la guerre se sont allumés, Dieu les a immédiatement éteints ; car il est écrit que le Tout-Puissant ne donnera jamais aux Infidèles la souveraineté sur les Mahométans. Les ministres et les chefs qui commandent sous notre Iman sont aussi simples de cœur qu'Abou-Bekr, aussi braves qu'Ali. Nul ne peut leur tenir tête dans la bataille. Ils sont impérieux envers l'Infidèle, mais doux envers le Mahométan. La métropole de l'infidélité est devenue une cité de l'Islam.

« O Mahométans ! Offrez vos prières au Tout-Puissant, et remerciez-le de notre victoire et de la domination bienfaisante de notre Iman. De notre côté nous adressons nos prières au ciel, pour que, par la grâce de Dieu, vous puissiez jouir de la paix, de la santé et du bonheur, et que Dieu vous soit en aide !

« A tous les savants docteurs mahométans, salutations du Sultan. »

both of high and low rank ; ever according to the word of God which says : A small number of men overcame a host !

« It was our bounden duty to help the Mahomedans and to set up a Mahomedan Sultan and Imam, who might make fitting provision for war. Therefore we have set up a Mahomedan Sultan, he is prudent, just and generous. Few are like him ! He is brave and warlike, and has no equa lin battle. We have made him our ruler. He is wise and prompt to protect his people. We have entrusted to him our affairs of every description. We shall be obedient and submissive to him. We shall never disobey his commands. His name is SADIK, otherwise called SULEIMAN. He has now established Mahomedan Law. He administers justice according to the dictates of the Koran and the Traditions. Since we have made him our Imam we have been by the decree of God, very victorious. We have conquered territory to the distance of 2 months journey. Many kings have tendered their submission to our Imam, and have offered him precious gems and tribute.

« O Mahomedans ! Know ye that the same Imam is now with us. He has sent ministers throughout the country, and has appointed officers to every town for the government of the Infidels.

« Whenever the flame of war blazed out, God did immediately quench it; for it is said that the Almighty will never give the Infidels dominion over the Mahomedans. The Ministers and chiefs under our Imam are as single-hearted as Abu-Bekr, as bold as Ali. No one can face them in battle. They are imperious to the Infidel but meek to the Moslem. The metropolis of Infidelity has became a city of Islam !

« O Mahomedans ! offer your prayers to the Almighty for our victory and for the rule of our Imam. For our own part we pray that, by the grace of God, you may enjoy peace, health, and happiness, and that God may be your helper !

« The salutation of the Sultan to all learned Mahomedan doctors. »

PIÈCE N° 3

PÉTITION

ADRESSÉE A M. GARNIER, CHEF DE LA MISSION D'EXPLORATION DU MÉKONG, PAR LES NOTABLES DU PAYS DE CHE-LOU-LI, EN FAVEUR DU MANDARIN PEN-TSE-YANG [1].

A Son Excellence Ngan ta-jen, envoyé français.

« Les notables des seize tribus de la ville de Ta-yao hien (département de Tchou hiong, province du Yun-nan), dont les noms suivent, s'adressent avec le plus profond respect à Votre Excellence pour lui exposer les belles actions de Pen-tse-yang, et vous supplier de lui faire accorder les récompenses qu'il a méritées en défendant courageusement notre territoire contre les rebelles.

« Vous n'ignorez pas que la 6ᵉ année du règne de l'empereur Han-fong [2], un homme nommé Tou-ouen-sieou [3] s'est emparé de la ville de Ta-ly et s'est proclamé indépendant. La 9ᵉ année, il a occupé les trois villes des seize tribus [4]. Heureusement, l'officier, préposé à cette époque à la garde du fleuve Pe-ma, se trouvait être le *Ouay-oui* [5] Pen-tse-yang. Il réunit immédiatement les principaux des seize tribus, les excita à lever des troupes, se mit à leur tête et réussit à délivrer Pe-yen-tsin, Yuen-ma et Ta-yao. Pendant cinq ans, il lutta avec un courage admirable et une indomptable ténacité. La première année du règne de Tong-tche [6], le rebelle Tou-ouen-sieou rassembla des troupes innombrables, et il envahit le territoire des seize tribus avec des forces telles que Pen-tse-yang dut céder à l'orage et se retirer dans le Se-tchouen. Là, il rallia ses soldats et, au bout d'une année, il tenta de nouveau de chasser les rebelles. Son courage ne put venir à bout de leur nombre, mais cet échec n'ébranla pas sa constance. Le 8ᵉ mois de la seconde année de Tong-tche, aidé par des troupes qui lui furent envoyées par le vice-roi de la province, il mit en fuite les ennemis et rentra victorieux à Pe-yen-tsin, à Ta-yao et à Yuen-ma. Il s'occupa immédiatement de repeupler la contrée, rappela ceux qui s'étaient enfuis, fit fleurir l'agriculture, reconstitua les écoles, protégea le commerce, donna ses soins aux orphelins et aux infirmes, honora les gens de science. Il fut l'adversaire implacable du mal et l'ami fidèle du bien. On le vit pratiquer toutes les vertus et mériter l'affection de tous par son courage, sa douceur, sa justice. Sa renommée se répandit au loin et les marchands affluèrent dans la contrée. Six ans à peine s'étaient écoulés depuis leur pillage par les rebelles, et les trois villes, entièrement relevées de leurs ruines, étaient redevenues plus florissantes que jamais.

« L'année passée, les succès obtenus dans l'ouest par les rebelles frappèrent de crainte les soldats qui gardaient Pe-yen-tsin, Yuen-ma et Ta-yao : ils s'enfuirent, laissant ces villes sans défense contre les entreprises de l'ennemi. Le péril était grand : Pen-tse-yang sut le conjurer. Il arma les habitants, leur fit garder tous les passages et par sa vigilance et son courage déjoua les projets des rebelles. Repoussés à plusieurs reprises, ceux-ci renoncèrent à nous attaquer. Aujourd'hui, la sécurité et la paix règnent sur notre territoire : nous sommes à l'abri des dévastations et des violences dont souffrent les habitants du reste de la province. Récompenser Pen-tse-yang, pour tous les bienfaits que nous lui devons depuis le commencement de la guerre, est au-dessus de nos forces. C'est pour cela que nous venons nous jeter aux pieds de Votre Excellence et la supplier de faire accorder à Pen-tse-yang les dignités qu'il a si bien méritées. Vous vous acquerrez ainsi des droits éternels à notre reconnaissance.

« Cette pétition a été adressée le second mois de la septième année de Tong-tche. »

[1] L'original de cette pièce est écrit en latin.

[2] Prédécesseur de l'empereur actuel.

[3] Nom du sultan de Ta-ly.

[4] Ce sont Pe-yen-tsin, célèbre par ses salines, Ta-yao et Yuen-ma, situées toutes trois dans la vallée du Pe-ma ho.

[5] Titre militaire.

[6] Nom de l'empereur actuel. Il est monté sur le trône en 1860.

PIÈCE N° 4

RÉCLAMATION

ADRESSÉE A M. GARNIER, CHEF DE LA MISSION D'EXPLORATION DU MÉKONG, PAR DEUX CHINOIS CHRÉTIENS DE LA VILLE DE PA HIEN [1].

« Nous, soussignés, Lo-cong-sin et Tchen-ming-sin, habitants de Pa hien, ville du département de Tchong-kin (province du Se-tchouen), venons réclamer votre protection et vous demander de défendre notre cause. On veut nous empêcher de faire le commerce du sel [2], sous prétexte que nous sommes chrétiens. Pendant six années le gouvernement n'avait pu trouver à Pa hien de fermiers pour le sel : nous avons consenti à payer à l'État les droits acquis pour ces six années et à accepter pour l'avenir la charge du fermage. La perte à laquelle nous consentîmes ainsi, s'éleva, en y comprenant le salaire des soldats préposés à la garde des magasins, à la somme de 100,030 taels. Nous pouvons produire les reçus de cette somme. Notre acceptation du fermage eut lieu solennellement devant le préfet de la ville.

« Depuis cette époque, les frères Kiang-pin-lin se sont efforcés par tous les moyens déshonnêtes de nous enlever le droit de faire le commerce du sel. Ils ont réussi à nous voler la permission de vente qui nous avait été accordée. Accusés de ce vol devant l'administrateur général de la province, ils ont comparu avec nous, devant son tribunal, où, la cause ayant été entendue, il a été déclaré que nous devions rester jusqu'à la fin de notre bail possesseurs du privilége, sous condition de payer fidèlement à l'État les droits échus. Malgré ce jugement, les frères Kiang-pin-lin ont refusé, à notre retour à Pa hien, de nous rendre la permission qu'ils nous avaient volée, ont corrompu à force d'argent le préfet de la ville, et se sont mis en possession du monopole de la vente du sel. Ils nous empêchent d'exercer notre commerce, déclarent que les chrétiens sont les ennemis de la patrie, et qu'ils n'ont aucun droit à faire le trafic du sel. Ces misérables vont jusqu'à affirmer, que d'après les traités conclus avec les nations étrangères, les chrétiens n'ont pas le droit de faire le commerce et que les distinctions les plus humiliantes ont été faites entre eux et le reste du peuple.

« La paix avait régné jusqu'à présent entre les chrétiens et le peuple. Au début de notre fermage nous avions usé sans obstacle de notre droit de vendre du sel. Les frères Kiang ayant voulu nous en empêcher, avaient été réprimandés par le vice-roi de la province. Mais aujourd'hui, ils ont fermé avec de l'argent les oreilles du préfet de la ville, et ils usurpent un droit qui nous appartient. Tous les Chinois, qu'ils soient chrétiens ou gentils, sont au même titre les enfants de l'empereur. Ce serait violer les traités que de faire pour les chrétiens des exceptions injurieuses. Votre Excellence a traversé les mers pour venir observer par elle-même si les conventions faites par la Chine avec les puissances étrangères sont fidèlement observées. Nous venons nous jeter à vos pieds et nous nous en remettons à votre prudence pour que justice nous soit rendue. »

« Cette pétition a été adressée le quatrième mois de la septième année de Tong-tche. »

[1] L'original de cette pièce est écrit en latin.

[2] Le sel est une des denrées dont le gouvernement chinois se réserve le droit d'affermer la vente.

PIÈCE N° 5

A M. Doudart de Lagrée, chef de bataillon en retraite.

Paris, le 11 août, 1868.

Monsieur,

J'ai le regret de vous informer que je viens de recevoir de M. le contre-amiral gouverneur et commandant en chef par intérim en Cochinchine la confirmation de la mort de M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, votre frère.

En me transmettant cette pénible nouvelle M. le contre-amiral Ohier, dans une lettre du 30 juin, s'exprime ainsi :

« Ce m'est un vif regret d'avoir à informer Votre Excellence, que M. le capitaine de frégate Dou-« dart de Lagrée est mort le 12 mars à Tong-tchouen. Cette perte affligera tous ceux qui connaissaient « cet excellent officier, aussi habile que distingué comme homme. Pour moi, qui l'ai eu deux fois « sous mes ordres, j'estime que la marine fait en lui une perte véritable. »

« Le corps de M. de Lagrée est arrivé ici, et après-demain je compte le faire inhumer avec des « honneurs extraordinaires pour témoigner du respect que l'on doit garder à ceux qui se dévouent « pour le service du pays comme pour le bien de l'humanité. »

Je m'associe pleinement aux sentiments exprimés dans la lettre de M. le contre-amiral Ohier dont je vous envoie extrait et qui seront partagés par le corps tout entier de la marine.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

L'amiral, Ministre secrétaire d'État au département de la Marine et des Colonies,

Signé : Rigault de Genouilly.

PIÈCE N° 6

A M. Doudart de Lagrée, chef de bataillon en retraite.

Paris, le 5 janvier, 1869.

Monsieur,

J'ai décidé qu'une médaille commémorative serait attribuée à chacune des personnes qui ont pris part à l'exploration du Mékong que dirigeait votre frère, M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée. J'ai voulu en même temps honorer la mémoire de cet officier distingué, en décernant à sa famille une médaille d'or destinée à consacrer le souvenir du courage, du dévouement et de l'intelligence supérieure qu'il a déployés pendant cette périlleuse mission.

J'ai l'honneur de vous transmettre cette médaille, et je vous prie de me permettre d'y ajouter la nouvelle expression des regrets sincères que m'a causés la mort prématurée de M. de Lagrée.

Recevez, etc.

Signé : Amiral Rigault de Genouilly.

INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

F

G

Q

R

S

T

FIN DE L'INDEX APHABÉTIQUE.

TABLE

DES GRAVURES, INSCRIPTIONS, CARTES ET PLANS

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES, INSCRIPTIONS, CARTES ET PLANS CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.


CORBEIL
Typographie et Stéréotypie
DE
CRÉTÉ FILS

